



# LA DAGUE D'ARGENT

ANNE KELLEHER

  
LUNA

ANNE KELLEHER

# La dague d'argent



# Table des Matières

[Page de Titre](#)

[Table des Matières](#)

[Page de Copyright](#)

[Prologue](#)

[1.](#)

[Des années plus tard](#)

[2.](#)

[3.](#)

[4.](#)

[5.](#)

[6.](#)

[7.](#)

[8.](#)

[9.](#)

[10.](#)

[11.](#)

[12.](#)

[13.](#)

[14.](#)

[15.](#)

[16.](#)

[Épilogue](#)

[DANS LA MÊME COLLECTION Par ordre de parution](#)

© 2004, Anne Kelleher.

© 2005, Harlequin S.A.

978-2-280-81821-6

Titre original :  
SILVER'S EDGE  
publié par Luna<sup>®</sup>

Traduction de l'américain par LUCIE PERINEAU

Luna<sup>®</sup> est une marque déposée par le groupe Harlequin

83/85 boulevard Vincent Auriol 75646 PARIS CEDEX 13.

# Prologue

L'enfant courait à perdre haleine, fuyant dans un nuage de poussière les hordes de gobelins qui l'avaient arrachée au sommeil. Son cœur battait dans sa poitrine, aussi fort qu'une armée de chevaux au galop. Et toujours les monstres se rapprochaient, avec leurs dents luisantes et leurs griffes acérées.

La fillette se réveilla en sursaut, ses oreilles bourdonnant encore des hurlements du rêve. Elle poussa un cri de terreur en apercevant les charbons de l'âtre, qui brillaient comme des yeux malveillants dans l'obscurité de la chambre. Dehors, le vent gémissait dans les arbres et faisait vibrer les montants de la fenêtre. Soudain, un courant d'air souleva les rideaux ; dans un terrible fracas, quelque chose s'écrasa sur le toit. L'enfant cria plus fort encore et remonta l'épaisse couverture de laine sur son corps raidi de peur. La maison tout entière semblait trembler sous l'impact du choc.

— Tout va bien, Nessie ?

Une silhouette massive se découpa dans l'ombre de la porte. C'était son père, pieds nus, vêtu d'une chemise de nuit blanche dont le col ouvert laissait entrevoir une poitrine velue. Bien qu'il eût les yeux gonflés de sommeil, les joues ombrées de barbe et les cheveux hirsutes, son apparition apaisa aussitôt la petite fille. Mais, percevant un bruit contre la vitre, elle écarquilla de nouveau les yeux, effrayée.

— Les gobelins, papa..., gémit-elle. Ils me poursuivent, il y en a un devant la fenêtre !

— Allons, allons, murmura-t-il d'une voix aussi basse et profonde que le grondement lointain du tonnerre. Cette satanée branche, j'aurais dû la couper depuis des lustres... Le vent l'a arrachée, elle est tombée sur le toit. Mais des gobelins, il n'y en a jamais eu et il n'y en aura jamais.

L'enfant s'aventura à sortir le bout de son nez de l'épais drap en lin, adouci par de nombreuses lessives. Son père, le pilier de son univers, avait parlé. Son père était Dougal le forgeron, le meilleur armurier à des lieues à la ronde. Le puissant duc de Gard en personne lui confiait le soin de forger ses armes.

— Mais, papa, reprit-elle, à la veillée, hier soir, la Vieille Wren a dit que les gobelins tuaient les enfants pour les manger. C'est leur nourriture préférée.

Réprimant un soupir d'agacement, le forgeron s'approcha du lit de l'enfant et s'agenouilla sur un petit tapis effiloché.

— Petite, la Vieille Wren aime s'écouter parler. Faut croire que le son de sa propre voix la maintient en vie, parce que la moitié de ce qu'elle raconte ne tient pas debout... Mais je suis sûr qu'elle t'a raconté aussi l'histoire de Bran... Bran, le plus grand forgeron de tout Brynhiver et même de l'Outremonde, le pays qu'on appelle TirNa'lugh...

Il jeta un coup d'œil à sa fille. Les joues roses, les yeux brillants, elle esquissa un « non » de la tête, soucieuse de ne pas perdre une miette de l'histoire qu'il lui chuchotait.

— Peut-être que tu t'es endormie avant la fin. C'est une fillette bien fatiguée que j'ai portée au lit tantôt...

Et, avec un sourire, il repoussa, d'une main plus grosse que le visage de l'enfant, les boucles

sombres et humides qui lui tombaient sur le front.

— Bran Brunebarbe était un grand et puissant mortel. C'est lui qui, avec l'aide de la reine des sylphes et de ses pouvoirs magiques, a forgé la Résille d'argent — celle qui repose sur la pierre de lune, dans le grand palais au centre de l'Outremonde.

— C'est quoi, une résille, papa ?

— C'est un peu comme un filet... comme une dentelle tissée de fils d'argent pur.

— Comment il a fait ?

— Eh bien, d'abord, tu dois savoir que l'argent est mortel pour les gobelins et les sylphes. Il les brûle. C'est pourquoi il fallait un humain pour forger la Résille. Et Bran s'est allié à la reine des sylphes. Cette reine est l'ennemie jurée du roi des gobelins, car il rêve de s'emparer de son royaume. Alors, tous deux ont utilisé la magie pour tisser une toile puissante, faite de fils d'argent pur. Ils lui ont donné le nom de Résille d'argent, et la reine l'a installée dans une chambre de son palais, sur une immense pierre de lune verte. Elle s'y trouve encore, et elle nous protège en ce moment même. C'est son pouvoir qui empêche les gobelins d'entrer en Brynhiver.

— Pourquoi l'argent brûle les gobelins ?

— A dire vrai, petite, je n'en sais fichtre rien. Tout ce que je sais, c'est que nous devons toujours porter ça...

Il tira de sa chemise l'amulette d'argent qui pendait à une cordelette en cuir autour de son cou.

— C'est pour ça qu'il ne faut jamais l'enlever ?

— Exactement. Elle nous protège.

— Mais, papa, pourquoi on doit porter l'amulette, si la Résille d'argent empêche les gobelins d'entrer chez nous ?

« Parce qu'il y a plus dangereux encore que les gobelins », pensa-t-il...

« Parce que ceux qui se nomment les sylphes sont pires que tout : ils envoûtent les mortels en leur chantant les délices de l'Outremonde, puis les entraînent loin des hommes et du temps... Ta propre mère a succombé à l'un d'eux », faillit-il dire.

Mais il se reprit à temps. Ils touchaient à des sujets périlleux, des questions auxquelles le forgeron n'était pas prêt à répondre. Il se redressa brusquement et tira les rideaux. Dehors, l'aube commençait à poindre. De lourds nuages sombres se détachaient sur l'horizon gris pâle. Il était grand temps d'aller touiller la marmite de gruau qui mijotait au chaud dans la forge depuis la veille au soir. De vérifier que l'orage, qui s'éloignait déjà, n'avait pas fait d'autres dégâts. De réfléchir à ce qu'il conviendrait de dire à l'enfant, le jour où elle l'interrogerait sur sa mère. Était-elle assez grande pour connaître ne fût-ce qu'une petite partie de la vérité ?

— Je t'expliquerai tout ça plus tard, fillette, je te le promets. Maintenant, il est si tard qu'il commence à être tôt, et le travail m'attend. Rendors-toi un peu, il fait encore trop froid pour les petiotes comme toi.

Avant de se relever, il déposa un baiser sur chacun de ses doigts roses et potelés, et remarqua qu'ils étaient noirs de crasse. Il faudrait qu'il pense à rapporter la baignoire de la remise avant la nuit...

Les paupières de la petite se fermaient déjà.

— Mais, papa, lança-t-elle soudain au moment où il passait la porte, cette Résille d'argent, tu es sûr qu'elle éloigne les gobelins pour de vrai ?

— Il n'y a pas de gobelins en Brynhiver, Nessa, je te le jure. Rendors-toi, maintenant.

— Oui, papa, souffla-t-elle en fermant les yeux.

Sous l'encadrement tordu de la porte basse, il se retourna un instant vers le doux visage reposant sur l'oreiller. Cette enfant lui était plus chère que tout ce qu'il possédait, plus chère que la vie. Et Dougal était bien décidé à empêcher le destin de réserver le même sort à sa fille qu'à sa femme... Nessa était aussi vive et attachante que sa mère, et tout aussi obstinée. Cependant, elle semblait porter plus d'intérêt au marteau et à l'enclume qu'aux instruments plus typiquement féminins, et c'était bien ainsi. Pourvu qu'elle se forge une volonté de fer, au lieu de remplir sa tête de rêveries comme celles qui avaient causé la perte de sa mère...

Pelotonnée sous la couverture élimée, l'enfant dormait, maintenant, une main glissée sous sa joue rebondie. Le refrain d'une vieille berceuse traversa l'esprit du forgeron. La puissance de Bran te protège, la reine de Faërie te bénit, pas un goblin ne te meurtrira. Mais il ne puisa nul réconfort dans la rengaine, n'espérant plus aucune bénédiction du royaume féerique en question. Aussi devait-il s'assurer que si un goblin ou un sylphe touchait à un cheveu de sa fille, elle serait en mesure de se défendre.



## Des années plus tard

Une grosse araignée rebondit agilement sur les pointes des pierres dentées qui surmontaient, telle la crête d'un lézard, l'immense trône du roi goblin. Elle allait et venait, suspendue à un fil invisible, tout près de la gueule tannée du grand seigneur Xerruw. Celui-ci, appuyé sur un coude, observait la bête avec détachement. Un simple coup de langue lui eût suffi à l'anéantir. Sans doute devinait-elle la présence d'un prédateur, car elle agitait les pattes avec frénésie, pressée de finir sa toile. Mais, bien qu'il la couvât d'un regard avide, Xerruw n'avait aucune intention de la manger.

« Tisse, petite araignée, pensait-il. Tu viens de me rappeler toute la valeur d'un piège ».

Une fumée âcre se dégageait de la fosse creusée au centre de la salle caverneuse, où brûlait un feu mal entretenu. Les meurtrières aménagées dans les hauteurs de la tour centrale ne laissaient filtrer que de faibles rayons gris, et des courants d'air glacés. Mais si Xerruw était sensible au froid, il n'en laissait rien paraître. Il demeurait impassible, affalé sur son trône gigantesque. Celui-ci avait été taillé dans un rocher plus gros qu'une hutte d'homme, à l'époque bienheureuse et révolue où les gobelins régnaient encore en maîtres... Les sylphes n'étaient alors que des ombres furtives tapies sous les berges des fleuves et des rivières. Le jour, ils se cachaient ; le soir, ils étaient la proie des chasseurs, trahis par leur luminescence dans la nuit profonde des forêts vierges...

« Ah ! Gloire du temps jadis... », songea le roi des gobelins en se curant les dents avec un os d'enfant humain.

C'était un os d'auriculaire, que des années d'usure avaient réduit à l'épaisseur d'une aiguille. Il y avait belle lurette, hélas, qu'un petit d'homme ne s'était plus égaré dans le royaume des gobelins. Mais Xerruw aimait à le ronger, y trouvant encore un goût de jeune chair humaine... Une saveur sucrée qui semblait présager un avenir meilleur, celui où son peuple, délivré des chaînes de la magie sylphe, chasserait à sa guise les troupeaux d'hommes et de sylphes. Ainsi ruminait-il en suçotant son os, tandis que, dans les niches creusées sous son trône, trois vieilles gobelines couvaient des œufs bosselés, marmonnant leurs sempiternelles plaintes sur la pénurie de viande.

Les yeux gris du roi n'étaient plus que des fentes ; entièrement concentré sur l'araignée, il semblait perdu dans ses pensées. Mais il savait que trois des six gardes qui jouaient aux dés au bas du trône trichaient ; il savait aussi que les gobelins qui affûtaient leurs armes plus loin, près de la porte, fomentaient une révolte. Qu'ils complotent donc ! Xerruw continua à se curer tranquillement les dents. Longtemps il avait patienté, assis sur ce trône, mûrissant ses projets dans l'attente de la nouvelle fatidique. Hier, enfin, elle était arrivée.

La reine des sylphes, cette sorcière qui avait osé se proclamer reine de toute la Faërie, était enceinte. A présent, ce n'était plus qu'une question de temps : à l'approche de l'accouchement, ses pouvoirs diminueraient, la force de sa magie décroîtrait. C'était là l'occasion que le seigneur des gobelins espérait depuis si longtemps, celle qui lui permettrait de reconquérir la Faërie tout entière. Depuis quelques semaines déjà, il devinait un changement subtil, un affaiblissement

presque imperceptible du puissant champ de forces magiques qui scellait la frontière des Terres Brûlées — cette région où les armées de la reine avaient confiné les gobelins à l'issue de la dernière guerre. L'heure de la vengeance allait sonner. Cette fois, les gobelins prendraient l'offensive, et ils ne se contenteraient pas de lances, d'épées et de leur habituelle force brute. En vérité, le roi avait concocté un plan digne de la ruse des sylphes eux-mêmes. Xerruw réussirait là où tous avaient échoué : il attaquerait au moment où les sylphes, trop sûrs d'eux, baisseraient la garde, et il frapperait leur point sensible. Tout comme l'araignée. Comme elle, il attendrait que l'ennemi vienne se prendre dans sa toile.

Soudain, une rafale de vent froid souffla à travers la chambre royale, déclenchant une vague de caquètements chez les gobelines, qui se balancèrent d'avant en arrière pour protéger leur couvée. Puis résonna, comme un coup de tonnerre, le claquement des lourdes portes extérieures. Le détachement d'éclaireurs était rentré. Xerruw s'apprêtait à se recaler dans une position plus confortable, lorsqu'il se redressa brusquement. Sous l'odeur de la fumée, il avait décelé un parfum de sucre et de cuivre, de terre et de sueur... Il se leva lentement de son siège et lança un grognement en direction des gobelines. Iruk, le capitaine de la garde royale, entra à grands pas, suivi de sa compagnie, puissante masse de peau grise et de métal noir. Les gardes abandonnèrent aussitôt leurs occupations pour humer l'air avec intérêt. Puis les gobelines, flairant à leur tour un fumet particulier, laissèrent exploser des cris affamés et joyeux. D'un grondement plus féroce, Xerruw les fit taire ; elles continuèrent néanmoins à se lécher les babines et à rouler des yeux suppliants.

— Que m'amènes-tu là, Iruk ? demanda Xerruw d'un air défiant.

Le roi savait fort bien ce que contenait le paquet qu'Iruk portait sur ses épaules, emballé dans un grand cuir de gobelin. L'odeur d'homme flottait dans l'air, reconnaissable entre mille.

— Ô Grand Xerruw, prononça le capitaine.

Il contourna le feu central et avança jusqu'au pied du trône. Au passage, il jeta un regard menaçant aux gobelines qui gémissaient doucement dans leurs nids, comme s'il craignait qu'elles ne lui sautent dessus. Puis il s'agenouilla, vacillant un peu sous le poids de sa charge, et baissa la tête. Le paquet glissa le long de sa nuque pour atterrir sur la première marche du trône. Iruk se releva, déroula le cuir d'un geste vif, et dévoila le corps inerte d'un humain mâle, le crâne et la gorge maculés de sang fraîchement coagulé.

Xerruw, figé, contempla l'offrande à ses pieds. Ses narines frémissaient, sa bouche s'emplit de salive. La vague dévorante qui montait de ses entrailles lui murmurait d'arracher sans attendre un membre de l'homme et d'y planter ses crocs. Mais une méfiance accrue le fit lever les yeux pour scruter les visages de ses gardes. Ils jubilaient ouvertement, leurs narines dilatées, leurs gueules dégoulinantes de salive. Cela faisait une éternité qu'ils n'avaient pas goûté à la viande d'homme. Qu'ils lui aient ramené la carcasse intacte prouvait la force de leur allégeance. L'un d'entre eux, remarqua-t-il, n'était pas revenu.

Il baissa les yeux vers la dépouille. Un grand homme brun et poilu, avec des épaules massives et des bras solidement charpentés. Sous l'odeur de sang, de sueur et d'urine, on distinguait un fort relent de fumée et de métal brûlé. Des gouttes d'eau mouillaient son visage et sa barbe ; il était nu, mis à part sa culotte de lin et l'amulette qu'il portait autour du cou. Dans la pénombre grisâtre, elle

brillait d'un éclat pur et doux. Xerruw plissa les yeux et retroussa les lèvres.

— De l'argent, murmura-t-il, interloqué. Comment est-ce possible ?

L'argent était un talisman puissant, également redouté des gobelins et des sylphes, la seule défense sûre des humains contre les griffes des uns et la magie des autres.

— Tout cela ne me plaît guère, finit-il par lâcher en secouant sa lourde tête. Où l'avez-vous trouvé ?

— Au bord du lac, sur la berge la plus éloignée. Il a dû passer la frontière sans y prendre garde. Nous lui sommes tombés dessus par surprise.

D'une seule griffe, Iruk arracha le caillot de sang de la gorge de l'humain, et le brandit devant Xerruw. Ses sens s'embrasèrent, et il ne put s'empêcher de se lécher les babines.

— N'as-tu pas vu qu'il portait de l'argent ? interrogea-t-il.

— Du toc, sans doute, rétorqua Iruk avec un haussement d'épaules. Nous l'avons transporté dans une peau bien fermée. Tout s'est bien passé.

Le capitaine jeta le caillot de sang aux pieds de son maître et leva les yeux, attendant qu'il accepte, par un geste, son offrande. Xerruw s'accroupit, sa longue queue poilue enroulée entre ses jambes, et flaira le corps d'un air suspicieux. Sans doute Iruk avait-il raison. Ce devait être une amulette de pauvre, contenant une bonne part de métal non précieux. De fait, le vêtement de l'homme était d'un tissage grossier, et son corps musclé témoignait d'une vie de dur labeur. Mais en se penchant sur le cuir de gobelin, Xerruw constata que l'amulette y avait laissé une marque roussie ; et il sentit un faible picotement, une légère vibration en émaner. Elle possédait bien une certaine virulence. Il n'y avait qu'une chose à faire : la jeter dans les eaux les plus sombres et profondes du lac, qui seules pouvaient neutraliser l'effet corrosif du métal. Le roi tira son poignard et trancha la cordelette en cuir. Puis, sans toucher à l'argent, il tendit le bijou à Iruk.

Celui-ci se recula avec un sifflement.

— Rejette cette chose dans les eaux où tu l'as trouvée, ordonna le roi, approchant l'amulette plus près du visage d'Iruk.

Il se détourna vivement pour éviter l'objet, et gronda plus fort.

— Se peut-il, capitaine, que ce métal ne soit pas du toc ?

— Se peut-il, mon seigneur, que cette viande ne soit pas d'homme ? Dois-je la jeter aussi dans le lac ?

— Où est Bukai ? enchaîna aussitôt le roi.

Les deux gobelins se défièrent du regard, tandis qu'un grondement d'impatience montait de la foule de plus en plus nombreuse.

— Il est tombé dans les eaux, seigneur. Ce mortel l'a tué.

Xerruw émit un grognement guttural et agita l'amulette.

— Prends-la.

Iruk l'attrapa par la cordelette et la fit tomber dans une poche qu'il portait à la ceinture. La peau de gobelin se referma autour de l'objet avec un léger sifflement. Xerruw esquissa un sourire

mauvais. Enfin, il se pencha et, d'un geste nonchalant, arracha une oreille de l'humain. Il la brandit à bout de bras, bien en vue de tous, avant de la fourrer entière dans sa bouche. Puis il arracha la deuxième oreille et la jeta vers Iruk.

— Débarrasse-moi de cette amulette. Maintenant.

Satisfait, Iruk acquiesça de la tête, pivota sur ses talons et quitta la salle d'un air digne.

Des acclamations montèrent des portes d'entrée, où s'amassaient les habitants de la forteresse, irrésistiblement attirés par l'odeur de chair fraîche. Les couveuses laissèrent exploser des cris aigus. Les éclaireurs levèrent les bras pour sauter par-dessus le brasier, leurs queues fouettant l'air au rythme d'une danse macabre. Des ogres joignirent leurs mugissements aux cris des gobelins, d'autres gobelines accoururent pour préparer le festin.

Tandis que les créatures de sa cour gambadaient et sautillaient autour de lui, le roi, silencieux, lécha pensivement une griffe trempée dans le caillot de sang. Il était profondément troublé, non seulement par le rayonnement clair de l'argent, mais aussi par la facilité avec laquelle cet humain s'était introduit en Faërie. Il contempla l'empreinte brûlée laissée par l'amulette sur la peau de gobelin. Malgré l'euphorie générale, il demeurait circonspect, inquiet. Il se redressa lentement et se réinstalla sur son trône. A présent, l'araignée se reposait, tranquille, au centre d'une vaste toile complexe. Mais rien, décidément, n'expliquait qu'une amulette d'argent ait pu entrer en Faërie.

La cacophonie augmentant, l'araignée se réfugia plus haut dans sa toile. Xerruw porta son cure-dents à sa bouche, et referma ses mâchoires plus brutalement qu'il n'aurait voulu. Aussitôt l'os se brisa en mille échardes poussiéreuses qui lui fondirent sur la langue. Il ne lui restait que le petit morceau qu'il serrait entre les doigts.

Autour du trône, la foule continuait à grossir : soldats sortis de leur caserne, gobelines venues des tréfonds du donjon tournoyaient autour du feu, sautaient par-dessus les flammes. Qu'ils dansent, se dit le roi. Après tout, il se pouvait que cet humain fût un présage — le signe que la Faërie tout entière était prête à tomber entre ses mains. A cette pensée, l'instinct l'emporta sur la raison. Il regarda son peuple rassemblé autour de lui, et oublia le mystère de l'amulette, la sorcière sylphe, et tout le reste. Le parfum de chair humaine, riche et envoûtant, brouilla ses pensées. La soif de sang déferla dans ses veines et le submergea.

— Forts nous deviendrons ! Forts nous deviendrons ! scandait la foule.

Le roi se redressa de toute sa taille pour entonner en chœur le refrain tonitruant.

— De la chair humaine puissance nous tirons !

— Ma décision est prise, tu ne peux rien y changer.

Les ombres de la lanterne vacillaient sur son visage, mais le regard de Nessa exprimait une résolution inébranlable.

Griffin ferma les yeux et se frotta les paupières, épuisé. Avec un grésillement, la bougie de la lanterne cracha une grosse boule de suif qui alla s'écraser sur le sol entre les deux jeunes gens. Là, sur la paille de la porcherie du père Breslin, gisait un gobelin mort. Le visage flasque, les membres raides, il exhalait déjà une odeur putrescente, qui se mêlait à celle, plus âcre, des cheveux brûlés. Griffin déglutit et tenta de refouler la nausée qui montait en lui.

— Je ne peux pas te laisser partir, ce serait une folie. Ton père ne serait pas d'accord.

— Il n'est plus là pour en décider.

Elle lui jeta un regard noir, les sourcils arqués. Pas de doute possible, c'était bien la fille de son père ! Sans rien ajouter, elle baissa les yeux vers le cadavre et le jaugea froidement, comme si ç'avait été un simple tas de ferraille. Puis elle s'accroupit dans une position plus confortable.

Ce n'était pas un hasard si les villageois avaient décidé de placer le corps du gobelin dans la porcherie. A plusieurs lieues au vent, les bêtes avaient été prises de panique : elles gémissaient, tiraient sur leur longe, se cognaient désespérément contre les murs. La puanteur de la porcherie était censée masquer quelque peu la pestilence du monstre. Mais l'odeur terreuse des cochons ressemblait à un doux parfum, comparée aux miasmes fétides qui brûlaient les poumons de Griffin. Il s'arma cependant de courage et se pencha au-dessus du gobelin.

— Et si tu ne réussis pas à le retrouver ? chuchota-t-il d'une voix rauque. Et si tu restes prisonnière là-bas ? Sais-tu que si un jour tu reviens, on te prendra pour une folle ? Plus personne ne t'adressera la parole... Attends au moins que les hommes du duc arrivent !

Nessa toucha du bout des doigts le visage flasque et moite du monstre ; malgré sa détermination, elle ne put réprimer une grimace de dégoût. Elle releva les yeux vers Griffin et lui lança un regard méprisant.

— Qu'est-ce que ça peut bien me faire, ce qu'ils pensent tous de moi ? Les bonnes femmes colportent déjà les pires rumeurs sur mon compte. Ça ne les a pas empêchées de s'attrouper chez nous, hier soir... L'occasion était trop belle de fouiner partout dans la maison, de faire des commentaires mesquins. Elles se fichent bien de retrouver papa : elles veulent juste se mêler des affaires des autres et cancaner. Quant au duc, il vient de déclarer la guerre à son roi. Crois-tu qu'il ait le temps de s'occuper d'un forgeron disparu ?

— Le gobelin mort le fera réfléchir. Même s'il ne se déplace pas en personne, il enverra quelqu'un...

— Peut-être. Mais il sera trop tard. Mon père aura eu dix fois le temps de mourir. Ou de disparaître à jamais, comme maman.

Sa bouche se durcit. Elle glissa la main dans son sac de cuir et en sortit une petite hache.

— Qu'est-ce que tu comptes faire, Nessa ? murmura Griffin, incrédule.

Les heures qui venaient de s'écouler avaient été comme un long cauchemar... Tout avait commencé quand Jemmy, le fils du berger, était arrivé en hurlant : un corps de gobelin flottait dans le lac.

Aussitôt, les villageois avaient abandonné leurs occupations pour se précipiter vers la plage sablonneuse. Parmi les pièges à poissons, à hauteur des genoux, flottait un grand cadavre vêtu d'un grossier vêtement de cuir. Après être entrés dans l'eau, les hommes dégagèrent le corps à l'aide de branches et le guidèrent jusqu'à la rive. Quand ils le retournèrent sur le dos, les villageois en eurent le souffle coupé. De telles horreurs n'existaient, croyaient-ils, que dans les contes et les cauchemars. Les puissantes mâchoires du gobelin s'ouvraient sur de longues rangées de dents implantées en zigzag. Ses yeux étaient de simples fentes, ses oreilles pareilles aux ailes des chauves-souris. Son épaisse peau tannée aboutissait, au bout des doigts, à des griffes de trois pouces de long. Par une plaie béante, dont les bords étaient comme brûlés, se déversaient des entrailles mauves, visqueuses et puantes.

Malgré la nuit tombante, on décida d'envoyer aussitôt un homme au fort de Killcarrick, dans l'espoir d'y trouver, sinon le duc lui-même, du moins le gouverneur du duché. Alors que la discussion s'engageait pour savoir qui d'entre eux partirait, la voix de Nessa s'éleva, angoissée :

— Où est mon père ?

Mais Dougal demeura introuvable. Il avait quitté la forge en début d'après-midi, apparemment pour relever les collets que Griffin, son apprenti, avait posés le matin même ; on ne l'avait pas revu depuis. Oubliant leur habituelle réprobation, les femmes du village s'affairèrent autour de Nessa, tandis que les hommes marmonnaient des paroles de sympathie et tapaient dans le dos de Griffin. Un troupeau de femmes déferla sur la maison du forgeron et, dans un tourbillon de jupes et de fichus, entraîna Nessa à l'intérieur. Resté seul près du portail, Griffin observait la scène, le cœur plein d'un sombre pressentiment.

Il était de notoriété publique que la mère de Nessa avait disparu dans l'Outremonde, enlevée par un chevalier sylphe qui l'avait convaincue de retirer son amulette. Et beaucoup considéraient la fille de la disparue comme vaguement dénaturée — comme si elle avait hérité de sa mère des prédispositions dangereuses. Les méthodes d'éducation originales de Dougal n'avaient rien arrangé : si les femmes du village éprouvaient de la compassion pour la petite orpheline, elles condamnaient unanimement le fait qu'elle jouât avec les garçons et apprît le travail du fer. Toutes, à un moment ou un autre, avaient proposé au forgeron de prendre l'enfant sous leur aile ; toutes avaient essuyé une rebuffade. Mais si Dougal se moquait des ragots, ces dernières années avaient été dures pour Nessa. Griffin le savait, il l'avait assez vue encaisser les mesquineries en silence. C'était ce même silence qu'elle opposait à présent aux villageois... Lesquels prétendaient que la disparition du forgeron et l'apparition simultanée du gobelin n'étaient que pure coïncidence, puisque l'on n'avait pas retrouvé l'amulette de Dougal.

Griffin devinait sans peine les pensées douloureuses qui assombrissaient les yeux de Nessa. A dix-neuf ans, elle était à la fois une sœur, une rivale, et l'objet de son amour secret. Dès son arrivée dans la maisonnée en tant qu'apprenti — il avait alors douze ans, et elle, dix —, Griffin avait compris qu'elle adorait son père. Pour lui, elle endurait stoïquement l'écart qui se creusait

entre leur famille et le reste du village. Mais que faisait Nessa dans un monde sans Dougal ? Sous la houlette de son père, elle était devenue habile dans le maniement du fer. A son grand dépit, Griffin devait admettre qu'elle l'égalait par la dextérité, sinon par la force. Evidemment, la forge serait à elle, après la mort de son père. Mais était-elle suffisamment armée pour se faire une place dans ce monde ? Griffin n'en était pas sûr. Elle était si différente des autres... D'abord, elle n'en savait pas plus que lui sur l'art de tenir un foyer. Qui voudrait l'épouser ? Et parmi les clients de Dougal, combien continueraient à fréquenter une forge tenue par une femme ? En tout cas, elle aurait besoin d'un homme pour les tâches les plus lourdes. Cette pensée lui procurait une satisfaction un peu amère, car il était amoureux de Nessa depuis des années. Mais ce n'était pas le moment de rêver à l'avenir. Au contraire, il devait profiter des circonstances présentes pour lui prouver à quel point il l'aimait. Il se tint donc en retrait, les yeux et les oreilles grands ouverts, se demandant comment l'aider au mieux.

La journée avait mal commencé. Dès le lever, Dougal avait paru accablé d'un poids mystérieux. Au petit déjeuner, Nessa l'avait questionné au sujet de deux visiteurs arrivés tard dans la nuit, que Griffin n'avait même pas entendus. Pour seule réponse, Dougal lui avait décoché un de ces fameux regards noirs dont il avait la spécialité. Intrigué, l'apprenti avait guetté la première occasion d'en savoir plus. Un peu plus tard, alors qu'il mettait la vaisselle du petit déjeuner à tremper, Nessa était passée derrière lui en traînant un sac de charbon.

— Quels visiteurs ? Quand ? avait-il demandé.

— La nuit dernière, tard. Toi aussi tu les aurais entendus, si tu ne ronflais pas aussitôt couché.

Elle chuchotait nerveusement, craignant que Dougal ne les entendît. Il était particulièrement taciturne, ce matin-là ; ses yeux étaient creusés, son visage sombre.

— Mais j'avais poussé des brouettes de ferraille toute la journée ! avait-il protesté. As-tu vu leurs visages ? Sont-ils restés longtemps ?

— Pas trop. Papa connaissait l'un d'eux, je l'ai entendu dire : « Toi, ici ! » Puis, pendant un moment, ils ont causé à voix basse, mais je n'ai rien compris, à cause de tes ronflements. Ensuite, les visiteurs sont partis, et j'ai entendu mon père travailler jusque très tard dans la nuit.

— Qu'est-ce qu'il...

Un braillement de Dougal les avait interrompus. Nessa avait hissé le sac de charbon sur son dos et s'était élancée vers la forge. Et ils n'avaient plus eu le temps de reparler avant le départ du forgeron. Celui-ci avait quitté le travail bien plus tôt que d'habitude, marmonnant quelque chose au sujet des pièges. En le voyant prendre un paquet sous un tas d'outils, les deux jeunes gens avaient échangé un regard inquiet.

— Voilà ce qu'il a fait cette nuit, avait dit Griffin.

Le forgeron s'était ensuite engagé sur le chemin qui menait au lac, et avait disparu.

— Suivons-le, avait proposé Griffin.

— Mauvaise idée, avait rétorqué Nessa, piquée au vif par les réprimandes que son père lui avait adressées toute la matinée.

Griffin se doutait qu'à présent, elle devait regretter cette décision. Si seulement ils l'avaient suivi, ils auraient une petite idée de ce qu'était devenu le forgeron...

L'heure du souper approchant, Griffin avait rangé ses outils. Il se préparait à aller chercher le pain du soir chez Mara, la femme du berger. Comme Nessa ne savait pas faire le pain, Dougal l'achetait à Mara. Sachant que cet arrangement apportait de l'eau au moulin des commères, Griffin se chargeait lui-même d'aller chercher les miches, pour protéger Nessa des quolibets et des regards blessants. Mais quand Jemmy était arrivé avec la nouvelle du gobelin mort, le pain du soir avait été oublié avec tout le reste — sauf, évidemment, la disparition de Dougal.

Toute la soirée, Griffin se fit invisible. Mais entre les allers-retours pour chercher de l'eau et du bois, il veillait discrètement sur Nessa. Accoudée à la petite table bancale de la cuisine, elle avalait l'alcool de maïs qu'on lui avait servi, avec une impassibilité qui étonna même Griffin. Un peu plus loin, là où elle ne pouvait les entendre, les femmes se disputaient à son sujet ; leurs voix indistinctes s'élevaient puis s'effaçaient tour à tour. Griffin se demandait comment Nessa pouvait endurer leur présence avec tant de dignité silencieuse. Quand la dernière d'entre elles se retira, il était minuit passé. Mais au lieu d'aller se coucher, Nessa se leva et rejeta les épaules en arrière d'un geste souple, de la même façon qu'elle s'étirait avant d'affronter la forge. Puis elle décrocha la petite hache qui pendait à un clou près de la porte.

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda Griffin, déconcerté par son attitude résolue.

Il contempla un instant la jeune fille. Le feu de la cheminée illuminait sa tunique. Les taches du tissu grossier disparaissaient sous les reflets roses des flammes. Ses joues et ses pommettes brillaient, ses yeux étaient calmes et déterminés. Quand elle tourna les yeux vers lui, Griffin tressaillit. Dressée devant le feu, la hache à la main, elle ressemblait à Marrihugh, la déesse guerrière. Ses manches retroussées laissaient apparaître le galbe de ses bras musclés et les veines saillantes de ses avant-bras. Ses doigts étaient encore noirs de suie. Elle était à peine moins grande que son père, et une enfance passée à battre le fer sur l'enclume lui avait donné une force peu commune pour une femme.

— Qu'est-ce que tu fais, Nessa ? reprit Griffin.

— Je pars à sa recherche, répondit-elle d'un ton très détaché.

— A cette heure de la nuit ? On a déjà fouillé la forêt de fond en comble. Où veux-tu chercher ?

— Dans l'Outremonde. Dans TirNa'lugh. L'aube va bientôt arriver. C'est le meilleur moment pour passer la frontière.

Il tendit le bras et attrapa son poignet.

— Nessie, c'est de la folie pure.

Elle le regarda droit dans les yeux — ils faisaient à peu près la même taille — et se libéra d'un geste brusque.

— Que veux-tu que je fasse ? Le gobelin est apparu au moment où mon père a disparu. Tu crois vraiment que c'est une coïncidence ? Tu crois que papa est parti faire une longue promenade ?

Griffin la dévisagea, désespéré. Tout tourbillonnait dans sa tête. Il devait réfléchir vite...

— Nessie, je t'en prie...

Comment lui dire avec douceur que Dougal s'était peut-être noyé dans le lac ou écroulé dans un recoin obscur de la forêt ? S'il avait effectivement tué le gobelin, n'y avait-il pas lieu de croire que le monstre l'avait blessé à son tour ?



— Essaie d'être raisonnable. Rien ne prouve qu'il soit dans l'Outremonde. Et s'il est tombé dans la forêt, blessé, ou même... mort ?

Il baissa progressivement la voix, jusqu'à chuchoter les derniers mots.

— Je refuse d'y croire, répondit-elle en relevant la tête d'un air de défi.

Ses yeux brillaient d'un dur éclat métallique. Désarmé, Griffin la vit glisser la hache dans un sac de cuir, ceindre son poignard et revêtir une grande cape. Puis elle mit le sac sur son épaule.

— Pas un seul d'entre eux, accusa-t-elle en désignant le village de la tête, n'a le cran d'aller le chercher dans l'Outremonde. Et personne d'autre ne s'y aventurera sans un ordre formel du duc.

L'instant suivant, elle passait la porte de la maison.

Griffin lui courut après. Elle gravit la colline en direction de la porcherie du père Breslin. Elle ne dit plus un seul mot jusqu'à ce qu'ils fussent agenouillés à côté du gobelin.

A présent, il se creusait la tête pour trouver un argument susceptible de la retenir, tout en sachant que c'était peine perdue. Quand elle avait une idée en tête, il était impossible de l'en faire démordre...

Nessa tira sur les cheveux du gobelin, mais sa tête ne bougea pas. La rigidité cadavérique était amorcée.

— Dans ce cas, je t'accompagne, déclara soudain Griffin.

Elle se redressa sur les talons et, contre toute attente, lui adressa un regard plein de gratitude.

— Je savais bien que tu viendrais, si je te le demandais. Mais, à en croire les vieilles histoires, j'ai de plus grandes chances d'entrer seule dans l'Outremonde.

— Et de meilleures chances d'en revenir, si on y va tous les deux ! Imagine que tu te trouves nez à nez avec une bête de ce genre ! protesta Griffin en désignant le gobelin à ses pieds.

— Les gobelins n'attaquent qu'au crépuscule.

— Comment peux-tu croire à ces contes de bonne femme ?

— Comment peux-tu ne pas y croire, devant... ça ?

Griffin secoua la tête, las et confus.

— Evidemment, on y est bien obligés, maintenant... Mais ça ne veut pas dire que toutes les vieilles légendes soient vraies. Et si certaines ne l'étaient pas ? Et si tu tombes sur un nid de gobelins ?

— Je saurai me défendre, répondit Nessa, tapotant affectueusement le poignard lové au creux de sa taille.

— Nessa, vas-tu enfin m'écouter ? Tu as perdu la raison. Il faut que tu aies pris un coup de lune pour croire que tu vas entrer tranquillement dans l'Outremonde puis en ressortir. Sans parler d'en ramener ton père, à supposer qu'il s'y trouve. Je... enfin... l'Outremonde est un grand pays. Par où comptes-tu commencer ?

— Je compte trouver la Reine et lui montrer cette tête de gobelin. Ce n'est pas normal qu'il ait passé la frontière. N'as-tu jamais entendu parler de Bran Brunearbe ?

— Si, bien sûr... mais toutes ces histoires, je n'y crois qu'à moitié. Si tu demandais à la vieille

Wren ?

— La vieille Wren ? répéta Nessa d'un ton sceptique qui reproduisait parfaitement celui de son père.

— C'est quand même une sorcière, Nessa, tu devrais lui parler avant de partir...

— Ses incantations pour faire pousser le maïs ne pourront rien contre les gobelins, Griffin. Cette histoire nous dépasse tous. Tu sais, les visiteurs qui sont venus si tard hier soir... Je t'ai dit que papa en connaissait un. Eh bien, le deuxième, c'était un sylphe. J'ai eu juste le temps de voir ses yeux avant que papa ne m'envoie au lit. Tu ne trouves pas ça bizarre ? Un sylphe arrive à l'improviste chez nous, à l'heure où les honnêtes gens sont tous couchés. Le lendemain, on ramasse un gobelin mort dans le lac et papa disparaît. Cela fait un peu trop de coïncidences. Pour autant qu'on sache, c'est peut-être un complot pour attirer mon père dans l'Outremonde. Les sylphes m'ont déjà pris ma mère, et je refuse de leur laisser papa.

Sa détermination parut vaciller un instant. Les coins de sa bouche descendirent, ses yeux s'emplirent de larmes qu'elle chassa en clignant des paupières. Puis elle redressa les épaules et serra les lèvres. Griffin connaissait trop bien cette expression. Elle l'arborait systématiquement dès que Dougal leur lançait un défi à tous les deux.

— Je n'ai pas le temps d'écouter une vieille sorcière ressasser des histoires que j'ai déjà entendues mille fois. Je pars. Je vais trouver papa et le ramener à la maison, même si je dois y laisser la vie.

D'un bond, elle se releva et sortit la hache de son sac, repoussant avec impatience les cheveux qui lui tombaient en cascades sur les bras. L'interdiction de couper ces boucles brunes était la seule concession faite par le forgeron à la féminité de son unique enfant.

— Recule-toi, prévint-elle.

Griffin tressaillit, horrifié par ce mélange de sauvagerie et de désinvolture. Elle brandit la hache et l'abaissa de toutes ses forces ; la lame frôla la mâchoire pendante du gobelin, trancha la peau et les veines de son cou et heurta les cervicales avec un bruit mat. Nessa tirailla sur la hache pour la dégager, la leva au-dessus de sa tête sans prendre garde au liquide visqueux qui en dégoulinait, et, d'un geste souple, frappa un deuxième coup. Cette fois, la lame se planta jusqu'au sol. La tête roula en arrière. Nessa tendit la hache à Griffin, ramassa la tête par les cheveux et, sans broncher, la fourra dans son sac. Dehors, un coq chanta.

— Je n'ai plus beaucoup de temps.

Elle hissa le sac sur son épaule et attrapa la lanterne. Griffin, écoeuré, jeta la hache au loin. Plutôt en forger une autre que tenter de nettoyer celle-ci !

— Qu'est-ce que je dois dire aux autres ? chuchota-t-il.

— La vérité, évidemment. Mais attends...

Elle posa le sac à terre et tira sur la cordelette en cuir qu'elle portait autour du cou, se penchant en avant pour la faire glisser sur son visage et ses cheveux.

— Prends ça.

Elle lui tendit l'amulette et, devant son air indécis, tapa impatiemment du pied.

Incrédule, Griffin rattrapa l'amulette au vol et s'élança derrière Nessa. Elle traversa le village endormi à grandes enjambées. A part le crissement du gravier sous leurs pas, tout était silencieux. Leurs respirations formaient de longues volutes pâles dans l'air froid. Pas un chien n'aboya sur leur passage. Quand ils arrivèrent devant la grille de la forge, Nessa marqua une pause.

— Il vaut mieux que tu t'arrêtes là.

Griffin hésita un instant. Qu'aurait voulu Dougal ? A moins d'enfermer Nessa à double tour dans la cave, il ne voyait aucune solution acceptable... Une idée lui vint soudain.

— Attends, dit-il en se précipitant vers la maison.

Sur la table de la cuisine, il trouva du pain et du fromage laissés par les femmes du village. Il les fourra dans sa propre besace en cuir, que Dougal lui avait offerte au solstice dernier, et qu'il chérissait tendrement. Il ressortit en courant et la tendit à Nessa.

— N'oublie surtout pas : il ne faut rien boire ni manger qui vienne de l'Outremonde.

Elle eut un petit sourire étonné, puis mit la besace sur son épaule libre.

— Je crois qu'il vaut mieux que je ne dise la vérité à personne, Nessa. Du moins pour l'instant. Si tu n'es pas revenue dans un jour ou deux, j'aviserais. Ils...

Il hésita, cherchant ses mots.

— Ils parlent déjà assez comme ça, acheva-t-il.

— Tu as sans doute raison.

« Je ne la reverrai peut-être jamais », se dit Griffin.

Il eut soudain envie de prendre Nessa par la main, de lui dire toutes les choses qu'il avait mille fois répétées dans sa tête. Après tout, il n'était pas vilain garçon. Ils travaillaient bien, ensemble, et un jour, la forge serait sûrement à elle. Le mariage n'était pas une idée si ridicule...

En dépit du froid, le visage de Nessa brillait d'un léger voile de transpiration. Elle était plus belle que jamais, pensait Griffin, dont la gorge se noua. Les secondes s'écoulaient, inexorables. Brusquement, il saisit Nessa par les épaules et plaqua sa bouche sur la sienne en un violent baiser plein de désespoir. Les lèvres de la jeune fille étaient chaudes et rebondies et, à l'étonnement de l'apprenti, elle ne se dégagea pas tout de suite. Quand elle se recula enfin, il eut peur qu'elle ne le frappe.

— Je veux juste que tu reviennes, dit-il en guise d'excuse.

— Compte sur moi, répondit-elle, la tête haute.

Le coq chanta de nouveau.

— Dépêche-toi, maintenant, reprit-il, heureux et étonné qu'elle ait accepté son baiser.

D'un petit signe de tête, elle le quitta et s'éloigna à grands pas sur la route. Bientôt elle bifurqua vers l'épaisse futaie qui séparait le village du lac. La lanterne dansait au rythme de ses pas, scintillant comme une étoile.

— Surtout, ne mange rien ! Ne bois rien ! N'oublie pas !

— Et toi, rentre attiser le feu ! Papa aura ta peau, si...

Le vent emporta la fin de sa phrase. La lanterne brilla une dernière fois, comme si Nessa s'était

retournée pour lui dire adieu, puis disparut dans les ténèbres. Griffin leva la main, pour saluer et bénir son amie, et s'aperçut qu'un filet de sang s'écoulait de sa paume. Il avait serré l'amulette si fort qu'il s'était coupé.

Le cuir épais du sac suffisait tout juste à contenir la terrible odeur exhalée par la tête du gobelin. Nessa réajusta le fardeau sur son épaule, essayant de ne pas penser à cette chose qui rebondissait contre son dos. Devant elle, les troncs sombres se dressaient comme des sentinelles silencieuses. Des nappes de brume tournoyaient sur les creux de mousse ; une odeur épaisse et musquée montait du tapis de la forêt dans l'air nocturne. Au-dessus de la cime des arbres, on apercevait quelques étoiles. Mais les rares feuilles encore accrochées aux branches commençaient à remuer, soulevées par une brise légère qui annonçait l'aube. Du village endormi, loin derrière, monta un nouveau chant de coq. Elle avait moins de temps qu'elle ne l'espérait.

Au contact spongieux du cresson sous ses bottes, elle sut qu'elle suivait le ruisseau qui serpentait, quasi invisible sous l'épaisse couche de feuilles mortes, à travers la forêt jusqu'au lac. On appelait ces petits ruisseaux « chemins de Faërie » et, en général, on préférait les éviter. Car la légende voulait que ces cours fussent parmi les passages les plus sûrs entre le monde des mortels et l'Outremonde — ce pays que les anciens appelaient TirNa'lugh. Et l'on disait que c'était dans les entre-deux, quand les choses n'étaient plus vraiment tranchées, que l'on avait le plus de chances de passer d'une réalité à l'autre.

Elle accéléra le pas, souffla un peu, et porta machinalement la main à son cou, oubliant un instant qu'elle avait ôté son amulette. Elle ne l'avait jamais encore quittée depuis le jour de sa naissance. Elle se sentit nue, et eut confusément l'impression d'avoir mal agi.

C'était sans doute le cas. Comme l'avait dit Griffin, elle avait dû prendre un coup de lune. Elle se remémora le baiser maladroit de l'apprenti, qu'elle attribuait à un mélange de fatigue et d'angoisse. La décision de Nessa avait certes de quoi le bouleverser ! Tomber par accident dans l'Outremonde, succomber au sortilège d'un sylphe, était une chose. Mais enlever son amulette et chercher délibérément à entrer au TirNa'lugh en était une autre. On n'avait jamais entendu parler d'une idée pareille. Pourtant, personne ne connaissait mieux que Nessa les dangers du monde féerique et de ses habitants... Les sylphes ! Beaux comme des dieux, avec des voix pures et mélodieuses, ils jetaient des sortilèges si puissants qu'on abandonnait tout pour les suivre hors du temps, loin de ceux qu'on chérissait. Et si jamais on parvenait à retourner chez soi, il suffisait qu'on eût goûté aux mets et aux boissons de l'Outremonde pour refuser les nourritures des hommes et se laisser dépérir. Et si on se forçait malgré tout à s'alimenter, on s'apercevait qu'en son absence, des dizaines ou même des centaines d'années s'étaient écoulées dans le monde des hommes ; que tous ceux qu'on avait connus étaient morts ; que son propre corps flétrissait aussi rapidement qu'une feuille d'automne.

Quand ils sauraient qu'elle avait retiré son amulette pour aller tout droit dans l'Outremonde, les villageois mettraient cela sur le compte de la folie furieuse. La plupart la considéraient déjà comme contaminée par sa mère... même si Nessa n'avait que quelques mois, à l'époque de sa disparition. Elle n'avait aucun souvenir du visage maternel. Un jour, elle avait demandé à son père pourquoi il n'avait pas cherché à secourir sa mère. Il était resté longtemps silencieux, pesant ses

mots. « Eh bien... , avait-il fini par dire, tu étais là. » Et, à ces quelques mots, Nessa avait mesuré à quel point son choix avait été douloureux.

Elle avançait à pas lourds. Elle ne voulait pas perdre son père. Elle se refusait fermement à penser qu'il pût être mort. Il était sa seule famille, et l'idée d'une vie sans lui était tout simplement unimaginable. Surtout en ces temps agités. Depuis peu, les troubles et les soulèvements se multipliaient. Le pays était au bord de la guerre civile, prêt à se dresser contre un roi devenu fou et une reine étrangère, dont la nombreuse famille avait des vues sur Brynhiver. Dougal avait parlé de déménager au château de Gard, laissant entendre qu'on y demanderait bientôt des forgerons en grand nombre... Nessa ne pouvait se résoudre à affronter seule les villageois hostiles et un monde en guerre. Elle devait retrouver son père, ou mourir elle aussi.

Çà et là, des rais de lumière argentée perçaient l'obscurité. Nessa souffla la bougie de la lanterne et la posa à terre. Moins elle serait chargée, plus elle irait vite. Elle envisagea d'abandonner le sac de Griffin, mais décida que la nourriture était indispensable. Avec un soupir, elle le remit sur son épaule et repartit.

Bientôt l'aurore s'enfuirait... et avec elle, tout espoir de pénétrer dans l'Outremonde. Au loin, les arbres s'espaciaient, leurs hauts troncs arrosés d'une lumière plus dorée, plus intense que celle qui baignait les épaules de Nessa. Était-ce là l'Outremonde ? Elle réajusta les sacs sur son dos et serra la main autour de son poignard. Sous ses bottes, la terre était ferme ; il n'y avait plus trace du petit ruisseau. Derrière les rangées d'arbres, le soleil commençait à se lever. Le jour était presque là. Mais à la pensée de son père, envoûté par les sylphes ou torturé par les gobelins, elle s'élança en avant.

Elle courait à toute vitesse, maintenant, entre les troncs pâles des bouleaux, vers cette lumière évanescence qui exerçait sur elle une attirance mystérieuse. Elle courait si vite que les feuilles des arbres frissonnèrent sur son passage. Mais, soudain, elle trébucha sur une racine et tomba à plat ventre. Son sac roula à terre, le rabat s'ouvrit et une odeur nauséabonde s'en échappa. Le soleil sortit au-dessus des arbres ; sa lumière éclatante inonda la forêt. Nessa ferma les yeux et frappa le sol des poings. C'était fini. Sa seule chance de trouver une porte vers l'Outremonde s'était envolée. Des gouttes de sueur coulaient sur son front, des larmes brûlantes roulèrent le long de ses joues. Elle s'essuya le visage d'une main, puis posa le front à terre en sanglotant. Griffin avait raison, finalement. Il n'était pas si facile d'entrer dans l'Outremonde. Mais elle n'abandonnerait pas pour autant. Si les hommes du duc ne donnaient pas signe de vie aujourd'hui, elle ferait une nouvelle tentative demain. Elle renifla, et remarqua alors que sous sa joue, la mousse était épaisse, parfumée et très douce. Aussi douce qu'une couverture de flanelle, qu'une fourrure de lapin... Elle ouvrit les yeux et se redressa sur les coudes, éblouie. Elle n'avait jamais vu de vert aussi intense. Ses doigts qui caressaient la mousse émeraude lui semblèrent soudain rugueux, calleux, couverts de cicatrices — et extrêmement sales. Tandis que la mousse exhalait un frais parfum de printemps, Nessa ferma les yeux et inspira profondément.

Un sifflement lui fit lever la tête.

— Par les cornes de Herne, demoiselle, que faites-vous ici ?

Surprise, elle bondit à genoux, puis se releva lentement, essuyant ses larmes du revers de la main. Celui qui avait parlé se tenait à l'ombre d'un grand chêne tentaculaire au feuillage doré. Il ne

ressemblait en rien aux hommes qu'elle connaissait. Ses épaules étaient larges, les muscles de son cou tendus sous un haut col de lin. Son pourpoint paraissait plus doux encore que la mousse, et presque aussi vert. Et quand le sylphe émergea de l'ombre, elle vit qu'au-dessus de ses pommettes saillantes, ses yeux en amande brillaient du même vert intense. Sur son épaule, une tresse aussi épaisse que celles des femmes tombait comme une corde soyeuse et brillante. Elle donnait envie de la toucher, de l'enrouler autour du cou pour en sentir la caresse. Sur les épaules et le devant de son pourpoint s'étalait un blason inconnu. Nessa leva des yeux pleins d'interrogation vers l'être qui lui faisait face. Ses lèvres étaient rouges et pleines, son regard brûlant. Elle eut l'impression qu'il lisait sans peine dans ses pensées, et sentit le sang lui monter aux joues. Baissant les yeux, elle remarqua que son torse fuselé aboutissait à une taille fine, que son collant moulait comme un gant le galbe de ses jambes musclées. Il tendait un arc, une flèche déjà encochée, prêt à tirer.

Nessa prit une profonde inspiration et s'apprêta à lui répondre, quand il marmonna brusquement quelque chose qui ressemblait à un juron, et fit un geste dans sa direction.

— A moi ! Vite !

Il leva son arc, et elle faillit bondir en arrière, avant de comprendre qu'il visait un point derrière elle.

— Maintenant !

Elle empoigna sac et besace et se précipita à son côté, réprimant la foule de questions qui se bousculaient dans sa tête. Comparée à lui, elle se sentait affreusement sale et puante, noire de crasse et de suie. Mais s'il était dégoûté, il n'en laissa rien paraître, se contentant de l'attirer à l'abri derrière lui. Puis il se redressa, aussi tendu que la flèche entre ses doigts. Pendant un court instant, le temps sembla s'arrêter. Nessa se demanda s'il entendait les battements de son cœur.

L'attaque, quand elle vint, les surprit tous deux. Sortie de nulle part, une immense forme grisâtre au long groin se rua vers eux dans un nuage de puanteur, brandissant à deux bras une épée de chevalier.

Mais l'archer fut le plus rapide. Sans même tressaillir, il décocha une flèche qui décrivit un arc au-dessus de la clairière avant de se planter avec un bruit sourd dans la poitrine du monstre. Celui-ci poussa un grognement atroce, fit un bond désespéré dans leur direction, et s'écroula. Horrifiée, Nessa dévisagea le gobelin étendu sur le sol. Sa queue ridée tressautait encore.

Le sylphe tira une nouvelle flèche du carquois qu'il portait à l'épaule, et l'encochoa à la corde de l'arc.

— Vous avez traversé la frontière qui sépare nos deux mondes, murmura-t-il. Je vais vous raccompagner de l'autre côté. Vous n'êtes pas en sécurité, ici. Nous sommes trop près du royaume des gobelins. La toile est apparemment moins puissante que nous ne le pensions.

Nessa déglutit. Il semblait impossible qu'une fine tige de frêne pût faire périr le monstre. Et pourtant, il gisait inerte. Elle resserra sa tunique autour d'elle, et tenta de maîtriser ses tremblements.

— Je... je ne veux pas rentrer chez moi. Je dois voir votre reine. J'ai quelque chose à lui montrer.

Sans quitter des yeux le gobelin mort, elle tendit son sac au sylphe.

Il fronça les sourcils, comme s'il avait du mal à en croire ses oreilles.

— Vous êtes entrée en Faërie de votre plein gré ?

Il fit un rapide tour d'horizon, et baissa son arc.

— Est-ce là votre idée d'un cadeau ? poursuivit-il.

Il examina avec dédain le sac taillé dans un cuir grossier.

— Ce n'est pas un cadeau. C'est... c'est la tête... de l'un d'entre eux, bégaya-t-elle en désignant le gobelin. On l'a trouvé mort dans le lac près de mon village.

Le sang reflua du visage déjà pâle du sylphe.

— Dans un lac de l'Ombre ? Impossible.

— Nous l'avons trouvé hier. Il est de la même race que l'autre, n'est-ce pas ?

Nessa tendit à son interlocuteur le sac entrouvert. La pestilence qui s'en dégageait était presque insoutenable, et le sylphe eut une grimace de dégoût.

— Et dans l'heure où nous l'avons trouvé, mon père a disparu.

Elle plongea ses yeux dans les siens en un appel muet, et vacilla presque sous la force de son regard.

— Je suis venue demander l'aide de la reine.

— Pour l'amour de la Vieille Sorcière, demoiselle, refermez donc ce sac ! implora le sylphe en agitant la main devant sa figure. Qu'y a-t-il dans la besace ?

— De la nourriture.

Elle eut une brève pensée pour Griffin. Comme il semblait fruste et maladroit, comparé au sylphe ! Seulement quelques minutes plus tôt, elle était à son côté ; à présent, c'était comme si des milliers de lieues les séparaient.

— Je vois. Vous avez même pensé aux provisions. Sage précaution ! Mais dites-moi, quand votre père a-t-il disparu ?

— Hier soir. Il a quitté la forge, il est parti en direction du lac, et on ne l'a plus revu.

— Et qui a tué ce gobelin ?

— Aucune idée. Ses tripes lui sortaient d'une grande entaille au ventre. Mais on n'a pas trouvé de traces d'armes ou de combats, ni de mon père.

Le sylphe se passa la main sur le visage, plissa le front et laissa vaguer son regard au loin.

— Il y a bien un lac qui longe la frontière des Terres Brûlées. Si ce même lac jouxte l'Ombre, vous avez de la chance d'être tombée de ce côté-ci de la Faërie, plutôt que chez les gobelins.

— Qu'est-ce que c'est, l'Ombre ? demanda Nessa.

Elle commençait à se rendre compte que l'éventualité qu'elle refusait de toutes ses forces, celle d'un monde sans Dougal, était plus que possible.

— Le pays de l'Ombre. Le monde des hommes mortels... et des femmes mortelles. Celui que vous appelez Brynhiver.

Il se retourna vers elle, et plongea ses yeux dans ceux de Nessa. La jeune fille sentit son cœur

s'arrêter net dans sa poitrine sous l'impact de ce regard profond et perçant. Le sang monta lentement aux joues du sylphe ; une petite veine palpitait fiévreusement au creux de son cou. Sa peau de velours avait la couleur du lait ; elle exhalait une senteur pure et douce, comme celle de la neige tombée sur des forêts de pins.

— Tel est donc le charme qu'exercent les mortels, murmura-t-il comme pour lui-même. Aussi fort que la liqueur de fruits sauvages, que l'herbe des rêves...

En dépit d'un sentiment de désespoir grandissant, Nessa demeura figée, fascinée par les différentes teintes de vert qui tourbillonnaient dans les pupilles du sylphe. Ses sens s'amplifièrent, s'enflammèrent, et sa tête commença à tourner. Elle se mordit la lèvre, très fort, et le goût de son propre sang la fit revenir à elle. Elle hissa une fois de plus son sac sur le dos. Il ne fallait pas qu'elle oublie dans quel but elle s'était exposée à ce risque : celui de se faire envoûter. Pourtant, une petite voix en elle murmurait que ses vêtements paraissaient grossiers, comme taillés par un enfant, comparés à ceux du sylphe ; que ses ongles étaient pleins de crasse ; que ses boucles emmêlées tombaient en mèches sales et moites autour de son visage taché de larmes. Et qu'en dépit de tout cela, le sylphe la dévorait du regard. Elle toussota, gênée.

— Je suis venue chercher mon père.

Il secoua la tête comme pour se libérer de son emprise, et recula d'un pas.

— Demoiselle, s'il est tombé dans les Terres Brûlées, les terres des gobelins...

Il s'interrompt et soupira, hésitant à poursuivre.

— Je ne puis vous donner l'aide que vous demandez, ni même prendre le temps de vous dire ce qu'impliquent les nouvelles que vous apportez. Toutefois, je peux vous mener à quelqu'un qui vous aidera peut-être, dans la mesure du possible, après avoir entendu votre récit. Car il semble que si un goblin, même mort, est bel et bien entré dans les Terres de l'Ombre, c'est que la plus grande de toutes les magies a échoué. La reine elle-même doit en être avertie. Personne ne s'attendait à cela. Si vous dites vrai, cela ira mal pour nous tous. Il faut que vous me suiviez.

Il pivota sur ses talons, l'air sombre, visiblement réticent à en dire plus, et pressé de partir.

— Mais... mais... attendez !

Nessa s'élança maladroitement derrière lui, trouvant ses bottes soudain lourdes et encombrantes. Suivre un sylphe... A en croire les légendes, c'était précisément la dernière chose à faire !

— Et la Résille d'argent ? Elle est bien censée empêcher les gobelins d'entrer en Brynhiver, non ? Pourquoi est-ce que ça n'a pas marché ? C'est cette magie-là qui a échoué ?

Il se retourna avec un geste d'impatience.

— Faites vite, demoiselle. Nous parlerons de tout cela en lieu sûr.

Il lui tendit la main, et elle se rendit compte qu'il portait des gants de cuir si parfaitement ajustés qu'ils moulait ses doigts comme une deuxième peau.

— Venez. Je n'ose pas en dire plus ici.

Nessa réfléchit à toute allure. C'était pour cela qu'elle était venue, non ? Il était un peu tard pour reculer... D'autant que l'attaque du goblin lui suggérait que Griffin avait raison au moins sur un



point : l'Outremonde était un endroit dangereux, où il ne faisait pas bon traîner seule.

D'un mouvement rapide de la tête, elle acquiesça, et s'engagea derrière le sylphe à travers la forêt. Il avançait à pas rapides et sûrs, suivant un sentier étroit entre chênes dorés, hêtres cendrés et érables rougeoyants. Ils n'avaient pas fait une lieue qu'il s'arrêta brusquement, l'attira à lui, et posa un doigt sur ses lèvres. Tous les sens de la jeune fille s'enflammèrent tandis qu'elle respirait son parfum si particulier, à la fois pur comme l'eau et alléchant comme un mets délicat. Elle comprit alors pourquoi, de retour de l'Outremonde, les mortels refusaient les nourritures plus grossières des hommes et se laissaient mourir. Presque sans y penser, elle se cambra vers lui. Leurs yeux se rencontrèrent de nouveau, et elle sentit un feu inconnu lui parcourir les veines. Elle se rappela le baiser maladroit de Griffin, et comprit que ce qu'elle éprouvait à présent n'avait rien à voir. Autant comparer un clapotis à un raz-de-marée. Mais le sylphe ferma les yeux et détourna la tête.

— Pas un bruit, demoiselle, murmura-t-il d'une voix presque inaudible.

Pendant un instant fugace, ils vacillèrent l'un vers l'autre. Nessa eut juste le temps de se demander comment cet être sublime pouvait être attiré par une mortelle sale et débraillée, dont les vêtements et les cheveux empestaient le gobelin. Puis elle entendit un grognement sourd.

Une sueur d'effroi couvrit le corps de Nessa. Le sylphe saisit une corne qui pendait à son épaule et la lui tendit. Puis il tira son épée. Dans l'air automnal flotta soudain une odeur de cloaque, que Nessa identifia sans peine. Son protecteur inspira à fond et se posta devant elle, l'épée levée.

— Ce sentier sous les arbres vous mènera, demoiselle, vers mes compagnons. Courez de toutes vos forces, et faites sonner ma corne. Ainsi, ils viendront à mon secours, et vous mèneront à mon capitaine. C'est bien compris ? A mon signal, courez aussi vite que vous le pouvez.

De la pointe de l'épée, il lui indiqua le chemin qui serpentait en contrebas.

— Courez, et quoi qu'il arrive, ne vous retournez pas.

Il s'avança alors dans la clairière.

— Maintenant ! s'écria-t-il au moment où trois gobelins munis de haches surgissaient d'entre les arbres.

Nessa se jeta en avant, le sac contenant la tête frappant lourdement ses reins. Béni soit son père, qui l'avait laissée courir avec les gars du village, au lieu de la confiner dans la cuisine comme les autres filles ! Ses bottes lui paraissaient à présent légères comme l'air, tandis qu'elle volait dans la direction indiquée par le sylphe. Tout en courant, elle porta la corne à sa bouche, et souffla. Une seule note pure et claire résonna longuement à travers la forêt. Aussitôt une corne lointaine lui répondit, puis une autre ; et Nessa leva le bras pour souffler une fois de plus. La besace de Griffin dégringola de son épaule et tomba à terre. Autour d'elle, les branches des arbres se mirent soudain à frémir. Ses jambes chancelèrent de peur, et elle s'effondra sur le sol. Oubliant les recommandations du sylphe, elle se retourna, et se heurta de plein fouet à quelque chose qui l'empoigna fermement. Elle se contorsionna pour mieux y voir... et en perdit le souffle. Au-dessus d'elle, la dévisageant avec étonnement, se dressait un nouveau sylphe, tout aussi magnifique que le premier.

— Par les cornes de Herne ! s'exclama-t-il d'une voix riche et mélodieuse.

Il fit signe à ses compagnons de poursuivre dans la direction d'où venait Nessa, puis se pencha de nouveau sur elle.

— Une fille d'homme, aussi vrai que je respire !

Chaque fois qu'il traversait la frontière fluide qui séparait l'Ombre de la Faërie, Timias était frappé par la différence de lumière. Aussi évanescence et irréelle que les sylphes, elle scintillait à travers les arbres, cernait d'or chacune de leurs feuilles, vibrait d'un mystérieux pouvoir de séduction. Plus d'un mortel s'était laissé envoûter par ce jeu de contrastes sans cesse changeants, ce soleil bien plus radieux que celui des hommes ; et les malheureux restaient prisonniers de leur fascination, tandis que des siècles et des siècles s'écoulaient dans leur monde.

Timias se frayait un passage à travers le ruisseau, prenant appui sur une canne crottée de boue. Il allait aussi vite que le lui permettait son vieux corps fatigué. Il avait atteint un âge inestimable pour les mortels et, contrairement aux autres sylphes, il en portait les traces. Car Timias avait fait l'impensable : il avait vécu parmi les hommes et permis aux cruelles années mortelles d'exercer leurs ravages. Son dos était voûté, son visage ridé comme la coquille d'une noix ; les mèches soyeuses qui retombaient sur ses épaules étaient grises. Autrefois, il estimait que la femme mortelle pour laquelle il avait renoncé à l'équivalent d'une vie d'homme tout entière — soit le dixième d'une vie de sylphe — valait bien ce sacrifice. A présent, il n'en était plus si sûr. De retour en Faërie, où il avait voulu reprendre sa place parmi les conseillers de la reine, il avait eu quelques surprises. Guinevère, sœur jumelle de la reine et aberration de la nature selon Timias, avait réussi à convaincre plusieurs sylphes du Conseil qu'un aussi long séjour dans les Terres de l'Ombre représentait une démission de fait. Quelques excités avaient même eu l'audace de demander son renvoi.

Avec le recul, il comprit qu'il aurait dû s'y attendre. Il était l'ennemi juré de Guinevère depuis le jour où elle était née. Il n'oublierait jamais comment l'enfant, née éveillée comme tous les sylphes, avait sifflé et craché comme un chat, lorsque la sage-femme l'avait placée dans les bras réticents de Timias. Et en grandissant, elle avait fait tout ce qui était en son pouvoir pour le discréditer auprès de sa sœur, la reine.

Mais Timias était l'héritier d'un siège au Conseil, un droit sacré entre tous en Faërie, auquel il n'avait jamais renoncé. Aussi reprit-il sa place. Mais rien ne fut plus comme avant. Car son séjour parmi les mortels l'avait transformé à jamais, tandis qu'en Faërie, les changements se produisaient si lentement qu'ils étaient quasi imperceptibles.

Ici, chaque nouvelle journée était aussi éblouissante que la précédente. Les heures s'écoulaient lentement, tel le flot paresseux d'un long fleuve. Peu de choses, dans les Terres de l'Ombre, étaient comparables à la marche majestueuse du temps féerique ; rien, en Faërie, n'égalait l'allure insensée de la vie dans l'Ombre. C'était cela, plus que tout, qui avait si longtemps retenu Timias dans le monde des mortels. Car les hommes vivaient plus intensément le peu de temps qui leur était imparti. Et pour qui était habitué au rythme languissant de la Faërie, la vitalité débordante des mortels semblait aussi grisante qu'une bouffée d'herbe des songes.

Cependant, le retour inopiné de Timias en Faërie s'était révélé très opportun, du moins de son point de vue. Il avait immédiatement compris que la reine Albane n'avait pas l'envergure de sa mère, celle qu'on appelait Gloriana la Grande. Gloriana avait vaincu le roi des gobelins et créé la Résille magique, protégeant ainsi la Faërie contre ce poison mortel qu'était l'argent. Elle avait

enfanté ses triplés — Albane, Guinevère, et le semi-mortel Artimour — sans que le moindre incident n'affectât les puissants sortilèges qui tenaient les gobelins à distance. Son règne avait inauguré un âge d'or qui durait depuis plus de dix siècles humains. Albane, elle, n'était qu'une pâle imitation de son glorieux prédécesseur. A l'indignation de Timias, certains chuchotaient même que c'était Guinevère qui aurait dû succéder à sa mère, tant elle lui ressemblait par son physique et son tempérament. Ses cheveux roux étaient aussi flamboyants que ceux de Gloriana, ses yeux du même vert profond. Tandis qu'Albane avait les cheveux blancs comme neige, la peau plus pâle que le lait, et les yeux de la couleur des blocs de glace qu'on découpait, l'hiver, dans la rivière gelée. A croire que, dans le ventre de sa mère, Guinevère avait accaparé tous les pigments, de même qu'elle avait absorbé toute la force et la vitalité. Pour cette seule raison, Timias la haïssait.

La tradition, bien sûr, était fermement du côté d'Albane. C'est donc elle qui s'était assise sur le trône, quand le moment était venu pour Gloriana de s'en aller vers l'Ouest. Pendant quelque cent cinquante années, Albane avait régi la Faërie d'une main certes moins assurée que celle de sa mère, mais cependant habile. Les ennuis commencèrent au moment où elle tenta de procréer à son tour : la grossesse mettait les pouvoirs magiques d'Albane à rude épreuve. Et Timias pensait avoir identifié, pendant le bref séjour qu'il venait de passer dans l'Ombre, la cause possible de ce phénomène. Malheureusement, il aurait du mal à se faire entendre du Conseil. Guinevère et ses partisans avaient convaincu les autres que Timias n'était qu'un vieux fou, consumé par sa passion des mortels. Et cette réputation était difficile à combattre : en Faërie, les apparences comptaient plus que tout, et le physique du vieux sylphe était irrévocablement marqué par ses années passées dans l'Ombre.

Pourtant, Timias, présent lors de la création de la Résille d'argent et de sa fusion avec la pierre de lune, était l'un des seuls à comprendre comment ces objets magiques liaient l'Ombre à la Faërie au point que les événements d'un monde se reflétaient et se répétaient dans l'autre. Tant que les deux royaumes étaient relativement stables, tout allait bien : les disputes mesquines des hommes au sujet de l'or ou des terres se traduisaient par des intrigues tout aussi triviales à la cour de Faërie. Mais, récemment, Timias avait réalisé que ce lien indissoluble entre les deux mondes représentait un danger terrible, dont personne ne semblait se rendre compte. Et cette récente prise de conscience l'avait décidé à franchir une fois de plus la frontière de l'Ombre.

Ce qu'il y avait trouvé l'avait ramené en toute hâte. Car la guerre se préparait en Brynhiver, ce pays de l'Ombre qui jouxtait la Faërie, et elle risquait d'embraser le monde des mortels tout entier. Cette nouvelle ne faisait que renforcer le sombre pressentiment que Timias avait eu à l'annonce de la grossesse d'Albane. Certes, les sylphes espéraient depuis longtemps l'arrivée d'un prince héritier. Mais ils n'étaient pas les seuls. Le roi des gobelins n'attendait que cette occasion pour tenter de se délivrer des chaînes de la magie sylphe, de renverser la reine au moment où elle était le plus vulnérable. L'accouchement royal s'annonçait déjà difficile. S'il fallait, en plus, affronter l'assaut du roi gobelin et subir les répercussions d'une guerre généralisée dans l'Ombre... Timias préférait ne pas y songer. Autour de la Faërie, les forces du chaos se massaient. Il fallait que les sylphes se préparent à livrer bataille sur tous les fronts — y compris, si nécessaire, sur celui de l'Ombre.

Le vieux sylphe leva les yeux vers le bleu intense du ciel, et pressa le pas. Pourvu qu'Albane fût

fraîche et reposée ! En général, la reine accordait plus d'attention qu'il n'y paraissait aux arguments de Timias ; bien souvent, elle le convoquait ensuite pour s'entretenir en privé des points qu'il avait soulevés. Le vieux sylphe estimait être l'un de ses conseillers les plus fidèles, le seul à lui dire toujours la vérité, si dure fût-elle. Cela apaisait quelque peu sa fierté blessée, et lui rappelait le temps où il était le plus proche conseiller de Gloriana, bien plus intime avec elle que le prince consort — un courtisan peu estimable, choisi pour son aptitude à danser et à parler en vers.

Timias escalada la berge du ruisseau et se hâta vers le sentier qui menait aux grands jardins du palais royal. Au fond, il savait bien que son idée était trop radicale, trop déroutante pour être prise au sérieux. Les sylphes n'avaient jamais eu l'habitude d'intervenir ouvertement dans les affaires de l'Ombre, même du temps où Gloriana était alliée aux mortels. Sans le moindre précédent pour soutenir sa proposition, Timias devait espérer que la reine serait d'humeur plus que réceptive.

Au tournant du sentier, les arbres s'éclaircirent. La forêt s'ouvrit sur la vaste pelouse lisse et verdoyante qui entourait les murs d'enceinte du jardin royal. Timias leva les yeux vers le palais. Le soleil grimpait maintenant au-dessus des arbres, illuminant les drapeaux bleu et violet qui flottaient aux tourelles, teintant de reflets rougeoyants les milliers de vitres en cristal. Au sommet de la plus haute tour, un étendard de soie blanche ondulait dans la brise matinale. Il portait l'emblème royal, et signifiait que la reine de Faërie se trouvait en son palais. Albane n'allait d'ailleurs pas tarder à le quitter, et c'était encore une chose qui inquiétait Timias. Traditionnellement, la reine prenait chaque année ses quartiers d'hiver sur la côte méridionale du royaume. Or, Timias craignait que ce long voyage ne l'épuisât inutilement. Mais Albane se cramponnait aux vieilles traditions comme si sa vie en dépendait.

« J'ai tout de même un atout majeur, pensa-t-il, si j'ose en parler... »

Jadis, à l'est de la Faërie, s'étendait un pays que l'on appelait la Lyonesse. Un jour, cette contrée s'était repliée et effondrée sur elle-même, jusqu'à se désintégrer sans laisser de traces. Aujourd'hui, même ses légendes tombaient dans l'oubli : les chansons du royaume perdu, disait-on, étaient trop douloureuses à entendre. Cependant, insinuer que la Faërie se trouvait au bord d'un effondrement semblable, alors que Timias n'en était nullement certain, pouvait affoler Albane et précipiter la catastrophe. Il ne s'agissait pas d'effrayer la reine, mais de convaincre la majorité du Conseil de tenir compte de ses arguments. Et pour cela, il était prêt à employer les grands moyens. Mais d'abord, tenter de raisonner Sa Majesté !

Tout à ses réflexions, Timias ne remarqua même pas qu'il longeait de hautes haies couvertes de minuscules fleurs bleues qui s'ouvraient à son approche, parfumaient l'air de leur senteur délicate, puis se refermaient aussitôt. Au bout de la pelouse, il emprunta une allée de gravier, puis une vaste avenue qui bordait un lac. De grands et vieux saules poussaient le long de la rive, leurs branches inclinées vers l'eau. Le soleil laissait danser ses reflets dorés à la surface du lac. A cette heure matinale, il n'y avait personne aux alentours, à part un gremlin solitaire qui jetait des poignées de graines aux cygnes noirs.

Au passage de Timias, le gremlin leva la tête et fixa sur lui des yeux hostiles. Le sylphe soutint froidement son regard. Depuis quelque temps, les actes d'insubordination mineurs semblaient se multiplier parmi ces petits êtres, dont les conteurs disaient qu'ils étaient de lointains descendants des gobelins, élevés pour servir les sylphes. Selon les courtisans, ces incidents n'étaient que les

signes avant-coureurs de l'accès de folie collective qui affectait toute la population gremline, chaque année à Samhain. Timias, pour sa part, voyait les choses d'un autre œil. Si les gremlins étaient parents éloignés des gobelins, ne risquaient-ils pas de prendre parti pour ces monstres, dans le conflit qui se préparait ? Et puisqu'ils étaient en position d'entraîner la ruine des sylphes, ne valait-il pas mieux les détenir en lieu sûr, loin de la reine, jusqu'à la naissance de l'enfant ? Mais quand il avait exposé ses craintes au Conseil, Timias était devenu la risée de la cour entière. Malheureusement, si ses appréhensions se confirmaient, les courtisans riraient bientôt jaune. Il aurait presque trouvé la chose amusante... s'il ne redoutait pas des conséquences aussi effroyables.

Il pressa encore le pas, lourdement appuyé sur sa canne en chêne, car ses vieilles jambes étaient lasses. A l'entrée du palais, il se dirigea tout droit vers la salle du Conseil, sans même passer par ses propres appartements. Il parcourut les longs couloirs, indifférent à la beauté des marbres, des mosaïques et des tentures qui ornaient chaque recoin. Pourtant, l'harmonie des formes et des couleurs était telle qu'on avait vu des mortels passer des journées entières, bouche bée, à contempler les murs du palais. Il passa sous de grandes arches dorées, devant des gardes avachis qui se redressèrent pour le saluer, et parvint enfin devant les portes ouvertes de la salle du Conseil. Là, il marqua une pause, fit mine d'épousseter ses habits de voyage tachés, et tenta de discerner qui était présent, et quelle était l'atmosphère générale.

C'était l'heure du petit déjeuner de la reine, qu'elle prenait en compagnie de Hudibras, le prince consort, et de ses conseillers en résidence. A sa consternation, Timias vit que Guinevère était placée à la droite de la reine. Peut-être ferait-il mieux de parler à Albane en privé.

Que Guinevère, cette mutante perverse, engendrée par la magie de la Résille, eût réussi par ses ruses à s'attirer les bonnes grâces de sa sœur mettait Timias hors de lui. Le choc avait été assez grand, quand on avait découvert que le ventre de Gloriana contenait deux enfants, Albane et Artimour, successivement engendrés par un sylphe et un mortel, la nuit où la Résille avait été forgée. Mais la naissance de Guinevère était totalement inattendue : c'était une aberration de l'ordre naturel de la Faërie. Timias avait jugé qu'il valait mieux l'éliminer. Quand la sage-femme lui avait présenté le troisième enfant, il lui avait conseillé de le noyer. Le bébé l'avait alors affronté du regard, et Timias avait senti le dévorant appétit de vivre qui émanait de ce petit être rougeoyant, prêt à tout pour assurer sa survie. « Noyez-le, qu'on en finisse ! » avait répété Timias, éccœuré. La sage-femme, choquée, était repartie sans un mot vers la chambre d'accouchement, où l'enfant avait dû attendre son tour pour téter le sein maternel. Mais Timias avait continué à soutenir qu'Artimour et Guinevère étaient des erreurs de la nature, dont l'existence bafouait les traditions les plus élémentaires — ces mêmes traditions qu'il invoquerait, des années plus tard, pour défendre sa place de conseiller.

Qu'avait manigancé Guinevère en son absence ? De toute évidence, les différends que Timias avait soigneusement cultivés entre la reine et sa sœur étaient à présent effacés. Guinevère caressait, d'une main possessive, le bras que sa sœur appuyait langoureusement sur l'accoudoir de sa chaise à haut dossier. Elle tournait le dos à Timias ; Albane, pour sa part, était occupée à choisir un gâteau dans le panier que lui tendait un valet gremlin. La créature était vêtue de tissu d'or, couleur réservée aux plus hauts rangs des serviteurs royaux. Timias sentit une sueur froide lui parcourir l'échine. Si seulement il pouvait convaincre la reine de bannir ces petits monstres de son

entourage immédiat !

Quant aux autres convives, leur présence ne le réjouissait pas davantage. A l'exception de Hudibras, le prince consort, il n'y avait là que des complices de Guinevère. Face à elle, Berillian des Ouestlandes sirotait le contenu d'un verre orné de pierres précieuses. Il était entièrement absorbé par une jeune sylphe brune à son côté. Timias ne la reconnut pas, mais quelque chose dans son visage retint son attention. Elle portait une robe curieusement démodée, qui devait dater de l'époque de Gloriana. Timias comprit pourquoi personne ne s'était aperçu de son arrivée : tous les regards étaient tournés vers l'inconnue. L'air était lourd de tensions retenues.

Quelques places plus loin, Philomemnon de l'Archipel Sud épluchait une pomme avec une application exagérée. A l'autre bout de la table, Hudibras, l'époux de la reine, attrapait celle que lui lançait son demi-frère Gorlias.

Philomemnon et Berillian étaient les acolytes et les confidents de Guinevère. Ils avaient pris parti pour elle dès le début du règne d'Albane, et réclamé avec plus d'insistance que les autres la démission de Timias.

Par les grandes fenêtres qui occupaient tout un mur de la longue pièce, le soleil matinal entra à flots, illuminant le bois marqueté de l'immense table centrale. Des effluves parfumés s'élevaient des mets somptueux disposés devant chaque convive, dans des assiettes dorées.

La reine, vêtue d'une ample robe vert pâle, les ailes repliées dans le dos, paraissait lasse et irritée. Son ventre n'était pas encore proéminent, mais sa peau habituellement laiteuse avait pris une teinte de cire, et les cernes mauves sous ses yeux témoignaient de nombreuses nuits sans sommeil. Sa lourde chevelure blanche était soigneusement tressée autour de sa tête et surmontée d'un diadème en platine serti de perles.

« Je puis encore me retirer, songea Timias, et demander à m'entretenir avec la reine en privé. »

Mais cela ne ferait que repousser l'inévitable confrontation. Autant s'exposer dès maintenant au feu des critiques. Il inspira profondément et franchit le seuil de la pièce.

Seule l'inconnue remarqua sa présence. Philomemnon était absorbé par sa pomme, et Berillian par la poitrine de sa voisine, avantageusement mise en valeur par le décolleté de sa robe ancienne. Timias s'éclaircit la gorge, mais avant qu'il ait pu dire un mot, Hudibras lui lança sa pomme et leva vers lui sa coupe dorée.

— Eh bien, mes amis ! Voyez ce que le soleil nous apporte ! Bienvenue, mon bon Timias. De quels sinistres taudis nous revenez-vous ?

Timias n'accorda au prince qu'un regard de mépris rapidement dissimulé, et lui renvoya sa pomme. Il alla droit vers la reine et posa doucement à terre un genou endolori.

— Ô souveraine...

Sa voix chevrotante paraissait discordante dans le concert de salutations mélodieuses et maniérées qui s'élevaient maintenant des convives.

— J'apporte, hélas, de mauvaises nouvelles. Des nouvelles qui nous affecteront tous, si nous n'y prenons garde. La guerre a éclaté dans les pays de l'Ombre.

Albane le dévisagea du haut de son long cou pâle. Les expressions défilaient sur son visage anguleux comme des nuages dans un ciel d'orage. Elle se recala nerveusement sur les coussins de

sa chaise, et finit par esquisser une moue contrariée.

Timias s'arma de courage. S'il pouvait retenir son attention assez longtemps pour qu'elle le convoque en privé, ce serait en soi un succès. Il observa un instant la reine. Les signes de sa grossesse restaient discrets, mais les ailes qu'elle avait mis tant de soin à faire pousser, et qui dépassaient sa tête d'au moins un pied, en pâtissaient visiblement. Dans la lumière du matin, leur matière translucide était parcourue d'un réseau infini de petites veines rouges et bleues. Quelqu'un aurait dû décourager Albane de les laisser pousser si haut, car il était évident qu'elles contribuaient à son inconfort.

Guinevère soupira d'un air réprobateur, et Timias se tourna vers elle, prêt à lui tenir tête. Mais Hudibras, qui continuait à lancer des pommes à son frère, poussa un grognement exaspéré.

— Et alors, Timias ? Les mortels passent leur temps à se chercher querelle. Parfois, je me demande pourquoi nous avons pris la peine de les protéger contre les gobelins : ils s'entretuent tout aussi allègrement. Venez, laissez-moi vous présenter notre nouvelle recrue : dame Delphinea, fille de notre maîtresse des chevaux, Eponea des Hautes Montagnes. Prenez place, sustentez-vous, et racontez-nous vos terribles aventures. Cela fait plus d'une semaine que vous vous nourrissez de l'infâme bouillie des hommes ; vous devez mourir de faim !

Des rires s'élevèrent autour de la table. Timias ne put s'empêcher d'examiner de plus près le visage frais et délicat de cette jeune sylphe qui se tenait si droite sur sa chaise. Elle était très jeune, à peine en âge de fréquenter la cour. Il était curieux que sa mère ne l'eût pas accompagnée... Son visage avait quelque chose de particulier, qui ne cessa de l'intriguer alors qu'il se détournait d'elle pour se concentrer sur la reine. Il plongea son regard dans les yeux vert pâle d'Albane, et décida de lui parler comme s'ils étaient seul à seule.

— Une grande guerre s'annonce dans l'Ombre, un conflit qui s'étendra par-delà toutes les frontières. Et nous ne sommes pas en position, par ces temps difficiles, d'en supporter les répercussions. C'est pourquoi je vous implore, Albane, de m'écouter jusqu'au bout.

Jamais, en toutes ces années, il n'avait osé s'adresser ainsi à la reine. Elle en resta suffoquée, les yeux écarquillés. Et pour la première fois, Timias comprit ce qui se dissimulait derrière son air irascible : la peur. Face au plus grand défi de son règne, Albane avait peur. Il resta un moment à la contempler avec compassion. Elle avait désespérément besoin d'affirmer son autorité sur le Conseil, mais tant que les autres refuseraient de reconnaître le danger qui les menaçait, elle resterait paralysée par ses peurs secrètes et par les exigences de sa grossesse. Quant aux autres, comment les arracher à leur torpeur satisfaite ? Devait-il invoquer le nom interdit de Lyonesse pour qu'ils comprennent la gravité de la situation ?

Le seigneur Berillian prit alors la parole. Ses doigts couverts de bijoux projetaient des reflets irisés sur le visage de la reine, tandis qu'il arrachait un à un des grains de raisin de leur grappe. Son pourpoint richement brodé était de la teinte des épaisses boucles châtaines enroulées sur ses épaules.

— Eh bien, déclara-t-il entre deux bouchées, que nous importe une nouvelle guerre dans l'Ombre ? Que nous importent les problèmes des mortels ? N'avons-nous pas notre propre...

Il s'interrompit et jeta un coup d'œil à Albane, puis à la ronde, avant de poursuivre sur un ton chargé de mystérieux sous-entendus :



— ... notre propre situation délicate sur les bras ?

Albane leva un sourcil, attendant manifestement une réponse de Timias. Celui-ci se tourna pour faire face à l'assistance. Au moins la reine ne l'avait-elle pas immédiatement renvoyé. Il avait encore toutes ses chances. Il s'obligea à parler lentement et clairement, dans l'espoir de faire mesurer à ces sylphes bornés le péril des circonstances.

— La guerre chez les mortels ne peut que miner notre stabilité précaire. Plus le déséquilibre est grand dans les Terres de l'Ombre, plus il est grand en Faërie. Et cette fois-ci, nous en sentirons tous les effets. La Résille magique ne fait pas que nous protéger contre l'argent. Elle lie aussi notre monde à celui des hommes. Ce qui arrive dans l'Ombre se ressent ici, et vice versa.

Hudibras s'ébroua.

— Vos croassements sont déplaisants, Timias. Pourquoi ne pas vous vêtir de noir, aussi ? Ce serait un rappel constant du sombre destin qui nous attend, et cela nous épargnerait ces interminables jérémiades...

— Je vous demande pardon, Hudibras, intervint soudain Delphinea, les joues empourprées. Il me semble que si le seigneur Timias s'exprime avec tant de force, c'est qu'il se soucie de l'avenir de notre reine, de son enfant... et de la Faërie telle que nous la connaissons.

Surpris, Timias chercha son regard, et constata qu'à la différence de presque tous les sylphes qu'il avait rencontrés au cours de sa longue vie, elle avait les yeux bleus. D'un bleu de saphir, clair et pénétrant à la fois. Elle n'est pas encore acquise à Guinevère, comprit-il soudain, ravi de ce soutien inespéré. Il se demanda de nouveau ce qui avait bien pu l'amener à la cour. Quoi qu'il en soit, sa venue n'était peut-être pas aussi prématurée qu'il l'avait pensé...

— Je vous remercie, madame, dit-il en s'inclinant vers elle. Nous savons tous que ce n'est qu'une question de temps avant que le roi goblin n'attaque. Il est de notre intérêt de maintenir la paix dans l'Ombre, au moment où nous allons inévitablement devoir affronter un autre ennemi.

— Et comment comptez-vous vous y prendre ? demanda Hudibras, rouge d'agacement. Chacun sait qu'il vaut mieux laisser les mortels régler leurs comptes entre eux. La Faërie n'est jamais intervenue dans leurs querelles.

Philomemnon lui jeta un regard goguenard et éclata de rire, tandis que Guinevère roulait des yeux.

— Officiellement, je veux dire, se reprit Hudibras. Timias se retourna vers la reine. L'expression de dégoût qu'il arborait jusque-là se changea en résolution.

— Votre Majesté, voilà de longues années que j'étudie les affaires du monde de l'Ombre, afin de savoir comment elles influent sur le nôtre...

— Cela, nous le savons, Timias.

Il y avait de l'agacement dans sa voix : la reine peinait à contenir son impatience. Timias soupira intérieurement. Il avait espéré qu'Albane serait assez reposée, au lever, pour prendre part à cette discussion. Mais visiblement, le fardeau de sa grossesse lui pesait de plus en plus. Désormais, les occasions de lui parler sérieusement seraient rares et imprévisibles — s'il y en avait. Et il vaudrait mieux en trouver rapidement ! se dit Timias, soudain accablé d'inquiétude pour cette créature fragile, sur qui pesaient tant de responsabilités. Evidemment, elle n'arrivait pas

à la cheville de sa mère... Mais cela ne l'avait pas empêchée de régner convenablement pendant cent cinquante années mortelles. Pourquoi la jugeait-il si durement, à présent ? Parce qu'elle exerce son pouvoir d'une main inégale, murmura une petite voix en lui, et qu'elle est donc vulnérable comme Gloriana ne le fut jamais.

— Pourquoi perdre notre temps à parler de ce sujet, quand de toute évidence il nous détourne de nos véritables préoccupations ? demanda Albane.

Timias s'appuya d'une main sur la table. Il était tout de gris vêtu, du même gris que ses cheveux, qui lui tombaient sur les épaules comme une cape.

— Votre Majesté, ce sujet nous préoccupe plus que tout. Il en va de l'avenir non seulement de votre enfant, mais de la Faërie tout entière. Il ne s'agit pas d'une de leurs sempiternelles disputes. Vous devez comprendre que cette guerre est des plus graves, car elle ne se limitera pas au pays le plus proche de nous, celui que les mortels appellent Brynhiver. Elle risque au contraire d'enflammer le monde de l'Ombre tout entier.

Philomemnon se pencha alors vers Timias, les sourcils levés.

— Dites-nous, Timias, en quoi cette guerre est différente des autres.

— Le roi de Brynhiver a perdu la tête. On murmure que l'un de nous en serait responsable, mais — la Vieille Mère en soit louée — rien ne semble confirmer cette rumeur. Sa folie s'est déclarée l'hiver dernier, après la mort de son jeune héritier. Quoi qu'il en soit, la reine est une étrangère, et sa famille voit là une occasion de s'emparer de Brynhiver. Aussi le duc de Gard a-t-il levé son étendard contre le roi. Et cela risque d'entraîner dans la guerre toutes les contrées voisines, par le jeu des liens du sang, des accords d'échange et des alliances militaires qui s'étendent à travers le monde de l'Ombre tout entier.

— Comment proposez-vous d'intervenir ?

— Il suffirait d'une victoire décisive de Gard pour couper court à la guerre avant qu'elle ne s'étende. Mais les forces du duc sont éparpillées, et les troupes que la reine a fait venir de son pays natal sont des soldats professionnels, capables de décimer les rebelles. A moins, évidemment, que Gard ne fasse appel à ses alliés étrangers — ce qui entraînerait forcément une escalade des hostilités.

— Vous ne voulez tout de même pas leur envoyer nos propres soldats ? éclata Berillian, incrédule.

— Je propose que nous envoyions Artimour en émissaire auprès du duc de Gard... peut-être accompagné d'une de nos armées.

Les rires convulsifs des conseillers firent presque trembler la table.

— Vous plaisantez, dit Guinevère.

La joue posée sur une main, elle affichait un sourire patient, comme si elle écoutait les divagations d'un fou.

— Depuis quand considérez-vous Artimour comme digne d'une telle mission ? Le moment est assez mal choisi... Depuis que Finuviel, par la grâce de notre reine, a pris le commandement de nos défenses, il considère Artimour comme son bras droit. A l'heure même où je vous parle, Finuviel conduit un détachement de nos plus valeureux chevaliers vers les Marches de l'Ouest,

dont Artimour assure la défense. Quoi qu'il en soit, les sylphes n'ont jamais envoyé de forces dans l'Ombre... et cette proposition m'étonne encore plus, venant de vous ! Que serait la Faërie, Timias, sans ses traditions ?

Les ailes que Guinevère avait laissées pousser par déférence envers la reine tremblèrent légèrement. Elle venait de prononcer les mêmes mots que le vieux sylphe avait proférés tant d'années auparavant, dans cette même salle.

Le visage de Timias s'enflamma. Albane leva son verre et intervint.

— Notre frère Artimour peut difficilement abandonner son poste. Selon nos informations, les barrières de cette frontière sont plus ténues de jour en jour. En douteriez-vous, mon bon Timias ?

— Certainement pas. Je suis convaincu qu'Artimour est un capitaine hors pair, et que sa présence à la frontière est d'une grande utilité. Mais parmi les mortels, son père est aimé et vénéré ; pas une chaumière, si misérable soit-elle, où l'on ne conte ses exploits. Gard nous écouterà, si nous lui offrons des forces assez nombreuses pour faire pencher la balance. J'ai toutes les raisons de croire qu'il acceptera notre aide, si nous lui présentons la chose sous un bon angle.

— Vous risqueriez nos propres guerriers...

— Il n'y a aucun risque. Les armes des mortels ne peuvent nous tuer. Tout au plus peuvent-elles nous blesser... mais, à moins d'être décapités, comme vous le savez, nous sommes quasiment invincibles. Une victoire rapide stabilisera les Terres de l'Ombre. Une seule bataille, et le problème pourrait être réglé.

— Vous oubliez un petit détail, Timias, rétorqua Hudibras en secouant la tête. Il y a de l'argent, dans ces contrées. L'argent, un poison mortel... Cela vous dit quelque chose ?

— Et qu'est-ce qui nous garantit la victoire ? ajouta Philomemnon. Pardonnez-moi, mon vieil ami — je n'hésite pas à vous appeler ainsi, car si vos années dans l'Ombre vous ont davantage marqué, nous avons tous deux vécu fort longtemps... Je comprends votre inquiétude et, contrairement à certains, je mesure les effets que l'Ombre a toujours exercés sur nous. Mais rien ne promet que votre stratégie sera couronnée de succès. N'oublions pas que les mortels sont extraordinairement imprévisibles, et surtout dépourvus de toute logique. Je les ai peu fréquentés — il soupira, et un sourire amusé illumina brièvement son visage —, mais il me semble que le seul moyen de prévoir leurs réactions, c'est de supposer qu'ils feront systématiquement le contraire de ce que nous aurions fait dans les mêmes circonstances.

Et il écarta les mains d'un geste théâtral. Autour de la table, les rires fusaient, aigus, presque forcés. Timias parcourut l'assistance du regard, sensible à un courant sous-jacent qu'il ne saisissait pas.

— Mieux vaut concentrer nos énergies ici, conclut Philomemnon.

Dans quel but ? se demanda Timias. Son regard s'arrêta sur la nuque de Guinevère, sur ses tresses cuivrées serrées dans un filet orné de pierres précieuses. Qu'avait manigancé cette sorcière en son absence ? La voix de Gorlias l'arracha à ses pensées.

— Quel avantage en tirerons-nous, Timias ? Les humains ne nous seront d'aucune utilité contre les gobelins — à moins, bien sûr, de les utiliser comme appâts...

Des rires plus francs éclatèrent.

Timias secoua la tête, las et irrité.

— Riez tant que vous voudrez, Gorlias, cela n'y changera rien. Je vous dis que si la guerre s'étend au monde des mortels, elle nous engloutira tous, jusqu'au dernier. Souvenez-vous de la Lyonesse.

Le mot était lâché. Il se redressa et croisa les bras.

Un silence de mort plana sur l'assistance. Les courtisans échangèrent des regards indignés. Delphinea, mal à l'aise, remua sur sa chaise et Timias vit qu'elle évitait son regard. Albane se massait doucement les tempes. Guinevère le toisa avec hauteur.

— Si ce sont là toutes les nouvelles que vous apportez, Timias, peut-être devriez-vous songer à faire un petit voyage sur la frontière ouest. Il suffirait de quelques semaines pour que vous compreniez où se trouve le véritable danger. Pendant que vous batifoliez dans l'Ombre, nous avons entendu Finuviel lui-même nous exposer la situation. Nous n'avons pas assez de troupes pour nous prêter à vos jeux dangereux.

Ses yeux verts dardaient des étincelles. Pendant un court instant, Timias crut voir sa mère, Gloriana, et il se recula d'un pas. Guinevère releva le menton, les ailes tremblantes de colère.

On ne pouvait l'accuser de manquer de loyauté à sa sœur, se dit Timias.

Guinevère se levait maintenant, se penchait sur Albane, l'entourait d'un doux bruissement de robes.

— Venez, ma sœur. Bientôt nous serons loin de tout cela. Permettez-moi de vous préparer un lait d'herbes. Cela soulagera votre mal de tête, et nous ferons ensuite nos bagages.

Ecartant Timias d'un regard furieux, elle s'interposa entre eux.

— Vous n'êtes qu'un vieil imbécile, Timias. Et aveugle, avec ça. Venez, ma sœur.

Murmurant des paroles apaisantes, elle aida la reine à se lever de sa chaise. Albane courba la tête sur l'épaule de sa sœur et, s'appuyant sur elle, avança vers la porte. Une légère brise, soulevée par le tremblement de leurs ailes, frôla comme un reproche la joue de Timias.

— J'espère que vous êtes satisfait, siffla Hudibras en mordant sauvagement dans sa pomme.

— Je serai satisfait, prince, lorsque chaque membre de ce Conseil, chaque sujet de ce royaume aura compris la gravité de la situation.

Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et baissa la voix.

— Notre reine n'est pas une Gloriana. Nous le savons tous, et elle-même s'en rend compte. Elle attend plus de nous que des murmures d'approbation. Elle a besoin de notre aide, de nos conseils...

— Eloigner nos forces du royaume au moment où nous en avons le plus besoin... ce n'est guère un conseil avisé, Timias, déclara Philomemnon.

S'appuyant sur sa canne, Timias s'étira de toute sa hauteur. Comment les convaincre de la réalité de la menace ? Soudain, il croisa de nouveau le regard de Delphinea. Son visage demeurait impassible, mais elle levait imperceptiblement un sourcil. Timias ravala ses mots et haussa les épaules. Décidément, quelque chose en elle l'intriguait. Il allait s'arranger pour lui parler seul à seule. S'il parvenait à la convaincre, il y avait une chance pour que Philomemnon et Berillian se

rangent à son avis. Et d'autres, ensuite... Une majorité de voix au Conseil suffirait à l'emporter contre Guinevère, Hudibras et Gorlias, et à faire pencher la reine en sa faveur. Mieux valait s'en tenir là pour aujourd'hui. Aussi leva-t-il les mains en signe de conciliation, et ajouta-t-il simplement :

— Je vous laisse y réfléchir. Mais réfléchissez vite. Dans l'Ombre, les choses se précipitent. Il me semble qu'Albane en ressent déjà les effets. Si nous attendons trop, les événements décideront à notre place. Souvenez-vous de la Lyonesse.

Timias salua chacun des conseillers, pivota sur ses talons et quitta la salle d'un pas tranquille. Derrière lui, les courtisans demeurèrent figés, ébahis d'entendre de nouveau proférer le mot défendu.

Artimour dormait depuis deux heures à peine — il s'était couché juste avant l'aube — quand on le tira du sommeil pour lui apprendre la nouvelle. Une jeune mortelle s'était présentée à l'avant-poste avec une tête de gobelin dans son sac. Il se redressa dans son lit, clignant des yeux.

— Un gobelin ? répéta-t-il. En est-on sûr ?

Son valet, Dariel, se déplaçait à tâtons dans la chambre obscure, déplaçait des vêtements, entrouvrait les volets. Un mince filet de lumière pénétra dans la pièce.

— Sûr et certain, monsieur. J'étais aux cuisines quand elle est arrivée : on la sentait venir à une lieue.

— Comment s'est-elle retrouvée ici ?

Artimour s'arracha du lit, versa de l'eau froide dans la bassine et s'en aspergea le visage. Dariel s'approcha pour lui tendre une serviette.

— Ce sont les éclaireurs qui l'ont trouvée, monsieur. Ceux que vous avez détachés suite à la dernière attaque. Ils l'ont ramassée tout près de la frontière.

— Ils sont tous rentrés ?

— Non, monsieur, murmura Dariel en évitant son regard. Trois d'entre eux sont portés disparus. Le capitaine de la garde a renvoyé les autres à leur recherche.

— Portés disparus...

Ces deux mots déchirèrent les brumes de son esprit épuisé, et lui firent l'effet d'un coup de poing. Artimour se rassit brusquement sur le bord du lit. Il s'était produit quelque chose, la nuit dernière : un glissement, un changement. Il le sentait dans ses os, dans l'air qu'il respirait. Les gobelins qu'il avait vus la veille n'étaient pas comme les autres. Ils avaient attaqué avec une férocité qu'il ne leur connaissait pas. Mais où étaient donc les renforts tant attendus ? Où était Finuviel, son jeune neveu et, depuis peu, son commandant ? Cette pensée ne fit qu'assombrir son humeur. Il était difficile d'accepter que ce jeune sylphe relativement inexpérimenté eût été nommé commandant en chef des armées de la reine — ce qui en faisait le supérieur d'Artimour. Pour l'heure, Finuviel n'avait pas tenté de s'immiscer dans les plans de défense des frontières soigneusement élaborés par Artimour ; mais celui-ci ne doutait pas qu'une fois sur place, Finuviel remettrait en question toutes les décisions antérieures. Les frontières tenaient encore, mais quelque

chose avait changé. Finuviel le comprendrait-il ? Ou présumerait-il que le sang mortel qui coulait dans les veines d'Artimour réduisait ses facultés de jugement ? De toute évidence, la reine et ses conseillers étaient de cet avis.

Dariel, imperturbable, continuait à lui rapporter le récit de la femme mortelle :

— ... et le plus fort, monsieur, est qu'elle prétend le montrer à la reine !

— Par les cornes de Herne ! Cela pourrait la tuer !

Il enfila la chemise que lui tendait son serviteur et s'efforça de ravalier son ressentiment au sujet de Finuviel. Face à cette nouvelle crise, il devait garder la tête froide.

— La reine, je veux dire. Pas la mortelle.

Jusqu'à la veille, cela aurait pu les faire rire ; à présent, ils n'esquissèrent même pas un sourire.

— Des nouvelles de...

Il hésita, réticent à prononcer le nom de son rival.

— Finuviel ? Une dépêche est arrivée juste après l'aube. J'ai préféré ne pas vous déranger.

— Je vous sais gré de cette attention, Dariel.

Artimour et ses compagnons avaient été durement éprouvés, ces derniers jours. Et au vu des événements de la veille, ils n'auraient plus un moment de repos avant l'arrivée de Finuviel et des renforts. Finuviel... Quels bouleversements n'allait-il pas leur imposer ? Quoi qu'il en soit, la jeune mortelle avait en partie raison : si la reine et ses conseillers n'avaient pas besoin de voir la tête du monstre de leurs propres yeux, ils devaient du moins être avertis qu'un goblin avait réussi à passer la frontière de l'Ombre. Car cette information surprenante ne pouvait signifier qu'une chose : la Résille d'argent, cet objet de légende forgé par son père mortel et investi par sa mère Gloriana de toute la magie sylphe, avait perdu de son pouvoir. C'était bien la seule nouvelle capable de le bouleverser plus que la perte de trois nouveaux soldats. Si seulement Finuviel était là... Comment affronterait-il ce problème inédit ?

Mais Finuviel était à des lieues de là. Artimour arracha presque son pourpoint des mains de Dariel, puis se rassit sur le lit et commença à mettre ses bottes. Il fallait réfléchir, et vite. Peut-être y avait-il un moyen de faire tourner cette calamité à son avantage.

— Conduisez cette mortelle à la bibliothèque. Puis vous sellerez mon cheval. Et préparez mon sac de voyage. Je dois prévenir la reine sans attendre.

Il était tout à fait normal de transmettre directement à la reine et au Conseil une nouvelle aussi grave. En outre, cela lui donnerait sûrement l'occasion de découvrir qui avait manigancé son remplacement à la tête du commandement. Il cessa de tirer sur sa botte et leva les yeux vers Dariel.

— C'est une tête de goblin, tu en es sûr ?

— Vous en reconnaîtrez l'odeur sur la mortelle, monsieur.

Artimour permit alors à son valet d'ajuster, de broser et de lisser sa tenue. Enfin, Dariel se recula, satisfait.

— Je vais entendre la mortelle de ce pas. Et apportez-moi quelque chose à manger. Est-ce que j'ai dîné, hier soir ?

— Vous n’avez pas eu le temps de finir, monsieur.

Dariel lui tendit un parchemin roulé, s’inclina rapidement et disparut.

Artimour avança d’un pas raide vers la bibliothèque qu’il partageait avec les autres officiers, et se laissa tomber dans le fauteuil derrière son bureau. La perte probable de trois soldats supplémentaires le rendait malade. Trois soldats en moins, au moment où il en avait le plus besoin ; trois compagnons devenus des amis au cours des longs mois d’entraînement... Et voilà que, par-dessus le marché, une mortelle se présentait, et prétendait apporter une tête de goblin à la reine ! Qui plus est, un goblin trouvé dans l’Ombre ! Il avait beau retourner le problème dans tous les sens, il ne trouvait qu’une seule explication possible : la Résille avait cessé de fonctionner. Ou faibli, peut-être, comme faiblissaient à présent les barrières magiques qui scellaient les frontières du royaume des sylphes. Pourtant, on disait que la force de la Résille lui venait de son alliage particulier d’énergies humaines et sylphes. Contrairement aux barrières magiques qui protégeaient les frontières, elle n’était pas liée aux pouvoirs de la reine, et ne pouvait donc être affectée par la grossesse d’Albane. Mais comment expliquer, alors, la présence d’un goblin en Brynhiver ? Une question lui vint soudain à l’esprit. Certes, les mortels avaient fait preuve d’un bon sens inattendu en décidant d’apporter la tête du goblin aux sylphes. Mais pourquoi avaient-ils confié cette tâche à une fillette ? N’avaient-ils pas de guerriers dignes de ce nom ? Ayant souffert toute sa vie de son origine semi-humaine, Artimour s’était soigneusement tenu à l’écart des affaires des hommes. Néanmoins, il reconnaissait le caractère extraordinaire de cet acte, que personne n’eût espéré de la part d’un humain.

Il arracha le sceau et déroula le parchemin. Finuviel prévoyait d’arriver dans une dizaine de jours. Dix jours... Il posa le message sur la table et se frotta les yeux. Hier, il aurait reçu cette nouvelle sans broncher. Mais depuis cette nuit, dix jours représentaient une éternité... Cette nuit, il avait vu son premier mort. D’ordinaire, les sylphes ne mouraient pas. Quand enfin ils se lassaient de la vie en Faërie, ils embarquaient à bord des navires qui voguaient vers l’Ouest. Ils ne pouvaient mourir que de la main des gobelins, ou d’une arme d’argent. Avant la nuit dernière, Artimour n’avait jamais vu la vraie Mort, et cette vision l’avait bouleversé jusqu’au tréfonds de son âme. En outre, une autre chose le tracassait : la horde de gobelins qui avait passé la frontière la veille au soir était différente des autres. Il se remémora les événements avec autant de clarté que s’il les revivait. Leur peau était plus résistante, leurs griffes plus longues, plus épaisses, et ils s’étaient battus avec une férocité qu’Artimour ne leur connaissait pas. La toile magique avait été tendue presque au point de se rompre, et même si elle avait finalement tenu bon, même si les sylphes avaient repoussé leurs assaillants, cela leur avait coûté un chevalier. Les yeux de Lothalien avaient brillé d’un éclat irréel tandis que toute son âme, son essence vitale s’envolaient de la plaie infligée par les énormes griffes. Le goblin avait souri de toutes ses dents en portant le corps sans vie à sa gueule béante... « Non ! » avait hurlé Artimour ; et, d’un puissant coup d’épée, il avait décapité le goblin. Mais pour Lothalien, il était trop tard.

Aujourd’hui, la Faërie perdait à jamais trois autres de ses sujets. Bientôt, l’hiver serait là, avec son manteau de grisaille qui conférerait aux gobelins, ces êtres sans couleur, un avantage naturel. Artimour eut le sombre pressentiment que le pire était encore à venir. Il parcourut de nouveau la dépêche de Finuviel. Elle avait été rédigée trois jours auparavant. Encore sept jours, donc, avant l’arrivée des renforts. En chevauchant seul et vite, il lui faudrait sans doute deux jours pour les

intercepter ; trois de plus pour arriver à la cour. Il pouvait aussi se rendre directement à la cour, et charger un autre messenger d'aller à la rencontre de Finuviel.

Mais avant de partir, il voulait entendre de ses propres oreilles le récit de cette mortelle. Comme par un fait exprès, la porte s'ouvrit brusquement. Dariel entra et s'écarta pour laisser passer la fille. C'était la première fois qu'Artimour voyait une fille d'homme, et il était plus curieux qu'il n'eût aimé l'avouer. Derrière elle, Dariel apportait un pain tout chaud du four, un fromage frais, un pot de lait mousseux et deux verres de cristal. Il posa le plateau marqueté sur un coin du bureau et versa du lait dans les verres.

— Merci, Dariel. Vous pouvez nous laisser.

D'un geste, il signifia au valet de refermer la porte derrière lui. Puis il se tourna vers la fille qui se tenait devant son bureau, la tête haute et les épaules droites, fière comme une princesse et plus sale que tous les gremlins des jardins royaux réunis.

Un fouillis de boucles brunes, lâchement retenues par un ruban de couleur indéfinissable, entouraient son visage. Elle portait une tunique grossière, maculée de suie, de sueur et de taches suspectes qui empestaient le gobelin. Ses jambes nues étaient couvertes d'un fin duvet sombre. Quant à ses bottes, elles étaient si maladroitement taillées et cousues qu'Artimour se demanda comment elle pouvait marcher. Par-dessus tout cela, elle portait une sorte de toile de tente, serrée à la taille par un vieux bout de cuir qui méritait à peine le nom de ceinture. Son visage et ses mains étaient noirs de crasse, ses joues sillonnées de larmes. Ses yeux... Artimour se figea, brusquement saisi. Sombres comme des charbons, ils brûlaient d'un courage et d'une ardeur qui le bouleversèrent. Une petite voix l'avertit qu'il s'agissait de ce puissant attrait qu'exerçaient les mortels — ce fameux magnétisme, cette énergie pure qui agissait sur les sylphes comme une drogue. La fille plongea son regard dans le sien. Le désespoir transpirait par tous les pores de sa peau... Artimour prit une grande bouffée d'air et tenta de retrouver son sang-froid.

Si une partie de lui était attiré par cette mortelle, l'autre était horrifiée par sa peau sale, son odeur moite, les mèches crasseuses qui tombaient autour de son visage. Rien d'étonnant à ce que le peuple de sa mère considérât son père et ses semblables comme de simples jouets — s'il ne les évitait pas systématiquement. Ni que Timias fût raillé et méprisé pour sa passion des mortels. Apparemment, ces hommes ne vivaient pas mieux que des bêtes.

Artimour fut soudain pris d'une colère violente. Il n'avait jamais été aussi furieux. Trois de ses camarades, des êtres beaux, gracieux, lumineux, étaient morts pour permettre à cette créature crasseuse et répugnante de se tenir devant lui. Comme si sa petite vie misérable valait la moitié de l'une des leurs.

— On me dit que trois de mes éclaireurs ont disparu, dit-il.

Sa voix était calme et posée, mais clairement accusatrice.

— A l'aube, les gobelins auraient dû regagner leur tanière, affaiblis par la lumière du soleil. Mais votre odeur humaine les a attirés vers notre patrouille. Mes éclaireurs dormiraient sur leurs deux oreilles, à l'heure qu'il est, si vous n'aviez pas été là.

— Je ne voulais pas vous causer d'ennuis ni de détresse, répondit-elle en regardant ses mains.

Il plissa les lèvres. Une mortelle pouvait-elle comprendre ce que signifiait la mort d'un sylphe



aux mains des gobelins ? Il tenta de se rappeler le peu qu'il savait des humains. Ils naissaient, couraient comme des dératés pendant le bref temps qui leur était imparti, se reproduisaient comme des rats puis se consumaient et devenaient cendres. Entre-temps, ils séduisaient tous les sylphes qui étaient assez sots pour se préoccuper d'eux.

— Des ennuis ? répéta-t-il en secouant violemment la tête. Vous n'avez aucune idée de ce que vous avez fait, de la perte que vous avez causée...

Il détourna le regard, suffoqué d'indignation et de mépris. C'était maintenant qu'il accusait le coup. La vraie Mort ne lui avait pas enlevé un seul, mais quatre de ses camarades.

Les mots qu'elle prononça ensuite le laissèrent sans voix.

— Vous avez du sang mortel, n'est-ce pas ?

Il s'agrippa aux accoudoirs de son fauteuil, éberlué, et en oublia un instant sa tristesse. Depuis sa plus tendre enfance, on lui serinait que ses origines humaines étaient indiscernables. Chacun s'accordait à lui trouver les yeux de Guinevère, la prestance de Gloriana sur un cheval, la démarche gracieuse d'Albane. Et on ne cessait, depuis la naissance de Finuviel, de comparer favorablement Artimour à son neveu.

— Demoiselle, articula-t-il, comment pouvez-vous le savoir ?

— Vous n'êtes pas tout à fait comme les autres.

« En quoi ? » voulut-il demander. Mais l'attention de la mortelle s'égarait dans les méandres du tapis. A en juger par ses habits et par l'état de sa personne, l'avant-poste devait lui sembler un véritable palais.

— Voulez-vous manger quelque chose ? demanda-t-il en désignant le plateau du petit déjeuner.

— Je n'ose pas, dit-elle en hochant la tête. Ne savez-vous pas que la nourriture de l'Outremonde est dangereuse pour nous ? Elle contient un philtre...

Elle laissa sa phrase en suspens, apparemment fascinée par les moindres détails des armes suspendues à des crochets au-dessus des rayonnages de livres.

— J'avais emporté des provisions, mais je les ai perdues quand le gobelin m'a attaquée, reprit-elle finalement.

— Je vois.

Autant en finir aussi vite que possible, se dit-il. Au moins avait-elle une bonne raison de retourner dans son monde. Plus tôt elle s'y déciderait, plus tôt il pourrait se mettre en chemin.

— On me rapporte que vous souhaitez voir notre reine.

Sans y avoir été invitée, elle se percha sur le bord d'un fauteuil devant son bureau. Artimour perçut le bruit de ses doigts rugueux râpant contre le cuir souple des accoudoirs. Elle le fixa de nouveau de son regard perçant, et il fut tout à fait incapable de la réprimander.

— Je dois la voir. Mon père a disparu. Et nous avons trouvé ce gobelin mort dans le lac près de mon village. Le sylphe qui m'a secourue m'a appris qu'il existait un lac semblable dans ce monde. Je crois que mon père a tué le gobelin, et qu'il s'est retrouvé, je ne sais comment, en Faërie. Alors, je suis venue le chercher.

Artimour joignit précautionneusement les extrémités de ses doigts. Si son père avait échoué dans

les Terres Brûlées, on pouvait le considérer comme mort. Mais la fille l'implorait du regard avec une telle ardeur, une telle détresse, que son cœur se tordit dans sa poitrine. Il sut alors qu'il devait la convaincre de partir tout de suite. Sa présence le perturbait, le bouleversait... l'enivrait. Avec ses yeux suppliants qui brûlaient comme deux petites flammes, sa quête désespérée pour retrouver son père, cette mortelle réveillait en lui des souvenirs, des sentiments et des questions longtemps enfouis, presque oubliés.

« Où est mon père ? » avait-il demandé à sa mère, un soir où elle lui avait fait l'honneur d'une visite dans sa chambre. Il venait juste d'apprendre que les pères existaient, et que la plupart des sylphes en avaient un. Gloriana lui avait souri et avait frôlé sa joue d'une caresse légère.

— Ne t'inquiète pas pour lui, mon enfant. Il est loin d'ici, dans un endroit où tu n'iras jamais.

— Pourquoi est-il parti ?

— Il est retourné parmi les siens, qui avaient besoin de lui.

— Mais pourquoi m'a-t-il laissé ici ? avait insisté Artimour, avide de détails sur cet inconnu dont personne ne parlait.

— Parce que, lui avait-elle répondu avec douceur, tu es à moi.

Ainsi s'était achevée la seule conversation qu'il ait jamais eue avec sa mère au sujet de son père. Les conteurs eux-mêmes ne lui en avaient appris guère plus : ils estimaient que la contribution du mortel à la création de la Résille d'argent méritait à peine d'être mentionnée.

Artimour se passa la main sur le front comme pour effacer les souvenirs, et reléguer la question de son père au placard où elle était consignée depuis tant d'années. C'était bien la dernière chose dont il avait besoin : une fille d'homme plantée devant lui, qui semblait attendre qu'il fasse apparaître son père par magie. Malheureusement, sa présence en ces lieux signifiait l'existence d'un problème bien plus vaste, dont la simple pensée lui donnait le vertige.

— Quel est votre nom, demoiselle ?

— Je m'appelle Nessa. Je suis la fille de Dougal, le meilleur forgeron du duché de Gard.

Artimour tressaillit. Il observa plus attentivement les mains de la fille, notant l'épaisse couche de noir sous les ongles, les cicatrices et les callosités visibles sous les taches de charbon.

— Votre père est forgeron ?

— Il l'était, oui.

Il se renfonça dans son fauteuil, stupéfait par ce lapsus. Ainsi cette fille étrange, capable de distinguer l'empreinte des mortels sur ses traits, n'était-elle pas aveugle au sort possible de son père. Toutes les questions qu'il s'était jamais posées sur son propre père se bousculaient en lui. Car il était aussi forgeron ; c'était l'une des seules choses qu'Artimour savait à son sujet. Soudain, une idée folle germa en lui, qui ne pouvait venir que de son sang mortel : et si Dougal et Nessa étaient des parents éloignés de son propre père ? Il distinguait à présent l'odeur de métal brûlé qui émanait d'elle. Il hésita, déchiré entre l'urgence de la situation et son désir d'assaillir la fille de questions.

Puis il se rappela les conséquences tragiques que signifiait l'échec de la Résille, et ses propres soucis, y compris sa rancœur d'avoir été évincé du commandement, lui parurent soudain bien

mesquins. Il devait se rendre auprès de la reine le plus vite possible, non pas pour l'affronter, mais pour la prévenir. Il poussa un long soupir.

— Mon nom, demoiselle, est Artimour, second commandant de notre armée, après le prince Finuviel.

Que pouvait-il dire d'autre ? Il devait la renvoyer, mais quelque chose le retenait. Il voulait qu'elle lui parle encore. Après tout, quelques minutes ne lui coûteraient rien.

— Racontez-moi comment vous avez trouvé ce goblin.

Il se pencha vers elle, attentif aux moindres détails de son apparence. Tout de même, cette puanteur... Son père sentait-il aussi mauvais ? Mais la détresse quasi tangible qui émanait de la fille le ramena au présent et lui fit oublier son odeur.

— Mon père a quitté la forge hier soir, juste avant le crépuscule, un peu plus tôt qu'à son habitude. Il... il est allé relever les collets au bord du lac.

Elle s'interrompt, comme s'il y avait quelque chose qu'elle hésitait à lui révéler.

— Continuez.

— Peu après, des enfants du village sont revenus du lac en courant. Ils disaient avoir trouvé un goblin mort dans l'eau. Tous ceux qui étaient en état de marcher ont laissé tomber ce qu'ils faisaient pour les suivre jusqu'à la plage. Et là, on l'a vu. Le goblin. Il flottait au milieu de nos pièges à poissons. Mais mon père avait disparu. On l'a cherché partout, mais on n'a pas retrouvé sa trace. Il n'y avait plus que ce monstre.

— Qui a décidé de lui couper la tête ?

— C'est moi.

— Comment le saviez-vous ?

— Quoi donc ?

— Qu'il fallait lui couper la tête... Nous, les sylphes et les gobelins de la Faërie, ne pouvons périr par les armes mortelles, mais seulement par décapitation. Vous auriez vu le goblin ressusciter avant la fin du jour suivant. A moins, évidemment, que votre père — si c'est bien lui qui l'a abattu — ne se soit servi de l'arme de la bête pour la tuer. Vous ne le saviez pas ?

— On n'a plus vu de goblin dans nos contrées depuis plus de mille ans. Entre-temps, on a sans doute oublié quelques petits détails.

Elle se pencha vers lui, les poings serrés.

— La Faërie m'a déjà pris ma mère. Je refuse de lui laisser mon père. Je connais l'histoire de la Résille d'argent, et je me suis dit que si j'apportais avec moi la tête du goblin, la reine serait plus disposée à m'écouter. Voilà. Pourquoi la Résille n'a-t-elle pas été efficace ?

Il hocha silencieusement la tête. Que devait-il lui répondre ? Il avait du mal à réfléchir, tant l'odeur qu'elle dégageait lui retournait les entrailles. En fin de compte, il décida de lui dire la vérité, du moins celle qu'elle semblait capable de comprendre.

— Je n'en sais rien. La Résille a été forgée en d'autres temps, sous une autre reine. Notre reine actuelle porte enfin un héritier, et c'est une période dangereuse pour la Faërie. Car les forces magiques de la reine, qui en temps normal protègent le royaume, sont détournées vers un autre

objet. Les barrières qui contiennent les gobelins dans les Terres Brûlées commencent à montrer des signes de faiblesse. Nous nous y attendions, bien sûr ; et nous nous y sommes préparés, dans la mesure de nos capacités. Mais la magie de la Résille est d'un tout autre ordre. Nous ne pensions pas qu'elle faillirait. Et si c'est le cas...

Artimour marqua une pause. Personne n'avait envisagé que la Résille cesserait un jour de jouer son rôle protecteur. On n'avait absolument rien prévu dans cette éventualité. Il frémit, et ce n'était pas à l'idée que le monde mortel fût accessible aux gobelins. L'échec de la Résille signifiait surtout que la Faërie ne serait plus à l'abri de l'argent.

— Vous avez accompli votre mission, demoiselle. Je vais moi-même porter ce message à Sa Majesté. Mon cheval m'attend. Si vous désirez vous reposer...

— Mais... mais je ne suis pas venue ici juste pour avertir la reine. Je suis venue chercher mon père, et je ne partirai pas sans l'avoir retrouvé.

Sa ténacité était à toute épreuve, Artimour devait bien le reconnaître. Mais il était hors de question de la conduire à la cour. Sa simple présence déclencherait un scandale dont il entendrait parler jusqu'à la fin des temps. Et qui détruirait certainement tout espoir de reprendre un jour le commandement de son armée. Comment la dissuader de ce projet ? Il réfléchit. Elle aimait éperdument son père. Il y avait sûrement d'autres personnes pour qui elle éprouvait le même sentiment...

— Et les autres... les gens de votre village ? Vous ne tenez pas à eux ?

— Pas autant qu'à lui, répliqua-t-elle vivement.

Elle se pencha plus encore, et il eut presque peur qu'elle ne bondisse par-dessus la table.

— Vous ne comprenez pas, reprit-elle. Tous les gens de mon village et du pays alentour savent ce qui est arrivé à ma mère, et ils me croient maudite. Mon père a fait de moi un forgeron, comme lui ; et cela non plus ne leur plaît pas. Vous voyez ? Je n'ai personne d'autre que lui. Il est toute ma vie. Je ne rentrerai pas sans l'avoir trouvé. Qu'il soit vivant ou mort.

Elle releva la tête d'un air de défi. Artimour soupira intérieurement. Il connaissait trop bien le sentiment d'être mis à l'écart, de n'être jamais à sa place. Mais il devait lui faire comprendre que la gravité de cette crise dépassait de loin la disparition de son père. Aussi se pencha-t-il vers elle, soutenant avec toute l'assurance dont il était capable le feu de son regard.

— Je comprends l'importance qu'a votre père à vos yeux. Mais bien d'autres vies sont en jeu, à présent. Vous devez absolument prévenir les mortels de votre village. Si le sortilège de la Résille est vraiment brisé, tous ceux qui vivent près du lac courent un terrible danger. Et le temps ne s'écoule pas également dans nos deux mondes. Vous n'êtes ici que depuis quelques heures, sans doute, mais des jours entiers ont pu s'écouler dans l'Ombre. Il faut dire à vos voisins de poster des gardes autour du lac, et de recouvrir d'argent les pointes de leurs armes. Car si un seul goblin, mort ou vivant, a pu passer la frontière, il y a fort à parier que d'autres suivront. Et bien vivants, ceux-là.

Il vit l'argument faire son chemin en elle et lutter contre le désir de retrouver son père.

— Mais papa...

— Portait-il de l'argent ?

— Evidemment. On en porte tous — on ne l'enlève jamais... Sauf moi. J'ai enlevé mon amulette pour entrer en Faërie.

— Alors il est extrêmement improbable qu'il se trouve ici, demoiselle. Une force aussi puissante que la Résille ne peut faillir complètement. Même la toile magique qui défend nos frontières, qui est bien moins puissante que la Résille, n'a jamais lâché malgré toutes ses fluctuations.

« Du moins jusqu'ici, pensa-t-il. Pourvu que le Grand Herne y veille... »

— Mais... si une fluctuation de la Résille a laissé un goblin entrer dans l'Ombre, alors elle a pu laisser entrer mon père en Faërie, amulette ou pas.

Elle enfonçait inlassablement le clou, portée par une émotion et une détermination intenses. Son raisonnement était implacable, Artimour ne pouvait le nier. Il se rejeta en arrière, croisa les jambes, et soupira de nouveau, à court d'arguments.

— Je vous l'accorde. Qu'au moment où le goblin est entré dans l'Ombre, votre père soit passé en Faërie, c'est effectivement une possibilité. Aussi donnerai-je ordre aux éclaireurs qui vous reconduiront à la frontière de le rechercher, et d'alerter toutes les patrouilles qu'ils rencontreront. Si votre père n'est pas tombé dans les Terres Brûlées, nous le retrouverons, soyez-en assurée. Cependant, vous devez comprendre que votre peuple court un grave danger. Il faut convaincre les gens de votre village de prendre sans tarder des mesures de précaution. En Faërie, le jour de Samhain approche, celui où le voile entre nos deux mondes est le plus mince. Ce jour-là, si la magie de la Résille faillit, les gobelins forceront toutes les frontières. Et rien, ici, ne pourra les retenir. Vous ne pourrez compter que sur vos propres défenses. Allons... Votre père n'aurait pas voulu que vous abandonniez votre village à ce danger, n'est-ce pas ?

A son immense soulagement, Nessa se renfonça dans son fauteuil et baissa les yeux. Grâce à Herne, il avait réussi à l'émouvoir. Il ne lui restait plus qu'à prendre congé du capitaine de la garde, à s'enquérir du sort des disparus, et à se mettre en chemin.

Mais Nessa releva la tête, redressa les épaules, et quand il rencontra ses yeux, ils brillaient d'une ardeur renouvelée. Artimour en frémit intérieurement.

— Il y a autre chose que vous devez savoir.

— Dites.

— Non. Je le dirai seulement si vous promettez de m'aider.

— Vous aider de quelle façon ? Je vous ai déjà promis mon aide, demoiselle. Dehors, mes troupes sont en péril. J'ai des responsabilités, des devoirs...

— N'est-ce pas de votre devoir, alors, de m'écouter ? Je vous ai rendu un service en venant ici. Vous l'avez vous-même reconnu. Je vous ai averti d'événements dont vous ne saviez rien, et cela au risque de ma vie.

Artimour résista à l'envie de s'éponger le front.

— Je donnerai l'ordre à mes soldats de rechercher votre père.

— Alors je partirai sans vous dire ce que je sais.

— Ce que vous savez à quel sujet ? Jeune fille, nous vivons des temps dangereux. Je n'ai pas la

patience de jouer aux devinettes.

Elle plissa les lèvres et détourna la tête. Artimour sentit l'exaspération le gagner. Il n'était guère étonnant que l'on conseillât aux sylphes d'éviter les humains ! Ils suscitaient des sentiments tellement violents et contradictoires qu'on en restait désorienté, pris de vertige. Il frappa du poing sur la table.

— Que voulez-vous, à la fin ?

— Je ferai ce que vous avez dit. J'irai prévenir mon peuple, pendant que vous portez la nouvelle à votre reine. Mais ensuite, je voudrais revenir ici. Et je voudrais que vous m'aidiez à retrouver mon père.

Le bon sens lui disait de refuser catégoriquement. Mais quelque chose le fit hésiter... et considérer la situation d'un point de vue cruellement lucide. Le père de la jeune fille était probablement mort. Selon toute vraisemblance, on aurait retrouvé son cadavre, soit ici, soit dans l'Ombre, avant même qu'Artimour ne revînt de la cour.

Il y avait peu de chances, en définitive, que Nessa lui demandât de tenir sa promesse. En revanche, cet engagement pouvait lui servir de prétexte pour visiter l'Ombre, voir de ses propres yeux une forge, peut-être même un forgeron au travail. En quelques tours de sablier, il se ferait une vague image de son père, qui suffirait à remplir le vide laissé par son absence. Quant à cette fille, elle avait beau être couverte de crasse, elle n'en avait pas moins fait preuve de bravoure. Bien qu'elle ne fût motivée que par le désir de sauver son père, elle avait indéniablement rendu un grand service à la Faërie. Sans elle, personne n'aurait été informé de la défaillance de la Résille. Cela méritait tout de même une récompense.

Il se pencha donc vers elle pour lui parler à voix basse. Il devait rester très prudent. L'enjeu dépassait largement les mystères de leurs pères respectifs.

— Rentrez chez vous, prévenez votre peuple, et promettez-moi de m'attendre là-bas. Alors je vous aiderai à chercher votre père, après mon retour de la cour. Il faudra être patiente. Pensez que le temps s'écoule différemment ici, et que je devrai obtenir une permission de mon commandant. Mais je vous donne ma parole que je viendrai moi-même vous chercher, à condition que vous vous engagiez à ne pas essayer de revenir seule en Faërie, et à me dire tout ce que vous savez.

— Entendu.

Les yeux de la fille débordaient de larmes, mais elle lui avait répondu avec toute la dignité d'une reine.

En fin de compte, elle ne ressemblait en rien au portrait qu'on lui avait tracé des humains. Il se demanda soudain quel genre d'homme était son père, pour avoir une fille si déterminée. Et sa mère ? Sa mère avait disparu en Faërie, se souvint-il. S'y trouvait-elle toujours ? Mais il se perdait en conjectures.

— Alors ?

— Tard la nuit dernière, deux voyageurs sont venus à l'atelier. Ils ont parlé un moment à mon père, puis ils sont partis. Ensuite, papa a passé une bonne partie de la nuit à forger quelque chose. Et la dernière fois que nous l'avons vu, il partait vers le lac en emportant cette chose dans un paquet.

— Quel rapport y a-t-il avec le gobelin ou la Résille ?

— L'un des voyageurs était un sylphe. Je l'ai vu à ses yeux. Ils brillaient dans le noir... Vous savez comme leurs yeux sont brillants.

« Et les miens ne le sont pas ? » faillit-il demander.

Mais elle poursuivait déjà son récit.

— J'ai vu l'éclat de sa peau, et j'ai compris pourquoi certains les appellent les Lumineux.

« Les appellent ? » voulut-il s'écrier, profondément offensé par ce refus de le compter parmi ceux qu'il considérait comme siens. Néanmoins, cette nouvelle information était aussi énigmatique que frustrante, comme ces petites pièces de puzzle que l'on retourne dans tous les sens sans leur trouver de place. Un sylphe dans l'Ombre... Au prix d'un grand effort, il revint à la réalité, et se leva. Il aurait le temps de réfléchir à tout cela pendant son voyage.

— Nous devons partir, demoiselle.

— C'est votre père qui était mortel, n'est-ce pas ?

Bouleversé, Artimour chercha ses gants, habituellement pendus à sa ceinture, et, ne les trouvant pas, fléchit maladroitement les doigts. Que dirait-elle si elle savait la vérité ?

— Mon père...

Il ne put continuer. Le père de Nessa était le centre de sa vie. Son père à lui n'était guère plus qu'un personnage secondaire dans les contes pour enfants. C'était la seule chose qu'il aurait pu lui dire en quelques mots, alors que le temps leur était compté.

— La vie de mon père ne regarde personne, murmura-t-il.

Cette réponse lui fit visiblement l'effet d'une gifle, mais Artimour était lui-même si troublé qu'il n'en éprouva aucun remords. Une petite voix intérieure lui disait qu'il serait facile de suivre la fille par-delà la frontière, de jeter un coup d'œil furtif au monde inconnu de son père. Il pourrait même voir une forge. Mais une autre partie de lui espérait qu'on retrouverait la dépouille du forgeron aussi vite que possible. Soudain, il aurait voulu être loin, très loin de cette mortelle dont les yeux sombres voyaient tant de choses... Il sut alors que sa moitié sylphe reprenait le dessus, et qu'elle l'empêcherait de suivre cette fille dans l'Ombre.

Il réajusta son pourpoint, et plongea rapidement un morceau de pain croustillant dans le pot de fromage. C'était succulent, à la fois riche et acidulé, et il pressentit que rien, dans l'Ombre, n'aurait autant de saveur. Il avala et fit un geste en direction de la porte.

— Venez, demoiselle. Vous devez passer la frontière avant que le soleil ne se couche sur la Faërie. C'est au crépuscule que les gobelins chassent.

Timias, qui arrangeait le drapé de sa tunique fraîche, parfumée au bois de santal, devant la glace de son boudoir, ne fut pas particulièrement surpris de voir un visage se matérialiser dans le miroir. Mais quand l'apparition prit les traits ridés d'un gremlin domestique, il en fut proprement horrifié. La petite créature sortit de la glace, s'inclina sans mot dire, et lui tendit un parchemin fermé par un sceau de cire.

Par habitude, Timias le descella et en parcourut le contenu. Le hasard faisait que le message

venait de la jeune Delphinea, à qui il souhaitait justement parler. Mais le plus incroyable, c'était que son messenger fût passé par le miroir, utilisant un pouvoir magique connu des sylphes seuls. Un gremlin circulait librement dans le réseau de miroirs qui s'étendait à travers le palais... Timias frémit d'horreur. Qui avait eu la sombre idée de lui enseigner ce talent ?

Il dévisagea le gremlin, les sourcils arqués.

— Qui t'a dit de prendre le chemin des miroirs ?

Le messenger s'inclina, impassible. Il y avait bien longtemps qu'on avait interdit à ces petits êtres de parler, car leurs voix étaient affreusement grinçantes et discordantes. Aussi communiquaient-ils avec les sylphes par signes. Les yeux baissés, le gremlin gesticula des mains et de la queue.

« Dame Delphinea m'a ordonné de venir à vous par ce chemin. Elle sollicite un entretien de toute urgence. »

— Cela, je l'ai bien compris, répliqua Timias, profondément troublé. Mais qui t'a appris à te déplacer ainsi ? Qui t'en a donné l'autorisation ?

« C'est dame Delphinea, monsieur. Un jour où la reine était en grande détresse. Certains disent que je lui ai sauvé la vie. »

Timias leva un sourcil plein d'appréhension. De toute évidence, Delphinea avait une très faible connaissance de la nature des gremlins. Mais ce qui le tracassait surtout, c'était que cette jeune sylphe fraîchement débarquée à la cour, à peine sortie des jupes de sa mère, connût la magie des miroirs, et la comprît assez bien pour l'enseigner à un gremlin. Il fallait qu'il eût au plus vite une explication avec elle. En attendant, le mal était fait. Ce gremlin connaissait les secrets des miroirs, et les répéterait bientôt à tous ses semblables. Il fallait prendre des mesures d'urgence pour protéger la reine.

— Cette dame désire-t-elle me recevoir maintenant ?

« Elle me fait dire qu'elle se présentera dans vos appartements dès que vous le souhaitez, monsieur. »

Rien ne laissait à désirer dans l'attitude du gremlin. Il s'exprimait avec l'humilité appropriée, sans trace d'agressivité ni d'humeur. Restait que l'acte inconsidéré de Delphinea exposait la reine au danger d'une attaque.

— Retourne chercher ta maîtresse.

Il s'enveloppa de ses robes et se détourna pour ne pas voir la créature entrer dans le miroir.

Le vieux sylphe pestait encore quand une toux discrète et un bruissement de satin le firent se retourner. Delphinea était sortie du miroir doré. Elle portait une robe couleur de nuit, dans les plis de laquelle brillaient de minuscules diamants. Pas d'ailes : elle n'avait pas encore été contaminée par cette mode absurde. Elle n'aurait pu en porter, de toute façon, vu la coupe démodée de sa robe : une large fraise de dentelle partait du dos, pour venir encadrer son visage aux grands yeux bleus et son cou gracieux. Des vêtements de ce genre, Timias n'en avait plus vu depuis l'époque où Gloriana avait fondé la cour de Faërie. De fait, Delphinea semblait tout droit sortie des tapisseries dépeignant le début de cette ère glorieuse. Cette robe était-elle destinée à lui transmettre un message ? Pourquoi, dans ce cas, Eponea n'était-elle pas venue en personne ? Quoi qu'il en soit, la



beauté de la sylphe qui se tenait devant lui ne suffit pas à calmer son irritation.

— Chère Delphinea, c'est un plaisir de poser les yeux sur vous, mais je ne m'attendais pas à le faire si vite. Surtout, permettez-moi de m'étonner que vous ayez enseigné la magie du miroir à cette créature détestable !

Delphinea cessa brusquement de lisser ses jupes et écarquilla les yeux, interdite. Son regard franc et direct, presque insolent, déconcerta Timias. Cette jeune sylphe n'était pas comme les autres : il émanait d'elle quelque chose d'indéfinissable, troublant et attirant à la fois. Il fut plus surpris encore par sa réponse.

— Petri n'a rien de détestable, monsieur. C'est un bon et fidèle serviteur, dont la présence d'esprit a sauvé la reine d'une grande détresse.

— Je vois.

Il la jaugea du regard, et comprit que cette franchise surprenante relevait moins de l'audace que d'un naturel absolu. Elle s'exprimait sans détour, n'ayant pas encore mesuré l'intérêt de tenir sa langue — une leçon qu'elle apprendrait bien assez tôt au contact des courtisans désobligeants. Soudain, il eut l'impression qu'elle lui rappelait quelqu'un. Mais qui ? Il fronça les sourcils, essayant de se remémorer le visage d'Eponea.

Son expression sévère intimidait clairement Delphinea, et Timias en déduisit qu'il ne s'était pas trompé. Elle était moins effrontée qu'innocente. Sa mère ne lui avait rien appris de l'art de la dissimulation.

— Pardonnez-moi, seigneur Timias. Je n'avais pas l'intention de vous déranger.

Tout en bégayant ces excuses, elle se retourna pour jeter un coup d'œil vers le miroir. Elle était donc à la cour depuis assez longtemps pour savoir qu'elle pouvait être suivie.

Il s'adoucit un peu et lui tendit la main.

— Vous ne me dérangez nullement, ma chère. Avouez qu'il y a de quoi être surpris, quand un gremlin se matérialise dans votre miroir ! Mais vous avez l'air inquiète... Etes-vous sûre que tout va bien, dame Delphinea ?

Sans répondre, elle s'avança pour tirer les grands rideaux de velours qui encadraient le miroir. Il était en effet possible aux courtisans indiscrets ou désœuvrés d'espionner toutes les pièces desservies par le vaste réseau de miroirs, au risque toutefois d'être démasqués s'ils s'attardaient plus d'une minute ou deux de l'autre côté du tain. Aussi toutes les glaces étaient-elles munies de rideaux. Cette précaution ne suffisait pas, cependant, à étouffer complètement le son des voix. Timias entraîna donc son invitée vers l'arrière de ses appartements, jusqu'à une antichambre dont les hautes fenêtres surplombaient un minuscule jardin privé. Il referma la porte derrière eux.

— Vous pouvez parler sans crainte, à présent.

— Ma mère m'a conseillé de m'adresser à vous, Timias, si les autres refusaient de m'écouter. Elle m'a dit que votre loyauté à la Faërie était incontestable.

Timias s'inclina. Puis il la fixa, tentant d'interpréter les expressions qui se succédaient sur son visage. Il la crut sincère : elle était trop jeune, trop ignorante des usages de la cour pour tenter de le tromper. Et elle avait peur, Timias le percevait clairement.

— J'aimerais que tous les conseillers partagent ce sentiment, madame.

— Ah, les conseillers...

Delphinea hocha la tête et alla se poster devant l'une des hautes fenêtres, silencieuse, ses petites mains serrées. Elles disparaissaient presque dans la magnificence de sa robe. En bas, les eaux de la fontaine en marbre vert scintillaient sous un radieux soleil d'automne, et de petits serins voltigeaient entre les sauges violettes et les muflers dorés.

— C'est très beau, seigneur Timias... Mais j'ai parfois l'impression que personne, ici, ne mesure combien tout cela est fragile... combien nous risquons de voir détruit et ruiné tout ce qui nous entoure.

Elle se retourna, et Timias fut de nouveau décontenancé par sa beauté hors du commun. Son visage pâle était encadré d'une chevelure si noire qu'elle était parcourue de reflets bleus. Des reflets assortis à la couleur de ses yeux, et à celle des saphirs incrustés dans sa collerette de dentelle.

— Je crois que quelque chose de terrible est en train de se passer. Quelque chose s'attaque à la terre, à la structure même de la Faërie. C'est ce qui m'amène à la cour. Albane ne m'a pas invitée. C'est ma mère qui a pris l'initiative de m'envoyer ici.

Timias resta interdit. Personne ne venait à la cour sans y être expressément convié par la reine. S'y rendre à l'improviste représentait une grave entorse à un protocole très ancien, dont seuls les conteurs connaissaient les origines.

— Mais de quoi parlez-vous, mademoiselle ? reprit-il enfin.

— De la raison de ma présence ici. Vous savez que c'est la première fois...

Elle marqua une pause, comme pour remettre de l'ordre dans ses idées.

— La reine n'a pas convoqué de Conseil ni de Grande Assemblée ces derniers temps, car tous les membres sont occupés à renforcer leurs défenses et à lever leurs armées. Mais je devais absolument me rendre à la cour. Même maman l'a reconnu...

Elle s'interrompit, visiblement émue.

— Que se passe-t-il, madame ? insista Timias, contrarié.

Il y avait quelque chose dont il devait absolument se souvenir, quelque chose de bien plus important que les paroles de la jeune fille, et il n'arrivait pas à mettre le doigt dessus...

— Le bétail se meurt.

Elle articula les mots à voix basse, en les détachant. Timias fronça les sourcils. Le grand troupeau de vaches blanches qui parcourait les pâturages de montagne, dans la lointaine province de Delphinea, donnait un lait exceptionnel qui constituait la base de l'alimentation féerique. Ces bêtes semblaient vivre là depuis toujours, abritées par de hauts pics montagneux, nourries de thym et de trèfle, buvant l'eau pure des torrents qui coulaient des hauteurs. Les sylphes qui soignaient et gardaient ce troupeau se transmettaient leur savoir de mère en fille depuis des générations.

— Tout a commencé il y a quelques printemps. Nos gens ont apporté à ma mère un veau qu'ils avaient trouvé mort dans les pâturages. Son cadavre...

Elle frissonna et détourna les yeux.

— Ce veau n'était pas mort de causes naturelles. Je n'avais jamais rien vu de semblable. Son corps était recouvert d'une vérole suintante et malodorante, et il paraissait dévoré de l'intérieur. Après cela, il ne s'est plus rien passé pendant un certain temps. Nous en avons conclu que c'était un incident isolé. Mais à la veille du solstice d'été, juste avant l'annonce de la grossesse d'Albane, cela a été l'hécatombe. Et pas seulement parmi le bétail. Les oiseaux, les poissons et les grands chats sauvages qui vivent dans les hauteurs ont tous été atteints. Les cadavres bouchaient les torrents et empoisonnaient l'eau. Ensuite, les poulains de ma mère ont commencé à mourir. C'est à ce moment-là que j'ai décidé de venir demander l'aide d'Albane. Mais je ne m'attendais pas à la trouver si... diminuée.

— Avez-vous la moindre idée de la cause de cette maladie ?

— C'est-à-dire que...

Elle croisa les bras comme pour se donner du courage.

— J'en ai une, en effet. Mais elle paraît tellement saugrenue que personne, pas même ma mère, ne veut y croire.

— C'est une situation qui m'est très familière, comme vous avez pu le constater ce matin, répondit Timias, esquissant un geste exaspéré en direction de la salle du Conseil. Quand j'ai proposé d'envoyer une de nos armées dans les Terres de l'Ombre, vous avez eu la délicatesse de demander qu'on m'écoute. Comment pourrais-je faire moins, à présent ?

Le sourire fugitif qui éclaira le visage de Delphinea laissa place à une expression si grave que Timias eut un mouvement involontaire vers elle, comme pour la réconforter. Mais elle poursuivit avec sa franchise habituelle et, cette fois-ci, ses paroles le glacèrent jusqu'au sang.

— Je crois que c'est la Résille. Je crois qu'elle empoisonne nos terres et nos bêtes. Et je crois qu'il faut s'en débarrasser.

Oubliant sa promesse de l'écouter jusqu'au bout, Timias lui opposa un mouvement véhément de la tête.

— Non, Delphinea, c'est impossible. J'étais présent lors de la création de la Résille et, croyez-moi, nous avons pris toutes les précautions nécessaires. A part le mortel, personne ne l'a touchée...

— Réfléchissez bien, Timias, interrompit-elle en le regardant droit dans les yeux. Depuis plus d'un millier d'années, en plein cœur du palais royal, dans une pièce où personne n'entre jamais, se cache un objet fait du poison le plus mortel qui soit. Et si c'était l'argent de la Résille qui empoisonnait les terres de la Faërie ? Si c'était cela qui affaiblissait Albane ?

Timias eut un mouvement de recul, atterré par ses paroles. Peu à peu, une vision d'horreur prit forme dans son esprit... La Résille d'argent, censée régler d'un coup les problèmes de l'argent et des gobelins, aurait-elle lentement distillé un poison fatal au cœur de la Faërie ? Qu'Albane fût souffrante ne faisait aucun doute, même pour un œil inexpérimenté. Or, la reine était plus liée encore à la terre que la Résille à la Pierre. Son affaiblissement progressif pouvait-il être causé par l'objet censé les protéger tous ? Non, c'était impossible. L'hypothèse était monstrueuse... mais néanmoins plausible. Timias se laissa choir dans un fauteuil, oppressé. Une douleur aiguë lui perça la poitrine, et le vieux sylphe se demanda pour la première fois de sa vie s'il verrait un jour

l'Ouest. S'il n'y prenait garde, la vraie Mort risquait de l'emporter.

Delphinea continuait à défendre sa théorie avec une passion quasi humaine.

— Je sais que la Résille d'argent s'appuie sur la magie la plus élémentaire, la loi des semblables. Mais dans une entreprise de ce genre, tout repose sur les proportions. Ce sont elles qui donnent au sortilège le pouvoir de guérir... ou de tuer...

— Cessez donc de me sermonner, Delphinea !

Timias porta une main noueuse à son front. Ses treize cents années lui pesaient comme jamais. Il dévisagea son interlocutrice dans un silence gêné, puis maugréa enfin :

— Pardonnez-moi, mademoiselle. Je n'aurais pas dû vous parler sur ce ton. Nous sommes tous éprouvés par ces temps difficiles. Bientôt nous nous chamaillerons comme des mortels.

— Seigneur Timias, répondit-elle, tandis que ses yeux sombres s'emplissaient de compassion. Ne croyez pas que je vous accuse, Gloriana et vous, d'avoir délibérément mal agi. Vos intentions étaient bonnes, et c'est sans doute pour cela que la magie de la Résille l'a si longtemps emporté sur le poison. Mais il est possible que vous ayez utilisé un peu trop d'argent. Après tout, c'était la première fois que quelqu'un s'essayait à ce sortilège. Vous ne pouviez pas être certains des proportions...

Timias leva les yeux. Dans le contre-jour, tout de noir vêtue, elle se dressait comme une apparition funeste, et sa beauté ne faisait que la rendre plus effrayante.

— Avez-vous parlé de cela à quelqu'un d'autre ?

— J'ai essayé. Ils pensent tous que c'est complètement absurde. Je ne puis entrer seule dans la chambre de la Résille, et pas un seigneur, pas un chevalier n'accepte de m'y accompagner. Même cet idiot de Berillian, qui ne peut ôter les yeux de ma poitrine, refuse de lever le petit doigt pour m'aider à ouvrir les portes de la Chambre.

Timias se gratta le front. En Faërie, le temps n'était pas perçu comme une progression linéaire vers un avenir incertain, mais comme une boucle sans fin, un éternel recommencement. Demander aux sylphes de remettre en question leurs idées reçues, c'était comme demander aux hommes de modifier leur calendrier. Pour les sylphes, le monde qui les entourait n'était que la manifestation de leur imaginaire collectif. La Résille était une idée qui faisait ses preuves depuis des siècles et des siècles, et ils n'y renonceraient pas facilement.

— Est-ce cela que vous me demandez, mon enfant ? Vous aider à ouvrir les portes ?

Elle vint s'agenouiller devant lui, recouvrant de ses mains lisses et laiteuses les siennes, ridées et parsemées de taches brunes.

— Ma mère m'a conseillé de venir vous trouver. Tout ce que je vous demande, c'est de m'accompagner. Nous prendrons le chemin des miroirs, et personne n'en saura rien. Je voudrais juste en avoir le cœur net. Depuis quand les portes de la Chambre n'ont-elles pas été ouvertes ?

Timias réfléchit, les yeux perdus dans le lointain. Elle avait raison sur un point : il ne leur coûtait rien d'aller jeter un coup d'œil à la Résille. Le sortilège qui verrouillait les portes de la Chambre était relativement simple à briser : il suffisait d'y appliquer simultanément des énergies masculines et féminines.

— A ma connaissance, il n’y a eu aucune raison d’ouvrir ces portes depuis la création de la Résille. Mais cela ne veut pas dire que personne n’est allé y jeter un coup d’œil...

Delphinea lui décocha un regard sceptique, et Timias ne put que lui donner raison. Quand ils avaient fini quelque chose, les sylphes n’y revenaient jamais, car ils n’envisageaient pas que cette chose pût changer. C’était une des différences fondamentales entre les sylphes et les mortels. Timias baissa les yeux vers le jardin, vers les petits serins qui s’ébrouaient dans la fontaine et sautillaient de branche en branche. Ainsi vivaient les courtisans, au jour le jour, le cœur léger, refusant obstinément de reconnaître le terrible danger qui les menaçait.

Timias se rappela la nuit où la Résille avait été forgée. Il entendait encore les coups de marteau sur le métal brûlant, il sentait l’énergie brute vibrer dans l’air orageux. Et si cette énergie n’avait pas suffi à contenir pour toujours le poison ? Il se tourna vers Delphinea et lui tendit la main.

— Venez, ma chère, servez-moi de guide. Il y a plus d’un siècle que je n’ai pas utilisé la magie des miroirs.

Avec un regard plein de gratitude, elle lui prit la main, et ils quittèrent tous deux l’antichambre. Devant le miroir, il posa une main sur l’épaule de Delphinea, l’autre sur sa canne. Ils restèrent un instant immobiles, contemplant leur propre reflet. Timias sentit son cœur se serrer. Elle était si belle ! C’était la couleur de ses yeux, décida-t-il, qui conférait à son visage ce charme si particulier. A moins que ce ne fût quelque chose de moins apparent...

— Quand je vous vois, madame, je me demande comment j’ai pu un jour quitter la Faërie... et je me fais l’effet d’un imbécile, dit Timias pour masquer son trouble.

Malgré l’inquiétude qui ombrait ses yeux bleus, un léger voile rosé colora les joues de Delphinea, et un sourire fugitif éclaira son visage.

— Je suis ravie, moi aussi, que vous soyez revenu de l’Ombre.

Elle lui avait répondu avec candeur, mais quelque chose en elle alerta Timias. Cette jeune sylphe n’était pas aussi innocente qu’elle en avait l’air.

Elle pressa la main de Timias contre son épaule, et fit un pas vers le miroir. Ensemble, ils ressortirent de l’autre côté, dans le monde sombre et inversé de derrière les miroirs. Ils traversèrent des couloirs sinueux, gravirent des escaliers en spirale, éclairés çà et là par des éclats de lumière éparpillés, et parvinrent enfin au cœur du palais, derrière le miroir qui faisait face aux portes de la Chambre magique.

Mais au moment où Delphinea voulut traverser, il se produisit quelque chose de très curieux, que Timias n’avait jamais vu de toute sa vie. La surface du miroir leur résista, comme recouverte d’une fine pellicule translucide et poisseuse. Delphinea recula ; de petites particules grisâtres collaient à sa main.

— Qu’est-ce que c’est ? murmura-t-elle.

Elle s’appuya de tout son poids contre le verre, et ils se frayèrent finalement un passage jusqu’au vestibule. Quand ils se retournèrent, Timias reconnut immédiatement la substance qui recouvrait le miroir. C’était de la poussière.

— Quelle est cette chose ? répéta Delphinea comme pour elle-même.

Il n’y avait pas de poussière en Faërie. Timias doutait même qu’elle connaisse ce mot.

— C'est de la poussière, expliqua-t-il néanmoins.

— « Poussière »... , répéta-t-elle en secouant ses jupes. Il y en a partout.

Mais ils n'eurent guère le temps de résoudre ce mystère, car déjà Delphinea avait saisi la main de Timias pour lui montrer autre chose. Le sol était lui aussi recouvert d'une fine couche de poussière. Et tout comme les deux sylphes avaient imprimé leurs silhouettes sur le miroir, quelqu'un d'autre avait laissé des traces de pas sur le sol. Elles allaient d'une petite porte à gauche jusqu'à l'entrée de la Chambre.

— Quelqu'un est venu ici, murmura Delphinea. Et il n'y a pas très longtemps.

— Dommage que nous ne puissions interroger les gardes de l'autre côté des portes, n'est-ce pas ?

— Ce qui est intouchable n'a pas besoin de gardes, répliqua Delphinea avec un petit sourire malin.

Ils avancèrent jusqu'à la porte, attentifs à ne pas brouiller les traces sur le sol.

— Qui a bien pu venir ici ?

— Une personne seule n'aurait pu ouvrir la porte.

Les traces s'arrêtaient devant la porte, puis repartaient en sens inverse vers une seconde petite porte à droite. Celui qui les avait laissées n'avait pas voulu reprendre le chemin par où il était venu.

— Ne pourrait-il s'agir de vos empreintes, Delphinea ?

— Non, je n'ai fait que regarder depuis l'autre côté du miroir. Je ne savais même pas qu'il y avait cette... cette poussière.

Timias eut soudain l'impression de déranger quelque chose de très ancien. L'air autour d'eux était lourd de vibrations, comme si le battement d'un grand tambour y résonnait depuis la nuit des temps. Et il se souvint de cette longue et affreuse nuit, de la puissante magie qu'ils avaient éveillée, de sa fuite terrifiée hors de cette chambre... C'était un endroit où il avait espéré ne jamais revenir.

Delphinea plaça la paume de sa main sur le panneau doré de la porte droite. Au contact de sa peau, le métal rougeoya, bourdonna, et les gonds de la porte gémirent comme s'ils se réveillaient d'un long sommeil. Timias appuya sa main gauche sur le panneau de gauche et, de l'autre, prit la main droite de Delphinea. Les portes tremblèrent. Puis, avec un grincement strident, elles s'ouvrirent lentement sur une petite pièce au plafond très haut. A quelque cinquante pieds au-dessus d'eux, une fenêtre ronde de verre facetté laissait entrer à flots le soleil du matin. Ses rais irisés dansaient sur le sol en un motif complexe et changeant, au centre duquel, sur une simple colonne de marbre, reposait la pierre de lune. Timias s'appuya brusquement à l'encadrement de la porte. Delphinea réprima un petit cri.

— Une chose est sûre, Timias : le mystérieux visiteur est bien arrivé jusqu'ici.

Les traces de pas menaient tout droit à la colonne de marbre.

Dans la lumière éclatante, la pierre de lune luisait d'un vert laiteux. Elle paraissait aussi pure et immaculée qu'au premier jour. La Résille d'argent avait disparu.

## 4.

Les cris des blessés et des mourants résonnaient à travers la grande salle du château de Gard. Les lueurs tremblotantes des feux et des chandelles à mèche de jonc éclairaient des pansements maculés de sang, des visages déformés par la douleur. Entre les rangées de corps, une petite armée de femmes s'affairait. Elles parlaient à voix basse aux formes enveloppées dans les couvertures, apportaient de l'eau et du gruau, changeaient les pansements et organisaient l'enlèvement des morts vers les écuries, provisoirement transformées en morgue.

De la galerie qui avait servi, en des jours plus heureux, d'estrade pour les musiciens, le duc de Gard, les bras croisés sur la poitrine, les lèvres pincées, observait la scène. Bien que le temps fût exceptionnellement doux pour la saison, des feux brûlaient dans toutes les cheminées de la salle et de grands chaudrons chauffaient sur les braises. L'air humide était chargé de relents de boue et de sueur, de sang et de peur. Impossible d'échapper à cette odeur nauséabonde : d'autres blessés s'entassaient dans les couloirs, jusque dans la cour extérieure, où l'on soignait les plus chanceux, ceux qui n'avaient perdu qu'un doigt ou une oreille. Au moins cette maudite pluie avait-elle enfin cessé. La bataille de la veille avait été un massacre et, sous le déluge, l'armée avait été contrainte d'abandonner ses morts.

Le duc vit défiler devant ses yeux des images du champ de bataille, entraperçues alors même que ses capitaines l'exhortaient à battre en retraite... Des monceaux de cadavres aux membres contorsionnés. Des lances, des épées et des flèches plantées dans le sol comme une affreuse forêt d'arbres torturés. Les lueurs rouges des feux. La fumée âcre qui brûlait les yeux et flottait, fantomatique, au-dessus des cadavres. Les éclairs déchirant le ciel, les roulements de tonnerre dans la vallée, et la horde ennemie qui descendait en masse des collines, au moment où l'orage éclatait enfin, et permettait à l'armée de Gard de s'échapper.

Aucun des deux camps ne pouvait crier victoire, pour l'instant. Mais le temps jouait contre les partisans de Gard. Si les chefs guerriers du Nord ne répondaient pas rapidement à l'appel de Donnor, la cause rebelle serait vite écrasée. La reine étrangère ne manquerait pas de mobiliser des soldats de sa Hombrie natale ; sans doute ses armées voguaient-elles déjà sur la mer Morhevnián. Cela faisait presque trois semaines qu'un courrier de Donnor était parti vers le Nord et, pour l'heure, aucune réponse n'était revenue. Mais les orages d'automne sur les hauts cols avaient pu retarder son messager, à l'aller comme au retour.

Pour la millième fois, il maudit le jour où il avait donné, comme les autres conseillers, son accord au mariage entre le roi Hoell et la jeune Merle de Hombrie. Il revit l'expression candide et enthousiaste du jeune roi plaidant sa cause auprès du Conseil. Son mariage devait sceller pour toujours l'alliance entre les deux pays. La princesse était jeune, bien portante et, venant d'une famille de sept frères et de six sœurs, sûrement féconde. Quant à Hoell, il approchait de la trentaine et n'avait plus eu une seule crise depuis dix ans. Il était grand temps pour lui de prendre femme et d'avoir des enfants. « Non pas, cher oncle Donnor, que je sois pressé de vous déshériter », avait-il ajouté sur un ton désarmant. Les membres du Conseil — tous des vieillards — avaient échangé des regards nostalgiques. Après tout, comment pouvaient-ils refuser au roi sa chance d'engendrer un héritier ? L'un après l'autre, d'un hochement de tête, d'un haussement d'épaules, ils avaient signifié leur accord. C'est ainsi que, leurrés par leurs propres regrets, leurs peurs et leurs

désirs enfouis, ils s'étaient jetés tout droit dans le piège qu'on leur avait tendu.

Ce jour-là, un sombre pressentiment germa dans l'esprit du duc, une vague appréhension qui, tout au long des fiançailles de Hoell, ne le quitta pas — et dont il refusa, hélas, de tenir compte. C'était comme si Donnor entendait une petite musique sinistre, chaque fois que la future reine conférait un titre ou une fonction officielle à un cousin, une sœur cadette ou un neveu par alliance. Après le mariage, toutefois, une année s'écoula sans histoires. Hoell semblait heureux, et les nouveaux époux tenaient cour dans un style qui reflétait les goûts de la reine hambrienne. Les courtisans étrangers ne faisaient pas mystère de trouver les coutumes de Brynhiver rustres et grossières, voire barbares, comparées aux leurs. Et Hoell, soucieux de plaire à sa bien-aimée, permit aux nouveaux venus d'étendre leur influence, au point qu'au grand rassemblement de Beltane, les chefs des Marches Lointaines se plaignirent ouvertement de la mainmise des étrangers sur la cour.

Donnor se retira dans son duché, espérant que l'engouement du roi pour sa compagne ne durerait qu'un temps. Mais, quelques mois après le premier anniversaire du mariage, trois conseillers royaux moururent ou atteignirent un âge qui les empêchait d'exercer leurs fonctions. Comme le voulait la coutume, ils furent remplacés par des membres de leurs clans respectifs. Toutefois, deux des nouveaux conseillers avaient des épouses hambriennes et portaient des titres du royaume étranger ; quant au troisième, un cousin de la reine, il n'était membre du clan en question que par les liens du mariage.

Le duc Cadwyr d'Allovale, neveu et héritier de Donnor, avait alors demandé qu'ils lèvent leurs étendards contre le roi. Mais Donnor, tenu par les serments d'allégeance qui le liaient à Hoell, et avant cela au père du roi, n'avait pu s'y résoudre.

Puis, juste après le deuxième anniversaire du mariage, on annonça successivement la grossesse de la reine et l'attribution à son frère cadet, sixième né au trône de Hombrie, du titre de duc de Longueborre. Or ce titre, traditionnellement réservé à l'héritier de Brynhiver, aurait dû être conféré à Donnor depuis déjà longtemps.

Il fut bientôt évident que l'hésitation de Donnor avait été une grave erreur. En l'espace d'un an, le jeune héritier du roi mourut d'une infection des poumons, et les crises de Hoell reprurent, le laissant aussi docile et innocent qu'un petit enfant, et absolument incapable de régner.

Donnor comprit trop tard le calcul du roi de Hombrie. Débordé par ses nombreux enfants, il les envoyait s'emparer de tous les trônes et de tous les titres possibles, par le truchement de mariages stratégiques et des alliances qui en résultaient. La nomination du duc de Longueborre au poste de Protecteur du royaume fut l'étincelle qui mit le feu aux poudres. Car les liens du sang, mais aussi du mariage, désignaient Donnor comme l'héritier légitime du trône de Brynhiver. C'était donc à lui qu'il revenait de prendre la tête du royaume tant que le roi était souffrant — et en aucun cas au prince Renvahr, qui n'était que le frère de la reine, et le détenteur d'un titre usurpé.

La rumeur attribuait les crises qui affligeaient le roi à une rencontre fortuite avec un sylphe. En privé, Donnor n'en croyait pas un mot. Car la mère de Hoell, la belle Elissade, avait la folie dans le sang. Elle était sujette à des accès de rage si violents qu'on avait fini, dans son propre intérêt, par l'enfermer dans une tour du château. Ce qui ne l'avait pas empêchée, au bout du compte, de se précipiter par la fenêtre au cours d'une crise particulièrement violente. Hoell, heureusement,



n'avait pas hérité de cette rage. Sa folie se manifestait au contraire par une douceur et une docilité extrêmes, inoffensives en soi, mais qui le rendaient incapable d'arbitrer les querelles de ces chefs guerriers irascibles qu'étaient les nobles de Brynhiver. Sans parler de déjouer les manigances de son épouse étrangère et de sa nombreuse famille.

Le duc revit le regard médusé qui avait traversé les yeux tristes et flasques de son neveu, quand il avait jeté le gant rituel devant la table du Conseil où trônait, telle une effigie de cire, ce roi qui ne l'était plus que de nom. Les yeux de la reine Merle, noirs comme du jais, avaient pétillé de haine, tandis qu'elle vociférait une injure dans sa langue maternelle. Les autres conseillers, tous étrangers, étaient restés bouche bée.

Hoell ramassa le gant et l'épousseta soigneusement.

— Tenez, mon oncle, dit-il avec un sourire hésitant. Vous avez fait tomber votre gant.

Donnor sentait encore la douleur qui lui avait transpercé la poitrine — la douleur de trahir son roi.

Renvahr s'était levé d'un bond, la main déjà sur la poignée de son épée, tandis que les conseillers qui l'entouraient tentaient de le retenir.

— Vous voulez la guerre, Gard ? cria-t-il. Eh bien, par la Déesse, vous l'aurez !

Il lança un regard mauvais à Cadwyr, qui attendait Donnor près de la porte.

— Et vous, d'Allovale ? aboya-t-il. Trahirez-vous votre propre sang ?

— Vous n'êtes pas de mon sang, Renvahr, répondit Cadwyr tranquillement.

Et les deux hommes, épaule contre épaule, quittèrent la pièce d'un air digne. Ils étaient les derniers natifs de Brynhiver à siéger au Conseil ; même Renvahr n'avait pas osé les renvoyer. Du moins, pas encore. Au moment de passer la porte, Donnor se retourna une dernière fois vers Hoell et fut accablé de culpabilité. « J'ai trahi le fils de mon frère », se dit-il. La reine continuait à proférer des obscénités, Renvahr tentait de rétablir l'ordre, et Hoell fondit doucement en larmes.

Un long hurlement funèbre monta de la salle et ramena Donnor au présent. L'une des femmes avait reconnu un mort — père, frère, fils ou amant. Le duc se redressa de toute sa taille pour faire face à cette douleur sans nom. Bientôt une silhouette familière, blonde et menue, traversa son champ de vision : Cecily, sa duchesse, se pressait au côté de la malheureuse. Son épouse pouvait-elle avoir déjà vingt-cinq ans ? Elle en avait à dix-sept quand ses parents lui avaient accordé sa main... C'était pour le duc un mariage des plus avantageux, qui réunissait deux factions rivales du clan Garannon. Certes, leurs quarante années de différence avaient fait lever le sourcil à toutes les commères de Brynhiver. Mais Donnor, qui avait toujours eu pour principe de cueillir le fruit sur la branche, n'y avait prêté aucune attention. En huit années de mariage, Cecily n'avait failli qu'à un seul de ses devoirs d'épouse : celui de porter à terme un héritier. Aujourd'hui, avec son tablier taché de boue et de sang, son front marqué de rides d'inquiétude, ses yeux cernés, elle n'avait plus rien de la jeune fille insouciant qui avait dansé avec lui le jour de leur mariage. Comme il était heureux, alors ! Sûr d'avoir enfin trouvé l'élue de son cœur... Il savourait d'avance l'idée de passer l'automne de sa vie aux côtés de cette jeune beauté, d'engendrer un héritier ou deux. Mais cela ne devait pas être, pensa Donnor, submergé de tristesse et de regrets.

Tout aurait été différent, si seulement ils avaient eu un enfant.

Soudain, un cri strident déchira l'air, et une ombre chuta des hauteurs. C'était un grand corbeau noir, qui tournoya quelques instants au-dessus des blessés, lança son sinistre appel et s'échappa enfin par la fenêtre, suivi des yeux par la foule. Donnor ne put réprimer un frémissement. Le présage n'était que trop clair : le corbeau était le messager de Marrihugh, déesse de la guerre. Elle s'était réveillée et, chaussée de ses bottes à plumes noires, sillonnait le pays en réclamant à grands cris le sang des étrangers... Donnor sentait presque la terre trembler sous les pas de la géante. Mais combien d'hommes devraient encore périr ? se demanda-t-il. En bas, les brancardiers emportaient le corps de l'inconnu, et Cecily attirait dans ses bras la femme effondrée, la berçait comme un enfant. Combien faudrait-il encore de morts pour éteindre la soif de Marrihugh ?

Le duc vit Cecily lever les yeux au passage du corbeau. Puis il distingua dans la foule l'éclat familier de cheveux si pâles qu'ils étaient presque blancs. Kian, premier chevalier de Gard et capitaine de la garde personnelle du duc, s'était glissé dans la salle et se frayait un passage vers Cecily. De son poste d'observation, Donnor ne put voir l'expression de son visage, mais il ne doutait pas qu'un feu ardent brûlât dans ses yeux. Depuis la nuit de Beltane, il en était ainsi chaque fois que le capitaine croisait le regard de Cecily.

En quelques grandes enjambées, Kian fut au côté de la duchesse. Il rejeta en arrière ses cheveux mouillés de pluie, faisant voler de longues mèches blondes sur son tartan bleu et vert. Donnor le fixa du regard, figé par une violente colère teintée de honte. Il y avait un an — non, presque deux — qu'il n'avait plus partagé le lit de Cecily. Après qu'un nouvel espoir d'héritier fut parti en fumée, Donnor s'était dérobé, sous prétexte qu'il ne supportait plus de voir Cecily pleurer des enfants morts avant d'être nés.

Ce n'était, hélas, pas tout à fait vrai. S'il ne rejoignait plus la couche de Cecily, c'était surtout qu'il n'en était plus capable. Et si un jour la duchesse était enceinte, ce ne serait pas de lui. Donnor aurait alors le choix entre reconnaître l'enfant ou dénoncer sa femme pour adultère et la voir brûler sur le bûcher... En bas, Kian se penchait vers Cecily, lui parlait à l'oreille. S'arrachant à ses pensées amères, le duc tourna les talons et s'enfuit, incapable de regarder plus longtemps.

Cecily entendit le cri rauque du corbeau et leva les yeux, toujours prisonnière de l'étreinte désespérée de Rowena. Elle sentit la présence massive de la vieille Mag, herboriste en chef, à son côté, et se rassura un peu. Dans les moments de détresse, on pouvait toujours compter sur ses épaules solides, son oreille attentive et ses décoctions apaisantes. « Que de morts ! » songea Cecily, tandis que le poids tiède et mouillé de Rowena s'affaissait contre sa nuque. Dès que les premières charrettes de blessés avaient franchi le portail du château, elle avait compris que l'hécatombe commencée sur le champ de bataille n'était pas près de s'achever. A présent, les brancardiers soulevaient le corps du mari de Rowena. Cecily serra la femme plus fort dans ses bras et entonna à mi-voix la vieille incantation censée accompagner les morts vers les Terres d'Été :

Ces trois choses emporte avec toi

Le souvenir de jours joyeux et de nuits tranquilles

De nuits joyeuses et de jours tranquilles

Ton honneur intact, en mots comme en actes

Et tout l'amour que j'ai pour toi.

Les frêles épaules de Rowena se convulsèrent de douleur quand on emmena le corps.

— Il était toute ma vie, sanglota-t-elle, sourde aux mots de réconfort que lui murmurait Mag.

Cecily jeta un coup d'œil vers le balcon. Donnor fixait la porte comme s'il pouvait faire apparaître le messenger par la force de son regard. Ne voyait-il pas les hommes qui mouraient à ses pieds ? Et si c'était lui qu'on emportait sur le brancard, pleurerait-elle aussi fort que Rowena ? Eprouverait-elle davantage qu'une vague tristesse, si le vieux lion, comme l'appelaient respectueusement les gens du château, venait à mourir ? Tout en berçant Rowena, Cecily tenta d'imaginer sa vie sans Donnor. Elle s'aperçut alors que l'idée d'être veuve n'était pas plus étrange, finalement, que celle d'être encore l'épouse du duc. Depuis quelque temps, elle était hantée par le pressentiment de ne pas être à sa place, d'avoir un autre rôle à jouer — un rôle dont la nature continuait pourtant à lui échapper.

Ah ! c'était facile pour Donnor de se tenir sur le balcon, d'observer la scène avec détachement. De l'abandonner face à ces rivières de sang, de laisser Kian se débrouiller avec leurs maigres défenses, en attendant l'arrivée des renforts du Nord... A la pensée de Kian, elle laissa échapper un soupir. Trente ans à peine, grand, fort et courageux, il avait conquis les gens du château par une courtoisie égale envers tous, même les plus crasseux des garçons d'écurie. Il y avait trois ans qu'il était entré dans la maison de Gard, mais Cecily était longtemps restée sans le remarquer vraiment. Ce n'était qu'à Beltane que leurs regards s'étaient croisés. Ce qu'elle lut dans ses yeux, et qu'elle attribua alors à la nature du rite, fit fléchir ses genoux et monter en elle une vague de désir. Cette nuit-là, après le festin, comme elle en avait le droit, elle se tourna vers lui pour qu'il la menât vers la forêt...

Oubliant les blessés autour d'elle, Cecily ferma les yeux, submergée par le souvenir du tendre baiser qu'il avait posé sur ses lèvres, avant qu'ils ne fussent tous deux livrés au grand orage de passion soulevé par la Déesse et le Dieu. Quand l'aube brumeuse perça enfin derrière les collines, Cecily était merveilleusement comblée... et changée. Changée à jamais. Alors que les ombres de la nuit s'enfuyaient déjà, chassées par les premiers rayons du soleil, Kian l'enlaça de nouveau, et, las et tendre, lui fit une dernière fois l'amour. Il ne fut plus question alors de Dieu ni de Déesse.

Et là, je suis tombée amoureuse de lui, pensa Cecily. Ses yeux se remplirent de larmes, le désir et le manque serrèrent son cœur, et, pendant un instant, elle partagea entièrement la douleur de Rowena. Son contrat de mariage était assez explicite : dans les circonstances actuelles, il excluait formellement le divorce. Mais depuis la nuit de Beltane, ni elle, ni Kian, ni Donnor n'avaient plus été les mêmes.

— Madame la duchesse ?

En entendant la voix grave de Kian, Cecily sursauta et s'arracha des bras étouffants de Rowena. L'avait-elle fait apparaître par la force de sa pensée ? Il avait les sourcils froncés, le regard sombre et intense, la bouche grave. Il se pencha pour lui parler à l'oreille, et des mèches couleur de sable frôlèrent la joue de la jeune femme. Ses cheveux étaient mouillés et, sur son tartan, des gouttes de pluie brillaient, perles rosées dans la lumière rougeoyante.

— Je vous prie, madame, de m'accorder quelques instants.

Cecily eut un mouvement de recul. En présence de Kian, elle se sentait jeune de nouveau, belle,

prête à tomber dans ses bras. C'était tout le contraire de l'effet que lui faisait Donnor. Mais aujourd'hui, il y avait dans la voix du chevalier un timbre qu'elle ne connaissait pas, une urgence qui ressemblait presque à de la peur. Elle suivit son regard vers le balcon et s'aperçut que Donnor avait disparu.

— Que se passe-t-il ?

— Je ne puis vous parler ici, madame. Auriez-vous la bonté de me suivre ?

Leurs regards se croisèrent et Cecily vacilla un peu sur ses jambes, avant de se raidir. L'homme qui se tenait à présent devant elle n'avait rien d'un amant passionné : il était aussi tendu qu'un étalon s'appêtant à partir au galop. Cecily murmura quelques mots à Mag, quitta Rowena d'une caresse sur la joue, et se laissa entraîner par Kian vers un côté de la salle, dans un petit salon rarement utilisé. Des barriques y étaient entassées ainsi que des paniers en tout genre, remplis de bougies, de ficelle, et des premières pommes de l'année.

— Qu'y a-t-il, Kian ? Quelque chose ne va pas, n'est-ce pas ?

Cecily se laissa mener jusqu'au centre de la pièce et s'essuya les mains à son tablier, perplexe. Kian referma la porte derrière eux, prit une pomme, y mordit à pleines dents et se retourna vers elle. Son expression était plus sombre que jamais, et elle y lut de nouveau la peur, teintée de doute et d'incrédulité. Il ressemblait à un homme qui venait de voir un fantôme, ou un sylphe.

Il hésita, peinant visiblement à rassembler ses idées.

— En vérité, madame, je ne sais par où commencer. J'aurais aimé vous le montrer avant de le brûler, mais l'odeur...

Il porta la pomme à son nez.

— Pouah ! J'ai beau me laver et me relaver les mains, cette puanteur me colle à la peau !

Il jeta dans la cheminée le fruit contaminé, qui alla rouler dans la cendre.

« Me montrer quoi ? » voulut demander Cecily. Mais déjà il reprenait, fiévreux, son récit.

— Il était un peu plus de 3 heures...

Cecily sursauta. La journée était bien plus avancée qu'elle ne le croyait.

— ... et je venais juste de prendre mon tour de garde. Vous savez que, maintenant, tous les hommes de plus de quatorze ans se relaient au poste de guet...

Elle fit oui de la tête.

— En l'espace d'une heure, deux hommes se sont présentés. Le premier était envoyé par Tuirnach de Pentland. Il m'a appris que son maître n'avait reçu aucun message de Donnor, du moins pas avant son propre départ, il y a deux jours. En soi, c'était déjà assez troublant ; mais c'est la deuxième nouvelle qui m'a bouleversé, et qui vous vaut ma présence ici.

Il marqua une pause, hochant la tête comme pour s'éclaircir les idées, avant de poursuivre d'une voix à peine audible.

— Le deuxième homme — qui était autant messager que je suis cuisinier — venait d'un minuscule village dans les hautes terres, au-dessus du fort de Killcarrick. Il se trouve que nous connaissons ce village, car c'est là où vit Dougal le forgeron, celui qui a fabriqué l'épée de bataille de Donnor. Voyez-vous de qui je veux parler ?

Cecily acquiesça, attentive, tentant de discerner la raison de son inquiétude.

— Apparemment, le messenger de Donnor n'est pas le seul à s'être volatilisé. Depuis quatre ou cinq jours, Dougal aussi a disparu.

— Qu'a-t-il pu lui arriver ?

— Je n'en ai aucune idée. Ce que je sais, c'est que la carcasse que cet homme m'a amenée n'appartenait à aucune créature de ce monde.

Son regard fouilla en elle comme s'il jugeait sa réaction.

— Voyez-vous, dans la même heure où ce forgeron a disparu, les villageois ont trouvé un goblin. Un goblin mort, grâce à la Déesse. Il flottait dans le lac de Killcarrick.

Il inspira profondément et, à la lumière terne qui filtrait par les plaques de corne clouées aux fenêtres, elle vit qu'il était intimement persuadé de ce qu'il disait.

— Je l'ai vu, senti, touché de mes propres doigts...

Il ferma un instant les yeux et grimaça.

— J'ai dit à mon écuyer de le brûler derrière le grand tas de fumier. Rien que l'odeur de cette chose aurait pu déclencher une panique générale.

Cecily réfléchit à toute vitesse. Plus de mille ans s'étaient écoulés depuis l'époque de Bran Brunebarbe. L'on n'entendait guère parler de gobelins que dans les histoires racontées autour du feu, ou dans les chansons entonnées lors des rites et des cérémonies qui rythmaient les saisons.

— Mais... c'est impossible.

Kian laissa échapper un petit rire amer.

— Malheureusement, c'était bien un corps de goblin, dans ce sac. Les griffes étaient telles que les décrivent tous les contes, et l'odeur...

Un frisson de dégoût le parcourut.

— Pour moi, il n'y a aucun doute possible. Mais ce qui m'inquiète vraiment, plus que de savoir comment ce goblin a bien pu passer nos frontières, c'est l'effet qu'il pourrait avoir sur la rébellion. Depuis la bataille d'hier, nous ne tenons qu'à un fil. A l'heure où je vous parle, les navires de guerre de Hombrie voguent déjà vers Brynhiver. Si nos hommes désertent pour aller protéger leurs villages des gobelins, nous sommes perdus.

Cecily resta un long moment silencieuse.

— Mais, reprit-elle enfin, si cela est vrai, les druides s'interposeront, quand ils apprendront la nouvelle. Il y aura certainement une trêve... Les druides en décideront ainsi...

— C'est bien ce que je crains : que nous soyons paralysés par d'interminables querelles de druides, tandis que, de l'autre côté de la mer, l'armée de Hombrie continue à se masser. Et si nous ne pouvons pas mobiliser les armées de nos frères...

Il s'interrompit, s'attendant visiblement à ce que Cecily comprît où il voulait en venir.

— Si cela se produit, Donnor n'aura plus qu'à faire appel à nos lointains alliés, par-delà les mers et les montagnes. Et la guerre s'étendra alors comme une traînée de poudre.

— Pourquoi vous adresser à moi ?

Elle entendit sa propre voix chanceler et serra l'une contre l'autre ses mains tremblantes, troublée, comme toujours, par la présence de Kian. Chaque fois, il réveillait en elle des sentiments qu'elle croyait définitivement bannis. Puis il lui donnait l'impression de savoir quelque chose sur elle qu'elle ne savait pas, de voir un aspect d'elle qu'elle ne connaissait pas. Elle contempla son visage, ses cheveux pâles qui brillaient d'un éclat nacré dans la pénombre, et il lui fit l'effet — ce n'était pas la première fois — d'un seigneur de Faërie.

— Où est Donnor ? demanda-t-il abruptement.

— Parti se reposer, j'espère. Il était au balcon, à l'instant. Sans doute guettait-il l'arrivée d'un messager. Il sera soulagé d'avoir enfin des nouvelles de Tuirnach.

— J'ai envoyé le messager dîner. Il a chevauché deux jours et deux nuits d'affilée pour arriver le plus vite possible.

Elle se rapprocha d'un pas, et s'imagina deviner le cœur de Kian qui battait sous sa fine chemise de lin.

— Vous ne m'avez pas répondu.

Il la fixa d'un regard sombre. Dans la petite pièce silencieuse, le temps sembla se suspendre. Puis, en quelques pas, il fut à son côté, et pendant un bref instant, Cecily crut qu'il allait la prendre dans ses bras. Mais il ne fit que lui chuchoter quelques mots — des mots qui se gravèrent en elle pour toujours.

— Je m'adresse à vous, madame, parce que je n'ai pas oublié qui vous êtes, même si vous préférez ne pas vous en souvenir.

Elle leva vers lui un regard abasourdi.

— Si jamais il m'arrive d'oublier que je suis la femme du duc de Gard, on me le rappelle bien assez vite.

Ses yeux se remplirent de larmes.

— Je n'en peux plus, Kian. Je voudrais que nous soyons loin de tout cela... Cette guerre est celle de Donnor, celle de Cadwyr, pas la nôtre. Nous pourrions partir tous les deux... au sud, par exemple, en Aquilée... oublier ces horreurs, ce bain de sang...

Elle ne put continuer, étouffée par des sanglots d'épuisement et d'énervement.

— Ah, Cecily !

Avec un soupir, il l'attira dans ses bras puissants, contre son torse mouillé de pluie. Elle se laissa bercer par lui, respirant des effluves de lin, de laine mouillée, de sueur et de cheval. Il appuya sa joue contre ses cheveux et prit une longue respiration. Quand il reprit enfin, ce fut d'une voix basse et lourde de regrets.

— Tu sais bien que c'est impossible, dit-il. Voudrais-tu que nous soyons des hors-la-loi, des exilés, chassés de partout ? Il nous faut patienter encore...

— Jusqu'à ce que la guerre soit perdue ? jeta Cecily.

Les larmes roulaient à présent sur ses joues. Elle enlaça les doigts autour du tartan rugueux et se serra plus fort contre lui, indifférente à la meurtrissure du poignard qu'il portait à la taille.

— Chut... Ne dis pas cela. Nous vaincrons, tu le sais. Si seulement les chefs du Nord n'étaient

pas si lents à se réveiller...

— Ne me raconte pas d'histoires, Kian, répliqua-t-elle en s'arrachant à son étreinte. Je lis notre défaite sur ton visage, sur celui de Donnor. J'ai vu les blessés dans la salle, et je sais combien d'hommes ne sont pas revenus de la bataille. Et maintenant, nous avons un goblin sur les bras. Quelle différence cela fera-t-il, si nous restons ici ?

— Une grande différence, madame. Il suffirait d'un simple mot de votre part pour que dix mille hommes de Garannon et de Garleigh se rassemblent sous votre bannière. C'est vous qui devriez régner sur Brynhiver, pas ce vieux lion fatigué. Et Cadwyr n'attend que l'occasion de le remplacer... Croyez-vous que le trône vous reviendra, si Donnor vient à périr ?

— Cadwyr est loyal à Donnor, articula-t-elle d'une voix étranglée.

— Certes, car il est son héritier. Mais que se passera-t-il si le duc tombe sur le champ de bataille ? Cet homme ne m'inspire rien de bon. Son regard est fuyant, et il sourit sur commande. Le pire, c'est que Donnor refuse de m'écouter. Il me fait assez confiance pour défendre sa vie, car il me sait homme de parole. Mais depuis Beltane, il me hait, Cecily, et me fait la sourde oreille.

Elle baissa les yeux, incapable de soutenir son regard douloureux. En vérité, ni elle ni Kian n'avaient trahi leurs serments respectifs envers Donnor. Le rituel de Beltane était sacré, et il arrivait parfois que des époux choisissent de l'accomplir avec d'autres — généralement par accord mutuel, il est vrai.

Mais la Déesse était en moi, pensa-t-elle, et je n'y étais pour rien. Il n'y avait aucune honte à avoir. L'appel de la Déesse primait sur tout, même sur l'honneur. Puis, l'honneur était un maigre réconfort, par les longues soirées d'hiver, quand les réminiscences de cette nuit la hantaient et lui embrasaient le sang... Avec effort, elle repoussa le souvenir des mains de Kian posées sur sa poitrine.

— Vous voulez donc que je parle à Donnor.

— Non !

La force de sa réponse la laissa interdite.

— Ce maudit Cadwyr avait raison. Nous aurions dû lever notre étendard bien avant. Mais à présent, les dés sont jetés. La carcasse du goblin est brûlée, et j'ai donné ordre au messager qui l'a apportée de n'en souffler mot à personne. Grâce à la Déesse, il semble avoir compris qu'il ne faut pas semer la panique parmi nos hommes. En échange, j'ai promis de le raccompagner à son village, de lancer des recherches pour trouver ce forgeron disparu. Peut-être retrouvera-t-on même le messager de Donnor. Quoi qu'il en soit, je me charge d'y lever notre armée. Je prendrai avec moi une demi-douzaine d'hommes, qui se déploieront à travers les hautes terres, le temps que je m'occupe de l'autre affaire.

— Mais, Kian...

Il attendait manifestement quelque chose d'elle, mais elle n'arrivait pas à savoir quoi.

— Pourquoi me dire cela à moi ? C'est à Donnor seul de décider de vos allées et venues.

Il lui prit la main et la serra entre les siennes.

— Ne comprenez-vous pas ? Donnor est vieux, fatigué, vaincu d'avance. Il ne voit que les

erreurs qu'il a commises, et rien d'autre. Il ne survivra pas à cette guerre, je le lis dans ses yeux. Et c'est vous qui pouvez le mieux prétendre au trône de Brynhiver. Sauf, évidemment, si vous acceptez de vivre dans un pays régi par Cadwyr. Vous, madame, je vous suivrai jusque dans les cachots du roi gobelin lui-même. Mais Cadwyr... Plutôt le laisser pourrir sur un tas de fumier !

— Eh bien, mon chevalier intrépide, me voici à la tête d'une armée d'un seul homme !

— Vous avez tort, Cecily. Vous n'avez pas appris à manier l'épée, mais vous pourriez diriger ce royaume. Vos parents vous ont trop vite vendue à Donnor. Même sans l'épouser, vous pouviez prétendre au trône de Brynhiver. A présent, Donnor s'affaiblit de jour en jour. Bientôt il tombera. Ce jour-là, je ne veux pas voir Cadwyr prendre sa place. C'est pourtant ce qu'il s'empressera de faire. Sauf si quelqu'un d'autre s'avance pour revendiquer le trône.

— Le croyez-vous vraiment ? demanda Cecily, éberluée.

— J'en suis absolument certain. Et il y a autre chose dont je suis sûr : je ne m'agenouillerai jamais devant Cadwyr. Allons... Je dois vous faire mes adieux, madame. Avant une heure, je serai parti. Dites à Donnor que je chevauche vers le Nord afin d'y rassembler nos clans. Mais ne lui parlez pas du gobelin. Pas encore. Et surtout, pas un mot de tout cela à Cadwyr. De toute façon, il ne devrait pas rentrer avant un jour ou deux. Donnor l'a envoyé à l'Est, rallier les hommes de Far Nearing.

Il approcha la main de son visage, et elle crut qu'il allait l'embrasser. Mais il ne fit que ramener doucement une mèche blonde derrière son oreille.

— J'irai voir nos clans et je lèverai nos hommes, mais en votre nom, pas en celui de Donnor. Et je reviendrai, madame, à la tête d'une armée qui portera vos couleurs, pas celles de Gard. Pour rappeler à tous, y compris à Cadwyr, que la partie n'est pas jouée d'avance. Il a beau être l'héritier de Donnor, il ne sera pas roi sans notre consentement.

Il s'inclina, prêt à tourner les talons, mais elle lui tendit la main.

— Kian...

Il lui prit alors la main, l'attira vers lui, dans ses bras, contre sa poitrine. Il se pencha vers elle, et sa voix était basse et rauque, plus brûlante encore que son souffle.

— Ne crois pas que si je ne te touche pas, je ne te désire pas. J'en brûle, Cecily, jour et nuit...

Il pressa sa main contre lui pour qu'elle sente l'intensité de son désir.

Cecily laissa échapper un petit gémissement et vacilla sur ses jambes.

— Mais nous ne pouvons permettre à cet amour de nous détourner de notre cause. Et je ne puis laisser ma passion l'emporter sur mon devoir.

Il avança doucement son visage et trouva sa bouche.

Elle ferma les yeux, prise de vertige, et céda à l'insistance de ses lèvres. Mais déjà il serrait ses mains violemment dans les siennes, se détachait d'elle avec douceur... D'un geste de la tête, il lui fit ses adieux.

— La Déesse vous garde, madame.

Longtemps après son départ, elle resta immobile, le cœur battant la chamade. Les idées se bousculaient en elle. Kian avait raison, bien sûr. S'ils partaient tous les deux, de l'autre côté de la



mer ou bien au Sud, au-delà des montagnes Murraghmourn, ils seraient effectivement des exilés, dans tous les sens du mot. Certes, l'épée de Kian serait bienvenue dans toutes les cours étrangères, mais les portes de leur propre pays leur seraient à jamais fermées. Elle ne pouvait lui demander pareil sacrifice.

Il avait fait preuve de sagesse, en ce qui concernait le gobelin. L'apparition du monstre pouvait n'être qu'un curieux hasard, une coïncidence. A moins qu'il ne s'agisse d'un présage funeste. Toute à ses réflexions, elle ouvrit la porte et se figea soudain. Au fond de la salle, deux silhouettes sombres se glissaient vers l'escalier. L'une d'entre elles se retourna pour parler à l'autre, fit glisser sa capuche, et découvrit un court instant une chevelure dorée reconnaissable entre mille... C'était impossible ! Kian venait de lui dire que Cadwyr se trouvait dans l'Est pour rassembler les armées de Far Nearing. Pourtant, c'était lui, à n'en pas douter. Si les cheveux de Kian étaient couleur de lune, ceux de Cadwyr brillaient comme le soleil de midi. Le jour et la nuit, pensa-t-elle, plissant les yeux dans la pénombre. Derrière l'homme aux cheveux d'or venait une deuxième silhouette plus menue, dont la cape noire se fondait dans l'obscurité. A vrai dire, elle était presque invisible. Cecily cligna des yeux, et la silhouette disparut pour de bon. Il ne restait plus que la première, qui gravissait les marches deux à deux avec la démarche arrogante de Cadwyr. Elle atteignit la dernière marche et disparut au moment où Cecily posait le pied sur l'escalier. Quand la duchesse arriva sur le premier palier, le couloir était vide.

Des images confuses de Cadwyr, de Kian et de gobelins défilèrent devant ses yeux tandis qu'elle montait le reste des marches. Cadwyr lui avait toujours déplu ; elle le jugeait effronté et agressif, mais il semblait dévoué à Donnor. Après tout, en l'absence d'un fils, il était l'unique héritier du duc. Soudain, une pensée monstrueuse la cloua sur place. Cadwyr était l'héritier de Donnor. Or, nul n'avait défendu avec plus d'ardeur la nécessité de cette rébellion. Il avait même pressé son oncle d'en prendre la tête. Mais Donnor avait soixante ans bien passés. S'il ne survivait pas à cette guerre, qui s'en étonnerait ? Elle repartit d'un pas moins assuré, perdue dans ses pensées. Kian n'avait tout de même pas laissé entendre que Cadwyr était un traître... L'avait-elle mal compris ? Arrivée en haut de l'escalier, elle regarda d'un côté puis de l'autre. La lourde porte du Conseil était fermée. Sans trop savoir pourquoi, elle la poussa. La porte tourna silencieusement sur ses gonds pour révéler une pièce vide, à l'exception d'une longue table couverte de cartes dépliées.

De l'autre côté du couloir, la porte de la chambre de Donnor était également fermée. Cecily hésita. Avait-elle pu faire erreur ? Et si les deux silhouettes n'étaient que des ombres, auxquelles son imagination, échauffée par les propos de Kian, avait prêté forme humaine ?

Elle se redressa soudain. Kian avait raison sur un point : elle pouvait, autant que Donnor, prétendre au trône de Brynhiver. Elle se dirigea résolument vers la porte et frappa. De lourds pas résonnèrent, puis la porte s'entrebâilla sur le duc lui-même. Il parut extrêmement surpris de la voir.

— Madame la duchesse ?

— Je suis venue m'assurer que vous ne manquiez de rien, monsieur, hasarda-t-elle.

Il la dévisagea, et elle remarqua les poches creusées sous ses yeux, les rides profondes qui sillonnaient son front.

— Non. Absolument rien, madame.

Elle tenta de voir par-dessus son épaule la chambre derrière lui.

— On me dit que le duc d'Allovale est arrivé ?

Le duc tressauta et son visage s'empourpra.

— Cadwyr ? Certainement pas.

Il baissa les yeux, et elle comprit alors qu'il mentait. Cadwyr s'était bien glissé dans le château, sans se faire annoncer ni reconnaître. Ce comportement qui ne lui ressemblait guère, ajouté aux insinuations de Kian, éveilla immédiatement ses soupçons. Quelle raison Donnor pouvait-il avoir de lui cacher l'arrivée de Cadwyr ?

— J'ai dû me méprendre, dit-elle en esquissant une petite révérence. Pardonnez-moi, monsieur, cette intrusion. Si vous n'avez besoin de rien...

— Ne me dérangez que si un messager se présente.

Et il lui ferma la porte au nez.

Pourquoi mentait-il ? Elle se dirigea machinalement vers l'escalier, perdue dans ses réflexions. Evidemment, il était possible de pénétrer dans la grande salle du château en passant par l'entrée de derrière, celle qui donnait dans la cour des communs. Mais quelqu'un d'aussi connu que le duc d'Allovale pouvait-il y entrer sans être immédiatement reconnu ? « Avant une heure, je serai parti », avait dit Kian. Il saurait, lui, si son hypothèse était plausible. Surtout, elle devait l'informer avant son départ de ce qu'elle avait vu. Relevant ses jupes, elle dégringola l'escalier, et arrêta le premier garde qu'elle trouva.

— Allez tout de suite trouver le chevalier Kian, ordonna-t-elle, étrangement sûre d'elle. Dites-lui que je dois lui parler avant son départ. Je l'attends dans mon cabinet particulier.

A sa satisfaction, le garde s'inclina et s'exécuta aussitôt. Après tout, songea Cecily, peut-être que cette guerre ne serait pas seulement celle de Donnor.

— Tirez le verrou, lança Cadwyr du fond de la pièce. Que voulait-elle ? Vous m'aviez dit qu'elle ne venait jamais ici.

Cette insolence à l'égard de la duchesse acheva d'irriter Donnor. Malgré la colère que lui avait inspirée la vue de Cecily et de Kian réunis, il lui répugnait de mentir à sa femme. Ne suffisait-il pas que son neveu apparût à l'improviste, au crépuscule, sans se faire annoncer ? Avec ce mystérieux acolyte qui se tenait silencieux devant la cheminée, le visage dissimulé dans l'ombre de sa capuche noire... Donnor croisa les bras et foudroya Cadwyr du regard.

— Que se passe-t-il, Cadwyr ? Pourquoi entres-tu chez moi comme un voleur ?

Cadwyr découvrit d'un large sourire ses dents blanches et bien alignées, et jeta un regard en coin vers son compagnon.

Donnor plissa les yeux, observant son neveu. Ses pommettes saillantes étaient teintées de rouge ; il y avait quelque chose de furtif dans sa façon de se recroqueviller sur son tabouret et de poser ses mains sur la table.

— J'aimerais vous présenter quelqu'un, dit le jeune homme d'une voix rauque.

Il jeta un nouveau coup d'œil vers le mystérieux inconnu, puis se passa la langue sur les lèvres. Des traces de sueur sillonnaient son visage ; ses yeux brillaient d'une émotion que Donnor ne parvenait pas à interpréter. Le duc se tourna vers l'étranger, immobile près de Cadwyr. Sa cape noire entourait comme une ombre sa silhouette élancée.

— Qui êtes-vous ? lança Donnor. Montrez-vous donc !

— Comme il vous plaira, seigneur de Gard, répondit l'étranger en s'inclinant.

Les accents caractéristiques de sa voix arrachèrent un grognement éberlué à Donnor, et un petit ricanement à Cadwyr. Puis l'étranger repoussa sa grande capuche, et le duc resta bouche bée. De longues boucles d'un noir de jais tombaient en ondulations épaisses autour d'un fin visage couleur d'or pâle. Ses yeux verts scintillaient comme des émeraudes. Ses vêtements exhalaient des effluves parfumés, mélange d'eau pure et de prés en fleurs... Brusquement, Donnor prit conscience de l'énormité de la situation. Un sylphe dans son cabinet privé ! Le duc se recula en chancelant, incrédule.

— Cadwyr, au nom de tout ce qu'il y a de plus sacré, qu'as-tu fait ?

Le jeune homme toussota.

— Oncle... Donnor de Gard, permettez-moi de vous présenter le seigneur Finuviel, prince des sylphes.

Eclairée par la peau luminescente du sylphe, la petite pièce semblait rétrécir à vue d'œil. Donnor demeura un instant éberlué.

— O Grande Mère..., souffla-t-il enfin. Qu'as-tu fait, Cadwyr ?

Sans prêter plus d'attention au sylphe, il agrippa son neveu par le bras et le traîna vers sa chambre à coucher, meublée seulement d'un lit et de quelques coffres. Il ferma brutalement la porte, puis fondit sur Cadwyr.

— A quoi pensais-tu ? Si cela s'apprend, tous ceux qui ne sont pas morts de leurs blessures mourront de terreur ! Que s'est-il passé, à Far Nearing ? As-tu oublié le péril que nous courons ? Quelle folie !

Bien que montant de très loin, les voix des gardes appelant à la relève, dans la cour du château, leur parvenaient distinctement ; aussi Donnor s'exprima-t-il dans un sifflement bas. Il passa la main sur son crâne chauve, tentant de garder son calme.

— D'abord cette bataille désastreuse, et maintenant ça ! Par la Déesse, il faut que tu aies perdu la tête !

Cadwyr jeta un coup d'œil vers la porte, puis, avec un sourire féroce, planta son regard dans celui de Donnor. Ses yeux étincelaient d'excitation et sa chevelure dorée brillait comme le soleil. Il saisit le bras de son oncle.

— Cette bataille n'a pas été un désastre. L'ennemi a subi des pertes aussi lourdes que les nôtres, sinon plus. Mais cela n'a plus guère d'importance, à présent. Car j'apporte un espoir. Mieux qu'un espoir : j'apporte une victoire certaine et définitive.

— Une victoire ?

Donnor faillit s'étrangler. Le visage de Cadwyr était empourpré, ses lèvres rouges et gonflées, comme s'il avait bu.

« On dirait un jeune animal en rut », pensa le duc, qui se dégagea du bras de son neveu.

— Reprends tes esprits ! Ce sylphe t'a complètement envoûté ! marmonna-t-il entre ses dents.

Il prit une grande bouffée d'air pour calmer les battements furieux de son cœur.

— Dis-moi, maintenant, si tu le peux, pourquoi tu as amené cette créature sous mon toit, alors qu'elle peut causer la ruine de tous nos projets ?

— Mon oncle, répondit Cadwyr d'une voix tremblante d'exaltation contenue, je n'ai pas pris de coup de lune, croyez-moi. Finuviel propose de nous aider ; pour tout dire, il nous apporte la victoire sur un plateau. Avec son aide, nous sommes en mesure de frapper un coup décisif contre la Reine avant l'arrivée du gros de l'armée hambrienne. Si nous les attaquons maintenant, alors qu'ils nous croient occupés à rassembler nos clans, nous les écraserons. Nous rejetterons à la mer la Reine et le Prétendant avant que le reste de cette racaille n'ait eu le temps d'accoster.

Donnor hésita. La stratégie exposée par Cadwyr était idéale ; c'était d'ailleurs celle qu'il espérait lui-même mettre en œuvre. Voilà pourquoi il attendait avec tant d'impatience la réponse des autres chefs guerriers. Mais l'idée de faire appel aux sylphes lui paraissait si grotesque qu'il se refusait même à l'envisager. Il eut un grognement de dérision.

— Et tu lui fais confiance ? Sais-tu qu'il ne faut rien espérer de bon de leur espèce ? Ils ne s'immiscent dans nos affaires que pour nous tourner en ridicule... ou pire ! As-tu oublié que certains les accusent d'être à l'origine des crises de Hoell ? Et l'histoire de mon aïeul ? Il est resté plus de cent ans prisonnier en TirNa'lugh, et quand les sylphes l'ont enfin laissé partir, c'était une épave ! Que t'a promis cette créature ?

— Il nous a promis une armée de sylphes. Archers, infanterie et cavaliers, qui ne peuvent périr par les armes humaines...

— Sauf celles en argent, acheva sèchement Donnor. Mais toi, qu’as-tu d’intéressant à lui offrir en échange ?

Cadwyr rougit, piqué au vif. Mais il releva la tête et soutint le regard de Donnor avec aplomb.

— Quelque chose qui ne nous coûtera rien. Il vous l’expliquera lui-même.

La plainte aiguë d’une cornemuse monta dans l’air, signalant la relève de la garde. Cadwyr fit un geste de la tête en direction de la porte.

— Venez, mon oncle, le prince nous attend. Il serait impoli de le laisser seul plus longtemps.

Le regard sombre, Donnor écarta Cadwyr d’un coup d’épaule, ouvrit brusquement la porte et pénétra dans l’antichambre. Finuviel attendait, immobile devant la cheminée. A la lumière de la bougie, il projetait une ombre immense sur le mur de brique.

— Que faites-vous ici ? lança Donnor sans préambule.

Il y eut un bref silence, pendant lequel Cadwyr et Finuviel échangèrent un regard lourd de sens. Puis le sylphe prit la parole. Les intonations de sa voix étaient si envoûtantes que Donnor dut se concentrer pour ne pas perdre le fil.

— On me dit que vous, les mortels, êtes en guerre pour tenter de reprendre la couronne de votre pays. Que votre roi est fou, qu’une reine étrangère et ses conseillers règnent à sa place.

Sa voix mélodieuse n’en était pas moins virile et résolue. Donnor se sentit succomber à l’emprise de cet extraordinaire regard vert, et il cligna des yeux, tandis que Finuviel poursuivait.

— De même que vous avez besoin de moi pour repousser ces envahisseurs, j’ai moi aussi besoin de votre aide.

Avec un mélange d’horreur et de fascination, Donnor se surprit à songer à la peau de Finuviel. Était-elle vraiment aussi douce qu’elle le paraissait ? Et les boucles qui s’échappaient de sa capuche pour frôler sa nuque et ses mâchoires, avaient-elles vraiment le velouté de la soie ?

— Qu’avons-nous à voir avec les affaires de votre espèce ? lança-t-il abruptement, plus méfiant que jamais.

— Rien, mon seigneur, je le reconnais, répliqua le sylphe avec un gracieux haussement d’épaules.

De nouveau, Donnor croisa les yeux du sylphe, et leur lueur froide et étrange le fit frissonner.

— Qu’attendez-vous de nous, alors ?

Cadwyr tenta de s’interposer, comme s’il craignait que le sylphe ne s’offusquât.

— Seigneur Donnor...

— Tais-toi, Cadwyr.

D’un geste, Donnor réduisit le jeune homme au silence, puis se retourna pour affronter Finuviel.

— Qu’il me réponde lui-même.

L’idée qu’un sylphe puisse vouloir l’aide des hommes, au point de négocier avec eux, était plus invraisemblable encore que la survenue inopinée de Cadwyr en compagnie de Finuviel. D’après toutes les vieilles histoires — en particulier celle du bisaïeul de Donnor, qui aurait été séduit par la reine de Faërie en personne —, les sylphes considéraient les humains comme de simples jouets,

les traitant avec les mêmes égards que le duc aurait pour son lévrier préféré.

— Eh bien ? s'écria-t-il.

Finuviel déplaça son regard vers Cadwyr, lequel haussa les épaules et répondit à sa place.

— Il ne demande qu'une dague, Donnor. Rien de bien compliqué, je vous l'avais dit. Juste une dague en argent.

— Pourquoi en argent ?

— Ce n'est pas votre affaire, mortel, dit Finuviel d'une voix glaciale.

Donnor aurait juré que l'air étouffant de la chambre s'était sensiblement refroidi.

Mais le duc refusa de se laisser intimider.

— Avouez que c'est une requête peu commune, mon prince. Cette dague en argent, il faudra la commander ; ce n'est pas le genre d'objet que nous avons en réserve ! Combien de temps nous accorderez-vous pour la faire fabriquer ? Et que comptez-vous faire d'une chose pareille ? L'argent n'est-il pas un poison mortel pour ceux de votre espèce ?

— Le manche sera en cuir et en os ! s'écria Cadwyr. La lame ne lui fera aucun mal, du moment qu'il ne la touche pas. Qu'il en fasse ce que bon lui semble ! Pour ce qui est de la fabriquer, elle sera prête demain soir.

— Comment cela ?

— Je l'ai commandée à votre armurier préféré, Dougal. Celui qui a forgé votre épée.

Donnor s'affaissa comme sous l'effet d'un coup de poing. Il demeura un instant silencieux, tentant de rassembler ses pensées. Rêvait-il ? L'épuisement l'avait-il plongé dans un demi-sommeil ? Mais l'odeur de sa sueur et les douleurs dans ses muscles n'étaient que trop réelles.

— Vous êtes allés chez Dougal ? répéta-t-il enfin. Dougal de Killcairn ?

— Pourquoi pas ? N'est-il pas des plus habiles ? Puis, on dit qu'il a été enlevé par les sylphes...

— Sa femme, pas lui, murmura Donnor.

— Ce n'est pas la version que j'ai entendue.

— Peu m'importe votre version ! rugit Donnor. Que lui avez-vous raconté, à mon forgeron ? Qu'a-t-il dit en voyant un sylphe devant sa porte ?

Donnor se laissa tomber sur une chaise, stupéfait. Quelle audace ! Il n'osait imaginer la réaction de Dougal. Pourtant, il avait accepté ! Cadwyr avait dû lui donner une explication fort convaincante. Ou lui offrir de l'argent. A moins qu'il ne l'ait menacé...

Un frisson de peur lui parcourut l'échine. Si Cadwyr avait osé faire cela, jusqu'où irait-il ?

— Je lui ai dit la vérité : que nous avons besoin de la dague pour reprendre le trône de Brynhiver. Imaginez donc, mon oncle, une armée de sylphes à nos côtés... Nous n'aurions plus à attendre le réveil des chefs du Nord, à guetter l'arrivée de nos alliés lointains. A mendier des faveurs, à négocier le partage de ce qui ne nous appartient pas encore. A compter sur la solidité d'amitiés bâties sur d'anciens griefs... Avec une compagnie de sylphes, nous pourrions attirer l'ennemi vers le col d'Ardagh, puis le repousser à la mer. Renvahr et la reine n'ont aucune chance

de l'emporter contre des soldats immortels...

— Immortels..., répéta Donnor à voix basse, comprenant soudain la nature du marché. Immortels, sauf dans certains cas... Qui allez-vous tuer, prince ? Car c'est bien de cela qu'il s'agit, n'est-ce pas ? C'est la raison de votre présence ici. Vous voulez tuer quelqu'un de votre espèce. Vous êtes prêt à tout pour y arriver. Mais pour cela, il vous faut une arme en argent.

Il marqua une pause, guettant leur réaction. Cadwyr se contenta de hausser les épaules, mais Finuviel confirma son hypothèse d'un regard réticent.

— Si nous vous procurons cette dague, cette arme que vous ne devriez même pas désirer, quelles en seront les conséquences ? Qu'arrivera-t-il ensuite ?

Cadwyr sembla momentanément dépassé, et Finuviel se contenta de fixer le duc de son regard inhumain. Néanmoins, Donnor persista :

— Si vous parvenez à tuer votre ennemi, très bien. Mais si vous échouez ? Qui viendra demander des comptes à celui qui a forgé la lame... ou à celui qui a conclu le marché ?

Il jeta un coup d'œil à Cadwyr.

— As-tu réfléchi à cela, mon neveu ?

Cadwyr rougit de nouveau, et les muscles de son cou se crispèrent. Donnor ne lui laissa pas le temps de répliquer.

— Alors ? demanda-t-il à Finuviel.

Le sylphe se raidit, les yeux brillant d'une lueur qui glaça Donnor jusqu'à la moelle. Quand il lui répondit, ce fut d'une voix coupante comme une lame.

— Ce ne sont pas vos affaires, je le répète. Mais croyez-moi, le destin de mon royaume est en jeu autant que le vôtre. Si j'échoue dans cette mission, il ne restera personne pour venir vous demander des comptes.

Ces quelques mots prononcés à voix basse sonnaient vrais. Et soudain, Donnor crut reconnaître une lueur familière dans les yeux du sylphe. Un instant, il lui sembla avoir quelque chose en commun avec ce chef guerrier d'un autre monde. Mais aussitôt, les mises en garde des vieux contes lui revinrent à l'esprit. Les sylphes n'envoûtaient pas seulement leurs victimes mortelles par la voie des sens, mais aussi par des moyens plus insidieux. Après tout, ils croyaient agir de leur plein gré, ces malheureux qui ôtaient leur amulette pour suivre des sylphes dans l'Outremonde.

Il refoula tout sentiment d'affinité et réfléchit rapidement. Laisser Finuviel partir avec cette dague, sans autre engagement, serait une folie. Il avait suffisamment besoin de l'arme pour négocier avec eux, mais rien ne garantissait qu'il apporterait en échange les troupes promises.

— Quand tu lui auras donné cette dague, Cadwyr — cette dague forgée par mon propre armurier —, qu'est-ce qui nous certifie qu'il tiendra sa promesse ?

Un silence s'installa. L'air était lourd et chargé de tension. Donnor sentit des gouttes de sueur perler sur sa nuque. Enfin, Cadwyr s'éclaircit la gorge.

— C'est une question raisonnable, mon oncle. Mais rassurez-vous, Finuviel m'a donné un gage qui nous garantit que les sylphes tiendront leur part du marché.

— Assez d'énigmes, Cadwyr ! De quoi parles-tu ? Comment peux-tu être sûr de leur loyauté ?

Cadwyr échangea de nouveau un regard avec Finuviel, lequel haussa les épaules. Le jeune homme glissa alors la main dans son pourpoint et en sortit une petite bourse en cuir pâle. Elle dégagait une odeur subtilement désagréable.

— Tenez, mon oncle, puisque vous insistez...

Les yeux de Cadwyr étincelaient de malice, comme s'il s'amusait d'un secret qu'il était le seul à connaître.

Donnor dévisagea tour à tour Cadwyr et Finuviel, puis tendit la main.

Cadwyr renversa la bourse. Un filet d'argent coula dans la paume tannée du vieux duc. L'objet brillait dans la pénombre comme une petite flaque d'eau éclairée par la lune.

— Grande Mère, souffla Donnor.

D'un doigt tremblant, il étala l'objet sur sa paume. C'était une toile en filigrane d'argent, si fine qu'aucun mortel n'aurait pu la fabriquer seul.

— C'est... c'est impossible...

Il releva la tête et jeta vers les deux autres un regard horrifié.

— Dites-moi que ce n'est pas la Résille d'argent de Bran Brunebarbe.

— Tant que nous l'avons en notre possession, mon oncle, il ne fait aucun doute que Finuviel tiendra parole.

— Une promesse aussi lourde exige un gage en conséquence, ajouta le sylphe en s'inclinant.

Dans la main de Donnor, la Résille était légère, fragile, en apparence aussi innocente que les petites chaînes qui ornaient le cou de Cecily.

— Quelle malédiction as-tu attirée sur nous, Cadwyr ? murmura le duc en secouant la tête. A quelle sombre punition nous destines-tu ?

Il lui semblait que les murs se rétrécissaient autour d'eux, que l'air s'épaississait jusqu'à devenir palpable, aussi étouffant qu'une cape... ou qu'un linceul. Dans sa main, la Résille brillait, dure et glacée comme une étoile.

— Plus vite je reviendrai avec mes chevaliers, plus tôt je reprendrai la Résille, ajouta Finuviel d'une voix douce et pressante comme une caresse.

Donnor plongea son regard dans le sien, irrésistiblement attiré par la promesse contenue dans les yeux du sylphe.

« Voilà, se dit-il, la réponse à toutes mes prières adressées à la Déesse. Une victoire certaine et rapide. »

La voix de Cadwyr résonna dans le silence.

— Ce n'est pas une malédiction, mon oncle, mais notre salut. Il faudrait être fou pour refuser cette chance qui nous est offerte.

La victoire, songea Donnor. Il voyait déjà la déroute de l'ennemi, entendait la clameur de ses guerriers, la sonnerie des trompettes... Une victoire facile, à portée de main. D'ici un mois, la catastrophe de la veille, les morts et les blessés qui gisaient dans la salle seraient oubliés dans l'euphorie générale.



Quoi que l'on pensât de Cadwyr, c'était indéniablement un brillant tacticien, qui savait tourner le terrain à son avantage. L'idée du col d'Ardagh n'était pas mauvaise. Un projet s'esquissa dans l'esprit de Donnor, un plan si facile à réaliser, avec l'aide de Finuviel, que le duc s'imagina sentir déjà l'odeur du festin de la victoire. Il suffisait d'acquiescer, de rendre la Résille à Cadwyr, de fermer les yeux sur l'implication du sylphe et les manigances de son neveu en TirNa'lugh. Il se vit couronné roi : sous les acclamations de la foule, il avançait vers la Pierre reine, y montait pour l'accouplement rituel avec la terre, puis redescendait, triomphant, vers une Cecily radieuse. Il sentait même le parfum qui montait des landes dans le matin brumeux d'automne... Donnor ouvrit les yeux et, rencontrant ceux de Finuviel, sut qu'il était perdu.

Il inspira profondément et tendit la Résille à Cadwyr. Sa paume était parcourue de picotements, comme s'il avait serré dans sa main un millier de petites épingles.

— Tu joues un jeu dangereux, Cadwyr, soupira-t-il. Tu n'aurais pas dû conclure ce marché sans m'en parler.

Il fut brusquement accablé de fatigue. La peau de son dos le démangeait. Il n'avait même pas trouvé le temps de prendre un bain pendant cette journée interminable. La bougie crachotait, à présent ; le peu de lumière qui filtrait par la porte de la chambre s'était estompé, laissant la place à une obscurité profonde.

Sans dire un mot, Cadwyr remit la Résille dans la bourse en cuir, en noua les liens et la glissa sous son pourpoint. Soudain, des coups vifs retentirent à la porte.

— Qui va là ? s'écria Donnor, surpris.

— Le messenger de Tuirnach de Pentland, seigneur.

Donnor ferma les yeux de soulagement.

— Louée soit la Déesse, murmura-t-il. Enfin.

En quelques rapides enjambées, il fut à la porte, en tira le verrou et l'entrebâilla. Le couloir était éclairé de flambeaux, et Donnor plissa les yeux, ébloui, comme s'il venait de se réveiller. L'homme, ou plutôt le garçon, qui se tenait à la porte était vêtu des couleurs familières de Pentland. Ce n'était qu'un gamin, choisi pour son assise légère sur un cheval. Ses joues lisses étaient à peine ombrées de barbe.

— Un instant, murmura Donnor.

Il referma la porte, inspira à fond et se retourna vers Cadwyr et son étrange compagnon.

La pièce était vide. De la bougie éteinte montait une longue spirale de fumée qui se perdait dans les ombres des recoins. Donnor s'épongea le front et se frotta les yeux.

— Cadwyr ? chuchota-t-il.

Il n'eut pour toute réponse que le sifflement du vent dans la cheminée. La pièce était glacée : depuis que la pluie avait cessé, la température avait chuté, et le duc sentit les poils de ses bras et de son dos se dresser. Il se précipita vers la porte de sa chambre à coucher, mais il savait, avant même d'en passer le seuil, qu'elle serait aussi vide que l'entrée. Pendant un instant, il caressa vaguement l'idée que tout cela n'avait été qu'un rêve, engendré par la fatigue et l'angoisse. Puis il aperçut, sur le coin de la table, un paquet enveloppé de cuir, fermé de son propre sceau de cire rouge. Il se jeta dessus et le décacheta. C'était le message destiné aux chefs de Far Nearing. Tout à

ses intrigues, Cadwyr n'avait même pas daigné s'y rendre. Stupéfait par cette ultime trahison, Donnor chancela vers la porte et fit signe au messager d'entrer.

Alors qu'il écoutait d'une oreille distraite le garçon lui rapporter des serments de loyauté renouvelés, un pressentiment effrayant grandit en lui. Des forces avaient été mises en mouvement qui s'étendaient bien au-delà des frontières de Brynhiver. Cadwyr, son propre neveu et héritier, l'avait trompé. A quoi jouait-il ? Comment avait-il osé enfreindre ses ordres formels ? Quelle déraison le poussait à frayer avec les sylphes ? Il y avait en lui quelque chose de violent, d'imprévisible, qui éveillait la méfiance de Donnor. Certes, Cadwyr était son héritier, mais était-il le meilleur candidat pour lui succéder sur ce trône contesté ?

Un souvenir longtemps enfoui resurgit en lui : celui de Donn, son arrière-grand-père, disparu en TirNa'lugh juste avant la naissance de son fils, le grand-père de Donnor. Au retour de Donn, l'enfant — qui avait pourtant vécu fort vieux — était mort depuis longtemps. Le vieil homme avait vivoté quelques années encore. Il n'était plus qu'une ombre flétrie dont les yeux coulaient sans cesse, comme pleurant la mort de ce fils qu'il n'avait jamais connu. « Une seule chose, mon garçon, nous protège d'eux », disait-il. Donnor entendait encore sa voix grinçante, voyait ses yeux sombres brûler dans son visage ridé. « La Résille d'argent de Bran Brunebarbe, béni soit-il. Tant que tu portes ton amulette, tu es en sécurité. Ne l'enlève jamais, quoi qu'ils te promettent. »

Il posa machinalement la main sur l'amulette qu'il portait sur une chaîne d'argent. « Je l'ai sur moi », s'entendit-il dire d'une voix fluette à son aïeul. Je l'ai sur moi, se répéta-t-il à présent, frottant le disque entre le pouce et l'index. Mais à quoi bon, en fin de compte ? Elle n'avait pas suffi à le protéger. Son arrière-grand-père avait oublié de lui dire le plus important : quand les sylphes voulaient obtenir quelque chose des mortels, rien, pas même tout l'argent du monde, ne pouvait les arrêter.

Un toussotement du messager arracha Donnor à sa rêverie. Il comprit que le garçon avait fini de parler, qu'il attendait maintenant une réponse. Il déglutit et se passa la main sur le crâne. La guerre, en définitive, était l'affaire des jeunes gens. Il maudit une fois de plus le jour où Hoell s'était marié et s'obligea à penser en guerrier, même s'il n'était en réalité qu'un vieillard fatigué.

S'il livrait bataille dans la quinzaine, les hommes de Tuirnach n'auraient pas le temps de lui venir en aide. Mieux valait, en tout cas, tenir les mortels le plus possible à l'écart du champ de bataille. Il y aurait moins d'explications à donner, ainsi. Et puis, les bardes pourraient d'autant mieux broder, si les témoins n'étaient pas trop nombreux. Non, il n'appellerait pas Tuirnach au col d'Ardagh.

Curieusement, les mots avaient du mal à sortir de sa bouche. Pourquoi avait-il l'impression de prononcer une condamnation à mort ?

— Dites à Tuirnach, déclara-t-il enfin, de nous attendre au fort de Killcarrick.

— C'était Cadwyr, j'en suis sûre. Je l'ai vu aussi nettement que je te vois devant moi. Je le jure, Kian, sur le sang de ma mère.

Cecily releva le menton et défia le chevalier du regard.

Le soleil couchant teintait la chambre de lueurs rosées. Dehors, les derniers nuages de pluie

s'enfuyaient dans le crépuscule bleuté, poussés par un vent frais et pur venu de l'ouest. Une petite brise, bénéfique après l'étrange vague de chaleur, soufflait par les fenêtres ouvertes au-dessus de la banquette où se tenait la duchesse. Du cabinet de toilette attendant flottait la voix d'Eofe, la femme de chambre, qui fredonnait des bribes de chansons en brossant les robes d'hiver de Cecily avec des branches de lavande et de romarin. Ce n'était pas une occupation habituelle à cette heure de la journée, mais sa présence mettait la rencontre de Kian et de Cecily au-dessus de tout soupçon.

Kian la dévisagea, consterné.

— Puisque vous en êtes aussi certaine, je suis forcé de vous croire. Mais je ne puis imaginer pourquoi Cadwyr rendrait visite à Donnor en secret. A moins qu'il n'apporte de très mauvaises nouvelles.

— Et si c'était pour le tuer ?

— Le tuer ?

— N'avez-vous pas essayé de me dire cela, tout à l'heure ? Que Cadwyr aimerait se débarrasser de Donnor... pour s'emparer du trône à sa place ?

Kian se rembrunit et il secoua la tête avec force, faisant tressaillir la plume glissée dans ses nattes.

— Non, Cecily, vous m'avez mal compris. Je n'ai jamais insinué que Cadwyr s'abaisserait à... un tel déshonneur.

— Mais c'est tout de même possible ? Il n'y a pas une heure, vous disiez que Donnor était un vieillard, vaincu d'avance. Et si Cadwyr était du même avis ? S'il considérait que c'était son devoir de supprimer Donnor pour sauver la rébellion ? Je vous dis que je l'ai vu prendre l'escalier de derrière, et je vous jure, sur mes enfants jamais nés...

Kian baissa les yeux, mais Cecily eut le temps de voir s'estomper son expression incrédule. Il leva les mains pour l'interrompre.

— Je vous crois, Cecily, quand vous me dites avoir vu Cadwyr. Simplement, je ne pense pas qu'il choisirait une heure pareille pour tuer Donnor.

Il fit un geste en direction du cabinet de toilette, où Eofe entonnait de sa voix aigrelette une complainte mélancolique.

— Le château grouille de monde. D'un moment à l'autre, Donnor sera dérangé par le messenger de Tuirnach. Cadwyr aurait vraiment très peu de chances de s'en tirer à bon compte. Et il est loin d'être stupide. D'ailleurs, vous m'avez bien dit avoir vu un deuxième homme ?

— J'ai dit que je croyais en avoir vu un, précisa-t-elle. Mais ce n'était sans doute qu'un effet de lumière.

Il avança d'un pas, et elle sentit son cœur manquer un battement.

— Tout de même..., reprit-il. J'ai du mal à me figurer Cadwyr se faufilant ici comme un voleur, au crépuscule. Ce serait bien la première fois que Sa Seigneurie ne se fait pas annoncer. Mais si c'est le cas, qu'il soit seul ou accompagné d'un mystérieux complice, le mieux est encore de le surveiller discrètement jusqu'à ce qu'il abatte son jeu.

Il s'interrompit un instant, songeur.

— Possédez-vous, par hasard, un corselet ou même des bijoux en argent ?

— Bien sûr... Pourquoi cette question ?

— Il m'est venu à l'esprit, pendant que je m'habillais, que vous devriez porter le plus possible d'argent sur vous. Après ce que je viens de voir... Je n'aimerais pas que des griffes comme celles-là se posent sur votre belle peau...

— Kian, emmène-moi.

Les mots lui avaient échappé : elle resta interdite, surprise par ses propres paroles. Mais c'était le cri du cœur, pensa-t-elle. C'était ce qu'elle désirait le plus au monde.

— Avec toi, je serai en sécurité. Nous lèverons l'armée ensemble.

Il posa sur elle un regard plein de tristesse, qui causa une douleur presque physique à Cecily.

— Tu sais que c'est impossible.

Il marqua une pause.

— Ecoute, Cecily. S'il y a un risque, même infime, que Cadwyr conspire contre Donnor, il vaut mieux que tu restes ici pour garder un œil sur lui, tu ne crois pas ?

Il lui caressa la joue d'un doigt rugueux, tandis qu'elle ravalait un sanglot.

— Cecily..., chuchota-t-il. Il faut du courage, à présent. Ne te demande pas pourquoi tout cela nous arrive. Il faut faire face, c'est tout.

Dans la pièce voisine, Eofe s'était arrêtée de chanter.

Cecily croisa les bras et regarda par la fenêtre. La journée maussade s'achevait par un coucher de soleil rougeoyant. Dans la vallée en contrebas, les pins argentés, touchés par les derniers rayons de lumière, se teignaient de pourpre. Plus près, de l'autre côté de la cour, des torches flambaient le long des remparts et des tours de guet. Leurs ombres orange dansaient sur le visage de Kian. Après une semaine de beau temps, l'air était devenu frais et piquant. L'hiver serait bientôt là.

Les arguments de Kian, qu'elle savait irréfutables, pesaient sur elle comme un boulet. Elle baissa les yeux vers l'épaisse alliance que Donnor avait passée à son doigt presque huit ans auparavant, seul maillon visible des puissantes chaînes qui la retenaient ici. Soudain, elle eut une idée.

Son coffre à bijoux était rangé sous la banquette. Elle s'agenouilla, ouvrit un tiroir secret et en sortit une lourde chaîne d'argent. Elle la tint devant elle, laissant s'y refléter la lumière rosée. Entre ses doigts, le bijou brillait et se tortillait comme une chose vivante.

— Prenez-la, s'il vous plaît. Portez-la sur vous. Elle vous protégera.

Il eut d'abord l'air surpris, puis ému.

— Désormais, madame, je n'ai plus rien à craindre des griffes des gobelins. Ce collier contient assez d'argent pour protéger tous les hommes de ma compagnie réunis.

— Qu'il en soit ainsi.

Les yeux de Cecily se remplirent de larmes tandis qu'il baissait la tête. Elle fit glisser la chaîne

sur ses tresses lisses, et déposa un baiser sur son front.

Il se redressa lentement, puis tira ses gants de sa ceinture.

— Un jour, Cecily, je vous le promets, nous chevaucherons ensemble à travers le pays. Je vous considère déjà comme ma reine et, un jour, vous serez celle de notre pays tout entier. Je le vois aussi clairement que je vois le soleil se coucher au-dessus des murs de Gard. Mais votre heure n'est pas encore venue. Pour l'instant, je dois faire mon devoir, et vous devez rester ici pour surveiller Cadwyr.

Il s'arrêta et la contempla un instant.

— D'ailleurs, vous êtes en sécurité ici, bien plus que si vous m'accompagniez. Puisque vous êtes l'avenir de Brynhiver, je dois veiller à votre sûreté. Le château ne tombera pas facilement. Il est bien défendu, et le Prétendant réfléchira à deux fois avant d'attaquer, sachant qu'il risque la riposte de nos nombreux alliés.

Cecily se sentit tout à coup fatiguée et désorientée. Elle était une reine, avait dit Kian, mais le seul moment où elle en était convaincue, c'était lorsqu'il se trouvait auprès d'elle.

En son absence, elle ne ferait que jouer son rôle habituel. Rester au château pour soigner les blessés. S'assurer que le vin, l'hydromel et l'eau-de-vie coulaient à flots. Et si on lui réclamait de la musique, chanter. A quoi bon retenir Kian plus longtemps ? Il avait cette expression que prennent les hommes quand ils sont impatients de partir. Elle soupira profondément.

— Jusqu'où irez-vous, ce soir ?

— J'espère atteindre le Daraghduin avant minuit. Nous y ferons étape, et franchirons le fleuve demain matin. En nous pressant, nous serons à Killcarrick avant le soir et, le lendemain, nous nous séparerons. Cinq ou six hommes m'accompagneront au village de Dougal, les autres se déploieront à travers le pays.

— Que dois-je dire à Donnor ? Quand reviendrez-vous ?

— Dans une semaine ou deux. Vous aurez de mes nouvelles, de toute façon.

Il hésita un instant.

— Je me demande ce que nous allons découvrir là-bas.

Cecily résista à l'envie de se jeter dans ses bras. Dans la pièce d'à côté, le fredonnement reprit et, cette fois-ci, la duchesse reconnut la chanson. Le chevalier et sa dame s'en allaient tous deux par les vastes plaines... On ne pouvait accuser Eofe de manquer d'à-propos, songea Cecily, et elle sourit malgré elle.

— Ne quittez pas la chaîne d'argent. Que la Déesse vous garde.

— Et vous de même, madame.

Il s'inclina, déposa un baiser brûlant sur la paume de sa main, s'entoura de sa cape et la quitta. Dès que la porte se referma, Cecily murmura une incantation protectrice : O soleil couchant, veille sur lui quand minuit sonnera. Le bruit de ses pas s'estompait rapidement au bout du couloir. Elle répéta le sortilège trois fois, visualisant une route éclairée par la lune, un voyage sans incidents et une arrivée rapide au fort du Daraghduin... Elle releva la tête. Dans la porte se découpait la silhouette d'Eofe, les mains jointes devant sa robe grise, le regard plein d'inquiétude. Cecily se

força à sourire malgré le sombre pressentiment qui l'habitait.

— Demain, dit-elle en désignant du menton les coffres sous la fenêtre, nous pourrions trier mes bijoux, Eofe.

— C'est une excellente idée, madame.

Elles échangèrent un regard entendu, et Cecily comprit que sa femme de chambre savait à quoi s'en tenir.

La porte de la bibliothèque se referma derrière eux sans le moindre bruit. Nessa se retourna, étonnée, tandis qu'Artimour continuait à avancer. Elle se précipita à sa suite, le fracas de ses semelles de bois résonnant dans le grand couloir dallé aux murs blancs et lisses. Son compagnon marchait à pas rapides et feutrés, dans des bottes de cuir qui lui allaient comme une seconde peau.

Il se déplaçait avec toute la grâce silencieuse d'un félin et Nessa trotta derrière lui, essayant de faire le moins de bruit possible. Elle savait qu'il était plus troublé par sa présence que les autres sylphes. Il enrageait d'avoir perdu trois de ses hommes, c'était tout à fait compréhensible. Une telle nouvelle aurait affecté n'importe quel capitaine. Mais il y avait autre chose. Le mouvement de recul qu'il avait esquissé en l'apercevant, sa moue dédaigneuse tandis qu'il l'inspectait de la tête aux pieds... Puis cette façon de se renfoncer dans son fauteuil, le nez plissé, comme si son odeur l'incommodait — tout cela le distinguait des autres sylphes. A vrai dire, c'était précisément la réaction qu'elle aurait attendue d'un seigneur mortel. C'était cela qui avait éveillé son attention. Si la moitié sylphe d'Artimour était un tant soit peu attirée par elle, une autre partie de lui n'était que trop clairement dégoûtée.

Il semblait furieux, justement, qu'elle eût deviné ses origines humaines. Nessa se demandait qui pouvait bien être son père. Une idée folle lui traversa l'esprit : et si c'était le grand Bran Brunebarbe lui-même ? Artimour serait alors le fils de son héros d'enfance... Elle ralentit sa course et le suivit du regard, ébahie. Ses cheveux étaient bien bruns, d'un brun riche et foncé, traversé de reflets roux. Était-ce possible ? Existait-il d'autres semi-mortels comme lui ? Sa propre mère avait pu porter l'enfant d'un sylphe... Peut-être avait-elle un demi-frère ou une demi-sœur en Faërie ! C'était la première fois qu'elle envisageait cette possibilité. Une chose était sûre, on n'entendait jamais parler d'enfants nés de telles unions. Quelle sorte d'enfance avait eue Artimour dans l'Outremonde ? Avait-il même rencontré son père mortel ?

Une foule de questions se bousculaient dans son esprit, mais le beau visage d'Artimour était si sombre, si fermé, qu'elle se mordit la langue. Et ce fut en silence qu'elle admira les vastes salles qu'ils traversèrent, dont le luxe et le confort, d'après le peu que savait Nessa, étaient sans égal dans l'Ombre. Même le roi de Hombrie, de l'autre côté de la mer, et l'empereur d'Aquilée, au sud, ne pouvaient avoir d'aussi beaux palais. Et ce n'était là qu'un poste frontière isolé, avait dit Artimour !

Au détour d'un couloir, ils pénétrèrent dans une immense salle au plafond cathédrale. Nessa eut l'impression d'entrer dans une forêt. Les grands cintres en chêne qui soutenaient le plafond brillaient comme des branches d'arbres arrosés de soleil. La lumière entraînait à flots par de hautes fenêtres à meneaux percées dans les murs.

Des tentures aériennes, blanches, bleues et mauves, pendaient aux fenêtres. Elles étaient ornées de motifs fantasques et lumineux, comme dessinés avec des fils incandescents. A cette heure, la salle était déserte. De longs bancs et des tables à tréteaux s'empilaient contre les murs. Le regard de Nessa fut attiré par un éclat de couleur entre les chevrons du toit. Elle leva la tête et resta bouche bée. La charpente était ornée de grappes de raisin peintes, si habilement imitées qu'elle crut presque les voir remuer dans la brise.

— Ce n'est pas un trompe-l'œil, dit Artimour abruptement.

— Comment ? bégaya-t-elle en sursautant.

— La vigne. Elle bouge vraiment. Elle pousse, aussi : nous avons finalement dû la tailler, il y a quelques années. Parfois, on peut même en cueillir quelques grains.

D'un coup, Nessa comprit qu'ici, ce n'étaient pas seulement les couleurs, les matières et les sons qui étaient différents. C'était la structure même des choses. Elle croisa les yeux d'Artimour et, dans leurs profondeurs vert-de-gris, elle lut quelque chose de plus que la méfiance. Son expression lui disait qu'elle aussi était différente de tout ce qu'il avait connu jusqu'alors. C'était un mélange de curiosité, de nostalgie et... Non, c'était impossible. Sans doute n'était-ce qu'un effet de lumière. Pourtant, cela ressemblait bien à du désir.

Mais déjà il lui tournait le dos.

— Venez, jeta-t-il.

Elle trottina derrière lui, aussi balourde et maladroite qu'une vache échappée de l'étable. Chaque fois qu'elle posait les yeux sur Artimour, le désir lui brûlait le ventre. En était-il de même pour le sylphe ? Elle pensa à Griffin. De l'avis de tous, c'était un beau gars bien bâti ; mais à la vue d'Artimour, les mains de Nessa devenaient moites et ses genoux flageolaient. Son pouls s'accélérait rien qu'à l'idée qu'il puisse éprouver pour elle autre chose que du dégoût. Il avait tout de même promis de l'aider. Peut-être la trouverait-il moins repoussante si elle prenait un bain... En attendant, il marchait à grands pas devant elle, comme pour mettre le plus de distance possible entre eux. Tiendrait-il sa promesse ? Si elle avait bien interprété la lueur dans ses yeux, il le ferait sans doute. Peu à peu, Nessa commençait à comprendre ce qu'avait ressenti sa mère.

Arrivé dehors, Artimour s'arrêta en haut des marches qui menaient à la cour et leva les yeux. Le soleil était à présent monté au-dessus des arbres. Il n'y avait pas un seul nuage, et le ciel vibrait d'un bleu intense et radieux tel que Nessa n'en avait jamais vu. C'était comme si tout, dans ce monde, brillait d'une flamme intérieure, comme celle d'une bougie derrière un parchemin. Elle comprenait, à présent, pourquoi les sylphes donnaient au monde des mortels le nom d'Ombre.

— Il est bientôt midi, déclara Artimour. Ce n'est pas la meilleure heure pour traverser la frontière, mais c'est la plus sûre.

— C'est au crépuscule que les gobelins chassent.

Sans y penser, elle répéta les mots qu'il avait prononcés et, pour la première fois, elle vit Artimour sourire. C'était un vrai sourire, qui fit miroiter des reflets noisette dans ses yeux sombres. Et ce sourire infusa dans le corps épuisé de Nessa une énergie retrouvée, enivrante. C'était comme si elle se réveillait après un long sommeil. Troublée, elle porta son regard vers le fond de la cour, où des rangs de soldats sylphes s'entraînaient face à face, en un gracieux ballet d'épées et de lances. Mais elle ne put oublier la présence d'Artimour à son côté.

— Venez, dit-il de nouveau.

Et le charme fut rompu.

Elle revint à la réalité en sursautant. Le valet qui l'avait conduite jusqu'à Artimour menait vers eux un grand cheval noir harnaché. Nessa se tourna vers son compagnon avec un regard interrogateur.



— Je vous raccompagne moi-même à la frontière, expliqua-t-il. Ce n'est qu'un petit détour sur ma route. La selle est assez grande pour deux, du moins sur une courte distance.

Il tenait donc à s'assurer qu'elle ne tenterait pas de rester en Faërie. A vrai dire, elle n'y avait même pas songé : l'idée que Griffin pût être la proie d'une expédition de chasse gobeline lui en avait ôté toute envie. Elle hasarda un coup d'œil vers la selle du cheval, richement décorée et lustrée. Un sac de voyage était sanglé sur la croupe de l'animal. La selle semblait certes assez grande, et très confortable. Néanmoins, y monter à deux impliquait un contact rapproché et prolongé. Soudain, Nessa s'aperçut qu'elle était incapable d'affronter le regard d'Artimour. Quand il lui tendit la main, ses joues s'empourprèrent.

— A moins que cela ne vous dérange de monter avec moi ?

A sa consternation, elle se sentit rougir de plus belle. Elle leva le menton, le visage en feu.

— Pas du tout.

Il lui fit signe d'avancer, et Nessa remarqua le frémissement de ses narines. Donc, il n'était pas tout à fait insensible à l'effet particulier qu'elle exerçait sur les sylphes. A moins qu'il ne fût simplement indisposé par son odeur.

— Montez, alors.

Il la hissa sur le dos de l'étalon aussi aisément que si elle avait été une enfant. Puis, d'un geste vif, il se mit en selle derrière elle.

— Trouver la frontière en plein jour ne sera pas aisé. Mais je crois deviner par quelle porte vous êtes passée.

Un mot, un geste de son compagnon suffirent à faire ouvrir les grilles massives du fort. Le grand cheval se mit en marche. Artimour tenait les rênes d'une seule main — une main large et ombrée de poils sombres, comme celles de Dougal, mais si propre qu'elle voulut cacher les siennes. Devant lui, Nessa laissa maladroitement pendre ses jambes. Elle tenta de se tenir droite, mais le soleil lui chauffait le visage, et, bercée par le pas régulier du cheval, grisée par le doux parfum qui émanait du sylphe, elle glissa dans une espèce de torpeur.

Elle était vraiment très fatiguée. Depuis la disparition de son père, presque un jour entier s'était écoulé, pendant lequel elle n'avait pas fermé l'œil une seule minute. Sa tête dodelina, puis retomba doucement contre la poitrine d'Artimour. C'était un appui aussi solide et doux que son endroit préféré, un petit tertre au-dessus du lac, où l'herbe des dunes faisait place au thym sauvage.

Ses paupières s'alourdirent. Peut-être rêvait-elle. Il lui sembla traverser une longue allée de chênes, d'érables et de hêtres aux teintes flamboyantes, ponctuée çà et là de grands pins sombres et solennels. Des feuilles tombaient des branches et flottaient dans l'air comme des flocons d'or. Le soleil rayonnait, incandescent, derrière les arbres. L'air était chargé de résine et du parfum musqué des feuilles mortes. Nessa sentit une petite brise lui caresser doucement les cheveux, comme le faisait son père quand elle n'arrivait pas à dormir.

Derrière elle, Artimour chevauchait tranquillement. Son corps ondulait au rythme du cheval, solide comme un arbre et souple comme un roseau. Au début, il s'était tenu droit et rigide, mais, peu à peu, il s'était décontracté, laissant son corps épouser celui de Nessa. Bientôt, toute gêne fut oubliée : elle crut presque reposer dans son petit lit sous les toits, dans la maison de son père. Les

battements de son cœur ralentirent, résonnèrent dans ses veines, et le temps sembla s'allonger. Les secondes s'égrenaient, cristallines, une à une. Elle ferma les yeux, respirant les effluves mêlés du sylphe et du cheval, et écouta le bruit étouffé des sabots contre le sentier couvert d'aiguilles de pins.

Elle pensa à sa mère, enlevée par un chevalier sylphe. Sans doute lui avait-il fait le même effet qu'Artimour lui faisait à elle. De fait, Nessa ne se souciait plus de savoir où la conduisait le grand cheval noir, dès lors que ce rêve ne s'arrêtait jamais... Sa mère avait-elle éprouvé le même sentiment, tandis qu'elle se laissait emporter au plus profond de la Faërie, loin de l'enfant et de l'époux qui l'attendaient dans leur petite maison près de la forge ? Une nostalgie familière l'envahit, puis l'ancienne douleur resurgit, celle de l'enfant abandonnée. Comment as-tu pu me laisser ? demanda-t-elle pour la millième fois au fantôme de sa mère. Mais aujourd'hui, l'air parfumé de la Faërie, le bruissement de la forêt lumineuse, la présence d'Artimour à ses côtés lui soufflèrent une réponse... Comprends-tu, ma fille, maintenant ? Ce n'était qu'un murmure qui se perdit dans le vent. Nessa rêvait. Mais pour la première fois, elle eut l'impression de retrouver un lien avec sa mère oubliée. D'être apaisée, entourée par une présence tangible. Elle s'abandonna au sommeil, bercée par le balancement régulier du cheval... avant de se redresser d'un coup. Son père ! Était-il prisonnier, lui aussi, d'un pareil envoûtement ?

Elle lutta contre cette langueur qui menaçait de lui faire perdre la tête, et se cramponna à la réalité comme si sa vie en dépendait. Elle devait rentrer chez elle, prévenir les villageois du danger. Puis, en attendant Artimour, elle pourrait tenter de découvrir l'identité des mystérieux visiteurs de la veille. En fin de compte, il y avait une chance, mince mais réelle, pour que la disparition de Dougal ne fût pas liée à l'apparition du gobelin. Son père avait reconnu l'un des voyageurs, se souvint-elle. Qui était-ce donc ? Soudain, elle eut hâte d'être de nouveau au village.

— Où allons-nous ? demanda-t-elle à Artimour par-dessus son épaule.

— Aussi près que possible de l'endroit où mes soldats vous ont trouvée, murmura-t-il, les yeux fixés sur l'horizon.

Sa bouche était tirée, et il évita son regard. Nessa voulut lui demander si les trois éclaireurs avaient été retrouvés, mais les épaules raides de son compagnon l'en dissuadèrent. Mieux valait se taire, jugea-t-elle. Des questions inopportunes ne feraient que rouvrir une plaie trop récente.

Ils virèrent à gauche, suivant le tracé d'un ruisseau qui serpentait entre les arbres. La forêt devenait plus dense, maintenant. Comment Artimour pouvait-il s'y retrouver ? A plusieurs reprises, il guida sa monture vers le bord de l'eau. Ils traversèrent et retraversèrent le petit cours pendant quelques centaines de pieds, puis il tira sur les rênes du cheval et s'arrêta. De longs rais de soleil filtraient entre les cimes des arbres et illuminaient la voûte de la forêt. Nessa se retourna vers Artimour, qui fronçait les sourcils.

— Que se passe-t-il ?

Le cheval piaffait et secouait la tête, comme devant un obstacle.

— Quelque chose d'étrange. Ce n'est pas comme d'habitude. La frontière est bien là, au milieu du ruisseau, mais quelque chose la tient fermée. Quelque chose qui se trouve de l'autre côté.

— De l'autre côté ? Dans mon monde ?

Nessa fouilla du regard l'air devant elle, tentant d'apercevoir cette frontière invisible, mais elle ne vit rien d'autre que le scintillement du soleil sur l'eau du ruisseau, qui s'écoulait, rapide et joyeuse, entre des touffes de cresson verdoyantes.

— La voyez-vous vraiment, cette frontière ? demanda-t-elle.

— Disons que je la sens plus que je ne la vois. Mais je ne comprends pas...

Il s'interrompit et jeta autour d'eux un regard sombre.

— Redites-moi comment et par où vous êtes venue.

— J'ai suivi un ruisseau un peu comme celui-ci.

— Bien. Ce ruisseau se jette dans la rivière. Et le vôtre, savez-vous où il mène ?

— Dans le lac. Ce n'est même pas un vrai ruisseau. La moitié du temps, il est asséché. Mais cette année, nous avons eu beaucoup de pluie...

— Ainsi, dans l'Ombre, il se termine dans un lac, murmura Artimour, songeur.

Il leva la main et parut chercher à tâtons quelque chose d'invisible.

— Elle est ici, je la sens. Mais elle est scellée.

Nessa avança timidement sa main, mais ne sentit rien. Elle la déplaça lentement devant elle, imitant les gestes d'Artimour, tentant de discerner quelque chose. Mais il n'y avait là rien de tangible.

— Je ne sens pas vraiment de différence, dit-elle enfin.

— Evidemment, répliqua-t-il d'un air agacé.

Il descendit de cheval et s'éloigna de quelques pas, la main tendue à l'horizontale, suivant le ruisseau d'un côté, puis de l'autre. Finalement, il s'arrêta à vingt pas de Nessa, les pieds plantés de part et d'autre du cours d'eau, et posa ses mains sur ses hanches.

— Je ne comprends pas, marmonna-t-il comme pour lui-même. Quelle est cette magie étrange ?

— Que se passe-t-il ? Qu'est-ce qui ne va pas ? lança-t-elle.

Sous elle, le cheval avança de quelques pas. Nessa jeta un coup d'œil hésitant aux rênes. La bête allait-elle prendre ses jambes à son cou ? Mais elle ne fit que hennir, comme pour rappeler son maître. Au même moment, l'estomac de Nessa gargouilla bruyamment. Heureusement, Artimour ne parut pas l'entendre.

— La frontière est bien scellée du côté mortel. Comme s'il y avait dans l'Ombre une Résille qui nous empêchait d'y entrer. C'est bien la première fois que je vois une chose pareille.

Il leva les yeux et la fixa du regard.

— Il semblerait qu'à votre insu, vous m'ayez apporté une troisième information, et des plus intrigantes... Me voici triplement votre débiteur. En tout cas, il est impossible de passer la frontière ici. Nous devons trouver une autre porte.

Il revint vers elle et se remit en selle d'un geste souple. Nessa s'appuya de nouveau contre lui. Chauffé par le soleil, le velours tiède de son pourpoint caressa la peau nue de son bras. Doux comme la peau d'une pêche, pensa-t-elle... Et l'eau lui vint à la bouche. Quel dommage d'avoir perdu le sac de Griffin ! Il lui faudrait trouver un moyen de le remplacer. Il y tenait comme à la

prunelle de ses yeux...

Ses paupières se fermèrent pour de bon et elle sombra dans le sommeil.

Quand elle rouvrit les yeux, ils étaient arrêtés sur une berge. D'une saillie rocheuse sur le côté, l'eau tombait dans un grand bassin. L'inclinaison du soleil était telle que les pins sombres de la rive d'en face s'y reflétaient en une image parfaitement nette, quoique renversée. Nessa cligna des yeux, éblouie.

— Nous y sommes, dit Artimour. Pour autant que je sache, c'est la porte la plus large à des lieues à la ronde. Celle que vous avez empruntée ce matin n'est pas loin, mais vous ne ressortirez pas tout à fait au même endroit. Saurez-vous retrouver votre chemin ? Les gens qui vivent dans ces parages vous aideront-ils ?

— Je me débrouillerai, répliqua Nessa.

Elle connaissait mieux que personne les sentiers et les villages autour du lac. Mais les yeux d'Artimour restaient fixés sur elle, emplis de trouble. Que voulait-il ? A son grand étonnement, elle comprit qu'il s'inquiétait pour elle. Il avait mieux écouté qu'il n'y paraissait ses explications au sujet de son père et des gens du village. Il tiendrait sa promesse, elle en était certaine, à présent.

Il descendit de cheval, lui tendit les bras, l'enleva du dos du grand étalon. Nessa déplia ses jambes courbaturées, se redressa avec effort et rattacha ses cheveux.

— Savez-vous nager ?

— Bien sûr, répondit-elle. Tout le monde sait nager.

— Non, demoiselle, pas tout le monde.

Devinait-elle une lueur d'amusement dans ses yeux ? Ou n'était-ce que du mépris ?

— Les corps des noyés de l'Ombre font parfois surface sur notre rive.

— Mon père sait nager. Il ne s'est pas noyé.

— Je ne voulais rien insinuer de la sorte.

L'étincelle brilla de nouveau dans ses yeux, puis s'éteignit. Il hésita, comme s'il allait ajouter quelque chose, puis sembla y renoncer. Avait-il voulu lui poser une question sur Dougal ?

Il indiqua d'un geste la rive opposée.

— Quand vous arriverez de l'autre côté, vous serez dans l'Ombre. Je ne puis cependant vous dire exactement où.

Sa voix était hachée, et elle eut la nette impression qu'il désirait la voir partie.

— Promettez-vous de venir à Killcairn ? Le jurez-vous ?

Il s'étira de toute sa hauteur et la toisa du regard.

— J'ai envers vous, mademoiselle, une triple dette. Mon honneur ne me laisse guère le choix.

Il ôta de son doigt un rubis serti dans un anneau d'or et lui prit la main.

— Recevez ce gage de ma fidélité. Que je brûle dans le ventre de la Vieille Mère si je manque à ma parole, dit-il en s'inclinant.

Les adieux maladroits de Griffin revinrent à l'esprit de Nessa. Et si cet homme — ce semi-

mortel au regard aussi impénétrable que la surface du lac par un après-midi d'été — s'avisait de poser ses lèvres sur les siennes ? Il la fixait intensément. A coup sûr, il allait lui dire qu'il la suivait en Brynhiver, sans plus attendre... Le cri d'un héron déchira l'air. L'oiseau plongea de son rocher et disparut dans l'écume au bas de la chute d'eau. Artimour prit les mains de Nessa, les porta à sa bouche et posa un baiser sur ses doigts, tout près de la bague.

— Qu'elle vous garde.

Elle baissa les yeux vers la bague. La pierre ovale aux reflets incarnats paraissait aussi incongrue à son doigt que ses mains crasseuses dans les gants soyeux et immaculés d'Artimour. Ou que ses bottes lourdes et grossières, à côté de celles du sylphe... Ses bottes ! Elle ne pouvait nager avec de tels poids aux pieds... Avec un soupir, elle dégrafa la broche qui tenait sa cape. Ce n'était qu'un simple disque de fer poli, orné d'une boucle en fil de cuivre, mais elle y tenait, car c'était un cadeau de son père. Elle tendit sa cape à Artimour, remonta sa tunique aussi haut qu'elle l'osait et la fixa avec la broche, s'assurant qu'elle tenait bien. Il n'était pas question qu'elle se décroche dans l'eau ! Puis elle se pencha, ôta maladroitement ses bottes et, à regret, les posa devant elle. C'étaient ses chaussures préférées, et elle n'avait aucune chance de les remplacer. Le cordonnier qui les avait fabriquées était reparti vers d'autres contrées et n'avait plus reparu depuis deux ans. Elle ne pouvait se résoudre à les abandonner, et il le fallait pourtant. Une idée lui vint subitement.

— En Brynhiver, lorsqu'on prononce de tels vœux, la coutume est d'échanger des gages.

— Dans les circonstances présentes, répondit Artimour, visiblement surpris, je ne puis vous demander...

— Tenez ! dit-elle en se relevant. Ce sont mes bottes de travail préférées. Ramenez-les-moi quand vous viendrez reprendre votre bague.

Il parut d'abord déconcerté, puis complètement abasourdi, avant de lui adresser enfin un sourire empreint de respect forcé.

— C'est un gage insolite, demoiselle, mais sans doute approprié. Je vous rapporterai aussi votre cape.

Il s'inclina de nouveau, coinça les bottes sous son bras et fit un geste vers l'eau.

— Partez, maintenant. Le reflet n'est jamais plus net qu'à cette heure de la journée. Il s'estompe à mesure que le soleil descend.

Nessa se retourna vers la rive, le cœur incertain. Il lui semblait se trouver à la croisée des chemins. Elle retournait dans le monde qu'elle connaissait, mais quelque chose lui disait qu'en son absence, tout aurait changé. Elle redressa les épaules, leva le menton, s'assura une dernière fois que sa broche était bien accrochée et entra dans l'eau, aussi résolue que lorsqu'elle avait décapité le goblin. Le fond de la rivière était tapissé de galets lisses et serrés, comme les pavés d'une route. La route de TirNa'lugh — c'est ainsi que l'appelaient les vieux contes. Nessa ne se retourna pas.

Quand l'eau lui arriva à la taille, elle plongea. Elle s'enfonça à grandes brasses sous l'eau froide et pure, luttant contre la peur tenace qui menaçait à tout instant de la submerger. Et si je ne retrouve pas la sortie... Tant de choses étranges s'étaient passées en un jour... Elle avait le sinistre pressentiment que rien ne serait jamais comme avant. Et si la Résille avait perdu de son

pouvoir ? Si les gobelins envahissaient Brynhiver ?

Il ne fallait pas y penser. Pas maintenant. Juste nager, nager calmement. Sentir la caresse de cette eau claire qui emportait tout : la sueur, la crasse et le sang, et cette terrible odeur de gobelin. Les flots l'entourèrent, gonflèrent d'eau ses cheveux et sa tunique de lin. Sa ceinture était lourde et froide contre son ventre. Soudain, ses pieds se heurtèrent à des pierres au fond de l'eau. Une dernière brasse, et elle émergea dans la brume épaisse qui flottait à la surface du lac.

Elle se fraya un passage jusqu'à la berge et sortit de l'eau. Ses cheveux et tout son corps dégoulaient, sa tunique lui collait à la peau. Ainsi se retrouva-t-elle sur la plage rocailleuse comme un enfant viendrait au monde : trempée, pieds nus, sans cape, amulette, ni même un sou en poche. L'air était calme, limpide et étrangement doux pour la saison. Tout était silencieux dans la lumière pâle. Ce devait être le matin, très tôt.

Elle distingua dans la brume un sentier qui traversait la plage, partant d'un long ponton de pêche qu'elle ne reconnaissait pas. Mais à la forme familière des barques qui y étaient amarrées, elle sut qu'elle était revenue. Il y avait cependant quelque chose de bizarre, se dit-elle en avançant sur le sable. Le silence. A en juger par le nombre d'embarcations autour du ponton, elle devait se trouver tout près d'un grand village, mais elle ne distinguait pas un bruit d'activité humaine. Le sentier vira abruptement vers la droite ; un groupe de maisonnettes serrées apparut au loin. Nessa laissa échapper un soupir de soulagement en reconnaissant le village de Killcrag. Elle n'était qu'à une bonne heure de marche de Killcairn. Peut-être même qu'un villageois charitable la ramènerait dans sa charrette. Elle expliquerait qu'elle s'était mouillée en cherchant son père. Dans le lac ? ironisa une petite voix en elle, tandis que l'eau coulait de ses épaules et dégoulinait sur ses jambes nues.

« Peu importe, se dit-elle. Il faut trouver quelqu'un, n'importe qui. Et peut-être une tunique sèche. Et surtout, quelque chose, à manger... »

Son ventre, en effet, gargouillait de plus en plus fort.

Un profond silence régnait tout alentour. Pourtant, si elle ne se trompait pas, c'était l'heure où le village devait normalement se réveiller. Elle s'attendait à entendre des chiens aboyer, des enfants geindre en accomplissant les premières tâches de la journée, des femmes crier leurs salutations de maison en maison, tandis que l'odeur du gruau montait dans l'air. Mais le village était désert.

Nessa poussa la porte de la première maison. Avant même d'en passer le seuil, elle savait qu'elle n'y trouverait personne, car la cheminée ne fumait pas. Dans le foyer gisait une bûche à moitié consumée, apparemment éteinte à la hâte.

Elle aperçut une miche posée sur la table et se jeta dessus en salivant. Le pain était lourd et collant à l'intérieur, comme si on l'avait retiré du four à mi-cuisson. La croûte, heureusement, restait mangeable. Nessa en arracha de larges morceaux et les fourra dans sa bouche.

Les occupants de la maison étaient sans doute partis précipitamment, car ils avaient laissé intacte une pleine casserole de gruau. Néanmoins, ils avaient eu le temps d'emporter une bonne partie de leurs affaires. Les crochets qui pendaient aux murs et aux poutres étaient presque tous vides. Il ne restait plus qu'une tresse d'oignons près de la cheminée, un châle troué derrière la porte. Elle s'empara du châle et sécha ses cheveux du mieux qu'elle put. Sans cesser de manger, elle dégrafa la broche, essora sa tunique, puis la rattacha pour qu'elle ne colle pas à ses jambes.

Une porte menait de la cuisine dans une chambre à coucher. Nessa y jeta un coup d'œil : elle

était tout à fait vide. Même les matelas avaient disparu. Elle regarda derrière la porte : une chemise pendait à un clou. Mais c'était un vêtement d'enfant, dans lequel elle n'avait aucune chance de rentrer. Elle frissonna et resserra le châle autour de ses épaules. Encore heureux que le temps fût aussi doux !

Elle passa de maison en maison, récupérant ici un bout de fromage durci, là une tunique sèche, puis enfin une paire de sandales grossières. Ce serait toujours mieux que de faire pieds nus le long chemin jusqu'à la maison.

On avait emmené aussi les animaux, à l'exception de quelques poules vagabondes qui caquetaient en grattant la boue du chemin. De la boue... C'était curieux : ces derniers jours, il n'y avait pas eu une goutte de pluie.

Une poule s'approcha d'elle, la fixa d'un œil fouineur, pencha la tête d'un côté puis de l'autre. Voulait-elle lui dire quelque chose, ou bien réclamait-elle des explications ?

— Je ne sais pas quoi te répondre, poule, répondit Nessa. Où sont-ils tous ?

En toute logique, ils avaient dû se réfugier au fort de Killcarrick, où siégeait le gouverneur de cette partie du duché. Mais qu'avaient-ils fui ? Pourvu que ce fût simplement la menace de guerre, et non pire... Elle ferait sans doute mieux, elle aussi, de se rendre directement au fort. C'était là qu'elle serait le plus en sécurité contre le mystérieux danger qui avait chassé les villageois. Mais Killcarrick n'était qu'à une heure. Il fallait qu'elle revînt chez elle. Même si tous les autres avaient évacué le village, Griffin ne serait pas parti sans l'attendre. Elle avait de plus en plus l'impression qu'en son absence, plus d'un jour s'était écoulé. Mais il ne servait à rien de se perdre en conjectures.

Le chemin le plus rapide jusqu'à Killcarrick était celui de l'eau. Nessa aurait pu emprunter une barque, mais elle n'avait aucune envie de s'aventurer de nouveau dans le lac. Quelque part dans ces eaux-là, les frontières du Brynhiver et de l'Outremonde se mêlaient, elle était bien placée pour le savoir. Dorénavant, elle resterait autant que possible sur la terre ferme.

Ce qu'elle déplorait le plus, pensa-t-elle en voyant le bout de ses orteils pointer hors de ses sandales, c'était la perte de ses bottes. Elle ajusta autour d'elle le plaid décoloré qu'elle avait trouvé soigneusement plié sur un lit. Son propriétaire regrettait-il de l'avoir abandonné ? Nessa, pour sa part, lui en était très obligée. Malgré le beau temps, il y avait une moiteur fraîche dans l'air qui la faisait frissonner.

Elle marqua une pause devant la dernière maison du village. C'était celle de la sorcière de Killcrag, la Vieille Molly. En réalité, Molly n'était pas si vieille que cela, bien moins que la Vieille Wren. Elle avait plutôt l'âge de Dougal. Nessa l'avait entraperçue de temps à autre tout au long de son enfance. Mais à Beltane dernier, au milieu de la foule venue de lieues à la ronde pour se rassembler autour de la pierre du clan à Killcarrick, elle avait échangé pour la première fois quelques mots avec la jeune sorcière. Des mots qui s'étaient gravés dans sa mémoire.

C'était juste avant le rituel, se rappela-t-elle. Dougal, Griffin et elle venaient tout juste d'arriver et ils installaient leur camp, tandis que le soleil baissait derrière les collines de l'Ouest. Ils la virent venir de loin : elle montait lentement la colline en ramassant des herbes, un panier au bras, le visage rosi par l'effort — ou par autre chose. C'était Beltane, après tout. Elle releva fièrement le menton quand Dougal la salua, et Nessa comprit aussitôt qu'elle comptait le prendre comme

compagnon pour la nuit. C'était un honneur, qui vaudrait toutefois au forgeron taciturne d'être gentiment taquiné tout le reste de l'année. Mais quand il la reconnut, Dougal se rembrunit et lui adressa quelques mots froids et brefs, à peine courtois. A en juger par la raideur de ses épaules, il n'avait aucune intention de la laisser formuler une telle proposition.

Molly remarqua Nessa qui l'observait depuis son poste près du chariot, et elle lui lança un large sourire. Ses lèvres étaient rouges et pleines, et Nessa comprit soudain pourquoi les hommes vantaient sa beauté mûre. Elle était comme une rose pleinement épanouie, ouverte, luxuriante au soleil ; et si quelques pétales étaient tombés, si l'on devinait déjà des craquelures brunies sur leurs bords, elle n'en restait pas moins une très belle fleur. Si Dougal s'en détournait, d'autres se presseraient pour l'accompagner dans la forêt. Nessa jeta un coup d'œil songeur à son père. Cela ne manquait jamais : chaque année à Beltane, la fête la plus joyeuse du calendrier, il était d'humeur exécrable.

Bien que jugé bel homme par beaucoup, Dougal fuyait activement la compagnie des femmes. Beltane, évidemment, était une autre affaire ; ceux qui étaient appelés par le Dieu et la Déesse ne pouvaient s'y soustraire. Mais Dougal, qui refusait d'assister à la cérémonie, s'arrangeait pour ne jamais entendre d'appel de ce genre.

La sorcière regarda Nessa plus attentivement, comme si elle la reconnaissait.

— Une enfant de Beltane, si je ne me trompe ? lança-t-elle à Dougal.

Le forgeron tressaillit comme sous l'effet d'une gifle, et son visage s'assombrit.

— De quoi parlez-vous, femme ?

Elle jaugea Nessa du regard.

— Quand es-tu née, ma fille ?

— Onze jours après la mi-printemps, laissa échapper Nessa.

Son anniversaire était passé quelques semaines avant.

— C'est impossible. J'aurais pourtant juré...

Elle jeta un regard à Dougal.

— Ne vous vexez pas, l'homme. J'ai cru lui reconnaître un air de Beltane, voilà tout. Soyez bénis, vous et les vôtres, en ce jour de fête.

Et elle redescendit la colline en chantonnant. Nessa resta éberluée. Pourquoi son père avait-il réagi aussi violemment ? Un bref instant, elle se demanda si la sorcière avait raison, puis se ravisa. Sa mère ne pouvait l'avoir portée presque un an dans son ventre ! Mais pourquoi Dougal était-il aussi fâché ? En règle générale, ceux qui concevaient un enfant dans la période de Beltane ne manquaient pas de s'en vanter. En privé, Nessa doutait de leurs calculs. Les enfants conçus la nuit de Beltane étaient censés avoir des dons spéciaux ; or, tous ceux qu'elle avait rencontrés étaient ordinaires au possible. Quoi qu'il en soit, il n'y avait aucune raison de s'offusquer d'une telle suggestion. Au contraire, c'était plutôt un compliment.

Des bribes de la chanson de Molly flottèrent dans l'air, puis disparurent.

— Qu'est-ce qu'elles font, au juste, ces sorcières ? demanda Nessa à son père.

Il secoua la tête et marmonna l'une de ces réponses vagues qui avaient le don d'agacer sa fille.



— La magie du maïs. Une superstition ridicule. Enfin, cela ne fait de mal à personne, et c'est une bonne excuse pour organiser de grandes fêtes. Tu n'as qu'à en parler à la Vieille Wren, si ça t'intéresse. Moi, je n'ai pas de temps à perdre avec ces bêtises.

— C'est pourtant le moment ou jamais d'en faire, des bêtises, intervint Griffin, qui revenait du puits avec deux seaux pleins d'eau.

Les deux hommes ricanèrent. Dougal fit mine de s'éloigner à grands pas, écœuré, et Nessa décela dans les yeux de Griffin l'espoir que, l'heure venue, elle lui tendrait la main. Mais quelque chose la retenait, et, cette année comme les précédentes, elle n'alla pas dans les bois de Beltane.

Ce n'était pas la première fois qu'elle posait cette question à son père, ni la première fois qu'il la renvoyait à la sorcière pour des explications. Mais Nessa avait peur de la Vieille Wren. Elle était presque repoussante, avec son corps rabougri, son dos voûté, ses longues tresses blanches et son visage ridé. L'une de ses joues était marquée d'une grande tache de naissance couleur de sang séché, qui divisait son visage en deux moitiés, l'une pâle, l'autre sombre. Le plus effrayant, toutefois, c'était la flamme étrange qui se consumait dans ses yeux sombres, comme si un feu avait brûlé à l'intérieur de son crâne.

Même si Dougal lui avait conseillé de s'adresser à la vieille sorcière, il n'aurait pas été enchanté qu'elle le prît au mot. Il lui avait tacitement fait comprendre qu'elle ferait mieux de se concentrer sur le travail quotidien de la forge.

N'empêche que Nessa se posait parfois des questions. Elle avait même envisagé d'aller rendre visite à Molly pour lui en parler. Mais elle pressentait confusément que cela déplairait par-dessus tout à son père.

A présent, elle était seule devant la maison vide de la sorcière. Il ne pouvait y avoir de mal, tout de même, à jeter un petit coup d'œil à l'intérieur...

Elle poussa la porte. A la différence des autres villageois, Molly avait été contrainte d'abandonner bon nombre de ses biens. Des bouquets d'herbes parfumées, des écheveaux de ficelle de différentes couleurs, de petits paniers remplis de galets de toutes les tailles. Des croix formées de gerbes de maïs liées par des roseaux. Nessa reconnut des fétiches pour faire pousser le maïs. Comment tout cela pouvait-il bien marcher ? Que faisaient les sorcières pour rendre les terres fertiles ? Malgré cet intrigant étalage d'instruments, la maison de Molly ne lui apportait aucune réponse.

Nessa passa la porte de la sorcière et s'engagea sur la route. Elle fit mentalement l'inventaire de ses nouvelles possessions. Une besace contenant un morceau de fromage, quelques oignons, une gourde d'eau... Tout à l'heure, elle avait trouvé un pichet d'hydromel renversé, dont elle avait bu les dernières gouttes. L'alcool brûlait maintenant dans ses veines, lui apportant un regain d'énergie inespéré. Elle avait aussi une tunique propre, une couverture en laine, ces sandales affreuses. Et à son doigt, la bague sylphe, qui brillait d'une lueur rouge sang. Dire qu'elle s'était tenue au côté d'Artimour, sur l'autre rive du lac, qu'elle lui avait laissé ses bottes en gage... Tout cela ne semblait plus qu'un rêve, à présent. Elle jeta un dernier regard au village abandonné, qui disparut après un tournant.

Elle chercha à sa ceinture le poignard rouillé qui y était toujours accroché, consciente de la nudité de son cou. Personne, évidemment, n'avait laissé son amulette derrière lui.

A mesure qu'elle avançait sur le chemin, tous ses sens semblaient s'aiguiser. Une angoisse inexplicable pesait sur elle. Comme pendant le voyage dans l'Outremonde, elle eut l'impression de glisser progressivement dans un rêve. Mais elle ne chevauchait plus à présent sur la grande bête sylphe, solidement calée contre la poitrine d'Artimour. Elle était seule, et nettement moins rassurée. En fait de rêve, cela ressemblait plutôt à un cauchemar. D'ailleurs, elle avait l'impression d'être déjà passée par là Sa nuque se hérissa. Allons bon ! Elle ne s'était pas laissé envoûter par l'Outremonde ; elle n'allait pas céder à une peur ridicule, à quelques lieues de chez elle !

« Evidemment que tu es déjà passée par ici, se raisonna-t-elle. Des centaines de fois, même ! Tu connais tous ces chemins comme ta poche. Il n'y a rien d'extraordinaire à cela ! »

Mais il y avait autre chose, elle le savait. Le claquement de ses sandales résonnait, sinistre, dans l'air lourd et étouffant. Une brume flottait sur le chemin à hauteur des genoux. Du lac, par-delà le taillis de pins qui bordait la route, montait le clapotis de l'eau contre la berge. Un crapaud poussa un unique coassement, puis se tut. Pas un oiseau ne chantait.

Elle se força à garder son calme, à avancer d'un pas régulier. Le poids de la besace et de la couverture fit perler des gouttes de sueur sur son cou et ses bras. Mais sa fatigue, curieusement, s'était envolée.

Ce village abandonné, ce chemin désert la troublaient. A cette heure, la route était généralement encombrée de marcheurs, de chariots, de charrettes à bras, de troupeaux de chèvres et de moutons que l'on menait aux pâturages. Au loin, Nessa aperçut quelque chose qui ressemblait à un tissu froissé. En se rapprochant, elle reconnut l'objet et se baissa pour le ramasser. C'était une poupée de chiffon, usée et décolorée par des années de tendres soins enfantins, et maintenant recouverte de poussière. Elle retourna l'objet et le lâcha comme s'il l'avait brûlée. Le dos de la poupée était maculé de sang séché.

— Grande Mère, marmonna-t-elle à haute voix, déglutissant pour surmonter la nausée qui montait en elle.

Arrivait-elle trop tard ? Difficile de croire, après cette macabre découverte, à une évacuation en bonne et due forme organisée par les troupes du duc. Nessa remonta la besace sur son épaule et promena son regard autour d'elle. Soudain, elle comprit ce qui la perturbait. Ce n'était pas seulement l'air lourd et immobile ; c'était l'absence de tout mouvement. Pas une bête ne remuait aux alentours, pas un lapin, pas un écureuil, pas un oiseau — rien. A part ces quelques poules abandonnées, elle n'avait pas vu un seul animal depuis son arrivée. C'était comme si tous les êtres vivants, à l'exception des plantes enracinées dans le sol, avaient décampé.

Au moment où elle s'apprêtait à repartir, un craquement monta depuis le sous-bois. Elle se raidit et huma l'air, à l'affût de cette pestilence désormais trop familière. Avait-elle entendu un grognement bas ? Prenant une grande inspiration silencieuse, elle détacha le couteau de sa ceinture et l'empoigna. Elle attendit, figée, tendant l'oreille, respirant aussi doucement que possible, consciente de se trouver à découvert, sans défenses, au beau milieu de la route. Au-dessus d'elle, le disque pâle du soleil émergea lentement des nuages. Nessa fit tourner le couteau dans sa main, et le rubis de sa bague darda un rayon éblouissant. « C'est au crépuscule que les gobelins chassent », lui avait dit Artimour. Au crépuscule, se répéta-t-elle, rassurée, et elle repartit d'un bon pas, le

couteau serré dans sa main.

Bien avant d'arriver aux abords de Killcairn, Nessa comprit qu'elle n'y trouverait personne. Elle comprit également qu'ici, contrairement à Killcrag, on n'avait pas eu le temps d'évacuer dans le calme.

Le premier indice, ce furent les vaches dans les pâturages qui longeaient la route. Elles meuglaient plaintivement, leurs pis gonflés et distendus, attendant une traite qui ne venait pas. Nessa dépassa les murets de pierre qui délimitaient les prés et pénétra enfin dans le village silencieux. Au milieu du chemin, une botte noire gisait, apparemment abandonnée. En s'approchant, elle eut l'impression que la surface de la chaussure remuait. Un nuage de mouches s'envola en bourdonnant au moment où une terrible odeur de charogne remplissait son nez. Ce n'était pas une botte, mais un pied humain, chaussé d'une sandale assez semblable aux siennes. Une vague de nausée la submergea et elle trébucha jusqu'au fossé, pliée par des haut-le-cœur. Elle vomit son petit déjeuner de pain mal cuit, puis se rinça la bouche à l'eau tiède de la gourde.

Le pire était arrivé, elle n'en pouvait plus douter. Certes, le carnage pouvait être dû à la rébellion du duc, mais quelque chose lui disait que ce n'était pas le cas. Les maisons vides se dressaient devant elle comme un reproche silencieux. Elle avait tardé à revenir. Les gens de son village s'étaient fait massacrer comme des agneaux à l'abattoir. Il n'était que trop évident qu'ils avaient été assaillis par un ennemi terrifiant. Un ennemi qui avait laissé dans son sillage de grandes mares de sang, d'où s'élevaient maintenant des nuées de mouches.

Les portes et les fenêtres des maisons étaient béantes, mais Nessa ne s'y aventura pas. Elle marchait au milieu du chemin, les yeux fixés devant elle pour ne pas voir les membres noircis qui jonchaient le sol. Le danger dont l'avait prévenue Artimour s'était réalisé. Elle était restée trop longtemps dans l'Outremonde. Tout était fini. Un poids douloureux lui écrasa la poitrine, et son estomac vide se tordit de nouveau.

Le pire, c'était l'absence de corps. Il ne restait que des membres déchiquetés, abandonnés sans façon comme des déchets de viande. C'était exactement ça, se dit Nessa, horrifiée. Tous les gens de son village, tous ceux qu'elle connaissait... De simples morceaux de viande.

Tout s'obscurcit. Elle dut se forcer à poser un pied devant l'autre. Tous disparus. Pas seulement son père, mais les autres aussi. Griffin. La Vieille Wren. Il ne restait plus personne.

Elle s'effondra deux fois encore au bord du fossé, secouée par des haut-le-cœur qui lui laissèrent le ventre douloureux. Y avait-il un seul survivant du massacre ? L'état de décomposition des cadavres, ou plutôt des morceaux de cadavres, indiquait qu'au moins deux jours s'étaient écoulés depuis le drame. Nessa fut accablée de culpabilité. Il lui semblait inconcevable que Griffin fût mort, que tous ceux qu'elle avait un jour connus eussent disparu. Artimour avait raison. Sans la protection de la Résille, les siens s'étaient révélés aussi vulnérables que des nouveau-nés.

En avançant, elle s'aperçut qu'un murmure étouffé, difficilement identifiable, flottait dans l'air. Les mouches, sans doute. Frissonnante, elle pressa le pas. Le bourdonnement s'amplifiait puis s'estompait, comme au rythme d'une respiration. A vrai dire, cela ne ressemblait pas tellement à un bruit d'insectes. Il semblait venir du lac, mais Nessa ne voulait pas y aller, pas encore. Elle dépassa la maison du berger et s'engagea dans la ruelle menant vers la ferme du père Breslin. Devant chez la Vieille Wren, elle marqua une pause. Sa porte, comme toutes les autres, était

grande ouverte, et le contenu de ses paniers éparpillé devant le seuil. Cédant à une impulsion, Nessa se prépara au pire et passa la tête à l'intérieur. Dans la petite cuisine douillette, on avait entassé des bancs devant les volets verrouillés et pendu des tresses d'ail aux montants des fenêtres. Soudain, un morceau de chaume tomba devant ses pieds. Elle leva les yeux et vit qu'une partie du toit avait été arrachée. Les étagères étaient vides ; des pots cassés et des paniers renversés jonchaient le sol. Mais il n'y avait aucune trace de sang. La vieille sorcière s'en était peut-être sortie, après tout. L'image de Griffin flotta devant ses yeux et son cœur se serra.

Pourvu que quelques-uns en aient réchappé ! Elle referma la porte et se hâta vers la forge. Sur le seuil de l'atelier, elle se figea, les narines assaillies par une pestilence caractéristique. C'était une armée de gobelins, non d'hommes, qui avait attaqué le village, elle en était sûre à présent. La forge était renversée sur le côté, entourée d'outils brisés en mille morceaux. Elle inspecta les lieux, cherchant un indice qui lui dirait quand tout cela était arrivé.

Quand elle avait plongé dans la rivière, le soleil entamait à peine sa descente. Elle ne pouvait avoir passé plus de six ou sept heures dans l'Outremonde. Mais ici, de toute évidence, trois, quatre jours, peut-être davantage, s'étaient écoulés. Les seuls qui eussent pu l'éclairer n'étaient plus là. Elle avança avec précaution entre les débris, les larmes aux yeux, se bouchant le nez pour ne pas sentir l'atroce puanteur. Puis elle posa les yeux sur quelque chose qui lui coupa le souffle.

Près de la porte qui menait dans la cuisine, un bras de gobelin pendait d'une hache plantée dans le mur. Et la lame de cette hache brillait d'un éclat reconnaissable entre tous : celui de l'argent. Nessa la décrocha du mur, fronçant le nez tandis que le bras du gobelin s'écrasait à terre, éclaboussant le sol de son liquide visqueux. Elle pénétra dans la cuisine et se retourna. D'ici, la scène devenait plus compréhensible. Au moment de l'attaque, quelqu'un, sans doute Griffin, fabriquait l'arme qu'elle tenait à présent dans les mains. Tout y était : le panier de charbon renversé, le soufflet, le marteau et les tenailles éparpillés, l'enclume gisant sur le côté et, plus loin, un tas d'argent solidifié.

L'espoir renaquit en elle : si Griffin avait des armes en argent à portée de main, il s'en était peut-être sorti. Elle s'approcha, se pencha à terre, ramassa quelques pièces d'argent. Il avait dû piller la cache de Dougal, sous le lit. Qui le lui reprocherait ? Dougal lui-même ne considérerait pas cela comme un vol, vu les circonstances. Si cela lui avait permis de sauver sa vie, ou celle d'un autre...

Quelqu'un s'était forcément échappé, comprit-elle subitement. Il fallait au moins un survivant pour avoir donné l'alerte à Killcrag. Elle posa son sac près du foyer éteint et se mit en quête d'une vieille couverture pour y envelopper le bras de gobelin. Puis elle sortit le jeter sur le tas de fumier.

De retour dans la maison, elle repoussa la table et les bancs à leur place habituelle, ramassant au passage une petite boule de parchemin qui traînait sur le sol. Elle la déplia : le paquet contenait une amulette. Sur le parchemin étaient griffonnés trois symboles : maison, montagne, lac. Une grande maison au bord du lac... Le fort de Killcarrick. L'amulette était celle de Griffin ; il avait donc emporté celle de Nessa. Elle s'accroupit sur ses talons, pensive. C'était un geste à la fois simple et lourd de sens. En général, les couples s'échangeaient leurs amulettes pour signifier l'approfondissement de leurs sentiments mutuels. Mais Griffin avait-il voulu dire cela ? Son baiser d'adieu prenait alors un tout autre sens. Un avenir possible s'ouvrit soudain devant elle. Ils se

marieraient, partageraient le travail de la forge. C'était attirant, réconfortant... et un peu terne. Mais elle n'avait pas le temps de se demander pourquoi. Le principal, c'était que Griffin paraissait avoir été épargné. Et peut-être d'autres avec lui.

Griffin avait su qu'elle reviendrait ici. Le plus raisonnable, à présent, était de retourner sur ses pas pour gagner Killcarrick au plus vite. Après tout, rien n'empêchait les gobelins de revenir. Seule dans le village, elle s'exposait à tous les dangers. Mais c'était ici qu'elle avait rendez-vous avec Artimour. Et puis, elle était munie d'une amulette, d'une hache et de pièces d'argent. Sans doute était-elle plus à même que quiconque d'affronter les gobelins. D'un autre côté, Killcarrick n'était qu'à deux jours de marche, et Griffin s'y trouvait. Devait-elle le rejoindre, ou bien attendre Artimour ?

Nessa laissa tomber le plaid qu'elle portait sur ses épaules et gravit l'échelle qui menait à sa petite chambre sous les toits. Rien n'avait bougé, ni son oreiller bien rembourré, ni la couverture bleue soigneusement pliée au bout du lit.

« Quand j'ai plié cette couverture, se dit-elle, mon père était encore vivant. Il rabrouait un client qui lui demandait de finir un travail avant midi. Je les entends encore se disputer... Et Griffin chantait dans la cour. »

Une vague de tristesse et de fatigue s'abattit sur elle. Un rayon de soleil filtrait par la fenêtre aux carreaux de corne, de minuscules grains de poussière y dansaient. Son lit lui tendait les bras. Cela ne lui ferait pas de mal de se reposer une heure ou deux. Puisque les gobelins chassaient le soir, la journée était sûrement le meilleur moment pour dormir. Mais elle étouffait, ici. Elle s'agenouilla sur le lit et ouvrit la petite fenêtre pour faire entrer un peu d'air.

Une brise souffla, venue du lac, et Nessa distingua de nouveau le bruit étrange. Qu'était-ce donc ? Il envahit la chambre, faisant vibrer ses tempes comme le bourdonnement d'un millier de ruches lointaines. Impossible de dormir tant qu'elle n'aurait pas tiré cette affaire au clair.

Sous le lit, elle trouva sa deuxième paire de bottes, celles qu'elle portait les jours de fête. Elle les enfila, les laça, et redescendit l'échelle. Avant de passer la porte de la cuisine, elle empoigna la hache d'argent. Sur le seuil, elle s'arrêta et écouta attentivement. Le bruit venait bien du lac, porté par la brise. Elle referma la porte derrière elle.

Dehors, de gros nuages noirs se massaient au-dessus des arbres. L'air était lourd. L'orage éclaterait avant le crépuscule. Le crépuscule... Non, elle ne devait pas penser à sa vulnérabilité, une fois la nuit venue.

Elle déglutit, redressa les épaules et s'engagea en direction du lac. La route sablonneuse était marquée d'empreintes, immenses et espacées, de pieds de gobelins. Ça et là s'éparpillaient des outils tordus, déformés, quasi méconnaissables : binettes, fourches, pelles fendues. C'était avec ces armes de fortune que les villageois avaient tenté de se défendre. Dans les ornières profondes gisaient des morceaux de vêtements déchirés, des bouts de cuir, les langes ensanglantés d'un enfant. Partout les mouches bourdonnaient. Une odeur épouvantable empoisonnait l'air. Nessa se masqua le nez et la bouche d'une main. Elle avait la chair de poule, et faillit rebrousser chemin. Mais le bruit obsédant ne faisait que s'amplifier, et elle poursuivit en direction du lac.

Au bout du sentier, les arbres s'éclaircirent pour déboucher sur une large étendue sablonneuse. Là, un spectacle nauséabond s'offrait à elle. De longs sillons sombres traversaient le sable. Les

gobelins, comprit-elle, avaient traîné les corps de leurs victimes jusqu'ici. Par endroits, des traces de pas aboutissaient à de profondes dépressions. Certains, encore vivants, avaient tenté de s'enfuir, pensa Nessa, fouillant la plage du regard tandis que le chantonnement s'amplifiait. D'où venait donc ce bruit ?

Elle s'avança à pas précautionneux vers le bord du lac, évitant de regarder de trop près dans l'eau, et tourna la tête d'un côté puis de l'autre. Contre un rocher qui affleurait dans le sable, elle vit une petite silhouette accroupie, qui se balançait d'avant en arrière au rythme des vaguelettes. Nessa plissa les yeux et, stupéfaite, la reconnut.

La Vieille Wren était adossée au rocher, face au lac, les jambes largement écartées, dans la position d'une femme sur le point d'enfanter. L'eau clapotait contre ses chevilles et le haut de ses genoux. Ses mains serraient une corde, à laquelle on avait noué trois gros nœuds. C'était d'elle que venait le chantonnement. En s'approchant, Nessa vit que son visage était blême et tiré, sa bouche flasque, ses yeux clos.

— Wren ! chuchota-t-elle. Est-ce que... est-ce que ça va ?

Elle lui posa la main sur l'épaule : à son horreur, la vieille femme s'effondra sur le côté, prostrée, la mâchoire pendante. Le bourdonnement cessa.

— Douce Mère, siffla Nessa. Il ne manquait plus que ça.

Elle fixa solidement la hache à sa ceinture, souleva Wren dans ses bras, et la traîna à reculons sur la plage. Ses pieds étaient bleus de froid, fripés et gorgés d'eau. Depuis quand était-elle assise là ? Nessa se pencha pour ramasser la corde qui pendait mollement à ses doigts.

— Nooon..., gémit Wren. Surtout... surtout pas...

Elle s'interrompit en haletant.

— D'accord, je ne la prendrai pas, promit Nessa, cherchant autour d'elle quelque chose pour couvrir les frêles épaules de la vieille femme. Venez, reprit-elle, nous devons partir d'ici.

La sorcière n'eut pas la force de la contredire : elle s'affaissa, sans connaissance. Elle pesait moins qu'une demi-brouette de charbon, pensa Nessa en la hissant sur son dos pour la transporter jusqu'à la forge. Quand elle la déposa enfin sur le lit de Griffin, Wren rouvrit les yeux.

— Un beau jeune gars, marmonna-t-elle. Beau comme tout.

Parlait-elle de Griffin, par hasard ? Nessa brûlait de lui demander, mais quelque chose l'en retint. Elle remonta la couverture sur la vieille femme et s'agenouilla près de l'oreiller.

— Wren, supplia-t-elle, qu'est-il arrivé ? Pouvez-vous me dire quelque chose ? Est-ce qu'ils sont tous partis à Killcarrick ?

Les yeux de la sorcière brillaient dans son visage squelettique.

— Elles tiendront jusqu'à Samhain. Mais ce soir-là, elles s'ouvriront, et rien ne pourra plus les arrêter...

— Samhain ? Qu'arrivera-t-il ce jour-là ? Dites-le-moi, Vieille Wren !

— Les portes, murmura-t-elle dans un long soupir. Les portes.

Elle soupira plus profondément et s'endormit. Sous la couverture, sa poitrine se soulevait puis se creusait, comme celle d'un oiseau. Elle se mit à ronfler doucement.

Nessa s'assit sur le plancher, encercla ses genoux de ses bras et y posa le menton, entièrement dépassée par la situation. De quoi parlait la sorcière ? De portes ? De portes qui ne tiendraient pas au-delà de Samhain... Elle se rappela soudain les paroles d'Artimour, quand il avait tenté de passer la frontière la plus proche de Killcairn. C'est comme si quelque chose, du côté mortel, l'avait scellée. Et si c'était la Vieille Wren ?

Elle eut un énorme bâillement, et sa tête s'affala contre le bord du lit. Depuis quand n'avait-elle pas dormi ? Ses paupières s'alourdirent. « Avec elle, je suis en sécurité », se dit-elle alors que le sommeil l'emportait. La magie de la Vieille Wren avait suffi à la protéger contre tous les gobelins, alors même qu'elle était offerte comme un appât, au beau milieu de la plage. Restait à savoir si cette magie fonctionnerait aussi bien dans la maison. Et la corde nouée qu'elle continuait à presser contre son sein, était-ce la clé du sortilège ?

Avec un soupir, Nessa recala sa tête sur le matelas. Elle n'en pouvait plus : elle était épuisée, à bout de forces. Il était inutile d'essayer de partir maintenant. Le soleil était encore haut dans le ciel. Quelques heures de repos ne lui feraient pas de mal.

Son ventre gargouilla faiblement, comme pour lui rappeler les longues heures écoulées depuis son petit déjeuner à Killcrag. Mais les miasmes des cadavres et la puanteur des gobelins lui avaient coupé l'appétit. Sans compter qu'elle était trop fatiguée pour chercher quelque chose à manger. L'air chaud et humide l'enveloppa comme une couverture, son corps s'enfonça plus profondément contre le matelas, au côté de la Vieille Wren, et ses yeux se fermèrent.



— Ohé, forgeron !

De lourds coups à la porte tirèrent Nessa du sommeil. Elle ouvrit les yeux à regret, et releva la tête. La petite chambre à côté de la forge était plongée dans l'obscurité. Elle entendit la pluie tambouriner sur le toit de la cuisine et, tout près d'elle, des ronflements paisibles. Donc, la Vieille Wren était encore vivante. De nouveaux coups résonnèrent.

— Ouvre ta porte, forgeron !

Un roulement de tonnerre retentit dans la vallée et résonna sur le lac. Comme prévu, la journée s'était conclue par un orage. Un éclair illumina la pièce.

— J'arrive, j'arrive ! cria-t-elle.

Elle s'était endormie par terre, contre le matelas ; ses jambes étaient raides et douloureuses, comme si elle était restée dans cette position pendant des heures. Elle entra en chancelant dans l'atelier, tâtonna au-dessus de la cheminée pour trouver la pierre à feu, ralluma une bougie à moitié consumée. Un courant d'air glacial soufflait à travers la forge. Elle entrebâilla prudemment la porte et aperçut, à la lumière vacillante de la chandelle, deux silhouettes encapuchonnées. Des hommes, d'après leur carrure.

— Qui va là ? Que voulez-vous ?

— Où est Dougal ? demanda une voix râpeuse.

Le plus petit des deux baissa sa capuche, révélant une chevelure dorée et des mâchoires saillantes. Il jeta un coup d'œil nerveux par-dessus son épaule, comme s'il avait peur d'être entendu.

— Il n'est pas là, dit Nessa avec méfiance, regrettant d'avoir laissé sa hache dans la chambre.

— Où est-il ?

— Pas ici, répéta-t-elle. Qui êtes-vous, et que lui voulez-vous ?

Le tonnerre gronda de nouveau.

— Je suis le duc Cadwyr d'Allovale, dit-il en désignant un médaillon incrusté de pierres précieuses qui pendait à son cou. Je parie que vous êtes la fille du forgeron. Votre père a quelque chose pour moi. Savez-vous où il l'a laissé ?

— Aucune idée. Je ne suis au courant de rien.

Pendant un bref instant, elle crut qu'il allait forcer la porte. Mais il ne bougea pas. Ses lèvres fines se retroussèrent en un sourire sinistre.

— Permettez-nous au moins de nous abriter de l'orage, dit-il d'un ton doux.

La méfiance de Nessa ne fit que grandir. Mais l'hospitalité la plus élémentaire lui interdisait de laisser des voyageurs dehors par un temps pareil. Elle recula et ouvrit la porte.

— Vous êtes déjà venus ici, n'est-ce pas ?

L'homme ne lui répondit pas, mais fit simplement signe à son compagnon d'entrer.

— Au nom de la Déesse, que s'est-il passé ici ?

— Ce sont les gobelins, répondit-elle froidement. Ils ont attaqué le village. Ils sont arrivés par le lac, je ne sais comment.

Sans la questionner davantage, il se retourna vers son acolyte.

— Nous devons agir au plus vite, reprit-elle, avant que le pays entier ne succombe à la panique.

Nessa était atterrée par sa réaction. Que le village eût été attaqué par des gobelins ne semblait pas l'étonner ; pire, cela le laissait indifférent. Son père avait clairement reconnu l'un de ces hommes, se souvint-elle. Mais lequel ? Ce Cadwyr était-il déjà venu à la forge ? Un frisson lui parcourut l'échine. Brusquement, elle fut saisie d'une peur inexplicable. Elle recula jusqu'à la forge, croisa les bras sur les seins, et dévisagea stoïquement les deux hommes.

Cadwyr en prit note.

— Nous ne voulons pas vous faire de mal. Nous venons juste chercher ce que nous avons commandé à votre père.

— Pourquoi lui en aurait-il parlé, Cadwyr ?

Dès les premiers mots, Nessa releva la tête, stupéfaite. Cet accent ne laissait aucun doute : celui qui accompagnait Cadwyr était un sylphe. Elle avait donc raison : il s'agissait bien des deux inconnus venus tard la nuit dernière — ou plutôt, la dernière nuit qu'elle avait passée ici. Soudain, une idée lui vint à l'esprit. Si c'était le sylphe que son père avait reconnu, plutôt que Cadwyr ? « Toi, ici ! » s'était-il exclamé, horrifié. Or, il fallait plus que l'arrivée d'un seigneur mortel, même



au beau milieu de la nuit, pour émouvoir le forgeron taciturne. Mais quel lien pouvait-il bien avoir avec un sylphe ?

Il fallait qu'elle se maîtrise. Elle trouva une autre bougie, l'alluma à la flamme de la première, et les fixa toutes deux sur une soucoupe craquelée.

— Ce qui est arrivé à mon père, personne ne le sait. Un soir, il a disparu et, juste après, nous avons trouvé un gobelin mort dans le lac.

— Depuis quand a-t-il disparu ?

— Depuis le lendemain de votre première visite.

Elle releva le menton et soutint son regard. Ce seigneur à l'allure inquiétante n'avait pas besoin de savoir qu'elle s'était aventurée dans l'Outremonde, où elle avait perdu toute notion du temps. Les deux hommes échangèrent un regard lourd de sens.

Cadwyr rejeta sa cape trempée, révélant un corps puissant. Il portait ses tresses dorées enroulées autour de sa tête, à la manière des guerriers. Certains auraient sans doute dit que c'était un bel homme. Nessa, pour sa part, trouvait son visage aussi déplaisant que sa voix.

— Votre père m'a parlé de vous, jeune fille. A l'entendre, vous êtes une force de la nature. Il paraît que bien des hommes vous envieraient votre talent à la forge. Est-ce bien vrai ?

Il lui adressa de nouveau ce sourire étincelant qui l'horripilait, puis prit une pièce d'argent et la fit tourner sur la table.

Nessa se pencha derrière la forge et ramassa le premier marteau qu'elle trouva.

— De quoi avez-vous besoin ?

Il la regarda, et son sourire s'élargit.

— Avez-vous encore de l'argent ?

Elle désigna de la tête le tas de pièces sur la table.

— Pour quoi faire ?

— Une dague, petite forgeronne. Une dague en argent. Saurez-vous la fabriquer ?

Elle releva la tête. Bien que tous ses instincts fussent en alerte, elle refusait de se laisser intimider par ces deux hommes.

— Qu'allez-vous en faire ?

Cadwyr se rapprocha d'elle. Les murs semblèrent soudain rétrécir autour d'eux.

— En êtes-vous capable, oui ou non ?

— Que voulez-vous faire d'une chose pareille ? répéta Nessa.

Elle empoigna plus fermement le marteau, prête à se défendre, et jeta un coup d'œil au sylphe.

— Ce n'est pas pour tuer votre ami, j'espère.

— Je vous donnerai la même réponse que j'ai donnée à votre père, petite forgeronne. Cette dague nous vaudra le trône de Brynhiver. Cela vous suffit-il ?

Une lueur brillait dans ses yeux, une lueur dure et froide qui lui fit comprendre qu'elle n'était qu'une gamine de dix-neuf ans face à un guerrier endurci, dans la force de l'âge. Ce n'était pas

avec un marteau qu'elle se défendrait contre lui. Pour la première fois de sa vie, elle eut l'impression d'être absolument vulnérable, face à cet homme qui la déshabillait du regard avec un sourire menaçant. Elle déglutit avec difficulté.

— Je n'ai jamais travaillé l'argent. Je ne sais pas si on peut en faire une dague.

— Arrêtez, Cadwyr, vous l'effrayez, lança le sylphe depuis son poste dans l'ombre. Alliez l'argent avec du fer, jeune fille. Du fer de roche.

Il ôta sa cape, révélant un visage pâle et une longue chevelure noire, sous laquelle perçaient des oreilles légèrement pointues. Ses yeux verts brillaient dans la pénombre, des yeux qui semblaient incroyablement âgés, comme s'ils avaient traversé de longs siècles, et qui détonnaient dans le visage d'un être qui ne pouvait avoir plus de vingt-cinq ans.

Nessa respira profondément. Un frisson lui parcourut la nuque. Voilà donc ce que son père avait forgé, cette nuit-là. Une dague d'argent. C'était cette dague qu'il avait emportée avec lui vers le lac, juste avant de disparaître. Mais le regard de Cadwyr lui disait qu'elle n'avait pas le choix. Elle trouva son tablier de cuir et le noua à sa taille.

— Je vais essayer.

— Faites du mieux que vous pouvez, dit le sylphe.

Ensuite, personne ne parla pendant très longtemps.

Nessa œuvra toute la nuit. En quelques passages à la forge, elle battit le fer avec l'argent jusqu'à en façonner une longue et fine barre de métal. L'atelier résonna du bruit du marteau, et les murs tremblèrent sous l'impact de ses coups, tandis qu'au-dehors, les grondements de l'orage s'éloignaient. La sueur coulait à flots sur ses joues, et elle finit par s'attacher un chiffon autour du front. Les gouttes dégoulaient le long de son cou, entre ses seins, et les muscles de ses épaules saillaient comme des cordes sous sa peau noircie. Une odeur acide de sueur et de métal brûlant remplissait la petite pièce, et leur irrita les narines et les yeux.

Enfin elle reposa son marteau, étira ses bras douloureux, et leva les yeux vers les deux autres. Ils étaient aussi noirs de suie qu'elle. Sur la forge reposait une dague effilée de moins de neuf pouces de long. La lame était parcourue d'une fine rainure qui se rétrécissait devant la garde, une simple traverse en fer. La poignée était courte, mais lestée pour servir de contrepoids à la lame. Dans la lumière blafarde, l'argent jetait une lueur sinistre et furtive. Le sylphe contempla amoureuxment l'arme, les narines dilatées. Dehors, un coq chanta par deux fois.

— Il faut l'affûter, dit Cadwyr.

Sans un mot, Nessa se tourna vers la pierre à aiguiser. Elle actionna la roue, et la pierre crépita et chanta tandis qu'elle en approchait la lame. Elle l'affûta soigneusement, jusqu'à la rendre aussi tranchante que le fil d'un rasoir. Enfin, elle plaça la dague devant les deux hommes.

Cadwyr se tourna vers le sylphe, qui n'avait pas dit un mot de trop depuis son arrivée. Nessa ne connaissait même pas son nom.

— Prenez-la.

Le sylphe hésita.

— Prenez-la donc, dit Cadwyr en riant. La poignée est en fer, vous ne craignez rien. Elle ne

vous sera d'aucune utilité, si vous avez peur de la toucher.

Avec un regard méprisant, le sylphe ramassa lentement la dague. Tandis que sa main gantée se refermait autour du manche, Nessa intervint.

— Je ne peux pas vous garantir que la lame résistera au combat. Elle peut très bien se briser en deux à la première...

— Aucune importance, l'interrompit Cadwyr. Elle ne doit porter qu'un seul coup.

— Un seul coup, répéta le sylphe, songeur.

Il poussa la porte de l'atelier et sortit dans la cour. Une bouffée d'air frais, parfumé de pluie, souffla dans la forge. Dehors, le sylphe donna quelques coups de dague dans l'air. Il avait l'arme bien en main, nota Nessa, mais gardait toutefois la lame à bonne distance, comme si son simple contact pouvait le blesser.

— Eh bien ? lança Cadwyr, qui l'observait depuis le seuil.

Nessa lâcha son marteau et s'éloigna de la forge. Ses épaules et sa tête s'affaissèrent, mais sa méfiance demeura intacte.

— Elle fera l'affaire, répondit le sylphe.

— Venez. Nous allons voir si elle est bien aiguisée.

Cadwyr tira de son pourpoint un tissu blanc. C'était un carré de soie finement brodé, si léger qu'il semblait flotter dans l'air. Nessa se demanda ce qu'un homme comme Cadwyr pouvait faire d'une chose aussi délicate. Il tendit le tissu devant lui et, d'un geste souple de la dague, le trancha en deux.

— Qu'en dites-vous ?

— Cela suffira, approuva le sylphe, visiblement satisfait. Partons, maintenant. Nous n'avons que trop tardé.

De la pièce du fond monta un gémissement de la Vieille Wren. Cadwyr tenta de regarder par-dessus l'épaule de Nessa, qui se tenait devant la porte de la chambre.

— Qui avez-vous là-dedans ?

— La sorcière du village.

— Tous nos remerciements, petite forgeronne.

Il posa trois pièces d'or sur la table, puis ramassa leurs deux capes et les mit à son épaule.

C'étaient de lourds médaillons d'or, frappés du sceau du duc. Sans doute valaient-ils une fortune. Mais ils n'étaient d'aucune utilité à Nessa.

— Je ne veux pas de votre or ! s'exclama-t-elle abruptement.

— Que voulez-vous, alors ? demanda-t-il, surpris.

— Accompagnez-nous, Wren et moi, à Killcarrick.

La sorcière n'avait aucune chance de survivre, seule avec elle. Et Nessa ne pouvait plus attendre. Il fallait qu'elle sache si Griffin était vivant. De toute façon, le temps s'écoulait si lentement, dans l'Outremonde, qu'Artimour ne serait sans doute pas là avant un long moment.

— Nous ne survivrons pas à une deuxième attaque des gobelins.

Cadwyr lança un regard à son compagnon. Les abandonner équivalait à un meurtre. Or, les vies d'une sorcière et d'une fille d'artisan n'étaient tout de même pas négligeables.

— Ce n'est pas sur ma route, petite. Au retour, je repasserai vous chercher, et vous amènerai à Killcarrick. Et si je tarde trop, peut-être pourrez-vous monnayer vos vies contre cet or.

A la stupéfaction de Nessa, il pivota sur ses talons et s'éloigna. Il allait vraiment les laisser là ! Elle courut après lui, s'agrippa aux rênes de son cheval.

— Je vous en supplie... Les gobelins peuvent revenir...

— Ma jolie, nous avons des soucis bien plus graves que vos deux petites vies.

Elle n'arrivait pas à y croire. Avec quelle légèreté il les abandonnait à une mort quasi certaine ! Après tout ce mal qu'elle s'était donné pour sauver la Vieille Wren ! Une rage folle prit possession d'elle. Si elle avait eu le marteau en main, elle le lui aurait lancé à la tête.

— Maudit sois-tu, Cadwyr ! Que la Déesse t'emporte dans les Terres d'Été ! cracha-t-elle.

Le regard de l'homme prit une teinte dangereuse et Nessa crut un instant qu'il allait la frapper. Puis ses yeux se posèrent sur le rubis d'Artimour qui brillait à son doigt. Il saisit son poignet d'un geste brusque.

— Qu'est-ce que je vois là, ma jolie ? Une pierre des sylphes, dirait-on. Je serais curieux de savoir où vous l'avez trouvée.

« Ne lui fais pas confiance ! » se dit Nessa. Son instinct lui intimait de se méfier de Cadwyr comme de la peste. Elle arracha sa main de son emprise et réfléchit à toute vitesse.

— Mon père me l'a donnée. Elle lui venait du sylphe qui a emporté ma mère.

Cadwyr jeta un coup d'œil vers son compagnon, lequel haussa les épaules. Nessa adressa un regard suppliant au sylphe, mais celui-ci ne fit que poser une main sur le bras de Cadwyr.

— Laissez-la. Nous n'avons pas de temps à perdre.

— A bientôt, ma jolie.

Il lâcha les rênes, et les chevaux s'éloignèrent au trot dans le chemin boueux.

Nessa les suivit du regard, le cœur lourd de désespoir, même si elle était soulagée que Cadwyr n'eût pas insisté au sujet de la bague. Quelque chose lui disait que cet homme ne devait pas savoir qu'un sylphe avait promis de l'aider à chercher son père. Ni qu'elle avait réussi à entrer dans l'Outremonde puis à en revenir.

Elle tomba accroupie sur le perron. Les larmes coulaient sur ses joues, des larmes de colère et de fatigue, de peur et de désespoir. Elle se trouvait face à un cruel dilemme : elle ne pouvait ni laisser la Vieille Wren, ni la déplacer seule. Or, si la sorcière ne reprenait pas bientôt conscience, elle mourrait certainement. Il lui fallait les soins d'un druide, et tous les druides que Nessa connaissait se trouvaient à Killcarrick.

De ses mains crasseuses, elle se massa le visage. Tous les muscles de son corps étaient endoloris, comme si elle avait été battue. Elle se sentait presque aussi vieille que Wren.

Des ronflements paisibles flottèrent dans le calme du petit matin. Au moins avaient-elles toutes

deux passé la nuit. Nessa laissa tomber sa tête contre l'encadrement de la porte et s'endormit aussitôt.

C'est ainsi que les hommes du duc la trouvèrent, bien plus tard dans la matinée.

— Par les cornes de Herne ! Elle a disparu !

Le chuchotement horrifié de Delphinea résonna sur les murs à colonnades et les voûtes poussiéreuses du haut plafond de la Chambre magique. Son ventre se noua, une vague de nausée la submergea — cette même nausée qui lui tordait les entrailles, chaque fois qu'on lui amenait une autre bête atteinte de la mystérieuse pourriture. Mais cette nouvelle découverte lui faisait l'effet d'un coup de poing. Elle s'était préparée à tout, sauf à cela.

— On a dérobé la Résille d'argent.

— Mais... c'est impossible !

Timias s'agrippait, tremblant, à l'encadrement de la porte. Les manches de sa robe s'agitaient convulsivement, comme des ailes brisées.

— Quelqu'un est entré ici avant nous. Et cela ne fait pas très longtemps, à en juger par les traces.

— Mais qui aurait eu l'idée de faire une chose aussi terrible ?

Le vieux sylphe se redressa avec difficulté, une main aux articulations blanchies lourdement appuyée sur sa canne.

Delphinea se tourna vers lui, inquiète. Tout à l'heure, quand il avait découvert que Petri connaissait la magie des miroirs, la violence de sa réaction l'avait impressionnée. Mais à présent, il semblait très vieux, très faible, et tout à fait incapable d'effrayer qui que ce soit.

— Vous n'allez pas vous trouver mal, seigneur Timias ?

Il secoua la tête, lançant des regards éperdus autour de lui, comme s'il espérait apercevoir la Résille dans quelque recoin de la pièce.

— En vérité, madame, je n'en sais rien. Je ne puis plus faire confiance à mes sens. Dire que j'ai vécu tant de siècles... pour voir ce jour funeste !

Il ferma les yeux, et sa voix ne fut plus qu'un murmure.

— Pardonnez-moi, Gloriana, je me suis révélé indigne de votre confiance.

Il poussa un long soupir, rouvrit les yeux et secoua de nouveau la tête.

— Dire qu'en plus de tous nos autres soucis, nous allons devoir affronter cette catastrophe !

Il s'appuya de ses deux mains sur la canne.

— Je crains, Delphinea, que nous ne soyons perdus. Ce dernier coup nous sera fatal.

— Et si celui qui s'est emparé de la Résille avait compris, comme moi, qu'elle nous empoisonnait ?

— Mais rien ne prouve qu'elle nous empoisonne, nom d'un sylphe !

Sa voix était rude et coupante, mais son regard fixe et béant le trahissait. Il était furieux parce qu'il avait peur, comprit Delphinea. Il était effrayé de constater que cette puissante protection, considérée par tous comme allant de soi, s'était tout simplement envolée. Aussi préféra-t-elle ne pas répondre, même s'il lui semblait évident que la Résille avait perturbé l'atmosphère de la

chambre et des alentours. Se hissant sur la pointe des pieds, elle passa un doigt sur le gond supérieur de la porte, puis le tendit vers son compagnon.

— Regardez, Timias. Je n'ai jamais rien vu de pareil.

Il acquiesça, les coins de la bouche retroussés en une grimace amère.

— Les mortels appellent cela de la rouille.

— Depuis quand y a-t-il de la rouille, ou même de la poussière, en Faërie ?

N'espérant pas de réponse, elle souleva ses jupes et avança avec précaution vers le milieu de la pièce, attentive à ne pas brouiller les traces de pas. Elle s'approcha de la boule verte qui reposait sur sa colonne de marbre blanc et en fit le tour, l'observant attentivement. Arrivée dans l'alignement de la porte, elle se figea.

La colonne était traversée de haut en bas par une fine ligne brune, comme la cicatrice laissée par la pointe d'une lame. Elle partait de l'endroit où la pierre de lune reposait sur son socle d'or pour filer vers la base du pilier. Ce ne pouvait être une veine du marbre, parfaitement immaculé par ailleurs ; de toute façon, personne n'aurait choisi une pierre défectueuse pour une entreprise d'une telle importance. A y regarder de plus près, Delphinea s'aperçut que de minuscules gouttes d'humidité suintaient de la fissure. Elles coulaient le long du marbre en petits ruisselets sporadiques, tachant la surface blanche de la pierre comme des gouttes de pluie sales, ou des larmes. Ou comme le pus qui suppurait des plaies des jeunes veaux, dévorés par la pourriture intérieure. Un frisson de dégoût parcourut la jeune femme.

— Avant de nier que la Résille soit un poison, seigneur Timias, venez donc jeter un coup d'œil à ce marbre.

Comme elle, Timias prit soin de ne pas effacer les traces de pas. Il se posta devant la colonne, contempla la faille humide pendant un long moment et quand il parla enfin, ce fut d'une voix éteinte, comme si une partie de lui refusait de se rendre à l'évidence.

— Même si quelqu'un avait l'intention de limiter une éventuelle contamination, il ne suffirait pas de détruire ou de jeter la Résille. Elle doit être défaire aussi délibérément qu'elle a été faite. Et il serait vain de s'y essayer en secret. Cela exigerait une force magique immense, qui ne passerait pas inaperçue. D'ailleurs, il est impossible d'accomplir seul cette magie. Pour mobiliser l'énergie nécessaire, il faudrait la participation — au moins à un certain niveau — de tous les sylphes de la Faërie. Ce qui impliquerait leur accord. Et Herne sait combien nous sommes loin de l'harmonie, en ces temps difficiles.

Il soupira profondément, les sourcils froncés, la bouche tirée.

— Le mystère reste donc entier : qui a commis ce méfait, et surtout dans quel but ? Pourquoi subtiliser la Résille au moment même où la Faërie est exposée à un terrible danger ?

— Cela saute aux yeux, Timias.

Delphinea peinait à contenir son impatience. Le vieux sylphe avait beau se dire différent des autres conseillers, il demeurait, à certains égards, aussi borné qu'eux. La preuve, son aveuglement au sujet de la Résille.

— Cette veine de pourriture s'infiltré au plus profond de notre royaume. C'est elle qui a empoisonné nos bêtes, qui rend notre reine malade, qui couvre le sol de poussière et les portes de

rouille.

— C'est bien possible, mademoiselle. Mais je suis prêt à parier ma vie et tous mes biens que le voleur ne se souciait nullement des effets à long terme de la Résille sur la Faërie.

Se penchant, il toucha du bout du doigt la fissure humide. Au contact du liquide, il grimaça, mais au lieu de s'essuyer le doigt, il resta un long moment à le contempler, silencieux.

— Cela me brûle, concéda-t-il enfin.

Il n'admettrait rien de plus, elle le savait.

— Nous devons aller trouver la reine, dit-elle simplement.

Les genoux de Timias craquèrent distinctement tandis qu'il se redressait à grand-peine.

— Personne, parmi les courtisans, ne vous a parlé de la Résille, ces derniers temps ? Même en passant ? Vous n'avez pas entendu la moindre rumeur...

— Les membres du Conseil ont refusé de s'y intéresser, et les autres ne m'ont même pas écoutée. D'après eux, la Résille n'est pas en cause dans la « situation actuelle », comme ils disent pudiquement.

— Je suis d'accord avec vous, Delphinea : il faut avertir Albane sans délai. Toutefois, nous devons être très clairs dans nos explications. Nous sommes en face de deux problèmes différents. L'un, celui d'une contamination potentielle, ne pourra être résolu qu'à long terme. L'autre est extrêmement pressant. Vu le péril que nous courons, c'est ce deuxième problème qu'il faut régler en priorité.

— Je ne suis pas sûre de bien comprendre.

— La conséquence immédiate de ce vol, c'est que les gobelins sont désormais libres de chasser presque à volonté dans l'Ombre. Et les mortels ne sont pas préparés à cette attaque. Or, la consommation de viande humaine renforce la croissance et la reproduction de ces monstres. Aussi allons-nous être confrontés, dans un futur très proche, à une armée gobeline plus redoutable que jamais. La chair d'homme rend leur peau plus épaisse, leurs griffes plus longues, leurs sens plus aiguisés. Ce n'est certainement pas une bonne nouvelle pour les sylphes.

Il serra sa robe autour de ses épaules.

— En toute vraisemblance, celui qui a pris la Résille prévoit les conséquences de son acte, mais ne s'en inquiète pas. Soit il ne se sent pas concerné par de tels dangers... soit il a d'autres motivations que je n'imagine pas.

— Seigneur Timias, je ne comprends pas. Je passe le plus clair de mon temps à soigner des vaches, non à élaborer des stratégies.

— Demandez-vous alors ce que le voleur espérait accomplir. Pourquoi a-t-il commis ce méfait, dont la première conséquence est de plonger l'Ombre dans le chaos et la terreur ? De toute évidence, notre coupable ne se soucie pas des mortels, ni même des gobelins géants qui pourraient déferler sur la Faërie. C'est donc la deuxième conséquence qui est la clé de l'affaire.

Il marqua une pause et regarda Delphinea droit dans les yeux.

— Quelqu'un a l'intention d'apporter de l'argent en Faërie. Et en grande quantité. Davantage, en tout cas, que la Résille n'en aurait laissé entrer. C'est pourquoi on s'en est débarrassé...



— Mais qui voudrait apporter de l'argent en Faërie ? Cela mènerait tout droit à notre perte !

— Les gremlins ! J'avais pourtant prévenu Albane. Je lui avais conseillé de s'en méfier, et vous n'avez rien trouvé de mieux que de leur enseigner la magie des miroirs !

Les yeux de Timias dardaient des éclairs. Delphinea se redressa et soutint son regard sévère.

— Le voleur n'a pas emprunté le chemin des miroirs, vous le savez aussi bien que moi. Les empreintes sont assez claires. Et puis, pourquoi les gremlins voleraient-ils la Résille ?

— Pour assassiner la reine, évidemment. Pour faire entrer en Faërie une arme en argent — un couteau, une dague, que sais-je ? Ils s'en serviront pour la tuer, puis... Que leur importe, après tout, que les gobelins massacrent les hommes ? Ou les sylphes, d'ailleurs ? Ils nous détestent cordialement, croyez-moi — nous autant que les mortels.

Delphinea dévisagea Timias en silence, consternée. Son raisonnement, hélas, paraissait se tenir. Si, dans l'absolu, la destruction ou la transformation de la Résille était nécessaire pour le bien de tous, cela ne pourrait se faire en un jour, ni sans la participation de nombreuses personnes. Et à court terme, la Résille remplissait des fonctions vitales pour la Faërie. Difficile de croire qu'un sylphe eût délibérément exposé les siens au double risque des gobelins et de l'argent.

Fallait-il, dans ce cas, soupçonner les gremlins ? Timias avait suggéré que ces lointains descendants des gobelins étaient prêts à se révolter. De fait, certains d'entre eux s'étaient montrés particulièrement insolents, ces derniers temps... Les courtisans attribuaient cela à l'influence de Samhain — une période agitée pour les gremlins, qui devenaient de plus en plus agressifs à mesure que la grande fête approchait. Le soir de Samhain, quand leur folie atteignait son pic, on les regroupait dans un dortoir spécialement conçu à cet effet. Là, entre des murs épais qui étouffaient quelque peu leurs hurlements, les petites créatures se livraient à la démente dans une sécurité relative — même si, au matin, on retrouvait généralement quelques gremlins désintégrés. De l'avis de tous, c'était une affaire pénible ; mais les sylphes considéraient que c'était un prix minime à payer pour le plaisir d'être servis par des répliques miniatures de leurs ennemis jurés.

Delphinea songea à Petri, le petit gremlin chargé de servir ses repas et de veiller à l'entretien de ses appartements. Il n'avait jamais exprimé de mécontentement. Il est vrai qu'il n'exprimait pas grand-chose. Les hurlements aigus des gremlins étaient jugés insupportables, et les sylphes leur avaient interdit depuis bien longtemps de prendre la parole sans en avoir reçu l'ordre. Cela réduisait sévèrement leurs possibilités d'expression ; toutefois, ils avaient compensé cela en développant un système complexe de signes des mains et de la queue. Or, faute de posséder une queue, les sylphes ne pouvaient saisir toutes les nuances de ce langage, lequel se prêtait donc naturellement aux secrets et aux complots.

Elle examina de nouveau les empreintes sur le sol. Elles étaient plus rapprochées, nota-t-elle, que celles laissées par Timias et par elle. C'étaient les traces d'une personne de petite taille... ou d'un gremlin.

— Le temps presse, madame. Nous devons nous rendre auprès de la reine. Guidez-moi.

Mais le miroir refusa obstinément de les laisser passer. Delphinea comprit rapidement que tous ses efforts seraient vains.

— C'est peut-être la poussière. En tout cas, nous ne pourrons traverser.

— Dans ce cas, il ne nous reste plus qu'à prendre le chemin le plus long. Venez, dame Delphinea, nous rentrons par les couloirs.

Ils se dirigèrent vers les portes par lesquelles le voleur était entré dans le vestibule. Au moment de passer le seuil, Delphinea se retourna une dernière fois. De cet endroit, une légère divergence apparaissait dans les empreintes.

— Regardez, seigneur Timias ! dit-elle. Qu'il soit sylphe ou gremlin, celui qui a pris la Résille n'était pas seul. Ils étaient deux ! Et ils ont superposé leurs traces afin de se dissimuler.

— Deux êtres de taille différente, ajouta Timias. L'un mâle, l'autre femelle, peut-on supposer.

— Mais, Timias... Des gremlins auraient-ils pu ouvrir la porte ?

Il lui prit le bras et lui jeta un regard désolé.

— Espérons-le, madame. Sans quoi nous serons forcés de croire que deux d'entre nous ont trahi non seulement la reine, mais tous les habitants de la Faërie et de l'Ombre réunis.

La nuit venue, un profond silence tomba sur le palais de la reine de Faërie, un silence aussi sinistre que le ciel sans lune. Un silence rompu seulement par les bruits de réjouissance qui s'élevaient de la grande salle, où la cour festoyait sur ordre exprès de Sa Majesté. La reine, quant à elle, était absente. Dans la chambre royale, au centre du palais, tous les rideaux étaient tirés, et Albane somnait dans le sommeil lourd de ceux qui cherchent l'oubli.

Seule dans sa petite chambre ronde au sommet d'une des plus hautes tours, Delphinea écoutait les bribes de musique qui lui parvenaient par intermittences : tantôt une mélodie de flûte, tantôt un joyeux refrain repris en chœur. Installée sur une banquette dans l'embrasure de la fenêtre, elle contemplait les étoiles qui scintillaient comme des diamants dans un ciel de velours noir. Elle avait troqué sa tenue de cour contre une robe de chambre blanche, brodée de pervenches et de bleuets ; ses pieds étaient nus. Tout en caressant distraitement, de ses orteils, un coussin de soie rouge, elle se demanda comment tout pouvait sembler aussi inchangé. Rien n'indiquait que la Résille, le fondement même de la Faërie, se fût tout simplement volatilisée. Les vitres en cristal, les rideaux de brocart, le verre à pied rempli de vin sombre, la petite table de bois précieux paraissaient tous aussi solides, aussi réels que d'habitude. Mais l'étaient-ils vraiment ?

Au retour de la chambre royale, tout au long des couloirs, des galeries, et du grand escalier en spirale qui menaient à ses appartements, un mot n'avait cessé de résonner dans sa tête, celui qu'elle avait entendu pour la première fois ce matin, de la bouche de Timias. La Lyonnaise. Ce mot qui avait teinté les visages des conseillers d'une peur sans nom et qui la faisait encore frissonner.

Pour la centième fois de la journée, elle regretta que sa mère ne fût pas à ses côtés. Pour conseiller Albane là où Delphinea en était incapable. Pour répondre aux questions qu'elle se posait constamment, face aux lois tacites et mystérieuses qui régissaient la vie de la cour. Ici, l'étiquette et la tradition primaient sur tout. Les actes comptaient moins, en fin de compte, que les formes. Pour Delphinea, c'était incompréhensible. Pourquoi fallait-il porter telle couleur certains jours plutôt que d'autres ? Même les conversations les plus banales se révélaient truffées d'écueils : la manière dont on s'enquêrait de la santé de son interlocuteur était bien plus importante que le fait qu'on s'y intéressât. Avec tout cela, elle n'avait guère trouvé plus de réponses à ses

interrogations dans ce palais éblouissant que parmi les troupeaux de sa mère, dans les hauts pâturages de montagne.

Et ses interrogations étaient multiples. Car la mystérieuse maladie qui affligeait les animaux n'était pas l'unique raison de sa présence à la cour. Delphinea poussa un petit soupir, resserra son châle autour de ses épaules et posa le menton sur ses genoux. Encerclant ses jambes de ses bras, elle tenta de ne pas songer à ce qu'elle avait omis de dire à Timias. Elle n'avait confié ce secret à personne, pas même à sa propre mère.

Elle avait espéré trouver dans ce vaste palais, au sein de cette cour prestigieuse, quelqu'un pour lui expliquer le sens des visions troublantes qui hantaient son sommeil. Elle en avait assez appris, tout de même, pour connaître le nom que les mortels donnaient à ces images : des rêves. Les sylphes n'avaient aucun mot pour les décrire, car ils ne rêvaient pas.

A l'exception de Delphinea. En vérité, elle n'avait pas été étonnée quand la nouvelle du premier veau mort était arrivée des hauts pâturages. Elle avait déjà vu le cadavre, dans un éclair de couleurs et de sons épouvantables qui l'avaient arrachée au sommeil, haletante et trempée de sueur. Ce fut son premier rêve. Mais d'autres avaient suivi ; ces derniers temps, ils étaient de plus en plus fréquents. Ainsi était née sa complicité avec le petit gremlin... Un soir, Petri l'avait entendue sangloter après qu'un tourbillon d'horreurs l'eut tirée du sommeil. Elle n'avait pu lui donner aucune explication précise et, pourtant, il avait trouvé les gestes pour la reconforter. Hélas, ce n'était pas un gremlin domestique qui pouvait lui expliquer d'où lui venaient ces rêves, ni ce qu'ils signifiaient. Et elle ne faisait confiance à personne d'autre, pas même à Timias.

Décidément, rien n'allait comme prévu. Même la mission dont l'avait chargée Eponea — découvrir les causes de la maladie des bêtes — passerait à présent au deuxième rang, après la disparition de la Résille. Une idée fugitive lui traversa l'esprit : et si sa mère ne lui avait pas tout dit ? Pourquoi avait-elle refusé, après tout, de l'accompagner à la cour ? Lui dissimulait-elle quelque chose ? Non, c'était une idée absurde née de la fatigue...

Cette journée avait certainement été la plus longue de sa vie. Elle chercha à imaginer ce que lui conseillerait sa mère, en de telles circonstances, et échoua lamentablement. De toute façon, que pouvait-on faire, à part tenter de retrouver la Résille au plus vite ? Malheureusement, personne ne savait par où commencer les recherches.

Timias et elle avaient immédiatement prévenu Albane, bien sûr. Ils avaient fait irruption dans sa chambre alors qu'elle buvait l'une des sempiternelles décoctions de Guinevère. A l'annonce de la disparition de la Résille, la reine avait pâli jusqu'à devenir presque translucide, telle une statue de glace. Elle s'était tournée vers sa sœur, les yeux brillants d'une émotion indéchiffrable. Était-ce de la malice ? De la haine ? Delphinea n'avait su le dire. Guinevère faisait preuve d'une patience exemplaire à l'égard de sa sœur. Qu'est-ce qui pouvait bien expliquer cette lueur hostile dans les yeux d'Albane ?

Si Guinevère avait remarqué l'expression fugace de sa sœur, elle n'en avait rien laissé paraître. Le visage calme et impénétrable, elle demeura silencieuse sur son tabouret, dans l'ombre d'Albane. Seul le tremblement de ses ailes trahissait l'intensité de son attention.

Il y avait quelque chose de bizarre dans tout cela, se dit Delphinea, repensant à la scène. Quelque chose qui continuait à lui échapper...

Tout en se brossant les cheveux, elle ferma les yeux et revit l'arrivée des conseillers dans la chambre royale, tentant d'interpréter les courants sous-jacents qu'elle avait ressentis. Tout lui avait semblé légèrement faux, comme mis en scène. Et pas seulement le regard qu'Albane avait lancé à sa sœur.

Guinevère s'était rangée presque trop facilement à l'avis de Timias. Elle était convenue de la nécessité de renforcer les défenses de la frontière, d'écarter les gremlins de l'entourage immédiat de la reine et d'envoyer d'urgence des dépêches à Artimour et à Finuviel pour les prévenir de la situation.

Berillian, pour sa part, avait suggéré de ne pas ébruiter la nouvelle, de n'en informer que les membres du Conseil et ceux, tels Finuviel et Artimour, qui seraient directement affectés. De nouveau, Guinevère avait approuvé, avant de mettre abruptement fin à la réunion en déclarant que la reine avait besoin de repos.

Rien que de très normal, pour une sœur dévouée, songea Delphinea, prêtant distraitement l'oreille à la musique portée par la brise, ponctuée de rires et de salves d'applaudissements. Dehors, l'obscurité s'approfondissait ; les hautes tours du palais se teintaient de violet, des bougies s'allumaient une à une derrière les carreaux de cristal.

Hudibras et Gorlias, Berillian et Philomemnon, et même le vieux Timias s'étaient joints aux festivités, car Albane avait décrété que les réjouissances devaient avoir lieu comme à l'accoutumée. Aussi la vie de la cour se poursuivait-elle, toujours aussi gaie et parfaitement réglée. Mais Delphinea n'avait pas le cœur à prendre part à cette fête dépourvue de sens. Elle s'était donc réfugiée dans sa petite chambre au sommet de la tour, chargeant Petri de refouler les admirateurs et suppliants qui affluaient sans cesse, munis de lettres parfumées, de vers savamment composés, de bouquets raffinés et d'autres présents dont elle ne savait que faire. De sa place sous la fenêtre, Delphinea entendait le tintement de la cloche et le murmure de voix mélodieuses, suivis d'un silence pendant lequel Petri répondait par gestes. Elle ramassa sa brosse d'ivoire et la passa de nouveau dans ses longs cheveux, se demandant en quoi le comportement de Guinevère l'avait intriguée.

Soudain, cela lui revint. C'était au tout début de la réunion, alors que Timias et elle venaient d'entrer. Guinevère avait écouté la nouvelle sans broncher, puis avait jeté un coup d'œil à Timias. Et Delphinea avait surpris dans ce regard une haine intense, qui n'avait rien à voir avec l'expression ambiguë de la reine. Voilà ce qui la troublait. Guinevère avait laissé paraître de la haine, de la colère — mais aucune surprise.

Et les autres ? De tous, c'étaient Hudibras et Gorlias qui avaient le plus fortement réagi. Berillian paraissait surtout... impatient. Philomemnon, quant à lui, était resté étrangement silencieux, ne se manifestant que lorsqu'on lui avait demandé de voter.

S'attendaient-ils à cette nouvelle ? Savaient-ils déjà que la Résille avait disparu ? Les mots que Timias avait prononcés en quittant la Chambre magique résonnèrent dans ses oreilles.

« Espérons que ce soient les gremlins, sans quoi nous serons forcés croire que deux d'entre nous ont trahi la reine ».

Et s'ils étaient trois ? Guinevère, Philomemnon et Berillian ?

— Je vous dérange, mademoiselle ?

En entendant la voix de Guinevère, Delphinea sursauta et faillit lâcher sa brosse à cheveux. Comme en réponse à ses pensées, la sœur de la reine s'était matérialisée dans l'encadrement de la porte. A coup sûr, elle était passée par le miroir. Petri n'aurait jamais permis qu'on la surprenne ainsi.

Guinevère avait quitté la tenue flamboyante qu'elle portait à la cour pour revêtir une robe de laine verte toute simple, dépourvue d'ornements. Ses cheveux étaient tirés en un chignon retenu par une résille de velours noir. On remarquait à peine ses ailes repliées dans son dos.

Delphinea resta figée, muette. Guinevère était bien la dernière personne qu'elle s'attendait à recevoir ce soir. Enfin, elle se leva lentement.

— Dame Guinevère ?

— Je vois que je vous prends par surprise, ma chère. J'espère que je ne vous dérange pas.

— Votre présence m'honore, madame.

Delphinea indiqua d'un geste sa banquette sous la fenêtre.

— Puis-je vous proposer de vous joindre à moi ? D'ici, la vue est très agréable.

— Avec joie.

Guinevère s'avança de cette démarche affectée et retenue que toutes les dames de la cour cultivaient avec application et qui, lorsqu'on la maîtrisait, donnait l'illusion de flotter au-dessus du sol. Elle s'installa délicatement, stabilisa ses ailes et jeta un coup d'œil par la fenêtre.

— Vous êtes trop modeste, ma chère. Cette vue n'est pas agréable, elle est magnifique.

Delphinea dévisagea sa visiteuse avec curiosité : le statut de Guinevère au sein de la cour demeurait vague. Même si Delphinea était la plus jeune de tous les conseillers, admise uniquement en tant que remplaçante de sa mère, cette visite aurait dû être précédée d'une demande d'audience en bonne et due forme — ou plutôt d'un ordre d'audience dissimulé sous des formules de politesse alambiquées. Delphinea se rendit soudain compte que Guinevère était vêtue comme pour un voyage.

Selon sa mère, Guinevère comme Artimour occupaient à la cour des positions extrêmement floues. En tant que semi-mortel, Artimour passait pour une curiosité ; mais la sœur jumelle de la reine détonnait plus encore. En Faërie, les frères et sœurs étaient rares — Gorlias et Hudibras, par exemple, étaient nés de deux pères différents —, mais on n'avait jamais vu de jumeaux de toute l'histoire du royaume. Rien ne choquait plus les sylphes qu'un événement imprévu ; rien ne les perturbait davantage qu'une question de protocole non résolue. Le comportement excentrique de Guinevère était probablement dû à sa naissance inopinée, songea Delphinea.

Eponea lui avait beaucoup parlé de Guinevère, considérée par certains comme une abomination, par d'autres comme une ennuyeuse contrariété, puisqu'elle n'avait aucune place définie. Chacun, toutefois, s'accordait à dire qu'elle aurait dû quitter la cour après le couronnement d'Albane. Mais Guinevère s'y était fermement refusée. En fin de compte, les sœurs étaient parvenues à un accord. De Samhain à Beltane, Guinevère se joignait à la cour ; de Beltane à Samhain, pendant les mois d'été, elle en était bannie. Cet arrangement avait été récemment abandonné, toutefois, en raison de l'état de santé d'Albane : dès l'annonce de sa grossesse, Guinevère avait proposé de venir l'assister, et sa sœur s'était empressée d'accepter.

Sa mère lui avait aussi parlé, brièvement, de Finuviel. Même dans leur province reculée, on connaissait le nom du séduisant fils de Guinevère, enfanté, prétendait-elle, par le grand Herne lui-même, un soir de Beltane. Eponea, pour sa part, ne voyait là qu'une manœuvre pathétique de Guinevère pour se donner un statut particulier. Mais c'était une vérité universellement reconnue, avait dit sa mère en posant sur elle un regard circonspect, que Finuviel était aimé de tous, et ce depuis le jour de sa naissance. Aussi avait-il toujours été libre d'aller et de venir selon son bon plaisir. Il se trouvait à présent dans les régions frontalières, qu'il défendait contre la menace des gobelins. Et Delphinea en était fort soulagée. Son nom résonnait au plus profond d'elle, et quelque chose lui disait qu'elle l'avait vu dans ses rêves.

Albane, comme d'ailleurs toutes les femmes de la cour, ne se cachait pas d'adorer son neveu. La rumeur voulait que la jalousie fût à l'origine de l'animosité que la reine éprouvait envers sa jumelle. Mais Delphinea se rappelait le regard qu'elle avait surpris entre les deux sœurs : il exprimait bien plus que de la simple jalousie. Ce n'était pas la première fois, au cours de son bref séjour à la cour, qu'elle s'interrogeait sur les relations complexes entre Albane, Guinevère, et ce fils qu'elles semblaient se partager. Revenant à la réalité, la jeune sylphe posa ses mains sur ses genoux et se résolut à jouer le jeu du mieux qu'elle le pouvait.

— Comment se porte Sa Majesté ? s'enquit-elle.

— Elle se repose enfin.

Guinevère marqua une pause.

— Votre dévouement envers Sa Majesté a été remarqué et apprécié à sa juste valeur.

— C'est un plaisir d'être à son service.

Delphinea attendit patiemment. Cet échange de politesses pouvait se prolonger pendant plusieurs tours de sablier. Combien de temps faudrait-il à Guinevère pour lui dévoiler la véritable raison de sa présence ?

— Prendrez-vous du vin, madame ?

Mais l'instant suivant, Guinevère la prit tout à fait au dépourvu. Sans même répondre à sa question — ce qui constituait en soi une sérieuse entorse au protocole —, elle prononça des paroles tellement extraordinaires que Delphinea n'osa rien dire, de peur d'avoir mal entendu.

— Vous avez raison, au sujet de la Résille. C'est un poison. Il faut la détruire.

Delphinea ne put que la dévisager, bouche bée. A la lumière vacillante des bougies parfumées au gardénia, le visage de Guinevère lui apparut sombre et tiré, et, à sa stupéfaction, Delphinea s'aperçut qu'elle ne plaisantait pas.

— Mais... pourquoi n'avez-vous rien dit, quand j'ai parlé de cela au Conseil ?

Guinevère eut un petit rire amer qui exprimait tout sauf la gaieté.

— Vous avez certainement compris, chère enfant, que ma présence au sein du Conseil est tout juste tolérée. Je n'y ai aucun poids.

— Mais je vous ai pourtant entendue parler...

— Vous n'êtes pas assez naïve pour croire que j'ai réellement un droit de vote ? Evidemment, je puis dire tout ce que je veux. D'ailleurs, ma sœur préfère me laisser parler, cela lui épargne

l'effort de le faire. Mais je n'ai aucun pouvoir sur le Conseil.

Ses yeux en amande dardèrent une lueur verte.

— Avec le temps, ma chère, j'ai appris à choisir soigneusement mes amis. Je sais d'expérience, hélas, que ceux qui cherchent à se lier avec moi ont souvent leurs propres raisons de le faire. Ainsi, quand une jeune fille comme vous se présente soudain, vêtue des robes de sa mère...

Guinevère s'interrompit brusquement.

— Laissez-moi vous poser une question. A quel point tenez-vous à la vie de votre mère ?

— Ma mère... Qu'a-t-elle à voir là-dedans ? murmura Delphinea.

Cette lueur étrange qui brillait dans les yeux de Guinevère ressemblait soudain à une menace contre ce qu'elle avait de plus cher. Elle comprit alors pourquoi Timias la détestait, pourquoi Eponea l'avait qualifiée d'aberration qui ne trouverait jamais de vraie place dans ce monde. Il y avait en elle quelque chose d'inquiétant, et même d'effrayant. Delphinea eut l'impression que le sol s'inclinait sous elle et menaçait à tout instant de tomber en poussière.

Guinevère se recula un peu.

— Ne me dites pas que vous ne l'avez pas compris... Votre mère est en train de mourir, Delphinea. L'argent de la Résille s'est infiltré dans toute la Faërie et empoisonne tout ce qui est lié à la terre : ces vaches auxquelles vous semblez si attachée, les chevaux de votre mère... et votre mère aussi. Pourquoi croyez-vous qu'elle vous a envoyée ici, innocente comme vous l'êtes, sans même un chaperon ?

— Ma mère n'est pas en train de mourir.

Delphinea fronça les sourcils. L'ombre d'un doute s'insinuait en elle. Dans l'euphorie de son départ à la cour, avait-elle manqué quelque chose ? Et si ce vague pressentiment qui la hantait était fondé ? Eponea avait-elle une autre raison, plus grave, de l'envoyer ici à sa place ?

— Elle m'a conseillé de parler à Timias...

— L'imbécile ! Quel aveuglement !...

Guinevère se mordit la lèvre pour s'empêcher de continuer, et se détourna un instant. Quand elle regarda de nouveau Delphinea, sa voix s'était radoucie, mais ses yeux brillaient encore de cet étrange éclat vert.

— Elle se meurt, mon petit. Car vous avez raison, hélas, en tout point. La Résille est un poison mortel, qui affecte tous ceux qui sont liés à la terre.

— Mais ma mère est en parfaite...

— En êtes-vous bien sûre ? Avez-vous reçu de ses nouvelles depuis votre arrivée à la cour ?

— Non.

Ce fut au tour de Delphinea de se mordre les lèvres. Elle se tourna vers la fenêtre, aveuglée par l'angoisse.

— Voyez-vous, ma chère, c'est la raison de ma présence ce soir. Je désirais savoir ce que signifie pour vous la vie de celle qui vous a mise au monde.

Bien plus troublée qu'elle ne voulait l'avouer, Delphinea fixa Guinevère.

— Comment pouvez-vous être certaine de ce que vous avancez ?

Guinevère se contenta de secouer la tête.

— Je ne suis pas prête à vous révéler tous mes secrets. Réfléchissez seulement. Cela tombe sous le sens, n'est-ce pas ?

Comprenant soudain les terribles implications des propos de Guinevère, Delphinea se pencha vers elle.

— Est-ce que la reine va mourir aussi ? chuchota-t-elle.

Guinevère baissa les yeux, pesant de toute évidence les mots qu'elle allait prononcer. Des émotions diverses et contradictoires se succédèrent sur son visage. Enfin, elle haussa les épaules et releva les yeux.

— Oui. La reine est en train de mourir.

— Et si nous retrouvons la Résille, si nous la détruisons, est-ce que tout redeviendra comme avant ?

— Non, répliqua Guinevère, la regardant droit dans les yeux. Tout sera différent. Mais c'est le seul moyen de sauver la Faërie. Si la Résille n'est pas détruite, votre mère et tous les autres sylphes, sans exception, mourront de la vraie Mort ; et toute la Faërie sera réduite à néant, comme autrefois la Lyonesse.

La Lyonesse ! En entendant ce nom qui l'attirait et l'épouvantait à la fois, Delphinea sentit un frisson lui parcourir la nuque. Elle se creusa la tête, cherchant à se rappeler l'apparence de sa mère, dans les semaines qui avaient précédé son départ. Elle se rappelait effectivement l'avoir trouvée pâle, fatiguée, en proie à une langueur inhabituelle. Mais Delphinea avait attribué cela à son inquiétude au sujet des troupeaux, certainement pas à une maladie mortelle !

— En supposant que je vous croie, Guinevère, que peut-on y faire ?

— Vous le savez très bien. La Résille doit être défaite puis refaite de nouveau.

— Et si nous ne la trouvons pas ? Que deviendrons-nous ?

Guinevère se leva et se dirigea lentement vers la fenêtre opposée. Elle donnait vers l'est ; de ce côté, l'obscurité était totale. Pas une étoile ne brillait.

— Alors tout sera perdu. Nous disparaîtrons, happés hors du temps et des souvenirs, comme a disparu la Lyonesse. Même ceux qui tenteront de fuir vers l'ouest ne pourront échapper à ce destin. D'ailleurs, il est peut-être trop tard. La destruction finale est bien entamée. Certains parlent déjà d'affréter des navires, savez-vous. Mais c'est tout à fait inutile. Ce ne serait que du temps perdu. Et le temps nous est compté.

— Compté pour faire quoi ?

Guinevère hésita, visiblement tiraillée entre plusieurs explications.

— Avec chaque jour qui passe, notre prise sur la Faërie se fait plus ténue. La magie qui soutient tout cela, qui nous donne vie, qui fait de notre royaume ce qu'il est, perd de sa puissance. Nous avons une chance de survivre, mais avant de pouvoir détruire la Résille, il reste beaucoup à faire.

— Quoi donc ?



— Beaucoup de choses, répondit Guinevère après un temps. Des choses dont je ne puis encore parler. Mais vous y jouerez un rôle, je m'en rends compte maintenant. Je me demande même comment cela a pu m'échapper jusqu'ici.

— Quel rôle ? demanda Delphinea.

Elle fixa un regard méfiant sur cette sylphe étrange aux yeux égarés et à la volonté de fer. C'était cette volonté, comprit-elle soudain, qui l'effrayait ; c'était elle qui brûlait dans les profondeurs de ses yeux verts.

— Je pense que cela vous apparaîtra clairement en temps voulu, répondit Guinevère.

— Et si nous ne retrouvons pas la Résille ?

— Je vous l'ai dit. Comme la Lyonesse, tout cela — d'un geste de sa main blanche, elle engloba la chambre, le palais, et tout ce qu'il y avait alentour — disparaîtra. Sans laisser de traces ni de souvenirs.

— Qu'est-il arrivé, au juste, à la Lyonesse ?

— Vous n'en aviez jamais entendu parler, n'est-ce pas ? dit Guinevère en souriant. Et pourtant, quand Timias a prononcé ce nom, vous avez compris que c'était un mauvais présage. Tel est l'effet de ce mot sur tous ceux de notre race. La Lyonesse s'étendait autrefois à l'est de la Faërie, et on dit qu'elle la surpassait de loin par sa beauté. On dit même que c'est pour cette raison qu'on a laissé son souvenir s'estomper. Mieux vaut oublier la Lyonesse que supporter l'idée que tant de grandeur, de gloire et de beauté soient perdues à tout jamais.

— C'est ce qui nous arrivera si la Résille n'est pas détruite.

— Si elle n'est pas défaite puis refaite, oui.

— Je ne crois pas que vous soyez venue me dire que j'avais raison au sujet de la Résille, déclara brusquement Delphinea.

La petite chambre ronde était soudain devenue étouffante ; le treillage aux fenêtres lui parut semblable à des barreaux.

— Que faites-vous ici ? Que voulez-vous de moi ?

— Je suis venue vous conseiller d'éviter Timias. Il n'est l'ami de personne, en Faërie. Et quand il découvrira qui vous êtes, votre vie sera en danger.

Delphinea resta un instant interdite, puis se redressa de toute sa taille pour lui faire face. Elle aurait dû se douter, dès le moment où elle avait envoyé Petri chez Timias, qu'elle risquait de s'attirer les foudres de Guinevère.

— Timias a eu la gentillesse de m'aider à entrer dans la Chambre magique. Tous les autres s'y étaient refusés.

— Je n'aurais pas refusé, moi. Mais vous ne m'avez rien demandé.

— Certains disent que vous ne devriez même pas vous trouver ici, répliqua Delphinea, refusant de se laisser intimider.

Après tout, elle descendait d'une famille noble et ancienne ; contrairement à Guinevère, son rang au sein de la cour était incontestable.

Guinevère parut un instant décontenancée. Puis elle sourit, comme malgré elle.

— Vous marquez un point, ma chère. Quel dommage, cependant, que vous ne m'ayez pas consultée avant de parler à Timias... Cela nous aurait évité bien des ennuis.

Que voulait-elle dire par là ? Qu'aurait-on pu éviter ? De découvrir que la Résille avait disparu ?

— Ma mère m'avait dit que sa fidélité à la reine était sans égale. Et personne ne peut nier...

— Sans doute, sans doute. La question est de savoir en quoi consiste la véritable loyauté. Où résident précisément nos devoirs envers nos semblables, notre reine, notre royaume ? Y avez-vous vraiment réfléchi ? Vous est-il déjà arrivé de penser que ces devoirs pourraient se contredire ?

Delphinea se rassit sur la banquette, confuse et méfiante. Il était évident que Guinevère la sondait. Mais où voulait-elle en venir ?

— Je ne suis pas sûre de vous comprendre, madame. Vous ne suggérez tout de même pas que Timias pourrait nous trahir ! Et quant à moi... Pourquoi ma vie serait-elle en danger ?

— Timias nous a déjà tous trahis.

Elle sembla sur le point d'en dire plus, mais elle se ravisa apparemment et se rassit, posant ses longues mains blanches sur le vert sombre de sa robe.

— Quant à vous... Evidemment, votre mère ne pouvait pas le savoir, sinon elle ne vous aurait jamais envoyée ici.

— Savoir quoi ? s'écria Delphinea.

Guinevère désigna le miroir doré qui reposait sur la table près de Delphinea.

— Regardez dans ce miroir et dites-moi ce que vous voyez.

— Ne jouez pas avec moi, Guinevère, je vous en prie. Je suis peut-être très jeune et ignorante des usages de la cour, mais je ne suis pas stupide. Je sais fort bien ce que je vois dans mon miroir. Laissez-moi plutôt vous retourner la question. Que voyez-vous, Guinevère, dans ce miroir ?

Guinevère se pencha vers elle et, du revers de la main, frôla doucement la joue de Delphinea.

— Je vois mon fils, Finuviel.

Finuviel... Une onde de picotements parcourut sa nuque et ses bras se couvrirent de chair de poule. Elle s'empara de la petite glace, mais n'y vit que son propre reflet familier.

— Que voulez-vous dire ? Qu'ai-je à voir avec Finuviel ?

— Dites-moi ce que ce nom vous évoque. Vite ! Avant qu'il ne soit trop tard !

Delphinea fut incapable d'articuler un seul mot. Le nom de Finuviel lui était bien familier : des images lui venaient malgré elle, des images vues dans ses rêves. Mais elle ne pouvait faire confiance à Guinevère.

Et Guinevère sembla le comprendre, car elle se recula avec un sourire.

— Dans votre visage, Delphinea, je vois la confirmation de toutes mes hypothèses, la justification de tous mes actes. Je sais que la voie que j'ai choisie est la bonne.

Elle s'interrompit, les yeux brillant de nouveau de cette lumière verte qui avait tant déplu à Delphinea.

— J'en resterai là pour ce soir. Mais croyez-moi, je ne suis pas seule à penser que Timias est un fou dangereux. Plût à la Vieille Sorcière qu'il fût resté à folâtrer dans l'Ombre ! Ce n'est pas pour rien qu'il accuse les gremlins d'avoir volé la Résille...

Elle s'arrêta de nouveau, comme si elle en avait trop dit.

— Vous devez savoir, reprit-elle plus doucement, que Timias a participé à la fabrication de la Résille. Il s'est tenu à la droite de Gloriana tandis que, de l'autre côté, le forgeron mortel battait l'argent. Il n'acceptera jamais sa destruction. Le comprenez-vous ?

Le regard de Guinevère arrêta net le flot de questions qui montait en Delphinea.

— Mais enfin, si la Résille nous empoisonne..., protesta-t-elle enfin.

— Vous ne comprenez toujours pas. La magie de la Résille est un mariage d'opposés : mortels et sylphes, mâle et femelle, argent et pierre de lune. Timias représentait le principe mâle. En donnant une partie de lui, il a lié son destin à celui de la Résille. Tant qu'elle durera, lui aussi continuera d'exister. Il n'aura jamais besoin de partir vers l'ouest. Ma mère a choisi de le faire pour ses propres raisons.

Elle sonda Delphinea du regard.

— Comprenez-vous, maintenant ?

Stupéfiée par la tournure que prenait la conversation, Delphinea ne put qu'acquiescer en silence.

Guinevère tourna son fier visage vers la fenêtre et fixa son regard sur l'horizon, comme si elle y cherchait une inspiration.

— Peut-être devriez-vous me suivre, à présent.

— Vous suivre ? Pour aller où ?

— Je pars cette nuit. L'état de Sa Majesté requiert une décoction dont les herbes doivent être cueillies sous un ciel sans lune. Je crois qu'il serait plus prudent de vous emmener avec moi.

Delphinea secoua la tête.

— Ma mère m'a confié une mission. Sauf si elle me rappelle chez nous, je ne partirai qu'après avoir résolu le problème de nos troupeaux.

— Cette énigme est éclaircie, ne croyez-vous pas ?

Delphinea redressa le menton.

— Je pense que je dois rester ici.

Guinevère demeura un long moment silencieuse, comme évaluant les choix qui s'offraient à elle. Enfin, elle se leva.

— Pardonnez-moi, Delphinea. J'ai payé mon savoir plus cher que vous ne pourriez l'imaginer, et je rechigne encore à le partager. Puisque vous refusez de venir avec moi, de grâce, méfiez-vous au moins de Timias. Il menace davantage la Faërie, et vous en particulier, que vous ne pourriez le comprendre pour l'instant.

— Expliquez-moi, alors !

Delphinea eut un mouvement d'impatience, puis de recul. Guinevère s'avança vers elle et lui prit le menton dans le creux de sa main.

— Votre destin est gravé sur votre visage. Et d'autres que moi s'en apercevront bien assez vite. Si vous tenez à rester en vie assez longtemps pour jouer un rôle dans cette histoire, éloignez-vous de Timias et faites-moi confiance jusqu'à mon retour.

— Mais... mais..., bégaya Delphinea. Savez-vous où se trouve la Résille ?

Guinevère eut un sourire énigmatique. Une lueur d'amusement brillait dans ses yeux, comme si elle considérait Delphinea comme une nouvelle recrue dans un jeu extrêmement complexe. La jeune sylphe sentit de nouveau des frissons lui parcourir l'échine.

— Non, ma chère, je n'ai pas la moindre idée de l'endroit où elle peut se trouver en ce moment.

Elle s'inclina gracieusement.

— Pardonnez-moi encore cette intrusion.

— C'est tout ?

— N'ayez crainte. Vous trouverez des réponses à toutes vos questions, et plus vite que vous ne le croyez. Nous nous reverrons le soir de Samhain, Delphinea.

Elle lui lança un dernier sourire avant de disparaître comme par enchantement. Delphinea demeura seule à écouter les bribes de musique qui montaient de la fête. Le bal des fantômes, pensa-t-elle. Combien de temps dureraient ces réjouissances ? Samhain approchait à grands pas ; Hudibras et Gorlias avaient soutenu avec véhémence qu'il fallait retrouver la Résille avant cette date. Mais ils ne savaient ni l'un ni l'autre où chercher.

Elle regrettait déjà de ne pas avoir posé davantage de questions à Guinevère. Elle savait qu'une forte ressemblance entre deux sylphes qui n'avaient aucun lien de parenté était considérée comme un présage exceptionnel, signifiant que le couple en question avait le pouvoir de réveiller de puissantes forces magiques. A quels projets ambitieux Guinevère destinait-elle son fils ? Et pourquoi voulait-elle à toute force y mêler Delphinea ? L'idée que ses rêves pussent désigner son futur compagnon ne l'avait pas effleurée : c'était un message trop banal, trop insipide pour des rêves aussi étranges, et même inquiétants. Elle comprit avec un frisson que la présence de Guinevère éveillait en elle le même trouble que ces rêves.

« Nous nous reverrons à Samhain », avait-elle dit. Qu'arriverait-il ce soir-là, quand les portes entre les trois royaumes s'ouvriraient largement et que les gremlins succomberaient à la folie ?

Elle se rappela de nouveau son retour de la chambre royale vers ses appartements de la tour. Les courtisans s'étaient écartés avec de grandes révérences tandis qu'elle les dépassait, comme à son habitude, sans un regard. Que diraient-ils, s'était-elle demandé, si elle leur racontait tout ce qu'elle savait ? Prendraient-ils même la peine de l'écouter jusqu'au bout ?

Une musique douce et gaie comme le murmure de l'eau flottait dans l'air, et le fumet du bœuf rôti et du pain frais se répandait à travers le palais. Pourtant, Delphinea n'avait éprouvé aucun désir de se joindre à la fête. Traversant de grandes salles illuminées par des milliers de bougies, elle avait vu les gremlins se faufiler, chargés de mets et de boissons, entre les courtisans. Mais en avait-elle vraiment vu un claquer la porte au nez d'une dame ? Et un autre bousculer un seigneur au moment où il portait son verre à ses lèvres, éclaboussant son pourpoint immaculé de taches violettes ? Les visages des petits domestiques lui avaient semblé particulièrement renfrognés. Mais son imagination devait lui jouer des tours. Ce n'était que la folie habituelle de Samhain, se répéta-

t-elle. Cependant, elle ne parvint pas à chasser ses doutes. Timias semblait absolument convaincu de la culpabilité des gremlins...

Elle posa la brosse, replia ses jambes devant elle et se tourna de nouveau vers la fenêtre. Si seulement sa mère était dans la pièce d'à côté, plutôt qu'à l'autre bout du royaume ! Elle avait envie de seller un cheval, de demander une escorte et de retourner chez elle au triple galop, ne fût-ce que pour s'assurer que Guinevère avait tort. Aurait-elle dû suivre cette sylphe étrange ? Devait-elle rentrer à la maison ? Mais c'était ici qu'Eponea l'avait envoyée. Même si elle se languissait de sa mère et s'inquiétait pour elle, c'était ici que la retenait son devoir. Sa mère n'en attendait pas moins d'elle.

Les heures s'écoulaient, et Delphinea restait plongée dans ses pensées. Les bougies s'étaient presque consumées quand Petri se glissa à pas feutrés dans la chambre. Un doux parfum montait du lait d'herbes qu'il portait sur un petit plateau. Il s'inclina, posa le verre sur la table, puis, au lieu de s'éclipser pour la laisser se coucher, joignit ses petites pattes devant son cœur en un geste de supplication.

— Qu'y a-t-il, Petri ? demanda-t-elle, étonnée.

« Puis-je vous poser une question, grande dame ? »

Elle acquiesça, et frôla sa tête d'une caresse légère.

— Nous sommes de bons amis, tous les deux. Tu peux me demander n'importe quoi, tu le sais.

Le petit gremlin prit une profonde inspiration et jeta un regard nerveux autour de la pièce, comme s'il craignait qu'une troupe de courtisans ne se matérialisent.

Delphinea pencha la tête, sa curiosité éveillée.

— Je t'écoute, Petri. Que veux-tu savoir ?

« Je ne connais pas de gestes pour le dire. »

— Alors parle, s'il le faut.

« Vous ne serez pas offensée ? »

— Non.

Petri hésita encore un instant. Puis il redressa les épaules, s'éclaircit la gorge et se mit à hurler d'une voix perçante qui hérissa tous les poils de Delphinea. Elle dut se maîtriser pour ne pas se boucher les oreilles.

— Est-il vrai que vous comptez aider à défaire la Résille d'argent ?

— Tu as entendu ma conversation avec dame Guinevère, tout à l'heure ?

Il hocha la tête de haut en bas avec un empressement presque comique.

— Nous vivons des temps difficiles, Petri. La reine va mal, et les terres de la Faërie aussi.

Peut-être était-elle malade, aussi, se dit-elle subitement. Voilà qui expliquerait ses rêves, ses visions horribles...

— Je crois que la Résille en est responsable, et...

Elle s'interrompit. En quoi cela pouvait-il intéresser un gremlin ?

— Pourquoi me poser cette question, Petri ? Qu'as-tu à voir là-dedans ?

Il détourna le regard, gêné.

« Pardonnez-moi, grande dame. Ma question était déplacée. »

— Attends, Petri.

Delphinea examina attentivement le petit serviteur. Son visage habituellement impassible était éclairé par une émotion indéchiffrable.

— Dis-moi pourquoi tu t'intéresses à la Résille.

« C'est sans importance, grande dame. Pardonnez mon effronterie. »

— Petri, je veux comprendre. Je crois qu'il faut détruire la Résille. Mais pourquoi cela te préoccupe-t-il ? Ce n'est pas la peine de le nier, je le vois sur ton visage. Ne peux-tu me le dire ?

Il y eut un long silence. Enfin, le gremlin secoua la tête.

« Mieux vaut ne pas en parler. »

Delphinea plissa les lèvres, déçue.

— Me diras-tu autre chose, alors ?

« Si c'est en mon pouvoir. »

— Pourquoi les gremlins deviennent-ils fous, à Samhain ?

« Je préférerais ne pas répondre, grande dame », indiqua-t-il, visiblement bouleversé.

— Eh bien moi, je préférerais ne pas être impliquée dans la destruction de la Résille. Malheureusement, il semble que nous n'ayons pas vraiment le choix, n'est-ce pas ? Allons, Petri, j'ai répondu à ta question ; réponds à la mienne.

Il soupira, puis esquissa quelques gestes lents et précis.

« On dit qu'à Samhain, nous sentons le parfum de notre terre natale. »

Elle fronça les sourcils, perplexe. L'avait-elle mal compris ? Ses gestes étaient pourtant clairs.

— Votre terre natale ? Que veux-tu dire, Petri ? Tous ceux de ton espèce sont nés en Faërie.

« C'est ce que disent les Conteurs, grande dame. »

— N'est-ce pas la vérité ? Où est-elle donc, votre terre natale ? Venez-vous de... de la Lyonesse ?

« Je ne connais pas ce mot, grande dame. Mais je sais que je ne devrais pas vous parler de ces choses. »

— Mais, Petri, si tu m'expliques les causes de cette folie, je pourrai peut-être faire quelque chose pour vous aider.

Il baissa les yeux et détourna son visage, tout en continuant à gesticuler des mains et de la queue.

« Il n'y a qu'un seul moyen de l'arrêter. »

— Pour arrêter la folie de Samhain ? Dis-le-moi ! Que faut-il faire ? Je t'ai appris à traverser les miroirs, n'est-ce pas ? Tu sais que je ne veux que ton bien.

« Vous ne me croirez pas. »

— Pour le savoir, tu dois me le dire.

« Il n'y a pas de gestes pour cela. »

— Parle, alors.

A bout d'arguments, le petit être soupira, jeta de nouveau un regard craintif autour de lui, et se pencha vers sa maîtresse. Un chuchotement laborieux sortit de sa gorge, comme le cri d'un oiseau étranglé.

— Ce que disent les Conteurs sylphes n'est pas la vérité. Nous n'avons pas de sang goblin. Nous ne venons même pas de la Faërie. Nous sommes de la race que les mortels appellent lutins, ou farfadets, ou follets — ces esprits terrestres qui habitent les combes et les forêts de l'Ombre.

Delphinea se radossa aux coussins, hébétée. Sa brosse à cheveux lui tomba lentement de la main. Aussi désagréable que fût la voix de la petite créature, elle devait à tout prix en savoir davantage.

— Comment le sais-tu ?

— Des souvenirs nous sont revenus, grande dame. A notre arrivée en Faërie, quand on nous a attribué cette forme, nos mémoires aussi ont été ensorcelées. Mais, les années passant, le sortilège a perdu de sa puissance et, petit à petit, certains d'entre nous ont retrouvé des souvenirs. Nous avons d'abord cru qu'il s'agissait de rêves. Puis, comme nous étions de plus en plus nombreux à avoir ces visions, nous avons compris que c'étaient des images de notre vie d'avant. Celle que nous menions en Brynhiver, avant la fabrication de la Résille.

— Mais... que faites-vous ici, alors ? Pourquoi ressemblez-vous à des gobelins miniatures ?

— On nous a donné cette apparence au début de notre captivité.

— Mais comment êtes-vous arrivés en Faërie ? Qui vous a amenés ici ? Qui vous a transformés ainsi ?

Un nouveau silence suivit. Puis le gremlin remua la bouche sans qu'aucun son en sortît. Quand il réussit enfin à parler, ce fut d'une voix à peine audible, semblable au grincement de la craie sur l'ardoise.

— Les mortels nous ont vendus aux sylphes.

— Pourquoi auraient-ils fait une chose pareille ?

— En paiement de la Résille. C'est pendant sa fabrication que nous avons été emprisonnés dans ces corps.

Choquée, Delphinea dévisagea en silence le petit gremlin. A bien y regarder, ses yeux n'avaient pas la froide lueur reptilienne des gobelins. Ils étaient doux, sombres, bruns comme la terre fraîchement retournée.

— Par les cornes de Herne, souffla-t-elle.

C'était comme si les ombres s'étaient soudain épaissies autour d'elle ; comme si la nuit était devenue plus noire. Qu'avaient fait, au juste, Timias et Gloriana ? Était-ce donc à cela que Guinevère faisait allusion, quand elle avait affirmé que Timias n'était l'ami de personne, en Faërie ? Difficile de croire que ce vieux sylphe, si courtois et gentil avec elle, se fût rendu complice d'un tel asservissement. Pourtant, il devait forcément être au courant. C'était l'unique survivant de cette période lointaine. Tous ses contemporains étaient partis vers l'Ouest depuis des siècles. « Croyez-

moi, ils détestent les sylphes autant que les mortels », avait-il dit. Voilà pourquoi il était persuadé que les gremlins étaient responsables du vol. Si la Résille était un jour défaite, comprit-elle soudain, les liens qui retenaient les gremlins prisonniers seraient également détruits. Il n'était pas étonnant que Petri fût aussi excité. Mais il n'avait toujours pas répondu à sa question.

— Pourquoi êtes-vous pris de folie, à Samhain ?

— C'est quand les portes s'ouvrent entre les mondes que nous sentons la terre.

— La terre ? Tu veux dire la terre des mortels ? Brynhiver ?

— Je veux dire la terre, celle qu'il y a dans le sol, la terre dans laquelle tout prend racine.

— Mais enfin, il y a de la terre dans tous les jardins de la Faërie ! Ce doit sûrement être la même chose !

— Ce n'est pas du tout la même chose, grande dame.

Petri s'étranglait presque ; elle dut se rapprocher pour entendre son chuchotement.

— Comment cela ?

Il hésita encore, sa petite tête inclinée vers le sol, ses mains serrées derrière son dos.

— Eh bien... Pour commencer, elle ne colle pas.

Et il lui jeta un regard empreint d'un tel désespoir que le cœur de la jeune sylphe se serra. Elle s'aperçut, consternée, que les yeux de la petite créature brillaient de larmes. Puis il baissa la tête de nouveau et s'inclina.

— Mes devoirs m'attendent. Je ne puis plus parler de cela.

Elle le libéra d'un geste de remerciement, et le suivit des yeux tandis qu'il s'enfuyait hors de la pièce.

« Elle ne colle pas. » Ces mots résonnèrent en elle longtemps après le départ de son petit serviteur. Elle se rappela cette poussière visqueuse qui s'accrochait comme une toile d'araignée à la peau et aux vêtements. Quel pouvoir mystérieux possédaient donc les choses de l'Ombre, pour être si adhésives ? Avant de se mettre au lit, elle s'attarda un peu devant la fenêtre, contemplant un monde qui lui semblait désormais aussi fragile qu'une bulle de savon, comparée à l'étoffe plus solide dont étaient faites les Terres de l'Ombre. Au bout d'un moment, loin au-dessous d'elle, un cavalier solitaire émergea de la masse sombre du palais et disparut dans l'obscurité.

Cette nuit-là, aucun rêve ne troubla le sommeil de Delphinea. Au matin, elle apprit que Guinevère était effectivement partie cueillir des herbes pour une décoction destinée à la reine et qu'un gremlin du nom de Khouri, employé comme marmiton aux cuisines royales, avait disparu.



Une ombre pointue s'étendit sur la forge. Griffin s'essuya le front avec le chiffon qu'il portait à la ceinture, et releva la tête. Une silhouette de femme se dressait dans l'embrasure de la porte. Bien qu'elle fût éclairée à contre-jour par le soleil de fin d'après-midi, on distinguait tout de même une tunique de laine, un châle à carreaux et un fouillis de boucles sombres. Le cœur de l'apprenti fit un bond dans sa poitrine ; un large sourire s'épanouit sur ses lèvres. « Nessa ! » faillit-il s'écrier.

Mais quand la silhouette s'avança dans la lumière moins éblouissante de l'atelier, Griffin perçut des mèches grises dans la chevelure sombre, et une jupe bleu vif que Nessa n'eût portée que sous la contrainte. C'était Molly, la sorcière de Killcrag.

Le visage de l'apprenti s'assombrit, et Molly eut un petit sourire amusé, comme si elle comprenait qu'il l'avait prise pour une autre. Griffin jeta un coup d'œil nerveux à la ronde. Le maître forgeron et les autres apprentis étaient tous occupés.

— Espérais-tu la venue de quelqu'un d'autre, mon garçon ?

Sa voix cajoleuse et taquine lui rappela celle que prenait sa mère lorsqu'elle voulait obtenir quelque chose de son père.

Griffin rougit, coinça le chiffon sous sa ceinture et chercha une explication plausible.

— J'espérais que les hommes du duc seraient rentrés de Killcairn.

Toute la journée, il avait eu du mal à se concentrer sur son travail. Ce n'était pas l'idéal, pour un forgeron ; mais Griffin ne pouvait s'empêcher de se demander ce que Kian trouverait à Killcairn. Pourvu que Nessa ait réussi à ressortir saine et sauve de l'Outremonde ! Les chances étaient minces, il le savait. Puis, en admettant qu'elle soit revenue, elle pouvait très bien être tombée nez à nez avec une horde de gobelins comme celle qui avait fondu sur le village, le soir même de son départ.

— Ces hommes m'ont donné l'impression de savoir ce qu'ils faisaient, répondit Molly d'une voix neutre. Je ne serais pas surprise de les voir revenir aujourd'hui ou demain. Tout dépendra de ce qu'ils trouveront là-bas.

Ses yeux sombres cherchèrent ceux de Griffin.

— Vous voulez dire qu'ils iront moins vite, s'ils doivent transporter la Vieille Wren ?

Elle acquiesça d'un signe de tête, réticente à aborder ce sujet. Il ne servait à rien de se perdre en spéculations. Mieux valait se taire, et espérer.

Griffin s'éclaircit la gorge, conscient des regards furtifs que leur jetaient maintenant les trois autres, et dévisagea son interlocutrice. Comment avait-il pu la prendre pour Nessa ? Elles avaient bien la même allure générale, mais on devinait chez Molly des formes nettement plus voluptueuses. Sans être toute jeune — elle pouvait avoir l'âge de la mère de Griffin —, elle ne ressemblait absolument pas à une vieille sorcière rabougrie. A vrai dire, dans l'atelier chaud et sale, parmi les hommes couverts de suie, elle lui faisait l'effet d'un cygne égaré au milieu de corbeaux.

— Vous vouliez me dire quelque chose, Molly ?

Griffin remarqua qu'Engus les observait depuis l'autre bout de l'atelier. Le maître forgeron de Killcarrick était un homme affable, nettement plus bavard que Dougal mais tout aussi sceptique à l'égard de la sorcellerie. Il lui fit un rapide clin d'œil et Griffin, horrifié, sentit le sang lui monter aux joues.

Si Molly avait remarqué cet échange, elle n'en laissa rien paraître.

— Veux-tu faire quelques pas avec moi ? Les enfants m'ont raconté ce qui est arrivé à Killcairn, et je me disais que tu aimerais peut-être en parler à quelqu'un.

Griffin rougit jusqu'à la racine des cheveux. Mais Molly gardait un sourire calme et bienveillant, qui ne promettait rien d'autre qu'une oreille attentive et quelques mots de réconfort. Son regard lui rappelait celui de sa mère. Il n'avait jamais autant pensé à elle que depuis quelques jours, songea-t-il avec un petit pincement au cœur. Le massacre de Killcairn avait fait resurgir le souvenir douloureux de l'incendie qui avait détruit la maison de son père et exterminé sa famille.

— Avez-vous encore besoin de moi, maître Engus ?

Le regard du forgeron resta fixé sur Molly.

— Non, mon garçon, répondit Engus, les yeux pétillants dans son visage buriné. Je ne te retiens pas. Tu as bien travaillé aujourd'hui ; tu es libre de partir.

Il indiqua de la main une petite pile d'armes plaquées d'argent.

— De toute façon, on n'a plus d'argent. Et le trésorier du gouverneur refuse de nous donner d'autres pièces du duc à fondre.

Griffin et Molly échangèrent un bref regard ; la sorcière haussa les épaules.

— Il doit en répondre auprès du duc, tu sais. Il ne veut sans doute pas avoir à lui expliquer que la moitié de sa fortune a été fondue.

— S'il avait vu ce que j'ai vu, le duc ne regarderait pas à la dépense, marmonna Griffin.

Il arracha son tablier et le jeta sur l'établi.

— Merci, maître Engus. Je reviendrai à temps pour ranger l'atelier.

Et il s'élança derrière Molly vers la cour ensoleillée.

— Demande à la sorcière de jeter un coup d'œil à ta main, lança le forgeron. Cette blessure ne guérit pas bien.

Molly se retourna.

— Les forgerons ont besoin de deux mains valides, ajouta-t-il à titre d'explication.

— Viens, Griffin, dit la sorcière.

Et elle l'entraîna dehors. L'orage de la veille avait laissé de grandes flaques entre les pavés de la cour. Devant les cuisines se pressait une foule de gens venus des hautes terres, une file interminable de bouches ouvertes et de bols vides. Les habitants du fort, débordés, faisaient de leur mieux pour nourrir et abriter le flot de réfugiés qui se terraient, apeurés, au plus profond du fort, comme s'ils attendaient que le sol s'ouvre pour les engloutir.

Ils avaient certes de bonnes raisons d'être effrayés. Après l'attaque des gobelins, les survivants et tous ceux qui vivaient entre Killcairn et le fort s'étaient précipités à Killcarrick. Ce qui gênait

Griffin, c'était que personne n'avait parlé de Nessa. Dans le sillage du massacre, le forgeron disparu et sa fille avaient été complètement oubliés.

— Voyons cette main, dit Molly.

Elle s'arrêta devant le portail qui menait aux cercles extérieurs du fort. En contrebas, on voyait de longues rangées d'hommes s'entraîner maladroitement. Tous les réfugiés en âge de combattre avaient été aussitôt incorporés dans l'armée du duc. Griffin lui-même n'y eût pas coupé, s'il n'avait été forgeron.

Il lui tendit la main, paume levée. L'amulette de Nessa avait laissé une entaille mince mais profonde, traversant la partie calleuse juste en dessous des doigts. La blessure n'était pas particulièrement douloureuse ni gênante ; seulement, elle ne cicatrisait pas, et saignait par intermittences. Engus l'avait remarquée dès que Griffin s'était présenté à la forge.

Molly dénoua avec précaution le chiffon sale qui faisait office de pansement et, les sourcils froncés, tâta la peau rougie autour de la blessure.

— C'est très profond. Heureusement, j'ai réussi à emporter un peu de baume de Killcrag. Ça protégera la plaie. J'ai aussi des linges propres. Engus a raison, il faut changer ce pansement. Suis-moi.

Trop fatigué pour protester, trop préoccupé aussi par la pensée de Killcairn et de ce que les hommes du duc y trouveraient, Griffin se laissa guider à travers la foule, vers les cercles extérieurs du fort, où des bergers et des fermiers apprenaient à manier la lance et à parer les coups d'épée. Ils franchirent ensemble le portail du fort, sous le regard des guetteurs au sommet de leur tour, et pénétrèrent dans le vaste campement de fortune érigé autour du château. Molly se fraya un chemin entre les rangées de tentes multicolores, faites de couvertures, de tapis et de tissus en tout genre. De loin, se dit Griffin, le fort devait avoir une drôle d'allure, emmitouflé dans cette grande écharpe bariolée.

Il suivit Molly de près, évitant les regards qui se levaient à leur approche, essayant de ne pas penser à tous les visages qu'il ne reverrait jamais, ceux qui, dans son souvenir, resteraient à jamais déformés par la terreur et l'agonie. Tout au long de la journée, se souvint-il, cette journée interminable qui avait suivi la découverte du gobelin et la disparition de Nessa, il avait été en proie à un affreux pressentiment. Au moment où les ombres des arbres s'allongeaient sur le lac et le teintaient de noir, il était convaincu que le crépuscule apporterait quelque chose de terrible. Assez convaincu pour oser sortir le petit coffre que Dougal gardait sous son lit. Les pièces d'or et d'argent qu'il contenait représentaient toute la fortune du forgeron.

Griffin savait ce qui advenait des apprentis qui volaient leur maître : on leur coupait une oreille, parfois les deux, et on les condamnait à rembourser le triple de ce qu'ils avaient dérobé. Néanmoins, il se décida, le cœur lourd, à fondre les pièces d'argent du coffre. Il rassembla tous les outils qui pouvaient faire office d'armes : couteaux de cuisine, marteaux, haches, une fourche et un râteau. Rongé de culpabilité, il trempa d'abord un couteau, puis une hache dans le métal fondu. C'est alors qu'il entendit les premiers hurlements.

La forge était située en haut de la colline, à bonne distance du lac. Griffin eut le temps d'empoigner ses armes argentées avant de se jeter dans la nuit tombante, où des bêtes de cauchemar fouettaient l'air de leurs longues queues tannées, faisant des croche-pieds à tous ceux

qui tentaient de fuir. En fin de compte, ce fut la Vieille Wren qui les sauva, lui et ceux qui réussirent à s'entasser dans sa maisonnette. Malgré des tentatives répétées tout au long de cette nuit interminable, les gobelins ne purent franchir le seuil ni forcer les fenêtres. Mais Wren avait oublié le toit. Les monstres étaient sur le point de l'arracher quand l'aube perça enfin et les repoussa dans l'Outremonde.

A présent, Griffin suivait Molly en trébuchant, aveugle à ce qui l'entourait, perdu dans ses pensées. Il se rappela ce que Wren lui avait dit, après qu'ils eurent entendu les gobelins s'éloigner, quand le silence était retombé sur le village.

— J'ai besoin de ton aide, mon garçon.

Et c'était la nature de l'aide qu'elle lui avait demandée, autant que les horreurs qu'il avait vues, qui l'avait si profondément bouleversé.

— Assieds-toi, dit Molly.

Elle le poussa légèrement et il revint à la réalité.

A son insu, ils étaient arrivés au beau milieu d'une pommeraie, sur une butte surplombant la rivière. Contre les branches d'un grand arbre s'appuyait une cabane grossière. Comparé aux tentes dont disposaient les autres réfugiés, cet abri paraissait remarquablement solide. Tentant d'endiguer le flot de ses souvenirs, Griffin s'installa docilement sur un petit tabouret à trois pieds, à côté d'un coffre recouvert de peau. Sans rien dire, Molly versa un peu d'eau dans une bassine en terre et y ajouta quelques pincées d'une poudre mystérieuse. Puis elle prit délicatement la main de Griffin, la retourna et la posa sur son genou. A travers le tissu rêche de sa jupe maintes fois raccommodée, il pouvait sentir les muscles fermes de sa cuisse. Elle trempa un chiffon dans l'eau et tamponna la plaie en émettant de petits bruits réprobateurs.

— Il va falloir que tu te reposes un peu, le temps que cette coupure se referme. Si le mal pénètre plus profond, tu pourrais perdre l'usage de ta main.

Avec un sourire bienveillant, elle déboucha un pot et, à l'aide d'une petite cuillère en os, en sortit un baume verdâtre qui dégageait un parfum de pin et de lavande. Elle l'appliqua délicatement tout autour de la plaie, puis pansa sa main avec un tissu qui sentait bon le linge séché au soleil.

— Voilà, dit-elle en replaçant la main pansée sur le genou de Griffin. Avec un peu de repos, elle sera comme neuve.

Griffin tâta maladroitement son pansement, en proie à un brusque accès de timidité.

— Je voulais te parler, Griffin, pour savoir comment tu te sentais, reprit Molly.

Sa voix était douce, ses yeux pleins de bonté.

— Les survivants de Killcairn m'ont tout raconté. Tu as fait preuve d'un grand courage. Tu nous as sauvé la vie à tous.

— Ce n'est pas moi, répliqua-t-il abruptement. Je n'ai fait qu'obéir à la Vieille Wren.

— La participation à un rite ne s'entreprend pas à la légère. En général, cela demande une longue préparation. Ce que tu as accepté de faire n'a sûrement pas été facile.

Griffin fut incapable de soutenir son regard.

— Au début, non, ça n'a pas été évident.

Il leva les yeux, mais le visage de Molly demeurait impassible.

— Mais il s'est passé quelque chose de bizarre quand... quand je l'ai embrassée. Je ne m'y attendais pas du tout.

— Que s'est-il passé ? s'enquit-elle avec le même calme.

— Quand je l'ai embrassée... Comment dire ? Elle s'est en quelque sorte transformée. Et ça m'a aidé à faire ce qu'elle m'avait demandé.

— Explique-moi.

Molly se pencha plus près, les yeux rivés sur lui, comme si bien des choses dépendaient de sa réponse.

Griffin marqua une pause, tentant de trouver les mots pour décrire une expérience qu'il pouvait à peine concevoir. Mais Molly ne le quittait pas des yeux : il n'allait pas s'en tirer sans une explication.

— A vrai dire, je n'avais pas très envie de l'embrasser, avoua-t-il, l'air penaud. Avec tout le respect que je lui dois, la Vieille Wren est vraiment... très vieille. Mais elle m'avait dit qu'il fallait le faire, je n'avais pas le choix. Quand je l'ai embrassée, j'ai senti sa bouche... changer. Et quand j'ai ouvert les yeux, elle n'était plus vieille du tout.

« Et je me suis imaginé que c'était Nessa », pensa-t-il sans oser le dire.

Cette illusion s'était prolongée tout au long de leur longue et tendre union, jusqu'à ce que le ventre de Wren se fût gonflé comme au terme d'une grossesse. Griffin l'avait alors appuyée contre le rocher, plaçant la corde à nœuds entre ses dents.

— Pars, maintenant, avait-elle sifflé.

Ses seins parcourus de veines bleues s'étaient étalés de part et d'autre de son ventre rebondi. Sa peau avait pris une teinte rosée, comme celle des jeunes filles ; ses tétons pointaient, bruns, comme déjà tendus vers la bouche d'un enfant. Soudain, une convulsion souleva son ventre et la sueur perla sur son front.

— Pars ! grogna-t-elle.

Elle faillit lâcher la corde en se hissant sur ses poings pour écarter plus largement ses cuisses. Ses pieds étaient ramenés sous ses jambes : elle comptait apparemment enfanter dans les eaux du lac la chose qu'elle portait dans son ventre.

Nu, bouleversé, Griffin s'éloigna en chancelant vers le sentier qui menait au village. Près du cairn que Wren l'avait forcé à construire, il retrouva ses vêtements et se rhabilla à la hâte. Puis il regagna la maison de la sorcière et rassembla les rescapés du massacre. Sur près de deux cents villageois, seize seulement avaient survécu. Il prit juste le temps de cacher l'amulette et le parchemin destinés à Nessa, avant de fuir vers Killcarrick, abandonnant la Vieille Wren sur la plage. Mais c'était ce qu'elle avait voulu.

Au-dessus de sa tête, la brise soupira dans les branches de l'arbre, portant une odeur de pommes mûres à ses narines. La plupart des fruits avaient été récoltés, mais quelques-uns gisaient encore sur le sol.

Molly arborait un sourire de satisfaction mêlée d'amertume. Aucune gaieté ne se lisait dans ses

yeux.

— C'est bon signe ? demanda Griffin. Qu'elle se soit transformée, je veux dire...

— Très bon signe. Wren est dotée de grands pouvoirs, grâce à la Déesse. Très peu d'autres sorcières auraient réussi un tel sortilège.

La brise fraîchit, et Molly serra son châle autour de ses épaules.

— Cette transformation signifie que le Dieu et la Déesse ont béni votre rite. Mais aucun sortilège ne sera assez puissant pour résister à Samhain.

Avec un soupir, Molly porta son regard au loin, vers le lac et la rivière qui serpentaient autour de la presque-île de Killcarrick.

— Nous sommes entourés d'eau sur trois côtés, murmura-t-elle. Nous avons peut-être une chance, ici.

— Une chance ?

— Une chance de survivre. Si, comme je le crains, les gobelins attaquent le soir de Samhain.

— Pourquoi à Samhain ? Pourquoi pas avant ?

C'était sur l'insistance de Griffin que le gouverneur de Killcarrick avait finalement consenti à fondre une partie des réserves d'argent.

— Parce que, à Samhain, toutes les portes entre les mondes s'ouvrent en même temps. Les frontières s'effacent, se mélangent. Il semble que les gobelins aient trouvé un moyen de contourner la magie censée les contenir en Faërie ; et je crains qu'à Samhain, les barrières ne lâchent complètement. Les vieux contes disent qu'autrefois, les gobelins envahissaient notre monde cette nuit-là. Aucune ferme, aucun village ne leur résistait. Les seuls qui avaient une chance de s'en tirer, c'étaient ceux qui trouvaient refuge dans un fort ou un château. Mais ici... Les gobelins ne peuvent traverser l'eau courante. Du moins, pas sans difficulté.

Frissonnante, elle s'entoura de ses bras et jeta un regard perçant alentour.

— Quelque chose est à l'œuvre tout autour de nous, Griffin. Je le sens.

Ses yeux sombres se posèrent sur lui, et il frissonna à son tour. Il avait entendu dire que ces sorcières, souvent appelées guérisseuses ou sages-femmes, gardiennes de la magie du maïs, se vendaient contre une pièce d'argent. Cela lui avait toujours semblé ridicule, particulièrement dans le cas de la Vieille Wren ; mais à présent, regardant Molly, Griffin y croyait à moitié. Chacune de ces femmes était liée à la terre par un rite mystérieux et secret impliquant des cercles de pierres, des épis de maïs, un champ en jachère — et un homme. Dans l'esprit de Griffin, les pièces du puzzle commençaient à s'assembler. S'il était vrai que les sorcières recevaient des hommes contre de l'argent, sans doute cet échange n'était-il pas aussi simple qu'on pouvait le croire.

— Dis-moi comment tu t'es fait cette coupure.

— Cette coupure ? bégaya Griffin, surpris par ce changement de sujet abrupt. Eh bien, je me suis coupé... avec un couteau.

Elle lui effleura le bras d'un geste léger, comme pour l'apaiser.

— Je ne veux pas être indiscreète, Griffin. Si tu préfères ne pas parler de ce que tu as vu, je comprendrai. Je voulais juste m'assurer que tu n'allais pas trop mal.

Griffin comprit qu'elle n'était pas dupe de son histoire de couteau. Il hocha la tête et s'adossa à un tronc d'arbre, rassuré par la masse solide.

— Pas trop mal..., répéta-t-il, dubitatif.

Il entendit de nouveaux hurlements de Jem, le fils du berger, emporté devant ses yeux par un goblin qui l'avait jeté sur son épaule avant de l'égorger d'un seul coup de dents. La morsure était si profonde que la tête du garçon était allée rebondir sur la route, ses yeux encore vivants et conscients, sa bouche déformée par un cri silencieux.

— J'ai vu des choses terribles, reprit-il enfin. Et j'ai peur que ce ne soit que le début.

— Nous te devons tous la vie, dit-elle.

Ses yeux étaient pleins de compassion et de gratitude, mais ils lui disaient aussi que ses inquiétudes étaient justifiées.

— Les autres n'en ont pas vraiment pris conscience, continua-t-elle, mais ils finiront un jour par comprendre. Et depuis que tu es ici, tu t'es bien débrouillé. Le Premier Chevalier du duc a été impressionné par ta détermination, quand tu as insisté pour plaquer ces armes avec de l'argent. Tu as la tête sur les épaules, jeune homme. Et tu n'as pas à avoir honte de ta peur. Par les temps qui courent, il n'y a que les imbéciles pour être rassurés.

Griffin baissa la tête, gêné par ces compliments qui lui semblaient peu justifiés.

« La tête sur les épaules, peut-être, se dit-il, mais pas assez pour empêcher Nessa de partir. »

Il ferma les yeux et revit son visage éclairé par la lanterne, juste avant qu'elle ne disparaisse sur la route. Où se trouvait-elle, à présent ? Avait-elle réussi à ressortir de l'Outremonde ? Si oui, avait-elle trouvé le petit paquet qu'il lui avait laissé ? Serait-elle offensée par l'échange d'amulettes ? Son geste pouvait paraître déplacé, effronté, même ; mais après l'attaque des gobelins, il s'était résolu à lui déclarer ses sentiments le plus tôt possible. Peut-être que ce serait pour ce soir ou demain ! Les battements de son cœur s'accéléchèrent : il n'avait pas encore décidé ce qu'il lui dirait exactement.

— Griffin, tu as eu l'air très heureux, tout à l'heure, quand je suis entrée dans la forge. Qui croyais-tu voir ? La fille de Dougal ?

Griffin acquiesça en silence, le visage assombri par la pensée des dangers qui menaçaient Nessa.

— Les enfants m'ont dit qu'elle était partie chercher son père. Où est-elle allée ?

Sous la tunique de Griffin, l'amulette de Nessa était aussi chaude que sa peau, aussi douce que sa main.

— Loin. Très loin.

— Où ça ? Où est-elle, Griffin ?

Il baissa les yeux, incapable de soutenir son regard. C'était décidément troublant, cette ressemblance avec sa mère. Il laissa errer son regard sur la surface du lac, qui s'étendait sous le ciel clair comme un miroir d'argent. L'orage de la veille avait dissipé la moiteur de l'air ; le froid était là, un vrai froid de saison.

Devait-il tout révéler à Molly ? Aux gens de Killcairn, il avait simplement dit que Nessa était

partie à la recherche de Dougal. A présent, il était déchiré entre sa loyauté envers Nessa et son besoin désespéré de se confier à quelqu'un. Pourquoi pas à cette femme aux yeux pleins de douceur ? Après tout, c'était une sorcière, non ? Elle devait sûrement s'y connaître mieux que lui dans ce genre d'affaire. Mais même à Wren, il n'avait pu dire la vérité.

— Elle est partie, c'est tout, marmonna-t-il, acculé.

— Griffin, tu dois absolument me dire ce que tu sais.

Il prit une grande bouffée d'air et crispa ses poings. Les cinq derniers jours avaient été les plus longs de sa vie. Il n'avait plus été aussi inquiet depuis l'époque lointaine où Nessa avait attrapé la maladie des taches.

— Elle est allée dans l'Outremonde, dit-il d'un ton presque défiant. En TirNa'lugh.

A son grand étonnement, Molly ne fit que se recaler contre sa chaise et rajuster son châle.

— En TirNa'lugh, dis-tu. A la recherche de son père.

Griffin hocha la tête de haut en bas, profondément malheureux.

— Comment a-t-elle eu l'idée d'aller là-bas ? A cause du gobelin qu'on a trouvé dans l'eau ?

— Non... Enfin, si. C'était en partie à cause du gobelin.

— Et quoi d'autre ? Parle, Griffin ! Sais-tu que Nessa court un grand danger ?

— Bien sûr que je le sais ! s'écria-t-il. J'ai essayé de la prévenir, de la décourager, et même de l'accompagner en secret...

— Que veux-tu dire ?

— J'ai voulu la suivre, avoua-t-il en haussant les épaules. Je lui avais dit de ne pas y aller seule, mais elle n'a rien voulu entendre. Alors je l'ai laissée s'éloigner un peu, puis je l'ai suivie dans les bois. Mais je n'ai pas pu traverser la frontière. Nessa marchait juste devant moi, et d'un seul coup, elle n'était plus là. C'est arrivé juste au moment où le soleil est sorti au-dessus des arbres. Il y a eu une drôle de lueur, Nessa a marché vers la lumière, et puis elle a disparu.

— Je vois.

Molly fronça les sourcils, comme si les paroles de Griffin revêtaient pour elle un sens particulier.

— Elle craignait que Dougal se soit fait entraîner dans des histoires de sylphes.

— Des histoires au sujet de sa mère ?

— Je ne crois pas.

Griffin regarda la sorcière droit dans les yeux.

— La nuit avant sa disparition, deux voyageurs sont venus à la forge. Nessa m'a dit que l'un d'entre eux était un sylphe.

Molly remua sur la chaise et prit une brusque inspiration.

— Et toi, tu l'as vu, ce sylphe ?

— Je dormais. D'après Nessa, Dougal a passé une partie de la nuit à fabriquer quelque chose. Elle pense qu'il a emporté cette chose avec lui quand il est parti vers le lac. Juste avant qu'on n'ait



trouvé le gobelin.

Il jeta un coup d'œil à sa blessure.

— Elle m'a laissé son amulette. C'est peut-être ce qui m'a empêché d'entrer dans l'Outremonde. J'avais trop d'argent sur moi.

— Sans doute, dit Molly en hochant la tête. Donc, elle est partie chercher Dougal en TirNa'lugh... Sais-tu comment elle comptait s'y prendre ?

— Je crois qu'elle espérait obtenir l'aide de la reine. C'est pour ça qu'elle a décapité le gobelin. Elle a dit que la Résille n'aurait jamais dû laisser passer le gobelin, et qu'elle allait apporter sa tête à la reine de Faërie, pour lui prouver que le sortilège ne fonctionnait plus. Elle lui a tranché la tête et l'a emportée dans un sac.

— Au nom de la Grande Mère, laissa échapper Molly dans un souffle. Je sais bien qu'elle n'est pas censée être de Beltane... Pourtant, elle en a tous les signes.

— Vous avez déjà dit qu'elle portait la marque de Beltane. Qu'est-ce que ça signifie, au juste ?

— C'est une sorte de conscience, de savoir. Les enfants de Beltane sentent l'Outremonde, et l'Outremonde les sent. Je t'expliquerai tout cela, mais dis-moi d'abord quand elle est partie.

— A l'aube qui a suivi la disparition de Dougal.

— Elle n'a pas perdu de temps.

— Je l'ai suppliée d'attendre les hommes du duc, dit Griffin d'une voix rauque.

Une boule se forma dans sa gorge, et ses yeux se remplirent de larmes.

Avec un long soupir, Molly posa doucement sa main sur son bras.

— C'est dur, n'est-ce pas, d'aimer quelqu'un aussi fort...

— Oui, articula Griffin en essuyant du revers de sa main blessée une larme qui coulait le long de sa joue.

Un long moment passa avant qu'il pût se ressaisir. Enfin, Molly se pencha de nouveau vers lui.

— Depuis quand travailles-tu pour Dougal ?

— Depuis mes douze ans. Il me reste encore un an d'apprentissage.

— Et ensuite ?

— Eh bien... Disons que j'espérais qu'il y aurait une place pour moi, aux côtés de Dougal. Et de Nessa.

— Il y aurait pire, comme existence.

— C'est sûr.

Il pensa aux longues veillées d'hiver, passées à manger des noix et à raconter des histoires autour du feu. Les soirs d'été, ils se prélassaient au bord du lac ou dans la cour de la forge, buvant l'hydromel de trèfle que brassait Dougal. Le forgeron le traitait comme un fils ; Griffin ne s'était pas attendu à être accepté aussi facilement dans cette petite famille.

— D'où viens-tu, mon garçon ?

— Du côté de Pentland. Mon père aussi avait une forge. Une nuit, elle a brûlé et toute ma famille

est morte. Sauf moi, parce que j'avais fui dans les bois. A l'aube, quand je suis revenu, il ne restait que des cendres. Tous nos voisins me croyaient mort dans l'incendie ; mais quand ils m'ont vu, ils ont fait passer la nouvelle, et Dougal m'a pris en apprentissage.

— C'était un bon arrangement.

— Ça l'est toujours, répliqua doucement Griffin.

— Tu dois bien le connaître, Dougal.

— Aussi bien qu'il est possible de le connaître. Il est assez réservé. C'est un brave homme, mais pas bavard pour un sou. Pour le taquiner, Nessa dit qu'il m'a pris moins pour travailler à la forge que pour lui faire la conversation, à elle. Si ça ne tenait qu'à lui, Dougal pourrait passer des jours et des jours sans ouvrir la bouche.

Molly ramena ses genoux sous son menton sans dire un mot. Dans la lumière faiblissante, elle paraissait à peine plus âgée que Nessa. C'était certainement la plus jeune sorcière que Griffin eût jamais vue.

— Sais-tu d'où il vient ? demanda-t-elle brusquement.

— D'un coin au-delà d'Ardagh. Pourquoi ?

— Simple curiosité. Dougal ne s'est jamais répandu en confidences, comme tu peux l'imaginer. Mais ça n'empêche pas les rumeurs de circuler. Certains disent que ce n'est pas la mère de Nessa, mais lui que les sylphes ont enlevé.

— N'importe quoi ! répliqua vivement Griffin. C'est sa mère, j'en suis sûr et certain.

Molly haussa les épaules et rejeta ses boucles brunes d'un geste de jeune fille.

— Quand les hommes du duc reviendront, il faudra leur répéter tout ce que tu viens de me dire. Cette histoire ne me dit rien qui vaille. Quelque chose se prépare, quelque chose qui nous dépasse tous...

— Griffin ! Griffin de Killcairn, on vous demande !

Le jeune homme se leva d'un bond.

— C'est peut-être eux !

Il épousseta ses vêtements, s'essuya les mains sur sa tunique et se précipita hors de la cabane. En courant, il gravit la pente et se fraya un passage à travers les cours bondées de réfugiés. Arrivé à l'entrée des cercles intérieurs, il s'immobilisa brusquement. Au milieu d'une petite foule se tenait un groupe de cavaliers armés, portant des tartans que Griffin ne reconnaissait pas.

Tous les regards se posèrent sur lui. Engus se dressait devant la porte de la forge, le front brillant de sueur, les bras croisés sur son torse massif, la tête baissée en une attitude belligérante. Face à lui, le gouverneur de Killcarrick en personne brandissait un parchemin duquel pendaient des rubans et des sceaux.

— Je ne partirai que sous la contrainte, seigneur gouverneur, et à mon retour, je demanderai à être entendu par la cour de Gard. Ça me reste en travers de laisser la forge à ces garçons...

— Les garçons viennent aussi, intervint l'un des cavaliers, celui que Griffin supposait être le chef. Tous les hommes qui savent travailler le fer sont réquisitionnés.

— Le duc n'a-t-il pas ses propres forgerons ? s'écria Engus. Tout cela ne me plaît guère, mon seigneur. Il y a du louche dans cette histoire...

— Assez ! s'exclama le gouverneur. J'ai l'ordre sous les yeux, signé et scellé. Ce n'est ni à moi ni à vous de décider, Engus. Le duc vous convoque : vous devez partir. Nous nous débrouillerons sans vous, d'une manière ou d'une autre.

Griffin repoussa Molly, qui s'agrippait à son bras, et se fraya un chemin à travers la foule.

— Que se passe-t-il ? haleta-t-il, le front couvert de sueur. Que voulez-vous ?

— Vous êtes le forgeron de Killcairn ?

— Son apprenti.

— Ça ira. Vous devez nous suivre. Le duc a besoin de tous les forgerons vaillants du pays.

— Quoi ? balbutia Griffin.

Il jeta un coup d'œil vers Engus, mais son maître ne fit que secouer la tête et cracher par-dessus son épaule.

— Vous suivre où ? Je ne veux pas partir...

— Peu importe ce que vous voulez, mon garçon, répondit le cavalier. Le chef de votre clan vous réclame. Refuserez-vous d'obéir à ses ordres ?

— Mais...

Griffin se tourna vers Molly, qui s'était précipitée derrière lui.

— Ils disent que je dois les suivre.

— Pourquoi donc, mon seigneur ?

Molly leva le menton et écarta les pans de son châle pour révéler sa poitrine voluptueuse.

Comme prévu, l'homme se pencha vers elle avec un regard salace et se passa rapidement la langue sur les lèvres.

— On a besoin de lui pour la guerre, ma bonne dame. Nous avons ordre de rassembler tous les forgerons.

— Ordre de qui ?

— Du duc lui-même.

Il fit abruptement décrire un demi-tour à son cheval et désigna d'un geste le long chariot dans lequel les apprentis d'Engus grimpaient lentement, tandis que quelques femmes en larmes, mères ou amantes, tentaient désespérément de les retenir.

— Rassemblez vos affaires, jeune homme.

Griffin demeurait figé, incapable de comprendre ce qu'on lui disait.

— Mais je ne veux pas partir.

— Là n'est pas la question, mon garçon, intervint le gouverneur en lui montrant le parchemin orné de grandes signatures et de sceaux rouges. Le duc a lancé un appel à tous les forgerons et armuriers. Tu dois y répondre.

— Griffin, tu n'as pas le choix, intervint Molly en le secouant par le bras. Allez, dépêche-toi.

Quand Nessa arrivera, je lui expliquerai tout. Je l'aiderai à te faire parvenir de ses nouvelles.

Le visage du grand guerrier s'assombrissait à vue d'œil.

— Remue-toi, jeunot. Une guerre nous attend, pendant que tu discutes avec ta mère.

— Elle n'est pas...

— Ton petit rayon de soleil, alors. Apprête-toi, ou nous t'emmenons sans rien.

— Va vite prendre tes affaires, Griffin, dit Molly. Mais, seigneur, où l'emenez-vous ?

— A Ardagh. Le duc souhaite faire une petite visite de courtoisie à Hoell, et il veut être certain d'avoir assez de cadeaux pour toute la famille, si vous voyez ce que je veux dire.

Molly donna une petite tape sur l'épaule de Griffin.

— Vas-y.

Il lui sembla que ses membres se transformaient en pierre, son esprit en cendres. Sans rien voir, il suivit Molly jusqu'au long dortoir derrière la forge, où logeaient les apprentis d'Engus. Elle chercha du regard les quelques possessions qu'il avait sauvées de Killcairn et les fourra dans une besace en tissu. En sortant, elle ramassa une hache et un couteau plaqués d'argent, qu'elle ajouta au baluchon.

— Tiens, prends ça, aussi. Mais ne les montre à personne, sauf en cas d'urgence.

Griffin referma sa main autour de la besace, le regard vide. Molly le dévisagea sévèrement, puis lui décocha une petite gifle.

— En temps de guerre, chacun doit faire son devoir, Griffin. C'est à toi-même que tu penses, pas à Nessa. Peu de gens possèdent ton savoir-faire, et le duc en a besoin. Il faut que tu partes. Nessa l'aurait fait, tu ne crois pas ?

« Ça ne me dérangerait pas de partir, si elle venait avec moi », se dit Griffin. Mais il n'eut pas le courage d'énoncer à haute voix cette pensée douloureuse. Il revint en chancelant vers la cour ; une grosse main se referma sur son avant-bras et le hissa dans le chariot. Griffin atterrit au milieu de la masse confuse des apprentis, qui le repoussèrent des mains et des pieds jusqu'à ce qu'il se redressât. Le conducteur fit claquer les rênes et, cahotant lentement sur les pavés, la voiture se mit en marche. Les cavaliers se placèrent autour d'elle en une formation ordonnée. Dans la cour, Engus continuait à fulminer à voix basse.

Serrant son baluchon contre lui, Griffin s'affaissa contre la rambarde, sourd aux cris d'adieux de la foule. Familles et amis se pressaient derrière le chariot, tendaient des mains désespérées, arrachaient un dernier baiser. Seule Molly lui fit au revoir de la main, mais Griffin n'eut pas le cœur de lui répondre. Le chariot roula lentement vers les portes extérieures. Alors qu'on traversait le camp de tentes, Griffin leva la tête.

« Je la sens, se dit-il. Elle arrive, elle est tout près. Et moi je pars. La reverrai-je un jour ? Si seulement je l'avais attendue, nous aurions pu partir tous les deux... »

Une vague de désespoir le submergea. Quand le chariot dépassa la dernière rangée de tentes, il saisit son sac, se jeta par l'ouverture de la voiture et atterrit à genoux dans la boue. Malgré les cris du conducteur, il se leva d'un bond et prit ses jambes à son cou. Les cavaliers firent demi-tour, mais Griffin ne se retourna pas, même quand le tonnerre de leurs sabots résonna tout près de ses

oreilles. Il courut de toutes ses forces à travers le grand pré vert, se dirigeant vers l'orée du bois, une ligne sombre à quelques centaines de pas seulement. S'il atteignait les bois, il pourrait grimper à un arbre et s'y cacher jusqu'à ce que les soldats abandonnent les recherches.

Il avait presque atteint la lisière quand un coup de massue derrière ses genoux le plia en deux. Son sac lui tomba des mains, s'ouvrit, et laissa échapper la hache luisante. Griffin s'écrasa face contre terre sous une volée de coups qui lui ôtèrent le souffle. Il tenta de se relever et s'effondra de nouveau, se débattant comme un poisson pris à l'hameçon. Sous le soleil d'automne, la hache luisait d'un éclat qui ne trompait pas. Autour de lui, les soldats s'attroupèrent, lui donnant des petits coups de lance, et il vit que la pointe de leurs armes était argentée.

— Regardez, il a déjà sa hache d'argent ! s'esclaffa une voix au-dessus de lui.

— Grand bien lui fasse, jeta le chef des guerriers avec un petit rire narquois. Là où on l'amène, il ne fera que ça, mettre de l'argent sur des lames.

Au-dessus d'Ardagh, les aigles tournoyaient, piquaient puis se laissaient remonter, portés par l'air paresseux de l'après-midi. A la fenêtre de ses appartements, en haut d'une tour du château, la reine Merle suivait les grands oiseaux du regard, un jeu de cartes à la main. Jusqu'à présent, elle s'était refusée à les consulter. Mais le prix en hommes, en chevaux et en ravitaillement de la dernière bataille l'avait convaincue qu'un coup d'œil sur l'avenir s'imposait. Et cependant, elle hésitait encore. Elle savait d'expérience à quel point il était difficile de prédire son propre avenir. On avait tendance à voir ce qu'on désirait apprendre, plutôt que le tableau réellement décrit par les cartes.

Aussi restait-elle à regarder les aigles tournoyer au-dessus d'un des paysages les plus extraordinaires du monde connu : les chutes du fleuve Daraghduin, qui se précipitaient, fumantes, dans le grand bassin appelé Chaudron de la Déesse. La forteresse d'Ardagh, demeure des seigneurs de Brynhiver, était bâtie sur un promontoire rocheux surplombant les hautes chutes et le bassin bouillonnant, à la sortie duquel le fleuve se divisait en deux cours, la Baeve et l'Ishluin, du nom des deux filles de la Déesse. Ces rivières arrosaient les prés verdoyants des basses terres de Brynhiver avant de se jeter l'une à l'est, dans la mer Morhevnián, l'autre à l'ouest, dans l'océan. Tout autour du promontoire se dressaient les épaisses forêts des hautes terres d'Ardagh, camaïeu d'écarlate, d'orange et de safran, sur lequel se découpaient, telles des sentinelles postées le long des crêtes, les silhouettes plus sombres des conifères.

Un des aigles fit abruptement demi-tour, poussa un cri rauque et fondit, serres tendues, sur une bête invisible. Merle frissonna. L'hiver se pressait à la porte. L'été s'était conclu par plusieurs semaines de violents orages qui avaient affolé Hoell : le pauvre était venu se réfugier dans son lit, sanglotant comme un enfant effrayé. Il restait encore assez de virilité en lui, cependant, pour satisfaire les desseins de la reine. Elle se passa la main sur le ventre et sourit. Pousse vite, petite graine. Plonge tes racines au plus profond.

L'hiver empêcherait les armées de son père de franchir la Morhevnián, mais il repousserait également les clans rebelles — Gard et Allovalé, Pentland et Darharagh, ce ramassis de traîtres et des renégats — dans leurs tanières infestées de vermine. Pendant ce temps, à l'abri de la forteresse quasi imprenable d'Ardagh, la reine soignerait l'enfant qui grandissait en elle et tenterait de faire

ressortir l'esprit de Hoell des profondeurs où il s'était enfermé. Voilà qui materait efficacement la rébellion : le retour du roi, lucide et compétent. Mais en l'absence d'un tel miracle, un prince héritier ferait l'affaire. Merle eut subitement la certitude qu'elle portait un deuxième garçon. Un prince de Brynhiver.

A ses pieds, sur le tapis moelleux qu'elle avait apporté dans cet endroit sinistre au moment de son mariage, le roi s'ébrouait au milieu d'une portée de jeunes chiots, mis bas un mois plus tôt par son ancienne chienne de chasse favorite. Il riait aux éclats, l'air tellement juvénile, heureux et insouciant que la colère de Merle céda la place à une infinie tristesse. Elle battit nerveusement les cartes en se rappelant combien elle l'aimait, peu de temps auparavant.

Comme cela avait été facile de tomber amoureuse de lui ! Hoell avait repoussé les avances de ses deux sœurs aînées pour la courtiser, exigeant sa main au mépris de toutes les coutumes. Merle était allée trouver son père pour le supplier de la marier à Hoell. Elle était la cadette de la famille royale, la petite princesse gâtée ; son père, en définitive, était incapable de lui refuser quoi que ce soit. Le jour où l'on avait annoncé ses fiançailles avec Hoell, ses sœurs l'avaient couverte de gifles et de crachats, mais Merle leur avait ri au nez, enchantée de sa bonne fortune.

C'étaient elles qui devaient rire, à présent. Du jour au lendemain, tout s'était écroulé. Le roi et sa belle princesse avaient à peine eu le temps de s'extasier devant leur fils nouveau-né, que déjà leur bonheur s'envolait comme une ombre dans la nuit. Aussi brusquement que s'était éteint le souffle de l'enfant. Tout était allé si vite... Pour Hoell, la mort de leur fils avait été fatale.

Merle soupira profondément, battit une dernière fois les cartes et en plaça trois devant elle.

— Bonne mère, souffla-t-elle en les retournant.

La Tour, la Roue, l'Etoile. Le présage était trop clair pour permettre des erreurs d'interprétation. Elle reposa le tas de cartes sur un carré de soie sombre, se caressa le ventre d'une main et retourna une quatrième carte. Le Page d'Eau. Ce n'était pas une mauvaise image pour la vie qui prenait forme en elle. Merle sourit, attendrie, et se retourna pour jeter un coup d'œil à son mari.

A quatre pattes, en appui sur les coudes, Hoell se déhanchait comme un chien remuant son arrière-train. Il ressemblait exactement à un enfant de trois ans — sauf qu'il avait le visage d'un homme de trente-trois ans. Merle poussa un nouveau soupir.

Elle l'avait aimé dès le premier regard. A leur rencontre, quelque chose s'était déclenché en elle ; dans les yeux de Hoell — sensibles, profonds, du même brun doux que sa nouvelle toilette de bal en velours de soie —, elle avait vu son destin. Les mois précédant leur mariage n'avaient fait que confirmer cette impression. Le père de Merle exultait à l'idée d'accéder aux mines d'argent et aux forêts vierges largement inexploitées de Brynhiver. Son fiancé, pour sa part, était prêt à tout pour lui plaire et la rendre heureuse. Il en alla de même après leur mariage : nul n'était plus tendre, plus attentionné qu'Hoell envers la femme qui portait son héritier. Pour elle, et pour l'enfant à venir, il avait créé ce nid douillet et luxueux, faisant apporter tout ce que désirait Merle, fût-ce de la lointaine Aquilée. La naissance de son fils l'avait ému jusqu'aux larmes ; sa mort l'avait anéanti.

La reine ferma les yeux pour chasser ce souvenir douloureux. En moins d'un jour, elle avait perdu son fils et son mari. Comme l'indiquait la carte de la Tour, son univers avait volé en éclats.

Mais elle n'allait pas succomber à la folie, et encore moins capituler devant l'ennemi. Elle ne comptait pas renoncer à ce qui lui restait. D'autant qu'elle entrevoyait à présent une chance de tout reprendre. Elle porta de nouveau son regard sur les cartes. La Roue de la fortune était silencieuse, côtoyant la promesse de l'Etoile. Si son destin voulait qu'elle appuyât le roi dans les jours les plus sombres de sa folie, qu'il en soit ainsi. L'arrivée d'un nouvel enfant le ramènerait peut-être à lui. Ce n'était pas un espoir tellement déraisonnable : Hoell avait adoré leur premier fils. Du bout du doigt, Merle caressa l'Etoile et le Page d'Eau, et l'ombre d'un sourire traversa son visage.

A cet instant, la porte s'ouvrit. Son frère Renvahr, duc de Longueborre et Protecteur du royaume, fit son entrée au moment précis où Hoell se redressait sur ses talons et glapissait avec les chiots.

Renvahr marqua une pause sur le seuil de la porte. Comme elle, il était brun aux yeux sombres, mais alors que Merle et son père avaient la peau pâle, il avait hérité du teint mat de leur mère aquiléenne. Il était vêtu de collants rouge foncé et d'un pourpoint de coupe hambrienne dont l'élégance tranchait avec les plaids et les pantalons de tartan portés par les hommes de Brynhiver. Les riches broderies noires qui encadraient son col contrastaient admirablement avec la sobriété de sa tenue. Ayant jeté un rapide coup d'œil à Hoell, il s'adressa directement à sa sœur.

— Je vois que Sa Majesté se porte bien et profite de la vie, comme d'habitude.

Merle comprit que son frère était d'humeur blessante et se prépara à affronter ses sarcasmes.

— Hoell se porte aussi bien que possible. Quant à moi, Renvahr, je viens de tirer les cartes. Viens près de moi, et regarde : elles nous prédisent une victoire certaine.

D'un geste triomphant, elle désigna les quatre cartes retournées.

Renvahr secoua la tête avec une moue dédaigneuse.

— Comment peux-tu croire à ces bêtises, Merle ?

— Attention à ce que tu dis, Renvahr ! Je ne suis pas la seule à tirer les cartes. Père lui-même consulte régulièrement l'Oracle. Je te dis que tout est clair. La Tour signifie un changement catastrophique, inattendu. Mais la Roue de la fortune est inversée : elle va bientôt tourner. Et regarde, à côté : l'Etoile !

Elle se tapota le ventre d'une main et, de l'autre, saisit le bras de son frère.

— Je porte un nouvel enfant, Renvahr.

Un rictus de dégoût déforma brièvement le visage de son frère.

— Un enfant du roi ? Par quel miracle ?

— Il vient souvent se réfugier dans ma chambre, dit Merle en lâchant le bras de son frère. Les cauchemars, les orages, les bruits forts, tout cela l'effraie. Mais une fois près de moi, il se comporte en homme.

En vérité, il ne déplaisait pas non plus à Merle de dormir avec Hoell. Il était plus facile de s'imaginer, dans le noir, qu'il était encore le prince charmant de ses rêves.

Renvahr pouffa.

— Tous les goûts sont dans la nature, chère sœur... Que vous disent encore les cartes ?

Merle lui lança un regard noir, ramassa le jeu de cartes et déclara :

— Voici ce qui nous soutient.

Elle en distribua trois, les retourna et, en les découvrant, sourit.

— Le Roi de Terre, la Reine d'Eau, et le Fou, annonça-t-elle. Ce n'est pas sorcier. Père, moi et Hoell.

Il restait une carte à tirer. Elle la retourna et fronça les sourcils. Le Sacrifice Volontaire. La carte représentait le Fou pendu par les pieds à une potence, le visage inexpressif, à part le sourire énigmatique qui étirait sa bouche au-dessus des trous sombres de ses yeux.

— Que veut dire cette carte ?

— Quelqu'un va devoir faire de gros sacrifices, répliqua-t-elle sèchement.

— Vu les circonstances, cela me semble une évidence plutôt qu'une révélation fulgurante, dit Renvahr en levant les yeux au ciel. Ensuite ?

— Ce qui s'oppose à nous..., annonça-t-elle en retournant trois nouvelles cartes. Le Page de Terre. La Reine d'Air. L'Enfant Soleil.

Un frisson lui parcourut le dos. Un schéma se dessinait, encore indistinct, incomplet. Comme les trois cartes précédentes, celles-ci étaient à l'endroit : elles représentaient donc des êtres réels, non des reflets de son état intérieur. Merle réfléchit, tournant et retournant les possibilités dans sa tête. Elle s'était préparée à voir des rois ou des chevaliers d'Air et de Feu. Mais un page, une reine ? Et l'Enfant Soleil — l'Etoile parvenue à pleine maturité... Était-ce son propre enfant qui s'élevait contre leur cause ? Non, c'était impossible.

Lentement, elle retourna une quatrième carte. Il était enfin là : le Roi de Feu. Debout, sur son trône enflammé, les bras croisés, coiffé de sa chevelure d'or. Un soleil brillait dans le haut de la carte, signifiant le pouvoir de midi. Merle pouvait quasiment sentir l'énergie irradier de la carte, une pulsation sourde comme un battement de cœur. Voilà son véritable ennemi. Le Roi de Feu, opposé à la Reine d'Eau. « Eh bien ! se dit-elle, l'eau éteint le feu. » La victoire finale leur était bien promise.

Elle jeta un regard vers la figure du Sacrifice Volontaire, pendu à son gibet, et se mordit la lèvre. N'avait-il pas les yeux de Hoell ? Mais c'était absurde. Si Hoell mourait, leur victoire n'aurait plus aucun sens.

— Eh bien, qui sont ces gens ? demanda Renvahr.

Il se caressa la moustache tout en éloignant doucement un jeune chiot qui reniflait sa botte.

— Je ne sais pas. Le roi, c'est sans doute Gard, bien qu'il évoque davantage Allovale, je ne sais pourquoi. Le page est un jeune homme, ou peut-être une jeune femme. La reine est une femme de mon âge, ou plus vieille. Quant à cet enfant... l'Enfant Soleil... je n'en sais rien du tout. Mais cela n'a aucune importance, tu le vois bien. L'eau détruit le feu. La victoire nous est promise. Tout le reste n'est que détails.

Des éclairs, des possibilités tournaient dans sa tête. Elle cherchait trop loin, elle le savait. Mieux valait s'en tenir là. Les réponses, s'il y en avait, apparaîtraient en temps voulu. Du moins l'espérait-elle.

Son frère ricana et repoussa plus fermement le petit chien obstiné.



— A vrai dire, Merle, tes raisonnements me semblent aussi solides qu'un tas de crottes. D'ailleurs, en parlant de crottes...

Il fit un geste insistant de la tête en direction du roi.

Sous la longue table qui occupait l'autre bout de la pièce, Hoell contemplait, fasciné, un petit chiot qui faisait tranquillement ses besoins sur le tapis. Merle poussa un petit cri et se précipita vers la porte.

— Vous ! cria-t-elle en direction des serviteurs qui traînaient dans l'antichambre. Nettoyez-moi ça immédiatement. Et faites disparaître ces maudits chiots. Le roi les a assez vus pour aujourd'hui.

Elle retourna s'asseoir sous la fenêtre, près de son frère, qui observait la scène en silence, un sourcil arqué. Les serviteurs, tous de Brynhiver, s'empressèrent d'exécuter les ordres de la reine. Des valets apparurent pour emporter les chiots dans une cacophonie d'aboiements et de couinements ; des servantes vinrent nettoyer le tapis. Le roi les regarda confisquer ses jouets avec une incrédulité mêlée d'horreur. Il fila vers Merle et s'agrippa des deux mains à sa robe. La reine réprima l'envie de lui faire une petite caresse maternelle sur la tête.

— Cela suffit pour aujourd'hui, seigneur Hoell. L'heure du dîner approche.

Le roi hocha docilement la tête et se mit à suivre les rainures du plancher du bout du doigt.

Merle se tourna vers son frère et poussa un soupir.

— C'est difficile pour tout le monde, tu sais.

Renvahr se leva, prit une grande bouffée d'air et se dirigea à pas mesurés vers la cheminée. Il s'appuya d'une main sur la tablette de bois sculpté, importée de Hombrie, et passa l'autre dans ses cheveux.

— Merle, je dois te dire quelque chose que tu n'as pas envie d'entendre. Je pense qu'il est temps de mettre fin à cette triste histoire et de rentrer chez nous, en Hombrie. Père sera certainement d'accord pour que Hoell y finisse sa vie en paix. Vous pourrez vous retirer tous deux dans l'endroit de ton choix. Et si tu veux avoir d'autres enfants, eh bien...

Il hasarda un coup d'œil en direction de Hoell. Le roi était blotti aux pieds de Merle et frottait lentement son visage contre sa robe de velours vert.

— Eh bien, je ne doute pas que cela aussi puisse être arrangé.

Cette déclaration fit à Merle l'effet d'une douche froide.

— Que dis-tu, Renvahr ? chuchota-t-elle.

— Je te dis que je commence à en avoir assez de ce maudit pays. De son maudit climat pluvieux. De ses maudits habitants. Merle, ces gens valent à peine mieux que des sauvages ! Ils n'ont pas d'art, leur musique est inaudible, leur littérature ne vaut pas d'être lue. Ne parlons même pas de la poésie ! Le beurre, le fromage et le lait sont rances, la viande aussi, et la route des épices n'est jamais passée par ici. Ce qu'ils ne brûlent pas, ils le mangent cru. Encore heureux qu'ils aient de l'hydromel et de l'eau-de-vie ! Toi, tu t'enfermes dans tes appartements, entourée d'objets qui viennent de Hombrie. Le monde que tu vois par ta fenêtre pourrait aussi bien être une tapisserie accrochée au mur, pour ce que tu t'en soucies. Mais moi, j'en ai assez de traiter avec ces gens. Ils passent leur temps à se chamailler comme des enfants — des enfants turbulents et sournois, avec

ça. Ils s'entretueraient pour le prix d'une vache. Je sais bien que tu l'as toujours trouvé charmant...

Il désigna Hoell du menton.

— D'ailleurs, on dirait que c'est encore le cas, ajouta-t-il.

Croisant les bras sur la poitrine, il détourna le regard.

— Tu voudrais que nous abandonnions ? dit-elle dans un souffle. Que nous fassions nos bagages et rentrions chez nous ? Que nous fassions comme si tout cela n'avait jamais existé ?

Pendant un instant terrible, elle vit clairement ce qui l'attendrait, à son retour en Hombrie. Merle, la reine déchue, mariée à un fou destitué. Jamais elle n'en supporterait l'humiliation. A elles seules, les railleries de ses sœurs suffiraient à lui rendre l'existence insoutenable. Renvahr, quant à lui, n'aurait que faire de ses malheurs. Il reprendrait tranquillement sa vie d'avant, insouciant et joyeux. Merle s'étira de toute sa taille et parla en martelant ses mots.

— Hoell est le roi consacré de ce pays. Ce n'est pas à nous de l'emporter ailleurs. Il règne de plein droit...

— Il règne par acclamation. Tu n'ignores tout de même pas qu'ici, les monarques sont élus... Cela leur donne l'occasion de se frapper le torse des poings, d'agiter leur massue et de montrer qui est le plus fort...

— Ce que tu peux être grossier ! dit Merle en faisant une moue boudeuse.

— Pardonne-moi, ma sœur. Je ne voulais pas heurter ta sensibilité. Je n'ai plus l'habitude de faire des manières, tu sais. Les gens d'ici ne sont pas réputés pour ça.

— Hoell a été élu roi à vie.

— Il n'était pas fou, quand ils l'ont élu. Aucun pays ne mérite d'être accablé d'un tel fardeau. Celui-ci en particulier ne peut se le permettre. Il faut que tu l'admettes.

— Jamais ! s'écria-t-elle. Je suis la reine consacrée et je porte l'héritier du trône. Si Hoell n'est plus roi, si je ne suis plus reine, alors tu n'es plus le Protecteur consacré du royaume, non plus. Fais bien attention où tu mets les pieds, Renvahr ! Dois-je te rappeler que Père me soutient ? Il pense que c'est une très bonne idée, et tu as tout à gagner à ta collaboration. Tu y as déjà gagné, d'ailleurs. Crois-tu qu'il aimerait entendre que tu refuses de m'épauler ?

Renvahr se rembrunit. Ses lèvres se plissèrent, et il lui répondit d'une voix froide et mesurée :

— Je me demande bien ce qui se passera, ma sœur, quand tu ne pourras plus jouer la carte de la petite princesse chérie...

Sans répondre, Merle porta son regard de l'autre côté de la pièce. Sur la longue table, un parchemin orné d'une carte de Brynhiver, la plus détaillée qui existât dans ce pays, s'étalait sous une plaque de verre importée de Hombrie. A elle seule, la plaque avait dû coûter le poids d'un taureau en lingots d'or. La carte avait été établie par les cartographes du roi de Hombrie, lesquels avaient effectué un long voyage à travers le royaume, juste avant le mariage. Un double de cette carte se trouvait dans la bibliothèque du palais de Hombrie. Son père et ses généraux s'en servaient pour commander la guerre à distance. Même si ce poltron de Renvahr décampait, elle ne resterait pas sans soutien.

— C'est mon affaire, Renvahr, pas la tienne, répondit-elle enfin.

Elle fit claquer une nouvelle carte sur la table. Le cœur de l'affaire. Curieusement, elle ne fut pas surprise. C'était la carte du Monde : une figure dansant au centre d'une guirlande de roses. « J'ai raison. La danseuse, ce sera moi. Par la Déesse, les cartes sont claires... Sur la vie de l'enfant dans mon ventre, je jure que je danserai. »

Au moment où elle tendait la main pour prendre une dernière carte, des coups résonnèrent à la porte. Merle sursauta et lâcha le jeu entier. Les cartes s'éparpillèrent en une pluie colorée autour de Hoell, lequel gazouilla de ravissement et tenta de les attraper.

— Entrez ! cria la reine.

La porte s'ouvrit sur un serviteur vêtu d'une livrée noire coupée selon la dernière mode hambrienne, suivi d'un messenger grisonnant portant un tartan râpé. Hoell se redressa et croisa ses jambes, les cartes étalées devant lui. Le serviteur lui jeta un bref coup d'œil, puis s'exprima dans le dialecte de cour connu sous le nom de haut hambrien.

— Votre Majesté, seigneur Renvahr : voici un éclaireur des hautes terres.

Il s'inclina, tourna les talons et s'éclipsa.

Le messenger dévisagea le roi, gêné. Hoell, totalement insensible à son embarras, lui répondit par un sourire radieux.

— Bienvenue, sire éclaireur, lança Merle.

Malgré un léger accent étranger, elle parlait bien le brynnois ; Hoell l'avait toujours complimentée là-dessus.

— Quelles sont les nouvelles ?

Une phrase incompréhensible sortit de la bouche de l'homme. Merle cligna des yeux, interdite. Le messenger détacha ses yeux du roi, se tourna vers elle et parla cette fois-ci plus lentement.

— Il semble que les clans des hautes terres se rassemblent à Killcarrick, annonça-t-il en désignant la carte de la tête. Puis-je vous montrer, madame ?

Merle, Renvahr et l'éclaireur se serrèrent autour de la table, laissant Hoell assis dans son coin, où il examinait une par une les cartes de divination. Le messenger risqua un dernier coup d'œil vers lui, puis baissa les yeux et toussota.

— Ici, dit-il en posant le doigt sur une longue forme bleue. Le lac de Killcarrick. Il est situé dans un creux des hautes terres orientales, traversé par la Daraghduin.

Le messenger fit des gestes rapides au-dessus de la carte tout en débitant un flot de paroles quasi inintelligibles.

— Le fort se trouve à la jonction de la rivière et du lac. J'ai moi-même vu les hommes de Pentland y manœuvrer et on m'a rapporté que les clans d'Allovale et de Darharagh s'y dirigeaient aussi. Toutefois, il leur faudra encore un mois au moins pour rassembler une force importante. Entre-temps, avec un peu de chance, l'hiver arrivera et les contiendra dans les hauteurs de Gard.

Merle décocha un regard triomphant à Renvahr.

— Qu'en dis-tu, mon frère ? Il nous suffirait d'une semaine de beau temps pour que les armées de Père débarquent et écrasent les rebelles.

Renvahr croisa de nouveau les bras.

— Si seulement tu pouvais soumettre les éléments naturels à ton autorité, petite sœur...

Refusant de mordre à l'hameçon, Merle se tourna vers l'éclaireur.

— Reposez-vous, à présent, mon brave. Vous trouverez un repas aux cuisines et un lit dans les communs.

— Sauf votre respect, Majesté, je dois rejoindre ma compagnie.

Il s'inclina, puis esquissa un rapide salut militaire.

— Si vous voulez bien m'excuser, seigneur, Votre Majesté...

Il hésita visiblement à s'incliner devant Hoell, y renonça et quitta la pièce avec un soulagement évident.

Merle plissa les lèvres, s'attendant à une remarque sarcastique de Renvahr. Mais Hoell se manifesta le premier. Assis sous la fenêtre, tout sourires, il brandissait vers eux la carte du Fou. La figure était vêtue de bleu et de jaune ; un chien rouge lui mordillait les genoux.

— Regarde, dit-il. Ce bonhomme est comme moi, il aime les chiens.

— Mon cher Hoell, répondit Renvahr en se grattant le menton, je ne sais qui est le plus fou, le roi de Brynhiver ou sa reine.

Il eut tout de même la décence de prendre l'air contrit avant qu'elle ne le gifle.

Au début, tout n'avait été que brouillard, puis la douleur était venue. Brûlante comme les charbons ardents, comme le métal fondu, elle avait fait bouillir le sang dans ses veines et martelé violemment sa chair. Aux limites de sa conscience, la brume flottait toujours, légère comme la main de Nessa sur sa joue, aussi évanescence que le souvenir de sa femme, Essa, dont le nom de sa fille était la négation. « Non, Essa ! » s'était-il écrié, tandis qu'il courait et glissait dans la boue, pataugeant jusqu'aux genoux dans les flaques. La pluie glacée cinglait son visage, et il rentrait les épaules pour protéger le nouveau-né qu'il serrait dans ses bras, l'enfant pour lequel il ne ressentait encore aucune tendresse. La violence de l'orage attisait sa rage contre la cruauté des sylphes et le renforçait dans sa détermination à protéger ce petit être rouge et braillard. Eperonné par les cris de l'enfant, il s'était enfoncé dans la nuit, courant comme si la Vieille Sorcière en personne était à ses trousses. Et tout au long du trajet il avait marmonné ces mêmes mots : « Non, Essa, je ne te reverrai plus jamais. »

Il s'accrochait à d'infimes bribes de réalité, comme un homme sur le point de se noyer s'agrippe à du bois flotté. La fièvre le gagnait, et il lui semblait que des visages et des formes émergeaient de la brume. Il vit Nessa, les joues rondes et roses, faire ses premiers pas dans l'atelier d'un air déterminé. Il vit arriver Griffin, le petit orphelin à la fois franc et empressé, timide et sérieux. Il vit la gueule du gobelin se contorsionner, après qu'il eut plongé la lame d'argent au plus profond de son ventre, puis tiré d'un coup sec, tranchant les organes et la peau. Il entendit le messenger de Donnor hurler et se débattre comme un poisson pris au filet, avant d'être entraîné tête la première dans l'eau trouble du lac. Il entendit même les gobelins fouetter l'air de leurs queues avec des sifflements sinistres.

D'autres visages, d'autres voix vinrent le hanter : Finuviel, la dernière personne qu'il s'attendait

à voir de ce côté de la frontière. Ses abominables yeux verts que Dougal haïssait tant, et sa voix, légère comme la caresse du vent dans les arbres par un soir d'été. Cadwyr, ce vantard plein d'arrogance qui ne cessait de se pavaner. Parfois filtrait de la brume la voix mélancolique de son amour perdu, et elle chantait d'une voix si douce qu'il s'abandonnait entièrement à ses rêves, murmurant son nom une dernière fois, avant de sombrer dans le sommeil. Essa.

Dans un coin reculé de son esprit, il savait qu'il rêvait, que les apparitions et même la brume étaient des hallucinations engendrées par la douleur. Il devinait même qu'il était tombé dans l'Outremonde, malgré l'amulette et la dague d'argent qu'il portait sur lui.

Mais la douleur l'emportait comme un fleuve, la brume l'enveloppait comme un linceul, et elle ne se dissipait que rarement. Soudain, il ouvrit les yeux. Au-dessus de lui se déployaient les branches d'un grand chêne, dont il n'avait jamais vu de semblables en Brynhiver. Par-delà les feuillages s'étendait un ciel céruléen, animé d'ondulations qui rappelaient les reflets mouvants du soleil sur le sable recouvert d'eau. Les feuilles de l'arbre étaient aussi dorées que des pièces de monnaie sur le dessus et moirées d'ombres pourpres en dessous.

La sueur s'écoulait des pores de sa peau en gouttes lentes et épaisses, comme si son corps rechignait à céder le peu d'eau qui lui restait. Sa bouche était desséchée, ses paupières fines et craquantes comme du parchemin.

Mais il serrait la dague d'argent contre sa poitrine avec la même force désespérée qu'il avait serré sa fille nouveau-née. Il sentait des vibrations émaner du métal comme d'une chose vivante, et monter, presque tangibles, dans l'air pur de l'Outremonde. Puis la douleur revint. De la morsure de gobelin sur son bras, des ondes irradièrent vers ses épaules et sa poitrine. Une vague de nausée le submergea et sa vision s'embruma. Rose était sa douleur, grise la promesse d'une paix imminente. Sa tête retomba contre l'arbre, ses yeux se fermèrent et il laissa l'obscurité l'envahir.

Quand on prononça son nom, il crut d'abord que c'était de nouveau l'écho d'un rêve. Mais la voix résonna encore, cette fois très clairement : elle déchira la brume et l'arracha à sa froide étreinte.

— Dougal ? Dougal le forgeron ?

A présent, la voix était si proche qu'il la sentait vibrer dans la plaie putréfiée qui lui dévorait le bras. Il ouvrit les yeux. Un nouveau visage était sorti de la brume, bien plus net que tous ceux entrevus jusque-là. Un visage aux yeux verts étirés et sauvages comme ceux d'un chat. Une apparition venue de très loin dans l'espace et le temps, refermant une brèche qu'il avait espérée à jamais infranchissable.

— Guinevère, murmura-t-il.

Sa langue était coupante comme une lame dans sa bouche desséchée.

— Bonjour, cher époux.

Ses lèvres se retroussèrent pour former ce qui, chez les sylphes, passait pour un sourire. Des reflets d'or et de cuivre dansaient dans ses yeux, décrivant des spirales de plus en plus vastes. Pris de nausée, Dougal ferma les paupières, et les brumes rouges l'emportèrent, clémentes, vers l'oubli.

— Réveille-toi, forgeron !

— C'est le forgeron, ça ?

— Ce n'est pas un forgeron, c'est une femme.

— Son épouse, je parie !

Nessa ouvrit les yeux, réveillée par le brouhaha. Il faisait un soleil éclatant. Devant elle, à contre-jour, se découpaient des silhouettes sombres de cavaliers. Eblouie et à moitié endormie, elle crut un instant que Cadwyr était revenu sur sa décision. Puis elle se rendit compte qu'il y avait cinq ou six cavaliers dans la cour de la forge. Retournée par les sabots des chevaux, la terre battue se transformait rapidement en une mare de boue.

« Ils vont y laisser leurs fers », se dit Nessa. Puis elle reconnut le motif caractéristique de leurs tartans bleu et vert tissés de fils d'or. Son cœur bondit dans sa poitrine et elle se redressa brusquement.

— Venez-vous de Killcarrick ? demanda-t-elle d'une voix enrouée de sommeil.

— Nous venons de Gard, mais nous avons fait halte à Killcarrick.

Monté sur un cheval hongre à la robe jaune pâle, le cavalier qui avait parlé s'avança vers elle. De longues tresses blondes retombaient sur le tartan qu'il portait à l'épaule. Comme les autres, il était armé jusqu'aux dents. Un sabre au dos, une petite hache d'armes sur la selle, une épée à la ceinture, et deux longues dagues à la botte.

Nessa se mit péniblement debout, repoussa ses cheveux ébouriffés et s'essuya les mains sur sa tunique crasseuse.

— Je suis Kian, Premier Chevalier de Gard. A qui ai-je l'honneur ?

Elle s'éclaircit la gorge.

— Je suis Nessa, fille de Dougal, le forgeron préféré...

— C'est donc de vous que parlait ce gamin, dit une voix.

Un rouquin maigre comme un roseau, monté sur une jument rouanne, se fraya un passage jusqu'au côté du chevalier.

— Vous voyez qui je veux dire, chef ? Celui qui a plaqué nos lances d'argent. Comment s'appelait-il, déjà ?

— Griffin ? lança Nessa en se rapprochant d'eux, incrédule. Vous avez vu Griffin ? Il est sain et sauf ?

— Il est à Killcarrick avec le reste des survivants, répondit Kian. Il nous a dit que vous étiez partie chercher votre père. Mais il n'a pas dit où.

Elle fit comme si elle n'avait pas compris sa question implicite. Le rouquin se pencha vers elle et l'examina du haut de sa monture avec un intérêt non dissimulé.

— Avez-vous retrouvé sa trace, jeune fille ? demanda-t-il.

Nessa releva fièrement le menton et croisa les bras sur sa poitrine. Le regard que cet homme

posait sur elle ne lui plaisait pas davantage que celui de Cadwyr. Cependant, à bien y regarder, en dépit de son impressionnante collection d'armes, il ne paraissait pas beaucoup plus vieux que Griffin. C'était moins un roseau qu'un épouvantail ! se dit-elle. Ses membres dégingandés pendaient maladroitement, comme ceux d'un poulain nouveau-né. Des touffes irrégulières de barbe rousse et hirsute couvraient son visage.

— Non, je n'ai rien trouvé du tout, répondit-elle en réprimant une envie de rire. Etes-vous venus m'aider à le chercher ?

La bague d'Artimour pesa soudain sur son doigt. Après tout, elle ne lui avait pas promis d'empêcher d'autres personnes de s'introduire dans l'Outremonde à la recherche de Dougal...

Le premier homme, Kian, descendit de cheval et attacha solidement les rênes autour d'un poteau avant de lui répondre.

— Nous sommes venus chercher les survivants et enterrer les morts. Nous voulions voir de nos propres yeux ce qui s'était passé ici. Mais nous n'avons pas le temps de nous attarder.

Il balaya l'atelier du regard, depuis la porte à moitié arrachée jusqu'aux profondes traces de griffes dans les colombages. Le soleil radieux éclairait un village dévasté, réduit en miettes, comme les débris de céramique qui craquaient sous les pieds du guerrier. Kian sursauta et baissa précipitamment les yeux. Nessa comprit qu'il avait cru marcher sur des fragments d'os.

— Avez-vous vu ce qui est arrivé ?

— Non. Je n'étais pas ici. Je... cherchais mon père, dit-elle en se passant la main dans les cheveux.

Kian lui lança un regard perçant, comme s'il sentait qu'elle lui dissimulait quelque chose.

— Eh bien, vous avez eu de la chance, dit-il en jetant un coup d'œil autour de lui. Beaucoup de chance, vraiment.

Il resta un instant silencieux, puis se retourna vers ses hommes.

— Bien ! Maddig, Tuavhal, Ciariag, déployez-vous. Rassemblez toutes les dépouilles que vous trouverez. Pendant ce temps, Uwen et moi nous chargerons de creuser une fosse commune.

Le rouquin sauta de cheval avec la prestance d'un acrobate.

— Uwen, c'est moi, déclara-t-il, adressant à Nessa un large sourire auquel il manquait une dent.

Il allait bientôt lui en manquer plusieurs autres, se dit-elle, s'il ne cessait de lui sourire comme un benêt.

De toute évidence, Griffin n'avait révélé à personne sa véritable destination. Peut-être ferait-elle bien de suivre son exemple. Après tout, si les villageois la considéraient comme maudite, que penseraient ces guerriers aux visages farouches de sa petite expédition dans l'Outremonde ?

Ils descendaient tous de cheval à présent, se rassemblaient autour de leur chef, gesticulaient en direction de la route et du lac, leurs visages endurcis en prévision de ce qu'ils allaient trouver. Nessa se demanda si elle devait leur parler de Cadwyr. Soudain, un long gémissement s'éleva du fond de la forge, un cri grêle et funèbre qui donna la chair de poule à Nessa. Le bruit inhumain flotta un instant dans l'air, puis s'évanouit.

— Grande Mère ! Qu'est-ce que c'était ? chuchota Kian en se tournant vers Nessa, prêt à tirer

son épée.

Ses compagnons empoignèrent leurs armes.

Nessa sursauta, la main tendue.

— N'ayez pas peur. C'est la Vieille Wren, notre sorcière. Elle est dans une sorte de transe ou de sommeil profond.

— Le gamin nous avait dit de la chercher, elle aussi, intervint Uwen en poussant Kian du coude. Il a parlé d'un rite qu'elle aurait accompli, censé retenir les gobelins, rappelez-vous...

Kian inspira profondément et regarda Uwen droit dans les yeux.

— A quoi bon me souvenir de quoi que ce soit, puisque tu es là pour tout me répéter sans cesse ?

Il jeta un regard à la ronde.

— Allez chercher des pelles. Il doit bien s'en trouver dans ces maisons...

— Attendez, dit Nessa. Des pelles, j'en ai ici.

Elle traversa prudemment la cour boueuse, entra dans un petit appentis, et ressortit avec plusieurs pelles dans les bras.

— Voilà. Il y en a d'autres, si vous voulez. Parfois nos clients ne reviennent pas.

Les hommes la regardèrent avec une expression de surprise mêlée de gratitude, tandis qu'elle leur distribuait des pelles de diverses tailles. Elle tendit la plus grande à Uwen.

— Vous trouverez une brouette dans la cour de derrière.

Les trois autres hommes la saluèrent en portant la main au front, puis s'éloignèrent à pas lourds.

Kian fit un signe de tête à Uwen.

— Nous ferions mieux de commencer à creuser. Où est le cimetière, jeune fille ?

— En haut de la colline. Mais la pente est raide et vos hommes risquent de faire de nombreux voyages... Il y a un endroit en hauteur, près du croisement des routes, si vous voulez...

— Près du croisement, chef ! répéta Uwen en donnant un nouveau coup de coude à Kian. C'est ce qu'a dit la sorcière...

Kian ne répondit que par un bref soupir.

— Je pars en éclaireur, chef, dit Uwen en lançant un clin d'œil à Nessa. Je reviens tout de suite.

Kian le regarda disparaître au bout du chemin, puis se tourna vers Nessa en secouant la tête. Amusement ou exaspération, elle n'aurait su le dire.

— Allons jeter un coup d'œil à cette sorcière.

Elle le précéda dans la forge en ruine. Elle avait mis juste assez d'ordre, la veille, pour fabriquer la dague. Son compagnon jetait des regards de tous côtés, attentif au moindre détail. Était-il un ami de Cadwyr ? Il devait forcément le connaître. Mais savait-il que Cadwyr s'était associé à un sylphe pour faire forger une dague d'argent ? Ce Kian semblait trop raisonnable pour comploter avec des sylphes. Néanmoins, le Premier Chevalier du duc devait forcément être au courant de l'affaire... Cela le rassurerait peut-être de savoir que la dague avait bien été fabriquée.



Elle s'écarta pour laisser Kian passer la tête par la porte. Dans la petite chambre de Griffin, la Vieille Wren dormait toujours. Devait-elle, oui ou non, parler à ce guerrier imposant de la visite de la veille au soir ? Kian observait la silhouette fragile de la sorcière, recroquevillée sous la couverture grise. La respiration de la vieille femme était lente, régulière, et moins laborieuse que la veille. Elle ne gémissait plus, mais serrait la corde rouge si près de sa bouche qu'on eût dit qu'elle la suçotait.

— A quoi sert la corde ? demanda Kian.

— A un sortilège, je suppose. Elle ne laisse personne la toucher. Du moins pas moi.

— Rassurez-vous, jeune fille, je n'ai aucune envie de toucher à cette corde. Ni à quoi que ce soit d'autre, d'ailleurs. Plutôt que de la déranger, nous ferions sans doute mieux de charger le lit tout entier dans un chariot. Savez-vous où je peux en trouver un ?

Au moment où Nessa allait lui proposer leur chariot, elle se rendit compte qu'il avait disparu de la cour. Griffin avait dû le prendre, évidemment.

— Vous en trouverez sans doute qui traînent... Il reste encore beaucoup d'affaires des... des disparus.

— Nous nous débrouillerons, ne vous en faites pas. Merci pour les pelles.

Ses yeux exprimaient une compassion un peu impersonnelle, et Nessa comprit que, pour lui, le massacre des villageois n'était qu'un petit épisode regrettable au sein d'une grande guerre. Baissant la tête sous l'encadrement de la porte, il se retourna et traversa la cuisine vers la forge. Nessa se précipita derrière lui.

— Attendez ! s'écria-t-elle. Est-ce que le duc a dit quelque chose, au sujet de mon père ?

Sur le seuil de la forge, Kian se retourna pour lui faire face. Son visage suggérait qu'à cet instant, il eût préféré se trouver n'importe où plutôt que devant elle.

— Nessa, comme vous l'avez dit, beaucoup de gens ont disparu. Il me semble clair que votre père a été pris le premier. Je sais que c'est dur, mais vous devez faire face à la réalité. J'ai parlé à Eban, l'homme que vos gens ont envoyé au duc. Et quand j'ai vu l'état du village, eh bien... je ne sais que dire de plus.

Il fit mine de partir, mais Nessa posa la main sur son bras. Des arabesques bleues et rouges y étaient tatouées, indiquant son haut rang parmi les guerriers de son clan.

— Jeune fille...

— Je sais que mon père vit encore.

— Vous avez raison. Il vit dans les Terres d'Été, dit Kian en couvrant sa main de la sienne.

Elle le repoussa avec impatience. Elle ne voulait pas de la pitié de ce grand guerrier qui avait visiblement d'autres soucis.

— Mais...

— Vous ne comprenez pas, dit soudain Kian en se penchant si vivement vers elle qu'elle chancela en arrière. Mes hommes et moi espérons vous trouver ici, ainsi que la sorcière. Mais ce n'est pas la principale raison de notre venue. Nous devons rallier les clans aussi rapidement que possible. Je veillerai personnellement à ce que vous arriviez, vous et la vieille, à Killcarrick.

Mais quant à chercher votre père... nous n'en avons vraiment pas le temps. Je suis désolé.

Il lui tapota maladroitement l'épaule. Malgré son attitude, il regrettait manifestement de lui refuser son aide. Nessa croisa son regard, et décida d'en rester là. Son intuition lui disait que Dougal était vivant, dans l'Outremonde. Ces hommes avaient une autre mission à accomplir. Et puis, la Vieille Wren avait besoin de soins qu'on ne trouverait qu'à Killcarrick.

— Je comprends, dit-elle enfin.

— Je l'espère, jeune fille, répondit-il en promenant une dernière fois son regard attentif sur la forge. Maintenant, j'ai du travail qui m'attend. S'il y a des choses que vous désirez emporter à Killcarrick, je vous conseille de les rassembler.

Sous le soleil éclatant de midi, se sachant entourée de cinq soldats du duc, Nessa fut assez rassurée pour tirer deux seaux d'eau au puits derrière la maison et monter dans sa chambre faire un brin de toilette. Elle enfila du linge et une tunique propres et tourna la bague d'Artimour vers l'intérieur, de façon à ce que la pierre rouge se trouve du côté de sa paume. Elle se débrouillerait pour revenir ici... Elle pouvait compter sur Griffin pour l'aider dans tout ce qu'elle entreprendrait. Mais voulait-elle que Griffin voie Artimour ? Si loyal fût-il, l'apprenti ne serait sans doute pas enchanté de rencontrer ce grand sylphe aux yeux sombres. Surtout s'il devinait les sentiments qu'il inspirait à Nessa.

Ce n'était pas vraiment lui, se répéta-t-elle, suivant du doigt les reliefs sinueux de la bague. C'était l'Outremonde tout entier — la lumière, les sons, les odeurs — qui l'avait séduite. Cette vertigineuse attirance qu'elle avait éprouvée pour Artimour faisait partie d'un tout, et n'avait aucune place dans le monde plus solide de l'Ombre. Tout comme cette bague. Nessa doutait même qu'il existât en Brynhiver des orfèvres capables de fabriquer un bijou de ce genre. La bague, les sylphes, Artimour : tout cela appartenait à une autre réalité, dont elle ne voulait plus rien savoir.

Et pourtant... Un rayon de soleil se posa sur sa main, et la pierre rouge darda une lueur vive et étrange. Il serait plus prudent de l'entourer d'un linge, comme si c'était une blessure pansée, se dit-elle. De nouveau, elle songea au mariage avec Griffin. C'était une alliance à laquelle son père aurait sans doute consenti. Il appréciait son apprenti, et serait heureux de savoir sa fille bien installée à la forge, avec la présence rassurante de Griffin à ses côtés. Curieusement, cette idée lui pesa autant que la bague entourée de linge. La bague était la preuve tangible qu'elle n'avait pas rêvé. Tout ce qui s'était passé, de l'autre côté de la frontière, était bien réel. Ce qui signifiait que ses sentiments pour Artimour l'étaient aussi... Mais que ressentait-elle, au juste ? C'était bien plus qu'une attirance physique, si intense fût-elle : plutôt un sentiment de parenté, d'affinité mystérieuse.

« C'est le fils de Bran Brunebarbe, j'en mettrais ma main à couper », se dit-elle. Mais ceci n'expliquait pas cela... Et de toute façon, elle n'avait plus le temps d'y songer. En présence des soldats du duc, mieux valait oublier complètement son aventure dans l'Outremonde. Chassant toute pensée de Griffin, d'Artimour ou de bagues en saphir, elle finit de s'habiller.

Le soleil avait tourné au coin, comme disait son père, et il entamait sa descente. Il restait cinq ou six heures de jour. S'ils devaient partir aujourd'hui, ils avaient tout intérêt à se hâter. Elle fourra dans un sac deux autres tuniques, deux jupes, sa brosse à cheveux et tout le linge qu'elle possédait. Puis elle regarda autour d'elle, se demandant quoi emporter d'autre. Son oreiller et sa couverture,

sans doute. Les empoignant, elle s'apprêtait à partir quand des pas lourds résonnèrent dans la cuisine.

— Nessa ?

Elle descendit l'échelle et trouva Kian et Uwen rassemblés autour de la Vieille Wren. Les deux hommes étaient maculés de boue et de sueur ; leurs manches étaient retroussées, leurs tartans avaient disparu.

— Depuis quand est-elle endormie ? demanda Kian.

— Depuis hier, au moins, répondit Nessa avec un haussement d'épaules. Je l'ai trouvée à peu près dans cet état. Quand je l'ai posée sur le lit, elle a dit quelques mots sans queue ni tête...

Elle ne termina pas sa phrase. Il lui semblait que Wren avait parlé de Griffin, mais elle avait certainement mal compris.

— Bon, soupira Kian. Rien à faire : il faut la transporter dans un chariot. Les autres ont fini d'enterrer les corps, j'espère.

Uwen s'essuya le front du dos de la main et acquiesça.

— Oui, chef. Je vais leur dire de nous aider à porter le lit avant de partir de leur côté.

— Bien. Et vous, demoiselle, rassemblez ce que vous voulez emporter avec vous. Nous prendrons tout ce qui rentrera dans le chariot.

Nessa le dévisagea, incertaine, serrant son baluchon à deux bras.

— Je ne suis pas sûre..., commença-t-elle.

Après tout, elle comptait revenir. Mais ces hommes n'en devaient rien savoir.

— D'accord, je vais voir ce que je peux prendre.

— Très bien.

En passant devant elle, Kian déposa de nouveau une petite tape amicale sur son épaule. Nessa se pencha vers Wren pour écouter sa respiration ; elle était calme, profonde et régulière. Tout portait à croire que la vieille femme somnait dans un sommeil réparateur. Sans doute n'y avait-il pas grand-chose d'autre à faire, dans son cas. En se redressant, elle entendit un juron étouffé.

— ... cette maudite boue ! comprit-elle tandis qu'elle se précipitait au-devant de Kian.

Dehors, Uwen regardait le sol d'un air consterné, les rênes de son cheval à la main. Il leva la tête quand Nessa apparut sur le seuil de la porte.

— Que se passe-t-il ? cria Kian depuis la forge, où il se tenait près de la table.

— C'est Bouton d'Or, chef.

« Bouton d'Or » ? Le cheval d'Uwen s'appelait Bouton d'Or ? Nessa faillit éclater de rire, mais devant l'air peiné du soldat, elle se retint.

— Regardez, elle a perdu un fer. Quelle poisse ! Dire qu'avec tous ces outils à portée de main, on n'a pas de forgeron !

— Bah ! dit Nessa, je sais ferrer les chevaux. C'est la première chose que mon père m'a apprise, dès que j'ai eu l'âge de tenir un marteau.

— Vraiment ? demanda Uwen.

Il la regardait d'un air éberlué, comme si des ailes lui avaient subitement poussé dans le dos.

Elle sentit derrière elle la présence de Kian.

— C'est un coup de chance pour nous tous, dit-il. Y compris pour Bouton d'Or.

Il s'approcha et abaissa sa paume ouverte vers elle. Les trois pièces d'or laissées par Cadwyr y reposaient.

— Peut-être qu'après avoir ferré la jument, vous daignerez nous expliquer comment ces pièces du duc d'Allovale sont arrivées sur la table de la forge ?

\*\*\*

— Il y a quelque chose, chef, que je ne comprends toujours pas, dit Uwen en tirant une longue bouffée de sa pipe en terre. Pourquoi Cadwyr s'est-il acoquiné avec un sylphe ?

Bien des heures s'étaient écoulées depuis leur départ de Killcairn. Le village était maintenant à une douzaine de lieues derrière eux ; Nessa et les deux hommes avaient dressé leur camp au centre d'une petite clairière. L'or de Cadwyr était rangé dans la bourse que Kian portait à la ceinture. Nessa était soulagée, en fin de compte, que le chevalier s'en fût chargé. Il lui avait expliqué que le trésorier du gouverneur lui en donnerait l'équivalent en petites pièces d'or et d'argent qu'elle pourrait réellement dépenser. Et Kian garderait les lourds médaillons de Cadwyr, pour les montrer au duc de Gard.

Les reflets du feu dansaient sur le visage de Kian tandis qu'il mâchait pensivement un morceau de galette d'avoine trempé dans du miel. Dougal avait concocté cette douceur après que Griffin eut pillé, par défi, le contenu d'un nid d'abeilles. C'était le jour avant que ce long cauchemar ne commence, le dernier jour de cette époque que Nessa commençait à percevoir comme définitivement révolue. Ils avaient récupéré le reste du repas dans les garde-manger du village.

— Cadwyr, murmura Kian comme pour lui-même, Cadwyr...

Il attisa le feu avec un long bâton, qu'il tournait dans la main comme il retournait le nom de Cadwyr sur sa langue.

— Croyez-vous qu'il mijote un mauvais coup, chef ?

Kian haussa les épaules, le visage impénétrable.

— Je crois qu'il faut que je rentre à Gard de toute urgence. Que je parle à Donnor, que je l'oblige à m'écouter, même si...

Il s'interrompit un instant, puis secoua la tête.

— Ce que j'aimerais savoir, c'est comment une dague d'argent pourrait nous garantir le trône de Brynhiver.

— Vous ne faites pas confiance à Cadwyr ? s'enquit Nessa.

De l'autre côté du feu, elle se recala nerveusement. Il ne lui plaisait pas outre mesure de se

trouver au beau milieu des bois, en pleine nuit, alors que des gobelins pouvaient traîner dans les parages. Kian et Uwen lui avaient assuré n'avoir vu aucune trace des monstres entre Killcarrick et Killcairn. Néanmoins, Nessa avait préféré s'installer entre le feu et la roue du chariot, garé sous un grand chêne. De cette masse rassurante sortaient les ronflements réguliers de Wren. Sa respiration semblait s'apaiser d'heure en heure ; le temps d'arriver à Killcarrick, elle serait peut-être guérie.

— Non, murmura Kian, le regard perdu dans les flammes. Je ne lui fais pas confiance du tout.

Uwen se gratta la tête, puis l'oreille.

— Si vous voulez mon avis, chef, vous devriez surveiller votre langue en présence du vieux lion. Ces bêtes-là n'aiment pas qu'on dise du mal de leurs lionceaux.

Pour toute réponse, Kian lui décocha un regard noir.

Nessa serra les genoux sous le menton et tira son châle autour de ses épaules. Le crépuscule avait depuis longtemps laissé place à une nuit d'automne froide et sombre. La hache d'argent reposait près d'elle, à portée de main.

— Etes-vous bien sûr que nous soyons en sécurité ici ?

— Aussi sûr qu'on peut l'être, par les temps qui courent, répondit Kian en jetant un regard alentour. Les sorcières de Killcarrick nous ont donné quelques conseils. Voilà pourquoi nous nous sommes arrêtés dans ce bosquet de chênes. Elles nous ont dit que cet endroit était autrefois un bois sacré, que nous y serions mieux protégés des gobelins que n'importe où. Quant aux ennemis humains, Uwen et moi monterons la garde à tour de rôle.

— Ah ! J'ai failli oublier, chef...

Uwen se leva d'un bond, fit le tour du feu jusqu'au chariot — le seul chariot de Killcairn qui ne fût pas taché de sang — abaissa la planche de derrière et farfouilla dans un tas de paquets. Il revint avec un sac de cuir qui exhalait une odeur très forte, mais pas désagréable.

— C'est Molly qui m'a donné ça. La sorcière de Killcrag, vous vous en souvenez ? Saviez-vous que l'odeur de l'ail éloigne les gobelins ?

— A d'autres, Uwen. Il n'y a que deux choses qui éloignent les gobelins : l'argent et la lumière du soleil.

— Comme il vous plaira, chef, répliqua Uwen. Moi, je compte porter mon collier d'ail cette nuit, et vous en feriez autant, si vous aviez un grain de bon sens.

— Si j'avais un grain de bon sens, j'aurais envoyé Maddig et Tuavhal à Killcarrick à ma place.

— Ah, mais vous ne pouvez pas vous séparer de moi ! Je suis le seul à avoir pris le temps de discuter avec le gamin et les sorcières. Sans moi, vous seriez complètement perdu.

Se réinstallant près du feu, Uwen embrocha un morceau de pain sur une longue branche et commença à le faire griller.

— Je dois vous dire, chef, que je suis extrêmement déçu. Un bon ragoût de lapin aux herbes, voilà qui m'aurait fait plaisir ! Le pain sec et le fromage moisi, ça ne remplit pas le ventre de la même manière, si vous voyez ce que je veux dire.

Kian attisait les braises d'un air absent.

— On aurait dû poser un collet ! dit Nessa, salivant à l'idée d'un ragoût. J'ai vu des carottes

sauvages, tout à l'heure. Et ce n'est pas l'ail qui nous manque.

— N'avez-vous pas remarqué, demoiselle ? Ce sont les lapins qui manquent ! De tout le voyage entre Killcarrick et Killcairn, on n'en a pas vu un seul. Quelque chose d'effrayant les a poussés à s'enfoncer si profondément sous terre, que c'est à se demander s'ils retrouveront un jour la sortie. Ce qui serait une triste perte pour nous qui vivons à la surface.

— Quel poète ! railla Kian. Tu aurais dû être barde, mon vieux.

Il le chatouilla du bout de son bâton ; Uwen le bombardait d'une poignée de glands. Levant une main en signe de capitulation, Kian se tourna vers Nessa.

— A propos de bardes, Nessa... Samhain approche, et il se pourrait qu'un barde de Killcarrick soit capable d'appeler votre père des Terres d'Été. J'ai déjà vu ce genre de choses se produire. A vrai dire, j'en ai moi-même fait l'expérience.

— Racontez-lui, chef ! s'exclama Uwen en lui donnant un coup de coude. Dites-lui comment ça s'est passé. Si vous vous en souvenez, évidemment, ajouta-t-il avec un clin d'œil à Nessa.

— N'hésite pas à me rafraîchir la mémoire, si j'omets quelques détails, rétorqua Kian, tandis qu'un nouveau gland s'abattait sur son nez.

Il plongea son regard dans les flammes, et Nessa comprit qu'il voyait bien au-delà du feu et de la bûche rougeoyante qui se brisait sous une pluie d'étincelles.

— C'était au moment de l'invocation des morts. Vers la fin, il m'a semblé entendre le rire de mon père. Puis tout à coup, quelqu'un a prononcé mon nom. C'était lui qui m'appelait de très loin, depuis les plaines des Terres d'Été. J'ai levé les yeux, et voilà qu'il était devant la porte, monté sur un étalon rouge ; il s'est approché de ma place, à la droite de Donnor, et m'a tendu sa lance. Personne ne l'a remarqué, à part moi, mais quand j'ai repris mes esprits, j'avais une lance à la main. C'était celle de Donnor : il venait de me nommer Premier Chevalier. Mais je suis certain que c'est mon père qui m'a donné la lance.

Il leva les yeux vers Nessa, assise de l'autre côté du feu, tout près de la hache d'argent.

— Vous devriez essayer de trouver votre père dans les Terres d'Été, à Samhain. Cela vous consolera de le savoir là-bas.

Nessa savait qu'il cherchait à la reconforter, et qu'il était au désespoir de lui dire que son père était mort. Mais elle était tellement certaine du contraire qu'elle ne put se retenir.

— Mais moi, je sais qu'il est vivant ! s'écria-t-elle. Uwen porta une flasque à sa bouche et avala une gorgée d'alcool, tandis que Kian continuait à la fixer des yeux.

— Expliquez-moi, demoiselle, dit-il d'une voix douce et calme, comme s'il tentait d'apprivoiser une pouliche sauvage.

Son regard la cloua sur place. Elle l'avait senti venir ; depuis le début, il s'approchait petit à petit du sujet, tournant autour du pot en attendant de trouver une excuse pour l'interroger. Il savait qu'elle lui cachait quelque chose.

— Dites-moi ce qui vous fait croire que votre père n'est pas mort comme les autres.

— La dernière fois qu'on l'a vu, il avait une dague d'argent sur lui. La dague commandée par Cadwyr et le sylphe. Il est parti vers le lac, et juste après, on a retrouvé le goblin mort. Pour moi,

c'est mon père qui l'a tué. Je pense qu'il est tombé de l'autre côté de la frontière, blessé peut-être, mais vivant. Dans l'Outremonde.

— En TirNa'lugh ? souffla Uwen. Voilà bien une histoire pour les bardes...

Kian pencha la tête pensivement et s'apprêta à dire quelque chose ; mais à cet instant, Wren émit un nouveau gémissement.

— Qu'a-t-elle ? demanda Uwen.

Un silence s'installa, puis la sorcière poussa un nouveau cri.

— Eh bien ? reprit-il, et Nessa comprit qu'il s'adressait à elle.

— Je n'en sais rien du tout, répondit-elle sèchement. Je vous l'ai déjà dit : je l'ai trouvée dans cet état. Quand je l'ai ramassée, elle était dans une sorte de transe, et dès que je l'ai posée sur le lit, elle s'est endormie. Depuis, elle n'a pas bougé, ni aligné deux mots cohérents.

— Vous devez bien avoir une petite idée, insista Uwen. Après tout, vous êtes une femme.

Nessa resta éberluée. L'idée que les femmes puissent avoir une connaissance innée de l'art de guérir ne l'avait jamais effleurée.

— Je suis un forge...

Au lieu de terminer sa phrase, elle releva vivement la tête puis se figea sur place. La brise avait porté à ses narines une odeur reconnaissable entre toutes. Elle huma l'air en silence, dardant des coups d'œil de tous côtés, au-delà du cercle éclairé par le feu, vers l'obscurité des arbres. Elle expira lentement, prit une nouvelle bouffée silencieuse, et reconnut, sans l'ombre d'un doute, la terrible puanteur. Le sang reflua de son visage et elle faillit mouiller sa tunique. Elle se jeta maladroitement sur sa hache ; de l'autre côté du feu, les hommes dégainèrent leurs épées et bondirent sur leurs pieds. Les bords de leurs lames brillaient d'une lueur argentée.

— On a bien fait d'écouter les conseils de ce gamin, n'est-ce pas, chef ?

Uwen brandit son épée et Nessa se recula en chancelant vers le chariot. La puanteur envahit l'air, couvrant même la senteur forte de l'ail. Derrière elle, Wren gémit de nouveau.

Uwen lui lança un regard inquiet, auquel Nessa répondit par un haussement d'épaules. Mais Kian lui faisait signe, un doigt posé sur ses lèvres, de jeter un coup d'œil à la sorcière. Nessa se redressa, réticente, et fit craquer une brindille sous son pied. Les deux hommes froncèrent les sourcils. Agrippant sa hache, elle se haussa sur la pointe des pieds et jeta un coup d'œil par-dessus la rambarde du chariot. Wren tremblait, recroquevillée en une petite boule serrée.

— Wren, est-ce que...

Le gobelin surgit de l'autre côté du chariot, rugissant, et lança un puissant coup de griffes en sa direction. Nessa hurla, esquiva et lui décocha un coup de hache. La lame se planta dans le crâne du monstre avec un bruit de sifflement, comme du fer fondu tombant dans l'eau. Elle pivota sur ses talons : Kian et Uwen se battaient dos à dos, au sabre, contre trois autres gobelins. Dépourvus d'armes, les monstres se défendaient tant qu'ils pouvaient à l'aide de leurs griffes, de leurs dents et de leurs queues. Mais ils n'avaient visiblement aucune chance face aux lames argentées de leurs adversaires. A l'immense soulagement de Nessa, les quatre gobelins furent bientôt étendus sans vie autour de la clairière.

— Voilà qui répond à notre question, dit Uwen quand enfin ils se furent immobilisés, haletants et couverts de sueur.

— Quelle question ? demanda Kian en essuyant le sang de goblin de son visage avec un air de profond dégoût.

— Celle de savoir si l'ail éloigne les gobelins. Que faire, chef ? Il peut y avoir d'autres créatures de ce genre dans les parages.

— Tu me demandes conseil ? s'écria Kian.

Uwen ouvrit la bouche puis, après réflexion, la referma. Nessa s'éloigna du chariot à pas chancelants, refoulant la nausée qui montait en elle. D'un geste de sa hache, elle désigna les carcasses des monstres, tout en jetant un coup d'œil nerveux par-dessus son épaule, vers les bois sombres.

— Il faut leur couper la tête, chuchota-t-elle.

— Quoi ? lança Uwen en se retournant vivement vers elle.

— Il faut leur couper la tête, sinon ils reviendront. Je crois que ceux-ci ont déjà ressuscité. Regardez.

Elle tendit le doigt vers le goblin qui gisait à ses pieds. Sous les lambeaux de son armure en cuir, on distinguait une grande plaie qui paraissait récente, quoiqu'en voie de cicatrisation.

— Je parie que leurs compagnons les ont oubliés ici après l'attaque du village. Griffin ou quelqu'un d'autre a sûrement cru les avoir tués. Mais ils ne sont pas morts. Ils ne meurent que si on leur coupe la tête.

Elle n'était pas certaine que cette règle s'appliquât aux gobelins abattus par des armes d'argent, mais elle ne voulait prendre aucun risque.

— Comment sais-tu cela ?

Kian la dévisageait, intrigué. Elle déglutit et se passa la main sur le visage. La main qui portait la bague d'Artimour, enveloppée dans un linge.

— C'est la Vieille Wren qui me l'a expliqué.

— Je croyais qu'elle n'avait pas dit un seul...

Uwen s'interrompit, les yeux plissés, en voyant Nessa lever la hache au-dessus de son épaule.

Elle constata immédiatement une différence. La lame au bord argenté pénétra bien plus facilement dans la chair que celle qu'elle avait utilisée pour décapiter son premier goblin, quelques jours auparavant. Quelques jours qui lui semblaient maintenant une éternité... Avec un sifflement, la hache trancha l'os du premier coup. Nessa dégagea son arme à deux mains, puis, de la pointe de sa botte, détacha la tête du corps.

— Voilà.

Les hommes échangèrent un regard.

Nessa marcha tout droit vers le deuxième goblin et leva de nouveau sa hache.

— Vous ne savez peut-être pas grand-chose de la guérison, demoiselle, mais je vois que vous êtes assez versée dans l'art de tuer des gobelins, dit Uwen d'une voix teintée de respect, comme



elle repoussait du pied la tête du troisième goblin.

Nessa rougit subitement et, pour s'en cacher, se tourna aussitôt vers le quatrième et dernier goblin. Elle se redressa, planta ses pieds fermement de part et d'autre du corps et tint la hache suspendue au-dessus de sa tête. A cet instant, les yeux du goblin s'ouvrirent et un bras aux doigts griffus jaillit vers sa gorge. D'instinct, elle s'écarta, et la griffe recourbée vint s'accrocher dans le tissu ballant de ses vêtements. Elle entendit, plutôt qu'elle ne sentit, la peau se déchirer entre ses seins. Une longue traînée rouge fleurit sur sa tunique.

Avec un cri, Uwen se jeta vers elle. Sa lame argentée décrivit un vaste arc avant de trancher la poitrine du monstre, au moment précis où sa queue venait fouetter les jambes de Nessa. Elle tomba à genoux, sa tunique trempée de sang, et le monde s'obscurcit devant ses yeux.

De l'autre côté de la rivière, Artimour se tenait sur la berge, les bottes de Nessa dans une main, sa cape dans l'autre. Il la regarda plonger sous l'eau, vit ses jambes battre énergiquement avant de disparaître.

« Que la reine de Faërie te bénisse, pas un goblin ne te meurtrira », murmura-t-il, tandis que l'écume soulevée par les battements de Nessa se dissipait dans les tourbillons lents du bassin. Une partie de lui voulait se jeter à l'eau tout habillé, pour suivre cette fille au-delà de la frontière de l'Ombre. Elle était entièrement différente de toutes les personnes qu'il avait rencontrées au cours de sa vie. Tous les contes, toutes les chansons, tous les poèmes du monde n'auraient jamais suffi à le préparer à l'appel irrésistible de cette mortelle.

Mais une autre partie de lui avait hâte de revenir à l'avant-poste, de prendre un bain et d'ordonner qu'on brûlât ses vêtements. Il se sentait marqué, souillé jusqu'aux os. Il avait toujours eu vaguement honte de son origine humaine ; à présent, il savait pourquoi. Ce n'était pas seulement la crasse, la sueur, l'odeur de cette fille qui l'avaient choqué. Elle était aussi passionnée et impulsive qu'un petit chiot, et complètement imprévisible. En un instant, elle passait de l'exultation au désespoir. Elle évoquait l'aiguille folle du compas, tournant et tremblant sans cesse, aussi instable que le gravier qui se réduisait en sable sous ses pieds. L'énergie des mortels, bouillonnante et chaotique, n'était pas facile à contenir ni à maîtriser.

Quand l'eau fut redevenue limpide, il se détourna, non sans noter la ligne droite et résolue formée par le sillage de Nessa. Elle avait paru si déterminée, quand elle s'était avancée dans l'eau, qu'Artimour ne doutait pas qu'elle retrouverait son chemin vers l'Ombre. Force lui était de reconnaître le courage de cette fille, son intelligence, l'intuition sûre qui l'avait amenée non seulement à décapiter le goblin, mais aussi à prévenir les sylphes de l'incident. C'était précisément ce qui la rendait troublante et dangereuse. Artimour savait qu'il devrait trouver des preuves convaincantes, s'il voulait qu'elle renonce à chercher son père.

Contre toute attente, il ressentit une pointe de compassion pour elle. En même temps qu'il souhaitait fortement la voir abandonner ses recherches, il espérait, au plus profond de lui, que son père ne fût pas mort. Il n'aimait pas l'idée qu'elle restât seule à affronter le monde hostile. Ce n'était pas facile d'être exclu, il le savait trop bien — et sa récente rétrogradation ne faisait que le confirmer.

Soupirant, il enroula sa cape et l'attacha aux lacets usés de ses bottes. Il faudrait bientôt les

remplacer, pensa-t-il ; qu'ils aient tenu aussi longtemps relevait déjà du miracle. Il examina le cuir sombre : les coutures étaient plus fines qu'il ne l'aurait pensé. Sans trop savoir pourquoi, il glissa sa main à l'intérieur d'une botte. La semelle était encore chaude, sillonnée de crêtes et de creux imprimés par le pied de Nessa.

« Cette femme est comme un arbre, se dit-il, ses pieds agrippent la terre comme des racines. » Il l'imagina devant l'enclume de la forge, le bras levé, prête à contrer l'impact du marteau. De ces humbles bottes émanaient une force, une solidité à la fois fascinantes et répulsives.

En un effort malavisé pour faire valoir ses origines mortelles, sa mère avait autrefois créé pour lui le titre de Maître des forgerons royaux. Un titre qu'il portait encore, bien qu'il fût cruellement inexpérimenté dans ce domaine. Il se rappela, mortifié, ses tentatives pitoyables pour utiliser les outils laissés par son père, trop grossiers pour être d'un quelconque effet sur les minerais raffinés de la Faërie. Un beau jour, les outils avaient finalement disparu, et il ne s'était jamais enquis de leur sort. Sans doute avaient-ils été confiés à un Conteur bienveillant. Dire que même une fille comme Nessa était capable de marcher sur les traces de son père ! Evidemment, celui-ci était constamment à ses côtés pour la guider et lui transmettre son savoir-faire. Elle n'avait pas eu à réinventer son art à partir d'outils abandonnés.

« Assez pensé à cette mortelle », se dit Artimour. Et, après avoir fixé le baluchon des affaires de Nessa à la selle, il monta à cheval et s'engagea au trot sur le sentier qui longeait l'Afon, cette grande rivière qui avait son équivalent dans l'Ombre, mais aussi dans les Terres Brûlées. C'était une route dangereuse car, si l'on n'était pas absolument sûr de son chemin, on pouvait à tout moment se retrouver dans l'une des deux autres réalités. Du moins si l'on était un sylphe. Le pouvoir de la Résille empêchait les gobelins de passer dans l'Ombre, et le pouvoir de la reine les maintenait hors de la Faërie. Quant aux humains, ils étaient censés rester sagement dans leur monde, grâce à l'effet de la Résille sur leurs amulettes. Mais aujourd'hui, il semblait que le pouvoir de la Résille comme celui de la reine se fussent affaiblis au point d'être presque sans effet.

Artimour éperonna son cheval en espérant qu'il n'était pas déjà trop tard. Il devait gagner le palais royal au plus vite. En chevauchant, il repoussa toute image de Nessa pour se concentrer sur les informations qu'elle lui avait apportées, les tournant et les retournant dans son esprit, tels des cristaux qui ne révèlent leur véritable structure que sous un certain angle.

Un gobelin s'était introduit dans les Terres de l'Ombre : voilà qui signifiait forcément un déclin, voire la faillite des pouvoirs de la Résille. Sur ce point, aucun doute n'était permis. Un sylphe s'était rendu chez le père de Nessa tard dans la nuit, accompagné d'un homme, en quête d'un objet que seul un forgeron mortel était capable de fabriquer. Enfin, la frontière de l'Ombre était fermée du côté mortel. Sans être complètement scellée, puisque Nessa avait, d'évidence, réussi à la franchir. Mais qui, dans le monde des mortels, était capable de jeter un sortilège aussi puissant ?

Il poursuivit sa route. Arrivant au niveau d'un gué, il s'arrêta brusquement, intrigué par le spectacle qui s'offrait à lui. La route qui longeait la rivière était réduite à une mare de boue, retournée par ce qui ne pouvait être que le passage d'une grande armée. Les marques de milliers de sabots et de bottes s'offraient clairement à la vue. Mais, comme les traces de Nessa, elles menaient tout droit vers l'eau. Une armée aussi grande que celle qu'il attendait était venue ici, et s'était jetée dans la rivière. En était-elle ressortie ? Artimour plissa les yeux, mais un jeu

d'ombres l'empêcha de discerner clairement la rive opposée. S'il s'agissait des renforts, ils étaient bien moins éloignés que la dépêche de Finuviel ne le laissait entendre. Mais où se dirigeaient-ils ? Où étaient-ils, à présent ?

Il se laissa glisser de la selle et fit quelques pas sur la rive, examinant les traces caractéristiques des sylphes et de leurs montures. Alors que son cheval inclinait la tête pour boire, Artimour aperçut quelque chose de brillant sous l'eau. A bien y regarder, l'air tremblait légèrement au-dessus de la luminosité. Il entra dans l'eau et s'avança vers la pierre immergée sur laquelle reposait l'objet. C'était un petit disque orné d'une étoile à cinq branches en relief, suspendu à une cordelette sombre. L'eau bouillonnait autour de cette chose grise et plate, comme si elle dégageait de la chaleur. D'intuition, Artimour comprit de quoi il s'agissait. C'était une amulette comme en portaient tous les mortels, comme celle que Nessa avait, de son propre aveu, enlevée pour entrer dans l'Outremonde.

Une amulette de mortel gisait sous l'eau, silencieuse comme un piège. Sans doute celle de Dougal. Au moins aurait-il quelque chose à montrer à Nessa. Et surtout, une preuve éclatante à apporter à Albane et à son Conseil — une preuve qui les convaincrerait de la gravité de la situation, car il y avait là bien plus d'argent que la Résille n'aurait dû en laisser passer.

A l'aide d'une branche de bois, Artimour sortit de l'eau le petit objet d'apparence inoffensive, et le contempla. Comment le transporter ? Il fallait l'isoler afin de réduire le plus possible ses effets néfastes. Seuls les objets mortels supportaient sans dommages le contact avec l'argent. Il jeta un coup d'œil à son cheval et entrevit la solution. Les bottes de Nessa. Il détacha le baluchon de ses affaires, fit tomber l'amulette au fond de l'une des bottes et attacha la cordelette aux lacets. Puis, aplatissant la botte du mieux qu'il pouvait, il la glissa sous son pourpoint, juste en dessous de ses côtes, le talon appuyé contre son cœur.

Levant les bras pour rattacher le baluchon à la selle, il cligna des yeux. Un peu plus loin sur la berge, menant par la bride son destrier blanc, venait Finuviel en personne. Finuviel ! C'était bien la dernière personne qu'il s'attendait à rencontrer. Que faisait-il ici ? Où étaient les renforts ? D'après la dépêche, Finuviel et son armée auraient dû se trouver à six jours au moins de route. Artimour fronça les sourcils : au lieu de l'uniforme de commandant en chef des armées de la reine, son neveu portait un simple pourpoint gris sombre, des collants sans ornements et une cape noire des plus ordinaires.

Il flatta la croupe sombre de son cheval et le contourna.

— Finuviel ? Est-ce bien vous, mon neveu ? Où sont les renforts ? Que faites-vous, seul, ici ?

— Je pourrais vous poser la même question, mon oncle.

Devant les flancs laiteux de son étalon, la silhouette de Finuviel se détachait, sombre, sa cape volant dans le vent. Sa chevelure noire était retenue par une tresse lâche dont s'échappaient d'épaisses boucles soyeuses. Même dans cette tenue simple et austère, il incarnait, de la pointe de ses bottes jusqu'au nœud qui pendait de son capuchon, la royauté sylphe dans toute sa splendeur. Artimour comprit soudain ce que pouvaient ressentir Nessa et ses semblables en présence d'un tel être. Cependant, Finuviel n'avait pas tout à fait son allure ordinaire. On aurait dit qu'il venait de se réveiller d'un long sommeil ou d'un rêve étrange. Ses lèvres et ses joues étaient rougies. Et son regard n'était pas bienveillant.

— Je ne comprends pas, seigneur Finuviel.

Envahi par un pressentiment désagréable, Artimour jugea plus prudent de s'adresser à son neveu selon les formes établies, comme un officier à son commandant.

— Il n'y a pas dix heures de cela, j'ai reçu une dépêche dans laquelle vous disiez vous trouver à cinq ou six jours de route. Où sont vos troupes ? Nous en avons désespérément besoin.

Finuviel avait lâché la bride du cheval et s'avavançait vers lui, les mains nonchalamment posées sur sa ceinture d'armes.

— A six ou sept jours d'ici, je présume. Je n'étais pas avec elles lorsque j'ai rédigé la dépêche. Mais dites-moi : vous-même, que faites-vous ici ? Je vous trouve bien loin de l'avant-poste.

— C'est vrai, seigneur Finuviel. Mais depuis votre départ, tout va de mal en pis. Les hordes de gobelins font de plus en plus pression à la frontière et les barrières faiblissent. Hier soir, la vraie Mort a emporté Lothalien. Il s'est éteint devant mes yeux.

Pas l'ombre d'une réaction ne se lisait sur le visage de Finuviel.

— Tout cela ne me dit pas ce que vous faites ici.

— J'apporte à la reine des nouvelles si graves que je n'ai voulu les confier à personne d'autre. On a trouvé un goblin dans l'Ombre ; un forgeron mortel a disparu...

Artimour s'interrompit. Il y avait dans l'expression, ou plutôt dans l'absence d'expression, de Finuviel quelque chose de troublant. Néanmoins, il désigna d'un geste la botte attachée à sa selle, et poursuivit.

— Une mortelle est venue, Finuviel. Elle m'a apporté des nouvelles des plus extraordinaires...

Abandonnant tout protocole, il se pencha vers Finuviel dans l'espoir de percer ce voile impénétrable qui recouvrait ses yeux verts, et de le convaincre de l'urgence de la situation.

— La Résille a mystérieusement faibli, et l'un des nôtres, un sylphe, est impliqué dans une étrange affaire avec un forgeron mortel. Je ne sais si les deux sont liés, mais...

Finuviel avança d'un pas. Artimour ne sentit pas le coup venir. Un éclair de feu le transperça jusqu'au cœur ; sous le choc, il se plia en deux. Ses yeux s'écarquillèrent, sa bouche s'ouvrit brusquement. D'instinct, sa main chercha la dague pour l'arracher à l'emprise de Finuviel ; mais celui-ci enfonça la lame de plus belle. Saisi par une douleur si vive qu'elle l'aveugla, Artimour poussa un grognement, se contracta un instant, puis s'effondra, inerte, au bord de l'eau.

La bouche plissée, le regard sombre, Finuviel retira la dague ensanglantée du corps. Le sang d'Artimour était aussi rouge que celui des mortels. Il grimaça. Jusque-là, il n'avait pas eu l'intention de tuer son oncle. Du moins jusqu'au moment où il avait vu briller la bague d'Artimour au doigt de la fille. Il avait alors compris que son oncle représentait un obstacle qu'il faudrait tôt ou tard éliminer. Et le plus tôt serait le mieux. L'enjeu était trop important pour flancher au moment où une action décisive s'imposait. Cela, il s'en était convaincu en observant les actions, ou plutôt l'inaction du Conseil de la reine. De toute façon, sa mère soutenait qu'Artimour mourrait lors de la destruction de la Résille.

Il n'y avait plus qu'à rincer la lame, remettre la dague dans son fourreau et le glisser sous son

pourpoint. A travers sa fine chemise de lin, Finuviel sentait la chaleur de l'objet, les petits picotements qui s'en dégageaient. L'épaisse gaine de cuir fabriquée dans l'Ombre ne suffisait pas à contenir la virulence de l'argent. Il ne s'étonnait plus que Gloriana et Timias eussent été tentés d'exploiter cette force et de la maîtriser.

Finuviel retourna vers le corps inanimé d'Artimour et le poussa du bout du pied. Il gisait immobile, face contre terre. Des traînées de sang rouge sombre s'écoulaient, qui partaient en longues spirales, telles des boucles de cheveux, dans l'eau de la rivière. S'il n'était pas encore mort, il le serait bientôt.

Finuviel lesta le corps de pierres, puis le traîna aussi loin que possible vers les profondeurs. Quand il le lâcha, Artimour s'enfonça sous l'eau, ses lèvres déjà grises, sa plaie béante brûlée sur les bords, comme si c'était un tison qui l'avait transpercé.

Il retourna vers la berge. Le cheval d'Artimour le dévisageait avec méfiance, car il sentait sur lui l'odeur du sang de son maître. Finuviel fit un geste en direction des rênes, mais le grand animal noir se cabra, fit vivement demi-tour et s'enfuit au galop. Le sylphe grimaça en le voyant disparaître entre les arbres. C'était là une petite complication imprévue. Il leva les yeux vers le ciel. Le soir tombait déjà, et sa mère n'avait toujours pas fait son apparition. Heureusement, ils avaient prévu un plan au cas où Finuviel perdrait la notion du temps, suite à son voyage dans l'Outremonde. Près de la berge s'élevait un grand chêne aux branches déployées. Finuviel roula la gaine de la dague dans sa cape et glissa le paquet dans un trou du tronc creux. Guinevère saurait le retrouver. Il jeta un dernier coup d'œil autour de lui. Petit à petit, les clapotis de la rivière lavaient le sable et les galets des dernières traces de sang, qui se diluaient en nuages roses de plus en plus pâles. Quelques poissons curieux s'approchaient en frétilant. Personne ne saurait jamais qu'il avait rencontré Artimour ici. Son cheval serait peut-être retrouvé, mais il ne parlerait certainement pas. Finuviel se hissa en selle, éperonna sa monture et s'enfonça tout droit vers le milieu de la rivière.

— Est-il vrai que vous comptez livrer bataille sans Kian ni les autres chevaliers de votre Compagnie ?

Donnor cessa brusquement de lacer sa tunique et leva les yeux. C'était la deuxième fois en moins de quinze jours que Cecily venait le trouver dans ses appartements. Voilà qui n'était pas arrivé depuis très longtemps. Ses cheveux blonds étaient sévèrement tirés sous un fichu blanc ; sa robe bleue disparaissait presque sous un immense tablier maculé de taches, dans lesquelles se lisaient toutes les occupations de la journée écoulée.

— Depuis quand vous intéressez-vous à la stratégie militaire, madame ?

— Il me semble que plus de la moitié des guerriers qui marchent sous votre drapeau appartiennent à ma maison.

Donnor chancela comme sous l'effet d'une gifle. Même le valet de chambre se retourna, ébahi. C'était la première fois que Cecily revendiquait sa part des soldats de l'armée. Ses yeux sombres lançaient des étincelles et Donnor reconnut, dans les traits fiers de son visage, la marque des rois guerriers dont elle descendait. Il la regarda comme s'il la découvrait et, soudain, il lui vint à l'esprit que Kian avait d'abord prêté allégeance à Cecily, avant d'entrer dans sa Compagnie. Un frisson le parcourut : se pouvait-il que ces deux-là complotent aussi contre lui sur le plan politique ? Il jeta un coup d'œil à son serviteur, le vieux Ban.

— Laissez-nous.

Il attendit qu'ils fussent seuls pour lui répondre.

— Cet intérêt soudain pour les prétendus guerriers de votre maison me surprend, madame.

A l'ébahissement du duc, Cecily franchit le seuil de la chambre et s'avança vers lui.

— Je ne suis ni une enfant, ni une sottise, Donnor. Pourquoi n'attendez-vous pas le retour de votre Compagnie ? Elle sera là dans quelques jours. Les clans ne se sont même pas rassemblés...

— Qu'y a-t-il, ma chère ? Cela contrarie l'un de vos projets, peut-être ?

Il s'approcha d'elle avec méfiance, comme un loup flairant une piste.

— Qu'insinuez-vous, Donnor ?

Un sourcil arqué, il haussa les épaules.

— Eh bien, madame... D'abord le Premier Chevalier de ma garde disparaît sans ma permission ; maintenant, ma femme s'alarme que je veuille partir sans lui. Que dois-je penser de tout cela ? C'est à vous de me le dire, Cecily.

Une pointe d'amertume perçait dans sa voix.

— Je n'ai rien fait de honteux, seigneur. Ni Kian, d'ailleurs, répliqua Cecily.

Elle croisa les bras, la tête haute, et, dans son regard, il lut un défi qu'il n'avait jamais vu auparavant. Cette guerre avait changé sa femme, éveillant en elle des instincts dont il ne soupçonnait pas l'existence. Cecily se transformait à vue d'œil.

Soudain, une haine féroce et aveugle le submergea. Certes, sa femme ne l'avait pas offensé. Elle

lui avait simplement refusé son cœur, en dépit de tous ses efforts pour le conquérir. Donnor avait toujours espéré que le cœur de Cecily lui appartiendrait un jour, au même titre que les troupeaux de vaches et de moutons, les terres fertiles, les vastes forêts et les coffres d'or et d'argent de sa dot. Mais après des années d'attentions de sa part, voilà qu'elle l'avait offert sans hésiter à l'un de ses propres chevaliers. A celui même qui avait juré de donner sa vie, si besoin était, pour protéger celle de Donnor ; celui qui se tenait à sa droite lors des batailles ; celui qui buvait dans sa coupe lors des festins. Le duc poussa un profond soupir. Il aurait aimé pouvoir ôter d'un geste sa tunique et se tenir nu devant elle, aussi fort et viril qu'autrefois, avant que les années de batailles et de festins ne l'eussent couvert de cicatrices et gonflé d'embonpoint. Avant qu'il ne restât plus du fier guerrier que cette caricature grossièrement déformée.

— Oui, vous ne cessez tous deux de me le répéter, soupira-t-il.

Les mots lui laissèrent un goût amer dans la bouche. Toutes leurs protestations d'innocence n'y changeaient rien : Donnor avait bien vu les regards qu'ils échangeaient quand ils croyaient qu'il avait le dos tourné. Des regards indéniablement lourds de désir et de frustration. C'était pour cette raison qu'il les haïssait tous deux. Sa femme, parce qu'elle offrait à Kian l'amour qu'elle ne lui avait jamais donné ; Kian, parce qu'il acceptait ce qui aurait légitimement dû lui revenir. Il se détourna de Cecily, mais elle poursuivit avec une intensité telle qu'il en oublia presque sa colère.

— Si je suis venue vous trouver, c'est parce que j'ai un mauvais pressentiment que je ne puis plus garder pour moi. Contrairement à ce que vous croyez, je sais très bien quelle est ma place dans ce royaume, et où résident mes intérêts. J'estime donc avoir le droit de m'alarmer, quand j'apprends que vous partez défier l'ennemi à sa propre porte, sans aucun de vos hommes de confiance à vos côtés. Pourquoi ne pas attendre le retour de vos chevaliers ?

— Vous vous intéressez beaucoup à mes chevaliers, il me semble, marmonna Donnor.

Il fit quelques pas vers la petite table devant la cheminée, où l'on avait disposé une cruche, un verre à pied et un panier de pommes rouges et brillantes. Il remplit le verre de vin, puis le lui tendit.

— Du vin ? Une pomme ? Non ? Comme il vous plaira !

Il but une grande gorgée de vin, qui ne suffit pas à ôter de sa bouche le goût âcre de la jalousie.

— Peut-être feriez-vous mieux de me dire à quoi vous jouez, avec mon Premier Chevalier.

— Kian vous est aussi fidèle que moi, répliqua-t-elle, froide et impassible face à son mépris. Il est parti rallier les clans à votre cause...

— Oui, en votre nom. Croyiez-vous que ce petit détail m'échapperait, ma chère ?

— Il n'y a rien de mal à cela. Les clans de Mochmorna et de Pentland me sont attachés par les liens du sang, et j'ai tout à fait le droit de lever mon propre étendard en faveur de votre cause. Je n'ai rien fait pour vous trahir, et Kian non plus. Au contraire, nous vous sommes plus fidèles que jamais. Si vous cherchez des traîtres, regardez plutôt dans votre entourage.

— De quoi parlez-vous ? demanda-t-il.

Son visage s'échauffait ; des gouttes de sueur se formaient sur sa nuque.

— N'avez-vous jamais pensé que Cadwyr vous attirait peut-être dans un piège ?

Elle était absolument sérieuse, le duc s'en rendit compte. Pendant un instant, il fut troublé, sans vraiment savoir pourquoi. Alors il ravala son malaise, comme il n'avait cessé de le faire ces derniers jours, et éclata de rire.

— Avez-vous perdu la tête, femme ? Est-ce la chaleur qui vous gâte la cervelle ? Ou l'odeur du sang, peut-être ?

— Pourquoi tant de précipitation ? Combien de membres de votre Compagnie se trouvent ici ? Quatre ou cinq tout au plus, n'est-ce pas ? Ce n'est certainement pas suffisant pour vous défendre sur le champ de bataille. Et vous n'avez pas répondu à ma question.

— Vous devriez vous réjouir que je parte à la bataille sans votre chevalier servant.

Des images provocantes de Kian et de Cecily défilèrent devant ses yeux : brefs entraperçus de membres nus, le visage de Cecily renversé dans l'étreinte de son amant, ses lèvres ouvertes pour recevoir son baiser... Il vit la chevelure pâle de Kian se mêler à celle, blond cendré, de Cecily. Dans sa bouche, le vin tourna au vinaigre et il le cracha dans les cendres de la cheminée.

— Une ou deux invocations à votre chère Déesse, et je pourrais revenir de la bataille les pieds en avant.

Elle parut plus étonnée que s'il lui avait jeté le contenu de son verre à la figure. Mais elle se ressaisit et répondit avec tant de dignité qu'il eut aussitôt honte de ses propos.

— Je n'ai rien fait pour mériter que vous me parliez ainsi. Pourquoi avez-vous donné ordre aux clans de se rassembler à Killcarrick, alors que vous-même partez vers Ardagh ?

Derrière lui, le feu craqua et siffla ; un nœud de la bûche éclata. Donnor resta un long moment silencieux à regarder sa femme, la vision brouillée par le sang qui injectait ses yeux. Il lui tardait que sonne l'heure de la bataille. Ce serait bon de dépenser en violences légitimes toute la rage accumulée en lui.

— Une occasion s'est présentée, une proposition d'échange de prisonniers. Nous comptons attirer l'ennemi à découvert sous prétexte de pourparlers, puis attaquer au moment où il s'y attend le moins. Les clans se rassemblent à Killcarrick en attendant l'issue de la bataille. Un coup décisif de notre part pourrait tuer dans l'œuf cette infection étrangère, avant qu'elle ne gagne le pays tout entier. Vous comprenez donc que je ne puisse attendre Kian et les autres.

— Vous avez tort de faire confiance à Cadwyr, dit Cecily à voix basse en s'approchant de lui. Je sais qu'il s'est introduit dans vos appartements, ce fameux soir, il y a deux semaines. Et voilà qu'il vous a persuadé de vous jeter dans la bataille sans ceux qui ont juré de vous protéger. Comment ne pas voir qu'il s'agit d'un piège ?

— Il était venu me parler de cette occasion... de cette chance de mettre fin à la guerre dès maintenant et de garantir ma place — notre place — sur le trône de Brynhiver. Mais vous, madame, quelles preuves avez-vous à donner contre la chair et le sang de ma propre sœur ?

Sa question resta comme suspendue dans l'air. Un long silence s'installa, puis Cecily releva la tête et affronta son regard. Une mèche blond cendré s'était échappée de son fichu et lui caressait délicatement le cou, juste en dessous de la mâchoire. Mais la voix de sa femme était tout sauf tendre.

— Jurez-moi que votre confiance en lui est absolue, que vous le croyez de tout votre cœur.



Dites-moi que vous savez, sans l'ombre d'un doute, qu'il ne vous trahira jamais, qu'il vous est absolument fidèle, à vous et à vous seul... et je ne remettrai jamais en question la loyauté de Cadwyr.

Le duc était acculé à son tour. Un petit doute sinistre lui tordit le ventre, mais une fois de plus, il refusa d'y prêter attention. Cadwyr estimait que la fin justifiait les moyens, voilà tout. Quand Donnor serait roi et Cecily reine, elle l'en remercierait. Au moment où il allait répondre, on frappa à la porte.

— Entrez !

Un jeune page passa la tête par la porte entrebâillée.

— Le duc d'Allovale est arrivé, Votre Grâce. Et pour vous, madame, il y a un messenger de Killcarrick.

Le deuxième message ne pouvait venir que d'une seule personne. La vision de Donnor s'embruma de nouveau.

— Dites à Cadwyr que je l'attends.

En prononçant ces mots, il croisa les yeux de Cecily, et fit de son mieux pour maintenir une expression neutre.

— Ma sœur habite près de Killcarrick, dit-elle.

Donnor ne fut pas dupe. Néanmoins, l'affaire avait le mérite de couper court à cette conversation gênante sur son neveu.

— Envoyez-lui tous mes vœux de meilleure santé, dit-il d'un ton glacé en levant son verre.

Elle se retourna en silence et quitta la chambre d'un air digne. A la bonne heure, se dit le duc. Mieux valait chasser toute pensée de Cecily et de Kian de son esprit. Contrairement à ce qu'il avait dit à sa femme, il était soulagé que Kian eût entrepris de rallier les clans. Il préférait qu'il restât à bonne distance de lui, si possible à plusieurs centaines de lieues. S'il chevauchait à son côté, la tentation serait trop forte, dans le feu du combat, de se retourner vers lui et de mettre fin à toutes ces histoires par un grand coup de sabre.

Il ne me fait pas confiance, se répéta Cecily en s'éloignant des appartements du duc. Elle enrageait d'avoir inventé ce mensonge stupide, alors qu'elle et Kian étaient innocents. Ils n'avaient rien fait qui exigeât un démenti ou un pardon ; ils avaient seulement répondu à l'appel du Dieu et de la Déesse. Au fond, Donnor lui-même le savait. Quand Kian avait proposé de quitter son poste de Premier Chevalier, Donnor avait refusé par deux fois sa démission. Et depuis, au prix d'un douloureux effort, Kian et elle avaient gardé leurs distances. Mais Donnor n'est pas jaloux de mon corps, comprit-elle soudain. Voilà la raison de son mensonge improbable. Si Donnor lui reprochait d'avoir offert son cœur à Kian, eh bien... il avait raison. Rien d'étonnant, alors, à ce qu'il ait pu la faire culpabiliser au point de mentir.

De retour dans sa chambre, elle poussa un soupir en voyant les montagnes de linge propre apparues en son absence, attendant d'être triées et rangées. Eofe n'était pas là ; sans doute tentait-elle d'enrôler cuisinières et gardes-malades pour les aider. Soudain, un parfum flotta jusqu'à ses

narines, plus sucré, plus intense que celui du linge séché au soleil. Elle fronça les sourcils. D'où venait ce parfum ? Doux comme les prés en fleurs, frais comme les premières neiges... C'était comme si l'on distillait, goutte à goutte, la plus pure des essences florales dans l'atmosphère de la chambre. Cecily regarda autour d'elle, cherchant la source du parfum.

Sur le coussin de sa chaise, avancée devant la cheminée, se trouvait un carré de soie blanche immaculée, et sur ce carré était posée une rose. Elle était à peine éclosée ; ses pétales de velours écarlate étaient bordés de cramoisi sombre. La tige et les feuilles luxuriantes brillaient d'un vert intense. C'était la rose la plus parfaite qu'elle eût jamais vue. Elle la toucha délicatement du bout du doigt.

— C'est une vraie rose, oui.

Cadwyr se tenait appuyé contre l'encadrement de la porte, nonchalant et détendu, comme s'il avait parfaitement le droit de s'introduire dans ses appartements.

Cecily sursauta et poussa un petit cri.

— Que faites-vous ici ? Où est Eofe ?

— Votre femme de chambre ? Je n'en ai aucune idée, ma chère. Vous savez comment sont les domestiques, toujours occupés par leurs propres affaires. Surtout quand on en a le plus besoin. Quant à moi... Vous devez bien savoir, tante Cecily, que Donnor et moi partons à l'aube. Je suis venu demander votre bénédiction. Après tout, peut-être que nous ne nous reverrons que dans les Terres d'Été.

Il s'était croisé les bras sur la poitrine, les jambes l'une devant l'autre. Bien qu'il ne fût pas armé, il n'en était pas moins intimidant, vêtu d'une étrange cape noire qui retombait en plis fluides.

— J'espère que je ne vous ai pas fait peur, ma tante.

— Ai-je une raison d'avoir peur ? rétorqua Cecily en s'essuyant les paumes des mains aussi discrètement que possible.

Il l'effrayait bien plus qu'elle ne voulait l'admettre, avec son regard avide et enfiévré.

— Bien sûr que non, chère tante.

Il insista narquoisement sur ce dernier mot ; il était son aîné d'au moins cinq ans.

— Croyez-moi, Cecily, j'ai pour vous la plus haute estime. Que dites-vous de ma rose ?

Elle déglutit. Un souvenir lui revint soudain à l'esprit : quelques années auparavant, une blanchisseuse avait accusé Cadwyr de l'avoir violée, la prenant par surprise alors qu'elle se penchait sur le lavoir. En l'absence de témoins, Cadwyr avait tout nié, mais Cecily, pour sa part, avait cru la fille. Après tout, Cadwyr avait accepté de payer une amende, même s'il avait clairement fait comprendre qu'il ne s'agissait pas d'un aveu de culpabilité.

— Elle est très belle, reprit-elle. Mais je me demande bien où vous l'avez trouvée, en cette saison. Même dans le Sud, les rosiers ne doivent plus être en fleur.

— Ah ! mais je suis plein de surprises, ma chère... Cela fait partie de mon charme.

Il sembla changer légèrement de position et, soudain, il fut à côté d'elle. C'était cette rapidité qui faisait de lui une terreur sur le champ de bataille et qui lui assurait une place dans les chansons des bardes. D'instinct, Cecily se recula d'un pas. Il ramassa la rose et, se laissant tomber à genoux,

la lui tendit. Son visage exprimait un mélange assez convaincant d'humilité et de vénération.

Sceptique, Cecily accepta la fleur et la fit tourner entre ses doigts. Elle était véritablement parfaite. D'un geste souple, Cadwyr se redressa. Ses larges épaules et sa cape noire jetèrent une grande ombre sur elle.

— Vous avez sûrement deviné, Cecily, les sentiments que j'ai pour vous.

La duchesse cligna des yeux, ébahie, mais ne bougea pas d'un pouce. Avait-elle bien entendu ? Cadwyr lui faisait une déclaration !

— Quels sentiments ? s'enquit-elle froidement.

Bien qu'il la dominât de toute sa taille, il n'osa pas la toucher. Une expression fugitive, rapidement dissimulée, traversa son visage. Quand enfin il parla, ce fut d'une façon lente et délibérée, comme s'il luttait contre une force terrible en lui.

— Par les cornes de Herne, Cecily, vous n'êtes pas ma tante. Vous n'avez pas plus de raisons que moi d'être mariée à ce vieux lion galeux.

Cecily reposa résolument la rose sur la tablette de la cheminée et fit de nouveau un pas en arrière.

— Vous allez trop loin, Cadwyr.

S'il se rapprochait davantage, elle hurlerait, c'était décidé. Que faisait donc Eofe ?

Cadwyr, cependant, ne bougea pas. Il se contenta de lui parler avec une insistance qui fascina Cecily, malgré l'effroi qu'elle ressentait.

— Est-il possible que vous ne l'ayez pas deviné ? Je vous désire, Cecily, depuis le premier jour où je vous ai vue. Depuis que Donnor vous a dérobée sous mon nez, je n'ai fait qu'attendre l'occasion de gagner votre cœur. Savez-vous comment ce voleur en est venu à vous épouser ? C'est moi qui vous ai remarquée le premier, Cecily, au Beltane de vos quinze ans. Vous étiez comme une pêche qui commence tout juste à mûrir, et j'ai été assez sot pour parler à mon oncle de ce beau fruit prêt à être cueilli. Il a proposé de rendre visite à vos parents, sous prétexte d'intervenir en ma faveur. Mais au lieu de me défendre comme prétendant, ce traître s'est proposé lui-même, dès l'instant où ils lui ont ouvert leur porte. Je n'ai même pas eu le temps de me présenter à eux.

Sa bouche se tordit en une grimace d'amertume.

— De toute façon, quel père ne préférerait pas, comme parti pour sa fille, le puissant duc de Gard à l'humble duc d'Allovale ? Surtout quand il s'agit d'une fille aussi charmante et riche que dame Cecily, la belle héritière de Mochmorna...

Cecily le regardait fixement, horrifiée. L'humble duc d'Allovale, avait-il dit... Cadwyr n'avait jamais eu une once d'humilité en lui, et n'en aurait jamais. Mais s'il y avait un tant soit peu de vérité dans ses propos, pourquoi n'avait-elle rien deviné ? Elle fouilla dans sa mémoire à la recherche d'indices, et se rappela des regards un peu insistants, des impressions fugitives, mais rien de vraiment marquant. Elle ne se faisait pas d'illusions. Ce qui avait attiré tant Donnor que Cadwyr, c'étaient ses terres, qui s'étendaient des plaines fertiles de la Vallée d'Uishlian aux forêts de Pentland ; son or, ses troupeaux et les guerriers de son clan. Sa personne, sa beauté n'étaient qu'un complément attrayant. Et si Cadwyr éprouvait réellement quelque chose pour elle, c'étaient sans doute des sentiments comparables à ceux qu'inspirent des piles d'or et d'argent.

« Mais pourquoi aujourd'hui ? Pourquoi fait-il sa déclaration maintenant ? Donnor n'est pas mort... », songea-t-elle.

Soudain, avec un frisson, elle comprit que son époux était le seul obstacle qui se dressait entre elle et cet homme aux yeux voraces.

Il ramassa la rose et la lui présenta de nouveau.

— Refuserez-vous mon présent ?

Cecily fit mine de lisser ses jupes pour essuyer la moiteur de ses mains. Elle prit une voix qu'elle espérait assez froide pour calmer l'esprit enfiévré de Cadwyr.

— Je suis la femme de Donnor. En entrant dans mes appartements sans invitation ni chaperon, vous compromettez ma réputation. Quels que soient vos sentiments à mon égard, seigneur d'Allovale, je n'ai jamais rien fait et ne ferai jamais rien pour les encourager...

— Alors vous me refusez même votre bénédiction, ma tante ? interrompit Cadwyr avec un sourire presque menaçant. Après tout, je pars au combat à l'aube. Vous ne me reverrez peut-être jamais.

Mais l'expression de son visage disait clairement qu'il n'avait pas l'intention de laisser sa vie à Ardagh.

Je n'aurai pas cette chance, fut la première réponse qui lui vint à l'esprit, mais un instinct sûr arrêta les mots sur ses lèvres. Levant fièrement le menton, elle s'engouffra dans la brèche qu'il avait ouverte.

— Pourquoi partez-vous si précipitamment ? demanda-t-elle. Qui sont ces prisonniers que vous tenez tant à échanger ? Pourquoi n'attendez-vous pas le reste de la Compagnie de Donnor ?

— Parce que nous n'avons pas besoin d'eux.

Cadwyr huma la rose puis la reposa sur la tablette de la cheminée. Un sourire satisfait éclairait son visage, comme s'il avait le privilège de connaître un secret merveilleux.

— Mais croyez-moi, vous pouvez vous apprêter à accueillir le nouveau roi de Brynhiver d'ici cinq jours, ma chère Cecily. Ma chère duchesse, qui serez reine.

Il garda les yeux rivés sur elle pendant un long moment.

— Ce jour-là, rappelez-vous ce que je viens de vous dire.

Il s'inclina et quitta enfin la pièce.

Cecily le regarda disparaître, consternée. La déclaration inattendue de Cadwyr l'avait profondément choquée. Mais elle ne comprenait que trop bien le véritable sens de ses propos. En tant qu'héritier de Donnor, Cadwyr la considérait comme une partie de son bien. Il s'attendait à l'épouser le jour où quelque chose arriverait à son oncle. Subitement, bien qu'une sueur froide la glaçât, elle eut envie d'ôter tous ses vêtements et de les faire brûler. Elle arracha son tablier, s'y essuya les mains et le jeta sur une chaise. La visite de Cadwyr lui avait laissé une sensation de violation, de salissure. Quand elle ramassa son châle, qui pendait au dossier de sa chaise, le carré de soie blanche sur lequel avait reposé la fleur s'envola. Le tissu flotta lentement vers le sol, laissant dans son sillage des lambeaux de parfum de rose.

Sans avertissement, la porte s'ouvrit. Eofe entra, suivie d'un messenger aux vêtements maculés de

boue.

— Des nouvelles de Killcarrick, madame.

Le messenger s'immobilisa sur le seuil et s'inclina.

— Parlez ! dit Cecily, remarquant les joues ombrées de barbe et les yeux creusés de l'homme.

— Le seigneur Kian me fait vous dire qu'il est bien arrivé à Killcarrick, et qu'il part d'abord à Killcairn, ensuite vers les hautes terres de Pentland pour rallier les clans. Il espère vous revoir d'ici deux semaines, et vous demande de saluer le duc de sa part.

Cecily dévisagea le messenger, interdite.

— C'est tout ? Il ne peut revenir plus tôt ?

— Tel est son message exact, madame. Il me l'a fait répéter cinq fois devant lui.

— Rien d'autre ? Il ne vous a pas donné de lettre pour moi ?

— Non, madame.

Les yeux du messenger étaient pleins de compassion. Cecily comprit qu'en dépit de tout ce qui les séparait, cet homme comprenait les espoirs, les peurs et les désirs enfouis d'une femme que son amant a laissée derrière lui.

Elle se redressa de toute sa taille. La fierté lui interdisait de laisser paraître sa déception.

— Avez-vous un message de Kian pour le duc ?

— Non, dame Cecily.

Leurs regards se croisèrent de nouveau en une communion tacite.

— Retournez-vous à Killcarrick ?

— Si vous me l'ordonnez. Sinon, je dois rejoindre Far Nearing.

— Quels ordres y portez-vous ?

— Les seigneurs de Far Nearing sont appelés à se rassembler à Killcarrick, comme les autres, madame.

Elle fronça les sourcils. Ainsi, Donnor partait au combat non seulement sans sa compagnie de chevaliers au complet, mais aussi sans les seigneurs de Far Nearing qui, de tous leurs alliés, étaient les plus proches voisins d'Ardagh. Comment pouvait-il, avec seulement sa garnison réduite et celle de Cadwyr, escompter défier le gros des partisans de la reine ? Il n'y aurait personne d'autre pour leur venir en aide. Quelle que fût l'occasion qui s'offrait à eux, ils seraient certainement à court de troupes et de renforts. Nul besoin d'être un fin stratège pour comprendre que Donnor se jetait tout droit dans un piège. La question était : qui l'avait tendu ?

— Qui vous envoie là-bas ? demanda-t-elle. Est-ce Kian ?

— Non, madame. J'ai reçu de nouveaux ordres du duc lui-même. Les hommes de Pentland sont attendus les premiers à Killcarrick.

Cecily le regarda d'un air ébahi, doutant d'avoir bien entendu. Que Donnor rassemble ses forces pendant l'hiver et prévoie d'affronter les troupes du roi au printemps était parfaitement logique. Qu'il tente de rallier tous les clans possibles, afin de frapper le premier un coup décisif, l'était aussi. Mais partir défier l'ennemi sur son propre terrain, sans renforts suffisants, sous couvert d'un

échange de prisonniers, voilà qui ressemblait fort à un suicide. Kian ne savait rien de tout cela, songea-t-elle, envahie d'un sombre pressentiment. Quant à Cadwyr, la méfiance qu'elle éprouvait envers lui était décuplée. Soudain, le lourd parfum exhalé par la rose lui sembla envahissant, écœurant. Donnor ne partait jamais au combat sans sa garde au grand complet ; jamais sans son Premier Chevalier à ses côtés. Comment n'avait-il pas compris que cette occasion inespérée proposée par son neveu était un piège ?

— Vous allez retourner à Killcarrick, messenger. Aux écuries, vous demanderez un cheval frais et vigoureux, ainsi qu'un billet pour une nouvelle monture au fort du Daraghduin. Il faut que vous retrouviez Kian, pour lui dire de revenir aussi vite que possible. Donnor et Cadwyr partent vers Ardagh, soi-disant pour échanger des prisonniers. Mais j'ai l'impression que c'est un piège.

Le messenger la dévisagea sans rien dire.

— Vous souviendrez-vous de cela ?

— Mais, madame, les ordres du duc...

— Trouvez quelqu'un d'autre pour les exécuter. Vous êtes le mieux placé pour retrouver Kian : vous venez de parcourir la région, et vous vous repérerez mieux qu'un autre. C'est une question de vie ou de mort. Kian doit absolument être informé des déplacements de son seigneur. Il pourrait être condamné à payer le prix du sang, s'il arrivait malheur à Donnor.

Cecily n'était pas absolument certaine de ce qu'elle avançait, mais son argument sembla convaincre le messenger. Après avoir hésité un court instant, il hocha la tête.

— Bien. Je dois lui dire que Gard et d'Allovale chevauchent vers Ardagh pour y échanger des prisonniers, mais que c'est un piège.

— Kian comprendra qu'il y a quelque chose de louche là-dessous.

Le messenger fit un rapide salut, s'enveloppa dans sa cape boueuse et disparut.

Après son départ, Cecily resta plantée devant Eofe, la fixant sans la voir. C'était comme si un abîme vertigineux s'était ouvert sous ses pieds, un vide qui risquait à tout moment de la happer, elle et tout ce qui l'entourait, jusqu'aux murs du château eux-mêmes.

— Je sens venir une grande obscurité, Eofe, murmura-t-elle en s'entourant de ses bras. La nuit approche.

Sa femme de chambre vint aussitôt à elle et la prit dans ses bras.

— Allons, madame, allons... Vous êtes épuisée, c'est tout. A force de faire la cuisine, le service, de soigner les blessés, vous êtes toute maigre et fatiguée. Mais l'hiver approche, vous pourrez bientôt vous reposer.

— Je ne fais que ma part du travail. Nous sommes tous fatigués, en ce moment.

Mais elle ne repoussa pas les bras réconfortants de sa servante. Décidément, les nouvelles étaient toutes aussi troublantes les unes que les autres. La découverte du gobelin, le comportement suspect de Cadwyr, le désir soudain qu'éprouvait Donnor de partir au combat... Une douleur lancinante cognait contre sa tempe. Elle respira profondément l'air chargé du parfum de la rose et, comme par enchantement, son mal de tête s'apaisa.

— Qu'est-ce que je sens ? demanda Eofe en se détachant de son étreinte pour humer l'air. Quel

est ce merveilleux parfum ?

— C'est cette rose, sur la cheminée. Cadwyr me l'a apportée. Il disait vouloir ma bénédiction. Il m'attendait ici, Eofe, dans mes propres appartements.

Sa femme de chambre pâlit.

— Il n'a pas osé !

— Et pourtant, si.

« La question, se dit Cecily, est de savoir ce qu'il osera faire d'autre. »

Elle ramassa la fleur et sursauta, piquée par une épine particulièrement acérée. La rose alla s'écraser sur le sol tandis que Cecily suçait la goutte de sang écarlate qui perlait de son pouce.

— Enlevez-la, Eofe. Donnez-la à Mag et dites-lui d'en extraire l'essence jusqu'à la dernière goutte. Mais qu'elle fasse attention, les épines sont très pointues.

Exactement comme Cadwyr, songea-t-elle. Il ne fait pas bon s'y frotter.

Alors qu'Eofe sortait en emportant la fleur, Cecily eut subitement une vision étrange. Elle se vit verser de l'eau parfumée à l'essence de rose dans une bassine, près du corps sans vie de Donnor. Elle sut alors, avec une terrible certitude, que son mari ne reviendrait pas de cette bataille.

Si elle se rendait une fois de plus auprès de lui pour lui raconter tout ce qui s'était passé — la visite de Cadwyr, la rose, les avances qu'il lui avait faites —, Donnor accepterait-il enfin de l'écouter ? Non, il n'y avait pas la moindre chance. Sa jalousie le rendait sourd et aveugle à tout ce qu'il ne voulait pas savoir. Il insisterait pour la confronter à Cadwyr ; elle imaginait déjà les mensonges que ce dernier inventerait pour retourner contre elle ses accusations.

Avec un soupir, Cecily prit un pansement propre sur le dessus d'une pile et l'enroula délicatement autour de son pouce. Avant de le fermer, elle fit tomber sur la pile de linge immaculé quelques gouttes de sang écarlate.

« Acceptez, Grande Marrihugh, mon sang au lieu du sien. Entendez, ô Déesse, ma supplication... »

Mais alors même qu'elle énonçait sa prière silencieuse, elle sentit qu'une soif de sang longtemps contenue se déchaînait. La déesse guerrière qui parcourait le pays, chaussée de ses bottes à plumes de corbeau, ne se satisferait pas de quelques gouttes.

Après le départ de Guinevère, Albane s'alita, refusant catégoriquement la compagnie de ses conseillers et même celle du prince consort. Tous s'attroupèrent devant les portes closes des salons royaux ; leurs expressions dépitées et confuses étaient presque comiques. Hudibras, surtout, était inconsolable. Il se détourna en secouant la tête, grommelant des paroles incompréhensibles, et Delphine eut pitié de lui. De toute évidence, en dépit du caractère difficile et exigeant d'Albane, le prince consort s'inquiétait sincèrement de la santé de son épouse et de l'enfant à venir. Gorlias jeta son bras autour des épaules de son frère et l'entraîna loin des autres. Il ne restait plus que Berillian et Philomemnon devant les immenses portes des appartements de la reine, que Delphine n'avait jamais vues fermées. A en juger par la mine déconfite de Hudibras, il devait y avoir très longtemps que cela n'était pas arrivé.

Philomemnon décocha un coup de coude à Berillian, qui, comme d'habitude, lorgnait la poitrine de Delphinea.

— Un tel régal pour les yeux demande à être pleinement savouré, minauda Berillian en clignant de l'œil. Le goût et le toucher sont les deux mamelles du plaisir, n'est-ce pas ?

— Où est Timias ? lâcha Delphinea sans réfléchir, comme d'habitude.

Il lui démangeait d'ôter l'expression coquine du visage de Berillian à coups de gifles. Comment pouvait-il continuer à faire ses mauvais jeux de mots, quand la santé de la reine et l'existence même de la Faërie étaient si cruellement menacées ?

Philomemnon lui jeta un regard perçant.

— Excellente question, ma chère.

— On se demande presque pourquoi vous nous la posez, ajouta Berillian.

Il la dévisageait tout aussi attentivement, sous ses paupières teintées d'un violet subtilement assorti à sa tenue. Que l'on puisse se préoccuper de la teinte de son fard à paupières, alors que le monde entier risquait de se désintéresser, cela dépassait complètement Delphinea.

Elle affronta les deux hommes aux visages froids et hostiles. De toute évidence, ils la considéraient comme ouvertement alliée à la faction rivale représentée par Timias.

— Je m'étonne de son absence, voilà tout, répondit-elle avec hauteur, comme si elle n'avait pas compris l'allusion de Berillian.

L'ombre d'un sourire éclaira le visage de Philomemnon. Il poussa de nouveau son acolyte du coude.

— Vous avez absolument raison, ma chère. Venez, Berillian. Au revoir, madame. Nous nous verrons au cotillon, ce soir.

Son attitude était méprisante, presque au point de constituer un affront. Prenant le bras de Berillian, il l'entraîna doucement mais fermement vers le couloir.

Delphinea les regarda s'éloigner. En même temps qu'elle ressentait un sentiment d'abandon et de solitude, elle bouillonnait d'une rage telle qu'elle n'en avait jamais connue. Voilà ce que devaient éprouver les mortels, songea-t-elle. Tirillée entre ses sentiments contradictoires, incapable de naviguer dans les eaux traîtresses de la cour, elle était réduite à l'inaction. Ni Berillian ni Philomemnon n'avaient consenti à écouter ses arguments au sujet de la Résille ; et voilà qu'ils la condamnaient tous deux pour s'être adressée à la seule personne qui avait accepté de l'aider. Dans quel nid de vipères s'était-elle fourrée ? Si seulement elle avait mieux écouté les mises en garde de sa mère ! Des conseils à demi oubliés resurgirent de sa mémoire et résonnèrent en elle sans qu'elle pût les reconstituer tout à fait, tandis qu'elle se dirigeait vers la salle de banquet.

Mais elle oublia ces préoccupations dès l'instant où, pénétrant dans la salle, elle entendit les premiers chuchotements au sujet d'un gremlin disparu.

Tous les matins, dans cette immense salle à manger, le petit déjeuner était servi par une armée de gremlins. La couleur et le style de leur uniforme variaient selon les saisons : ce matin, ils portaient la livrée violet foncé de Samhain, ornée de passementeries noires. Leur humeur était



visiblement à l'avenant : sombre, voire hargneuse. Ils se glissaient d'un air furtif à travers la foule grandissante et, plus d'une fois, Delphinea les vit faire des signes dont elle ne connaissait pas le sens. Si ce que Petri lui avait raconté était vrai, il n'était pas étonnant que Timias soupçonnât les gremlins de comploter contre la cour.

La rumeur partit d'une bribe de phrase entendue par hasard, mais avant le dîner, chacun savait qu'un gremlin des cuisines, du nom de Khouri, avait disparu, et que Timias avait réussi à obtenir un entretien avec la reine, en tête à tête, juste après l'aube.

Les murmures se multipliaient et s'amplifiaient, fragments chuchotés suspendus dans l'air, soupçons qui ponctuaient toutes les conversations de silences pensifs et de regards entendus. Des rires aigus et nerveux fusaient par intermittences ; pour la première fois, la musique avait un son métallique, presque faux ; les danses raffinées n'étaient plus que des rotations mécaniques dépourvues de sens et de vie. Perdue dans cette foule de visages inamicaux, Delphinea observait les danseurs depuis un coin de la salle. A une ou deux reprises, elle fut entraînée de force dans la danse par Berillian et Gorlias — ou était-ce Hudibras ? De toute façon, cela n'avait plus aucune importance.

Pour la première fois de sa vie, elle prit conscience de la durée de chaque minute qui passait, de l'écoulement lent et paresseux de chaque heure. Les grains du sablier n'étaient plus de petites particules se glissant une à une par l'ouverture soigneusement mesurée, mais d'énormes rochers négociant un étranglement difficile avant de s'écraser au ralenti dans l'abîme au-dessous. Au bout d'une heure, le tas de grains de sable entassés lui paraissait une montagne ; à la seule idée qu'il fallait treize tours de sablier pour faire une journée entière, Delphinea se sentait défaillir.

Elle erra, seule, dans les couloirs bondés, où les courtisans folâtreraient jusqu'au petit matin, sous la houlette du maître des cérémonies royales. Et en dépit de l'intensité irréaliste des couleurs, des sons, des formes et des odeurs, Delphinea s'aperçut qu'elle peinait à respirer.

Le lendemain matin, un petit contingent de messagers partit du palais pour se déployer à travers le royaume. La rumeur se répandit à travers la cour comme une traînée de poudre : la reine s'était finalement décidée à convoquer son Conseil au grand complet.

— Enfin un peu d'action, murmura Philomemnon. Delphinea sursauta : le conseiller s'était glissé sans bruit près de la profonde banquettes, sous la fenêtre, d'où elle observait les festivités vespérales. Au milieu de la salle, les danseurs tournoyaient et virevoltaient, reflétés dans le grand miroir qui couvrait le mur opposé.

A la lumière dorée des bougies plantées dans les lustres d'or et de cristal, la peau lumineuse des sylphes était presque translucide. Et pendant un instant, Delphinea crut voir danser des squelettes somptueusement vêtus, surmontés de crânes lisses aux yeux vides et aux sourires de morts. Elle poussa un petit cri étouffé, se détourna des danseurs et sursauta de nouveau. Philomemnon s'était approché d'elle jusqu'à la frôler.

Il se recula un peu et la dévisagea d'un air hautain.

— Qu'est-ce qui ne va pas, ma chère ?

— Presque tout, à vrai dire, rétorqua Delphinea, furieuse d'avoir été surprise dans un mouvement d'effroi.

— Le chaton sort ses griffes, murmura-t-il avec un sourire qui la laissa interloquée. Venez, ma chère, si vous le voulez bien.

Il lui tendit la main. L'invitation était sans équivoque. Autour d'eux, il y eut des regards appuyés, des hochements de tête, des sourcils levés : l'incident avait été dûment noté. Une approche aussi ouverte, de la part de Philomemnon, était lourde de sens ; la réaction de Delphinea serait décisive. Mais qu'avait-elle à perdre ? Elle s'avança vers lui et lui prit la main. Avant même qu'ils n'aient fait un pas de danse, se dit-elle, les murmures à leur sujet seraient déjà parvenus aux oreilles de Petri, qui devait touiller son lait d'herbes au fin fond des cuisines.

Philomemnon, cependant, ne l'emmena pas vers les danseurs, mais loin d'eux. Ils quittèrent la salle de bal par une porte qui ouvrait sur l'une des vastes terrasses surplombant le parc royal. Quand ils arrivèrent au bord des marches, il la prit dans ses bras et la plaqua contre lui en une étreinte des plus intimes. Stupéfaite au point de ne pouvoir réagir, Delphinea resta un instant à respirer son souffle parfumé, à sentir la douceur de sa tunique vert mousse. Avant qu'elle ait pu dire un mot, il lui posa une question qui la laissa sans voix.

— Pourriez-vous m'embrasser ?

— Quoi ? articula-t-elle en se raidissant, doutant d'avoir bien compris.

— Pourriez-vous m'embrasser, madame ? Si je vous disais que l'avenir de la Faërie en dépendait, seriez-vous capable de me donner un baiser ?

Leurs yeux se croisèrent ; le temps d'un battement de cœur, Delphinea crut qu'il allait poser ses lèvres sur les siennes. Elle le dévisageait, complètement désorientée, quand il la relâcha brusquement, s'éloigna de quelques pas, puis se retourna.

— Il n'est pas facile d'abandonner une partie de soi, si petite soit-elle, à un autre, n'est-ce pas ? Même si c'est pour la plus noble des causes. Souvenez-vous de cela, Delphinea, dans les jours qui viennent.

— Je ne vois pas de quoi vous parlez.

Il jeta un coup d'œil aux alentours. A la lumière de la lune, sa tunique vert foncé était grise, et la robe violette de Delphinea, une ombre noire ; mais les cheveux pâles de Philomemnon brillaient très distinctement. La nuit était silencieuse, la musique douce, et les torches brûlaient droites et vives. N'importe qui pouvait surprendre leur conversation. Philomemnon s'agenouilla dans l'attitude d'un amant, lui prit la main et l'attira à lui. Il lui parla d'une voix si basse qu'elle dut se pencher tout près de lui pour le comprendre. N'importe quel observateur eût conclu qu'il s'agissait d'un entretien amoureux. Mais à l'expression grave de Philomemnon, Delphinea comprit qu'il n'avait aucune intention de lui faire la cour.

— Le moment est mal choisi pour des explications, mais nous n'avons pas le choix. J'avais bien dit à Guinevère qu'il faudrait compter avec vous.

Delphinea cligna des yeux. Avant qu'elle ait pu dire un mot, il posa doucement un doigt sur ses lèvres.

— Chaque chose en son temps, chère petite. Il faut patienter encore un tout petit peu. A présent, des choses sont en œuvre qui vous dépassent.

— Et la Résille ? Comment pouvons-nous la détruire, si nous ne la retrouvons pas ?

— Chut, vous dis-je !

Il saisit son bras et l'attira si près de lui que leurs visages se touchèrent presque.

— Réfléchissez un peu à ce que vous dites.

Il jeta un nouveau coup d'œil à la ronde, puis descendit les marches en l'entraînant derrière lui. Ils quittèrent l'escalier de marbre et foulèrent le gazon humide. La première rosée était tombée ; sous la faucille de la lune, blanche comme un os, de minuscules gouttelettes brillaient sur les brins d'herbe.

Delphina songea qu'elles ressemblaient à des rubis parsemés dans le gazon. Ou à des gouttes de sang.

Philomemnon l'attira de nouveau vers lui, et leurs deux silhouettes sombres ne firent plus qu'une.

— Détruire la Résille, dites-vous... Vous en parlez ouvertement à tous ceux qui acceptent de vous écouter. Mais avez-vous bien réfléchi aux conséquences de cet acte ? Albane est liée à la terre, et la terre à la Résille. Si vous la détruisez, vous avez de fortes chances de tuer la reine.

Delphinea écarquilla les yeux, le souffle coupé. Son interlocuteur hocha la tête avec une satisfaction teintée d'amertume.

— Comprenez-vous enfin ? Vous n'êtes pas seule, Delphinea. Certains d'entre nous sont parvenus à la même conclusion que vous. Mais nous ne le crions pas sur tous les toits. Nous préférons garder nos projets secrets...

— Vos projets pour tuer la reine ? lâcha Delphinea, incrédule.

— Allons, mon petit agneau. Ne faites pas ces grands yeux innocents. Guinevère avait promis de vous parler. Ne l'a-t-elle pas fait ?

— Elle m'a recommandé d'éviter Timias. Elle ne m'a pas dit qu'elle allait assassiner la reine.

— Eh bien, chère petite, je vais mettre les choses au clair. Le choix est simple. Pour sauver la Faërie, la reine doit mourir. Si Albane ne meurt pas, la Faërie s'écroule. Faites vos jeux, Delphinea ! Sur qui misez-vous ?

— Vous voulez donc que Guinevère règne à sa place ! balbutia Delphinea, bouleversée par l'énormité de ce qu'elle venait d'entendre.

— Pas du tout ! s'exclama Philomemnon en la repoussant violemment. Je ne souhaite rien de la sorte. Vraiment, Delphinea, vous êtes aussi subtile qu'une de vos fameuses vaches. Apparemment, Guinevère a oublié de vous dire de ne plus poser de questions. On a déjà pris note, en haut lieu, de cette curiosité mal placée. Si vous voulez des réponses, attendez donc le soir de Samhain. Il ne reste plus que deux jours ; pourrez-vous patienter aussi longtemps ?

— Mais qui montera sur le trône, alors ? chuchota-t-elle.

Le visage de Philomemnon resurgit de l'ombre, menaçant. Il se pencha et lui parla à l'oreille, d'une voix qui la glaça jusqu'au sang.

— Réfléchissez. Ne le devinez-vous pas ? Fermez les yeux, chère petite Delphinea. Vous êtes de la terre, vous aussi. Quel nom vous suggère votre sang ?

Finuviel. Surgissant spontanément du tréfonds de son être, choisi avec une certitude absolue

parmi toutes les autres possibilités, ce prénom lui vint aux lèvres sans qu'elle s'en rendît compte. Finuviel. Consonnes sifflantes liées par des voyelles musicales... Le sol sembla tanguer sous ses pieds, tandis que devant ses yeux défilaient des images de ses rêves. Et elle sut qu'elle le reconnaîtrait dès qu'elle verrait son visage. Finuviel, enfant de Beltane, fils du grand Herne lui-même, si Guinevère ne mentait pas. Mais les sylphes n'étaient-ils pas gouvernés par des femmes depuis la nuit des temps ? Pourquoi prendre un roi, à présent ? Les questions se bouscullaient en elle.

— Mais..., commença-t-elle.

D'un geste de la tête, Philomemnon la fit taire.

— Plus que deux nuits, ma chère amie. Si nous survivons jusqu'à Samhain, vous aurez des réponses à toutes vos questions.

— Si nous survivons ? Que voulez-vous dire ?

Mais Philomemnon ne répondit jamais à cette question. A l'instant même, trois gardes s'approchèrent d'eux, saluèrent Philomemnon et s'inclinèrent devant Delphinea. Puis celui qui se tenait au centre s'avança.

— Vous êtes le seigneur Philomemnon ?

— Vous le savez parfaitement, rétorqua froidement l'intéressé.

— Auriez-vous l'amabilité de nous suivre ?

— Vous suivre où ?

— La reine désire vous poser quelques questions.

Delphinea se tourna vers le chef des gardes.

— A cette heure-ci, capitaine ? Voyons, la reine doit sûrement dormir...

— Cette affaire ne vous concerne pas, madame, répliqua le capitaine. Eh bien, mon seigneur ? Acceptez-vous de nous suivre ?

— Je n'ai pas vraiment le choix, n'est-ce pas ? murmura Philomemnon avec un petit rire sarcastique. Adieu, Delphinea. Tout va se précipiter, désormais. Choisissez votre camp, et attention à ne pas vous tromper !

Les gardes se retournèrent et l'emmenèrent vers l'intérieur du palais. Delphinea les regarda s'éloigner en silence.

Cette nuit-là, elle ne put trouver le sommeil. Le doux parfum de jasmin qui émanait de ses draps fut impuissant à l'apaiser. Elle avait beau essayer de dormir, des pensées entrecoupées de bribes de conversation entendues dans la journée ne cessaient de tourner dans son esprit.

Enfin, elle renonça à dormir. Se glissant hors du lit, elle enfila sa robe de chambre brodée de pervenches et alla se blottir dans son coin préféré, près de la fenêtre. Les genoux ramenés sous son menton, elle laissa vaguer son regard sur le paysage nocturne. La lune décroissante jetait une teinte mauve sur les jardins assombris, les tours blanches fantomatiques, les profondeurs des cours intérieures. Et soudain, elle comprit qu'Albane, Finuviel, la Résille, ses rêves — tout cet

enchevêtrement complexe et mystérieux dans lequel elle était prise — n'avaient aucune importance. Car au loin, quelque part à l'est, sa mère était en train de mourir.

Selon Guinevère, en tout cas. Mais n'était-il pas logique que tous ceux qui étaient liés à la terre souffrent du poison de la Résille ? La vraie Mort — la cessation de la vie, la désintégration du corps — était une notion peu familière aux yeux des sylphes. Delphinea ne connaissait personne, même par ouï-dire, qui eût subi cette fin des plus cruelles. C'était l'une des grandes différences entre les sylphes et les humains. Toutefois, si l'on ne détruisait pas la Résille, de très nombreux sylphes feraient bientôt l'expérience de la Mort. Elle pensa à sa mère, seule dans sa demeure parmi les montagnes. Souffrait-elle du même mal que les veaux et les poulains ? L'espace d'un instant, Delphinea l'imagina couverte de plaies suppurantes, et cette vision lui arracha un petit cri.

Elle ne s'était pas inquiétée du silence de sa mère, depuis son arrivée à la cour, car elle la supposait trop occupée pour lui écrire. S'était-elle délibérément leurrée, refusant de voir ce qui sautait aux yeux ? De toute façon, à supposer qu'elle fût malade, elle ne l'admettrait jamais. Même si Delphinea lui envoyait un messenger de la cour, il était peu probable que sa mère lui dise la vérité.

Avec un soupir, elle chassa de son esprit ces pensées effrayantes. Sa mère l'avait chargée d'une mission, et elle devait s'en acquitter de son mieux. Mais à quel genre de complot se trouvait-elle mêlée ? Le comportement de Guinevère et surtout les propos de Philomemnon semblaient confirmer que Guinevère avait joué un rôle dans la disparition de la Résille. Était-ce à ce sujet qu'Albane désirait questionner Philomemnon ?

Dans ce cas, les accusations de Timias contre les gremlins ne tenaient plus. Mais qui croire ? Sa mère lui avait recommandé de faire confiance à Timias. Cependant, Delphinea doutait à présent que sa mère fût en possession de toutes les informations. Philomemnon avait laissé entendre que le complot n'entraînerait rien de moins qu'un bouleversement complet de l'ordre établi. Sa mère approuverait-elle cette révolution ? Et si Delphinea se ralliait à la cause des conspirateurs, Eponea la comprendrait-elle ?

Que lui conseillera sa mère ? Tout d'abord, de confronter Timias avec les faits. Mais d'une part, le vieux sylphe était enfermé depuis des heures avec la reine ; d'autre part, elle ne pouvait trahir Petri. Même si elle n'était pas exacte au détail près, l'histoire que lui avait racontée le petit gremlin sonnait vrai. C'était suffisant, en tout cas, pour la faire douter de Timias. Et s'il était possible de sauver la Faërie sans provoquer la mort d'Albane ? C'était sans nul doute la solution idéale... Pourtant, quand le nom de Finuviel lui était spontanément venu aux lèvres, quand son visage lui était apparu, il lui avait semblé sentir une sorte de reconnaissance dans ses veines, dans ses os. A son oreille, les trois syllabes de son nom étaient aussi douces que des baisers... Était-ce là la signification de ses rêves ? Indiquaient-ils ce rôle que Guinevère lui prédisait ? Et ce rôle mettait-il réellement sa vie en danger ?

Elle posa sa joue contre sa main, souhaitant plus que tout se trouver loin de ce palais qui lui semblait à présent trop fragile, trop immatériel pour être honnête. Comme elle aurait aimé s'étendre parmi le thym en fleur, tresser des couronnes d'herbes et les glisser au cou des vaches qui broutaient paisiblement dans les collines de bruyère... Boire un bol de lait, encore fumant des pis de la vache, lécher sur ses doigts la mousse légère... Comme elle aurait aimé danser, chanter et dormir sous les pins ! Comme la vie était simple et joyeuse, dans ses montagnes natales... Jusqu'à

la mort des veaux et des poulains, se rappela-t-elle.

Appuyant son front contre le cristal froid de la vitre, elle repoussa le souvenir atroce des cadavres empoisonnés. Le monde entier semblait à la dérive, depuis quelque temps. Elle le sentait : c'était comme si une série de fines craquelures et de déchirures s'ouvraient petit à petit, dans le tissu même de la Faërie. Était-ce vraiment la fin de tout ? Soudain, elle ne désira qu'une chose : poser une dernière fois sa tête sur la poitrine plantureuse d'Eponea. Rien qu'un instant, le temps qu'un grain tombe dans le sablier. Aide-moi, mère, je suis perdue, lui dirait-elle. Une immense solitude l'envahit, et ses yeux s'emplirent de larmes.

Allons, assez d'enfantillages ! Elle avait froid, elle était épuisée et ne savait plus que faire. Voilà tout. Elle était en face d'un mystère trop complexe pour être résolu en une seule nuit.

Comme chaque soir, Petri avait déposé une coupe dorée de lait d'herbes sur la petite table près de la banquette. La boisson avait refroidi depuis longtemps, mais elle prit tout de même le verre et l'entoura de ses mains, ordonnant à la chaleur de sa peau de réchauffer le liquide. Ce petit effort l'épuisa ; malgré son agitation, elle était à bout de forces. Elle porta la coupe à ses lèvres et but une gorgée, savourant le goût riche et épicé du lait d'herbes. Comment un monde où tout, même une préparation aussi simple que celle-ci, était absolument parfait pouvait-il être menacé de disparition imminente ?

La tête de Delphinea s'affaissa contre la fenêtre ; ses yeux se fermèrent tout seuls. Dans ses rêves, des veaux atteints de gangrène traversèrent en chancelant des miroirs, poursuivis par des gremlins coiffés de résilles argentées.

C'est ainsi que Petri la trouva au petit matin. Il ôta la coupe vide de la tablette et y posa un pot de tisane apaisante, parfumée à la camomille et au romarin. C'était comme s'il savait qu'elle avait passé une nuit agitée.

Delphinea leva la tête au moment où il passait près d'elle, et elle se redressa aussitôt en voyant son air pâle et abattu, ses joues mouillées de larmes.

— Qu'as-tu, Petri ?

La bouche du gremlin remua sans bruit tandis qu'il esquissait des gestes à peine compréhensibles, tant ses mains tremblaient.

« Un mal terrible, grande dame, s'est abattu sur nous, et j'ai peur que personne n'en réchappe. »

— De quoi parles-tu, Petri ?

« Ils nous accusent d'avoir fait disparaître la Résille. »

Delphinea soupira. C'était à prévoir, évidemment.

— Ils vous accusent tous ? Pas seulement celui qui a disparu ?

« Ce n'est pas si simple, grande dame. Aucun de nous ne peut quitter les confins du parc royal. Sinon, nous mourons. Ils croient que le disparu se cache, et que nous sommes tous ses complices. Nous allons être punis. »

— Punis ?

Les épaules du gremlin se soulevèrent, et il fit une série de gestes complexes et tremblotants auxquels elle ne comprit presque rien. Seule la dernière phrase était claire.

« Je crains que nous ne soyons séquestrés. »

— Qui a eu cette idée ? demanda-t-elle en fronçant les sourcils.

« Des Conseillers de la reine, à ce qu'on dit. »

Timias, pensa Delphinea. Elle se demandait ce qui était arrivé à Philomemnon, pendant la nuit. Avait-il collaboré à ce projet de punition collective ?

— Mais il reste encore deux jours avant Samhain. Es-tu certain de ce que tu avances ?

Petri tira de sa poche un parchemin froissé, aux bords ornés d'un motif multicolore très élaboré, d'où pendait un ruban bleu fixé à un cachet de cire rouge. Delphinea le lui prit des mains et constata qu'il avait été déchiré, comme dans un mouvement de colère. Elle le posa sur la table basse et le lissa précautionneusement. Chacune des lettres tracées à l'encre noire était une œuvre d'art à elle seule. En termes fleuris, le message exigeait que tous les gremlins se présentent à leurs dortoirs aujourd'hui à midi. Le parchemin était estampillé du sceau de la reine et signé par Timias.

Avec quelle rapidité Timias avait repris son ancienne position ! C'était proprement incroyable, et même inquiétant. La veille encore, il était la risée de la cour ; aujourd'hui, il redevenait le Très Ancien, Admirable et Honorable Haut Conseiller de Sa Majesté. Un frisson parcourut Delphinea quand elle aperçut la signature de Philomemnon, en qualité de témoin. Evidemment, cette obsession de Timias pour les gremlins l'arrangeait à bien des égards.

« Timias n'est l'ami de personne, en Faërie », avait dit Guinevère. Il n'était pas celui des gremlins, en tout cas.

Delphinea leva les yeux vers Petri.

— Quand as-tu reçu ce message ?

« Ce matin, grande dame. Au petit déjeuner. »

Elle examina de nouveau la signature. Trois jours auparavant, le Conseil se moquait ouvertement de Timias. Ce matin, il avait signé une ordonnance marquée du sceau d'Albane. Que s'était-il passé, entre-temps ? Qu'avait-il dit à la reine pour la convaincre de la culpabilité des gremlins ? Quel rôle avait joué Philomemnon dans tout cela ? Y avait-il un moyen d'épargner à ces créatures de nouvelles souffrances ? Si elle se rendait auprès de lui pour déplorer la perte imminente de son fidèle petit serviteur, Timias se montrerait sans doute compréhensif.

— Petri, tu restes libre jusqu'à midi, n'est-ce pas ?

« Oui, grande dame. »

L'expression du gremlin lui fendit le cœur. Elle devait faire quelque chose pour l'aider. En outre, cela lui permettrait d'en apprendre plus long sur le sort réservé à Philomemnon. Mais cette fois-ci, elle ne passerait pas par les miroirs, comme une voleuse. Elle n'était plus la jeune femme seule et désespérée qu'elle était trois jours plus tôt. L'ascension fulgurante de Timias lui donnait des idées. Philomemnon avait dit qu'il faudrait compter avec elle... Eh bien, elle allait lui donner raison. Elle disposait tout de même d'une voix au Conseil. D'instinct, elle devina comment aborder Timias.

— Donne-moi une plume et un parchemin, Petri. Et sonne mon habilleuse. Notre Très Ancien, Admirable et Honorable Haut Conseiller mérite de prendre son petit déjeuner en bonne compagnie,

tu ne crois pas ?

Mais à sa grande stupéfaction, son invitation se heurta à un refus. Delphinea se présenta en personne, somptueusement vêtue et coiffée, aux appartements de Timias. Là, elle se vit froidement informer par son valet de chambre — un sylphe presque aussi âgé que Timias, quoique nettement moins décrépité — que le Très Ancien, Admirable et Honorable Haut Conseiller était en compagnie de la reine.

En compagnie de la reine. Ces mots lourds de sens laissaient deviner combien Timias avait tourné les circonstances à son avantage. Delphinea pivota lentement sur les talons de ses escarpins. Le palais était silencieux. Tous dormaient encore, sans doute pour se remettre de la fête de la veille. L'herbe des rêves avait dû être particulièrement puissante : son odeur âcre et persistante flottait encore dans les couloirs vides que Delphinea traversait à grands pas. Virant soudain à gauche, elle se trouva nez à nez avec son propre reflet. Un immense miroir couvrait un pan de mur entier. Elle resta un instant à contempler son reflet, sa robe bleu pâle qui, se détachant contre les colonnes de marbre, évoquait la couleur du ciel. La surface lisse et brillante l'attirait irrésistiblement. Delphinea était particulièrement habile dans l'art de se déplacer de l'autre côté des miroirs ; c'était un talent que certains possédaient de manière innée, tandis que d'autres en étaient dépourvus.

Mais s'il était tout à fait acceptable, surtout en des temps où la reine se montrait aussi exigeante avec ses courtisans, de se servir des miroirs comme raccourcis, les utiliser à des fins d'espionnage constituait un acte extrêmement répréhensible. Delphinea n'avait pas oublié ce qui était arrivé à sa mère, la seule et unique fois qu'elle s'était aventurée à écouter aux miroirs et qu'elle avait été prise en flagrant délit. C'était une activité avilissante, qu'aucune sylphe distinguée n'eût songé à pratiquer. Eponea avait toujours caressé l'espoir de faire de sa fille une vraie dame ; sur ce point, Delphinea n'avait réussi à lui offrir qu'une satisfaction mitigée.

— Pardonne-moi, mère, murmura-t-elle.

La tentation était trop forte. Le palais était désert et elle avait absolument besoin d'en savoir plus. Après tout, c'était l'avenir de la Faërie qui était en jeu ! Vu les circonstances, sa mère ferait sûrement preuve d'indulgence. Elle jeta un coup d'œil autour d'elle et réfléchit un instant.

Il serait stupide de passer par ici. Sur sa face intérieure, un miroir aussi vaste réfléchissait un champ extrêmement large, qui exposerait Delphinea à de trop nombreux observateurs potentiels. Mieux valait trouver une entrée plus discrète. Elle poursuivit son chemin : au bas de l'escalier en colimaçon qui menait à sa chambre dans la tour pendait un petit miroir juste assez grand pour qu'elle s'y fraie un passage. Après avoir jeté un dernier coup d'œil à gauche et à droite, elle pénétra dans la glace.

En arrivant de l'autre côté, les rayons de soleil renvoyés par des centaines de miroirs, tous inclinés à des angles différents, lui firent presque perdre l'équilibre. Elle marqua une pause, le temps que ses yeux s'habituent au monde inversé.

— La gauche est à droite, la droite est à gauche..., murmura-t-elle en s'engageant dans le couloir, se repérant à l'intuition et à l'aide de petits coups d'œil dans les miroirs qu'elle dépassait.



Ainsi, elle s'enfonça vers le cœur du palais.

Le monde nébuleux qui s'étendait devant elle était désert. Delphinea progressait lentement entre ombres et lumières, retenant à deux mains ses jupes volumineuses, s'arrêtant régulièrement pour s'orienter. A un embranchement du couloir, elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, se retourna et faillit hurler. Dans la glace près de son coude s'était matérialisé un visage de femme à l'air absorbé. Delphinea demeura un instant pétrifiée, puis décampa, maudissant le bruissement audible de ses jupes. A bonne distance de la glace, elle s'arrêta pour ôter ses escarpins à hauts talons et les prendre à la main. Elle repartit d'un pas plus vif : ses pieds nus ne faisaient pas plus de bruit que les pattes d'une souris.

Son sens inné de l'orientation inversée la mena vers le tréfonds du palais. Tout autour d'elle tombaient de minces rais de lumière tordus et déviés ; soudain, dans la pénombre, elle fit un faux pas, chancela et agita les bras pour ne pas tomber. En retrouvant l'équilibre, elle se figea. Était-ce la voix de la reine qui lui parvenait à travers le mur d'en face ? Soulevant ses jupes d'une main, elle s'avança aussi près qu'elle l'osait.

C'était une glace de coiffeuse : on le devinait à sa taille et à son inclinaison. Delphinea se pencha lentement en avant et étouffa un cri.

Albane elle-même la regardait droit dans les yeux, d'un air si perçant que Delphinea fut certaine d'avoir été vue. Elle recula vivement, pour se positionner hors du champ de vision de la glace.

Mais Albane était apparemment préoccupée par sa conversation avec un interlocuteur dont l'épaisseur du miroir et la distance étouffaient la voix.

— ... ne pas se débarrasser d'eux, tout simplement ?

La voix d'Albane, plaintive et aiguë comme toujours, était parfaitement distincte.

Delphinea tendit l'oreille puis se rapprocha encore du miroir, dans l'espoir de reconnaître la voix de l'invité de la reine. L'instant d'après, elle eut la réponse à sa question.

— Je ne comprends pas, Timias, poursuivit Albane. Pourquoi ma mère aurait-elle permis à ces créatures de nous côtoyer, si elles sont aussi dangereuses que vous le dites ?

— Parce que...

La voix de Timias se fit subitement aussi claire que celle d'Albane. Delphinea faillit laisser échapper un hoquet de surprise.

— Par les cornes de Herne, Votre Majesté, couvrez donc ce satané miroir ! reprit Timias.

Delphinea se mordit la lèvre inférieure pour ne pas pousser un cri. Timias devait se trouver à quelques pieds d'elle. Elle sentit des mouvements ; deux morceaux d'épaisse soie verte recouvrirent le miroir, ne laissant filtrer qu'un mince rai de jour. Les voix, cependant, demeurèrent audibles.

— Comme je vous l'ai expliqué, Votre Majesté, la nature même des gremlins fait d'eux une composante indispensable du grand sortilège dont la Résille n'est qu'un élément. Cela, nous sommes très peu à le comprendre, chère Albane.

Le ton caressant de sa voix fit tressaillir Delphinea. Il y avait quelque chose de troublant dans sa façon de parler ; elle dut se concentrer pour suivre son propos.

— La Résille ne fonctionne pas seule. Ceux qui portent toute leur attention sur elle sont aussi aveugles que les mortels, prisonniers de leurs sens limités. La Résille fait partie d'une vaste toile d'énergies et de polarités, toutes maintenues en un équilibre subtil. Cet équilibre est l'axe sur lequel tourne le grand globe de la Faërie.

Les intonations magnétiques de Timias firent courir des frissons le long de son dos. Malgré elle, Delphinea commençait à succomber à cette mélodie envoûtante ; et ses effets, songea-t-elle, devaient être démultipliés sur la reine. La voix de baryton de Timias résonnait avec toute l'autorité d'un vieux conteur.

— ... aussi, en concentrant toute la population dans la Chambre magique, j'espère que l'énergie dégagée par les gremlins exercera une attraction sur la Résille elle-même ; qu'elle l'appellera vers la Pierre de Lune et finira par tirer ce maudit voleur du trou où il s'est terré. Dans l'immédiat, j'espère également que cette énergie aura des effets semblables à ceux de la Résille. Rien ne peut, évidemment, la remplacer ; mais nous ne perdrons rien à essayer cette solution temporaire.

Il y eut un bruissement de tissu : Timias devait s'être rapproché de la reine.

— Vous savez, ma chère, chuchota-t-il sur un ton de conspirateur, sur bien des points, votre mère et moi avons été contraints d'improviser. Quand les gobelins se pressent à la porte, on ne peut se permettre de tergiverser.

Delphinea réfléchit à toute vitesse, troublée par les sous-entendus contenus dans cette phrase. De toute évidence, Timias et Gloriana avaient pris de lourdes décisions sans consulter personne. Qu'avaient-ils fait, au juste, au moment de forger la Résille ? Et qu'était-il advenu de Philomemnon ? Delphinea se retourna et regarda autour d'elle. De ce point de vue, le palais lui semblait une vaste toile d'araignée, faite de rayons de lumière épars. Qu'avaient manigancé Timias et Gloriana, pour rendre tout cela possible ?

Les gremlins étaient bien liés à la Résille, comme le lui avait dit Petri. Mais à en croire les propos de Timias, ce lien dépassait de loin un simple échange de bons procédés entre sylphes et humains. Voilà pourquoi le sortilège leur interdisait de quitter le parc royal... Mais en était-on sûr ? Cette restriction pouvait n'être qu'un mythe inculqué aux petits serviteurs pour mieux les retenir prisonniers de la Faërie. En tout cas, une chose était claire : contrairement à la croyance commune, les gremlins n'étaient pas de simples serviteurs à l'apparence exotique, créés à partir de sang goblin pour l'amusement des sylphes.

Quant aux inquiétudes de Petri, elles étaient parfaitement justifiées. A présent, la voix de Timias se brouillait progressivement ; il devait s'éloigner du miroir. Delphinea finit par coller sa joue contre la glace ; dans cette position, elle serait certainement découverte, s'ils tiraient les rideaux, mais elle entendait bien mieux.

— Nous avons encore un peu de temps, Votre Majesté, pour décider de notre ligne de conduite...

— Mais Samhain approche, Timias. Je sais ce qui se chuchote dans les couloirs : que la Résille est dangereuse, désastreuse, qu'il faut la détruire...

— Ce n'est pas si simple, ma chère.

La voix de Timias devint cristalline de nouveau, et Delphinea en profita pour se reculer un peu.

— Il est vrai que Samhain approche et que les gremlins ne vont pas tarder à sombrer dans la folie. Mais tout n'est pas désespéré, Albane. Cette année, Samhain tombe le même soir dans l'Outremonde et dans l'Ombre. Même s'il le voulait, Xerruw ne pourrait empêcher ses sujets de se précipiter de l'autre côté de la frontière. Ce sera la première Chasse de Herne que son peuple connaîtra depuis des siècles. Laissons-les se gorger ; cela nous offrira un peu de répit.

— Et si la destruction de la Résille entraînait la fin de...

— Il ne s'agit pas de détruire la Résille, Albane, mais de la refaire. Nous la reforgerons entièrement, si nécessaire. Nous l'avons fait une fois, nous pouvons recommencer. Tout est plus facile, la deuxième fois.

— Mais, Timias...

La voix d'Albane était faible et tremblante. Delphinea doutait sérieusement qu'elle eût assez de forces pour envisager une telle entreprise, sans parler d'y participer. L'effort à lui seul suffirait à la tuer.

— Ils disent que la Résille est un poison...

— Mensonges ! tonna Timias.

Delphinea fit un pas sur le côté. Le miroir de la coiffeuse tremblait dans son cadre.

— Regardez dans ce miroir, Albane. Regardez...

Les rideaux de soie s'écartèrent. Delphinea recula précipitamment et s'aplatit contre le mur, retenant sa respiration. Son cœur semblait battre aussi fort qu'un tambour. Mais ni l'un ni l'autre ne l'avaient aperçue, apparemment, car Timias poursuivit :

— L'heure est venue de puiser en vous, Albane, de trouver la force que vous avez héritée de votre mère. Je sais que cette force est en vous : il faut maintenant que vous l'utilisiez pour régner véritablement sur la Faërie. N'écoutez pas ceux qui tentent de vous convaincre du contraire. C'est dans la Résille que réside votre pouvoir, Albane. Prenez-le, utilisez-le. Rappelez la Résille à vous. Elle vous appartient de naissance, de plein droit. Exigez qu'elle revienne à vous.

Rongée de curiosité, Delphinea se hasarda à jeter un coup d'œil par la fente des rideaux. Albane était assise devant la coiffeuse, son visage pâle entouré d'un halo de cheveux blancs. Comme un vautour au-dessus de son épaule, se découpait le visage de Timias, aussi pâle que celui d'Albane, auquel il ressemblait tellement que Delphinea dut prendre subitement appui contre le mur. Les similitudes physiques entre les deux sylphes lui coupaient le souffle. Comment cela avait-il pu lui échapper ? D'un coup, elle comprit qu'Albane et Guinevère n'étaient pas jumelles, comme tous le croyaient. Elles étaient sœurs, nées de la même mère, portées ensemble dans le même ventre ; mais elles n'avaient pas le même père. Voilà qui expliquait la haine réciproque entre Guinevère et Timias. Voilà pourquoi, en dépit de tous les complots et de toutes les manœuvres de Guinevère, Timias finissait toujours par l'emporter. Sa force ne lui venait pas seulement de son grand âge, du lien qu'il représentait avec les légendes et les traditions du passé, mais surtout de ce qu'il était le père non reconnu de la reine.

Le savait-il ? Et Albane, connaissait-elle la vérité ? A présent, Timias ramassait une brosse à poignée d'ivoire et la passait doucement dans les cheveux de la reine. Ses mains ridées se détachaient sur la brillance de cette chevelure blanche. Delphinea sentit son ventre se tordre de

dégoût en voyant le vieux sylphe se pencher sur la reine, lui murmurer des paroles apaisantes, et Albane s'adosser à lui, les yeux fermés.

— Là, là, ma chère enfant... Ma douce reine... Reposez-vous. Laissons les gobelins chasser tout leur soûl dans l'Ombre. La nuit la plus longue approche ; mais après cela, ma chère enfant, les jours rallongent petit à petit.

Il releva la tête et regarda droit dans le miroir. Delphinea fut certaine d'avoir été vue. Elle recula en sursautant, trébucha et tomba. Un de ses escarpins lui échappa et alla s'abîmer dans une longue crevasse sombre. Derrière elle, des pas résonnèrent ; abandonnant sa chaussure, elle se précipita à travers le labyrinthe des couloirs, ramenée par un instinct sûr vers la sécurité de sa petite tourelle. C'était décidé, elle devait à présent se tourner vers la seule personne au monde à laquelle elle faisait encore confiance. Elle devait faire parvenir un message à sa mère, quitte à le lui apporter en personne.

Elle resurgit de l'autre côté du miroir, hors d'haleine, le cœur battant à tout rompre. Elle manquait d'entraînement : depuis son départ des montagnes, elle n'avait pas couru une seule fois. En proie à un brusque accès de nostalgie, elle s'appuya contre le mur, ferma les yeux et ordonna à son cœur de ralentir, à sa respiration de s'apaiser. Un petit bruit lui fit ouvrir les yeux : Petri se tenait devant elle.

La phrase qu'il esquissa de ses petites pattes ne correspondait pas à la question qui se lisait dans ses yeux.

« Le Très Ancien, Admirable et Honorable Haut Conseiller serait enchanté de déjeuner en votre compagnie, si vous aviez l'exquise gentillesse d'accepter son invitation. »

Delphinea déglutit péniblement. Dans l'intérêt de Petri, elle se devait de découvrir le sort précis que Timias réservait aux gremlins. Pourtant, son instinct lui disait de refuser l'invitation.

— Bien sûr, Petri. Transmettez au seigneur Timias mes remerciements les plus sincères, et dites-lui que je me réjouis d'avance de ce plaisir.

Petri se retourna, et Delphinea resta figée, à regarder sa silhouette raide s'éloigner vers le fond du couloir. C'était sans doute la dernière fois qu'elle voyait son petit serviteur, songea-t-elle.

Tout le reste de sa vie, l'odeur des pommes évoquerait pour Nessa le ruissellement de l'eau et la fraîcheur d'une main féminine posée sur son front. Quand enfin elle ouvrit les yeux, elle vit qu'elle n'avait pas rêvé : les branches d'un grand pommier se déployaient au-dessus de sa tête. Des lanières de cuir et de roseaux tissées entre les branches formaient le toit d'une cabane étonnamment douillette. Elle tourna la tête et reconnut les yeux sombres et le visage bienveillant de Molly. De l'extérieur, tout près, venait le bruit de l'eau courante.

— Enfin réveillée ?

Nessa prit une profonde inspiration et voulut parler, mais ne réussit à produire qu'un gémissement.

— Prends ton temps, conseilla Molly avec un sourire. Il y a presque deux jours que tu dors.

Nessa toussa pour s'éclaircir la gorge.

— Deux jours ?

Elle tenta de se redresser sur un coude, mais un violent élancement de douleur parcourut son torse et son bras. En grimaçant, elle baissa les yeux vers l'épais pansement qui lui entourait le haut du corps.

— Il me restait un gobelin à décapiter, je m'en souviens. Mais il n'était pas tout à fait mort. Il s'est redressé...

Elle s'interrompit. Les souvenirs lui revenaient avec une précision désagréable. Surtout, elle se rappelait l'expression d'Uwen, quand il l'avait rattrapée entre ses bras.

Molly hochait la tête, visiblement satisfaite des progrès de sa patiente.

— Oui, le seigneur Kian m'a tout raconté. Pour l'instant, la plaie guérit bien. Elle ne laissera pas une trop grande cicatrice. Et tu n'as rien à craindre : tu pourras donner le sein à tes enfants.

Comme si elle n'avait pas remarqué la rougeur qui envahissait le visage de Nessa, Molly poursuivit tranquillement.

— En fait, je crois que tu avais surtout besoin de repos. Il semble que tu aies eu de drôles d'aventures, ces derniers temps.

Prenant une cruche, Molly remplit un verre d'eau.

— Tiens, bois.

Nessa lui obéit docilement. Des bribes de souvenirs lui revenaient. Le voyage interminable dans le chariot bringuebalant. La route creusée d'ornières, parsemée de cailloux, et sa blessure comme un tisonnier que chaque cahot de la voiture enfonçait plus profondément dans sa poitrine. Elle tâta le pansement.

— Ça faisait terriblement mal...

Nessa connaissait bien la douleur. Aucun forgeron n'échappait aux brûlures, aux égratignures ni aux coups de marteau sur les doigts. Mais cette douleur était différente de tout ce qu'elle avait ressenti jusque-là. C'était comme si du métal fondu coulait dans ses veines, s'infiltrant au plus

profond d'elle pour enflammer ses os.

Molly se pencha vers elle et lui caressa la joue du revers de la main.

— Comment te sens-tu, maintenant ?

— Un peu mieux. Depuis quand suis-je ici ?

Nessa s'adossa aux oreillers, épuisée par l'effort du réveil.

— Depuis presque deux jours. Tu es arrivée dans l'après-midi, avant-hier. Tu t'en souviens ?

— Un peu.

Nessa plissa les sourcils, revoyant une foule de visages inconnus. Elle se rappelait surtout la douleur terrible qu'elle avait éprouvée lorsqu'on l'avait déplacée, et l'obscurité qui l'avait alors envahie.

— C'est ça, Killcarrick ? demanda-t-elle en regardant autour d'elle.

— Oui, répondit Molly avec un petit sourire. Enfin, nous sommes juste en dehors des remparts. Je leur ai dit de te porter ici. Le fort est bondé, et il est impossible d'y trouver un coin tranquille. Il me semblait que tu avais besoin de calme et de repos.

Leurs regards se croisèrent, et Nessa comprit le sous-entendu. Ici, à l'abri des regards curieux, il n'y avait personne pour lui poser des questions gênantes.

— Où est Griffin ?

Le visage de Molly s'assombrit.

— Les hommes du duc l'ont pris. Quelque chose d'important se prépare. Le duc a réquisitionné tous les forgerons. Griffin est parti la veille de ton arrivée.

— Parti où ?

— A Ardagh, d'après les soldats qui l'ont emmené.

Nessa soupira, à la fois déçue et, curieusement, soulagée que ses retrouvailles avec Griffin soient remises à plus tard. Au moins n'aurait-elle pas à lui fournir d'explications maladroitement au sujet d'Artimour, de la bague qu'il lui avait donnée et de l'attirance qu'elle éprouvait envers lui. En outre, si Griffin était assez vaillant pour entrer au service du duc, il ne pouvait être grièvement blessé. Elle était au moins rassurée sur ce point.

— Et la Vieille Wren ? Est-ce qu'elle va mieux ?

De nouveau, une ombre passa sur le visage de Molly.

— Elle est toujours dans le même état.

— De quoi souffre-t-elle exactement ?

— Ah ! soupira Molly avec un haussement d'épaules. Si je connaissais la réponse à cette question, je serais plus maligne que le Grand Druide lui-même. A mon humble avis, elle est encore plus épuisée que toi. Elle est très âgée et le sort qu'elle a jeté exigeait plus de forces qu'elle n'en possédait. Il s'agit d'une magie très puissante, qui surpasse tout ce qu'on a entrepris dans ce monde depuis bien longtemps.

— Peut-être qu'elle attend Samhain, chuchota Nessa, le regard perdu dans les branchages du pommier.

Le tronc de l'arbre se trouvait près de sa tête, exhalant une odeur douce et pure. Une légère brise agitait les branches ; dans une petite fosse creusée à l'extérieur de la cabane, un feu crépitait. Sous sa joue, Nessa reconnut la douceur de son propre oreiller. Elle prit une grande inspiration, attentive au gonflement de ses côtes. La douleur était encore là, mais nettement atténuée. Elle était certainement en voie de guérison. Relevant les yeux, elle rencontra les yeux de Molly, et y lut un trouble étrange.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Ce que tu viens de dire, mon enfant. Comment sais-tu qu'elle attend Samhain ? Qui te l'a dit ?

Nessa haussa les épaules, gênée par le regard insistant de la sorcière.

— Personne. Ça m'est venu tout seul. Elle est tellement fatiguée... Il lui sera sans doute plus facile, quand les portes s'ouvriront d'elles-mêmes, de s'en aller dans les Terres d'Été...

— Tu n'as pas la moindre idée de ce que tu racontes, n'est-ce pas, mon petit ?

Nessa secoua lentement la tête de droite à gauche.

— Si tu n'es pas une enfant de Beltane, alors je n'en ai jamais vu. Ce savoir que tu as en toi, sans que personne te l'ait appris, c'est la marque la plus sûre de Beltane.

Molly s'interrompit brusquement. Nessa, déjà à bout de forces, décida d'en rester là. Elle poserait des questions à la sorcière dès que le moment s'y prêterait. Molly ayant apparemment décidé de la loger avec elle, les occasions ne manqueraient sans doute pas. La sorcière reprit sur le même ton brusque qu'employait Dougal quand il ne souhaitait pas répondre aux questions de sa fille :

— Nous reparlerons de tout cela plus tard. Griffin m'a dit, Nessa, où tu étais allée. Tu as bien fait de recouvrir cette bague avec un chiffon. Elle sent l'Outremonde à dix lieues.

Nessa se recula vivement.

— Vous avez vu la bague...

— Cela ressemblait fort à un pansement, mon petit. Je pensais trouver une blessure là-dessous. Heureusement que j'étais seule et qu'il était tard. Même à la lueur des bougies, la pierre a un éclat qui n'est pas de ce monde. Et quant au travail d'orfèvre... Disons simplement que si quelqu'un d'autre que moi avait aperçu cette bague, tu n'aurais pas eu une minute de paix depuis ton arrivée... Quoi qu'il en soit, le seigneur Kian est déjà parti pour Gard, et l'autre chevalier, Uwen, a ordre de te conduire au duc dès que tu seras en état de voyager.

— Au duc en personne ?

— C'est ça.

Molly se pencha vers elle.

— Sais-tu pourquoi ? Est-ce à cause de ton père ?

— Je ne crois pas.

Nessa poussa un grand soupir qui tirailla douloureusement sa blessure. L'allusion à Dougal lui avait brusquement rappelé combien son père lui manquait.

— Alors pourquoi ?

— Eh bien...

Nessa laissa vaguer son regard sur le lacs de roseaux, de cuir et de branches qui formait le toit de la cabane.

— A cause de la dague, je pense, dit-elle enfin. La dague d'argent que j'ai forgée pour le duc d'Allovale et son ami sylphe.

Plus tard, bien après que le soleil se fut glissé derrière les arbres, Molly quitta le silence de sa petite cabane nichée sous le pommier pour se diriger vers la cour principale du fort et sa foule bruyante. Nessa était plongée dans le profond sommeil réparateur propre aux jeunes gens. Ce n'était pas tant sa blessure qui la faisait souffrir, que le fait d'avoir outrepassé les limites de son endurance. Elle avait flotté entre le sommeil et la veille tout l'après-midi ; mais ce qu'elle avait raconté pendant ses moments de lucidité avait poussé la sorcière à serrer son châle autour de ses épaules et à ajouter des bûches au feu avant même que le soleil ne déclinât derrière l'horizon. Car Samhain semblait approcher non seulement en Brynhiver, mais également dans l'Outremonde. En soi, une telle conjonction était assez rare ; sans la protection de la Résille, elle risquait d'être catastrophique. Rien n'empêcherait les gobelins d'envahir Brynhiver et de massacrer ses habitants. La magie du maïs n'aurait pas la moindre efficacité contre une attaque de cette ampleur. Les hauts murs en pierre du fort semblaient eux-mêmes dérisoires, face à une telle menace. La blessure de Nessa n'était pas belle à voir, et pourtant, à en croire les deux chevaliers qui l'accompagnaient, ce n'était qu'une égratignure. Dire qu'à Samhain, tous les mortels seraient exposés à ces monstres... Les scènes de dévastation décrites par Nessa lui avaient donné la nausée. Ainsi les histoires terrifiantes que racontaient les réfugiés de Killcairn, et qui circulaient parmi tous les habitants du fort, n'étaient pas des exagérations. Rien que d'y penser, Molly avait froid dans le dos. Elle resserra son châle autour de sa gorge tandis qu'elle se frayait un chemin à travers la foule, saluant des connaissances d'un sourire ou d'un hochement de tête.

Dans la cour centrale, de longues files de réfugiés attendaient la soupe et le pain du soir. Molly s'arrêta pour observer un curieux spectacle. Le gouverneur du fort surveillait le chargement de grands paquets dans un chariot. Des soldats sortaient d'autres paquets semblables de la forge. Ils ne saisissaient tout de même pas les outils de maître Engus... Elle plissa les yeux, tentant de comprendre, à la lumière vacillante des torches, ce qui se passait. Soudain, un homme s'approcha d'elle, une miche de pain dans une main, une marmite de soupe dans l'autre. C'était Uwen, le chevalier rouquin arrivé à Killcarrick avec Nessa.

— Molly ! J'allais justement vous apporter de quoi souper. Alors, des nouvelles ? Comment va notre petite forgeronne ? Y a-t-il de l'amélioration ?

Molly sourit. Elle avait compris dès le départ que ce chevalier maigrichon était follement épris de Nessa. Il avait tourné autour de la malade comme une mère poule, jusqu'à obliger Molly à le chasser ; hier, il avait trouvé trois excuses successives pour venir s'enquérir de la santé de la malade.

— Monsieur le chevalier, votre patience va être récompensée. Nessa s'est réveillée cet après-midi et elle est en voie de rétablissement. Il faudra cependant attendre quelques jours avant de la déplacer sans risque. Et vous ne pourrez prendre la route au moment de Samhain. Mais rassurez-



vous : d'ici deux semaines environ, vous pourrez présenter notre malade au duc.

Les yeux d'Uwen brillèrent puis s'assombrirent aussitôt.

— Deux semaines, dites-vous ? Pourquoi si longtemps ? Quel rapport avec Samhain ?

Molly hésita. Elle ne pouvait rien lui dire ici ; la foule s'épaississait de minute en minute. Si on l'entendait, cela pouvait déclencher une panique générale.

— Nous en parlerons plus tard, en lieu sûr, seigneur chevalier. Il est heureux que nous nous soyons rencontrés. J'ai des choses importantes à vous dire.

Uwen lui décocha un sourire tordu. D'un geste de la tête, Molly désigna le gouverneur, visiblement chargé de vider la forge.

— Que se passe-t-il, là-bas ?

— Ah, dit Uwen en suivant son regard. Hum... A vrai dire, je ne sais pas vraiment. Ce sont les hommes de Cadwyr. Ils sont venus réclamer des armes restées dans la forge. Quelque chose à voir avec les forgerons qu'ils ont embarqués l'autre jour...

— Des armes ! l'interrompit Molly en se mordillant la lèvre. Je me demande...

Sans finir sa phrase, elle souleva ses jupes et se fraya un passage à travers la foule des réfugiés. Uwen la suivit tant bien que mal, attentif à ne pas faire déborder sa marmite de soupe.

— Gouverneur ! lança Molly. Seigneur gouverneur !

— ... je crois bien qu'on a tout chargé, disait le gouverneur à un chevalier portant le même tartan que ceux qui avaient emmené Griffin. Une minute, Molly, je vous prie...

— Je dois vous parler, monsieur le gouverneur, insista-t-elle.

Le gros homme se retourna et la regarda droit dans les yeux, espérant l'intimider par son rang. Mais Molly ne céda pas. Elle sentait que quelque chose n'allait pas, et son intuition la trompait rarement.

— Qu'y a-t-il dans ce chariot ?

Le chevalier leva les yeux de son parchemin, et esquissa un sourire salace.

— Aimeriez-vous y jeter un petit coup d'œil ? Vous et moi, rien que tous les deux ? En quelques tours de sablier, je vous fais une visite guidée, de fond en comble.

Ses hommes s'esclaffèrent, mais Molly ne daigna ni répondre ni même les regarder. Elle se planta devant le gouverneur, les mains calées sur les hanches, de telle façon qu'il ne pouvait l'ignorer.

— Gouverneur ?

Celui-ci soupira et prit l'air d'un homme qui s'avoue vaincu devant une mégère.

— Ce ne sont que des armes. Les armes que ce jeunot de Killcairn nous a dit de fabriquer. Vous savez, celles qu'il a plaquées d'argent.

— D'argent..., répéta Molly.

Elle se retourna et chercha du regard Uwen, dont la tête surgissait par moments derrière la petite foule qui s'était attroupée autour d'elle. Molly lui fit signe d'approcher.

— Chevalier Uwen, pourriez-vous venir un instant ? Voulez-vous dire, gouverneur, que ces soldats prennent toutes les armes d'argent qui se trouvent dans le fort ?

Le gouverneur la dévisagea, puis leva les yeux vers Uwen, qui jouait des coudes pour les rejoindre.

— C'est exactement ça, Molly. Nous avons reçu un ordre du duc en personne. Mais en quoi cela vous concerne-t-il ?

Molly déglutit et s'efforça de répondre aussi calmement et clairement que possible. Le gouverneur espérait visiblement la faire passer pour une folle ; par ailleurs, elle devait prendre garde à ce qu'elle disait.

— Vous ne pouvez pas les laisser emporter ces armes. Vous nous exposez à un grave danger...

— J'ai une ordonnance du duc, déclara le chevalier.

Il se tourna de nouveau vers le gouverneur et fit mine d'ignorer Molly ; mais Uwen confia la marmite et le pain à Molly et s'avança d'un pas.

— Il y a une chose que j'aimerais savoir, dit-il d'une voix posée, ses yeux rivés sur le tartan du chevalier.

S'il était déconcerté par l'attitude de Molly, il n'en laissa rien paraître.

— De quel duc parlez-vous ? poursuivit-il.

Le chevalier hésita un instant. Il était plus trapu qu'Uwen ; ses bras et son torse plus puissants, ses jambes arquées par une vie passée à cheval. Il jaugea son interlocuteur et sa bouche se tordit en un rictus méprisant.

— Le duc Cadwyr d'Allovale, évidemment.

— Ha, ha ! dit Uwen en se grattant la tête. C'est bien ce qui m'embête... Dites-moi, monsieur le gouverneur, qui est le suzerain de ce fort ?

— Eh bien... Donnor de Gard, bien sûr.

— Suis-je sot ! Voyez-vous, monsieur le chevalier, je crois que vous avez mal interprété vos ordres. Vous n'avez pas le droit de saisir ces armes.

— Gard nous a donné l'autorisation de prendre tout ce dont nous avons besoin...

— Certes. Mais ce ne sont pas de simples armes que vous tenez là ; elles sont plaquées d'argent. D'où vient cet argent, gouverneur ?

Le gouverneur eut un petit sursaut d'étonnement, puis s'éclaircit la gorge et baissa les yeux d'un air confus.

— Du trésor du duc, bien entendu. Je vois ce que vous voulez dire, seigneur Uwen, et je me demande si vous n'avez pas raison.

— Attendez, gouverneur ! intervint le chevalier d'Allovale. Ces armes nous appartiennent, à présent : vous nous les avez cédées.

— Les armes, oui, mais pas l'argent qu'il y a dessus, dit Uwen avec un sourire faussement désolé. Au nom du duc de Gard...

— Qu'est ce qui vous donne l'audace de parler en son nom ? lança le chevalier en s'avançant

d'un pas, la main posée sur la poignée de son épée.

Mais au lieu de reculer, Uwen fit lui aussi un pas en avant.

— J'appartiens à la première Compagnie de la maison de Gard. J'ai tous les droits de parler en son nom, surtout quand il s'agit de défendre son trésor. Au nom de Gard...

— Et au nom d'Allovale...

— Halte ! cria le gouverneur en posant la main sur l'épée du chevalier. Attendez un peu. Uwen a raison. Vous avez droit aux armes, mais pas à l'argent, et comme il n'y a aucun moyen de les séparer, surtout depuis que vous avez pris nos forgerons, je dois vous demander de décharger les armes du chariot. Sa Grâce de Gard ne vous a pas autorisés à emporter son argent. Et je ne veux pas non plus que l'on croise le fer à ce sujet. Ou vous ôtez la main de votre épée et vous nous rendez les armes, ou je vous jette tous en prison. J'ai plus d'hommes qu'il n'en faut pour cela.

Le chevalier ouvrit la bouche, mais avant qu'il ait pu dire un mot, Uwen arracha le parchemin des mains du gouverneur.

— Voilà. C'est écrit noir sur blanc. « Les armes fabriquées par Griffin de Killcairn. » Pas un mot au sujet de l'argent du duc.

Laissant le chevalier bredouiller de rage, Uwen se retourna vers les soldats attroupés autour d'eux et leur fit un signe de la main.

— Allons, finissons-en. Remettez les armes là où vous les avez trouvées. Ce sera tout, n'est-ce pas, gouverneur ?

Abasourdi, le gouverneur acquiesça d'un petit hochement de tête.

— Bien ! soupira Uwen.

Il reprit la jarre de soupe et la miche des mains de Molly et s'inclina rapidement.

— Une très bonne soirée à vous, seigneur chevalier. Avant de repartir, je vous conseille de goûter notre soupe. Elle est excellente ; vous n'en trouverez pas de meilleure sur la route.

Sans attendre de réponse, ils tournèrent les talons et se frayèrent un passage à travers la foule. Uwen avançait rapidement en jouant des coudes et Molly se pressait dans son sillage. Quand ils furent enfin sortis de la cour, le chevalier se retourna.

— Maintenant, pouvez-vous m'expliquer ce que je viens de faire ?

— Bien sûr, dit Molly avec une petite moue moqueuse. Mais posons d'abord cette marmite, voulez-vous ?

Avec le même sourire goguenard, Uwen lui fit signe de le précéder.

— Ouvrez la voie, madame.

Molly fut obligée de rire, et ils partirent tous deux vers sa petite cabane dans le verger. Parvenue au sommet de la colline, elle s'arrêta un instant pour respirer le parfum sucré des pommes et écouter le murmure apaisant de la rivière. Puis ils descendirent jusqu'à la cabane. Elle indiqua à son visiteur deux tabourets bas posés de part et d'autre de la fosse tapissée de galets, où brûlait un feu. Prenant la marmite de soupe des mains d'Uwen, elle la posa sur le trépied.

— Asseyez-vous, en attendant que ça chauffe. C'est du bœuf, m'avez-vous dit ?

— Si ce n'est pas du mouton ou du cochon. En tout cas, ce n'est pas du chevreuil ; on n'en trouve plus un seul à des lieues à la ronde.

Il s'assit brusquement sur l'un des tabourets et posa la miche sur ses genoux d'un air distrait.

— Et le gibier d'eau, c'est pareil. Les canards, les cygnes, les hérons et même les mouettes ont disparu.

Il regarda Molly en fronçant les sourcils.

— Si vous voulez mon avis, j'ai l'impression que ces bêtes savent quelque chose de plus que nous.

Molly regarda les reflets du feu vaciller sur le visage du jeune homme et, soudain, elle comprit que son apparence drolatique était en partie due à une fracture de la mâchoire mal remise. Ce jeune homme maigrelet avait survécu à de nombreuses batailles. Et c'était son intelligence et sa vivacité, autant que son habile maniement des armes, qui lui avaient permis de rester en vie, Molly en était sûre.

Il leva vers elle des yeux pâles, presque transparents.

— Je n'ai rien compris à ce qui vient de se passer. Je suis d'accord avec vous, notez : ce gouverneur est un imbécile. Dire qu'il allait permettre à n'importe quel âne muni d'une ordonnance d'emporter l'argent du duc ! Mais que disiez-vous à propos de Samhain ?

Molly prit lentement place sur l'autre tabouret. Elle savait d'instinct que Nessa n'avait rien dit à ses deux compagnons de son voyage dans l'Outremonde. Aussi pesait-elle soigneusement ses mots, inventant un mensonge aussi plausible qu'elle le put.

— Le sylphe qui accompagnait Cadwyr a dit à Nessa que Samhain approche aussi dans l'Outremonde. Il semble que, cette année, l'événement ait lieu presque simultanément dans les deux mondes.

Uwen cligna des yeux puis haussa les épaules.

— Pardonnez-moi, Molly, je ne vous comprends pas.

— Vous comprendrez bien assez tôt, soupira Molly. Vous savez qu'à Samhain, les voiles entre les trois mondes — le nôtre, la Faërie et les Terres d'Été — se déchirent ?

Uwen acquiesça vigoureusement.

— Eh bien, poursuivit Molly, s'il y a une chose sur laquelle tous les contes sont d'accord, c'est que le temps ne s'écoule pas également dans l'Outremonde et en Brynhiver. Les jours et les nuits n'ont pas la même durée. Dans toutes les vieilles histoires, les mortels qui s'aventurent en Faërie et qui parviennent à revenir chez eux s'aperçoivent que de longues années se sont écoulées depuis leur départ, alors qu'ils croyaient n'être partis que depuis quelques jours.

— Donc ?

— Autrement dit, Samhain arrive plus fréquemment ici que dans l'Outremonde. Ici, les années passent plus vite, seigneur chevalier. Mais quand les trois mondes s'alignent, quand toutes les portes et tous les voiles s'ouvrent en même temps...

Elle se pencha par-dessus le feu et lui attrapa le bras.

— Ne voyez-vous pas ? J'ai peur que ce Samhain, nous ne voyions des choses qui dépassent

tout ce que l'on peut imaginer, même dans les pires cauchemars.

— Et donc...

— Donc, le soir de Samhain, il ne fera pas bon se trouver seul sur la route de Gard. Ni autre part, d'ailleurs. Tous ceux qui ont la chance d'être dans ce fort feraient bien de s'y terrer. Et tous ceux qui peuvent trouver un refuge semblable feraient bien de s'y rendre. Et nous avons intérêt à fondre tout l'argent que nous avons sous la main et à en recouvrir toutes les lames de ce fort. Voilà pourquoi je ne voulais pas que les soldats d'Allovale emportent ces armes. Elles sont notre seule chance contre une immense armée de gobelins. Cette année, quand les monstres viendront toquer à la porte, ils la trouveront grande ouverte sur un pays rempli de gros fermiers insouciantes, qui n'ont aucune idée de ce qui les attend.

Pendant un long moment, Uwen la regarda sans rien dire. Puis il se leva soudain et jura amèrement. A la lueur du crépuscule, son ombre mince et longue se découpait sur l'herbe. Une brise froide soufflait du lac et des nuages noirs se massaient à l'ouest.

— Mais Kian compte sur moi pour amener la fille jusqu'à Gard. Il a peur que le duc refuse de l'écouter, s'il n'a pas de témoins. Combien de temps faudra-t-il attendre avant que Nessa puisse partir ?

— Deux semaines, au moins, répliqua fermement Molly.

— Deux semaines, plus trois ou quatre jours de voyage avant d'atteindre Gard... Eh bien ! soupira-t-il, écartant les mains d'un geste fataliste. Je ferai mon devoir, c'est tout. On ne peut pas laisser les gens de Killcarrick sans défense. Le gouverneur est bien intentionné, mais sa tête est aussi pleine de graisse que son ventre. Je suppose qu'il faudra que je m'occupe moi-même de renforcer les remparts. Nous devons nous préparer au pire. Kian dira ce qu'il voudra ; je sais, moi, ce que mes yeux ont vu. Toutes les bêtes à sang chaud ont fui le pays.

Uwen poussa un soupir plus profond encore et se tourna vers Molly. Mais quoi qu'il ait eu l'intention de dire, ses paroles furent noyées dans les cris des enfants. Ils revenaient de la rivière en courant, se bousculant pour être le premier à annoncer la nouvelle. Un mort aux longs cheveux noirs et aux oreilles pointues s'était échoué sur le rivage.

— Griffin...

En entendant la voix d'Engus, l'apprenti se blottit sous la paille de l'abri de fortune qui leur servait de dortoir.

— Réveille-toi. C'est l'heure de manger.

Pour seule réponse, Griffin poussa un gémissement. La veille, on ne leur avait accordé le repos que bien après minuit, et à présent, l'aube n'était qu'une mince écharpe de lumière dans le ciel. Il le sentait dans ses os, dans ses yeux larmoyants.

— Griffin !

Engus lui décocha une petite gifle, comme celles que son père lui donnait autrefois quand il rechignait à se lever.

— C'est l'heure du petit déjeuner. Il faut que tu prennes des forces.

S'il y avait une chose dont ils ne pouvaient se plaindre, c'étaient les repas. On les forçait à travailler jusqu'à l'épuisement, mais on les nourrissait bien : des œufs et du bacon, une épaisse bouillie d'avoine et d'orge, et une étrange boisson fortifiante qui décuplait leur énergie, leur permettant de travailler plus longtemps que Griffin ne l'eût cru possible. Mais quand les effets de la potion s'estompaient, c'était un effondrement général du corps et de l'esprit, plus douloureux à chaque jour qui passait.

Encore abruti, Griffin se redressa sur un coude et chercha ses bottes, avant de s'apercevoir qu'il les portait encore aux pieds. Il se mit debout en bâillant, pour recevoir aussitôt une deuxième gifle d'Engus, puis le contenu d'un seau d'eau froide. Haletant, il repoussa ses cheveux trempés derrière ses oreilles. Il entendit les gardes — ainsi les appelait-il en lui-même, car cet endroit avait tout d'une prison — qui aboyaient leurs ordres aux hommes endormis.

— Debout là-dedans ! Encore un jour à tirer avant de vous reposer. Allez, en rang ! Il y a du travail pour votre clan et pour le duc.

Les voix sonores se rapprochaient. Griffin se secoua et se rangea dans la queue derrière Engus. Dans l'aube grise, d'immenses torches flamboyaient, éclairant la procession de chariots qui sortaient lentement du camp, chargés d'armes en argent. Griffin observa le convoi, perplexe. Pourquoi accumulait-on toutes ces armes ? Si l'on craignait un assaut massif de gobelins, pourquoi n'envoyait-on pas des messagers à travers le pays pour prévenir la population ? Se préparait-on plutôt à une invasion ?

Depuis son arrivée ici, il tournait et retournait ces mêmes questions dans sa tête pour éviter de s'attarder sur Nessa. A présent, il poussa un long soupir et écarta toute pensée d'elle. Il avait rapidement compris que personne, parmi les autres forgerons et apprentis, ne compatirait à sa peine. Tous avaient laissé derrière eux une femme ou une amoureuse. Mieux valait donc se concentrer sur le travail — et se demander à quoi il rimait. Ils avaient fondu d'immenses tas d'argent dans des chaudrons géants, avant d'y tremper des épées, des lances, des boucliers, des cottes de mailles, des jambières et des brassards. Tout cela avait été chargé dans ces chariots qui partaient on ne savait où.

— Où emportent-ils toutes ces armes ? demanda Griffin à Engus, moins pour obtenir une réponse que pour lui prouver qu'il était bien réveillé.

— Vers le sud. Ardagh se trouve dans cette direction ; sans doute qu'on nous a dit la vérité. Ils préparent un piège. Quant à en savoir plus...

— Pourquoi ont-ils besoin d'armes argentées ? s'enquit l'un des apprentis de Killcarrick, un garçon brun du nom de Gareth, qui avait quelques années de moins que Griffin.

Griffin laissa errer son regard sur la file de chariots qui s'éloignait lentement derrière les collines, dans la lumière du matin.

— Samhain approche. Ce n'est pas une mauvaise idée, en fait.

Si tu avais vu ce que j'ai vu, tu comprendrais, ajouta-t-il à part lui. Mais il ne voulait pas évoquer les horreurs de Killcairn. De toute façon, Gareth continuait à bavarder distraitement, comme s'il n'avait rien entendu.

— Savez-vous ce qu'ils vont nous faire forger aujourd'hui ? demanda-t-il à Engus.

— Veux-tu dire qu'on ne va plus se contenter de tremper des armes dans de l'argent ? marmonna Engus en haussant les épaules.

— Exactement, répliqua Gareth.

Il se passa la langue sur les lèvres et jeta un regard nerveux autour de lui.

— J'ai surpris une conversation entre les gardes, en allant aux latrines. Ils ont dit que nous devions commencer dès aujourd'hui à forger des chaînes.

— Des chaînes ?

— Oui, et des menottes aussi. Ils en veulent beaucoup, et tout de suite. Et le plus fort, c'est qu'ils veulent un alliage de fer et d'argent.

— Encore de l'argent ? Cadwyr compte attaquer le roi des gobelins lui-même, ou quoi ?

— Je ne sais pas. Veux-tu que j'y retourne pour essayer d'en savoir plus ?

La file pénétrait dans le halo de lumière projeté par les torches. Griffin jeta un coup d'œil à l'autre apprenti : son visage était pâle, ses yeux exorbités et vitreux. Il avait atteint ce stade frénétique qui succède à l'épuisement. Tout autour d'eux, des hommes fourbus traînaient les pieds, affaissés sur eux-mêmes. Tous étaient las, même les plus forts : ils travaillaient jour et nuit depuis quatre jours d'affilée, aiguillonnés par cette potion étrange et sucrée. Il s'agissait de prendre garde à ne pas trop en boire, se dit Griffin. Sa tête et ses membres étaient lourds comme du plomb. Il approchait des limites de son endurance. Un vertige le prit : il ferma les yeux et se concentra sur la voix d'Engus.

— Non, non, mon garçon, surtout pas. Des fers et des chaînes, dis-tu. Eh bien ! Nous saurons bien assez tôt de quoi il retourne, je suppose. En attendant, il faut tenir le coup. Comment vous sentez-vous, tous les deux ?

Comme s'il avait lu dans les pensées de Griffin, Engus posa un regard inquiet sur ses apprentis.

— Ça ira, maître Engus, répondit Griffin, tandis que Gareth hochait docilement la tête de haut en bas.

— Vous êtes de bons petits gars. Nous allons finir ce sale boulot et rentrer chez nous. La chérie de Griffin l'attend, n'est-ce pas, jeune homme ?

Engus lui fit un clin d'œil.

— Quant à toi, Gareth, tu restes près de moi, compris ? Ta mère est capable de revenir des Terres d'Été pour m'étriper, si elle apprend que tu traînes avec ces vauriens de soldats.

Mais le sourire de Griffin s'effaça et la réponse de Gareth fut subitement abrégée, quand l'homme qui attendait devant eux se retourna pour leur parler.

— Vous vous mettez le doigt dans l'œil, les amis. Nous n'allons pas rentrer chez nous de sitôt. Quand nous aurons fini ici, on nous enverra à Allovale. N'avez-vous pas entendu les rumeurs ? On va nous faire marcher vers les montagnes et franchir deux rivières, jusqu'aux mines d'argent.

Ses yeux sombres croisèrent successivement ceux d'Engus, de Gareth, puis de Griffin.

— Je n'aime pas annoncer les mauvaises nouvelles, les amis, mais ce travail n'est que le premier que le duc a prévu pour nous.

— Mais Gard ne le permettra jamais ! dit Gareth d'une voix fluette.

— C'est vrai, approuva Engus. Le duc de Gard est un homme juste. Il ne nous demandera pas plus que notre dû.

— Vous ne comprenez pas. Les ordres de Gard ne valent pas sur les terres d'Allovale. Et comme par hasard, c'est là que nous nous trouvons en ce moment. D'Allovale a tout prévu. Que nous le voulions ou non, nous serons forcés de lui obéir.

Il marqua une pause pour que ses paroles fassent leur effet.

— Si vous ne me croyez pas, reprit-il, c'est que vous connaissez mal Cadwyr.

Griffin réfléchit aux implications de cette remarque. Un garde aboya un ordre, et toute la queue avança de quelques pas. Il était douloureux de réfléchir : son cerveau était aussi mou et épais que le bol de bouillie d'avoine qu'on lui mettait dans une main. Dans l'autre, on fit claquer une cuillère. Griffin avança d'un pas, et trois œufs durs, encore dans leur coquille, tombèrent au milieu de sa bouillie.

— Merci, marmonna-t-il machinalement.

D'un bout à l'autre de la queue, la rumeur courait et la grogne s'installait. Griffin suivit Engus jusqu'à un coin de table où l'on distribuait des verres d'un liquide semblable à du lait mousseux, mais au parfum plus sucré. Griffin mit le nez dans son verre et inspira profondément : l'odeur de métal brûlé et de linge mouillé de sueur s'estompa, remplacé par le parfum des prés en fleurs. Tout autour de lui, les hommes dévoraient leur petit déjeuner en silence, arrachant les coquilles des œufs, avalant leur bouillie à grandes bouchées. Quoi qu'il y eût dans cette potion, elle leur donnait la force de faire leur travail. Mais que faisaient-ils, exactement ? Pourquoi les envoyer dans les mines d'argent ? Et à quoi serviraient les chaînes et les fers ?

Le jeune Gareth se pencha vers lui. La potion avait laissé une moustache blanche sur sa lèvre supérieure.

— Tu crois que c'est vrai, ce qu'on dit...

— Mangez votre repas, et fermez vos clapets !

Le garde abattit le bout de sa lance sur la table, entre les deux apprentis.

Engus leva les deux mains en signe de paix, puis fit un geste en direction de Gareth.

— Mange, mon gars. Ne discute pas.

Il se tourna vers le garde.

— Ce n'est qu'un garçon, vous le voyez bien. Il est juste un peu curieux.

— La curiosité est un vilain défaut, marmonna le garde en abaissant sa pique.

Il s'éloigna d'un pas digne, laissant Griffin manger sa bouillie en silence. Il se demandait si, en fin de compte, les fers et les chaînes ne leur étaient pas destinés.

— Je n'y crois pas une seconde, à cette histoire d'échange ; je suis certain que c'est un piège, dit Renvahr en croisant les bras. Pourquoi Gard se déciderait-il subitement à récupérer ses prisonniers ?



Installée dans un fauteuil à l'autre bout de la pièce, Merle, qui caressait les oreilles couleur caramel de son petit chien de salon, fit un léger hochement d'approbation. Près de la table, le seigneur Wellis d'Uisna, commandant en chef des forces royales, examinait la grande carte de Brynhiver sous son verre protecteur.

— Sans doute a-t-il reçu moins de soutien de ses compatriotes qu'il ne l'escomptait. Le duché de Gard est vaste, mais pour lever une armée capable de se mesurer à vous, seigneur Renvahr, il a été obligé de faire appel aux autres clans.

Wellis marqua une pause et s'inclina tour à tour devant Merle et Renvahr.

— Le retour des prisonniers a pu être exigé par certains chefs guerriers, comme condition préalable à leur engagement aux côtés de Gard.

Merle sourit. La plupart des seigneurs de l'Uisna avaient des liens de sang ou de mariage avec la Hombrie, ce qui les rendait très agréables. Sur ses genoux, son chien poussa un profond soupir et détendit ses membres minuscules. Par terre, devant la cheminée, Hoell, assis en tailleur, s'amusait avec ses cartes de divination. Il les scrutait attentivement, une par une ; cela donnait des frissons à Merle, sans qu'elle pût vraiment dire pourquoi. Aussi se tourna-t-elle de nouveau vers les deux autres.

— Vous êtes absolument certain, Wellis, qu'ils n'essaient pas de nous jouer un sale tour ? demanda Renvahr.

— Au début, j'étais de votre avis, seigneur Protecteur. Mais les éclaireurs sont formels : aucune armée capable de menacer cette forteresse ne marche vers nous. Il est vrai que quelques forces éparpillées se sont retranchées dans les hautes terres autour d'Ardagh. Mais rien n'indique, pour l'instant, que Donnor ait réussi à rallier les autres clans. Ses alliés sont connus pour leurs querelles incessantes. Les convaincre de se mettre d'accord n'est pas une mince affaire. Seul Pentland a envoyé des troupes vers Gard, mais elles sont trop loin de nous pour représenter un quelconque danger.

— Alors pourquoi, à votre avis, Gard n'a-t-il pas demandé qu'on relâche le fils de Pentland ? Avez-vous jeté un œil à la liste des prisonniers réclamés ? Si Pentland est le grand allié de Gard, pourquoi ne lui rend-il pas son fils ?

Un long silence s'ensuivit, pendant lequel on entendit les rafales de pluie fouetter les vitres. Le premier orage de l'automne avait enfin éclaté. Aux pieds de la reine, Hoell contemplait, fasciné, les flammes qui dansaient dans la cheminée, sans soupçonner que le destin de son royaume se décidait à trois pas de lui.

— Seigneur Protecteur, je ne connais pas la réponse à cette question. Comme vous le savez, le jeune seigneur de Pentland n'est pas détenu à Ardagh. Cela a peut-être joué dans leur décision. Quoi qu'il en soit, aucun ennemi n'a jamais percé les murs de notre forteresse. Je n'ai pas l'intention de déployer le gros de notre armée. Je posterai de petites unités dans les collines. A l'heure qu'il est, Gard ne peut en aucun cas rassembler des forces suffisantes pour nous attaquer.

— Et d'Allovale ? N'a-t-il pas quadrillé les hautes terres qui nous entourent ?

— « Quadrillé » n'est pas le mot, seigneur Renvahr. Je dirais, plutôt, « saupoudré » quelques escadrons par-ci par-là. Deux ou trois cents cavaliers, tout au plus. Rien à craindre de ce côté.

Merle repoussa brusquement son chien de ses genoux et se leva en époussetant ses jupes.

— Je dis que nous n'avons rien à perdre de cette rencontre. Peut-être pourrons-nous même mettre un point final à cette horrible affaire.

Renvahr eut un sourire étranglé, comme celui d'un homme dont le justaucorps est trop serré.

— Avec tout le respect que je vous dois, Votre Majesté, permettez-moi de vous rappeler que je suis le Protecteur de ce royaume. Et je vous saurais gré de nous donner votre avis uniquement dans le cas où nous le demanderions.

Si les regards pouvaient tuer, Renvahr eût déjà été en phase de décomposition avancée. Merle éprouvait une forte envie de lui tourner le dos et d'aller boudier sur sa banquette près de la fenêtre, mais elle se maîtrisa. Ramassant la pochette de velours vert qui contenait son propre jeu de cartes, elle laissa les hommes à leur conversation et regarda l'orage au-dehors. Poussés par un vent violent, les nuages noirs couraient dans le ciel et la pluie tambourinait contre les vitres. L'hiver arrivait, l'enfant grandissait. Elle battait distraitemment les cartes quand, soudain, l'une d'elles sembla sauter du jeu. La carte rebondit contre sa poitrine et alla s'échouer sur le parquet, face contre terre. Merle eut un petit hoquet de surprise. Lorsqu'une carte sautait spontanément du jeu, cela signifiait généralement qu'elle avait une signification toute particulière.

Elle se pencha pour la retourner et, en la découvrant, fronça les sourcils. Le Neuf de Terre. Une femme élégamment vêtue se promenait dans un jardin verdoyant, un aigle perché sur son bras. Les yeux de l'oiseau semblaient chercher ceux de Merle. Elle reposa le reste des cartes et étudia attentivement l'image. Chaque fois que son regard se posait sur l'aigle, un léger tressaillement la parcourait. Que signifiait-il ? La vision à long terme, le tableau d'ensemble. C'était cela. Soudain, ce fut comme si l'oiseau lui parlait directement. Une lecture immédiate des cartes, comprit Merle, livrerait des informations cruciales.

Les mains tremblantes, elle distribua rapidement quatre cartes, représentant la situation présente. Le Sept d'Air, la Tour, le Cinq d'Eau, le Deux d'Air. Elles symbolisaient respectivement la duperie, le bouleversement, le regret et la décision. Merle se mordit la lèvre, tentant de déchiffrer un message cohérent. Perplexe, elle tira deux cartes de plus, représentant les forces adverses. Une Reine de Feu inversée, l'Homme Solitaire. Frustrée, elle se massa les yeux, espérant que sa vision intérieure s'éclaircirait. Mais le message continuait à lui échapper. La Reine inversée suggérait une faiblesse en elle-même. L'Homme Solitaire, une période de réflexion intense, de retour sur soi. Elle se recula, jugeant l'ensemble des cartes. Si seulement elle pouvait consulter un des oracles de son père !

Suis ton intuition, dit une voix en elle. C'était ce que lui avait conseillé l'un de ses premiers maîtres en divination. Elle inspira profondément, se demandant à quelle période de temps correspondaient les cartes. Se rapportaient-elles à l'avenir, ou bien à l'ensemble de la situation depuis son point de départ ?

L'aigle représentait la vision d'ensemble, se rappela-t-elle. Donc, l'oracle concernait sans doute le déroulement de la rébellion depuis son début. Les cartes d'opposition paraissaient indiquer qu'elle devrait entrer dans une phase de profonde réflexion avant d'aboutir à une décision. A moins que la décision n'ait déjà été prise... Elle distribua deux cartes supplémentaires, celles du soutien.

Le Huit d'Eau et le Trois de Feu. Ce dernier était habituellement de bon augure : au bord d'un fleuve, une figure solitaire regardait des navires approcher. Ou partir en l'abandonnant, chuchota une voix familière en elle. C'était celle de son maître en divination ; Merle en fut glacée. Mais c'est impossible, protesta-t-elle. Toutes les autres consultations ont indiqué un succès fulgurant. Le Huit, cependant, était de plus mauvais augure. Elle hésita un instant en entendant Renvahr se ranger à l'avis du commandant de l'armée. Sur la carte, une figure vêtue d'une cape laissait derrière elle huit vases incrustés de pierres précieuses, pour s'éloigner vers des terres désertes et inconnues. Eternelle question : les vases étaient-ils vides ou pleins ? Et s'ils étaient pleins, que contenaient-ils ? Du sang, répliqua aussitôt sa voix intérieure. Ignorant ces chuchotements, elle abattit une dernière carte, et en eut le souffle coupé.

Devant elle s'étalait le visage pâle et souriant de la Mort. Ne t'y méprends pas. La Mort ne signifie jamais la mort. C'est la transformation, le changement. Le passage irrévocable d'un état à un autre. Quand Wellis s'inclina pour prendre congé, Merle lui adressa un sourire satisfait et caressa le petit renflement de son ventre, sous le nombril. Il lui sembla alors que l'enfant s'ébattait dans son ventre comme les papillons qui ornaient la robe noire de la Mort. Mais c'était sûrement son imagination. Il ne pouvait y avoir de présage plus encourageant. Comme la porte se fermait derrière Wellis, Hoell se tourna vers elle, l'air perplexe.

— Les soldats s'en vont ? s'enquit-il.

— Oui, Votre Majesté, s'interposa Renvahr avec un sourire mauvais. Vos soldats partent défendre votre trône, pour ce qu'il vaut encore.

Mais Hoell fixait attentivement la carte qu'il tenait à la main, le front plissé par une inquiétude peu caractéristique.

— Qu'y a-t-il, Votre Majesté ? demanda Merle.

Pour toute réponse, il lui tendit la même carte qu'elle avait tirée quelques minutes auparavant. La Mort.

— Pas belle, gémit-il.

Merle eut soudain peur.

— Annule les négociations, Renvahr. Je ne crois pas que ce soit une bonne idée.

Poussant un juron étouffé, Renvahr partit comme un ouragan vers la porte. Sur le seuil, il se retourna.

— Les décisions militaires ne se prennent pas en fonction des cartes, petite sœur. Depuis des semaines, je te répète que cette entreprise est absurde, mais tu t'es arrangée pour que Père en entende parler, n'est-ce pas ?

Elle ouvrit la bouche pour protester, mais il ne lui laissa pas dire un mot.

— A présent, j'ai reçu un message de notre cher père en personne, m'ordonnant de mettre terme à cette rébellion le plus rapidement possible, par tous les moyens à ma disposition. Et puisque le chef de nos armées m'assure qu'il n'y a pas l'ombre d'un piège là-dessous, je n'ai d'autre choix que d'entamer des pourparlers.

Il pivota sur ses talons et s'éloigna à grands pas, laissant Merle et Hoell se dévisager avec consternation.

Les pansements, les draps et les serviettes étaient soigneusement pliés dans les paniers et les bougies s'étaient presque consumées, quand un coup résonna à la porte. Cecily sursauta ; Eofe se leva d'un bond.

— Qui peut frapper à cette heure ?

— Nous allons tout de suite le savoir, madame.

En trois grandes enjambées, la femme de chambre traversa la pièce et ouvrit la porte d'un geste brusque, pour se trouver nez à nez avec Donnor. Il était en tenue de cavalier : Cecily devina aussitôt qu'il comptait dormir habillé, afin de se mettre en selle dès le lever du soleil.

Elle se redressa en chancelant. Cela faisait très longtemps que Donnor ne lui avait plus rendu visite dans ses appartements, surtout après la nuit tombée.

— Monsieur le duc ? Y a-t-il quelque chose qui ne va pas ? s'enquit Eofe.

Par-dessus son épaule, elle lança un coup d'œil interrogateur à Cecily ; celle-ci lui répondit par un signe de la main.

— Entrez... je vous en prie, balbutia Eofe.

— Je...

Donnor s'éclaircit la gorge.

— J'aurais aimé... madame... vous dire quelques mots en privé, si possible.

Cecily acquiesça, intriguée.

— Bien entendu, monsieur. Eofe, pouvez-vous nous laisser un instant ?

Avec une petite révérence, la femme de chambre s'éclipsa et referma la porte derrière elle. Cecily se demanda à quelle distance du trou de la serrure s'était postée la vieille femme.

Donnor restait planté devant la porte. Cecily eut pitié de lui, tant il semblait mal à l'aise. Était-ce là l'occasion qu'elle attendait de lui faire entendre raison à propos de Cadwyr ? Mais le duc la devança.

— Je... je voulais vous dire que j'ai compris la raison de votre visite, tout à l'heure. Je sais que vous n'étiez motivée que par votre inquiétude à mon égard. Je pars à l'aube, madame. Je ne souhaite pas vous quitter en mauvais termes.

— Qu'allez-vous faire là-bas, Donnor ?

Il faillit répondre quelque chose, puis se ravisa.

— Je suis désolé, Cecily, mais je ne peux pas vous le dire. Il vaut mieux que vous n'en sachiez rien. A mon retour, je vous expliquerai tout, je vous le promets. Pour l'instant, je dois vous demander de me faire confiance.

Et si vous ne revenez pas ? La question lui brûlait les lèvres, mais Donnor ne lui laissa aucune chance de la poser. Il lui tendit maladroitement la main.

— Je...

De nouveau, il marqua une pause hésitante et douloureuse.

— J'espère...

Il prit un air si malheureux que Cecily l'encouragea à continuer.

— Qu'espérez-vous ?

— J'espère qu'à mon retour, nous pourrons commencer une nouvelle vie, Cecily. Les choses seront extrêmement... différentes... de ce qu'elles sont à présent, et je vous promets de tout vous expliquer. Faites-moi confiance. Tout va changer, à partir de maintenant.

Parce que vous partez au-devant de votre mort, et que Cadwyr vous ouvre la voie ! voulut-elle hurler. Qu'il fût aussi entêté, aussi aveugle, la mettait hors d'elle. Mais elle s'obligea à parler posément.

— Etes-vous certain de prendre la bonne décision, Donnor ? Après tout, il n'en va pas seulement de votre avenir. Je dois m'assurer que les hommes qui marchent à vos côtés ne verseront pas leur sang en vain.

Donnor redressa brusquement la tête, comme si elle l'avait giflé. Son regard se durcit et elle comprit qu'elle n'aurait pas dû prononcer ces mots.

— N'ayez crainte, madame, je n'ai appelé personne de vos clans à mes côtés. Vous pouvez dormir tranquille, cette nuit et les suivantes : le sang de votre maison ne sera pas versé.

— Vous m'avez mal comprise, Donnor.

Cecily secoua la tête, soudain envahie par une grande tristesse. Les problèmes entre eux, comprit-elle, avaient commencé bien avant Beltane.

— Ne nous disputons pas, Donnor. Vous êtes venu à moi en ami, ce soir ; partez en paix, et que la Déesse vous garde.

— N'avez-vous rien de mieux à me dire, Cecily ?

Une vague d'émotions complexes la submergea, sa vision se brouilla et sa gorge se serra. Au moment où le duc se retournait pour partir, elle retrouva enfin sa voix. Se précipitant derrière lui, elle saisit sa vieille main tachetée et la pressa contre sa joue.

— Au nom de nos enfants morts, je vous supplie, seigneur, de m'écouter.

Il la dévisageait comme si elle avait perdu la raison, mais Cecily n'y prêta aucune attention. Elle devait à tout prix lui dire ce qu'elle avait sur le cœur.

— J'ai un très mauvais pressentiment, Donnor. Je ne fais pas confiance à Cadwyr. Je crois qu'il vous mène tout droit dans un piège. Pourquoi n'attendez-vous pas au moins le retour de votre Compagnie ?

— Je n'ai pas le choix, murmura-t-il en la fixant du regard. Je ne peux rien vous dire de plus.

Pendant un instant, elle crut qu'il allait ajouter quelque chose, mais il ne fit que se pencher vers elle et déposer un baiser sur sa joue.

— Votre sollicitude me touche, ma chère. Reposez-vous, maintenant. A votre réveil, je serai parti.

Il refusait d'entendre ce qu'elle voulait lui dire. Il n'y avait rien à faire. Cecily regarda la porte se refermer avec un petit claquement définitif, en espérant que ce ne serait pas la dernière fois

qu'elle voyait son mari vivant.

Cadwyr n'eut pas besoin de lever la tête pour savoir que Finuviel était arrivé. Les bougies se mirent à brûler plus vivement et à crachoter ; au centre du feu, une bûche éclata, éparpillant une pluie d'étincelles scintillantes. Un souffle d'air frôla sa joue, portant à ses narines le parfum de l'eau courante. Les ombres s'épaissirent et les murs semblèrent enfler, grossir, comme si les pierres elles-mêmes se dilataient. La pièce rétrécissait à vue d'œil. Se recalant dans son fauteuil tapissé de fourrure, Cadwyr sentit son pouls s'accélérer et ses mains se couvrir d'une légère moiteur.

— Tout est prêt ? demanda-t-il.

Finuviel se tenait sur le seuil, grand, silencieux, droit comme une lance. Ses vêtements noirs se fondaient si parfaitement dans la pénombre que son visage, illuminé par une radiance intérieure, paraissait flotter dans l'air. Avec un sourire étrange, il fit tomber sa capuche, laissant échapper des boucles sombres qui s'éparpillèrent sur ses épaules, brillantes comme les plumes d'un corbeau. Il ôta ses gants : ses mains pâles et gracieuses se mirent à luire dans la lumière vacillante. Puis il s'inclina.

— En effet, seigneur duc. L'armée n'attend que mon signal.

Il dégrafa sa cape, la jeta sur la table, puis se tourna vers Cadwyr avec le même sourire impénétrable.

— Et si nous buvions, mon cher, au succès de notre entreprise ?

Envoûté par les gestes de Finuviel et par les sonorités mélodieuses de sa voix, Cadwyr revint à la réalité avec un petit sursaut, effrayé de s'être ainsi abandonné à la rêverie. Il s'éclaircit la gorge et dévisagea son interlocuteur. Les joues de Finuviel étaient roses, ses yeux étincelaient. Il le fixait avec une intensité que le duc fut incapable d'interpréter. Pour masquer sa confusion, Cadwyr désigna la table d'un geste de la tête.

— Il y a du vin dans ce flacon. Mais si vous préférez, je peux faire apporter de l'hydromel.

Finuviel balaya sa proposition d'un geste.

— Pardonnez-moi, mon ami, je ne puis boire cette chose que les mortels appellent vin. D'ailleurs, une grande entreprise comme la nôtre mérite quelque chose de spécial. Buvons du vin de Faërie. Nous utiliserons ces verres de fabrication mortelle.

Il tira de sous son pourpoint une petite flasque dorée et la leva vers Cadwyr. Dans la lumière rougeoyante, elle semblait brûler d'un feu intérieur.

Cadwyr inspira vivement. Le vin des sylphes était l'alcool le plus puissant de tous les mondes. On disait qu'un seul verre suffisait à réduire le plus vaillant des hommes à l'état d'ivresse absolue. Il sourit faiblement, pour une fois pris au dépourvu. Il faisait de plus en plus chaud. Des gouttelettes de sueur se formaient sur sa nuque.

— Nous partons au point du jour, mon prince. Il ne conviendrait pas de se livrer à des plaisirs démesurés ce soir, ne trouvez-vous pas ?

Finuviel jeta un coup d'œil à la flasque, puis à Cadwyr.

— Juste un petit verre. Pour trinquer. Nous le méritons.

Leurs yeux se croisèrent et Cadwyr rougit. Un frisson d'excitation parcourut son corps en réponse à l'invitation franche qu'il lisait dans le regard du sylphe.

Des années d'autodiscipline lui permirent de ne pas trembler en se levant. Il avait soudain l'impression d'être coincé entre la table, le fauteuil et le feu. Finuviel lui barrait la sortie — mais cela n'avait aucune importance, bien entendu. Pourquoi se sentait-il piégé ? C'était lui qui détenait la Résille, cet objet dont Finuviel avait absolument besoin pour s'emparer du trône de la Faërie. Elle était rangée dans une bourse en cuir pendue à un lacet autour de son cou : il la sentait nichée contre son cœur. Finuviel n'était pas en position de force. Cette pensée le calma. Il hocha silencieusement la tête, tandis que le sylphe prenait les deux verres et débouchait la flasque.

Le parfum sombre et mauve s'épanouit dans l'air, tel celui d'une fleur exotique. Malgré lui, Cadwyr huma cette odeur enivrante, et il lui sembla avoir déjà bu un plein flacon de vin. Regardant Finuviel droit dans les yeux, il accepta le verre qu'il lui tendait et le leva vers lui.

— A la victoire.

Finuviel inclina doucement la tête et leva son verre. Entre ses doigts fuselés, le pied du verre paraissait étonnamment épais et grossier. Le sylphe approcha le bord de son verre de celui de Cadwyr et le frôla d'un geste tellement suggestif qu'un frisson de désir parcourut son compagnon.

— A la victoire, répéta Finuviel, d'un ton qui répondait à celui de Cadwyr comme une phrase musicale répond à la précédente.

Cadwyr tenta de refouler l'attraction puissante qu'il éprouvait. Chaque fois qu'il se trouvait en présence de Finuviel, il ressentait les effets du charme sylphe ; mais cette fois-ci, c'était entièrement différent. Son désir était si fort qu'il n'était plus certain de vouloir le maîtriser. Les effluves qui montaient du liquide rouge foncé le taquinaient, l'enflammaient comme les avances d'une femme légère, lui suggérant de céder à ses sens, de renoncer à tout contrôle, de s'abandonner à l'exaltation du sylphe.

Baissant les yeux, il vit sa main trembler. Il voulait prendre une gorgée de ce vin dans sa bouche, goûter ce délicieux picotement que promettait son parfum étrange. Au prix d'un immense effort, il se retint de rejeter sa tête en arrière, de boire d'une seule lampée et de lécher le fond du verre pour en recueillir les dernières gouttes. Il imaginait déjà la caresse froide du récipient contre sa langue. Malgré lui, il se lécha les babines. D'un coup, il leva les yeux : Finuviel l'observait attentivement.

Après avoir pris une grande bouffée d'air pour se calmer, il huma de nouveau le vin. L'alcool monta en spirale dans sa tête, emmêlant ses pensées comme de longs écheveaux de soie rouge et mauve. Il porta enfin le verre à ses lèvres et y trempa le bout de la langue.

Sa bouche se remplit aussitôt d'une saveur explosive, qui réduisait tous les vins qu'il avait jamais goûtés, même les meilleurs crus aquiléens, à du vinaigre. On distinguait chacune des composantes qui, réunies, formaient un bouquet incroyablement complexe : raisin mûr, soleil brûlant, terre âcre, pluie battante.

Au moment de prendre une deuxième gorgée, il remarqua que la bouche de Finuviel était écarlate, ses lèvres gonflées, brillantes, mouillées de vin. Soudain, Cadwyr sut précisément

comment il voulait goûter le vin de Faërie : sur les lèvres du sylphe.

Il se recula, pantelant. Finuviel continuait à fixer sur lui ses yeux scintillants et profonds. Des yeux comme des émeraudes, comme la mousse verte arrosée de soleil qui couvrait le tapis de la forêt. Les yeux d'un cerf entraperçu derrière les arbres, à la chasse. C'était exactement cela. Finuviel lui faisait penser à un cerf. Alors, sous le regard ébahi de Cadwyr, le sylphe sembla se transformer. Son visage anguleux s'allongea, sa poitrine et ses épaules plates se soulevèrent et s'arrondirent, jusqu'à ce que se tienne devant lui une créature étrange, mi-homme, mi-cerf. Un être puissant, vigoureux, et terriblement viril. Ses vêtements semblaient tout à fait superflus, et ceux de Cadwyr aussi. Il avait envie de les arracher pour sentir le corps satiné de Finuviel contre sa peau rugueuse de mortel.

Il saisit son verre et avala une grande gorgée de vin. Sa main tremblait comme s'il avait passé la nuit à boire. La pièce commençait à tourner lentement autour de lui. Son cœur enflait dans sa poitrine et battait comme un tambour rythmant les coups de rame des galériens.

Finuviel renversa la tête et but une nouvelle gorgée. Les muscles de son cou saillirent tandis que le vin descendait dans sa gorge.

« Je ne serai pas l'esclave d'un sylphe », se dit Cadwyr. Il enjamba soudain l'espace qui les séparait et se jeta sur Finuviel comme un loup sur sa proie. Le sylphe, toutefois, fut plus rapide : il l'attrapa et l'attira à lui, plaquant leurs corps élancés l'un contre l'autre. Les narines de Finuviel frémissaient comme celles d'un étalon, mais sa voix, calme et ferme, déchira l'atmosphère torride comme une lame.

— Es-tu sûr de ce que tu veux, mortel ?

Cadwyr hésita un instant, fasciné par les traces brillantes de vin sur la bouche mouvante de Finuviel. La peau du sylphe lui paraissait douce et dorée comme du miel ; soudain, Cadwyr eut envie de goûter à cela, aussi. Sans répondre à la question, il colla sa bouche sur la sienne, décrivant du bout de la langue des spirales lentes et appuyées, jusqu'à ce que le sylphe, haletant, entrouvre les lèvres et laisse retomber sa tête contre l'épaule de Cadwyr. Ses boucles noires et soyeuses vinrent caresser la joue de l'homme.

Cadwyr eut un petit rire de gorge, puis il approfondit son baiser, s'abreuvant à cette bouche douce et sucrée comme un nourrisson, comme un homme qui meurt de soif. Les genoux du sylphe se dérobaient, et il s'effondra dans les bras de Cadwyr en gémissant.

Il était tard dans la nuit — si tard qu'il était presque tôt, aurait dit Dougal — quand Nessa s'éveilla, tirée du sommeil par un besoin impérieux. Ouvrant les yeux, elle resta un instant à contempler dans la pénombre l'entrelacs de branches et de roseaux au-dessus de sa tête. La nuit était très calme. Non loin de là, on percevait la respiration lente de Molly, ponctuée de ronflements sonores.

« Uwen », pensa-t-elle. Tout à l'heure, quand elle s'était réveillée pour manger, il était déjà là.

Avec un petit bâillement, elle se redressa dans le lit et constata qu'elle était seule dans la cabane. Ecartant les tentures qui faisaient office de murs, elle vit Molly et Uwen qui dormaient sur des paillasses, sous le ciel étoilé, de part et d'autre du feu. La nuit était fraîche, mais il faisait bon,



dans la cabane. Elle fouilla sous le lit à la recherche du pot de chambre. En s'accroupissant, elle poussa un soupir de soulagement et, levant les yeux, aperçut par une fente entre les tentures un objet sombre qui pendait d'une branche. De l'endroit où elle était, elle ne pouvait l'identifier. Elle couvrit le pot de chambre, le repoussa sous le lit puis se mit lentement debout. Sa tête tournait, mais elle persévéra, avançant d'abord à quatre pattes en se tenant au tabouret, puis s'agrippant à une branche basse. Enfin, elle se redressa autant que le permettait le toit bas de l'abri.

Elle écarta le cuir grossier qui servait de porte et regarda au-dehors. Au bout d'une branche, se détachant contre le ciel gris sombre qui précède l'aube, pendait quelque chose qui ressemblait fort à une botte. Elle s'approcha en titubant, sans lâcher sa branche de la main, les yeux plissés, incrédule. Si elle ne rêvait pas, cette chose accrochée au-dessus de sa tête, juste hors de sa portée, était l'une de ses bottes de travail.

On avait aperçu Kian sur la route du fleuve : la nouvelle parvint à Cecily dans l'herboristerie où elle travaillait, en compagnie de Mag et d'une demi-douzaine de servantes, à distiller les herbes de Samhain. La lune décroissait, les jours raccourcissaient, et il y avait encore beaucoup à faire avant l'arrivée du grand soir sacré. Cette année, les préparatifs avaient été cruellement négligés.

Mag, lèvres pincées et sourcils froncés, consultait son inventaire et cochait des articles sur une liste.

— Qu'y a-t-il ? demanda Cecily en remarquant son expression contrariée.

— Cette vague de chaleur humide, madame, a fait pourrir toutes les herbes que j'avais mises à sécher...

Mag poursuivit en gesticulant ; elle lui tendit même quelques feuilles pour la convaincre de l'ampleur des dégâts. Mais Cecily n'écoutait qu'à moitié. D'ordinaire, elle adorait travailler ici. Elle aimait les décoctions et les infusions qui bouillaient dans l'âtre, les bouquets d'herbes séchées qui pendaient des poutres à intervalles réguliers, les petits pots, les mortiers et les pilons, les minuscules couteaux, dotés chacun d'une fonction bien précise. C'était une chance, pour elle, d'avoir une herboriste aussi accomplie que Mag. Mais aujourd'hui, Cecily ne s'était pas rendue très utile, car ses pensées ne cessaient de revenir vers Donnor, Cadwyr et Kian. Et ce n'étaient pas des pensées joyeuses. Aveuglé par la jalousie, Donnor refusait de voir que l'homme en qui il plaçait toute sa confiance était moins fidèle à sa personne qu'à ses possessions. Des possessions dont Cecily elle-même faisait partie, du point de vue de Cadwyr, et dont il comptait bien hériter. Dire que Donnor chevauchait sur les routes embrumées sans même le quart des hommes qui avaient juré de le protéger ! Cadwyr, lui, n'avait jamais prononcé pareil serment ; il avait beau être l'héritier de Donnor, il ne faisait pas partie de sa Compagnie. C'était tout de même curieux ! se dit Cecily. Quelques années auparavant, elle avait été étonnée de découvrir que Cadwyr n'avait pas été élevé dans la maison de Donnor. Mais quand elle avait interrogé le duc à ce sujet, il ne lui avait donné qu'une réponse brève et évasive. Quoi qu'il en fût, Cadwyr avait été dispensé du serment de loyauté que devaient prononcer tous les jeunes chevaliers de la maison.

Elle avait la certitude que si Donnor venait à mourir, Cadwyr fondrait sur elle comme un épervier sur sa proie. Ce qui amena ses pensées vers Kian. Maintenant plus que jamais, elle avait besoin de son soutien. Mais d'après les nouvelles qu'elle avait reçues, il était encore loin de Gard.

Que faisait-il, en ce moment ? Comme en réponse à sa question, un jeune garçon, l'une des sentinelles à la vue perçante que l'on postait tout en haut des tours de guet, fit éruption dans l'herboristerie.

— Madame, madame la duchesse ! Je l'ai vu ! Kian ! Le seigneur Kian, je veux dire ! Il arrive sur la route du fleuve au triple galop, comme si la Sorcière était à ses trousses !

— Ne prononce pas son nom si près de Samhain, galopin, gronda Mag.

Alors même que le cœur de Cecily bondissait de joie à cette nouvelle inattendue, le doute, l'inquiétude et un sombre pressentiment s'emparèrent d'elle. Pourquoi était-il revenu si vite ? Que s'était-il passé pour qu'il change d'avis ? Elle se retourna vers Mag et lui agrippa le bras.

— Il a dû se passer quelque chose de grave. Dans son dernier message, il disait de ne pas l'attendre avant deux semaines. Et il est impossible qu'il ait déjà eu le message que je lui ai renvoyé.

Mag pencha la tête, ses yeux perspicaces brillant dans son visage rougi. Comme Cecily, elle avait retroussé ses manches jusqu'aux coudes ; son tablier, blanc à l'origine, était maculé d'huile, de décoctions, de taches verdâtres et d'auréoles de sueur.

— Nous en saurons bientôt plus, dit Mag. Croyez-vous qu'il repartira aussitôt pour rejoindre le duc ?

Par habitude, Cecily faillit acquiescer, puis se ravisa.

— Je n'en sais rien, Mag. Donnor a déjà beaucoup d'avance...

Elle s'interrompit, réfléchissant. Le duc lui avait donné l'impression de ne pas souhaiter la présence de Kian à ses côtés. Dans quelle sombre affaire était-il engagé, pour l'avoir dissimulée à son Premier Chevalier ?

La vieille femme leva un sourcil et Cecily devina aisément ses pensées. Tous les habitants du château étaient au courant de ce qui s'était passé à Beltane. Depuis lors, Cecily et Kian ne s'étaient jamais trouvés sous le même toit en l'absence de Donnor. Fallait-il, dans ce cas, envoyer Kian rejoindre le duc ? Cecily releva fièrement la tête. Après tout, ils n'avaient jamais rien fait de honteux. En outre, si ses propres soupçons à l'égard de Cadwyr se révélaient fondés, le duc d'Allovale serait contraint de tuer Kian avant de pouvoir attaquer Donnor. Elle ne voulait pas que Kian meure ; elle était prête à tout pour l'empêcher. Sans Donnor ni Kian, elle serait entièrement à la merci de Cadwyr. Il la contraindrait à l'épouser avant même qu'elle ait pu émettre une objection.

Kian avait déjà commencé à rallier les clans, y compris ceux de ses terres natales. Peut-être devraient-ils partir tous deux pour Killcarrick. Quoi que leur réservât l'avenir, elle se sentirait plus en sécurité là-bas, entourée d'une armée d'hommes dont la plupart étaient de son sang. Mais pour l'heure, il fallait revenir à la réalité. Elle se tourna vers la jeune sentinelle et lui sourit.

— Cours dire aux gardes de m'envoyer le seigneur Kian dès son arrivée. Et pour ta peine, jeune homme, tu demanderas un gâteau au miel à l'intendant.

Prenant un air détaché, elle se retourna vers Mag et indiqua d'un geste la liste que l'herboriste tenait encore dans ses grandes mains.

— Revenons à nos affaires.

Mieux valait se concentrer sur la morelle, la sauge et l'armoise, et repousser les souvenirs de Beltane qui l'avaient envahie à l'annonce de l'arrivée imminente de Kian. D'autant que le meilleur moyen de dissiper les soupçons ambiants, c'était de paraître trop absorbée par les préparatifs de Samhain pour daigner changer de robe.

Il arriva directement des écuries, mouillé de sueur, couvert de poussière. Son apparence ne fit que renforcer les inquiétudes de Cecily. L'heure était visiblement grave. Kian n'était pas revenu à cause de son message, mais de son propre chef, parce qu'il avait de mauvaises nouvelles à lui annoncer.

Sa cape laissa des feuilles froissées et des brindilles dans son sillage, ses bottes étaient crottées

de boue. Son visage était blême et amaigri. Combien de temps, se demanda Cecily, était-il resté en selle, pour revenir si rapidement ? Mais c'étaient surtout son regard éteint et sa bouche plissée qui confirmèrent ses pires pressentiments. Les servantes abandonnèrent leurs tâches pour se pousser du coude ; une vague de chuchotements et de gloussements monta dans la pièce.

Dès qu'il eut passé le seuil, il croisa le regard de Cecily et, s'étant rapidement incliné, fit un geste vers la porte.

— Je dois vous parler, Votre Grâce. Et à vous aussi, l'herboriste. Avez-vous quelques minutes à me consacrer ?

— Moi ? demanda Mag en levant les yeux de son mortier.

— Absolument.

Il pivota sur ses talons et disparut dans le couloir.

Cecily jeta un coup d'œil alarmé à Mag. Les deux femmes ôtèrent leurs tabliers et se pressèrent derrière Kian, laissant les murmures curieux des servantes s'amplifier derrière elles. Il traversa le couloir, monta l'escalier et les mena jusqu'à la chambre du Conseil de Donnor. Quand enfin ils se furent retrouvés tous trois dans la grande pièce silencieuse, Kian les examina attentivement.

— Où est Donnor ? Au corps de garde, on m'a dit qu'il était parti négocier avec Longueborre et la reine. Est-ce vrai ?

Les deux femmes hochèrent la tête en signe d'acquiescement.

— Il est parti ce matin, ajouta Cecily. Que se passe-t-il, Kian ?

Le chevalier se laissa tomber dans une chaise, posa les coudes sur la table et se massa le front avant de répondre. L'épuisement se lisait dans tous ses membres et dans ses yeux cernés.

— Il faut que je parle à Donnor, que je l'oblige à m'écouter. Il se passe des choses dont il n'a aucune idée. Savez-vous où se trouve Cadwyr en ce moment ?

— Il est parti avec Donnor, à l'aube, répondit Cecily d'une voix terne. Que s'est-il passé à Killcarrick ?

Kian secoua la tête.

— Asseyez-vous. Mag, seriez-vous assez aimable pour me faire apporter quelque chose à manger ?

Cecily sursauta, se rendant compte qu'elle n'avait pas songé un instant au bien-être de Kian. Mais Mag fut à la porte avant même qu'il eût fini sa phrase.

— Je reviens tout de suite, lança-t-elle.

Dès que la porte se referma, Kian se pencha vers Cecily et posa sa main sur la sienne. Sa paume était calleuse, ses ongles noirs de crasse. Mais elle enlaça ses doigts, heureuse de ce rare moment d'intimité.

— Tu es très ingénieux, reconnut-elle.

Il eut un large sourire et lui caressa la joue du bout du doigt. Ses yeux cherchèrent ceux de Cecily ; leur expression était pleine de douceur.

— Comment allez-vous, duchesse ?

— J'ai peur.

Elle serra ses doigts autour de ceux de Kian.

— Je suis tellement soulagée que tu sois revenu... J'ai des choses à te dire. Cadwyr...

— Cadwyr ? intervint Kian, les traits soudain crispés. Cadwyr est de mèche avec les sylphes, ma belle.

Sous le regard hébété de Cecily, il s'affaissa contre le dossier de sa chaise et secoua la tête.

— Et tu ne sais pas le pire...

Il s'interrompit et se leva vivement. La porte s'ouvrit sur Mag, qui portait un plateau garni d'une niche de pain, d'un pot de fromage frais et d'une chope couronnée de mousse brune. A la vue de cette dernière, le regard de Kian s'éclaira.

— Bénie sois-tu, Mag, murmura-t-il.

— C'est l'hydromel nouveau, seigneur Kian, répondit l'intéressée en rougissant comme une fillette. Nous l'avons débouché hier, pour dire au revoir au duc comme il convenait.

Kian avait le don de se faire aimer de tous, pensa Cecily. C'était un chef né, qui inspirait à ses hommes le désir de le suivre jusque dans la bataille. Mais s'engageraient-ils derrière lui contre Cadwyr ? Cadwyr, qui était de mèche avec les sylphes... Du moins, si elle avait bien entendu.

Kian but une longue gorgée d'hydromel, puis arracha un morceau de pain et le trempa dans le fromage. Il se rassit dans sa chaise, mâcha à toute vitesse, avala et reprit une nouvelle bouchée.

— Prenez votre temps, murmura Cecily.

— Pardonnez-moi, je meurs de faim, articula-t-il enfin. Quand j'ai changé de monture, au Daraghduin, j'ai oublié de demander à manger. Mag, que savez-vous de la magie du maïs ?

Cecily cligna des yeux, abasourdie.

— La magie du maïs ? répéta Mag en haussant les sourcils.

Kian se pencha vers la vieille femme et lui prit le bras.

— Ecoutez, je sais que vous êtes un peu sorcière. Nous n'avons pas de temps à perdre en cachotteries. J'ai vu des choses terribles, Mag. J'ai vu des gobelins. Je sais ce qu'ils font aux hommes. J'en ai vu ressusciter parce qu'on ne leur avait pas coupé la tête. Et Samhain approche à grands pas. A Killcarrick, j'ai parlé à une vieille femme, qui m'a expliqué ce qui pourrait arriver si les gobelins traversaient la frontière quand toutes les portes entre les mondes seront ouvertes.

Mag le regardait fixement. Ses yeux brillaient comme des pépites de fer dans son visage ridé. Elle lança un coup d'œil à Cecily, puis se radossa à sa chaise.

— Des gobelins ? Qu'est-ce que vous me racontez là ?

— On a trouvé un gobelin mort dans un petit village au nord de Killcarrick, expliqua Cecily. C'est pour cela que Kian est parti rallier lui-même les clans des hautes terres.

— Un gobelin, vous en êtes sûr ? chuchota Mag.

Son visage exprimait un mélange d'incrédulité, d'horreur et de fascination.

— Sûr et certain, répliqua Kian.

Il leur relata brièvement les événements de son voyage.

— Qu'en pensez-vous, Mag ? Est-ce vrai qu'à Samhain, les gobelins envahiront Brynhiver ?

— Mais..., intervint Mag d'un air dubitatif, les druides disent que la frontière a été scellée quand Bran Brunebarbe a forgé la Résille d'Argent. On n'a plus vu aucun goblin depuis plus de...

— Vous avez raison. Il ne s'est rien passé de la sorte depuis des siècles. Mais il semblerait que, pour une raison ou une autre, la Résille ne fonctionne plus. En tout cas, elle a cessé d'être efficace assez longtemps pour permettre à une expédition de gobelins d'attaquer un village et d'emporter plus de la moitié de ses habitants. Apparemment, la sorcière de ce village a réussi à jeter un sortilège qui les empêche, pour l'instant, de revenir. Pouvez-vous faire quelque chose de semblable pour repousser les gobelins, quand Samhain arrivera ? La vieille de Killcarrick m'a dit que sans la protection de la Résille, nous courrions au désastre. Elle ne connaissait aucun sortilège capable de résister à Samhain... Mais ce n'était qu'une sorcière de village. Vous devez sûrement en savoir un peu plus...

Mag secoua la tête d'un air consterné.

— Seigneur chevalier, pardonnez-moi, mais ce que vous dites me paraît tellement invraisemblable... C'est à peine si j'arrive à rassembler mes idées.

Kian lui tapota gentiment le bras d'un air rassurant.

— Je comprends, Mag. Mais j'ai peur que si nous n'agissons pas rapidement, beaucoup de gens innocents ne connaissent une mort terrible. Plus terrible que tout ce qu'on peut imaginer. J'ai peur aussi que nous ne perdions beaucoup de soldats, dont nous avons justement grand besoin en ce moment. J'ai vu ce que font les gobelins, et les traces qu'ils laissent sur leur passage.

Mag secoua la tête une dernière fois en croisant les bras.

— Les sorcières des campagnes sont les meilleures d'entre nous, seigneur Kian. Je connais mes herbes médicinales, mais pour le reste, ce sont elles qui savent tout ce qu'on ne peut pas apprendre.

— Comment peuvent-elles le savoir, si cela ne s'apprend pas ?

Mag sourit amèrement et baissa les yeux.

— Ça leur vient tout seul. C'est un savoir très profondément enfoui, qui remonte comme un souvenir oublié. Et quand il se présente à vous, il faut être capable de lui obéir. Ça demande un courage hors du commun, je peux vous le garantir.

Elle marqua une pause, pendant laquelle Cecily se demanda à quoi pensait la vieille femme. Puis elle poursuivit sur un ton plus brusque, exempt de toute nostalgie.

— J'aimerais pouvoir vous dire ce que vous avez envie d'entendre, seigneur. Malheureusement, je suis certaine d'une chose : la nuit de Samhain, aucun sortilège du maïs ne pourra tenir fermées les portes de l'Outremonde.

Elle jeta un coup d'œil à Cecily.

— Mais il existe d'autres sortes de magie. Il faut consulter les druides. Ils en savent plus que nous sur les gobelins. Si vous le permettez, je vais essayer d'en trouver un dans les parages...

Cecily acquiesça sans même consulter Kian du regard. Elle sentait la tension monter en lui, et

elle voulait à tout prix en apprendre plus sur le complot entre Cadwyr et les sylphes.

— Faites, Mag. Et ensuite, retournez à l'herboristerie. Je vous y retrouverai aussi vite que possible.

L'herboriste esquissa une révérence et disparut. De toute évidence, l'ampleur du drame imminent avait éclipsé toute spéculation sur ce qui pourrait se passer entre eux en son absence. Quand ils furent seuls, Kian se jeta dans la chaise à côté de Cecily et prit ses mains dans les siennes.

— Redis-moi, s'il te plaît, où est parti Donnor.

— A Ardagh, avec Cadwyr. Ils se sont donné beaucoup de peine pour mettre en place ces prétendues négociations. Mais je sens qu'il se passe quelque chose de louche...

— Cadwyr est allié avec les sylphes. Voilà ce qui se passe. Et bien d'autres choses, j'en suis sûr, que ni moi, ni toi, ni Donnor ne pouvons deviner.

— Je crois que Donnor est au courant, dit Cecily en regardant Kian droit dans les yeux. Quand je lui ai parlé de mes soupçons envers Cadwyr, il n'a rien voulu avouer, mais il n'a pas nié, non plus, qu'il se passait quelque chose de bizarre.

— Que lui as-tu dit au sujet de Cadwyr ?

— Que je ne lui faisais pas confiance.

— Pourquoi ? Quelles raisons lui as-tu données ?

— Aucune. C'était affreux. La principale raison, je ne pouvais pas la lui avouer... Vois-tu, la nuit dernière, Cadwyr s'est introduit, seul, dans mes appartements privés. Il m'a offert une rose et m'a fait une déclaration d'amour. Et il m'a conseillé de me préparer à accueillir le nouveau roi de Brynhiver d'ici cinq jours. Juste le temps qu'il faut pour aller à Ardagh et en revenir.

— En chevauchant vite, souligna Kian. Je ne sais ce qu'ils mijotent, avec Donnor, mais de toute évidence, ils prévoient de conclure rapidement. Savais-tu que Cadwyr a rédigé une ordonnance réquisitionnant tous les forgerons du pays ?

Voyant que Cecily secouait la tête, il poursuivit.

— Parfaitement. Même ceux de Killcarrick. Un escadron a parcouru tous les villages et les forts du pays pour les rassembler. Négociations, mon œil ! C'est d'un piège qu'il s'agit. La question est de savoir qui l'a tendu.

Lâchant les mains de la jeune femme, Kian se leva et arpenta la pièce, son verre d'hydromel à la main. Arrivé près de la cheminée, il se pencha vers l'âtre sombre. Cecily s'aperçut subitement qu'un froid glacial régnait dans la pièce.

— Au nom de la Grande Mère..., chuchota Kian.

— Qu'y a-t-il ?

— Je crois comprendre. Donnor a besoin d'agir rapidement, de frapper un coup décisif avant que la reine ait pu faire venir des renforts de Hombrie. Mais les clans mettent du temps à se rassembler. Alors il a trouvé un autre allié, auquel la reine hambrienne ne s'attend certainement pas. Tout devient clair. C'est bien d'un piège qu'il s'agit.

— De quoi parles-tu, Kian ?

— Je peux me tromper, évidemment, dit-il en fixant pensivement l'âtre, le front plissé. Plus vite je serai parti...

— Kian, je ne veux pas que tu partes. Je veux que tu restes à mes côtés. J'ai supplié Donnor de t'attendre, toi et les autres membres de sa Compagnie. Mais il a refusé. Il a dit qu'il fallait sauter sur l'occasion, qu'il n'y avait pas de temps à perdre. J'ai l'impression qu'il ne voulait pas que tu l'accompagnes.

— Quelle occasion ?

— Il n'a pas voulu le dire.

— Cecily, j'ai un devoir envers lui...

— Et envers moi, aussi. Après tout, c'est grâce à moi que tu es ici. Tu es de mon clan. Kian, j'ai le sentiment que ces négociations vont mal tourner. Donnor n'a pas voulu m'écouter parce que je n'ai pas osé tout lui dire. Quand Cadwyr m'a avoué ses... ses intentions envers moi, il a dit qu'il avait eu le premier l'idée de m'épouser et que Donnor m'avait dérobée sous son nez. Donnor était censé intervenir en sa faveur auprès de mes parents. Mais quand il m'a vue, et qu'il a vu ma dot, et toutes les alliances que je pouvais lui apporter, il a changé d'avis. Du moins, à en croire Cadwyr.

Kian se redressa lentement. Une lueur étrange s'était allumée au fond de ses yeux fatigués.

— Je vois, dit-il.

— Et il m'a clairement fait comprendre qu'il me considérait comme l'une des possessions de Donnor.

— Une possession dont il s'attend à hériter ?

— C'est l'impression que j'ai eue.

Cecily dut agripper les accoudoirs de la chaise pour ne pas se jeter dans les bras de Kian.

— S'il a l'intention de tuer Donnor, comme je le crois depuis le début, je ne veux pas que tu sois présent. Il te tuera aussi. Donnor est parti de son plein gré, bien que je l'aie supplié de t'attendre. Si le pire arrive, s'il meurt, que ce soit de la main de Cadwyr ou d'un autre, je veux que tu sois près de moi. Peut-être même que nous devrions nous réfugier à Killcarrick, avec nos clans.

Le visage de Kian lui disait qu'elle avait raison.

— Mais j'ai juré..., protesta-t-il néanmoins, visiblement tiraillé entre deux serments de loyauté. Cecily, reprit-il soudain, il est possible que tu aies mal compris Cadwyr. A la veille d'une bataille, les hommes font souvent des déclarations irréfléchies...

— Au nom de la Déesse, Kian, vas-tu m'écouter ? Cadwyr parlait comme un homme impatient de se battre... et de revenir réclamer sa part du butin.

— S'il y a un risque que la vie de Donnor soit menacée, alors l'honneur exige...

— Il y a plus entre nous qu'une simple parole d'honneur, Kian.

Il détourna la tête comme si elle l'avait giflé.

— Tu n'as pas besoin de me le rappeler.

— Si tu as raison à propos de Samhain, de l'attaque des gobelins, n'est-ce pas un motif suffisant pour rester ? Nous laisserais-tu à leur merci ?



Kian prit une profonde inspiration.

— Si Donnor meurt sans que j'aie tenté de le rejoindre, je pourrais être condamné à payer le prix du sang, Cecily.

Avec un cri d'énervement, elle se leva et tapa du poing sur la table.

— Kian de Gard, tu m'as dit que j'avais de meilleures prétentions que Donnor au trône de Brynhiver. Eh bien, par la Déesse, celle qui serait ta reine te demande de rester ici pour la protéger. De Cadwyr, des gobelins, de Donnor lui-même si tel est mon souhait. S'il le faut, je te défendrai devant la Cour d'arbitrage. J'ai le droit de choisir un champion, un protecteur en l'absence de mon mari, et je te choisis, Kian de Gard.

Un long silence s'ensuivit, pendant lequel Cecily crut presque qu'il allait refuser. Mais enfin il hocha la tête.

— J'accepte. Je peux même faire appeler un témoin qui a vu Cadwyr en compagnie d'un sylphe. J'ai des preuves de sa présence là-bas.

— Sa présence où ?

— Ce traître de Cadwyr n'est jamais allé à Far Nearing. Au lieu de cela, il s'est rendu à Killcairn pour faire une petite visite à Dougal, ce forgeron qui est sans doute mort depuis.

— Dougal ? Mais que lui voulait-il ? Pourquoi faire tout ce chemin pour trouver un simple forgeron ?

— Dougal de Killcairn était connu pour trois choses : la qualité de son travail, la teneur en alcool de son hydromel et son horreur des ragots. Si je cherchais quelqu'un pour me forger une dague d'argent destinée aux sylphes, Dougal serait tout en haut de ma liste.

— Comment peux-tu être certain qu'il soit allé là-bas, si Dougal est mort ?

— Quand Cadwyr est revenu chercher la dague qu'il avait commandée, Dougal avait déjà disparu. Mais sa fille était là.

— Lui a-t-elle donné la dague ?

— Elle lui en a forgé une, dit Kian en secouant doucement la tête. Des filles de sa trempe, on n'en rencontre pas souvent. Mais le temps presse, Cecily. Qu'allons-nous dire au druide ?

Cecily soupira et se frotta les tempes. Les derniers rayons de soleil filtraient obliquement par les fenêtres à l'ouest ; l'après-midi laisserait bientôt place au crépuscule.

— Je crois qu'il faut tout lui dire. Après tout, nous ne savons avec qui Cadwyr va rentrer de cette bataille.

Un rayon de soleil déclinant tira Nessa d'un sommeil profond. Pendant longtemps, elle ne remua pas, tentant de rassembler ses idées. Depuis quand dormait-elle, au juste ? Subitement, elle se rappela la botte qu'elle avait aperçue au milieu de la nuit. C'était la sienne, elle en était sûre. Elle se hissa péniblement hors du lit et, malgré le vertige qui l'assaillit aussitôt, se précipita dehors en chancelant. La botte avait disparu, et Molly aussi. Avait-elle rêvé ? Elle se laissa tomber sur l'un des tabourets à trois pieds et s'enveloppa de ses bras. Au soleil, il faisait encore bon, mais une brise fraîche montait de la rivière. Pendant sa convalescence, l'automne était arrivé sans crier

gare. Elle jeta un coup d'œil autour d'elle. Avait-elle la force de se mettre en quête de Molly ? Rien n'était moins sûr. Mais elle était certaine d'avoir reconnu l'une des bottes qu'elle avait données à Artimour ! Elle hésita quelques instants, puis se leva.

Elle avait presque fini de s'habiller quand une voix désormais familière la fit sursauter.

— Que crois-tu faire, ma fille ?

— Je venais vous chercher.

— Une très mauvaise idée. Tu as besoin de repos. Si tu veux t'asseoir dehors par ce beau soleil, d'accord. Mais quant à vadrouiller partout dans le fort...

— Mais je voulais vous demander...

Ses genoux se plièrent, son pouls s'affola et elle s'effondra sur le lit.

— Vous demander..., haleta-t-elle, tandis que le monde s'obscurcissait autour d'elle pour se réduire à un minuscule point de lumière dans la nuit.

— Ah, que la Grande Mère nous aide ! soupira Molly en repoussant doucement la tête de Nessa vers ses genoux. Respire, ma fille, respire. Que voulais-tu me demander ?

— La botte, murmura Nessa. Où est passée la botte que j'ai vue dans l'arbre ? D'où venait-elle ?

Sa tête cessa de tourner et sa vision s'éclaircit de nouveau. Elle se redressa lentement. Molly la dévisageait, l'air ébahie.

— Une botte pendait à cette branche, la nuit dernière. Je l'ai vue quand je me suis réveillée, juste avant l'aube. Où est-elle passée ?

— Que sais-tu de cette botte ?

Molly l'examinait avec le même air bizarre qu'elle avait pris pour lui parler des enfants de Beltane.

— Je n'ai pas rêvé, alors. Elle était bien là.

— En effet. On l'a trouvée dans le pourpoint d'un sylphe qu'on a repêché dans la rivière, hier soir. Je n'ai pas voulu t'en parler quand tu t'es réveillée pour manger. Tu as eu suffisamment d'émotions, ces derniers temps. Mais j'allais justement te l'apprendre. De toute façon, tu l'aurais vite su, car on ne parle plus que de ça, au fort. En quoi t'intéresse-t-elle, cette botte ?

— Je crois qu'elle m'appartient. Si c'est le cas, le sylphe qu'on a trouvé est le même qui m'a donné ça.

Elle leva un doigt pansé avec dextérité. On ne pouvait deviner que le bandage dissimulait une bague.

— Où est-il ? Pouvez-vous me l'amener ?

Les yeux sombres de Molly se remplirent d'inquiétude.

— Tu ne m'écoutes pas, mon enfant. Quand on l'a trouvé, il était aux portes de la mort. On l'a poignardé en plein cœur. Mais ta botte, si c'est bien la tienne, lui a peut-être sauvé la vie. L'entaille est grande, mais superficielle. Le cuir a arrêté la lame ; sans cela, il serait déjà mort.

— Poignardé ? chuchota Nessa en écarquillant les yeux.

Molly acquiesça, le regard fixé sur la rivière.

— Ça en a tout l'air. Ce qu'il y a de curieux, c'est que les bords de la plaie sont comme roussis. Et son pourpoint aussi, à l'endroit où la lame l'a déchiré. Comme si elle était brûlante.

— Et la botte ? Elle est brûlée, aussi ? demanda Nessa, à qui une idée atroce venait à l'esprit.

— La botte est marron foncé, et elle est complètement trempée. C'est difficile à dire.

— Mais pas impossible, articula Nessa en déglutissant. Pas si l'on y regarde de très près, en plein soleil...

Elle avait forgé une dague en argent. Un sylphe portant sur lui la botte qu'elle avait donnée à Artimour avait été poignardé par une lame qui laissait des traces de brûlé. Comment ne pas faire le rapprochement ? Tu ne peux en être sûre, murmura une voix en elle. Tu ne sais même pas si c'est vraiment ta botte.

— Nessa, dit Molly avec douceur, qu'y a-t-il ? Pourquoi veux-tu savoir si la botte est brûlée ? Quelle importance ?

— Parce que l'argent n'aurait pas brûlé ma botte, dit Nessa lentement.

Il lui était difficile de réfléchir clairement, tant l'horreur de la situation lui retournait le ventre.

— Il ne brûle que les choses de l'Outremonde.

Elle leva vers Molly un regard désespéré.

— C'est pour cela qu'il voulait la dague. Pour qu'Artimour meure de la vraie Mort.

Molly écarta doucement une mèche rebelle du visage de Nessa.

— De quoi parles-tu, mon enfant ? Je ne comprends pas un traître mot de ce que tu dis.

— Je parle de la dague d'argent que j'ai forgée.

La tête lui tournait, mais elle était bien décidée à ne pas s'évanouir maintenant.

— Je lui ai demandé ce qu'il comptait faire de la dague. Cadwyr m'a dit que c'était pour s'emparer du trône de Brynhiver. Mais il n'a pas dit comment il comptait s'y prendre, et je n'ai pas pensé à lui demander d'autres explications... Ce n'était même pas une vraie dague. Je n'ai pas eu le temps de tremper suffisamment le métal...

Une vague de nausée monta en elle et sa gorge se serra.

— Puis, je n'avais jamais travaillé l'argent...

« Aiguez-la », avait dit Cadwyr. Elle se rappela le bruit du métal contre la pierre à affûter, les étincelles bleues qui avaient jailli dans la grisaille de l'aube. Elle se rappela l'expression étrange du sylphe, quand il avait posé les yeux sur la lame terne. Nessa n'avait pas eu le temps de la polir. Mais les deux complices ne s'en étaient guère souciés.

Molly lui jeta un regard pénétrant et tendit la main vers une gourde.

— Bois un peu d'eau, mon enfant. Doucement... Voilà. Ça n'a pas de sens, ce que tu dis. Comment pourrait-on reprendre le trône de Brynhiver en poignardant un sylphe ?

— Vous ne comprenez pas, Molly, gémit Nessa. Et si Cadwyr avait menti ? J'ai fabriqué une dague d'argent. Je l'ai donnée à Cadwyr et à un sylphe. Si c'était pour cela qu'ils la voulaient ? Pour tuer Artimour ?

Molly ne put que lui tapoter le dos et murmurer doucement quelques paroles apaisantes, tandis que Nessa se pliait en deux pour vomir dans l'herbe.

\*\*\*

L'air de la nuit était aussi rafraîchissant qu'un orage au plus chaud de l'été. Vêtue d'une cape grise et d'un voile blanc, Cecily se faufila hors du château. Si un garde l'apercevait, il la prendrait pour l'une des infirmières qui soignaient les malades dans les tentes érigées à la hâte devant la porte principale. Elle s'arrêta dans l'ombre des fortifications et aspira quelques grandes bouffées d'air pur. Depuis quand n'avait-elle plus franchi ces remparts ? Entre les soins aux blessés, les allées et venues de Donnor et de ses chevaliers, et les préparatifs de Samhain, elle ne s'était pas promenée au bord de la rivière depuis des semaines.

De toute façon, il y avait bien trop longtemps qu'elle était cloîtrée derrière ces murs, prisonnière d'un rôle qu'on lui avait imposé contre son gré. Pendant une fraction de seconde, elle envisagea de faire seller un cheval — pas le palefroi qu'elle montait pour se promener et ramasser des herbes, mais un destrier fort et rapide — et de s'élancer au galop sur la longue route étroite qui menait vers ses montagnes natales. Que diraient-ils, ses parents et ses frères, s'ils la voyaient apparaître un beau jour pour leur annoncer qu'elle ne voulait plus de son mari ?

Elle était majeure : depuis ses vingt et un ans, elle était libre de divorcer de Donnor, si elle le souhaitait. Elle n'avait accumulé, toutefois, que huit années de dot. Chaque année, une part croissante de sa fortune lui était directement versée. A la vingt et unième année de son mariage, la dot lui appartiendrait entièrement. Aussi avait-elle, tout comme Donnor, un intérêt matériel à rester mariée.

Mais elle était assez riche pour subvenir à ses propres besoins. Il faudrait simplement réduire le train de vie auquel elle était habituée. Elle pouvait divorcer de Donnor ; mais que dirait la rumeur, si elle abandonnait son époux à un moment aussi critique ? Sa décision serait interprétée comme un acte d'opposition à la rébellion et d'allégeance à Hoell. Sa propre famille se dresserait contre elle ; Kian lui-même, avec son sens de l'honneur profondément ancré, jugerait que divorcer maintenant équivalait à renier toutes les valeurs auxquelles il croyait. Voilà pourquoi elle était acculée, emprisonnée derrière ces hauts murs par les serments qu'elle avait faits à Donnor.

Et cependant, la ligne sombre des arbres l'attirait. Au-delà, une masse sombre et dense s'étalait à perte de vue : l'immense forêt de Gard, qui liait les hautes terres de Killcarrick à la mer. Que n'eût-elle donné, à cet instant, pour avoir à ses côtés un cheval fougueux ! Nerveusement, elle fit les cent pas sous l'ombre des remparts. Au-dessus d'elle, les pas des sentinelles crissaient sur les chemins de ronde, comme pour lui rappeler qu'il était imprudent de s'aventurer hors de ces grands murs protecteurs.

Çà et là, entre les tentes, de petits feux éclairaient la nuit. Quelques âmes courageuses se serraient autour des cercles de lumière et de chaleur. A part leurs voix étouffées, la nuit était silencieuse, le ciel sans étoiles. Seul un maigre croissant de lune brillait juste au-dessus des arbres. Que diraient ces gens, si elle allait s'asseoir à côté d'eux ? La reconnaîtraient-ils, ou bien la prendraient-ils pour l'un des leurs ? Si ses vêtements et ses mains ne la trahissaient pas, sa voix et ses manières le feraient certainement. Elle s'était transformée en grande dame sans même s'en

apercevoir. Lorsqu'elle était plus jeune, aucun garçon de son âge ne courait plus vite qu'elle. Mais au cours des huit dernières années, elle avait changé. De garçon manqué, elle était devenue spectatrice silencieuse du monde qui l'entourait. Aussi silencieuse et inerte que le rideau d'arbres devant elle. Était-ce la faute de Donnor, qui la considérait comme une enfant et la traitait en conséquence ? Sauf au lit, pensa-t-elle tristement. Mais cela aussi appartenait au passé. Il ne restait plus entre eux que les liens du serment et de l'honneur.

Les arbres se dressaient comme des sentinelles devant elle. Que guettaient-ils ? Les hordes de gobelins, dont le druide Kestrel avait reconnu, à contrecœur, qu'elles risquaient d'attaquer à Samhain ? Le retour de Donnor ? Ou bien tout à fait autre chose ?

Elle ressentit soudain un élan bien trop familier, celui du désir frustré. La dernière fois qu'elle s'était promenée dans cette forêt, Kian lui tenait la main. Les grands arbres gardaient-ils le souvenir de ce qui était arrivé sous leurs branches ? Ses souvenirs à elle s'estompaient de plus en plus, usés comme une pièce d'or que l'on tourne et retourne dans sa poche. Elle se rappelait leur lit de Beltane, dressé dans un petit creux au milieu d'une épaisse futaie. Le monticule d'épines de pins avait-il grossi pendant l'été, ou bien s'était-il dispersé sous les fortes pluies ? Elle se rappelait le trou que Kian avait creusé pour faire un feu, la lumière vacillante des flammes qui éclairaient la hutte de branchages, les fleurs qu'il avait tissées tout autour de l'entrée et dans le toit. La chaleur avait activé leur parfum, chargeant l'air de violette, de chèvrefeuille et de rose. Et là, dans ces bois, sous ces grands arbres, la présence de la Déesse avait fait renaître quelque chose en elle. Quelque chose qui s'était estompé, au fil des années, jusqu'à ce qu'elle l'eût tout à fait oublié ; quelque chose sans quoi elle n'était plus que l'ombre d'elle-même.

Cecily ferma les yeux. Soudain, le grand château lui apparut comme une bête immense, accroupie sur les profondeurs de ses celliers et de ses geôles profondes. Un monstre qui l'emprisonnait dans ses grands tentacules de pierre, dans les longs couloirs tortueux qui formaient ses entrailles, dans les hautes tours étroites qui s'élevaient du sein de la terre.

Sous les minces semelles de ses souliers, elle sentit la terre dure et compacte, parsemée de gravillon : cette même terre qui s'étendait sous le château, à travers les prés, la grande forêt et au-delà, jusqu'à la mer... Elle rouvrit les yeux et vit une lumière scintiller brièvement au milieu des champs. Elle fronça les sourcils, certaine d'avoir rêvé ; à cet instant, la lueur reparut. Qu'est-ce que cela pouvait bien être ?

Les sentinelles l'avaient-elles vue, elles aussi ? Sans doute était-ce la lanterne de quelqu'un qui, comme elle, quittait le château. Les gardes avaient dû le voir partir, sans quoi ils auraient déjà donné l'alerte. La lumière clignota de nouveau ; elle avançait effectivement en direction des bois. Mais qui pouvait vouloir s'y promener à cette heure tardive ? L'une des femmes venues des hameaux voisins pour aider à soigner les blessés ? Ou Mag, peut-être, partie cueillir des herbes sous la lune décroissante...

A cette heure-ci, tous ceux qui le pouvaient dormaient profondément. Elle espérait que c'était le cas de Kian. Ses traits, déjà tirés avant que Kestrel ne les rejoigne, s'étaient teintés de gris à mesure que la nuit tombait. Le druide s'était montré plus sceptique encore que Mag. Néanmoins, il s'était rangé à l'avis de Cecily sur un point essentiel : si l'on risquait une attaque des gobelins à Samhain, Kian devait demeurer au château pour organiser les défenses. Kestrel avait également promis de consulter ses frères druides — même si Cecily avait eu l'impression que pour lui, les

sylphes et les gobelins n'existaient pas en dehors des contes.

Ce qui l'avait surtout intéressé, c'était le menu du repas de Samhain. Il avait été cruellement déçu d'apprendre qu'il n'y aurait pas de venaison, cette année. En l'absence des chevaliers de la maison, il n'y avait eu personne pour partir à la chasse. C'était peu après cet échange, se rappela-t-elle, que le druide avait insisté pour que Kian demeurât à leurs côtés.

Il ne restait plus que six, ou plutôt cinq nuits avant Samhain. Les préparatifs avaient dû s'effectuer à la hâte. Juste avant de se retirer pour la nuit, Cecily avait donné l'ordre de sortir cent livres d'argent du trésor de Donnor, entreposé dans les caves du château. Puis Kian et elle s'étaient séparés. Avait-il eu une pensée pour elle, avant de s'endormir ?

Cecily, de son côté, en avait eu plus d'une. Elle l'imaginait allongé dans sa couche étroite parmi les autres soldats, tandis qu'elle reposait seule dans son grand lit à rideaux, et cette pensée l'avait empêchée de trouver le sommeil. Sa chemise de nuit se retroussait et collait à son corps moite. Cecily avait ouvert la petite fenêtre au-dessus de son lit pour faire entrer un courant d'air, mais cela n'avait servi à rien. La nuit était trop calme ; pas une brise ne soufflait.

Mais elle n'avait pu se résoudre à ôter sa chemise de nuit. Elle savait que la caresse rugueuse des gros draps en lin contre sa peau nue ne ferait que l'irriter davantage. Ils frôleraient ses seins, s'entortilleraient entre ses jambes, se coïnceraient entre ses fesses. Non, elle ne voulait pas s'étendre nue dans son lit. Pas seule, en tout cas. Pas en sachant que Kian se trouvait à quelques pas d'elle. Il suffirait de descendre un escalier, de traverser un couloir, de franchir une cour... Tandis qu'au loin, quelque part au sud, sous ce même quartier de lune, Donnor dormait lui aussi. Du moins l'espérait-elle.

Au bout d'un moment, torturée par ses désirs inassouvis, elle s'était levée, avait passé une robe chasuble sur sa chemise de nuit et s'était enveloppée d'une grande cape. Elle avait noué un voile autour de ses cheveux, pris une lanterne et s'était glissée dehors, dans la nuit noire et silencieuse.

A présent, la lumière clignotait au niveau du rideau d'arbres. Ce ne pouvait être un gobelin, décida Cecily. En revanche, il y avait de grandes chances pour que ce fût Mag. A minuit, sous la lune décroissante, quelques jours avant Samhain, c'était le moment idéal pour ramasser la morelle, l'armoïse et peut-être le mufler. Idéal aussi pour bavarder en privé avec Mag. Si Kian et la vieille femme du village avaient raison, quant à Samhain, elle avait intérêt à en apprendre le plus possible sur la magie du maïs. En outre, cela la distrairait de ses préoccupations.

Surprise de sa propre audace, elle ramassa sa lanterne et franchit le ponton au-dessus des douves. Puis elle quitta le chemin et déboucha dans le grand pré, qu'elle traversa en diagonale afin d'intercepter le mystérieux porteur de la lampe. Au loin, la lumière scintilla, cette fois-ci pendant quelques instants, avant de disparaître entre les arbres.

Les herbes qui poussaient à hauteur de genoux étincelaient de rosée. De jour, le pré flamboyait de verges d'or et de morelles aux baies rouges, mais à cette heure-ci, c'était une mer gris argenté, qui s'ouvrait en soupirant pour la laisser passer. Cecily sursauta : elle se dirigeait vers l'endroit précis où Kian avait dressé leur lit de Beltane.

Serrant d'une main sa cape et son voile autour de sa gorge, elle pressa le pas. Ses jupes bruissaient doucement au contact de l'herbe, ses souliers glissaient sur le sol humide. Ils seraient bons à jeter, après cette petite promenade. Elle leva sa lanterne aussi haut que possible, scrutant

l'obscurité et le bosquet de pins devant elle. L'air froid était chargé du parfum lourd et sucré de la résine, un parfum qui lui rappelait toujours la nuit de Beltane. Quand elle pénétra sous les arbres, son pouls s'accéléra et une vague de désir et de mélancolie la submergea. Fermant les yeux, elle laissa échapper un petit gémissement qui ressemblait à un sanglot. Derrière elle, une brindille craqua ; elle se retourna vivement et aperçut une longue silhouette adossée à un arbre.

Elle se recula d'un bond, une main pressée contre sa bouche pour ne pas hurler, le cœur battant la chamade. Son voile se décrocha et flotta jusqu'au sol. En un éclair, lui revinrent toutes les histoires de gobelins, de sylphes et de demoiselles perdues qu'elle avait entendues dans son enfance. Elle chancela en arrière, terrorisée, et, alors même que la lanterne tombait à terre et s'éteignait, elle reconnut la silhouette devant elle.

— Au nom de la Grande Mère, souffla-t-elle.

Cecily n'ignorait pas que cette lisière de forêt était réputée être une frontière, un endroit magique et dangereux, un entre-deux où les choses n'étaient ni tout à fait ceci, ni encore cela. Au loin, on sonna la relève de la garde ; il était minuit. Entre les arbres, quelque chose de mystérieux sembla remuer, s'éveiller et grandir.

— Pardonne-moi, Cecily, je ne voulais pas te faire peur.

La voix de Kian était caressante et veloutée.

— Au nom de la Déesse, que fais-tu ici ? demanda Cecily, furieuse d'avoir été effrayée. Tu devrais dormir depuis longtemps.

— Je pourrais te poser la même question.

Elle le sentit se rapprocher dans l'obscurité, jusqu'à ce qu'il fût tout près d'elle.

— Que fais-tu ici au milieu de la nuit, Cecily ?

— Moi ? Je te suivais. Ou plutôt, je suivais ta lanterne. Je t'avais pris pour Mag...

Kian la fit taire en plaçant délicatement un doigt sur sa bouche. A travers les fines semelles de ses chaussures, Cecily sentit la terre se mouvoir sous ses pieds, comme une vague se gonfle sous une barque. Au même instant, le vent soupira dans les arbres. Un frisson lui parcourut l'échine.

— Tu m'avais pris pour Mag ? répéta Kian avec un petit rire de gorge.

— Qu'es-tu venu faire ici ?

— Suis-moi.

Et, lui prenant la main, il l'entraîna à travers les arbres. Au milieu du bosquet, un petit feu éclairait une cabane de branchages et un lit d'aiguilles de pin recouvert d'une cape sombre. Tout le décor de leur nuit de Beltane était reconstitué. Ne manquaient que les fleurs printanières.

Cecily regarda son compagnon sans pouvoir articuler un mot.

— Je voulais me souvenir de notre nuit, Cecily. Tout à l'heure, je me suis réveillé en sursaut et j'ai compris que je commençais à l'oublier.

Il s'approcha d'elle par-derrière et l'enlaça. Cecily plaqua son dos contre le ventre de Kian ; il toucha ses tresses avec révérence.

— Alors je suis venu ici, pour voir si les souvenirs me revenaient.

— Oh, Kian..., soupira Cecily, profondément émue.

Elle lâcha les pans de sa cape et tendit les bras pour caresser les longs muscles tendus de ses cuisses. Elle huma l'air : aux odeurs de terre et de résine, de fumée et de laine, se mélangeait celle, plus discrète mais reconnaissable, de sa propre excitation.

Elle savait que Kian distinguait aussi ce parfum musqué et salé, qu'il sentait les vagues de chaleur qui émanaient de son corps, au rythme de son pouls.

— Cecily...

Le souffle de Kian était brûlant ; il prononça son nom comme une caresse. Autour d'eux, seuls quelques troncs d'arbres sombres se dessinaient dans l'obscurité. Un peu plus loin, le halo de lumière jeté par le feu semblait les appeler.

— Je ne sais pas à quoi jouent Donnor et Cadwyr, ni ce que l'avenir nous réserve. Mais je sais que je ne veux pas te laisser partir. Je suis venu dans la forêt pour me souvenir, et voilà que je te retrouve. Je ne crois pas que ce genre de chose arrive par hasard. Si tu veux, je te laisserai partir ; tu es encore la femme de Donnor, et moi, son chevalier. Mais j'aimerais tant...

— Non ! s'écria Cecily, le sang bourdonnant dans ses oreilles. Je ne veux pas que tu me laisses partir. Ici, je ne suis plus à Donnor. Je ne suis plus sa femme, ni la duchesse de Gard. Ici, je renie tous mes vœux, sauf ceux que je t'ai faits.

Sous sa robe, les extrémités de ses seins durcirent comme des bourgeons.

— Veux-tu être à moi, Kian ? Moi, je le veux.

La prenant par les épaules, il la fit pivoter vers lui avec un gémissement et attira sa bouche contre la sienne, avec cette sauvagerie que provoque une passion trop longtemps contenue.

Moi, je le veux. Les mots avaient surgi du plus profond d'elle et étaient arrivés jusqu'à ses lèvres. Elle les répéta en chuchotant, tandis que les cheveux brillants de Kian tombaient sur ses épaules et qu'il la soulevait contre son torse. Oui, je le veux. Je suis à toi.

Les cris la réveillèrent peu avant l'aube. Elle tressaillit, se dégagea de l'étreinte de son amant et se redressa pour écouter le sanglot solitaire qui résonnait dans la vallée.

— Qu'est-ce qu'il y a ? murmura Kian en l'attirant près de lui.

Les bras de Cecily s'étaient couverts de chair de poule.

— Je n'en sais rien, dit-elle en se lovant contre lui. On dirait que quelqu'un pleure un mort.

— Ou qu'une chatte appelle un mâle.

Il se tourna sur le flanc et la cala contre le creux de son ventre.

— Viens, ma chérie, n'y pense plus.

Elle lui permit de la réconforter, de la serrer contre lui et de l'entourer encore de son corps, jusqu'à ce que les lueurs grises de l'aube les séparent. Mais les gémissements sinistres restèrent gravés dans sa mémoire, liés pour toujours aux souvenirs de cette nuit.

Quand Nessa rouvrit les yeux, il faisait presque nuit. Elle se redressa, furieuse contre elle-même : pendant qu'elle dormait, un temps précieux s'était écoulé. Si le sylphe qui se trouvait à l'intérieur



du fort était bien Artimour, il avait peut-être des nouvelles de son père. Dans son esprit, les espoirs les plus fous se mêlaient aux pires craintes. Depuis la nuit dernière, Artimour dormait à moins de trois cents pas d'elle.

« Tu ne sais même pas si c'est lui, se sermonna-t-elle. Il est blessé : souhaites-tu vraiment que ce soit Artimour ? »

Un élancement de douleur la parcourut quand elle commença à enfiler les vêtements propres que Molly avait déposés au pied du lit.

Non, elle ne voulait pas que ce soit Artimour. Elle palpa la bague sous son pansement, frottant la pierre comme si ç'avait été un talisman. Le sylphe mourant était-il ce semi-mortel avec lequel elle ressentait un mystérieux lien de parenté ? Il n'y avait qu'une seule façon de le savoir. Elle n'allait pas permettre à cette maudite blessure de la retarder, pas plus qu'elle n'avait permis à Griffin de l'empêcher de partir pour l'Outremonde.

La veille, Molly, insensible à ses faibles protestations, l'avait contrainte à se déshabiller et de se remettre au lit. Mais à présent, Nessa avait davantage de forces. Elle guérissait rapidement. De ces sommeils prolongés, elle émergeait chaque fois plus forte. La douleur de la blessure avait presque disparu, laissant place à une vive démangeaison au-dessus du sternum. Son ventre émit un gargouillis : elle était affamée. Une brise fraîche tournoya sous les tentures et lui chatouilla les pieds. Une odeur de ragoût lui parvint aux narines : du bœuf, ou peut-être du mouton, avec de l'ail et des oignons, des pommes de terre et des navets. Quand elle passa la tête au-dehors, l'eau lui vint à la bouche : elle avait senti l'odeur du pain frais. De longues bandes de rouge et d'orange rayaient l'horizon occidental et, au-dessus de la rivière, les premières étoiles scintillaient dans le ciel indigo. Molly était sans doute partie chercher leur souper.

Elle déplia sa tunique et s'étonna de sa propreté et de sa douceur. Les déchirures avaient été habilement raccommodées, les taches avaient disparu. Un parfum de pin et de romarin s'en dégagait : Nessa porta le tissu à ses narines et respira profondément. Dougal savait enlever le gros de la saleté des vêtements, mais il ne les rendait pas aussi doux et parfumés que Molly. Tout en réfléchissant à cela, Nessa acheva de s'habiller. Puis, remarquant que la soirée était fraîche, elle s'enveloppa d'un châle qui appartenait à Molly, d'un bleu-violet profond, aux motifs complexes. Lui aussi sentait la lavande. Il faudrait qu'elle demande à la sorcière comment faire pour donner à son linge ce parfum délicieux.

Cette fois-ci, les vertiges ne l'assaillirent qu'à mi-chemin entre la cabane et le fort. Au moment où elle parvenait au sommet de la colline, le monde se mit à tourner et elle dut prendre appui contre le tronc d'un bouleau. Une main posée à plat contre l'écorce argentée, elle ferma les yeux et s'ordonna de respirer profondément, de repousser l'obscurité qui l'envahissait. Elle tomba lentement à genoux, tenta de se raccrocher au tronc mince et s'effondra, la joue écrasée contre l'écorce de l'arbre.

Au début, ce fut une sensation tellement subtile qu'elle crut l'avoir imaginée. Sous sa joue, le tronc de l'arbre sembla se gonfler légèrement, comme une vague. Le phénomène était curieux, mais Nessa était trop faible pour bouger d'un pouce. Soudain, elle s'aperçut que l'ondulation partait d'un endroit situé près de ses pieds, pour se répercuter tout le long de l'arbre. C'était à la fois très étrange et très rassurant, comme si elle entendait battre le cœur de l'arbre. C'est ça, murmura en

elle une petite voix lointaine et détachée. C'est son grand cœur que j'entends battre. Elle n'eut aucun mal à adapter sa respiration à ce pouls lent et régulier. Ses poumons s'emplirent du parfum des feuilles, de l'odeur du bois. Il lui sembla parfaitement naturel de s'abandonner au rythme de l'arbre, afin que celui-ci puisse à son tour pénétrer sa conscience. Nessa se sentit alors touchée par quelque chose de fragile et de fort à la fois. Par une force que les racines allaient chercher profondément sous la terre, sous le socle rocheux, dans la grande rivière souterraine qui s'écoulait, invisible, à travers d'immenses cavernes, à des lieues sous la surface. L'arbre puisait sa force dans les rochers, la terre et l'eau.

« Moi aussi, j'en suis capable », se dit-elle.

Cette prise de conscience la surprit tellement qu'elle ouvrit brusquement les yeux. Elle était étendue au milieu d'un tapis de feuilles de bouleau jaunes, comme installée dans le giron doré de l'arbre. Moi aussi, je peux le faire. Au moment où cette pensée se formait de nouveau dans son esprit, la vague déferla directement en elle, lui apportant une énergie telle qu'elle n'en avait jamais ressentie. Des pieds jusqu'à la tête, l'onde monta en elle, la hissa à genoux, puis debout, une main toujours appuyée sur le tronc de l'arbre, l'autre tendue vers les branches, la lumière et l'air. C'était l'air, comprit-elle clairement, qui était l'autre source fondamentale de la force. La magie de l'arbre consistait à combiner la terre sombre et l'air éclatant, la roche dure et l'eau courante en une force de vie.

Nessa prit de grandes respirations lentes et la sensation se répandit jusque dans son crâne, chatouillant les racines de ses cheveux. Elle rit tout haut quand ses boucles sombres se soulevèrent d'elles-mêmes, crépitant et lançant des étincelles. Comme elle sentait une nouvelle vague sur le point de déferler, elle plaça ses deux mains sur le tronc, les pieds fermement plantés de part et d'autre de l'arbre. L'énergie afflua en elle et fit courir des picotements sur sa plaie. Cette fois, la vague reflua doucement avant d'atteindre sa tête, comme si l'esprit de l'arbre se retirait. Nessa revint à elle, la tête appuyée contre le tronc. Elle ne s'était pas sentie aussi bien depuis des années : elle était plus légère, plus forte, plus rapide qu'avant. Plus résistante, aussi, comme si son corps avait absorbé la solidité de l'arbre.

— Merci, chuchota-t-elle, sans vraiment savoir à qui ou à quoi elle s'adressait. Merci infiniment.

Elle recula. Avait-elle rêvé ? Avec précaution, elle tâta son pansement. La croûte de la plaie la démangeait terriblement. Elle la gratta du bout des doigts : la démangeaison disparut. Elle ne ressentait plus aucune douleur.

Pendant un instant, elle resta à contempler les branches de l'arbre. Était-ce sa visite dans l'Outremonde qui lui avait aiguisé les sens ? Le fait était qu'elle ne voyait plus les choses du même œil. Cet arbre l'avait réconfortée, lui avait donné des forces. Merci, pensa-t-elle une fois de plus. En s'éloignant vers le fort, elle trébucha sur une branche presque ensevelie sous les feuilles mortes. Sur une impulsion, elle se baissa pour la ramasser. Elle était droite et lisse, de la longueur d'une canne, parfaitement à sa taille. Et elle repartit d'un bon pas, appuyée sur la branche, moins par faiblesse que par plaisir de serrer dans sa main celle d'un vieil ami.

Le chemin traversait le camp de réfugiés pour aboutir au portail du fort, où se pressait une foule bigarrée. L'ambiance était détendue, presque festive : de petits groupes d'hommes et de femmes de

tout âge bavardaient en serrant contre eux leur miche de pain et leur marmite de soupe. D'après les bribes de conversations que Nessa distingua, on causait de Pentland, des sylphes et de l'Outremonde. Une rumeur courait selon laquelle les sylphes eux-mêmes viendraient défendre les mortels contre les gobelins. Samhain approchait à grands pas, songea Nessa. Il ne restait plus que quelques jours.

Elle se glissa à travers la foule, ignorée de tous, et gravit les marches qui menaient à la grande salle du fort. Là, elle s'arrêta, hésitante. D'après ce que lui avait dit Molly, le sylphe était installé dans la chambre du gouverneur lui-même. Mais comment trouver cette chambre ? Finalement, un valet la remarqua.

— Les réfugiés doivent rester dehors, dit-il sèchement en indiquant la porte.

Sans savoir pourquoi, elle leva son bâton.

— Je... Molly...

— Ah... Elle est au premier, avec le gouverneur. Elle lui donne bien du fil à retordre, à ce qu'on dirait.

Il lui fit signe de se rapprocher puis, après avoir jeté un coup d'œil circonspect alentour, chuchota :

— Pourriez-vous demander à Molly de vous laisser voir le sylphe ? J'aimerais savoir s'ils ont vraiment des cornes comme celles de Herne.

— Ils n'en ont pas, répliqua sèchement Nessa en l'écartant du bras.

Était-ce ce genre de bêtises que les gens du village racontaient à son propos, autrefois ? Elle traversa la salle, monta l'escalier et trouva deux portes entrebâillées. De l'une sortait la voix agacée de Molly, entrecoupée par les grommellements du gouverneur. Elle passa la tête par la deuxième. Le centre de la pièce était occupé par un grand lit à baldaquin. Un feu brûlait dans l'âtre, au-dessus duquel chauffaient plusieurs marmites. Osant à peine respirer, elle serra son bâton dans la main et se glissa dans la chambre.

Les rideaux blancs étaient tirés sur trois côtés du lit ; seuls ceux qui faisaient face au feu étaient ouverts. Nessa s'avança aussi silencieusement que possible, vu la lourdeur de ses bottes, et, arrivée devant le lit, resta bouche bée.

Ce corps étendu sous les draps en lin ne pouvait être celui d'Artimour. Non, c'était impossible : la créature qu'elle avait devant les yeux était si pâle et figée qu'elle semblait déjà morte. Elle s'approcha lentement, la gorge et le ventre serrés par l'angoisse. De longues boucles brunes s'étaient étalées sur l'oreiller jaunâtre ; le nez était maigre et pincé, les lèvres bleues. Mais c'était bien lui. Une main de glace enserra le cœur de Nessa. Était-ce là l'œuvre de la dague qu'elle avait forgée ?

Son torse était nu ; un grand pansement en recouvrait le côté gauche. Nessa contempla les muscles parfaitement sculptés qui saillaient sous la peau blanche et satinée. On eût dit une statue de marbre. Ici, bien plus que dans l'Outremonde, le sang sylphe d'Artimour apparaissait avec évidence. Soudain, sa poitrine se souleva et il poussa un grand soupir. Il vivait encore, mais à peine.

Un fracas dans l'autre pièce fit sursauter Nessa ; elle baissa les yeux pour voir si Artimour avait

réagi, mais il demeura silencieux et figé. Pendant quelques secondes, elle garda la main suspendue au-dessus de son front, puis la retira brusquement en entendant les cris du gouverneur.

—... oser me dire de faire fondre les réserves d'argent du duc ? A trop traîner avec ce jeune chevalier, femme, vous oubliez votre place et votre rang.

On entendit un nouveau bruit sourd, puis un juron étouffé. Sur la pointe des pieds, Nessa se précipita vers la porte pour tenter de saisir la réponse de Molly. Mais la voix de la sorcière était douce et posée, et elle ne distingua que les mots « au soir de Samhain ».

— Bah, assez parlé de ces sornettes...

Le reste de la phrase fut noyé dans un bruit de pas lourds. Nessa se recula vivement, mordillant sa lèvre inférieure.

— ... rien du tout sans la permission expresse du duc. Cet argent lui appartient, après tout, et c'est moi qui suis chargé de le garder. Comment vais-je lui expliquer que la moitié de sa fortune est plaquée sur les armes de ses soldats ?

— Si vous n'autorisez pas la sortie de cet argent, Gouverneur, vous n'aurez plus jamais l'occasion de lui expliquer quoi que ce soit.

— C'est vous qui le dites, femme. Mais ce n'est pas à vous qu'il viendra demander des comptes.

Les pas bruyants cessèrent subitement. Nessa comprit que, d'une manière ou d'une autre, Molly avait empêché le gouverneur d'entrer dans la chambre. Sa voix résonna d'un ton ferme et résolu.

— Vous n'êtes pas obligé de me croire, Gouverneur. Mais quand le jour de Samhain arrivera, il vaudra mieux que l'argent soit prêt, et qu'un bon feu brûle dans la forge.

Au moment où il allait poser le pied dans la chambre, son interlocuteur poussa un grognement de mépris et s'éloigna à grands pas vers l'escalier, marmonnant des paroles incompréhensibles. Nessa haletait de soulagement quand Molly entra dans la pièce.

— Toi ! dit-elle en secouant la tête, les mains posées sur les hanches. J'aurais dû m'en douter.

Remarquant l'expression bouleversée de Nessa, elle jeta un coup d'œil en direction du lit.

— C'est lui ?

Nessa acquiesça en silence, la gorge trop serrée pour parler.

— Je suis désolée, mon enfant.

Les yeux de Molly s'attardèrent sur elle.

— Tu as l'air d'aller mieux. Beaucoup mieux, dit-elle en lui prenant le menton pour tourner son visage vers la lumière du feu. Tu as retrouvé des couleurs.

A cet instant, le ventre de Nessa gargouilla fortement.

— Et ton appétit, aussi.

Penchant la tête comme un oiseau, elle désigna le bâton que Nessa serrait encore dans sa main.

— Qu'est-ce que nous avons là ?

— Je l'ai ramassé par terre, sous le bouleau.

— Celui qui pousse au sommet de la colline, près du chemin ?

Molly s'était rapprochée d'elle et la regardait d'un drôle d'air. Nessa hochait la tête : les sourcils de la sorcière se levèrent.

— Ça alors !... Installe-toi dans ce fauteuil. Il ne me reste plus qu'à changer la compresse sur sa plaie ; ensuite, j'irai nous chercher à manger. Cela doit te faire du bien d'être sortie du lit, non ? Mais dis-moi, comment en es-tu venue à ramasser cette branche ?

— Elle était par terre, répondit Nessa d'une voix hésitante.

Tout ce qui s'était passé sous l'arbre lui paraissait ridicule, à présent. Personne ne la croirait. Mais Molly la fixait de ce même regard qu'elle avait pris lorsque Nessa lui avait parlé de la Vieille Wren et des Terres d'Été.

— J'ai cherché un bâton de ce genre, mais je n'en ai trouvé aucun. Comment l'as-tu remarqué ?

— En montant la colline, j'ai eu un vertige. J'ai dû me reposer à côté de l'arbre.

— Continue, dit Molly en posant un linge, de l'eau bouillante, une bassine et des pots de baume sur la table près du lit.

— Je me suis assise au pied de l'arbre, et je me suis sentie mieux. En partant, j'ai vu la branche.

— Je vois, dit Molly d'une voix neutre, apparemment absorbée par sa tâche. Eh bien... Voudrais-tu me donner un peu de cette écorce ?

— Bien sûr, répondit Nessa en sursautant.

Près de la base du bâton, l'écorce pâle et fragile se détachait d'elle-même. Nessa en ôta quelques lambeaux et les tendit à Molly.

— Très bien. Veux-tu voir ce que je vais faire ?

Nessa acquiesça silencieusement, un peu effrayée. Mais des coupures et des brûlures, elle en avait vu toute sa vie. Et les événements récents n'avaient fait que l'endurcir davantage. Molly retira délicatement la première épaisseur de linge pour révéler un tissu humide, imprégné de baume jaunâtre. Celui-ci fut ôté à son tour : apparut alors un linge noir couvert de traînées de pus vertes. Le ventre de Nessa se retourna.

— D'où vient ce liquide noir ? chuchota-t-elle, tandis que Molly laissait tomber le linge sale dans la bassine.

— C'est le poison qui suppure de la plaie, expliqua Molly. Ce baume, qui contient du miel, du saule et quelques autres herbes, a la propriété d'absorber le poison. Mais l'écorce de bouleau, c'est encore mieux. Je voulais en ramasser ce matin, mais il n'y avait pas de branches par terre, et je n'ai pas eu le temps de parler correctement à l'arbre.

Il a compris malgré tout. Cette pensée traversa spontanément l'esprit de Nessa, tandis qu'elle se penchait sur Artimour pour examiner la plaie. Elle se raidit, se préparant au pire. Sur son large torse, juste au-dessus du sein, un long trait rouge s'étendait en diagonale. Les bords de la plaie étaient noirs, la chair tout autour boursouflée et striée de traces vertes sous la peau. Molly tamponna la blessure avec un linge mouillé d'eau salée. Artimour grimaça et serra les mâchoires tandis que l'eau pénétrait dans la plaie ; ses paupières remuèrent et Nessa retint son souffle. Allait-il ouvrir les yeux ?

Mais il n'en fit rien, et elle se força à examiner de nouveau la plaie. Vu la minceur de l'entaille,

elle avait dû être causée par une lame extrêmement tranchante. Tranchante comme un rasoir.

— Passe-moi ces morceaux d'écorce, ma fille.

Molly appliqua une longue bande de linge à même la plaie, puis y plaça quelques écorces de bouleau. Ensuite, elle trempa un deuxième linge dans l'eau bouillante, l'essora et le posa, fumant, sur les écorces. Le tout fut recouvert d'un troisième linge propre.

— Voilà.

Elle se lava les mains, les sécha rapidement sur son tablier, ramassa la bassine et se leva.

— Je passe à la lingerie et je reviens avec le souper.

— Est-ce qu'il va mourir ? articula Nessa.

Molly haussa les épaules.

— A vrai dire, je suis étonnée qu'il soit encore en vie. Je pensais que le simple contact de l'argent suffisait à tuer les sylphes.

Nessa lui jeta un regard perplexe. Puis elle comprit que Molly n'avait jamais eu l'occasion de rencontrer un véritable sylphe.

— Il est à moitié mortel.

Molly resta un long moment silencieuse, puis remonta la bassine sur sa hanche d'un geste brusque.

— Eh bien... Ceci explique cela, je suppose.

Elle lui désigna d'un geste un panier posé près de la cheminée.

— Si tu as faim, il y a des pommes et du fromage là-dedans. Et quant à ce bâton, prends-en bien soin. C'est un beau cadeau qu'il t'a fait là.

— Qui ça ? demanda Nessa, alors même qu'elle commençait à comprendre.

— Le bouleau. Tu as dû beaucoup lui plaire, pour qu'il te confie une si grande partie de lui-même.

Nessa ouvrit la bouche pour poser une question, mais Molly l'arrêta en levant la main.

— Nous en parlerons au souper.

Elle fit semblant de la menacer du doigt.

— Et ne bouge pas d'ici, d'accord ? Maintenant que mes deux patients sont réunis au même endroit, je ne tiens pas à ce qu'ils se dispersent.

— Attendez ! s'écria Nessa.

Molly se retourna, les sourcils levés.

— Puis-je voir ses vêtements ? J'aimerais... jeter un coup d'œil à la trace laissée par la lame dans le tissu.

Nessa crut que Molly allait refuser, mais elle lui indiqua une grande malle de l'autre côté du lit.

— Ils sont posés là-dessus. Nous n'avions pas la moindre idée de la façon de les nettoyer, mais ils ont plus ou moins séché devant le feu.

Nessa crispa ses mains sur les accoudoirs en cuir de son fauteuil, puis se rappuya contre le

dossier molletonné. Au loin, on entendait le bruit des pas de Molly décroître dans l'escalier. Puis ce fut le silence. Artimour reposait sur le lit comme dans un cercueil. Son visage était très pâle, se détachant sur les draps jaunis. Seul un tressaillement occasionnel de ses paupières prouvait qu'il était encore en vie. Nessa s'agrippa à son bâton et ferma les yeux. Laissez-le vivre, Grande Mère, supplia-t-elle. Avait-il été poignardé par l'arme qu'elle avait forgée ? Si c'était le cas, et à supposer qu'il survive, que ferait-il quand il l'apprendrait ?

Au fond, elle ne savait pas s'il s'agissait de la même dague. Mais tout ne correspondait que trop bien. D'évidence, la blessure avait été infligée par un objet extrêmement affûté, qui fendait la chair comme si ç'avait été du beurre, et qui laissait des traces de brûlé. D'un pas résolu, elle traversa la pièce et examina les vêtements posés sur la malle. Le pourpoint comme la chemise de lin révélèrent des brûlures identiques à celles de la blessure. Quant à la botte... Elle plissa les yeux en revoyant cette botte qu'elle avait tendue à Artimour, quelques jours auparavant... Elle la ramassa et l'étudia attentivement. Une large entaille traversait un côté de la chaussure, une deuxième plus mince se voyait sur le côté opposé. Mais, comme prévu, nulle trace de brûlé. L'arme qui avait blessé Artimour n'avait donc aucun effet sur les objets des mortels.

Tout cela ne lui disait pas pourquoi il portait la botte dans son pourpoint, ni où se trouvait la deuxième. En se penchant pour reposer la chaussure sur le sol, elle entendit quelque chose glisser à l'intérieur.

Elle renversa la botte, la secoua et eut un hoquet de surprise en reconnaissant l'objet qui s'en échappa, et tournoya au bout de sa cordelette avant de s'échouer sur le plancher couvert de roseaux. D'une main tremblante, elle le ramassa et le tint suspendu devant elle, osant à peine en croire ses yeux. C'était l'amulette de Dougal.

A son réveil, Dougal s'aperçut que le monde ne tournait plus. Au-dessus de sa tête, un plafond en cristal laissait entrer des flots de lumière dorée, qui baignaient toute la pièce de leur éclat. Il se rendit compte qu'il était entièrement nu, allongé dans un grand lit aux draps soyeux qui exhalaient un parfum à la fois suave et boisé. Il prit une grande inspiration, tourna la tête sur l'oreiller et comprit que l'apparition de Guinevère, sous l'arbre, n'avait pas été une vision de cauchemar.

Car il était déjà venu ici, dans cette chambre ronde aménagée dans le tronc évidé d'un immense arbre. Il connaissait cette maison, songea-t-il, pris d'une rancœur si vive qu'elle lui brûla le ventre. Et ce lit, il le connaissait aussi.

Il roula sur le côté, comme pour tourner le dos au flot de souvenirs qui déferlait sur lui. A sa grande stupéfaction, il s'aperçut que la douleur avait disparu. Il était aussi faible qu'un nouveau-né, mais il savait avec certitude, à présent, qu'il vivrait. Il remua le bras à titre d'essai. Le gobelin l'avait mordu à l'endroit le plus charnu de l'épaule, à la jonction des muscles du bras et de la poitrine. Des muscles indispensables à l'exercice de son métier. Sa plaie le tirailait encore un peu : le remède de cette maudite sorcière sylphe n'avait sans doute pas fini d'agir. Mais il était en voie de guérison, c'était certain. Restait à savoir quel marché il devrait passer, cette fois-ci, avec Guinevère, pour qu'elle le laisse partir.

Une porte s'ouvrit et Guinevère en personne fit son entrée, un plateau à la main. Quand elle vit qu'il était réveillé, elle se figea puis lui sourit.

— Bonjour, cher époux.

— Je ne suis pas ton cher époux, grogna-t-il en lui décochant un regard haineux.

C'était cette sorcière qui l'avait piégé ici, par une nuit de Beltane où il était étendu dans les bois au côté d'Essa, son amour perdu. Sous le coup de ce souvenir douloureux, Dougal ferma les yeux. Un petit rire cristallin résonna.

— C'est toi qui m'avais appelée épouse.

— Parce que tu m'avais trompé.

Il ouvrit les yeux. Guinevère se tenait près du lit, ses lèvres roses déformées par une moue amusée, ses longues mains blanches reposant nonchalamment sur sa robe de velours vert sombre. Les ailes, c'était nouveau : de minces volutes délicatement recourbées au-dessus de sa tête, qui paraissaient à Dougal le comble de l'inconfort.

— Mais tu ne m'en joueras plus, de tes méchants tours. Rends-moi mes vêtements. Je m'en vais.

Elle resta un long moment silencieuse, l'observant de ses longs yeux bridés.

— Je n'ai pas besoin de te jouer des tours, maître forgeron. Tu admettras sûrement que tu me dois quelque chose, non ? Après tout, je t'ai sauvé la vie. Il serait naturel que tu me dédommages de ce petit service. Qu'en dis-tu ? Ce n'est pas un trop mauvais marché, n'est-ce pas ?

Dougal esquissa un mouvement de recul et se crispa des pieds à la tête. Puisqu'il était encore trop faible pour espérer l'étrangler, il se contenta de la transpercer du regard, espérant qu'elle y lirait toute l'intensité de sa haine. Pas un mauvais marché, avait-elle dit. Il connaissait trop bien les



marchés que passaient les sylphes avec de pauvres mortels envoûtés. C'était justement ce genre de marché qui avait fini par piéger Essa dans l'Outremonde. Il n'était pas assez sot pour commettre de nouveau la même erreur.

— Que veux-tu ?

— La dague d'argent. Celle que tu portais sur toi quand je t'ai retrouvé. Elle n'est pas finie. J'aimerais que tu la termines.

— Pourquoi ?

Dès l'instant où Cadwyr s'était présenté à la forge en compagnie de Finuviel, Dougal s'était douté que Guinevère était derrière tout cela.

Guinevère sourit, mais ses yeux plissés trahirent sa contrariété.

— Cela ne te regarde absolument pas.

Pendant un long moment, ces ennemis de longue date s'affrontèrent du regard. Il émanait de Guinevère une énergie bouillonnante, quasi palpable, sous laquelle on devinait une volonté de fer. Pas grand-chose de ce qui se passait dans l'Outremonde ne devait lui échapper, songea Dougal. Les yeux de Guinevère s'attardaient sur son torse et, se sentant terriblement dénudé, il remonta le drap jusqu'à son menton.

— Laisse-moi l'exprimer ainsi, cher époux d'autrefois : quoi qu'il soit arrivé entre nous par le passé, je viens de te sauver la vie. Je ne sais quelle valeur tu lui accordes, mais tu m'en dois l'équivalent.

— Je t'enverrai un coffre d'or.

Elle serra les poings et se mit à arpenter la chambre : Dougal crut un instant qu'elle allait le frapper.

— Je n'ai pas besoin de ton or. Je n'en ai aucune utilité. Ce que je veux, ce qu'il me faut à tout prix, c'est une dague d'argent. Une vraie dague, avec un manche. Et il me la faut très vite. De quoi as-tu besoin pour l'achever ? Je ferai venir le nécessaire de l'Ombre.

— Je n'ai pas dit oui, Guinevère. Même si tu me retenais prisonnier tout le reste de ma vie, je ne finirais pas cette dague. Si tu la désires autant, ce n'est sûrement pas pour en faire bon usage.

— Il faut toujours que tu fasses marcher ta petite tête, n'est-ce pas ?

Guinevère se pencha vers lui et plongea son regard dans le sien — un regard dans lequel se lisait un besoin absolu et désespéré. Elle prit une grande inspiration, luttant visiblement pour se maîtriser, au point d'en trembler.

— Je t'ai sauvé la vie. A présent, j'ai besoin que tu m'aides à sauver la Faërie. Il le faut.

Dougal sourit. Il avait assez supplié Guinevère, par le passé ; à son tour, maintenant, de se traîner à genoux.

— « Il le faut » ? répéta-t-il d'un ton amusé en ajustant l'oreiller sous sa nuque. Pourquoi donc ? Qu'est-ce qui te fait croire que je vais accepter ?

— Parce que si tu refuses, mortel, tout ce que tu vois autour de toi risque de disparaître.

— Trouve un autre forgeron.

— Je n'ai pas le temps, siffla-t-elle.

— Explique-moi comment une dague d'argent peut sauver la Faërie.

Le visage de Guinevère se colora de rose, ses pommettes s'effilèrent et elle lui parut semblable à un animal : un renard, peut-être, ou une chauve-souris.

— Tu me dois la vie. Moi, je ne te dois pas de réponse.

Quelque chose de sombre, de sournois et de rapace : une bête qui se nourrit du sang des autres, songea Dougal. Mais il ne devait lui montrer ni faiblesse ni peur.

— Venons-en au fait, Guinevère. Tu me dis que si je ne termine pas cette dague très vite, toute la Faërie va disparaître ?

— Pour toujours.

De nouveau, il y eut un long silence. Puis Dougal se pencha sur le côté et cracha sur le parquet.

— Bon débarras.

Les doigts de Guinevère se crispèrent comme des serres : Dougal eut peur qu'elle ne le tue sur-le-champ. Mais elle se contenta de lever les sourcils et de le foudroyer de son regard émeraude.

— C'est ce que nous verrons.

Puis elle fit une sortie majestueuse, les ailes roulées dans le dos, laissant Dougal se demander quel serait le prix de sa bravade.

\*\*\*

Les brumes matinales caressaient les collines boisées comme de longues mains pâles estompant le paysage. Sur une petite crête au pied des murs abrupts de la forteresse, Renvahr scrutait la rive opposée du Daraghduin avec méfiance. L'épaisse forêt qui couvrait les hautes terres autour d'Ardagh, censée constituer le premier cercle des défenses impénétrables de la forteresse, lui apparaissait soudain sous un jour nouveau. A présent, il comprenait que les arbres pouvaient servir de bouclier permettant de dissimuler les mouvements d'une armée ennemie. Selon cette fouine de Wellis, des éclaireurs passaient en ce moment même les collines au peigne fin, inspectaient chaque col et chaque gué, afin de s'assurer que le convoi rebelle ne dépassait pas le nombre convenu et que des renforts ne prenaient pas position. Pour l'instant, tout se déroulait parfaitement ; si parfaitement, en fait, que la méfiance de Renvahr s'en trouvait renforcée.

A son côté, son cheval piaffait. L'heure prévue pour l'échange de prisonniers approchait rapidement. Sur la rive d'en face, l'activité s'intensifiait dans le camp ennemi, perché sur un affleurement rocheux tout près du sommet de la plus haute colline. Son instinct lui disait que les rebelles lui tendaient un piège. Mais les éclaireurs qui patrouillaient les cols de montagne avaient juré n'avoir rien vu d'autre qu'une petite caravane de prisonniers avancer lentement vers Ardagh en portant un drapeau blanc. Certes, les rebelles avaient dressé leur camp sur la position la plus défendable des environs. Mais quoi de plus naturel ? Tout aussi naturelle était leur décision de se retrancher de l'autre côté du fleuve qui coulait sous l'immense forteresse d'Ardagh. Renvahr jeta un regard mauvais en direction du camp. Il avait beau tenter de refouler ses appréhensions, il

sentait que cette affaire avait quelque chose de suspect. Evidemment, l'on pouvait comprendre que les ducs de Gard et d'Allovale s'empressent de récupérer leurs prisonniers, après les lourdes pertes qu'ils avaient subies lors de la dernière bataille. Mais Gard, connu pour être un négociateur aussi redoutable que les marchands aquiléens, avait accepté sans discuter toutes les conditions posées par les forces du roi. Comme si cela n'avait, au fond, aucune importance. Un vent froid souffla, portant aux joues de Renvahr les premières gouttes de pluie de la journée. Et le Protecteur du royaume maudit le jour où il avait posé pied sur cette île misérable.

Il jurait encore à voix basse quand Wellis arriva à cheval.

— Bonjour, seigneur Protecteur.

Il sauta à terre avec l'aisance d'un jeune homme et attacha le cheval à une branche basse. Il s'était exprimé en hombrien et, malgré son accent à couper au couteau, Renvahr réussit à lui adresser un faible sourire.

— Il fait un temps de cochon, répondit-il en brynois, dans l'espoir que le commandant en chef cesserait de lui écorcher les oreilles.

— Les hommes du pays y sont habitués, répondit Wellis avec un haussement d'épaules. Vous devriez l'être aussi, depuis le temps que vous vivez ici.

Il lança un regard lourd vers l'épaisse cape en fourrure de loup, importée de Hombrie, qui protégeait les épaules de Renvahr.

Celui-ci soutint son regard avec une nonchalance étudiée qui frôlait le mépris.

« Maudite soit ma petite sœur, pensa-t-il ; maudit soit le jour où elle a épousé son roi idiot. »

Si Wellis tenait à se promener à moitié nu, comme les autres sauvages de ce pays, grand bien lui fasse ! Renvahr ne renoncerait pas au peu de confort dont il pouvait jouir afin de paraître plus viril. Et même s'il passait le reste de sa vie ici, jamais il ne s'habituerait à ce climat épouvantable.

— Ont-ils l'habitude de manœuvrer les yeux fermés ? Peut-être savent-ils dépister l'ennemi au flair ?

En réalité, ce n'était pas tout à fait exclu, songea-t-il. Quel que fût leur rang, les Brynois portaient tous sur eux un léger relent de bouse.

Mais Wellis refusa de mordre à l'hameçon.

— Il me semble, seigneur Protecteur, que ce brouillard nous donne l'avantage. Nos hommes connaissent cette forêt mieux qu'ils ne connaissent leurs propres femmes. Ils n'auront pas besoin de se fier à leur nez, croyez-moi.

Il tapota le bras de Renvahr et prit un air paternel.

— Ne vous tracassez pas. Les guerriers du clan Uisna sont les plus fidèles d'entre tous. En un rien de temps, nous capturerons ces charognes des hautes terres, puis nous les étripérons et les pendrons aux remparts.

Renvahr ne s'étonna guère de la véhémence de Wellis. Sous ses dehors raffinés, et en dépit des origines hombriennes de son épouse, le commandant en chef n'était pas plus civilisé, au fond, que ces prétendues charognes des hautes terres.

— D'autant que je viens d'apprendre une très bonne nouvelle, ajouta Wellis, les yeux perdus

dans le vide.

La méfiance de Renvahr fut aussitôt éveillée.

— De quoi s'agit-il ? murmura-t-il entre ses dents, tout en serrant sa cape autour de ses épaules.

— Gard et d'Allovale en personne se trouvent là-haut.

Wellis indiqua de la tête le camp ennemi, ensemble de tentes miteuses au-dessus desquelles planaient des nuages plus gros que la forteresse. Sur un mât de fortune, se détachant sur les nuages de brume grise, flottait un drapeau blanc loqueteux.

Renvahr se tourna lentement vers le commandant en chef, le ventre noué par un terrible pressentiment.

— Qu'avez-vous dit ?

— Je viens de l'apprendre à l'instant, dit Wellis avec une joie enfantine. Je suis venu vous le dire aussitôt.

A cet instant Renvahr sut, avec une certitude absolue, qu'il ne s'agissait pas d'un simple échange de prisonniers. Le plan qu'ils avaient dressé avec Wellis, consistant à recapturer les prisonniers rebelles après les avoir relâchés, était une grave erreur.

— D'Allovale ? lança-t-il. Gard ?

Ses lèvres se retroussèrent comme si une puanteur atroce lui était parvenue aux narines.

L'enthousiasme de Wellis en fut ébranlé. Il se balança d'un pied sur l'autre, mal à l'aise, puis se hissa en selle. Une fois à cheval, toutefois, il retrouva un peu d'assurance.

— Admettez que c'est une aubaine, seigneur Protecteur !

— Une aubaine ?

Renvahr détacha les rênes de son cheval et les fit claquer en l'air. Il désigna de la tête le camp ennemi, perché sur sa position stratégique.

— Peut-être, seigneur Wellis. Mais une chance pour qui ?

A elle seule, cette nouvelle avait suffi à le convaincre de suivre son intuition. Il fit décrire un demi-tour abrupt à sa monture et descendit la colline au trot, appelant ses capitaines à lui. Wellis lui emboîta le pas.

— Ordonnez la retraite ! hurla Renvahr. La retraite !

— Qu'est-ce qui vous prend ?

Wellis attrapa la bride de son cheval avant que Renvahr n'ait pu donner d'autres ordres.

— Vous parlez de chance, seigneur Wellis ? siffla Renvahr. Ouvrez donc les yeux ! Ils sont positionnés comme des généraux sur cette colline. Je ne sais s'ils ont enterré leurs troupes dans le sol, mais je suis certain que quelque chose vous a échappé, à vous et à vos éclaireurs.

Pendant un long moment, les deux hommes se toisèrent, tandis qu'autour d'eux, capitaines et sergents accouraient, choqués et désorientés. Wellis fit un écart pour les éloigner, puis se rapprocha de Renvahr et le regarda droit dans les yeux.

— Avez-vous pris un coup de lune ? Les deux chefs de la rébellion se trouvent là-haut. Les guerriers des hautes terres sont tellement mal organisés qu'ils s'effondreront dès qu'ils auront vu

les têtes de Gard et d'Allovale au bout d'une pique. Et c'en sera fini de la rébellion. Vous êtes-vous écouté parler, seigneur Protecteur ? Vous divaguez !

Les paroles de Wellis sonnaient vrai. Renvahr ôta la main de la poignée de son épée.

« C'est ce pays, pensa-t-il. Ce misérable pays pluvieux, puant et sombre. »

Décidément, l'humidité faisait moisir son cerveau, érodait sa raison. D'un geste brusque, il se libéra de l'empoigne de Wellis.

— J'exige tout de même que l'on positionne des troupes supplémentaires en renfort.

— Comme vous voudrez.

Wellis s'inclina et fit reculer son cheval de quelques pas, le visage empreint de mépris.

— C'est vous le Protecteur, après tout.

« Je les déteste, pensa Renvahr tandis que Wellis s'éloignait au galop. Tous autant qu'ils sont. »

Le cœur gonflé, il fit un signe au capitaine de sa garde personnelle.

— Oriad...

— Oui, seigneur ?

Ils se connaissaient depuis l'enfance. Oriad avait été recruté dans les rangs des pages pour servir de partenaire d'escrime à Renvahr. Aujourd'hui comme autrefois, ils étaient de force égale, des compagnons parfaitement assortis. La seule chose qui consolait un peu Renvahr d'avoir été envoyé en Brynhiver, c'était qu'Oriad l'y avait accompagné. Il faisait plus confiance à son capitaine qu'à n'importe qui ; il avait fait jurer à Merle que si un jour Oriad lui ordonnait de le suivre, elle obéirait sans poser de questions.

— Wellis vient de me dire que Gard et d'Allovale se trouvent dans le camp, là-haut. Ce qui veut dire qu'il ne s'agit pas d'un simple échange de prisonniers.

— Comme vous le pensiez depuis le début, dit Oriad en hombrien.

— Retournez au château. Si le pire arrive, assurez-vous que le roi et la reine arrivent sains et saufs jusqu'à mon père.

— Seigneur, intervint Oriad en fronçant des sourcils, qu'est-ce qui vous inquiète à ce point ? J'ai moi-même parlé aux éclaireurs. Rien n'indique qu'une force importante manœuvre dans les alentours. Et Gard n'a pas eu le temps d'appeler ses alliés à l'aide. Rappelez-vous la déculottée qu'ils ont prise la dernière fois !

— Nous aussi, nous en avons pris une, Oriad.

Une averse soudaine les trempa tous deux jusqu'aux os. Renvahr rejeta en arrière ses cheveux dégoulinants et, en un éclair, il revit Merle, ses cartes à la main, lui dire d'annuler les négociations.

— Allez-y et ne discutez pas. Il vaut mieux prendre ses précautions, quand on a affaire à ces fripouilles. Ils vous tapent dans le dos d'une main tout en vous poignardant de l'autre. Je ne fais confiance ni à Gard ni à d'Allovale... ni même à la racaille qui marche sous notre étendard. Je vais m'acquitter de mon devoir envers ma sœur. Mais je ne veux pas que l'on verse une seule goutte de sang hombrien en vain.

— Dois-je comprendre, Renvahr, que nous ne devons pas nous battre jusqu'au dernier homme ?

Renvahr ne répondit pas. Le sentiment de désastre imminent qui s'était emparé de lui pouvait n'être que le résultat de sa rancœur et de sa nervosité. Mais cela, il ne voulait pas l'admettre devant Oriad.

— Vos ordres, capitaine, sont de protéger la princesse de Hombrie et son consort. Me suis-je assez clairement exprimé ?

Sans répondre, Oriad le salua avec raideur, éperonna son cheval et s'éloigna rapidement. Renvahr resta seul, à examiner d'un bout à l'autre le plan de Wellis, en espérant trouver la faille avant qu'il ne soit trop tard.

Il les sentait autour de lui. Cachés dans les bois, des milliers d'yeux l'épiaient. Sans doute étaient-ils dissimulés à l'intérieur de troncs évidés ou perchés dans les branches de grands arbres séculaires. Les gens des collines d'Ardagh savaient mieux que quiconque se fondre dans le paysage ; certains prétendaient même qu'ils avaient appris des sylphes l'art de la métamorphose. Qu'y avait-il d'autre, dans cette forêt ? se demanda Donnor. Il pensa à Finuviel, furtif comme une ombre, dangereux comme une lame effilée. Quelque part dans ce brouillard se cachait toute une cohorte d'êtres comme lui.

S'élevant du grand fleuve qui fumait en contrebas, des lambeaux de brume l'entouraient, lui picotaient la peau, parsemaient ses vêtements et ses cheveux de minuscules gouttelettes. La brume lui chatouillait les sens, éveillant en lui la conscience d'une réalité qu'il avait jusque-là réussi à ignorer. Force lui était de croire que cette brume ne dissimulait pas seulement les éclaireurs du roi, mais aussi une armée de créatures de l'Outremonde. Cet allié dont Cadwyr disait, sans l'avoir jamais mis à l'épreuve, qu'il était capable de leur offrir la couronne de Brynhiver. Et à présent, Donnor devait lui faire confiance. Sinon, sa présence ici relevait de la folie pure. Dire qu'à plus de soixante ans, il se trouvait exposé sur cette colline, par un temps de chien, à regarder la petite caravane qui devait servir d'appât descendre lentement le sentier en épingle vers l'unique pont de pierre qui franchissait le fleuve...

Sentant quelqu'un approcher dans son dos, Donnor jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. C'était Cadwyr. Ses cheveux se détachaient sur le ciel pâle comme un halo doré, ses pommettes étaient roses, sa poitrine et ses bras nus, à l'exception d'un plastron et de brassards en cuir. De grands tatouages rouges, verts et bleus ondulaient sur les muscles de son torse et de ses épaules ; son pantalon était taillé dans le tartan rouge et brun que les Allovale portaient à la bataille. Ses joues étaient barbouillées de signes de guerre, des plumes de corbeau étaient plantées dans ses cheveux et une épaisse bande de laine noire lui entourait la tête. Avec un sursaut, Donnor se rappela qu'une bande du même genre était attachée à sa selle. Il était censé la porter lorsque les sylphes arriveraient : pour se protéger de leur chant, avait dit Cadwyr. Donnor n'avait pas la moindre idée de ce qu'il entendait par là. Il soupira profondément et entoura sa tête de la bande, comme Cadwyr.

Celui-ci lui répondit par un sourire féroce. Il se dégageait de Cadwyr une énergie animale presque tangible. A présent, il rejeta sa cape de ses épaules, et Donnor vit que la doublure était couleur de rouille. Dans la lumière blafarde, le tissu brillait comme du sang frais. Il porta son regard vers le haut donjon noir d'Ardagh, qui s'élevait hors de la brume comme un poing tendu

vers le ciel. Cette forteresse, aucune armée d'hommes n'avait jamais réussi à la prendre. Un oiseau chanta une fois, deux fois, puis se tut. Le duc sentit les poils se hérissier sur sa nuque. Le signal était donné.

— Cadwyr...

— Oui, mon oncle ?

Au loin, les grandes portes de la forteresse s'ouvrirent lentement. Et si les sylphes ne se présentaient pas au rendez-vous ?

— Que font-ils, là-bas ? marmonna-t-il, distrait par un mouvement de l'autre côté du fleuve.

Cadwyr scruta la rive d'en face.

— Il semble que notre seigneur Protecteur se méfie de nous, mon oncle. Il fait avancer de nouvelles troupes.

— Et ton ami sylphe ne tient pas sa promesse, Cadwyr ?

La caravane de prisonniers arrivait à la moitié du chemin qui menait au pont. A leur gauche, un nouveau cri d'oiseau résonna : deux petites trilles entrecoupées d'un sifflement.

— Ils s'apprêtent à attaquer, mon neveu.

Mais Cadwyr se contenta de lui décocher l'un de ces grands sourires satisfaits qui commençaient à déplaire à Donnor.

— Ne craignez rien. Il sera bientôt là. Vous feriez mieux de vous boucher les oreilles, mon oncle.

Derrière eux, les sergents donnaient ordre aux quelques fantassins et archers qui les accompagnaient de se ranger en ordre de bataille. Un appel aigu déchira l'air : un cri de corbeau, cette fois-ci. Levant les yeux, le duc vit une grande ombre noire planer au-dessus de sa tête. Un frisson lui parcourut l'échine au moment où la première volée de flèches s'abattait sur son camp. Cadwyr fit volte-face, poussa un rugissement et tira un sabre du fourreau qu'il portait sur le dos.

— Vive Allovale ! Vive Gard ! cria-t-il en se dressant sur ses étriers.

— Que fait ce maudit sylphe ? dit Donnor.

Il tira son épée en grommelant et rassembla les rênes de son cheval. En contrebas, près du fleuve, une haie meurtrière de lances et de piques avait éclos de l'orée du bois et scintillait sous les pâles rayons qui filtraient à travers la brume.

— Il sera là d'une minute à l'autre, dit Cadwyr.

— En es-tu certain ?

— Il est bien obligé, s'il veut récupérer ce que vous savez.

Cadwyr tapota son plastron et Donnor se rappela que les jours précédents, son neveu s'était mis à porter la bourse de cuir autour de son cou, à la vue de tous.

— S'il ne tient pas parole, nous sommes perdus, Cadwyr. Tu le vois bien...

Dans la vallée, la première rangée de soldats entama sa progression vers le haut de la colline, puis recula vivement sous une deuxième volée de flèches.

— S'il ne tient pas parole, nous n'aurons pas à nous en soucier.

Cadwyr éclata de rire, un rire qui sonnait étrangement aux oreilles de Donnor, et décrivit un grand cercle de son sabre.

— Nous n’aurons plus à nous soucier de rien, parce que nous serons morts.

Les deux hommes échangèrent un long regard, puis Cadwyr brandit de nouveau son sabre.

— Aux armes, Allovale ! Pour la gloire de Brynhiver !

A cet instant, Donnor fut soudain envahi d’une grande lassitude. Plus qu’une bataille, songea-t-il. Une dernière bataille avant d’octroyer un repos à ses vieux os, soit devant sa propre cheminée, soit aux côtés de ses ancêtres, dans les salles de festin des Terres d’Été. Un mouvement en contrebas attira brusquement son attention ; il se pencha en avant, les yeux plissés. Au milieu du fleuve, une vieille femme se recourbait sur son linge, apparemment ignorante de la bataille qui se déroulait autour d’elle. Si elle restait là, prise entre les deux camps, elle allait se faire tuer, c’était sûr ! Mais au moment où il s’apprêtait à pousser Cadwyr du coude, la vieille femme se redressa et lui fit un sourire.

Le temps sembla ralentir, puis s’arrêter. Il n’y avait aucune raison pour que le sourire de cette femme fît courir des frissons dans son dos. Alors qu’il la fixait du regard, médusé, elle se pencha de nouveau sur son baluchon et brandit une tunique trempée de sang.

« On dirait ma tunique », pensa Donnor.

Et il comprit soudain que c’était le cas. Cette vieille femme n’était autre que la Blanchisseuse, la terrible complice de la Marrihugh, celle qui lavait les vêtements ensanglantés des morts avant qu’ils ne partent vers les Terres d’Été. Il lança un dernier regard aux collines vert sombre, respira une dernière fois l’air embaumé de pin. Ce n’était pas une mauvaise journée pour mourir. Il sortit de sa torpeur et, rejetant sa cape, brandit son épée.

— Pour Gard ! cria-t-il. Pour Gard et Brynhiver !

Il lâcha les rênes et son étalon bondit en avant. Ils étaient perdus. S’il devait mourir de façon aussi stupide, il allait au moins se battre. C’est alors que la première note monta à travers les brumes. Elle ricocha sur l’eau de la rivière et les murs de la forteresse d’Ardagh et, au lieu de faiblir, gonfla de plus belle. C’était un son sans joie ni peur, un son qui n’évoquait rien d’autre que la force pure. Tous les mortels qui l’entendirent restèrent pétrifiés ; le régiment ennemi faiblit momentanément.

Une brise monta du fleuve, chargée d’un parfum frais et humide. Avant que l’air ne soit vicié par l’odeur âcre de la bataille, Donnor respira profondément. La note commençait à s’éteindre ; comme brusquement libérés d’un sortilège, les soldats du roi reprirent leur charge vers le sommet de la colline. Mais de son point de vue privilégié, derrière la ligne ennemie, Donnor vit le fleuve fumant se mettre à bouillonner, les eaux s’écarter et de pâles cavaliers émerger des flots en chantant, montés sur des chevaux blancs comme l’écume, brandissant des épées aussi dorées que la chevelure de Cadwyr. Ils surgirent du fleuve, sautèrent par-dessus les berges et remontèrent la colline au galop, se répandant comme l’eau d’une crue. Et leur chant était froid comme la glace, coupant comme le vent. Donnor resta bouche bée, à regarder les sylphes faucher les rangs de l’ennemi et les hommes tomber, tels des épis sous la lame de la faucille. Comme dans un rêve, il vit les rangs se défaire, les lances et les épées se froisser, le sang gicler ; il entendit s’élever une cacophonie de hurlements et le sinistre craquement des os brisés. Horrifié, Donnor ouvrit sa



bouche, tendit le doigt vers le massacre qui se déroulait à leurs pieds, quand soudain brilla, dans un coin de sa vision, un reflet métallique. Il tourna machinalement la tête et vit une lame tourner. Cadwyr était tout près de lui et, dans ses yeux, Donnor lut sa propre mort.

« Grande Mère, pensa-t-il, Cecily avait raison. »

Quand il leva son bouclier pour parer le coup, il était déjà trop tard.

Tout le reste de sa vie, cette musique hanterait les cauchemars de Merle. Les premières notes froides et perçantes résonnèrent au moment où le soleil se levait derrière les nuages de brume. Aussitôt, elle cessa de se brosser les cheveux et se tourna vers la fenêtre, saisie. C'étaient des sons comme elle n'en avait jamais entendu, qui la poussèrent à ouvrir les fenêtres et à se pencher aussi loin que possible par-dessus la rambarde de pierre. Les domestiques du château apparurent sur les remparts : pris de folie, ils criaient et ouvraient en grand les grilles et les portes de la forteresse, sourds aux ordres des capitaines de la garde. Le sang de Merle se mit à bouillonner, ses os se ramollirent, ses membres lui parurent s'assouplir et s'allonger. La chanson éveillait tous ses sens, tous ses appétits secrets ; elle ferma les yeux, étourdie par une vague de désirs si longtemps enfouis qu'elle avait oublié leur existence.

Un petit bruit la fit sursauter et se retourner. Hoell se tenait près de la cheminée, les sourcils légèrement froncés.

— Merle ? chuchota-t-il.

Son visage s'était transformé. Ses yeux avaient perdu leur joyeuse insouciance et semblaient soudain vieillis.

— Bonne mère, souffla Merle. Etes-vous redevenu vous-même, mon roi ?

Il détourna brièvement la tête, le regard baissé vers le sol, puis releva les yeux tandis que, portées par la brise, quelques mesures de la sinistre mélodie résonnaient.

— Cette musique..., murmura Hoell.

Merle secoua la tête et dégringola de la rambarde où elle était perchée. Soudain prise d'un vertige, elle chancela un peu et Hoell la rattrapa. Son corps était solide, fort, musclé. C'était un homme, de nouveau. Elle ferma les yeux un instant et inspira profondément.

— Cette musique..., répéta Hoell.

— Je ne sais pas ce que c'est.

— Il faut fermer les fenêtres, lança-t-il en l'écartant d'un geste énergique. Il ne faut pas l'écouter...

Merle se redressa, stupéfaite, tandis qu'il fermait les fenêtres et tirait les épais rideaux de velours.

— Maintenant, il faut prévenir tous les autres.

— Comment le sais-tu ? chuchota-t-elle, encore sous le choc de sa métamorphose.

Il était presque à la porte, mais il se retourna pour lui répondre d'un ton sévère et autoritaire que Merle ne lui connaissait pas et qui la laissa bouche bée.

— Cela n'a aucune importance, Merle. Tout ce que je peux te dire, c'est que je n'ai jamais entendu un bruit aussi dangereux.

Mais rapidement, il fallut admettre qu'il ne servait à rien de se boucher les oreilles. Car, contre les terribles cavaliers annoncés par la musique, toute défense était vaine. Face aux armures de l'Outremonde, les armes des mortels paraissaient dérisoires, et même les plus forts des soldats tombèrent vaincus. C'était un atroce cauchemar qui refusait obstinément de prendre fin, bien que Merle tentât mille fois de se réveiller. Ces bruits étouffés de bataille qui lui parvenaient depuis l'extérieur, et maintenant de l'intérieur des murs d'Ardagh, ne pouvaient être que le produit de son imagination... Mais bientôt, les éléments les plus vifs de la garde royale les contraignirent, Hoell, elle et les nobles de la cour, à se barricader dans la grande salle de la forteresse. A peine s'y étaient-ils réfugiés que le lieutenant au visage sombre qui les avait conduits là s'approcha de Hoell et lui parla à l'oreille. Le roi hocha la tête et jeta un coup d'œil à Merle. Celle-ci se blottissait dans un coin, entourée de ses dames d'honneur, les mains serrées sur les oreilles de son petit chien tremblant. Hoell dit quelques mots aux soldats, ôta la bande qui recouvrait ses oreilles et vint s'agenouiller au côté de la reine.

Quand il enleva l'épaisse bande de laine de ses oreilles, elle comprit que le terrible chant s'était tu.

— Il nous faut sortir d'ici, Merle. Il n'y a aucun moyen de défendre Ardagh contre cette attaque surnaturelle. Viens.

Il lui tendit le bras et l'aida doucement à se lever.

A cet instant, Renvahr fit irruption dans la salle. Son armure était couverte de sang, son visage déformé par le tissu qui entourait ses oreilles.

— Prenez le roi et suivez-moi.

Les gardes s'empressèrent de lui obéir, les dames d'honneur s'agitèrent en claquant la langue comme des poules affolées.

— Renvahr, le roi...

— Allons-y, Merle, dit Hoell en lui prenant le bras. Nous n'avons pas de temps à perdre en explications.

Mais alors qu'ils traversaient les cuisines, puis descendaient le long d'un petit escalier sombre et humide, Renvahr parut soudain comprendre que le roi était redevenu lui-même, et l'expression sinistre qui assombrissait son regard se radoucit un peu.

— Où nous emmènes-tu ? s'écria Merle, qui s'était écorché les doigts contre le mur en glissant sur la pierre humide.

— Vers la seule issue qui vous reste, répliqua Renvahr.

Et, sans la regarder, il s'élança dans le passage étroit qui partait du pied de l'escalier. Celui-ci déboucha bientôt sur une vaste caverne voûtée, sous les fondations du château, où coulait, comme une artère secrète, un bras du Daraghduin.

— Vous ne survivrez peut-être pas à la descente des chutes, Votre Majesté, dit Renvahr au roi, tandis qu'ils s'approchaient d'une rangée de barques à fond plat, amarrées à des crochets plantés dans la pierre. Mais ces êtres qui sont entrés dans la forteresse n'auront de répit, je crois, qu'après

avoir massacré tous ceux qui vivent ici.

Au loin résonna l'appel d'un cor venu d'un autre monde.

— Vous devez partir tout de suite, dit Renvahr en indiquant les barques.

— Et vous ?

— Je suis le Protecteur du royaume.

Renvahr croisa le regard de Hoell et le soutint, tandis que Merle comprenait subitement que son frère avait l'intention de rester.

— Renvahr, tu ne peux pas...

Le cri des cors s'amplifia, envahit sa conscience et l'empêcha de se concentrer sur le problème qui se posait à elle. Renvahr la regarda avec un sourire amer.

— Je peux les retenir quelques instants, le temps que vous vous échappiez. Monte dans la barque, petite sœur, et quand tu verras notre père, dis-lui que je suis resté par honneur hambrien, non par amour pour Brynhiver. Va, maintenant.

Une brise souffla, arrachant une épaisse fumée noire aux grandes torches flamboyantes. Hoell prit le bras de Merle, l'éloigna doucement de Renvahr et la fit monter dans la barque la plus proche. Elle se retourna vers son frère : ses yeux étaient sombres, son pourpoint maculé de sang. Il pencha la tête en direction de l'escalier par lequel ils étaient arrivés : la musique s'amplifiait.

— Vite, chuchota-t-il.

— Mais...

Merle croisa ses yeux et comprit la nature de son geste. Renvahr se refusait à abandonner son poste. S'il méprisait autant les Brynnois, c'était justement parce qu'il les jugeait lâches, toujours prêts à tirer avantage des circonstances et à changer de camp. L'honneur hambrien exigeait que l'on coule avec le navire.

Des hurlements se firent entendre. Hoell la força à s'asseoir dans la barque et s'installa à son côté. Renvahr hocha la tête, comme satisfait.

— Un capitaine vous attend de l'autre côté des chutes, si vous en ressortez vivants.

— Je l'ai déjà fait, répondit Hoell. J'ai passé toute mon enfance à descendre ces chutes.

Les deux hommes échangèrent un dernier regard. Derrière eux, venant du passage, le cor d'Outremonde résonna plus fortement ; Renvahr leur tourna le dos et dégaina son épée, tandis que les courtisanes se serraient dans les barques restantes.

Au moment où ils s'éloignaient du bord, Merle se retourna. Renvahr et sa garde se préparaient à affronter l'assaut de grands êtres terrifiants à la peau lumineuse, dont les épées brûlaient d'un feu doré. Puis les barques les emportèrent sous une arche basse, hors de la forteresse, vers les chutes des torrents, et Merle sut qu'elle avait perdu son frère à jamais.

Le soir venu, un profond silence enveloppa la forteresse d'Ardagh, un silence de mort et de stupeur. Un dernier quartier de lune flottait juste au-dessus des murs, comme pour témoigner, avant de disparaître, des cadavres amassés de part et d'autre des remparts. Car les sylphes n'avaient

laissé aucun blessé. Ceux à qui ils avaient épargné la vie — les femmes, les enfants, les domestiques et quelques soldats qui s'étaient rendus à Cadwyr — étaient pâles comme des spectres et vaquaient à leurs occupations en chancelant. La soudaineté, la rapidité et la violence de l'attaque les avaient laissés sous le choc.

Finuviel eut d'autant moins de mal à passer inaperçu dans la grande forteresse. Il parcourut rapidement les couloirs, tapi dans l'ombre, se glissant entre des gens qui traînaient les pieds en grommelant à voix basse, le regard vitreux. L'odeur de mort était omniprésente. De derrière les portes de la grande salle filtraient une odeur de viande rôtie, ainsi que de longs gémissements et des roulements de tambour. C'était avec ce tintamarre que les humains accompagnaient leurs morts vers les Terres d'Été. Ainsi, les hommes de Cadwyr avaient réquisitionné la salle du château pour fêter une victoire qui ne leur avait rien coûté.

Juste devant les portes de la salle, Finuviel sortit de l'ombre. En le voyant brusquement apparaître devant eux, les gardes que Cadwyr avait postés devant la porte écarquillèrent les yeux puis, avec un sang-froid remarquable, firent basculer les grandes portes sur leurs gonds. Le sylphe gravit les marches, le visage dans l'ombre de sa capuche, évitant le regard des soldats. Le massacre perpétré par ses chevaliers l'avait rempli de dégoût. Pour la première fois, il avait compris pourquoi les siens évitaient les contacts prolongés avec les mortels, aussi fascinants puissent-ils paraître au premier abord. Si certaines émotions des hommes étaient captivantes, il en avait éprouvé d'autres, aujourd'hui, comme la terreur et la soif de sang, qui laissaient en s'estompant un goût de poison. Gorgés de violence jusqu'à l'écoeurement, ses chevaliers étaient repartis vers la frontière en chancelant, ivres comme des mortels le soir de Beltane. Finuviel lui-même se savait entaché par le sang versé, même si personne ne le voyait, parmi cette foule de gros rougeauds dégoulinant de sueur. Aucun mortel, pas même Cadwyr, ne pouvait comprendre l'énormité du prix qu'ils avaient payé, lui et ses guerriers sylphes, en échange de cette victoire.

Sur son passage, les mortels cessèrent de boire et de chanter. Le silence et le vide se firent autour de lui, tandis que les soldats se rassemblaient en petits groupes. Leurs gobelets et leurs morceaux de viande à la main, ils le dévisagèrent avec hostilité, leurs lèvres poisseuses pincées. Les musiciens jouèrent quelques fausses notes puis s'arrêtèrent. Eux aussi avaient les yeux rivés sur Finuviel ; eux non plus, il ne voulait pas les voir. Quelque chose s'était passé sur le champ de bataille qui l'avait transformé. La majestueuse salle de festin lui paraissait exiguë, étouffante, aussi puante qu'une étable.

Soudain, il comprit : le charme des mortels n'opérait plus sur lui. Il pressa le pas, décidé à récupérer la Résille au plus vite et à mettre fin à cette histoire sordide. Samhain arrivait, il le sentait dans son poulx. Les portes s'ouvraient, les frontières se brouillaient peu à peu. D'après sa mère, Samhain était le moment idéal pour reforger la Résille ; en outre, la menace du roi gobelin pesait sur leur royaume. Il devait regagner l'Outremonde au plus vite.

Passant devant l'estrade, il remarqua un corps recouvert de capes, étendu sur un long banc. Un bouclier reposait au pied de la dépouille et, sur sa poitrine, il y avait une épée dans sa gaine de cuir usée. Trois hommes portant des tartans différents des autres se tenaient près du corps et pleuraient.

— Qui est mort ? demanda Finuviel.

Le guerrier dont il s'était approché rougit et attrapa la cruche que lui tendait l'un de ses compagnons.

— Donnor de Gard. Qu'il festoie dans les Terres d'Été, ce soir, grogna-t-il en portant la cruche à ses lèvres.

En temps normal, Finuviel aurait posé davantage de questions : il était certain que le camp de Cadwyr n'avait pas subi de pertes. Mais ce soir, il n'avait pas envie de s'attarder. A vrai dire, il ne voulait plus jamais s'attarder en compagnie des hommes. Il allait faire de brefs adieux à Cadwyr et regagner la maison de sa mère. A trop s'intéresser aux affaires des mortels, il avait perdu un temps précieux.

Mais le lien forgé entre Cadwyr et lui demeurait intact ; assez, en tout cas, pour le mener droit vers les anciens appartements du roi. Avant même de pousser la porte, il entendit un gloussement aigu, nerveux : un rire de femme. Il entra. Le duc d'Allovale était affalé dans un fauteuil de tissu près du feu, une femme blonde sur ses genoux, une fille brune lovée à ses pieds. Finuviel laissa la porte se refermer avec un petit cliquetis ; trois paires d'yeux surpris se levèrent vers lui.

Il s'arrêta et les jaugea, notant l'apparence débraillée de Cadwyr, ses lèvres rouge vif, ses mains qui erraient librement sur le cou, les épaules et le corsage de la femme.

— Ainsi, Donnor est mort ? lança Finuviel, comme s'ils étaient seuls.

Cadwyr se tourna pour lui faire face. La pièce empestait le chien, la laine mouillée et l'odeur des mortels. Il émanait d'eux trois ce mélange caractéristique de sel, d'huile, d'alcool et de sang. Et il y avait encore autre chose, un parfum mystérieux qui flottait dans l'air comme des lambeaux d'ombre. Mais Finuviel s'aperçut, là encore, qu'il ne lui trouvait aucun attrait. Au contraire, l'odeur était étouffante, presque irrespirable.

— Oui, nous l'avons perdu, répondit Cadwyr. Mais c'est une belle fin pour un vieux lion comme lui, vous ne trouvez pas ? A l'heure qu'il est, il doit boire à notre santé dans les Terres d'Été.

Et il leva lui-même son verre avant de le vider d'un seul trait.

Finuviel fronça les sourcils. Était-il déjà ivre ?

Cadwyr rejeta en arrière sa chevelure dorée avec un sourire nonchalant, posa son verre, puis repoussa la femme blonde de ses genoux. Elle glissa au côté de la jeune fille assise sur le tapis.

— Regardez les beaux petits jouets que j'ai trouvés. De jolis petits bébés, n'est-ce pas ? Allez, les filles, montrez-nous vos tétons.

Il les poussa doucement du bout de sa botte, déclenchant des rires nerveux et des regards confus, comme si les deux femmes doutaient de son sérieux.

Les narines de Finuviel frémirent de dégoût. Il se passait quelque chose d'étrange ici ; une mise en scène qui le dépassait, le désarçonnait. Il en avait assez des Terres de l'Ombre, assez des mortels, de leurs espoirs inavouables et de leurs désirs dévorants. Il s'avança d'un pas et Cadwyr se leva de son fauteuil, souple comme un chat prêt à bondir.

Le duc portait encore sa tenue de bataille : un plastron de cuir, des brassards couleur rouille, et une petite épée à la ceinture. Ce dernier détail éveilla la méfiance de Finuviel.

— Comment est-il mort ? demanda-t-il.

— L'ennemi a eu le temps de faire une charge juste avant votre arrivée. Vous aviez quelques minutes de retard.

Dans la cheminée, une braise éclata et Finuviel sentit la tension monter dans l'air. Au creux du cou de Cadwyr, une petite veine palpait et, juste en dessous, il aperçut une cordelette de cuir : celle de la bourse qui contenait la Résille.

« Assez de ces jeux de mortels », se dit-il.

Que lui importait la mort d'un vieux soldat, tombé sur le champ de bataille ? Il s'avança vers Cadwyr.

— Notre marché est terminé. Vous avez la victoire et nous avons la dague d'argent. Quand vous m'aurez rendu la Résille, je partirai.

Cadwyr indiqua d'un geste un plateau garni d'une carafe et de deux verres.

— Prenons d'abord un verre. Et regardez-moi ces beautés, Finuviel ! Allez, mes chéries, faites-nous voir vos tétons !

Il poussa l'une des filles du pied, plus fort que la première fois. Elle eut un hoquet d'effroi, puis se pencha pour délayer lentement son corsage, laissant ses cheveux retomber sur son visage.

— Voilà, souffla Cadwyr. Très bien. Laisse-moi t'aider, voyons. Regardez, Finuviel, n'est-ce pas qu'ils sont mignons ? Fais un sourire au prince des sylphes, chérie. Pense à ce que tu raconteras un jour à tes petits-enfants.

La fille se dissimula derrière ses cheveux tandis que Cadwyr écartait de force ses mains, puis les bords de son corsage pour exposer de petits seins ronds couronnés de mamelons bruns.

Quelque chose se tordit dans le ventre de Finuviel : il comprit que Cadwyr n'avait pas fait venir les filles pour son propre divertissement, mais pour le séduire, lui. D'un coup, il n'eut plus qu'une envie : quitter l'Ombre pour rentrer chez lui. Il avança de trois pas, la main tendue.

— Donnez-moi la Résille, Cadwyr, et je vous laisserai à vos jeux.

Cadwyr contemplait, fasciné, les petits seins hauts et les tétons pointus de la fille. Il accorda un coup d'œil distrait à Finuviel.

— Regardez-moi ça...

Il tendit la main ; la fille esquissa un mouvement de recul. Mais l'homme se contenta de prendre entre le pouce et l'index le ruban sale qu'elle portait autour du cou, et de le remonter le long de son visage. Puis il l'ôta pour le faire pendre devant lui. Au bout du ruban se balançait une petite amulette d'argent à cinq pointes.

Finuviel fronça les sourcils. Se pouvait-il que, dans l'euphorie de la victoire, Cadwyr eût perdu la raison ? Mais dans les yeux plissés de l'homme, le sylphe lut quelque chose de sournois et de dur — d'aussi dur que la roche sur laquelle était bâtie cette forteresse.

— Assez joué, les filles. Allez nous attendre dans la chambre.

Les femmes se levèrent en chancelant. La plus jeune serrait contre sa poitrine son corsage défait. Cadwyr indiqua de nouveau les deux verres.

— Ne voulez-vous pas trinquer à notre victoire ?

— J'ai assez perdu de temps dans l'Ombre, Cadwyr. Nous avons tous deux rempli nos engagements. Maintenant, rendez-moi la Résille.

Cadwyr poussa un long soupir et coinça ses pouces sous sa ceinture d'armes.

— Eh bien... Voyez-vous, seigneur sylphe, il me semble que vous n'avez pas tout à fait tenu vos promesses. Le roi et la reine ont réussi à s'échapper, par la faute de vos soldats...

— On les a vus pour la dernière fois sur une barque qui les emportait vers les chutes d'Ardagh, articula Finuviel, incrédule. A l'heure qu'il est, ils sont certainement noyés...

— Sans doute, sans doute. Mais vous comprendrez sûrement, prince, à quel point ma position est délicate. Jusqu'à ce que nous en sachions plus, je préfère garder la Résille.

Il tapota la bourse qu'il portait au cou.

— Allons, prenons un verre.

Finuviel le dévisageait les yeux écarquillés, aussi profondément choqué que les survivants du massacre.

— De quoi parlez-vous, Cadwyr ? Vous ne pouvez pas garder la Résille. Vous avez la victoire. Le trône de Brynhiver vous attend.

Il eut soudain une idée monstrueuse. D'une manière ou d'une autre, Cadwyr était responsable de la mort de Donnor. Et cet homme qui avait trahi son plus proche allié était capable de les trahir tous.

— La Résille ne vous est d'aucune utilité, reprit-il.

Il roula des épaules pour se dégager de sa cape et libérer ses bras, mais au moment où sa main s'avavançait vers la poignée de son épée, il se rappela l'avoir confiée à son écuyer pour qu'il la rapporte en Faërie. Et Cadwyr, remarqua-t-il aussitôt, ne portait pas seulement son épée. Une dague était ceinte à sa hanche et une autre à chacune de ses bottes.

— Vous ne pouvez modifier ainsi les termes du marché. Que voulez-vous, enfin ?

Il tenta d'aspirer une bouffée d'air, mais l'atmosphère de la pièce était trouble et lourde, comme polluée par cette odeur que secrétait la peau des mortels.

— Ceci.

Cadwyr se pencha vivement et lança l'une des dagues, qui alla se planter en plein dans la cuisse du sylphe. Finuviel n'avait pas vu le coup venir. Il ouvrit la bouche, suffoqué de surprise et de douleur, et comprit que l'objet qui incendiait sa chair était en argent. Horrifié par l'audace de Cadwyr, il arracha l'arme de sa cuisse, tandis que sa jambe, tout entière embrasée par la douleur, fléchit et l'entraîna à terre. Il s'effondra sur le sol, haletant, le visage tout près de la lame brillante. Une douleur atroce remontait du bout de son pied jusqu'à son aine.

— Que faites-vous, mortel ?

La pièce tournait autour de lui et il s'agrippa au tapis.

— Cela m'est venu d'un coup, prince, dit Cadwyr.

Il décrocha la dague de son autre botte et la fit tourner dans sa main d'un air pensif.

— Un soir, je me suis dit : du moment que la Résille est en ma possession, la voie est libre.

Pourquoi ne pas régner sur Brynhiver et TirNa'lugh à la fois ? Vous m'avez montré, mon ami, qu'il existe dans l'Outremonde des choses qu'on ne trouve pas ici. Pourquoi les mortels n'en profiteraient-ils pas, eux aussi ? J'ai goûté votre vin et porté vos vêtements. J'ai écouté votre musique, j'ai senti le soleil de Faërie sur ma peau. Pourquoi ces plaisirs seraient-ils réservés aux sylphes ? Après tout, nous sommes les maîtres de l'argent, n'est-ce pas ? Nous n'avons rien à craindre des gobelins. Ni des sylphes, d'ailleurs.

Il lança la deuxième dague au moment où Finuviel, rassemblant ses dernières forces, commençait à se redresser. La lame se planta dans son épaule, juste en dessous de la nuque.

Finuviel hurla, chercha la poignée à tâtons et arracha la dague. L'odeur de sa propre chair brûlée envahit ses narines et lui tordit le ventre.

— Comme c'est facile, murmura Cadwyr en tournant autour du sylphe tel un prédateur.

Dans ses mains, quelque chose brilla d'un éclat jaune, et à travers la brume rouge qui occultait sa vision, Finuviel vit qu'il tenait une fine chaîne.

— Tellement facile de mettre à genoux les majestueux sylphes...

D'un geste rapide, il lui coinça les bras derrière le dos, tira deux amulettes de sa propre poche et les jeta sur le visage du sylphe. Au contact du métal, sa joue se flétrit et un terrible cri émana du plus profond de ses entrailles. Les amulettes rebondirent sur le sol, près de sa tête, tandis qu'il se débattait sous le poids de Cadwyr. Une chaîne d'argent lui enserra les poignets, brûlant sa chair à travers le tissu de son pourpoint, mais Finuviel serra les dents pour s'empêcher de hurler.

— Mes chevaliers reviendront me chercher...

— Cela m'étonnerait beaucoup, mon ami. Car les miens sont partis à leur suite. Avec des armes en argent, exactement comme celles-ci, et l'ordre d'abattre vos guerriers juste avant qu'ils ne passent la frontière. A l'heure qu'il est, il ne reste plus rien de votre armée.

Cadwyr se pencha sur lui avec un grand sourire et Finuviel comprit que la trahison était complète. Son haleine puait le vin mortel ; les poils courts et drus hérissés sur le bas de son visage rappelaient ceux d'un sanglier. De grosses gouttes de sueur coulaient sur ses joues. Sa petite épée, qu'il avait dégainée, brillait d'une lueur orangée ; Finuviel frissonna en reconnaissant l'éclat meurtrier de l'argent. Une main entortillée autour des cheveux du sylphe, Cadwyr tira sa tête en arrière, dénudant sa longue gorge blanche. Avec une douceur presque amoureuse, il promena la pointe de la lame sur le cou du sylphe.

— Ne me tue pas, réussit à murmurer Finuviel. La Résille est un poison ; il faut la détruire.

— Ah, vraiment ? railla Cadwyr, son attention concentrée sur la lame de l'épée. Mais je n'ai aucune intention de te laisser vivre, sais-tu.

— Alors tu ne seras jamais roi, car ton royaume sera détruit.

Finuviel haleta tandis que Cadwyr posait le plat de la lame sur la peau de son cou. Il grinça des dents, lutta pour résister à l'atroce souffrance qui risquait à tout moment de le submerger.

— Tu auras besoin de moi pour détruire la Résille et la forger de nouveau. Je suis le seul qui puisse le faire. Si tu ne me laisses pas vivre, la Faërie tout entière et peut-être même Brynhiver disparaîtront à jamais.



Le sylphe comprit que ses propos avaient touché Cadwyr, car celui-ci recula et se balança sur les talons, jugeant Finuviel d'un regard sans compassion.

— Je crois que tu mens pour sauver ta misérable peau. Mais il se peut que tu dises la vérité. Je vais donc te garder en vie, pour l'instant. Et nous verrons ce qu'il en est de la Résille.

Il caressa le petit renflement sous son plastron.

— Puisses-tu brûler dans le chaudron de la Déesse, Cadwyr.

Cadwyr sourit, tapota de nouveau son plastron et, de l'autre main, frôla la joue du sylphe du tranchant de sa lame. Au contact de sa peau, le métal siffla et fit courir un nouvel éclair de douleur dans sa tête.

— Cela se peut, cher prince, mais en attendant, c'est toi qui vas brûler. Je t'envoie dans les mines d'argent d'Allovale. Si tu m'as menti, tu seras puni : à mon avis, l'air même de cet endroit devrait suffire à te tuer. Mais si je m'aperçois que tu as dit la vérité, il sera toujours temps de te faire ressortir avant que tu ne sois mort. Car j'imagine que cela prendra un certain temps.

A l'instant où Delphinea se pencha pour remettre ses escarpins, elle se rappela en avoir perdu un derrière les miroirs. Dans la confusion, elle l'avait oublié ; à présent, elle se figea d'angoisse. Et si, comme elle le craignait, Timias l'avait effectivement aperçue à travers la glace ? Et si, l'ayant suivie, il avait trouvé sa chaussure ? Le vieux sylphe prétendait ne plus connaître le sortilège des miroirs, mais il pouvait très bien avoir menti. Cette chaussure représentait une preuve irréfutable de ce qu'elle avait fait. Soudain, elle se demanda à quelle heure l'invitation à déjeuner était arrivée, et quels sinistres événements elle présageait. Le bruit des pas de Petri venait juste de s'estomper ; elle pouvait peut-être encore le rattraper.

Mais si elle prenait le temps d'enfiler des chaussures, elle perdrait tout espoir d'intercepter son serviteur. Avec un soupir d'exaspération, elle rassembla d'une main sa robe et s'élança, pieds nus, vers le bout du couloir. Cependant, elle dut s'arrêter brutalement devant un groupe de courtisanes qui débouchaient en jacassant d'un couloir perpendiculaire pour se diriger vers la salle à manger. C'était l'heure du petit déjeuner. Delphinea les salua d'une révérence et murmura quelques politesses qu'elle espérait appropriées. Les voyant repartir du même pas joyeux, elle poussa un soupir de soulagement, puis s'assombrit aussitôt. Car les couloirs s'emplissaient d'une foule de sylphes qui convergeaient en riant et en bavardant vers les grandes salles de festin. On eût dit une volée d'oiseaux s'ébattant dans cette grande cage dorée qu'était le palais de la reine. Le soleil entra à flots de toutes parts, accentuant les couleurs et les parfums, au point de faire palpiter les tempes de Delphinea. Comprendant qu'il était vain de continuer, elle se laissa choir, dépitée, sur un banc près de l'entrée de la grande salle des miroirs. Elle n'avait aucune chance de rattraper Petri avant qu'il arrive chez Timias... Et elle ne pouvait tout de même pas se présenter pieds nus à sa porte pour annuler le déjeuner.

— Bonjour, demoiselle.

Un sylphe élané, vêtu de satin vert pâle, l'observait à travers un lorgnon incrusté d'émeraudes, derrière lequel on apercevait des yeux ronds comme ceux d'un hibou. De sa chevelure, masse impressionnante de boucles blanches, s'élevaient des plumes vertes et bleues disposées en forme d'éventail. Il ne manquait plus que cela : un nouveau prétendant pour la poursuivre de ses assiduités.

Elle tenta de rassembler ses idées. Les perles brodées sur les manches et les épaules de son pourpoint indiquaient, semblait-il, une fonction militaire. Tout en se levant pour esquisser une révérence, elle se creusa la tête pour savoir si elle devait reconnaître ce sylphe. Mais il la tira aussitôt d'embarras.

— Je ne crois pas que nous ayons jamais été présentés. A vrai dire, il vaut mieux que vous ne sachiez pas qui je suis. Le seigneur Philomemnon m'a chargé d'un message pour vous.

Il parlait sur un ton léger, même badin ; les syllabes mélodieuses s'écoulaient de sa bouche comme l'eau ruisselante. Se penchant pour lui baiser la main, il l'attira plus près de lui et la fixa de ses yeux ronds. Alors il chuchota quelques mots d'un ton grave :

— Partez vite d'ici. Rejoignez la maison de Guinevère dans la Vieille Forêt, le plus vite possible.

Delphinea écarquilla les yeux et se recula, mais, tandis qu'ils se levaient tous les deux dans un bruissement de soie et de satin, il poursuivit :

— La reine a besoin de désigner des coupables. Les Conseillers en résidence à la cour vont tous être inculpés.

— Mais..., commença Delphinea.

— Je ne tolérerai pas ces absurdités ! s'écria une voix aiguë à l'autre bout du couloir.

L'inconnu lâcha la main de Delphinea ; celle-ci fit volte-face et vit Berillian s'agiter face à un intendant en costume rouge, flanqué de deux gardes.

— Par les cornes de Herne, murmura-t-elle.

Quand elle se retourna vers son mystérieux interlocuteur, il s'était déjà fondu dans la foule bigarrée. Que cachait l'invitation de Timias ? Elle sentit des regards obliques se poser sur elle, vit des sourcils se lever, et comprit que son apparence dépenaillée rendait son trouble évident. Maladroitement, elle esquissa quelques révérences, salua des connaissances d'un signe de tête. Mais elle ne distinguait pas un seul visage amical, ni un sourire bienveillant dans la foule. Philomemnon avait raison : elle n'était plus en sécurité ici.

Elle n'avait aucune idée de l'endroit où se trouvait la maison de Guinevère : quand la sœur de la reine lui en avait parlé, elle s'était imaginé un endroit très éloigné. Mais si Philomemnon lui avait conseillé de s'y réfugier, c'était sans doute qu'elle pouvait y arriver avant la nuit de Samhain. Nul n'ignorait que c'était le lendemain soir. Elle l'entendait chuchoter autour d'elle : une rumeur sourde se répandait à travers la foule et faisait briller la peur et la méfiance dans tous les yeux. Fallait-il donc prendre la route de la Vieille Forêt ? Comme elle aurait préféré rentrer chez elle ! Ah, retrouver sa maison, la douceur des bras de sa mère, son propre lit dans sa chambre sous les toits... Mais pouvait-elle espérer y parvenir avant Samhain ?

Au moment où elle concluait que c'était impossible, une petite main familière surgit du miroir à côté d'elle et tira sur sa robe.

« Pardonnez-moi, madame, signifia la petite patte écailleuse de Petri. Suivez-moi, si vous le voulez bien. »

C'était la requête la plus insistante que les gremlins pussent formuler. Delphinea jeta un coup d'œil à droite et à gauche, laissa passer un dernier groupe de courtisans, puis, quand ils se furent éloignés dans un tourbillon de soieries, se glissa dans le miroir.

— Que se passe-t-il, Petri ? chuchota-t-elle. Que fais-tu ici ? J'étais partie à ta recherche.

« Il a trouvé votre chaussure. »

Le petit gremlin avait le visage sombre, mais ses yeux bruns étaient grands ouverts et vifs.

« Je crois que vous devriez partir d'ici, madame. Ils ont arrêté le seigneur Berillian. »

— J'ai vu.

« Alors vous comprenez certainement... »

— Je comprends qu'il faut partir sans délai, dit Delphinea en lui frôlant la joue d'une caresse légère. Viens, dépêchons-nous. Il faut que je me change et que je trouve des bottes. Mais en faisant vite, nous serons partis avant un demi-tour de sablier.

Elle lui agrippa la main et l'entraîna derrière elle à toute vitesse, si bien que Petri faillit trébucher sur sa propre queue.

« Vous ne voulez pas dire... »

— Que je t'emmène avec moi ? Mais si !

« Mais, Samhain... »

Le gremlin la regardait comme s'il craignait qu'elle eût momentanément perdu la raison.

Certes, Samhain était un problème. Mais peut-être pas aussi insurmontable qu'on le croyait. Tandis qu'ils se pressaient tous deux à travers le labyrinthe derrière les miroirs, Delphinea réfléchit rapidement, égrenant les possibilités dans sa tête. Même si la Vieille Forêt était moins éloignée qu'elle l'avait cru d'abord, la présence de Petri les ralentirait certainement. Et puis, Delphinea n'avait aucune idée du chemin à emprunter. Quant à la maison de sa mère, elle se trouvait à plusieurs jours de voyage, dans le meilleur des cas. Elle plissa le front, cherchant en vain une solution.

Enfin, ils pénétrèrent dans ses appartements, et elle se retira aussitôt pour changer de vêtements. Elle était ravie de troquer sa tenue ridicule contre une robe de cavalière en laine bleue. Y avait-il un moyen de prévenir la crise de folie de Petri ? songea-t-elle en enfilant ses bottes de cheval. Elle se mit en quête du gremlin et le trouva occupé à remplir un petit panier de voyage.

— Petri..., dit-elle doucement.

Son petit serviteur leva les yeux, tandis que ses mains continuaient à s'affairer.

— Qu'arrive-t-il aux gremlins, à Samhain ?

La consternation se peignit sur son visage ; il referma brusquement le panier.

« Nous devenons fous. »

— Mais que veux-tu dire exactement ? Cela vous rend-il dangereux ?

Il prit un air mortifié et son visage gris pâle se rembrunit.

« Seulement pour nous-mêmes. Il faut nous empêcher de sauter par les fenêtres, de nous précipiter contre les murs... »

Il ne put continuer.

— Eh bien, dit Delphinea, qui entrevoyait la solution au problème, prends de la corde.

« Quoi ? »

— Je ne vais pas t'abandonner ici. S'il le faut, je t'attacherai à un arbre, mais j'espère plutôt que nous pourrons trouver un refuge à mi-chemin entre ici et la maison, pour y passer le soir de Samhain. Philomemnon m'a conseillé la maison de Guinevère, dans la Vieille Forêt, mais je ne sais pas où elle se trouve, et je ne suis pas sûre...

« Avez-vous oublié que je ne puis quitter l'enceinte du palais ? »

Les yeux de Petri exprimaient le désespoir à l'état pur.

Delphinea s'accroupit sur ses talons, plongea son regard dans celui de son serviteur et lui répondit par une série de gestes dans sa propre langue. Sur le visage du gremlin, l'incrédulité l'emporta sur l'affliction.

« Cela, nous n'en sommes pas sûrs, Petri. Tu l'as dit toi-même : le sortilège perd de sa force avec chaque année qui passe. L'un des vôtres a bien disparu, non ? Chacun croit qu'il se cache dans le palais, mais nous n'en savons rien, après tout. La seule façon de savoir si tu peux quitter cet endroit, c'est d'essayer. Et je crois que c'est le moment ou jamais. »

« Je ne veux pas vous faire de mal, quand Samhain viendra », répondit Petri.

Delphinea se leva lentement.

« C'est pour cela que nous emportons la corde. Mais tant que nous n'en saurons pas plus, il me semble que nous serons plus en sécurité dans la forêt qu'ici. Nous trouverons bien le chemin jusque chez Guinevère... »

Elle s'interrompit, n'ayant pas la moindre idée de la façon dont elle allait s'y prendre. Mais elle se sentait portée par une succession d'événements qui échappaient à sa compréhension. Son instinct lui disait de partir. Et c'est ce qu'elle allait faire, même si elle devait traîner au bout d'une corde un gremlin possédé. Car Petri était en danger autant qu'elle. Timias et Albane n'allaient pas se contenter d'arrêter tous les Conseillers. Ils prévoyaient de reforgé la Résille. Et Delphinea était sûre et certaine que cela impliquerait une participation des gremlins, laquelle ne serait certainement pas plus agréable que la transformation initiale qui les avait emprisonnés en Faërie. Elle avait le pressentiment que si elle laissait Petri maintenant, elle ne le reverrait jamais. Elle ramassa sa cape et la jeta sur ses épaules.

« Je ne te laisserai ici, Petri, que si tu ne peux vraiment pas sortir du parc. D'accord ? Nous déciderons en route du chemin à prendre. Je ne pense pas que nous pourrions arriver chez moi avant Samhain, mais... »

« Nous nous arrêterons chez Guinevère. Je connais le chemin. »

Petri ramassa le panier qu'il avait préparé et hocha la tête, comme si l'affaire était réglée.

Delphinea resta bouche bée.

« Comment peux-tu connaître... »

De lourds coups résonnèrent à la porte et les firent sursauter tous les deux.

— Par ordre de Sa Majesté ! aboya une voix. Ouvrez, dame Delphinea !

Pendant une fraction de seconde, ils se dévisagèrent, pétrifiés, puis se précipitèrent vers le miroir. Delphinea se rappela trop tard que ce mur débouchait sur un escalier en colimaçon : ils dégringolèrent pêle-mêle jusqu'en bas des marches pour atterrir dans une pénombre grisâtre. Loin au-dessus d'eux, ils entendirent résonner des pas lourds.

« Les écuries sont par là », gesticula Petri.

Delphinea se leva précipitamment et, main dans la main, ils coururent à travers le palais, espérant contre toute attente atteindre la maison de Guinevère avant la nuit de Samhain.

Quand Guinevère revint, elle eut la surprise de trouver Dougal installé dans l'un des deux fauteuils disposés devant la cheminée. Il s'était drapé dans un grand drap vert et il parut surpris, lui aussi, de la voir entrer avec un plateau chargé de deux grands verres fumants de lait d'herbes. Les bandages dont elle avait entouré le haut de son bras se détachaient à peine sur la blancheur de

sa peau, aux veines bleues et saillantes ; celle-ci contrastait fortement avec la teinte basanée de ses avant-bras et de son visage. Il avait beaucoup vieilli, évidemment, depuis la dernière fois qu'elle l'avait vu : vingt années mortelles avaient creusé ses yeux, teinté de gris ses cheveux et les poils de son torse. Mais ces épaules carrées et cette poitrine musclée étaient bien celles du jeune homme qu'elle avait séduit par une nuit de Beltane, des années auparavant. Guinevère eut un petit sourire. Dougal la dévisageait exactement comme il l'avait fait autrefois, en se réveillant dans cette même chambre.

— Que veux-tu ? grogna-t-il.

Elle hésita un instant, se demandant comment l'aborder. Il ne restait plus beaucoup de temps. Demain soir, c'était Samhain ; Finuviel serait bientôt là. D'évidence, leur plan consistant à dissimuler la dague dans un tronc d'arbre avait échoué ; sinon, comment expliquer que Dougal l'ait lui-même apportée, à moitié finie, en Faërie ? Quoi qu'il en soit, elle avait des choses à accomplir et pour cela, elle avait besoin de la dague. Elle était prête à tout pour convaincre Dougal de l'aider — même, en dernier recours, à lui dire la vérité. Mais avant toute chose, elle devait le persuader de l'écouter.

— Je t'ai préparé un lait d'herbes, répondit-elle en lui tendant un verre.

— J'en ai assez de tes breuvages de sorcière.

Dougal croisa les bras sur la poitrine et détourna le regard.

Guinevère éprouva un violent sentiment de haine, accentué par le fait que tout reposait à présent sur le bon vouloir de ce mortel entêté. Parmi tous les forgerons de l'Ombre, pourquoi avait-il fallu que Finuviel choisisse celui-ci ?

— Ce breuvage de sorcière, comme tu dis si bien, t'a sauvé la vie, répondit Guinevère en posant le plateau devant le feu. Et tu n'es pas encore hors de danger, mon cher.

— Et l'autre verre ?

— Je voulais trinquer avec toi.

Elle prit l'un des verres et huma la vapeur qui s'en dégageait.

— Le secret, c'est le miel de jasmin. Goûte, tu verras.

Elle s'installa dans le deuxième fauteuil, repliant ses ailes dans une position aussi confortable que possible. Quelle sottise elle était d'avoir donné cette idée ridicule à Albane ! Ce qui n'était au départ qu'une coquetterie charmante s'était transformé en supplice pour les courtisanes, dès lors que la reine, par désir d'affirmer sa supériorité, avait décidé de laisser ses ailes pousser jusqu'à dépasser sa tête. Pour les dames de la cour, le dilemme avait pris des proportions épiques : s'il était impensable de ne pas suivre la mode lancée par la reine, il était extrêmement difficile de garder l'équilibre lorsqu'on se trouvait affublée d'ailes gigantesques. Le devoir permanent d'amuser et de flatter la reine menait régulièrement Guinevère dans de telles impasses ; seule la pensée qu'elle n'aurait plus jamais à se prêter à ce jeu sinistre lui donnait la force de négocier avec ce maudit forgeron.

Dougal lui lança un regard à la fois méprisant et soupçonneux.

— Miel de jasmin... Pfft ! Tu pourrais le filtrer dans une passoire d'or, que ça ne changerait rien. Quoi que tu fasses, quoi que tu dises, jamais je ne consentirai à finir cette dague. Jamais.

« C'est ce que nous verrons », dit Guinevère en son for intérieur.

Elle leva son verre en direction du forgeron, puis avala une petite gorgée du liquide. C'était une boisson savoureuse et nourrissante, composée de crème, de miel et d'essences savamment distillées d'herbes revigorantes. Elle doutait que Dougal, ou n'importe quel autre mortel, possédât des sens assez aiguisés pour l'apprécier à sa juste valeur.

— Et si je te rends ta femme ?

Le forgeron cracha dans le feu.

— Je te remercie beaucoup, maudite sorcière. Je n'ai pas envie de la ramener à la maison pour la voir dépérir et mourir. Un beau gâchis, que ce serait. A moins que tu ne me proposes de rester vivre en Faërie ? Tu nous ferais construire une petite bicoque dans cette forêt verdoyante... Je parie que c'est justement le genre de sottise qui plairait à ta reine : un couple de mortels en cage, donnant une portée de bébés par an... C'est bien ce que tu avais prévu, n'est-ce pas, ma chère sylphe ? Me crois-tu si facile à berner ?

Guinevère serra les mains autour de sa tasse dorée. La chaleur réchauffa ses paumes et la calma. Sans doute avait-elle sous-estimé l'intensité de la haine que lui vouait Dougal. Pour la centième fois, elle se demanda pourquoi, au nom de Herne, son fils avait choisi de s'adresser à Dougal. Qu'elle, la reine légitime des sylphes, dût s'abaisser à supplier ce mortel, voilà qui la mettait hors d'elle. Mais elle n'avait plus le choix. Elle aurait dû se douter, quand elle l'avait ramassé à moitié mort sous l'arbre, qu'on en arriverait là. A présent, il ne restait plus qu'à lui expliquer la vérité, du moins toute celle qu'il était en mesure de comprendre.

Dehors, la lune descendait ; Guinevère sentait les frontières entre les mondes commencer à s'estomper. Pendant un instant, ses pensées se tournèrent vers Albane. Aurait-elle la force de maintenir les frontières des Terres Brûlées fermées, au moment où les voiles entre la Faërie et l'Ombre s'écartaient ? Cela dit, les gobelins n'allaient pas lancer un assaut contre la Faërie, alors que l'occasion leur était offerte de se déchaîner dans l'Ombre. Ce serait une chasse à l'homme telle qu'on n'en avait plus vu depuis des siècles. Une regrettable affaire, certes, mais l'on n'y pouvait rien. De toute façon, une poignée de mortels plus malins que les autres se débrouilleraient toujours pour survivre. Aussi Guinevère chassa-t-elle ces pensées de son esprit et, reposant son verre sur le plateau, inclina la tête pour regarder Dougal du coin de l'œil.

— Si je te dis la vérité, promets-tu de m'écouter jusqu'au bout ?

Le forgeron fronça les sourcils ; Guinevère eut nettement l'impression qu'il aurait préféré lui jeter le contenu de son verre à la figure.

— Je t'ai sauvé la vie, Dougal, soupira-t-elle avec irritation. A présent, je te demande simplement de m'écouter. Bois ton lait d'herbes et laisse-moi parler. Tu me dois bien cela.

Les narines du forgeron frémirent de colère quand il l'entendit prononcer son prénom. Dissimulant soigneusement l'horreur qu'elle éprouvait à s'abaisser ainsi, Guinevère poursuivit.

— Je ne t'ai jamais menti.

Dougal eut un petit rire de gorge.

— En un sens, c'est vrai. Tu ne m'as jamais ouvertement menti. Mais tu n'as jamais été particulièrement disposée à dire toute la vérité, non plus.

Il prit son verre de lait d'herbes et, d'un geste du pouce, envoya le couvercle doré ricocher sur le parquet.

— Je t'écoute. Mais je te préviens : je connais tes histoires. Tu pourrais m'embrouiller d'ici à ce que la Vieille Sorcière se transforme en Demoiselle, que je ne t'obéirais pas.

Guinevère resta stupéfaite. Justement, la Sorcière n'avait pas pu effectuer sa transformation en Demoiselle depuis la création de la Résille ; voilà pourquoi, en fin de compte, il fallait la détruire. Que le forgeron ait employé cette expression était sans doute de bon augure...

Elle s'enfonça dans son fauteuil et plongea son regard dans les flammes, essayant d'oublier la présence de Dougal.

— Tu connais mon nom, mortel, mais tu ne sais pas qui je suis.

— J'en sais bien assez sur ton compte, grogna Dougal.

Guinevère ferma les yeux et poursuivit :

— Je suis la sœur d'Albane, reine de Faërie. Sa sœur jumelle : nous avons été portées ensemble dans le ventre de notre mère, en même temps qu'Artimour, notre demi-frère semi-mortel. Nous sommes les trois enfants de Gloriana la Grande, celle qui a forgé la Résille d'Argent.

— C'est plutôt Bran Brunebarbe qui l'a forgée, non ?

— Oui, convint Guinevère avec un haussement d'épaules et un bref soupir. Tu as raison. C'est Bran Brunebarbe, maudit soit-il, qui l'a forgée. Mais cela est une autre histoire. Bran a engendré Artimour, au moment même où...

Elle ne put finir sa phrase ; les mots refusaient de sortir de sa bouche. Impossible d'articuler des vérités aussi douloureuses sous le regard méprisant de Dougal.

— Bref, la fabrication de la Résille a également entraîné notre naissance à tous les trois. Artimour est le fils de Bran ; Albane et moi, les filles du prince consort. Du moins selon la version officielle.

Elle s'interrompit de nouveau, choisissant soigneusement ses mots.

— Je sais que tu juges certains de mes actes impardonnables, Dougal. Je sais que tu me détestes. Tu n'es pas le seul, d'ailleurs. Certains me haïssent depuis le jour de ma naissance. Mon propre père a conseillé à la sage-femme de me noyer dès qu'il m'a vue.

Guinevère se doutait que Dougal, père dévoué entre tous, réagirait à ce détail. Cela ne manqua pas : il fronça les sourcils et se recala dans sa chaise.

— Ça paraît un peu dur, en effet, même de la part d'un sylphe...

— Vois-tu, dans toute l'histoire de la Faërie, aucune sylphe n'avait mis au monde de jumeaux, et encore moins des triplés... A Albane, qui est née la première, on a accordé tous les droits et les honneurs réservés à l'héritière du royaume de Faërie. Quant à Artimour, malgré son sang d'homme, il a été accepté en tant que preuve vivante de la magie qui a créé la Résille. Mais personne, pas même ma mère, ne savait quoi faire de moi.

— Alors toute cette histoire, c'est pour te venger de ton père qui voulait te noyer ?

— Certainement pas ! dit Guinevère avec un rire sarcastique. Mon père ne sait même pas que je suis sa fille. Comme les autres, il croit que je suis celle du prince consort.



Elle marqua une pause, songeant à ce pauvre idiot malchanceux, dont elle avait momentanément oublié le prénom.

— Mais les arbres savent, la terre sait... et le vent aussi. Tard le soir, quand il soufflait dans les feuilles, ou quand je me promenais dans les allées d'arbres autour du Palais, j'ai commencé à entendre des voix. Je me suis demandé si je ne devenais pas folle. Je n'osais en parler à personne. Je savais que la reine était liée à la terre, mais je n'avais aucune idée de ce que cela signifiait concrètement. Personne ne me l'avait expliqué. Puis, un jour, j'ai surpris une discussion entre ma mère et Timias — son chef conseiller, à l'époque — au sujet de ma sœur. Tout à coup, j'ai entendu ma mère dire à Timias qu'Albane se montrait lente à apprendre le langage des arbres. Après cela, je suis allée parler aux Conteurs, qui m'ont appris que la reine de Faërie et son héritière ont la faculté de parler aux arbres. C'est un don qu'on nous a accordé pendant les grandes guerres gobelines, et qu'on ne peut nous enlever.

— Tu veux me faire croire que tu sais parler aux arbres ?

Guinevère se raidit.

— Que tu le croies ou non, c'est ainsi. Et je suis l'une des dernières à savoir encore le faire, depuis que ma mère est partie vers l'Ouest.

— Et ta sœur ?

— Elle n'y parvient pas aussi bien que moi, répondit Guinevère, s'efforçant de ne pas laisser une note de satisfaction s'insinuer dans sa voix. Toujours est-il qu'après cette conversation, Timias a voulu me faire bannir.

— Qui est ce Timias ?

— C'était le principal conseiller de ma mère. C'est aussi mon père.

— Pourquoi te déteste-t-il autant ? Ne voit-il pas que tu es sa fille ? Est-il aussi le père de cette Albâtre ?

— Albane, corrigea doucement Guinevère. Et pour répondre à ta question : oui et non.

Dougal se renfonça dans son fauteuil avec une petite grimace de dégoût, comme si son lait d'herbes venait de cailler sur sa langue.

— Il devrait être capable de comprendre que tu es sa fille. Il devrait le sentir ici, marmonna-t-il en plaçant sa main sur son cœur.

Quelque chose étreignit le ventre de Guinevère et, quand elle lui répondit, l'amertume qui perçait dans sa voix la surprit elle-même.

— Timias ne ressent rien, sauf envers lui-même. Evidemment, il aimerait faire croire qu'il est le sylphe le plus dévoué que la terre de Faërie ait jamais porté, et peut-être le croit-il vraiment. Mais au fond, il a un cœur de pierre. S'il ne reconnaît pas ses propres enfants, c'est qu'il n'a aucun intérêt pour un monde où lui-même n'existerait plus.

— Je ne suis pas sûr de comprendre. Mais de toute façon, ce n'est pas ma vraie question.

Il se pencha vers elle et lui parla à voix basse, d'un ton de conspirateur.

— Lequel des deux veux-tu tuer ? Timias ou la reine ?

Devant la mine stupéfaite de Guinevère, il éclata de rire.

— Allons, mon amie ! En plus de me croire crédule, tu me prends pour un imbécile. Ça saute pourtant aux yeux que tu as envie de tuer quelqu'un ; sans quoi tu n'aurais pas besoin de cette dague d'argent. Que peut bien faire un sylphe d'une arme pareille, à part assassiner l'un de ses semblables ?

— Se défendre contre les gobelins, répliqua sèchement Guinevère.

Les mortels qui se croyaient doués d'esprit l'agaçaient plus que tout.

— Je n'ai envie de tuer personne, poursuivit-elle. Surtout pas ma sœur. On ne peut lui reprocher d'être ce qu'elle est.

— C'est-à-dire ?

Au moins Dougal s'intéressait-il à son récit — même s'il n'était sans doute pas capable d'en saisir toutes les subtilités. De toute façon, elle n'aurait jamais le temps de tout lui raconter. Mais un mince espoir commençait à naître en elle.

— Que veux-tu dire ? répéta-t-il.

Guinevère soupira profondément et se redressa de toute sa taille. Les explications se révélèrent beaucoup plus éprouvantes que prévu. Il fallait qu'elle s'en tienne à la version qu'elle avait répétée au préalable, sans quoi elle risquait de s'effondrer. Aussi reprit-elle son récit là où elle l'avait laissé.

— Sachant que je n'étais pas folle, je me suis mise à écouter vraiment les arbres, à faire attention à leurs murmures. Et petit à petit, j'ai compris ce qu'ils disaient. C'étaient des choses effrayantes, qui dépassaient tout ce que l'on peut imaginer. Mais je savais que c'était la vérité, car les arbres sont toujours les premiers à comprendre ce qui se passe. Ils apportent à la surface la sagesse profonde de la terre.

— Que disaient-ils, ces arbres ?

— Que la Faërie se mourait.

— Pourquoi ?

— Ils n'en savaient rien. Je suis donc allée trouver ma mère pour lui demander si c'était vrai. Cette fois-là, c'est elle-même qui m'a bannie.

— Je ne comprends pas. Si ta sœur n'était pas censée régner, pourquoi ne pas l'admettre, tout simplement, et te laisser prendre sa place ?

— Ah ! J'oublie toujours que vous, les mortels, ne vivez pas assez longtemps pour devenir véritablement sages. Ce n'est pas si simple, maître forgeron. Vois-tu, ce que Gloriana ne savait pas — et ne saura jamais — c'est qu'Albane n'est ni sylphe, ni mortelle. C'est une aberration qui s'est formée dans le ventre de ma mère à partir des rebuts laissés par la magie de la Résille. Cette même magie qui a entraîné notre conception quasi simultanée, avec Artimour. Ma sœur n'appartient ni à ce monde, ni au vôtre... mais elle ne le sait pas.

« Ou plutôt, elle ne veut pas le savoir », songea-t-elle. Au fond d'elle, Albane comprenait bien plus de choses qu'elle ne voulait l'admettre, Guinevère en était convaincue.

— Néanmoins, poursuivit-elle, ma sœur est liée à la terre en vertu de sa naissance. Quant à moi, la véritable reine de Faërie, j'ai été écartée par cette force qui surpasse tout, ici : la tradition.

— C'est ridicule.

— Ah oui ? rétorqua Guinevère d'un ton glacial, lasse des commentaires méprisants du forgeron. Pourtant, il me semble que dans toutes les chansons de l'Ombre, celles qui vantent le bien, la vertu et le courage, il est question de héros du temps jadis, qui festoient dans les Terres d'Été depuis des siècles. Prouve-moi que les mortels ne se conforment pas à la tradition, et nous serons d'accord pour la trouver ridicule... Ces derniers temps, j'ai eu l'occasion d'apprendre de nombreuses chansons venant de chez vous.

La lèvre de Dougal se retroussa : d'évidence, toute référence, même indirecte, à sa femme rouvrirait brutalement les blessures du passé. Mais il était assez pris par l'histoire pour ne pas relever la pique.

— Pourtant, s'ils savaient que...

— Ils ne savaient rien du tout. La Faërie semblait aller pour le mieux depuis plus de mille années mortelles ; il n'y avait aucune raison de croire le contraire. Ma mère en était tellement convaincue qu'elle a préféré ignorer les avertissements des arbres. Puis, après qu'elle fut partie vers l'Ouest, et qu'Albane eut été couronnée, chacun s'attendait à ce que je m'exile de la cour, ou que je parte moi-même vers l'Ouest. Timias espérait que je choisirais la deuxième solution, évidemment. Mais je n'arrivais pas à me séparer des arbres.

— Je ne comprends toujours pas, dit Dougal en portant enfin le lait d'herbes à ses lèvres. Qu'est-ce que ça pouvait bien leur faire, que tu sois à la cour ou ailleurs ?

— Les arbres du Bois Sacré refusaient de parler à Albane, et Timias prétendait que c'était ma faute. Selon lui, ma présence les perturbait. Je n'étais pas du tout de son avis, mais finalement, j'ai accepté de m'éloigner de la cour. Je me suis réfugiée ici, dans ce grand chêne de la Vieille Forêt, au centre même de la Faërie, et, à l'invitation des arbres eux-mêmes, j'ai construit cette maison. Quant à Timias, il avait oublié un petit détail : il avait réussi à me bannir de la cour, mais il ne pouvait empêcher la cour de venir à moi. Aussi ai-je appelé les Conteurs, maîtres de toute notre histoire, et ils sont venus, un par un, puis par petits groupes, et peu à peu ils m'ont appris tout ce qu'ils savaient. En les écoutant, eux, les arbres et les voix qui murmurent dans le vent, j'ai commencé à comprendre. Si la Faërie se meurt, c'est parce qu'on l'empoisonne. J'ai deviné alors pourquoi ma mère m'avait traitée de menteuse, pourquoi elle se refusait à écouter les arbres. C'était elle qui avait trahi la Faërie de ses propres mains, par sa propre magie. Puis, un soir de Beltane, Herne en personne m'est apparu.

Elle soupira profondément et posa son regard dans le sien.

— Ce n'est pas facile pour moi de parler de cela.

— Beltane n'est pas ma fête préférée, non plus.

Cela, elle l'avait sans doute mérité. Elle s'efforça de rester impassible, de ne pas lui montrer qu'il avait marqué un point. Levant fièrement la tête, elle tenta de soutenir son regard mais s'en trouva incapable. Les souvenirs se bousculaient en elle et l'emportaient très loin, vers cet instant hors du temps où, enlacée avec le Dieu, elle avait dansé sous les branches des noisetiers.

— Cela s'est passé ici, dans cette forêt.

Comment trouver des mots que ce mortel fût capable de comprendre ?

— J'étais seule, comme souvent en ce temps-là. A vrai dire, j'en étais venue à apprécier la solitude. C'était plus facile, ainsi, de m'entretenir avec les arbres. Ceux de la Vieille Forêt ne parlent pas tout à fait la même langue que ceux du Bois Sacré de la reine, mais, petit à petit, j'apprenais à les comprendre. Le soir de Beltane, j'avais allumé deux feux devant ma porte, et je dansais entre les flammes, au son du chant des arbres. D'un coup, j'ai levé les yeux : il était là.

Elle se tut, s'abandonnant à ses souvenirs. Les flammes s'étaient soudain animées pour éclairer le visage d'une créature ni sylphe ni mortelle : l'être le plus grand, le plus sombre et le plus ancien qu'elle eût jamais vu. Il avait franchi le feu d'un pas dansant, sautant par-dessus les flammes avec la grâce d'un cerf, et elle s'était aperçue qu'il était nu, son sexe dressé entre ses cuisses couvertes d'un poil brun clair. Sous les pieds de Guinevère, la terre avait remué jusqu'à son tréfonds. Herne avait penché sa tête surmontée de cornes, plongeant son regard brûlant dans le sien, et l'avait attirée vers le centre incandescent des feux de Beltane. Il l'avait emportée dans une danse aux pas toujours plus complexes, qu'étrangement elle semblait connaître depuis toujours. Comme ils dansaient autour du feu, puis à travers les flammes elles-mêmes, Guinevère s'était retrouvée nue, elle aussi. Lui n'avait rien dit : il s'était contenté de la fixer de ses yeux brillants et impénétrables. Des yeux qu'elle voyait encore dans ses rêves : sombres comme des cavernes, profonds comme l'océan, et pourtant éclatants comme le jour ; plus anciens que la terre elle-même et plus frais que le plus minuscule des bourgeons. Se rendant compte que Dougal attendait la suite de l'histoire, Guinevère revint subitement à la réalité.

— Il m'a emmenée dans une grotte que je n'ai jamais réussi à retrouver depuis...

Le sol était recouvert d'une couche de terre douce, épaisse et moelleuse. Dans le reflet du feu qui filtrait par l'ouverture de la grotte, les yeux de Herne s'étaient teintés de vert. Et quand il l'avait étendue sur le sol et avait recouvert son corps du sien, la terre s'était ouverte pour l'accueillir... La lune était noire, cette nuit-là, se rappela-t-elle soudain. Herne était venu à elle sous la lune de la Sorcière. Pourquoi n'y avait-elle jamais songé auparavant ?

— Et c'est là que nous avons conçu Finuviel.

Elle détourna le regard, incapable d'en dire plus. Dougal la regardait avec une sorte de compassion étrange : il semblait croire qu'elle pleurerait un amant. Evidemment, l'obsession des humains pour l'amour le rendait sans doute incapable de comprendre ce qu'elle ressentait.

— Je n'ai jamais espéré que cela se reproduirait, dit-elle. Une seule visite du Dieu m'a largement suffi.

Elle eut un petit rire amer.

— Cela ne m'a certainement pas valu d'être mieux aimée des autres ! Quand Finuviel était enfant, je n'ai pas eu le droit de me rendre une seule fois à la cour. Mais ensuite, le moment est venu pour Albane de porter à son tour une héritière. Et au bout d'une centaine d'années mortelles, voyant qu'il ne se passait toujours rien, on m'a finalement fait revenir pour parler aux arbres du Bois Sacré.

— Qu'est-ce qu'ils t'ont dit ?

Les yeux sombres de Dougal étaient fixés sur elle avec une intensité qui évoquait celle de Herne. A vrai dire, il lui ressemblait un peu, cet homme grand et fort, enveloppé d'un simple drap vert.

— Ils m'ont dit qu'une terrible maladie empoisonnait la terre de Faërie, et qu'il fallait que j'aie trouvé la Vieille Sorcière.

Un petit bruit de dégoût, ou peut-être de dérision, sortit de la gorge de Dougal.

— Je croyais les sylphes au-dessus de la magie du maïs et autres sornettes...

— La « magie du maïs » ? Est-ce ainsi que vous l'appellez, maintenant ?

Guinevère se renversa dans son fauteuil et laissa vaguer son regard sur le plafond voûté, où couraient des vrilles de lierre et de gui.

— Eh bien, maître forgeron... Contrairement à ce que vous croyez, la Déesse existe vraiment. Et Herne aussi. Tous ceux qui en doutent en seront quittes pour une surprise, à Samhain, quand la Chasse sauvage chevauchera et que les gobelins envahiront l'Ombre comme ils ne l'ont plus fait depuis des siècles. Pourquoi crois-tu que Samhain fait tellement peur ? Herne et sa meute chassent les âmes ; les gobelins chassent les hommes. Tu n'es pas obligé de me croire, naturellement. Tu ne seras pas le premier à me traiter de menteuse. Albane non plus n'a pas voulu m'écouter, à l'époque ; une fois de plus, elle m'a renvoyée de la cour. J'ai essayé de me convaincre que cela m'était égal. Que ma sœur porte ou non un héritier, quelle importance ? Mon fils à moi était grand, beau et fort ; quand enfin il s'est présenté à la cour, il s'est fait aimer de tous, Albane y compris. Mais quand je suis revenue ici, tous les arbres, même les plus anciens, se sont mis à chuchoter sur mon passage. Finalement, j'ai fait mes adieux à mon fils, j'ai pris un bâton de marche et je suis partie à la recherche de la Sorcière.

— Où es-tu allée ?

— J'ai erré d'un bout à l'autre du royaume, jusqu'à comprendre enfin que je ne devais pas chercher en Faërie, mais dans les cavernes, les grottes et les tunnels obscurs dont les Conteurs disent qu'ils s'étendent à l'infini sous la terre. Malheureusement, les Conteurs ne savent pas tout. Ils ne connaissent pas les êtres monstrueux qui vivent dans ces lieux où aucun être de ce monde n'a jamais posé le pied. Tu sais que nous sommes tous — sylphes, mortels et même gobelins — les enfants de Herne et de la Sorcière ; mais dans ces cavernes ténébreuses, il y a d'autres enfants, plus vieux que nous, des êtres tordus, mal formés, hideux. Mais eux non plus n'ont pu me dire où demeurait la Sorcière.

» Alors j'ai continué ma route ; j'ai longtemps marché, si longtemps que mes bottes se sont usées et détachées d'elles-mêmes, et que mes pieds se sont mis à saigner. Quand mes blessures ont guéri, elles m'ont laissé des cicatrices si épaisses que je n'avais plus besoin de chaussures. Mais j'ai eu beau chercher et chercher encore, je n'ai rien trouvé. Jusqu'au jour où, épuisée, à bout de forces, je me suis appuyée contre la paroi d'une grotte. Il y avait si longtemps que j'étais sous terre, mes os étaient si glacés, que je ne me souvenais même plus de l'effet du soleil sur ma peau. Et là, j'ai senti la roche me parler.

— Tiens donc !

Guinevère plissa les yeux. Elle avait une forte envie de lui ôter son sourire sceptique à coups de griffes. Avec plus de maîtrise de soi qu'elle n'aurait cru en posséder, elle poursuivit :

— Cela m'a pris des siècles, du moins c'est ce qu'il m'a semblé, pour comprendre ce que disaient les rochers. Une grande part de ce qu'ils racontaient n'avait aucun intérêt pour moi. Mais

enfin, j'ai appris ce que je voulais savoir.

Elle s'arrêta pour reprendre son souffle.

— Je t'épargne le récit de mon voyage vers une grotte si profondément enfouie sous la surface de la terre que le soleil n'y est plus qu'une légende oubliée. Des lichens éclairent les murs. De ces lichens qui brillent dans la nuit.

Elle se revit lever les yeux vers le vaste plafond en dôme, constellé d'innombrables points de lumière blancs, verts et rosés.

— On dirait de petites étoiles, reprit-elle, qui attendent de naître. L'air autour de moi était froid. Mon guide a tendu le doigt, et j'ai vu que nous nous tenions sur la rive d'une mer souterraine. Des brumes s'élevaient de la surface de l'eau. J'ai regardé vers l'horizon et j'ai aperçu une île, au loin, surmontée d'un énorme rocher. Mon guide m'a fait comprendre que c'était là que demeurait la Vieille Sorcière.

Sa voix s'atténua. Son regard se perdit dans le vide, quelque part au-dessus de l'épaule de Dougal. Comment lui faire comprendre ce qu'elle avait éprouvé, dans la grotte voûtée, à contempler cette vaste étendue d'eau ? De petites vagues silencieuses se jetaient sur le rivage ; çà et là flottaient des taches d'écume phosphorescente. Cela ne ressemblait en rien aux mers du monde de la surface. Elle était venue de si loin, elle avait marché si longtemps... L'eau lui paraissait froide comme la mort. Sa respiration formait de grandes volutes aussi blanches que la brume ; la dernière chose qu'elle avait envie de faire, c'était de se jeter dans une mer glacée. Mais il n'y avait rien à faire. Son guide était certain que cette île était celle où demeurait la Sorcière. Elle avait donc ôté ses vêtements et était entrée dans l'eau.

— Je m'étais trompée : l'eau n'était pas froide du tout. Elle était tiède — tiède comme du sang, pourrait-on dire. Et au fur et à mesure que j'avancais, elle s'épaississait pour devenir de plus en plus poisseuse et gluante. Elle collait à mes cheveux, s'entortillait autour de mes membres et bientôt, j'ai senti mon énergie s'écouler par tous les pores de ma peau. Tout en nageant, j'ai compris que cette eau cherchait à m'engloutir, car ce n'était pas vraiment de l'eau. C'était la grande mer primitive d'où viennent tous les êtres, et vers laquelle ils doivent revenir. Et si elle le pouvait, cette mer allait me reprendre et me donner une nouvelle forme. Alors j'ai nagé aussi vite que je le pouvais.

— Tu as trouvé la Sorcière ?

Les yeux du forgeron étaient rivés sur elle ; il était enfin captivé par son histoire.

— Oui, dit-elle simplement.

Marquant une pause, elle se revit chanceler sur le rivage, couverte d'épaisses membranes blanches qui glissaient et dégoulaient sur sa peau. L'île lui avait d'abord paru déserte ; seul un grand rocher se dressait en son milieu. Il n'y avait personne. Une fois de plus, ses projets étaient contrecarrés. De rage, elle avait tapé du pied et s'était aperçue aussitôt que, contrairement à la rive qu'elle venait de quitter, le sol ici était un amas de pierres dont les arêtes tranchantes taillaient les pieds en lambeaux. Ses dents avaient claqué : elle doutait fort de survivre à une deuxième traversée de cette mer visqueuse. Les larmes aux yeux, elle était tombée à genoux : tout était fini. Elle ne pouvait aller plus loin. Alors, stupéfaite, elle avait vu à travers ses larmes le grand rocher s'ouvrir pour révéler un corps difforme, surmonté d'un visage livide. C'était la Vieille Sorcière.

Une reine qui jamais ne le sera : c'est bien elle que voilà ? La voix silencieuse avait résonné dans son esprit et fait frémir tout son corps. Une vibration s'était répandue à travers la pierre sous ses pieds, une onde à laquelle semblaient répondre les vaguelettes qui clapotaient contre les rochers. Les yeux chassieux de la créature avaient scruté la pénombre, tandis que Guinevère dévisageait, avec une horreur absolue, cet être terrifiant penché au-dessus d'un grand chaudron. Celui-ci était posé sur deux globes polis ; à l'endroit où aurait dû se trouver le troisième, il y avait un curieux assemblage de morceaux de fer. Une reine qui jamais ne le sera... Ces paroles moqueuses résonnaient encore dans l'esprit de Guinevère.

— Eh bien ?

Tellement penché vers elle qu'il risquait de tomber de son fauteuil, Dougal la fixait intensément.

— Que s'est-il passé ? Qu'est-ce qu'elle t'a dit ? Qu'as-tu appris ?

— Beaucoup de choses. Bien plus que je ne voulais savoir.

Elle ferma les yeux. Allait-elle devoir revivre cette terrible épreuve d'un bout à l'autre, sous les yeux de Dougal ? Était-ce là le prix à payer pour convaincre ce mortel obstiné de l'aider ? Si oui, il lui aurait été plus facile de trouver un autre forgeron. Mais cet homme ressemblait vraiment à Herne ; cela lui sautait aux yeux, à présent. Elle n'était pas aussi insensible au charme mortel qu'elle voulait bien le croire. De toute façon, le temps pressait. Soudain, l'énormité de ce qu'elle avait entrepris l'accabla.

— Mais le plus important de tout ce qu'elle m'a révélé, c'est que la Résille est un poison, et qu'il faut la détruire.

La tête de Guinevère retomba contre le dossier du fauteuil, comme écrasée par les images qui déferlaient en elle. Car le savoir de la Sorcière se transmettait moins par mots que par images, lesquelles évoquaient à leur tour des sons, des odeurs et des sensations ; des images venues du tréfonds du chaudron de la Sorcière, auxquelles Guinevère s'était désespérément raccrochée, sachant que c'étaient les seules réponses qu'elle obtiendrait jamais.

— Mais je croyais que la Résille empêchait les gobelins d'entrer en Brynhiver ?

Guinevère revint à la réalité en tressaillant. Cela faisait plusieurs fois que Dougal répétait sa question.

— C'est vrai, répondit-elle. Mais l'argent dont elle est composée est un poison pour la Faërie. Et si elle n'est pas détruite et transformée d'ici très peu de temps, ce poison qui ronge notre monde le fera disparaître tout à fait. Le travail de sape est déjà bien entamé.

— Mais nous, qu'est-ce qui nous protégera ?

— Eh bien... il reste toujours la magie du maïs.

— Peuh !

Dougal prit un air dégoûté et but son lait d'herbes jusqu'à la dernière goutte, avant de reposer avec fracas le verre sur le plateau.

— Décidément, tu ne comprends pas, reprit-elle. La magie du maïs est aussi puissante, à sa manière, que tous les sortilèges des sylphes. Certes, elle s'est érodée dans les esprits des hommes au fil des siècles, car son pouvoir a été usurpé et détourné au service de la Résille. Mais elle

possède sa propre force. Crois-moi, Timias l'a bien compris, lui qui en a fait une composante de la magie de la Résille. C'est pour cela que nos mondes sont aussi étroitement liés. Mais ne t'y trompe pas : la Résille n'a pas été forgée pour vous protéger contre les gobelins. C'est une raison parmi d'autres, mais certainement pas la plus importante.

— Tu ne m'as toujours pas expliqué pourquoi tu voulais une dague en argent.

Guinevère s'arrêta net. Cette partie de l'histoire était la plus douloureuse de toutes.

— Cela fait partie du marché que j'ai passé avec la Sorcière. Elle déteste Timias encore plus que moi.

— Elle t'a demandé de tuer Timias ?

Guinevère acquiesça en silence et Dougal se pencha de nouveau vers elle.

— Pourquoi ? Qu'est-ce qu'il lui a fait ?

— Je t'ai dit que le chaudron de la Sorcière reposait sur deux globes, l'un d'agate, pour les mortels, l'autre d'obsidienne, pour les gobelins. Mais il manquait la pierre de lune des sylphes. Et c'est Timias qui l'a prise. Tu as entendu parler, dans les contes, de la Pierre de Lune sur laquelle est posée la Résille ? Cette pierre appartient à la Sorcière. C'est l'un des trois globes qui formaient son foyer. Timias la lui a volée ; elle veut la reprendre. Et elle veut qu'il meure de la Vraie Mort.

— En échange de ce qu'elle t'a révélé, tu dois donc le tuer ?

— Entre autres.

— Que veux-tu dire ?

Un long silence s'installa. Une rafale de vent rugit dans les branches déployées du grand chêne qui les abritait et, comme autant de dés à jouer, une pluie de glands s'abattit sur les vitres en cristal.

— La Sorcière ne livre pas son savoir facilement, ni à bon marché, dit-elle enfin.

— Que lui as-tu promis ?

Elle eût aimé sortir comme un ouragan, jeter un sortilège à ce mortel pour le transformer en pierre. Mais c'était exclu : son entreprise requérait le consentement de tout ceux qui y étaient impliqués. Il ne restait plus qu'à répondre aux questions du forgeron, dans l'espoir que la vérité nue le convaincrerait de l'aider.

— Elle a exigé trois choses de moi ; la tête de Timias n'est que la dernière. La deuxième, bien entendu, c'est le retour de la Pierre de Lune. La première chose, elle me l'a prise alors que je me tenais devant elle.

— Qu'est-ce que c'était ?

Guinevère se raidit et s'étira de toute sa hauteur en se rappelant qu'elle était la reine légitime de la Faërie tout entière.

— Elle m'a pris mon utérus.

— Quoi ?

Le chuchotement horrifié de Dougal lui donna l'impression d'avoir accompli elle-même cet acte monstrueux.



— Tu as très bien entendu. Elle m’a retiré mon utérus.

Le temps d’un battement de cœur, elle lutta contre le souvenir de cette main froide et griffue qui l’avait pénétrée, fouillée, déchirée... Elle continua d’une voix brusque :

— Elle m’a pris la chose qui me liait, comme toutes ses autres filles, à la terre. Ainsi, pour obtenir les réponses à mes questions, pour découvrir comment sauver la Faërie, j’ai dû lui abandonner la partie de moi qui me rattachait à mon royaume. Ce qui veut dire que je ne serai jamais reine.

— Mais pourquoi est-elle si cruelle ? murmura Dougal. La Sorcière ne souhaite tout de même pas que la Faërie disparaisse ?

Guinevère haussa les épaules.

— La Vieille n’est ni cruelle ni bienveillante. Dans son chaudron, tout est sans cesse refait à neuf. C’est ce cycle naturel de renouveau et de transformation que Timias et Gloriana ont interrompu. Du point de vue de la Sorcière, autant laisser le vieux monde sombrer dans le chaos pour en recréer un autre. Pourquoi garder de l’ancien quand on peut avoir du neuf ?

Elle s’arrêta pour laisser ses paroles faire leur effet.

— Mais si tu ne peux pas être reine, reprit Dougal, et que ta sœur n’est pas destinée à l’être...

— C’est justement le cœur du problème. Le pouvoir, en Faërie, ne peut plus rester entre les mains des femmes. Le temps des reines est révolu. C’est un homme qui devra monter sur le trône.

Voyant l’air désorienté de son interlocuteur, Guinevère chercha un autre moyen d’explication. Elle tendit les mains devant elle, les paumes recourbées comme autour d’une boule. L’air miroita, puis une sphère lumineuse apparut entre ses mains.

— Ceci représente l’énergie de la Faërie. Elle est composée d’opposés : lumière et obscurité, haut et bas, masculin et féminin. Depuis des siècles, le pouvoir se présente comme ceci...

Elle fit rouler le globe entre ses paumes ; une lueur rose pâle colora le haut de la sphère, tandis que la partie inférieure se teintait de bleu.

— A présent, pour que la Sorcière puisse se transformer en Demoiselle, les pouvoirs doivent s’inverser.

Elle fit décrire une nouvelle rotation à la boule : le bleu et le rose se mêlèrent, jetèrent un pâle éclat violet puis se séparèrent pour occuper chacun la demi-sphère opposée.

— Ceci est le mouvement naturel de l’énergie féerique. Malheureusement, la présence de la Résille empêche ce flux et ce reflux de se produire en temps voulu. La Sorcière doit absolument se transformer en Demoiselle, mais cela lui est impossible tant que la Résille existe. Comprends-tu, maintenant, pourquoi j’ai besoin de toi ?

— Tu ne me demandes pas seulement de finir la dague. Tu veux que je détruise la Résille...

— Je veux que tu la détruises pour en faire autre chose.

Guinevère se frotta rapidement les mains et la sphère lumineuse disparut.

— Admettons. Nous tuons Timias et nous détruisons la Résille. Que va-t-il arriver à ta sœur ?

Guinevère soutint son regard sans faiblir.

— Je n'en sais rien. Lorsque je suis rentrée en Faërie, après ma visite à la Sorcière, Albane semblait enfin attendre un enfant. Mais moi, j'ai compris ce qui se passait vraiment. En fin de compte, la Vieille Sorcière m'avait rendu un service.

— Lequel ?

— Celui de garder ma sœur en vie. Albane croit être enceinte, mais en réalité, elle se nourrit de la chose que j'ai donnée à la Sorcière — cette chose qui m'aurait permis d'être reine. Il faut qu'elle survive assez longtemps pour que Finuviel et moi puissions accomplir le nécessaire. La Sorcière m'a offert un peu de temps supplémentaire. Néanmoins, c'est un équilibre fragile, qui peut s'écrouler à tout moment.

— Si la Faërie disparaît, qu'arrivera-t-il à mon monde ?

Il serait facile de lui mentir, songea Guinevère, d'affirmer que l'Ombre aussi dépérirait jusqu'à disparaître tout à fait. Mais elle avait juré de s'en tenir à la stricte vérité.

— Je n'en ai aucune idée. Je sais que la Résille a lié nos mondes entre eux de manière bien plus intime qu'il n'est normal. Je sais que les événements de la Faërie affectent ceux de l'Ombre, et inversement. On peut donc supposer que si l'ordre naturel de la Faërie est perturbé, celui du monde mortel le sera également. Le roi de votre pays est fou, n'est-ce pas ? Et deux grandes maisons ont levé leurs étendards contre lui...

— Comment le sais-tu ? dit Dougal d'un ton brusque.

— Disons que j'ai prêté plus d'attention, ces derniers temps, aux événements de l'Ombre, du fait de leurs répercussions sur la Faërie. Mais je ne sais ce qu'il adviendra de votre monde après la destruction de la Résille. A mon avis, ce qui est bénéfique pour la Faërie devrait l'être aussi pour l'Ombre. Mais je n'en suis pas certaine.

— Pourquoi devrais-je croire à ton histoire ?

— Regarde.

D'un coup de pied, elle enleva son escarpin gauche, au bout pointu et recourbé, et brandit son pied devant lui.

— Vois-tu ces cicatrices ? ces sillons ? Il me serait facile, tu sais, de guérir ces vieilles blessures pour retrouver une peau aussi lisse et rose que le jour où je suis née. Mais quand je marche, quand je m'appuie de tout mon poids sur ces cors, quand je sens se rouvrir ces plaies anciennes, je me souviens de ce qu'Elle m'a dit. Je revois toutes les choses qu'Elle m'a montrées dans son chaudron ; des choses que je ne dois jamais oublier, sous peine de mettre toutes nos vies en péril.

Dougal se pencha vers elle et prit son pied dans sa main calleuse, l'enveloppant avec douceur, comme il aurait fait avec une pouliche sur le point d'être ferrée pour la première fois. Le drap qui le recouvrait glissa le long de son torse ; le regard de Guinevère fut attiré vers le nombril de l'homme et la ligne de poils sombres en dessous. Il examina attentivement son pied, passant en revue les épaisses cicatrices, les bosses saillantes et les os déformés. Puis il leva son pied si haut que Guinevère dut s'agripper aux accoudoirs pour ne pas perdre l'équilibre. Elle sentit son souffle sur sa peau nue.

— Cela doit te faire très mal de marcher.

Elle retira vivement son pied, se redressa tant mieux que mal et rechaussa son escarpin, furieuse des libertés qu'il s'était permises.

— Je ne veux pas de ta pitié, lança-t-elle d'un ton acerbe pour dissimuler son embarras. Je veux que tu m'aides.

— Je vais y réfléchir, rétorqua-t-il.

— Alors réfléchis un peu à ceci, forgeron : j'aurais pu te menacer, t'ensorceler...

— Eh bien ! Qu'est-ce que tu attends ? Tu ne t'es pas gênée, la dernière fois...

— Aujourd'hui, j'ai besoin de ton plein consentement. Je t'ai sauvé, Dougal, et je t'ai permis de sauver ta fille, afin qu'elle puisse mener jusqu'au bout sa misérable vie de mortelle. A présent, je te demande de m'aider à sauver mon fils, pour qu'il puisse lui aussi accomplir sa destinée. Je t'accorde jusqu'au coucher de soleil de Samhain pour me donner une réponse. C'est demain soir.

— Et si je refuse ?

— Qu'arrive-t-il aux mortels qui ne paient pas une dette d'honneur ?

Elle se leva avec toute la dignité qu'elle put rassembler. Dans les yeux de Dougal naissait une expression qui ressemblait à de l'admiration. Elle quitta la pièce sous ce regard empreint d'un respect nouveau, et elle sentit qu'il y avait quelques raisons d'espérer.

Les derniers rayons de soleil disparaissaient derrière les collines quand les chariots s'arrêtèrent sous une épaisse futaie surplombant un ruisseau.

— Je n'irai pas plus loin, ce soir, cria le caravanier. Samhain ou pas Samhain ! J'aime mieux affronter une armée de morts et de gobelins, que d'embourber nos chariots dans ce ruisseau. Surtout à la nuit tombante. De toute façon, les gobelins ne me font pas peur, à moi.

« C'est parce que tu n'en as jamais rencontré », songea Griffin, qui luttait pour s'extirper de la torpeur où l'avait plongé le roulis monotone du chariot.

Prenant exemple sur Engus, il sauta de la voiture : ses membres étaient des poids morts, sa tête tournait. Que lui arrivait-il ? La veille, peu après l'aube, ils avaient quitté le camp au-dessus de la Vallée d'Ardagh pour se diriger vers l'est — vers Allovale et les mines d'argent. A présent, il avançait en trébuchant, ahuri. La brise qui s'était levée au crépuscule portait à ses oreilles les voix de ses compagnons, mais leurs paroles lui semblaient incompréhensibles. Qu'est-ce qu'il lui arrivait donc ? se demanda-t-il une fois de plus. Ses genoux ployèrent sous lui et il se raccrocha au rebord du chariot.

— Psst ! Griffin !

La voix de Gareth sortit de sous le chariot.

— Hé ! Viens voir !

Griffin fronça les sourcils puis s'effondra à genoux, éprouvant un soulagement ridicule à l'idée de pouvoir se reposer quelques instants.

— C'est toi, Gareth ? Que fais-tu là-dessous ?

— Viens voir. Tu n'as pas l'air bien, mon vieux : on dirait que tu as pris un coup de lune. Bois

un coup, ça t'éclaircira les idées.

Accroupi dans l'ombre sous le chariot, les yeux brillant d'excitation, Gareth lui tendait une gourde en cuir.

— Qu'est-ce que c'est ? réussit à articuler Griffin.

— C'est la potion qu'ils nous donnent pour nous faire travailler, celle qui tient éveillé et donne des forces. J'en ai chipé un peu pendant qu'ils chargeaient les barriques sur les chariots. J'étais sûr que ça nous manquerait, quand on n'en aurait plus. Tiens, bois. C'est pour ça que tu es patraque. Dès que tu ne sens plus les effets de la potion, tu deviens une loque.

Griffin se laissa tomber à quatre pattes et scruta la pénombre sous le chariot. Gareth avait absolument raison : il était en piteux état. Se frottant la tête d'une main, il essaya de rassembler ses idées. Ce soir, c'était Samhain. Leur convoi avait dressé le camp dans un endroit exposé à tous les dangers. Ils avaient des lingots et des pièces d'argent en grande quantité, mais la plupart des armes avaient déjà été expédiées on ne savait où. Seuls les gardes étaient munis d'armes en argent. D'évidence, les forgerons épuisés n'étaient en état ni de se défendre, ni même de s'enfuir. Tandis que Gareth, accroupi tout près de lui, avait les yeux vifs et brillants. Il en paierait sans doute le prix, quand il se trouverait à court de cette potion mystérieuse. Mais en attendant, Gareth paraissait en mesure de courir plus vite qu'un goblin. Ce n'était certainement pas le cas de Griffin, qu'un goblin repérerait aussitôt comme une proie idéale.

Rassemblant ses dernières forces, il s'empara de la gourde et avala une grande gorgée. Le liquide descendit le long de sa gorge et fit éclore dans son ventre une fleur de chaleur, tandis qu'une vague d'énergie parcourait tout son corps. Il se secoua, redressa les épaules et leva de nouveau la gourde. Avant même qu'elle eût atteint ses lèvres, Gareth la lui retira brusquement des mains.

— Doucement, Griffin. On n'a que ça et on ne sait pas combien de temps ça doit nous durer.

— Désolé.

Griffin se frotta les yeux et regarda par-dessus son épaule. De ce point de vue, il voyait les jambes des hommes et des chevaux s'agiter en tous sens, tandis que le caravanier et le sergent des gardes aboyaient des ordres contradictoires. En se retournant de l'autre côté, il entendait le grondement du ruisseau qui courait, large et peu profond, sur son lit de rocaille. A l'ouest, de longs rais épars illuminaient les branches des arbres ; l'air sentait la nuit. Que le caravanier n'ait pas voulu franchir ce ruisseau au crépuscule était parfaitement compréhensible. L'eau paraissait juste assez profonde pour dissimuler des rochers capables de briser une jambe à un cheval.

— Qu'en dis-tu, Griffin ? Crois-tu qu'on soit en sécurité, ici ?

— Ici autant qu'ailleurs, je suppose, marmonna Griffin.

Il se leva, soulagé de sentir ses membres revivre, même si c'était d'une vie artificielle. Se penchant à l'intérieur du chariot, il trouva sa gourde et s'éclaboussa la figure des dernière gouttes d'eau qu'elle contenait. A cet instant, un garde lui mit brusquement une pelle entre les mains.

— On se dépêche, jeunot. Pas le temps de traîner. Ce soir, c'est Samhain.

« Inutile de me le rappeler », songea Griffin.

Il suivit le garde d'un pas réticent et, tout en creusant une fosse pour les latrines, observa par-

dessus son épaule les préparatifs mis en œuvre. On avait finalement décidé de disposer les chariots en cercle et de dresser quatre grands feux aux points cardinaux. Une vive discussion s'était ensuivie, jusqu'à ce que quelqu'un eût fait remarquer que le soleil se couchait toujours à l'ouest. De temps à autre, il apercevait Gareth, qui se glissait à travers la foule pour écouter les conversations et chaparder de la nourriture, en évitant de se faire repérer par les gardes à la vue perçante. Autour de lui, les hommes épuisés vaquaient à leurs tâches comme dans un rêve.

La nuit tomba subitement, comme pressée de les engloutir. Blotti entre un feu et la roue d'un chariot, Griffin observait ses compagnons épuisés, rassemblés autour de foyers plus petits dressés à l'intérieur du cercle des chariots. Non loin, penché sur une immense marmite noire, le cuisinier distribuait des bols de soupe chaude.

D'un geste, le garde lui indiqua que c'était à son tour de manger. Griffin se leva et s'arrêta pour aider Engus, qui grogna ses remerciements en se hissant péniblement debout.

— Je ne sais pas ce que j'ai, au juste, mon garçon.

« Moi, je le sais », pensa Griffin.

Autour d'eux, les hommes, silencieux pour la plupart, engloutissaient leur repas ou ronflaient, avachis.

« Messieurs les gobelins n'ont plus qu'à passer à table », songea-t-il en frémissant.

Sans dire un mot, il se fraya un chemin jusqu'à la tente des cuisines. Mais comme le cuisinier mettait une louchée de soupe dans son bol de bois, Griffin se décida à parler.

— Je boirais bien un petit remontant.

L'homme leva les yeux d'un air méfiant.

— Il n'y a pas de remontant, ici, marmonna-t-il.

— Et dans ces barriques ?

D'un geste, il lui indiqua le chariot de cuisine, sur lequel s'empilaient de grandes formes sombres.

— Cette potion que vous nous donniez pour travailler...

Les yeux du cuisinier se plissèrent et un rictus retroussa ses lèvres.

— Je ne sais pas de quoi tu parles.

— Tu dois bien savoir, tout de même, que c'est Samhain, ce soir ? dit Griffin en se penchant au-dessus de la marmite.

— Holà ! On ne menace pas le cuisinier, dit un garde en s'avançant. Qu'est-ce qu'il a, ce gamin ?

Il agita sa lance argentée en direction de Griffin.

— Je voudrais qu'on nous donne à boire de cette potion. A moi, à mes amis, et à tous les autres. C'est Samhain, et si les gobelins attaquent, nous n'avons aucune chance de nous défendre, ni même de nous enfuir, ramollis comme nous sommes.

— Tu ne m'as pas l'air tellement ramolli, toi.

Le garde approcha sa tête de celle de Griffin, lequel reçut en plein nez une grande bouffée

d'haleine viciée.

— Nous sommes des proies trop faciles.

— Il a raison, intervint Engus, qui se pressait derrière Griffin, entouré des autres apprentis de Killcarrick. Je ne sais pas ce qu'il y a dans cette boisson pour nous faire travailler sans dormir, mais il faut nous en donner. Mes bras sont si lourds que c'est comme si j'avais des moignons. Si les gobelins débarquent, nous sommes finis.

— Retournez à vos places à côté du feu ! rugit le garde.

D'autres soldats accoururent, tandis qu'une masse grandissante de forgerons et d'apprentis se pressait autour de la tente. Finalement, le sergent de la compagnie se fraya un passage jusqu'au milieu de la foule.

— Qu'est-ce qui se passe ? Il y a suffisamment à manger pour tout le monde...

— Oui, mais rien à boire, lança Engus.

— Donnez-nous de cette potion que vous avez dans les barriques, dit Griffin. Juste une gorgée chacun. Dans l'état où nous sommes, si les gobelins attaquent, nous n'avons aucune chance de nous en tirer.

Les torches crépitèrent, éclairant des visages sombres et apeurés ; les longues flammes orange vacillèrent sous les rafales de vent. Levant les yeux, Griffin vit de lourds nuages noirs s'amasser dans le ciel indigo.

— Eh bien, dit finalement l'homme qui lui faisait face, il n'a pas tort, ce garçon.

— Mais enfin..., protesta le cuisinier.

— Ecoutez, j'ai l'ordre de conduire ces forgerons jusqu'aux mines d'argent d'Allovale. Le duc a besoin d'eux. Et je crois qu'il vaudrait mieux pour moi qu'ils y arrivent vivants.

Il se pencha vers le cuisinier.

— J'ai vu un peu trop de choses bizarres, ces derniers temps. Alors donne-leur à boire de ce maudit jus, marmiton. La Déesse seule sait ce qui va traîner dans les parages, cette nuit. Ces hommes méritent au moins une petite chance de se défendre.

Griffin attendit en silence qu'on lui tendît la première chope.

— Merci, dit-il.

— Ma grand-mère est rebouteuse, expliqua le sergent. Elle connaît la magie du maïs et elle m'a expliqué quelques petites choses.

— Seriez-vous d'accord pour nous distribuer des armes ? Je vois que les vôtres sont plaquées d'argent.

Les yeux sombres de Griffin rencontrèrent ceux du sergent. Derrière lui, il entendit le rire étouffé d'Engus, et des hoquets de surprise de la part des apprentis, stupéfaits de sa témérité.

Epaule contre épaule, les yeux dans les yeux, les deux hommes se firent face un instant.

— C'est toi qui viens de ce petit village des hautes terres, n'est-ce pas ?

Griffin hocha rapidement la tête.

— On m'a parlé de toi et de ce que tu as fait, là-bas. Ici, nous n'avons ni druide ni Vieille pour

nous venir en aide. Mais nous nous défendrons de notre mieux.

Il fit abruptement volte-face et, jouant des coudes, se pressa à travers la foule en criant aux soldats de partager leurs armes en argent avec les forgerons.

Après cela, la nuit sembla s'écouler au ralenti. Le vent tournait sans cesse ; de grandes rafales inattendues faisaient voler les feuilles sèches encore accrochées aux branches des arbres. Blotti près du feu aux côtés de Gareth et d'Engus, Griffin faisait tourner entre ses doigts la lance d'argent que lui avait confiée le sergent. Le deuxième verre de potion avait enflammé son sang, le laissant nerveux et tendu. Au plus léger souffle de vent, il levait le nez, cherchant à détecter le moindre relent de cette puanteur reconnaissable entre toutes.

Près de lui, Gareth sautillait sur place et sifflait en taillant au couteau un petit objet dissimulé entre ses mains. Griffin fut troublé par la teinte rouge et fiévreuse de ses pommettes. Il s'aperçut soudain que le jeune garçon était extrêmement amaigri. Sous la peau sèche et pâle de ses poignets saillaient de petits os pointus, comme ceux d'un enfant malformé. Au bout d'un moment, Engus lui donna une petite tape amicale.

— Cesse ce bruit, mon garçon. Tu n'entends pas le silence autour de toi ?

Griffin se rendit compte que le camp tout entier était plongé dans un silence profond. L'on n'entendait plus que le vent dans les arbres, le crépitement et les sifflements du feu, le grondement du ruisseau en contrebas. Il inspira profondément : une odeur d'excréments emplit ses narines.

— Par la Grande Mère..., chuchota-t-il.

A tâtons, il chercha la lance qu'il avait posée près de lui, avant de se lever d'un bond pour humer l'air. Tous les regards se tournèrent vers lui ; il comprit que ce n'était que l'odeur des latrines.

— Quelle mouche t'a piqué, Griffin ?

— Cette odeur... Ça vient des latrines. Mais j'ai cru un instant...

Sans finir sa phrase, il se rassit à sa place, un peu confus. A l'exception du sergent et de ceux qui le connaissaient de Killcarrick, les autres semblaient le prendre pour un faible d'esprit.

— Quelle odeur ? dit Gareth, sortant de son silence. Je ne sens rien...

Il s'interrompit et prit une grande bouffée d'air. Son visage se contracta presque immédiatement de dégoût.

— Pouah ! Qu'est-ce que ça pue !

Une bourrasque de vent souffla : les branches s'entrechoquèrent et les flammes jaillirent plus haut. Engus se raidit d'un coup, tandis que Griffin se relevait lentement. Son cuir chevelu était parcouru de petits picotements.

— Qu'as-tu senti, Gareth ?

Le gobelin, un monstre deux fois plus gros que ceux qu'il avait vus à Killcairn, sortit de l'obscurité en rugissant. Il sauta d'une branche au moment même où Griffin brandissait sa lance d'argent et visait la poitrine. Les griffes de la bête entaillèrent son crâne et une haleine fétide lui brûla les narines. Griffin planta la lance de toutes ses forces. Le sang gicla ; un rideau rouge obscurcit sa vision. Ecrasé sous le poids du gobelin agonisant, il eut le temps de voir exploser une

pluie d'étincelles et briller les lames noires d'une horde de gobelins qui déferlait.



Perché derrière les hauts créneaux du fort de Killcarrick, Uwen contemplait le paysage sombre qui s'étendait devant lui. Des rafales de vent froid cinglaient la tour de garde, plaquaient les vêtements du chevalier contre son corps et rabattaient de longues mèches de cheveux sur son visage. Comme ce soir était différent de tous les autres Samhain qu'il avait connus ! Au lieu d'être constellées à perte de vue par de grands feux de joie, les collines n'étaient que des masses inertes se découpant sur le ciel étoilé. Les torches des remparts crachaient de longues flammes orange et bleues entrecoupées de bouffées de fumée blanche, et jetaient une lumière blafarde sur les cours et les remparts. Le fort était bondé : les réfugiés avaient abandonné le camp de tentes bien avant la tombée de la nuit. Quoique cela eût compliqué les derniers préparatifs, Uwen ne pouvait reprocher à ces familles de vouloir se blottir derrière les grands remparts protecteurs. Aussi bien les étages de la tour que la grande salle du rez-de-chaussée étaient pleins à craquer ; dans la cour, les hommes qui n'avaient pas été postés sur les murailles faisaient les cent pas, attendant avec impatience des ordres qu'Uwen espérait ne pas avoir à donner, et des armes d'argent qu'il espérait ne pas avoir à fabriquer. De ce point de vue privilégié, il apercevait les deux rangs d'archers positionnés au-dessus du portail qui donnait sur la route et les prés : c'était la seule faille stratégique dans le fort, par ailleurs assez bien situé. Il avait réussi à convaincre le gouverneur de lui fournir assez d'argent pour plaquer les pointes de flèches, en lui expliquant que les archers pourraient abattre les gobelins avant même qu'ils n'atteignent les remparts.

Mais ce n'était qu'un fort, après tout. Juste une tour entourée d'un double rempart. Un avant-poste, en fait : il n'avait pas été conçu en vue de défendre autant de gens. Ici, au cœur des hautes terres de Killcarrick, la paix de Gard durait depuis de longues années ; seules les sorcières les plus vieilles se souvenaient encore des guerres qui l'avaient précédée. Uwen promena de nouveau son regard sur le paysage morose, et frémit. Au même instant, une bourrasque déploya l'étendard du duc et la fit claquer. Serrant son tartan autour de ses épaules, Uwen contempla la rangée d'hommes et de garçons résolus qui, accoudés sur les créneaux, riaient et plaisantaient en se réchauffant les mains au-dessus de chaudrons remplis de charbons ardents.

Si nécessaire, le chevalier était prêt à employer la force pour passer outre aux réticences du gouverneur. Il avait positionné des hommes devant la porte de la cave où était entreposé le trésor du duc. Dans la forge, quatre jeunes commis de cuisine entretenaient le feu, près duquel on avait entassé des lances, des piques et des massues, certaines rouillées à force de ne plus être utilisées. Il espérait que, si le pire arrivait, Nessa serait assez vaillante pour prendre la direction des opérations ; évidemment, il ne lui demanderait pas d'effectuer elle-même le travail. Il voulait juste être certain d'avoir une personne de confiance dans la forge.

Les poils de sa nuque étaient dressés, ses muscles tendus, ses sens plus aiguisés que d'ordinaire. Il avait pris toutes les précautions possibles et imaginables. Baissant les yeux, il regarda les tatouages qui couvraient ses avant-bras, et qu'il avait gagnés bataille après bataille, blessure après blessure. A présent, il devait s'acquitter d'une tâche plus grave que toutes celles qu'il avait jamais accomplies pour le duc et son capitaine. Il redressa les épaules et adressa une prière silencieuse aux dieux de la lumière et du tonnerre : que les épreuves qu'il avait affrontées par le passé lui permettent de faire face à ce défi, et qu'il meure honorablement, si tel était son destin. Puis il

inspira profondément et se retourna vers les pâles visages des jeunes garçons désignés comme sentinelles.

— Vous connaissez les ordres, les gars ? Je ne veux pas entendre de chahut, ici. Ce soir est un soir sacré, et votre devoir l'est aussi. Si vous voyez quoi que ce soit remuer d'un pouce, sur terre ou dans l'eau, donnez immédiatement l'alerte en criant aussi fort que vous le pouvez. Je ne plaisante pas.

— Même si c'est un corbeau, seigneur Uwen ? demanda un rouquin maigrichon.

Les membres dégingandés et les taches de rousseur du garçon rappelèrent à Uwen son jeune frère Grear, mort de la fièvre des années auparavant. En un éclair, il revit le premier Samhain qui avait suivi la mort de Grear, quand celui-ci était apparu devant toute sa famille, à minuit, pour leur assurer qu'il était heureux de jouer dans les Terres d'Été. Ce soir, Uwen n'aurait certainement pas le temps de s'entretenir avec les morts. Je risque plutôt de les rejoindre, songea-t-il, avant de chasser cette idée de son esprit. Il devait accomplir son devoir. Il n'y aurait pas de place pour lui dans les Terres d'Été, s'il ne s'en acquittait pas honorablement. Ce qui impliquait de répondre sérieusement aux questions les plus futiles.

— Sais-tu ce que présage le corbeau ? chuchota-t-il en plongeant son regard dans celui du garçon. C'est l'oiseau de la Sorcière et de la Marrihugh. Alors, si tu vois voler un seul corbeau, jeune homme, je veux en être averti dans la minute qui suit.

Il marqua une pause, au cas où les autres auraient des questions à poser.

— Bien. Chacun à son poste. Et n'oubliez pas : cette tâche est la plus importante qu'on vous ait jamais confiée. On ne chahute pas et on ne s'endort pas !

Il leur lança un regard sévère : les garçons s'empressèrent de prendre les positions qu'on leur avait assignées. Puis il s'enfonça dans l'escalier étroit qui descendait vers les étages de la tour. Il lui restait une dernière chose à faire avant de rejoindre son propre poste au-dessus du portail.

En dépit de l'urgence de la situation, il ralentit l'allure. Cela faisait plus d'un jour qu'il n'avait pas parlé à Nessa. Depuis qu'elle avait quitté son lit, elle s'était enfermée avec ce sylphe repêché dans le fleuve, ne sortant que pour faire d'obscures commissions pour Molly. Les rares fois où il l'avait entrevue, elle lui avait fait clairement comprendre qu'elle n'avait pas le temps de bavarder. Que pouvait-il y faire ? se demanda-t-il avec amertume. Nessa était la fille d'un forgeron de campagne ; lui, un chevalier de la Compagnie de Gard. Peut-être croyait-elle qu'il voulait seulement la mettre dans son lit... Elle devait se moquer pas mal de ses intentions, comprit-il subitement, alors qu'il pénétrait dans les appartements du gouverneur, l'endroit le plus défendable du fort, où l'on avait rassemblé les malades, les blessés, les femmes enceintes et les nouveau-nés.

Ce n'était pas le moment de s'attarder sur ce genre de réflexions, se dit-il en se frayant un chemin à travers la foule de visages féminins, parmi lesquels il cherchait, en vain, celui de Nessa ou de Molly.

— Tenez ! dit une femme en lui mettant dans les bras un enfant rougeaud et brailleur.

— Au nom de la Grande Mère...

D'un geste machinal, il appuya la tête de l'enfant contre son épaule et lui tapota doucement le dos.

— Je ne suis pas ici pour garder des nourrissons. Je cherche Molly. Pour l'amour de la Déesse, pouvez-vous me dire où elle se trouve ? Et reprenez ça.

Il lui tendit l'enfant, qui pleurnichait doucement, mais la sage-femme secoua la tête, son attention concentrée sur trois bébés aux fesses nues posés devant elle. Ses doigts agiles s'agitèrent : en un clin d'œil, des couches de lin apparurent entre leurs cuisses replètes. Puis elle fit signe à Uwen de lui donner le quatrième qui, niché contre l'épaule du chevalier, mâchouillait son poing avec contentement.

— Vous savez vous y prendre avec les enfants, monsieur, dit-elle en lui lançant un regard malicieux. Molly est à côté. On dirait que la Vieille Wren ne va pas passer la nuit.

— Ah...

Uwen resta à contempler les enfants qui s'ébattaient en gazouillant à ses pieds. L'espace d'un instant, des images atroces des corps enterrés à Killcairn défilèrent devant ses yeux, puis il les repoussa. Samhain réveillait toujours des souvenirs, mais ce soir, il ne pouvait se permettre d'être distrait.

— Soyez bénie, sage-femme, en ce soir de Samhain.

La laissant interloquée, il joua des coudes pour sortir de la pièce bondée et bruyante, frappa brièvement à la porte voisine et entra. L'atmosphère, ici, n'avait rien à voir avec celle de l'infirmerie. Un lourd silence régnait. Sur un lit de paille devant le feu, la Vieille Wren gisait immobile. On avait ouvert les rideaux rouges du grand lit où dormait le sylphe blessé, son visage couleur de marbre posé sur un oreiller grisâtre. Trois femmes — Molly et deux inconnues — se penchaient au-dessus de Wren : elles levèrent toutes les yeux vers Uwen.

— Excusez-moi, mesdames, dit-il à voix basse.

Il avait l'impression d'interrompre un rituel sacré ; sa tenue de bataille détonnait dans la pièce chaude et silencieuse.

— Uwen !

Molly se redressa aussitôt, enjamba avec précaution la paillasse de la sorcière et attira le chevalier vers un coin de la pièce.

— Est-ce que tout est prêt, seigneur chevalier ?

— Pas tout à fait. J'ai peur de manquer d'armes en argent. En fait, c'est la raison de ma présence ici. J'ai besoin de Nessa à la forge... Pas pour travailler, précisa-t-il devant l'expression indignée de Molly, mais pour diriger les autres. J'ai positionné des hommes devant la chambre du trésor. A la moindre alerte, ils défonceront les portes et apporteront l'argent à la forge. J'en répondrai auprès du duc, puisque ce cochon de gouverneur n'en a pas le cran. Des garçons de cuisine veillent déjà au feu ; je voudrais juste que Nessa aille les surveiller, si le pire arrive. Croyez-vous qu'elle en soit capable ?

Molly jeta un coup d'œil par-dessus son épaule ; Uwen plissa les yeux et suivit son regard vers le sylphe endormi. Pour la dixième fois, il se demanda pourquoi Nessa passait tout son temps ici. La créature paraissait presque aussi mal en point que Wren. Nessa espérait-elle que le sylphe lui donnerait des nouvelles de son père ? Était-ce pour lui qu'elle avait forgé une dague d'argent ?

— Comment va-t-elle, Molly ? Je l'ai à peine vue, ces derniers jours, mais elle m'a semblé plus

ou moins rétablie. Voilà pourquoi je me suis dit...

Molly sortit de sa rêverie en tressaillant et se tourna vers Uwen.

— Elle va de mieux en mieux. Vous le constaterez par vous-même ; elle devrait être de retour des cuisines d'une minute à l'autre.

Uwen baissa les yeux ; soudain, un sixième sens lui intima de rejoindre son poste de combat.

— Je n'ai plus le temps. Répétez-lui ce que je viens de vous dire.

Leurs regards se croisèrent et, alors même que Molly acquiesçait de la tête, une note aiguë déchira l'air, une sonnerie de cor au timbre si étrange qu'ils comprirent aussitôt qu'il n'était pas de ce monde. En même temps que son instinct guerrier réagissait, Uwen sentit quelque chose remuer au plus profond de lui.

— Que la Déesse vous bénisse, Molly.

Il se pencha vers elle et posa un baiser maladroit sur sa joue. Elle sentait la lavande, le pin — le parfum de la victoire, décida-t-il.

— Que la MARRIHUGH marche à vos côtés, répondit-elle, tandis qu'il s'élançait vers le couloir en courant.

Nessa faillit se heurter de plein fouet à Uwen en montant l'escalier, un panier d'ail et de noisettes à la main.

— Grande Mère ! s'écria-t-elle.

Dès la première note de cette terrible sonnerie, elle avait compris qu'il se passait quelque chose de grave.

Uwen la prit par les épaules pour la calmer.

— Apportez tout ça à Molly. Ensuite, j'aurai besoin de vous à la forge, si vous en avez la force. J'ai bien peur que ce cor n'annonce l'arrivée des gobelins. Dans ce cas, il nous faudra davantage d'armes en argent, et j'aimerais que vous dirigiez les garçons de la forge.

Les mains du chevalier étaient fermes, son regard inhabituellement sérieux. Le souvenir des monstres qui les avaient attaqués dans la nuit la fit frémir, mais elle comprit ce qu'il lui demandait. Elle acquiesça en silence tandis que les cors résonnaient de nouveau, plus fort cette fois-ci.

— Ils se rapprochent, chuchota-t-elle.

— Que la Déesse vous bénisse.

Uwen l'attira à lui et posa un rapide baiser sur ses lèvres. Puis il dévala l'escalier et disparut, laissant Nessa momentanément stupéfaite. Les cors hurlèrent une troisième fois, et une bourrasque de vent souffla à travers le fort.

— Verrouillez les portes ! Verrouillez les portes ! cria-t-on.

Nessa monta les marches en chancelant, certaine d'avoir entendu Molly l'appeler. Elle enjamba les enfants en pleurs et les femmes affolées, parvint à la chambre du gouverneur et entra en refermant la porte derrière elle. Les trois femmes étaient agenouillées aux côtés de Wren, qui se convulsait sur sa paillasse. Ses yeux étaient grands ouverts, à présent, mais son regard se portait au

loin, vers la fenêtre par laquelle filtrait, porté par le vent, le son des cors. Tout à l'heure, Wren avait semblé se trouver à l'article de la mort ; à présent, elle se débattait avec une force quasi surnaturelle.

— Nessa ! cria Molly. Verrouille la porte et donne-moi ton bâton de bois de bouleau ! Il faut le poser sur elle... Vite, ma fille, avant qu'elle ne se sauve ! Et toi, Morag, ferme cette maudite fenêtre et tire les rideaux.

Enflammée par l'autorité inhabituelle de Molly, Nessa se précipita vers le coin de la pièce où elle avait laissé la longue branche de bouleau. Elle la tendit à Molly, qui la posa en diagonale entre l'épaule gauche et le pied droit de Wren. Avec un gémissement plaintif, la vieille femme se calma et referma ses petites mains griffues autour d'un pli de la couverture. Nessa resta à la regarder, figée par une curiosité teintée d'horreur ; Morag l'écarta vivement, alla fermer la fenêtre et la verrouilla.

— Qu'a-t-elle ? chuchota Nessa.

— C'est l'appel des cors, répondit Molly en échangeant un regard avec les autres vieilles femmes.

— Bethy, si tu venais avec moi ? demanda Morag avant que Molly eût pu en dire plus. Si personne ne descend les calmer, en bas, ça va être la panique. Molly, tu te débrouilleras sans nous ?

— Nessa va m'aider.

— Mais Uwen m'a dit d'aller aider les garçons à la forge...

Elle jeta un regard dubitatif sur Wren. Jamais elle n'aurait cru possible qu'une femme dont chacun disait qu'elle ne passerait pas la nuit pût faire preuve, soudain, d'une telle force brute.

— Reste avec moi, Nessa. Ce ne sont pas les gobelins qui arrivent. Pas encore.

Nessa se laissa tomber aux pieds de Wren et referma sa main autour du bâton de bouleau : le bois était lisse, frais, agréable au toucher, comme toujours. C'était peut-être dû à la taille de la branche, parfaitement adaptée à celle de sa main. Curieux, tout de même, cette histoire de bâton, songea-t-elle. Mais il s'était passé tellement de choses curieuses, ces derniers temps...

Agenouillée près de Wren, Molly repoussait doucement les mèches grises de son visage ridé comme une coquille de noix.

— Alors, qui fait sonner ce cor, si ce ne sont pas les gobelins ?

Molly leva la tête ; le bruit s'amplifia. Il se rapprochait, c'était certain. Wren remua faiblement et poussa un gémissement.

— C'est le cor de Herne, qui sonne pour rassembler les cavaliers de la Chasse sauvage. Cette nuit, le dieu de la forêt va parcourir la terre à la recherche des âmes destinées aux Terres d'Été. Tous ceux qui hésitent à la frontière entre l'Ombre et les Terres d'Été risquent de succomber à son appel. Tout comme les gobelins chassent les vivants, Herne et sa meute chassent les âmes mourantes.

Molly s'interrompit et plissa les lèvres.

— Je me demandais si cela arriverait, reprit-elle, mais je n'en étais pas sûre.

— Mais... mais...

Du coin de l'œil, Nessa crut voir quelque chose bouger dans le grand lit. Artimour agita sa tête sur l'oreiller, battit des paupières, ouvrit brièvement les yeux, puis se figea de nouveau.

— Molly..., chuchota Nessa. Vous avez vu ?

Mais au lieu de lui répondre, la sorcière inclina la tête, attentive aux cris de femmes affolées de l'autre côté de la porte.

— Nous ne pouvons pas quitter Wren, marmonna Molly comme pour elle-même. Il est tout près, maintenant...

A cet instant, un terrible coup de cor résonna, auquel répondirent des braillements et des aboiements sauvages ; puis la terre trembla sous l'impact de milliers de sabots. Retenant son souffle, Nessa s'aplatit contre le mur ; mais voilà que par la fenêtre verrouillée entraît une gigantesque silhouette couronnée de bois, chevauchant une bête qui tenait à la fois du cheval et du cerf. Le spectre leva son cor et le refit sonner.

— Grande Mère, protège-nous ! s'écria Molly. Plaque le bâton contre son corps, Nessa, ne la laisse pas s'échapper !

Rassemblant tout son courage, Nessa leva les yeux vers l'apparition sombre et sauvage qui remplissait la pièce. Sans les immenses cornes qui s'élevaient de son front, on eût dit un homme particulièrement grand et fort. C'était un miracle que sa ramure n'ait pas crevé le plafond, pensa Nessa.

Ceux qu'emportait la Chasse sauvage ne trouvaient jamais le chemin des Terres d'Été. Ils chevauchent tout de même avec Herne, songea-t-elle, se voyant déjà rejeter son corps mortel, tel un vêtement usé, et s'avancer pour prendre la main du Dieu. Mais ce n'était pas elle qu'il venait chercher.

Comme s'il avait lu dans ses pensées, Herne se tourna vers elle. A la lumière du feu, ses pupilles brillèrent d'une lueur verte, puis rougeoyante. Elle eut peur, alors, qu'il ne lui tendît l'une de ses grandes mains, et elle recula. Devant elle, Molly se dressait sur ses genoux comme une poule protégeant ses poussins. Tirant sur les rênes, Herne fit cabrer sa monture et fixa Nessa avec un sourire si doux, si charmant, qu'elle en eut le souffle coupé.

— Allons, petite...

Sa voix était aussi douce qu'implacable.

— Laisse-la partir, petite fille. Ne vois-tu pas qu'elle veut me suivre ? Elle veut chevaucher avec Herne.

La voix sonnait comme une berceuse cent fois plus belle, plus envoûtante que toutes celles que son père lui chantait autrefois. A vrai dire, cet être ressemblait un peu à Dougal... Soudain, il lui sembla que Herne la regardait avec les yeux de son père : Nessa hoqueta de surprise et faillit lâcher le bâton en bouleau.

— Nessa !

La voix sévère de Molly dissipa l'enchantement.

— Ne l'écoute pas, ma fille, dit-elle en lui tapotant légèrement la joue. N'écoute pas ce qu'il te

dit.

— Peut-être préféreriez-vous danser avec moi à sa place ? dit la voix profonde.

L'invitation s'adressait directement à Molly ; à présent, les yeux de Herne scintillaient d'une malice joyeuse.

— Ce n'est pas mon heure, grand seigneur, et vous le savez aussi bien que moi, répondit Molly, la tête haute. Wren désire rejoindre ses ancêtres dans les Terres d'Été. Elle ne veut pas se joindre à votre Chasse. Allez-vous-en, je vous dis, poursuivez votre chemin !

Le rire de Herne résonna comme une grande cloche dont le son emplissait toute la pièce. Nessa le sentit vibrer dans sa poitrine, alors que le plancher tremblait sous ses pieds et que la tour vacillait sur ses fondations. Sur sa paillasse, Wren poussa un petit cri ; plus loin, Artimour se mit à frissonner.

Nessa voulut se précipiter vers lui, mais elle n'osait pas s'éloigner de la protection de Molly. Herne tourna sa grande tête couronnée de cornes et guida sa monture vers le lit à baldaquin. La bête se pencha pour flairer Artimour, gémit comme un chien puis lécha le visage du sylphe. Artimour fronça les sourcils, détourna le visage mais ne se réveilla pas. Herne jeta un coup d'œil vers Nessa, puis de nouveau vers Artimour.

— Celui-ci, je vous le laisse, jeune sorcière. D'autres proies m'attendent. Mais vous me reverrez tous deux avant que cette histoire ne s'achève.

Il éclata de rire, fit décrire un demi-tour abrupt à sa monture et, dans un hennissement aigu et un hurlement de cor, bondit et disparut, salué par les aboiements frénétiques d'une meute invisible.

Wren s'effondra comme une masse inerte ; Molly se détendit lentement. Elle déplaça la branche de bouleau avec un soupir. Les sonneries de cor s'éloignèrent et se turent enfin.

— Que voulait-il dire ? chuchota Nessa.

Molly secoua pensivement la tête, le regard vague. Une violente bourrasque avait ouvert la fenêtre et gonflait les rideaux de l'air froid de la nuit.

— Je n'en sais rien, mon enfant. Mais il semble que j'aie vu juste : nous sommes pris dans une succession de grands événements, dans lesquels Herne lui-même a un rôle à jouer.

Elle jeta un coup d'œil perçant à Nessa ; pendant un instant, elle parut sur le point de rajouter quelque chose.

— Veux-tu fermer la fenêtre, Nessie ? dit-elle enfin.

A bout de forces, Nessa se releva lentement. Artimour avait replongé dans un sommeil fiévreux, mais il semblait un peu moins pâle qu'avant. En se penchant pour fermer la fenêtre, elle perçut des rires lointains, des hurlements sauvages et un dernier appel du cor de Herne. Frémissante, elle tira le verrou. Quand elle se retourna, Wren s'était levée et se tenait à côté de sa paillasse. Vêtue d'une simple tunique, les cheveux rassemblés en deux tresses grises qui lui arrivaient aux épaules, elle serrait ses petites mains devant elle. Elle posa un regard plein de douceur sur Nessa et lui sourit.

— Wren..., articula Nessa. Que faites-vous debout ?

La vieille femme continuait à sourire. Dans la pénombre, sa silhouette vacillait légèrement. Nessa cligna des yeux, perplexe.

— Tout va bien, Nessa, dit Molly d'une voix très douce et basse. Elle veut simplement nous dire au revoir.

Bouche bée, Nessa regarda autour d'elle et s'aperçut qu'une foule de femmes étaient subitement apparues, vêtues de toutes les couleurs imaginables, et se réunissaient autour de Molly et de Wren. Nessa se retourna vers Wren et, sous ses yeux, les cheveux de la sorcière s'allongèrent, s'épaissirent et foncèrent ; sa peau se lissa, ses joues s'arrondirent et se teintèrent de rose. Puis elle sourit de nouveau. Son visage paraissait maintenant aussi jeune que celui de Nessa, et ses yeux brillaient d'une joyeuse insouciance. Elle fit une petite révérence, contourna la paillasse et se dirigea vers le grand lit. Là, elle posa directement la main sur la plaie d'Artimour, avant de se retourner pour lancer un clin d'œil à Nessa. Puis elle s'approcha de Molly, frôla sa joue d'une caresse rapide et légère, et disparut à travers la porte fermée à double tour, suivie des autres femmes, toutes silencieuses et souriantes. Chancelante, certaine que l'on entendait son cœur battre dans le silence absolu de la pièce, Nessa chercha Molly du regard et vit que des larmes coulaient sur les joues de la sorcière, tandis que l'étrange procession défilait devant elle. Chacune des apparitions sourit aux deux femmes et les salua de la tête. Mais Nessa, bouche bée, les regarda s'éloigner sans pouvoir faire un geste. Puis l'une des ombres s'arrêta et s'écarta pour laisser passer les autres.

Molly se redressa et soupira ; alors Nessa vit la frêle dépouille de Wren qui gisait sur la paillasse, la mâchoire déformée par l'affreux rictus de la mort. Son corps n'était plus qu'une coquille vide et sèche, et, soudain, Nessa comprit que cette enveloppe n'avait plus été capable de contenir l'esprit vif et joyeux de la petite sorcière.

Elle leva les yeux vers la figure sombre plantée devant elle.

— Demande-lui de te parler, Nessa, dit Molly, sinon elle ne pourra rien dire.

Nessa déglutit, les yeux grands écarquillés. Il lui semblait connaître cette femme ; elle avait l'impression de lui ressembler.

— Voulez-vous me dire quelque chose, esprit ?

Nessa.

Son propre nom résonna dans ses oreilles, lui caressa la peau comme une brise légère. Elle plongea son regard dans ces yeux sans fond et, soudain, elle reconnut la femme qui se tenait devant elle.

— Grand-mère, murmura-t-elle, sans vraiment savoir d'où elle tenait cette certitude.

Comme appelées par ce mot, d'autres ombres surgirent de la pénombre, silhouettes brunes aux yeux sombres, aux corps musclés et aux épaules solides. Elles se rassemblèrent autour de Nessa et lui sourirent avec tendresse.

Nessa...

C'était une douce harmonie de voix mêlées qui répétaient sans fin son nom, la désignant comme l'une des leurs et, pour la première fois, Nessa se sentit liée non seulement à sa mère, mais à une longue chaîne qui s'étendait à travers les époques, de mère en fille, une boucle qui rassemblait le passé et le futur en un éternel présent. Car ces ombres étaient celles de toutes les femmes de son sang qui marchaient dans les Terres d'Été.



Ses yeux se remplirent de larmes. Elle comprenait qu'elle faisait partie du grand fleuve de vie qui s'écoulait depuis les Terres d'Été jusqu'à l'Ombre, pour revenir ensuite à sa source. Liée au passé, ancrée dans le présent, rattachée à son peuple et à la terre, Nessa ressentit un bonheur inconcevable, et ses larmes se muèrent en rire.

Les spectres se pressaient autour d'elle, la portaient sur une immense vague d'amour et de chaleur — et pourtant leurs voix étaient teintées de tristesse.

L'une des nôtres est perdue à jamais, Nessa. Aide-nous. Trouve-la. C'est notre fille, notre sœur, notre cousine, notre sang. Aide-nous à retrouver Essa.

Nessa s'appuya en chancelant contre le lit, tandis que s'amplifiaient les chuchotements du chœur fantomatique. Elle avait du mal à respirer et, pourtant, alors même que Molly, vigilante comme toujours, se précipitait à son côté, elle serra la colonne du baldaquin avec une détermination nouvelle. C'était évident : pourquoi n'y avait-elle pas pensé ? Sa mère était prisonnière en Faërie ! Si elle pouvait retrouver Dougal, elle pouvait la retrouver également. Les larmes inondèrent son visage, et sa gorge se serra au point de l'empêcher de parler.

— Qu'y a-t-il, Nessa ? Qu'est-ce qu'elle t'a dit ?

— Ma... ma mère..., articula-t-elle en prenant vaguement conscience que Molly n'avait ni vu, ni entendu la foule de spectres qui se pressaient dans la pièce.

Des hommes apparaissaient aussi, maintenant, certains portant des vêtements ordinaires, d'autres portant seulement des lambeaux de fourrure autour de l'aine. Quelques-uns étaient entièrement nus, leur peau ornée de dessins à la fleur de pastel...

— Ils veulent que je retrouve ma mère.

Molly l'attira à elle, l'entoura de ses bras et, devant les yeux de Nessa, les spectres s'éteignirent un à un comme des flammes mourantes. Bientôt, ne restèrent plus dans la chambre que Nessa, Molly, Artimour et le corps sans vie de Wren.

— Je n'y ai pas pensé une seule seconde, sanglota Nessa. Elle était là, dans l'Outremonde, en même temps que moi. J'aurais pu...

— Cesse ces sottises, ma fille. Tu n'aurais jamais pu la retrouver. L'Outremonde est un endroit dangereux, tu sais : la dernière chose que ta mère aurait voulue, c'est que tu risques ta vie...

— Nessa ? articula une voix rauque.

C'était celle d'Artimour.

Les deux femmes sursautèrent et se retournèrent. Le visage du sylphe reposait encore sur l'oreiller, mais ses yeux étaient grands ouverts.

— Artimour..., chuchota Nessa.

Leurs yeux se rencontrèrent. Que dirait-il, se demanda Nessa, s'il savait qu'elle avait forgé l'arme qui avait failli le tuer ? Puis elle cessa de se demander quoi que ce soit, car des cors résonnèrent en haut de la tour. C'étaient indéniablement ceux des hommes. Un grand cri s'éleva le long des remparts, les cors hurlèrent plus fort et plus longtemps, et Nessa sut sans l'ombre d'un doute ce qu'ils annonçaient.

Molly lui secoua le bras.

— Il faut que tu descendes à la forge, Nessa.

Nessa jeta un coup d'œil à Artimour, qui regardait autour de lui, l'air perdu et confus.

— Mais...

— Nessa, il n'y a personne ici qui ait ton savoir-faire, supplia Molly, comme les cors résonnaient de nouveau.

Nessa lança un dernier regard à Artimour et s'élança hors de la pièce, les murmures de ses aïeules résonnant encore dans ses oreilles. Aide-nous à retrouver Essa...

Puis elle oublia tout, car les rugissements des cors s'amplifiaient, les soldats hurlaient, les femmes et les enfants imploraient en sanglotant la clémence de la Grande Mère. Quand elle déboucha dans la cour, l'air froid lui glaça le sang, et elle sut qu'à moins d'une intervention divine, il n'y aurait de clémence pour personne. Car ce vent amer portait l'odeur, aisément reconnaissable, des gobelins.

\*\*\*

L'après-midi laissait lentement place au crépuscule. Des ruisselets de sueur coulaient le long des joues de Petri ; de grosses gouttes tombaient de son nez et de ses sourcils comme une pluie salée. Mais le petit gremlin s'agrippait au pommeau de la selle sans dire un mot. Remarquant son malaise, Delphinea freina sa monture, et ils continuèrent au pas sous la voûte des grands chênes. Un profond silence les enveloppait, et pourtant, la jeune sylphe ne pouvait se défaire de l'idée que quelque chose habitait cette forêt : une présence oppressante, qui devenait de plus en plus tangible à mesure qu'ils s'enfonçaient sous les arbres.

Peut-être n'était-ce que la peur d'être capturée qui la hantait depuis leur départ du palais. Rien n'indiquait pourtant qu'on les avait poursuivis. Timias estimait-il inutile de chercher à l'arrêter ? Après tout, c'était elle qui l'avait averti du danger, et qui l'avait conduit à la chambre de la Résille... Avait-il décidé de la laisser s'enfuir ? Il ne pouvait se douter, toutefois, qu'elle emmènerait un gremlin avec elle. Pas à la veille de Samhain. C'était sans doute ce qui avait retardé les recherches. Personne n'avait songé qu'ils pouvaient être partis ensemble et, dans la panique déclenchée par la disparition de Petri, on avait oublié Delphinea...

« Ils ne vont pas tarder à se souvenir de moi, songea-t-elle. Pour l'instant, Timias doit être trop débordé pour s'occuper de mon cas. »

Quoi qu'il en fût, elle avait chevauché comme une furie depuis leur départ, s'enfonçant à travers la forêt dans la nuit, s'arrêtant à peine pour dormir. Petri soutenait qu'il connaissait le chemin jusqu'à la maison de Guinevère, et Delphinea, malgré quelques doutes, s'était fiée à ses indications. Il fut bientôt évident que les créatures de son espèce, censées ne jamais quitter l'enceinte du palais royal, possédaient pourtant une vaste connaissance de la Faërie.

« On ne nous accorde que peu de considération, avait expliqué Petri. Des choses sont dites devant nous comme si nous n'étions pas là. »

Delphinea fut frappée d'horreur à l'idée de l'existence muette et invisible à laquelle Timias et Gloriana avaient froidement condamné les gremlins. Que ces derniers fussent indispensables au sortilège de la Résille n'était pas une excuse. On aurait dû trouver une autre solution. Mais dans l'immédiat, elle n'avait plus le temps de réfléchir au sort des gremlins en général, car l'état de

celui qui chevauchait à ses côtés devenait extrêmement préoccupant. Delphinea, pour sa part, peinait de plus en plus à respirer, comme si un voile tendu sur son visage l'étouffait peu à peu. Finalement, elle tira sur les rênes, s'arrêta et observa Petri. Il s'était décomposé en une petite masse tremblotante et misérable. Peut-être leur fuite avait-elle été une mauvaise idée, en fin de compte. Mais qu'auraient-ils pu faire d'autre ?

— Nous n'irons pas beaucoup plus loin, je crois. Les arbres sont si serrés, ici... L'air est étouffant, j'ai du mal à respirer.

Elle s'interrompit, prise d'un vertige.

— C'est sans doute l'effet de Samhain.

Sentant qu'elle risquait de tomber de la selle, elle se laissa glisser à terre.

— Samhain a dû commencer. Il va faire nuit noire d'ici un tour ou deux de sablier. Je ne crois pas que nous puissions atteindre la maison de Guinevère en si peu de temps... Qu'en penses-tu, Petri ?

Petri secoua la tête de gauche à droite et lui lança un regard éperdu.

La jument hennit doucement et piaffa. Delphinea avait compris dès le départ que cela ne lui plaisait guère, de porter le gremlin sur son dos. Elle fit descendre Petri de la selle et il s'écroula sur l'épais tapis de feuilles brunes et sèches, respirant difficilement.

— Je suis tellement désolée, Petri...

« Ce n'est pas de votre faute », gesticula le gremlin en tremblant violemment.

Delphinea se frotta les yeux et respira profondément pour essayer de soulager le poids qui pesait sur sa poitrine.

— Je crois que nous ne devrions pas rester ici. Je vais aller voir s'il y a un endroit où nous pouvons passer la nuit.

Il y avait sûrement un recoin, peut-être au pied d'un chêne ou d'un saule, où ils pourraient s'abriter. Elle songea à la corde : l'idéal serait de trouver un creux recouvert de mousse épaisse... Si seulement elle pouvait se défaire de l'impression que quelque chose de terrible allait leur arriver ! L'air était épais, humide, froid. Pas un souffle de vent : les arbres étaient parfaitement immobiles, comme s'ils attendaient quelque chose, ou comme s'ils étaient sous le coup d'un choc. Le malaise de Delphinea s'intensifiait de minute en minute. On était trop loin des Terres Brûlées pour craindre une attaque de gobelins, se dit-elle. Ce n'était sans doute que l'effet de Samhain. Un nouveau vertige l'assaillit et sa vision s'embruma. Les arbres s'épaissirent, se dédoublèrent puis s'écartèrent ; l'espace d'un instant, ce fut comme si deux forêts différentes se superposaient. Puis elle comprit que les voiles se levaient entre les mondes.

Elle noua les rênes autour d'une branche basse et tapota le museau de la jument.

— Garde un œil sur Petri, d'accord ?

Dans l'œil humide du cheval, elle lut un acquiescement dubitatif.

— Je me dépêche, c'est promis.

Rassemblant ses longues jupes de cavalière, elle jeta un coup d'œil autour d'elle. Prise d'un nouveau vertige, elle se mordit l'intérieur de la joue jusqu'à ce que la douleur dissipât son

étourdissement. Petri a besoin de toi, et tout de suite, se sermonna-t-elle. Quelle que fût la cause du malaise qu'elle éprouvait, elle ne devait pas y succomber. C'était elle qui avait embarqué Petri dans cette affaire ; à présent, elle devait le tirer de là. Alors elle se glissa entre les arbres, se dirigeant vers un bouquet de bouleaux blancs à l'écorce lisse, dont l'un des troncs formait une sorte de berceau. En le recouvrant du tapis de selle, elle pourrait aménager un petit nid et y ligoter Petri sans que cela lui fasse trop mal. La seule idée de devoir l'attacher lui retourna le ventre ; puis un nouvel accès de vertige s'empara d'elle.

Déterminée malgré tout à examiner le creux de l'arbre, elle s'avança en titubant, puis se figea, brusquement saisie. Au-delà des arbres, juste au-dessus du sol, flottait une lueur diffuse. Intriguée, elle fit quelques pas, s'immobilisa et baissa les yeux. Que faisait ce mannequin en grande tenue de bataille au beau milieu de la forêt ? Il avait l'air presque vivant... Soudain, Delphinea comprit qu'elle avait sous les yeux un véritable chevalier, mais qu'il était mort. Comme sous l'effet d'un coup de poing, elle suffoqua, chancela et s'agrippa au tronc d'arbre le plus proche pour ne pas s'écrouler. Quand elle fut capable de relever la tête, elle s'aperçut que des centaines de cadavres jonchaient le sol de la forêt.

Les morts portaient des armures dorées frappées du blason d'Albane. Leurs yeux grands ouverts contemplaient fixement le ciel violet, leurs membres gisaient de travers, leurs armes étaient éparpillées autour d'eux. Soudain, Delphinea revit l'armée de Finuviel défilé vers le grand portail blanc du palais et s'éloigner, saluée par le chant des ménestrels, et elle sut avec certitude que tous les soldats de cette armée étaient morts.

Mais qui, hormis les gobelins, avait pu décimer une force aussi redoutable ? Terrifiée par la pensée que les hordes de monstres avaient peut-être déjà forcé les frontières des Terres Brûlées, elle courut en titubant vers Petri et la jument.

— Viens, Petri, dit-elle en haletant. Il ne faut pas rester ici. Ça n'a rien à voir avec Samhain... Cet endroit est maudit.

Tant bien que mal, elle détacha les rênes du cheval et hissa son petit compagnon en selle. Le jour tombait, mais Delphinea ne s'en souciait plus. Rien ne pourrait la convaincre de passer la nuit à proximité de cet atroce charnier.

Elle fit claquer les rênes et sa jument s'élança. Petri s'accrochait au pommeau avec le peu de force qui lui restait. Ils s'éloignèrent au petit galop sous les grandes branches des arbres et, soudain, entre les troncs, il leur sembla voir des formes remuer. C'étaient des ombres violettes qui se teintaient d'indigo puis de noir, des formes presque solides qui se poursuivaient entre les arbres en poussant des hurlements de mort. La jument se mit à hennir de terreur ; Delphinea agrippa fermement les rênes et se pencha sur son encolure pour lui parler à l'oreille.

— Doucement, ma vieille, reste tranquille. Ce n'est que le passage de la Chasse sauvage...

« Et seulement une petite partie de ses cavaliers, grâce à la Sorcière », se dit-elle.

Les cavaliers fantomatiques les encerclaient, à présent, arrivant de toutes parts, serrant les rangs comme pour emporter tout ce qui se trouvait sur leur passage. Delphinea tira sur la bride pour ralentir la jument affolée. La bête fit volte-face et se cabra, tandis que la jeune sylphe agrippait de toutes ses forces à la fois les rênes et Petri, en ordonnant mentalement à la jument de se calmer et de laisser passer la Chasse. Alors que sa monture se débattait sous elle, les chasseurs déferlèrent

au galop, les dépassèrent sans un regard et disparurent. Quand enfin Delphinea parvint à apaiser l'animal, elle se rendit compte qu'elle tremblait presque aussi fort que Petri. C'était fini : ils ne pouvaient plus continuer à avancer. Il fallait absolument trouver un abri et s'y terrer pour la nuit.

— GRANDE DAME !

Le hurlement strident de Petri balaya les dernières bribes de courage de Delphinea. Ils étaient tout seuls au milieu de la plus grande forêt de Faërie, par une des nuits les plus magiques de l'année, vraisemblablement à la portée de l'ennemi inconnu qui avait massacré l'armée de Finuviel.

— Petri, je t'en prie, ne fais pas trop de bruit. Ceux qui ont tué ces chevaliers rôdent peut-être encore dans les parages...

Le gremlin lui jeta un regard de souffrance atroce, et Delphinea se tut, au bord du désespoir.

« C'est ma faute, pensa-t-elle. Mais je ne pouvais tout de même pas l'abandonner entre les mains de Timias... »

Sans prévenir, Petri se raidit, renversa la tête et poussa des cris incontrôlables. Il se convulsait, se cambrait au point que Delphinea eut peur qu'il ne se brise le dos, et hurlait comme si la Sorcière en personne était à ses trousses... Les gémissements de douleur sans nom firent ployer les genoux de la jument, et ils dégringolèrent tous trois à terre. Delphinea s'écarta de l'animal en roulant et tenta en vain de se boucher les oreilles pour ne plus entendre ces hurlements qui fendaient le cœur.

Guinevère, qui était sortie sous la charmille pour regarder passer la Chasse de Herne, entendit les cris au loin. C'étaient ceux d'une âme en peine, songea-t-elle, une âme en proie à un tourment sans fin. Un goblin sous l'emprise de la folie de Samhain. On était pourtant à des lieues du palais ; peut-être n'était-ce qu'un écho soulevé par le passage de la Chasse. Elle patienta donc pendant un tour de sablier. Mais au lieu de diminuer, les hurlements ne firent que s'intensifier. Et finalement, elle appela les chevaliers de sa garde pour leur ordonner de fouiller la forêt.

Les sonneries de cor attirèrent Cecily sur les remparts. En se faufilant entre les archers et les hallebardiers rassemblés sur les murailles, elle aperçut Kian, qui fronçait les sourcils. De violentes rafales de vent soufflaient par intermittence, de lourds nuages filaient dans un ciel sans lune. Un temps de Samhain, pensa Cecily, tandis que Kian l'attirait dans l'une des meurtrières aménagées dans le mur.

— Que fais-tu ici ? demanda-t-il sévèrement.

Ses yeux brillaient dans son visage sombre, orné de peintures de guerre, et ses cheveux étaient tirés en un chignon serré.

Cecily se libéra de son emprise. Ce soir, il était hors de question qu'on la laissât dans l'ignorance.

— Je voulais voir ce qui se passait de mes propres yeux. A l'intérieur, les gens sont pris de panique. Les druides n'ont apparemment aucune idée de ce qu'il faut faire.

Elle se pencha vers la fente de la meurtrière pour scruter la nuit et l'horizon presque invisible.

— Qui fait sonner ces cors de chasse ? Est-ce que les gobelins attaquent ?

— Aux armes ! Aux armes !

Les cris s'élevèrent de toutes parts tandis qu'une nouvelle sonnerie sauvage déchirait l'air. Mais Kian secoua la tête.

— Je ne crois pas que ce soient les gobelins. Je ne sens pas leur odeur.

De derrière les nuages surgirent des ombres noires qui prirent la forme de loups, de cerfs et d'étalons. Des chiens couraient et s'ébattaient tout autour de cette meute galopante, et soudain apparurent des formes humaines. Les hommes postés sur les remparts poussèrent des cris éberlués quand une silhouette massive se découpa sur le ciel, celle d'un géant à cornes monté sur un étalon couronné de bois de cerf.

— Au nom de Herne ! murmura Cecily.

— Justement, c'est lui, dit Kian. Il chasse les âmes des mourants. Rappelle-toi les vieux contes... Je crois qu'il y a quelque chose à faire pour nous protéger...

Sans finir sa phrase, il s'élança sur le rempart étroit en criant pour qu'on lui envoie un druide. Cecily, pour sa part, resta coincée dans la foule qui avait envahi les murailles pour apercevoir le dieu légendaire. Le temps de se frayer un chemin jusqu'à Kian, celui-ci hurlait dans les oreilles d'un druide en robe blanche.

— Comment ça, vous ne savez pas quoi faire ? Où est Kestrel ?

Silencieux, contrit, le druide serrait une main aux articulations blanchies autour de sa canne à plumes d'aigle. Tout autour, les gens tendaient le doigt, bouche bée, vers les spectres ténébreux qui planaient au-dessus des murs en lançant des rires et des appels. De la grande salle du château, où reposaient les blessés graves, s'éleva un hurlement de femme.

— Les morts, murmura Cecily. Il va emporter leurs âmes. Il faut faire quelque chose, druide...

Rassemblant ses jupes, elle descendit les escaliers quatre à quatre et se fraya un passage à travers la foule qui se bousculait dans la cour. Derrière elle, Kian s'arrêta et appela ses sergents à lui, mais Cecily continua son chemin. Elle déboucha dans la grande salle juste à temps pour y voir surgir les silhouettes immenses du géant à cornes et de sa monture, qui secouait sa crinière et piaffait comme un taureau.

— Venez danser avec moi ! rugit-il. Abandonnez vos vieilles carapaces brisées, levez-vous et dansez ! Dansez et soyez libres !

Il porta un cor brillant à ses lèvres et le fit sonner. Cecily s'agrippa à la porte, attirée malgré elle par son appel. Le druide la heurta et ils chancelèrent tous deux, tandis que sous leur regard horrifié, les âmes à peine visibles des mourants s'élevaient de leurs corps pour rejoindre la horde sauvage. Les spectres surgissaient de toutes parts, à présent, dansant au rythme d'une musique surnaturelle. Herne rejeta la tête en arrière et eut un éclat de rire retentissant qui fit trembler les fondations du château. Cecily tomba à genoux.

— Une belle moisson, vraiment, dit-il d'une voix caverneuse.

Ses yeux trouvèrent ceux de Cecily, qui resta clouée sur place par ce regard brûlant.

— Une belle moisson, qui mérite récompense. Je vous dois une faveur, ma belle : vous l'avez bien fait mûrir.

— Druides ! parvint à articuler Cecily.

Horriifiée d'avoir gagné une faveur au prix d'un sacrifice aussi terrible, elle donna un coup de coude au druide et tira sur sa robe ; mais il demeura obstinément figé, le regard vide. La horde de spectres, à laquelle s'était jointe au moins une douzaine d'ombres, poussa un grand cri de joie tandis que Herne s'évanouissait à travers le mur du château. La procession fantomatique suivit dans son sillage.

« Mais ils ne sont pas morts, pensa Cecily. Ce n'est pas comme s'il étaient partis dans les Terres d'Été. Ces âmes qu'il a emportées ne reviendront jamais, ne reverront jamais leurs familles. »

Retrouvant subitement ses moyens, elle se jeta sur le druide, empoigna sa robe et le secoua violemment.

— Faites quelque chose ! Il est en train de voler leurs âmes ! Ce sont des guerriers qui méritent de se reposer dans les Terres d'Été, pas de danser au son du cor pour l'éternité...

Le druide poussa un faible gémissement.

Avec un murmure de dégoût, elle le relâcha et se retourna pour promener son regard sur la salle. Les autres commençaient tout juste à comprendre ce qui s'était passé. Cecily fit quelques pas chancelants, puis s'agenouilla pour refermer les yeux d'un grand garçon blond qui ne pouvait compter plus de dix-huit étés.

— Il est parti avec Herne.

Une femme se tenait au pied de la dépouille et la fixait d'un regard vide.

— Il l'a suivi. Je l'ai perdu pour toujours. C'est mon fils, et je ne le reverrai plus jamais, même pas dans les Terres d'Été. Plus jamais.

Elle s'effondra sur la paille près du corps livide et se couvrit le visage de ses mains.

Cecily posa sa main sur l'épaule de la femme, trop choquée pour savoir quoi lui dire. Kian fit irruption dans la salle et, sans accorder un regard au druide pétrifié, se précipita à son côté.

— Que s'est-il passé ?

— C'était comme dans les légendes. La Chasse sauvage a surgi dans la salle. Herne a fait sonner son cor, et les morts... se sont levés pour le suivre. Mais lui — elle tendit un doigt accusateur vers le druide, qui s'était effondré sur un banc — n'a rien fait.

— Je ne savais pas quoi faire...

— Vous auriez su, si vous aviez écouté les Vieilles, rétorqua Mag, qui était sortie de la foule. Je vous en ai amené plusieurs. Vous n'avez même pas voulu leur adresser la parole.

Le druide fit une petite grimace.

— Ces femmes sentaient la porcherie. On aurait dit qu'elles ne se souvenaient même pas de leur propre nom...

Mag se rapprocha du druide et planta son regard dans le sien.

— Ces femmes, pauvre ignorant, en savent mille fois plus que tu n'en sauras jamais.

La mère en pleurs releva son visage sillonné de larmes.

— Ainsi, j'ai perdu mon fils parce que vous êtes trop fier pour adresser la parole à des Vieilles ? Vous me dégoûtez.

Elle se redressa, leur tourna le dos et s'éloigna, courbée sous le poids du chagrin.

Le druide ouvrit la bouche pour parler, mais ses protestations furent noyées dans les hurlements aigus et désespérés qui provenaient des remparts.

— Et maintenant, qu'est-ce qui nous attend ? marmonna Kian.

Il s'élança vers la porte et Cecily lui emboîta le pas. Tandis qu'il jouait des coudes pour se frayer un passage à travers la foule, elle le suivit de loin, de peur qu'il ne s'aperçoive de sa présence et ne la renvoie à l'intérieur. Elle voulait voir de ses propres yeux la cause de ces cris de terreur.

Avant même d'arriver en haut de l'escalier, elle avait déjà compris. La puanteur portée par le vent était pire que celle de la viande pourrie, pire encore que l'odeur de mort qui, au cours des dernières semaines, ne lui était devenue que trop familière. S'agrippant aux pierres qui dépassaient du mur, elle continua sa montée, la vision embrumée par l'atroce pestilence. Un silence de plomb flottait sur les remparts quand elle avança vers le poste de Kian.

— Qu'est-ce qui...

Puis elle se tut pour regarder dans la direction que le chevalier lui indiquait. Sortie de la forêt, des collines, une grande masse grise, comme une horde de milliers de rats, avançait inexorablement vers le château de Gard. Mais ce n'étaient pas des rats, Cecily le savait. Ces êtres puants ne pouvaient être que des gobelins.

— Grande Mère..., dit-elle dans un souffle.

— Retourne dans le château, répliqua Kian. Vas-y vite. Verrouille les portes de la grande salle.



Les femmes et les enfants, dans la tour.

Il prit sa main et la baisa.

— Va vite !

Puis, sans attendre de voir si elle lui obéissait, il fit volte-face et se mit à hurler des ordres, tandis que Cecily fuyait face à cette immense armée de monstres affamés.

Depuis le seuil de la forge, Nessa regardait les hommes d'Uwen ligoter le gouverneur. Il s'agissait sans doute d'une forme de mutinerie grave, mais qui, dans les circonstances présentes, était parfaitement justifiée. Ils le hissèrent debout et le traînèrent jusqu'en haut des marches qui menaient aux remparts. Alors l'expression furibonde du gouverneur se mua en terreur abjecte. Nessa se demanda ce qu'on voyait, au juste, de là-haut.

— Je reviens tout de suite, dit-elle.

Elle vit les garçons de cuisine échanger un regard sceptique. Uwen aurait dû les prévenir que c'était une fille qui viendrait les diriger. Sans leur prêter plus d'attention, elle se rua vers les marches et se faufila, ignorée par tous, au premier rang des hommes rassemblés sur les remparts. Munis d'armes dérisoires, ils contemplaient, graves et silencieux, le spectacle qui s'offrait à eux.

Un simple coup d'œil lui suffit pour apprendre tout ce qu'elle voulait savoir. Du puits noir de la nuit surgissait une masse plus noire encore, une armée qui sortait de la forêt et dévalait les collines comme une nuée d'insectes rampants. Les premiers rangs des gobelins convergeaient déjà sur la route ; Nessa s'aperçut aussitôt qu'ils étaient nettement plus grands que tous ceux qu'elle avait affrontés auparavant. Elle dégringola les marches au moment où les capitaines hurlaient aux archers de prendre position.

De retour à la forge, elle attrapa des lingots d'argent et les jeta dans le chaudron.

— Ils sont là ! s'écria-t-elle. Toi, dépêche-toi de rajouter du charbon sur le feu. Toi, viens faire marcher le soufflet ! Toi, là, passe-moi les armes — les lances et les flèches en premier. Et toi, va chercher tout ce qui pourrait servir à tuer un goblin.

— Quoi, par exemple ? bégaya-t-il en s'élançant vers la porte.

— Fais marcher ta tête, rétorqua-t-elle. Des pelles, des pioches, des haches. Des couteaux, des fourchettes. Tout ce qui possède une lame ou une pointe.

Elle attrapa une lance et se mit à remuer le contenu du chaudron.

— Dépêchez-vous ! Ces bêtes sont plus grosses que toutes celles que j'ai jamais vues !

Avant minuit, les gobelins avaient ouvert une brèche dans le mur qui constituait la première ligne de défense. Au plus fort de la bataille, Kian recula un instant et marqua une pause. Ils étaient trop nombreux, songea-t-il. A mesure que les monstres tombaient sous les coups des armes en argent, d'autres s'avançaient pour prendre leur place. C'était une procession sans fin de crocs, de griffes et de queues qui, sifflant dans l'air, fauchaient les hommes en s'enroulant autour de leurs jambes. La moitié des monstres n'étaient pas armés. Kian comprit que ceux-là avaient été désignés pour ramener le plus possible de corps humains vers les Terres de l'Ombre. Nous ne sommes que

du gibier, pour eux, pensa-t-il. C'était à une partie de chasse qu'ils avaient affaire ; une chasse soigneusement organisée, aussi brutale et grossière fût-elle. Les humains n'avaient sans doute qu'une seule chance de s'en tirer : résister jusqu'à ce que le soleil levant fasse fuir les gobelins vers leur monde. Et dans l'éventualité où le fort tiendrait jusqu'à l'aube, il faudrait espérer que l'armée monstrueuse ne reviendrait pas avant que les hommes n'aient inventé une défense plus efficace. Kian se redressa et leva son épée.

— Repliez-vous ! cria-t-il. Repliez-vous dans le deuxième cercle...

Un page accourut, glissant sur le mur couvert de sang, d'entrailles et d'immondices.

— Seigneur Kian ! Dame Cecily souhaite connaître les dernières nouvelles...

Soudain, une patte géante et griffue apparut au-dessus du mur et se referma autour du garçon, dont les hurlements de terreur furent écourtés par un claquement de mâchoires.

Mû par la rage, Kian fit tournoyer son épée et trancha d'un coup l'énorme tête du gobelin, laquelle alla rebondir sur les marches des remparts, laissant échapper le cadavre déchiqueté du petit page.

« Les dernières nouvelles..., songea-t-il amèrement. A moins que l'aube ne se lève bientôt, nous sommes perdus. »

Un rictus déforma sa bouche, et il se préparait à mourir honorablement, quand une longue traînée rouge à l'horizon attira son regard. Ses hommes l'aperçurent aussi et poussèrent des cris de joie.

— L'aube !

— L'aube !

— Le jour se lève !

Tandis que les acclamations montaient des rangs désordonnés et ensanglantés, Kian scruta le lointain. De fait, on distinguait nettement une fine ligne rouge de plus en plus lumineuse. Portés par l'espoir, les hommes épuisés se jetèrent dans la bataille avec une ardeur renouvelée. Mais Kian continuait à froncer les sourcils. Cette lueur croissante avait quelque chose d'étrange. A son côté, un chevalier se tourna vers lui, les yeux brillants.

— Regardez ! C'est l'aube. Nous sommes...

— Non, coupa Kian. Je ne sais pas ce que c'est, mais ce n'est pas l'aube. Sauf si le soleil a décidé de se lever à l'ouest aujourd'hui.

Ils n'eurent pas le temps de se poser plus de questions. Face à un nouvel assaut violent des gobelins, tous se replièrent hâtivement dans le second cercle des remparts. Au moment où Kian faisait glisser le lourd verrou de la porte, une lointaine note de cornemuse lui parvint aux oreilles. Bientôt, les hommes pantelants échangèrent des regards troublés en reconnaissant le rythme des battements de tambour.

— Qu'est-ce que c'est, chef ? demanda un soldat aux grands yeux égarés.

— C'est le chant de bataille de Gard ! s'écria quelqu'un d'autre. Ecoutez ! Vous l'entendez, ce doux air ?

Porté par la brise, l'ancien appel aux armes s'amplifia jusqu'à étouffer les mugissements des gobelins et les cris des mortels, jusqu'à faire bouillir le sang des soldats et à réveiller leurs

passions. Comme un seul homme, ils se précipitèrent vers le haut des murailles, sans s'inquiéter de la horde monstrueuse qui envahissait le premier cercle des fortifications, et contemplèrent la lumière cuivrée qui illuminait l'horizon, à l'ouest, comme le soleil de la mi-été.

Comme le chant des cornemuses et le roulement des tambours se rapprochaient, Kian sentit les hommes autour de lui se figer. Et voilà que des collines d'en face descendit une grande colonne de guerriers loqueteux aux couleurs bariolées. Ils étaient armés de massues, de bâtons ou seulement de lance-pierres ; certains arrivaient à pied, d'autres à cheval ; et ils portaient des tartans, des jupes, ou seulement des peintures de guerre. Le bleu intense de la fleur de pastel ornait leurs joues, leurs bras et leurs torses, ainsi que les étendards fixés à des lances grossières ou noués autour de leurs fronts.

Le premier cercle du château grouillait de gobelins, à présent ; dehors, l'armée silencieuse continuait à marcher vers le château, entouré d'un halo de lumière rougeoyante. Alors Kian renversa la tête et rit de joie, comprenant que pour cette nuit, et cette nuit seulement, ils étaient sauvés, car les morts eux-mêmes s'étaient levés pour protéger leurs enfants contre ces monstres qui les auraient dévorés.

— Qui est-ce, chef ?

— Ne les reconnais-tu pas ? demanda Kian au moment même où il apercevait l'étendard de son père. La nuit de Samhain n'est pas finie. Ce n'est pas l'aube qui arrive, mais les morts. Nos morts.

Comme s'il leur avait donné un signal, les spectres brandirent leurs armes et, avec un cri terrible, se jetèrent par-dessus les remparts à l'assaut des gobelins. Et leurs cornemuses jouaient un air de victoire, tandis que les rais de lumière rouge transperçaient les monstres aussi sûrement que l'argent. Du haut des murailles, les survivants épuisés, leurs habits réduits en haillons, regardèrent les morts déferler comme un orage meurtrier sur la horde de gobelins.

L'argent repoussait les gobelins, mais il n'y en avait pas assez. Et, à en juger par le nombre de monstres qui grouillaient sur la route, Nessa doutait que tout l'argent de Brynhiver suffît à les arrêter.

Dès les bruits du premier assaut, son sang s'était glacé dans ses veines et elle s'était figée, tenant à la main un pieu de bois qu'elle s'appropriait à tremper dans le chaudron. A présent, les gobelins avaient presque atteint les murs, selon les soldats qui avaient fait irruption dans la forge, et il ne restait quasiment plus d'argent. Toutes les réserves du fort avaient été utilisées ; quelques hommes étaient allés jusqu'à jeter leurs amulettes dans le chaudron. Nessa avait failli les imiter, mais au dernier moment, quelque chose l'avait retenue. Ce n'était pas sa propre amulette qu'elle portait, mais celle de Griffin. Elle espérait encore la lui rendre un jour, même s'il était difficile d'imaginer survivre à cette déferlante rugissante et puante qui semait la mort sur son passage.

Elle sentait l'odeur de la peur sur les quatre garçons de cuisine. Dès le début de la bataille, ils avaient oublié toutes leurs réticences pour lui obéir aveuglément. Mais à présent, des hurlements aigus déchiraient l'air, couvrant les cris des mourants, les rugissements des gobelins et l'impact sourd et atroce des membres tranchés s'abattant sur le sol. Les gémissements ricochaient sur les murs du fort et la surface du fleuve, saturaient l'air de leurs vibrations. Nessa en eut la chair de poule ; les poils de sa nuque se hérissèrent.

— Qu'est-ce que c'est ?

La question émanait de l'un des jeunes garçons, celui que Nessa appelait en elle-même « Nez Crochu ». Son visage était livide et sillonné de gouttes de sueur.

— Je n'en sais rien, mais je veux que tu rajoutes tout le reste du charbon au feu. On va chauffer de nouveau l'argent pour en récupérer le plus possible...

Les étranges hurlements résonnèrent de nouveau, plus fort, puis un étrange silence se fit. Les rugissements de gobelins diminuèrent, les bruits de coups cessèrent. Dans la forge, les cinq jeunes gens abandonnèrent leur travail et tendirent l'oreille. Les cris se faisaient à présent assourdissants, comme s'ils approchaient rapidement. Se ruant vers la cour, Nessa et ses assistants gagnèrent les murailles, où ils trouvèrent une foule de soldats silencieux, le regard fixé sur le lointain. En vain, Nessa chercha Uwen du regard ; enfin, elle se fraya un passage jusqu'au premier rang. Un frisson la parcourut quand elle aperçut la source de cette clameur surnaturelle.

A l'est, entourée d'un halo de lumière rougeoyante, une longue procession de femmes nues dévalait la colline. Elles agitaient les bras en poussant des cris de guerre enragés. Comme elles se rapprochaient, Nessa vit que certaines étaient armées de haches de guerre et de larges épées, d'autres de massues et de lances ; mais la plupart n'avaient rien d'autre que leurs griffes et leurs dents. Une lueur dorée éclaira le paysage ; une brise légère, chargée d'un parfum de printemps, souffla sur le fort et masqua presque la terrible pestilence des gobelins.

— Grande Mère ! murmura Nessa.

Elle reconnaissait ces femmes ; elle sentait son propre sang bouillonner, enflammé par la fureur de cette armée de spectres. Car c'étaient bien des spectres. C'étaient les sœurs, les mères, les grand-mères de tous ceux qui s'étaient réfugiés dans le fort. Et elles marchaient droit sur les gobelins.

Face à la véhémence des morts, les monstres n'avaient pas la moindre chance. Les ombres sans chair étaient insensibles aux coups et aux griffures, mais la lumière qui les entourait était plus meurtrière que l'argent. Avec des cris de bêtes sauvages, les femmes déferlèrent sur les gobelins toutes griffes dehors et les décapitèrent à mains nues.

Ainsi vinrent les ancêtres de tous ceux qui tremblaient derrière les murailles du fort, car elles refusaient de laisser périr leurs enfants. Ainsi elles s'avancèrent, rangée après rangée de guerrières, les seins hauts et fiers, les longs cheveux volant au vent, les bras tachés du sang pourpre des gobelins. Telle une volée de corbeaux, elles s'abattaient sur la horde de monstres, arrachaient leurs membres, levaient leurs entrailles vers le ciel et dansaient sur les cadavres. Quand les gobelins s'enfuirent, les esprits vengeurs se jetèrent à leur poursuite et, bientôt, il ne resta plus devant le fort que de grands tas de cadavres démembrés, sur lesquels flottait un nuage de puanteur.

Un profond silence se fit. A l'est, l'horizon se teinta des premières lueurs de l'aube. Nessa, qui parvenait difficilement à croire au spectacle qui s'était déroulé devant ses yeux, se boucha fermement les narines. Autour d'elle, des âmes plus sensibles se détournaient pour vomir. Et soudain, Uwen lui chuchota à l'oreille :

— Crois-tu qu'il y ait une chance pour qu'elles reviennent nous aider à faire le ménage ?

Les hurlements étaient si forts que Guinevère n’entendit pas les premiers coups résonner. Enfin, elle se précipita à la porte et se trouva nez à nez avec Dougal, vêtu du peignoir vert qu’elle avait posé près de son lit. Son torse sombre apparaissait entre les pans du tissu ; avec ses boucles brunes qui retombaient sur ses épaules et sa petite barbe courte et drue, il ressemblait plus que jamais au dieu de la forêt. Guinevère sourit, faillit le saluer d’un : « Bonjour, cher époux » et se ravisa. Ce n’était pas le moment de le taquiner.

— Bienvenue, maître forgeron. Es-tu venu trinquer avec moi, en ce soir de Samhain ?

— Je suis venu te demander d’où venait ce boucan infernal, et si tu pouvais le faire cesser.

— Entre, je t’en prie. Dans cette pièce, le bruit est un peu étouffé par les rideaux.

Dougal hésita, puis franchit le seuil de la porte, jetant des coups d’œil méfiants de tous côtés, comme s’il craignait de tomber dans quelque embuscade.

— Eh bien ? reprit-il tandis qu’elle lui indiquait une chaise. Qu’est-ce que c’est ?

— Je n’en suis pas sûre. Mais j’ai envoyé mes hommes faire des recherches.

— Je n’ai jamais entendu un bruit aussi terrible de toute ma vie.

Il se laissa tomber sur la chaise et se tourna vers la cheminée, les sourcils froncés.

— On dirait une âme perdue, suggéra Guinevère.

— Ou un enfant qui pleure sa mère.

Dougal la contempla froidement.

— Je suis venu te dire que j’ai pris ma décision.

Malgré elle, Guinevère redressa les épaules et se raidit. Elle prenait subitement conscience qu’en cas de refus de la part du forgeron, il lui faudrait remanier son plan d’un bout à l’autre. Quoi qu’il en soit, Finuviel serait bientôt revenu. A vrai dire, elle avait espéré qu’il serait déjà là, pour l’aider à convaincre Dougal. Levant un sourcil, elle inspira profondément.

— Eh bien ?

— Je vais t’aider. Mais à trois conditions.

— Je n’ai pas posé de conditions avant de te sauver la vie.

— Peut-être que je me trompe sur ton compte, mais je ne te fais pas confiance, sylphe. Tu m’as sauvé la vie uniquement parce que tu avais besoin de moi. Voici mes conditions. Premièrement, je veux que tu me dises toute la vérité. Si je dois t’aider, je veux savoir exactement ce qui se passe entre ton fils et Cadwyr d’Allovale. Je veux savoir ce qui arrivera quand la Résille sera détruite. Les gobelins commencent déjà à se faufiler en Brynhiver. Ce qui m’amène à ma deuxième condition : tu t’arrangeras comme tu voudras, mais il faut empêcher les gobelins de traverser cette maudite frontière pour rentrer dans notre monde. Maintenant, la dernière condition. Quand j’aurai fini mon travail, je serai libre de rentrer chez moi. Mais avant mon départ, je veux que ma fille voie sa mère. Qu’elle passe une heure... non, un jour entier avec elle. Sommes-nous d’accord ?

Guinevère s’assit lentement près de la fenêtre. La première condition était assez raisonnable ; la dernière était touchante et un peu pathétique. Mais la deuxième posait problème.

— Il y a déjà suffisamment de magie dans l'Ombre pour empêcher les gobelins...

— A quoi bon, si plus personne ne sait l'utiliser ? Il faut que tu nous l'expliques, que tu nous l'apprennes...

— C'est impossible.

Guinevère secoua la tête avec impatience. Décidément, la présomption des mortels ne cesserait jamais de l'étonner.

— Je ne connais pas la magie des mortels. Ce n'est pas à moi de vous l'enseigner.

— Alors il faudra que tu trouves autre chose. Je l'exige. On ne peut pas permettre à ces bêtes monstrueuses de vadrouiller dans Brynhiver en massacrant tout ce qui leur passe sous le nez. J'ai vu l'une d'elles s'attaquer à un homme adulte ; j'ai vu ce qu'elle lui a fait. Je préfère ne pas penser à ce qui a pu arriver à Killcairn en mon absence.

Et il planta son regard dans le sien.

On ne pouvait le nier : ce mortel avait une certaine dignité. De nouveau, ces yeux sombres et intenses la firent penser à Herne.

— Très bien, dit Guinevère. Je ferai ce que tu me demandes. Je ne sais pas comment, mais je le ferai.

Elle hésita un instant.

— Il faut que tu saches, cependant, qu'il y a des limites à ce genre d'entreprise. La Résille fut justement une tentative pour maîtriser le flux naturel des mondes ; tu vois à quoi elle a abouti. Je peux seulement te promettre de faire tout ce qui est en mon pouvoir pour empêcher les gobelins d'entrer en Brynhiver. Est-ce suffisant ?

Pour la première fois depuis qu'elle le connaissait, Dougal lui fit un véritable sourire, qui partit des yeux, retroussa les commissures de ses lèvres, puis éclaira son visage tout entier.

— Personne ne peut faire davantage que ce qui est en son pouvoir. Je n'en attends pas plus de toi.

Leurs yeux se croisèrent. Dans la cheminée, les flammes crépitèrent et sifflèrent ; une bûche se fendit, faisant jaillir une pluie d'étincelles.

« Se souvient-il encore de la façon dont il m'a embrassée ? » se demanda Guinevère.

Elle, pour sa part, n'avait rien oublié. Le sang lui monta aux joues. Mais à cet instant, les hurlements cessèrent brusquement, Guinevère sursauta, et le charme fut rompu.

— Je me demande si mes hommes ont trouvé cette pauvre chose...

— J'espère qu'ils ont mis fin à ses souffrances.

Dougal, songea-t-elle, était un homme honnête, qui tentait de vivre selon le code de l'honneur auquel il croyait. S'il avait accepté de l'aider, ce n'était ni par affection, ni par confiance envers elle, ni même parce qu'il soutenait la mission qu'elle s'était donnée. Il avait accepté parce que cela lui semblait juste. Une telle intégrité méritait d'être récompensée. Le silence se prolongea, puis Guinevère leva les yeux.

— Maître forgeron, dit-elle avec douceur, aimeriez-vous revoir votre femme ?

Elle fut surprise de sa réaction. Visiblement pris au dépourvu, Dougal ne répondit pas, mais plongea seulement son regard dans le feu, si longtemps que Guinevère finit par se demander s'il s'était endormi.

— Il fut un temps, dit-il enfin, où j'aurais sauté de joie en entendant cette proposition.

Il poussa un long soupir et fixa sur elle des yeux impénétrables.

— Je sais que c'est ce que tu attends de moi. C'est peut-être ce que je devrais faire, d'ailleurs. Mais ça m'a pris très longtemps pour arriver à l'enfermer ici, dans mon cœur. Je n'espère pas que tu me comprennes ; en fait, je doute même que les autres mortels puissent me comprendre. C'est ma façon d'être en paix avec moi-même. Dans le monde d'où je viens, quand tu pars, tu ne reviens pas. Il y a bien quelques petits chanceux pour voir une ombre, une lueur ou un oiseau, et croire qu'il s'agit de leur mère, revenue des Terres d'Été pour Samhain. Mais j'ai toujours eu l'impression que ces fantômes venaient moins des Terres d'Été que de l'hydromel de Samhain et des reflets du feu. Quoi qu'il en soit, Essa est là, dans mon cœur.

Il se tapota la poitrine.

— Et je ne veux pas qu'elle en sorte. Jamais.

Soudain la gravité disparut de son visage, et il eut un petit rire.

— Ces breuvages féeriques, ces draps de soie et tout le reste ont un peu délié ma langue, Guinevère, je te l'accorde.

Le silence s'installa de nouveau. Et ton cœur, qui pourra l'ouvrir ? songea Guinevère.

Dehors, le chant du coq monta dans l'air.

— Déjà l'aube ? s'étonna Dougal.

Guinevère haussa les épaules. Pour sa part, elle avait hâte que cette nuit prenne fin. L'absence de Finuviel la troublait de plus en plus ; à vrai dire, elle commençait à se ronger d'inquiétude. L'heure la plus propice au lancement de leur action était déjà passée... Elle prit une grande inspiration et lutta contre la panique. Avec tous les allers et retours entre l'Ombre et la Faërie qu'exigeaient les préparatifs, il fallait évidemment s'attendre à des décalages temporels. Mais Finuviel aurait dû être revenu depuis bien longtemps.

Des coups violents à la porte les firent tous deux sursauter. C'était le capitaine de la garde, suivi de dame Delphinea et d'un petit gremlin. Le soldat entra à pas lourds ; Delphinea, quant à elle, était pâle et chancelante. Dougal s'avança vers elle et la rattrapa alors qu'elle s'effondrait. Le gremlin se contenta de grelotter en silence.

— Qu'est-ce qui se passe ?

A voir ce trio dépenaillé et maculé de boue, Guinevère comprit qu'il s'était produit quelque chose de terrible et d'inattendu.

— Nous avons trouvé ces deux-là dans la forêt, madame. Et dame Delphinea nous a montré ce qu'elle avait découvert... C'est ce qui nous a retardés.

Le capitaine s'interrompit, comme pour rassembler ses idées, et Guinevère vit des larmes lui venir aux yeux, puis descendre le long de ses joues.

— L'armée... toute l'armée de Finuviel... celle qu'il a conduite dans l'Ombre... elle a été

massacrée. Des mortels ont dû les suivre ici et les abattre avec des armes d'argent, car ils sont tous morts de la Vraie Mort.

Ce fut au tour de Guinevère de tituber. Elle se raccrocha d'une main au dossier de la chaise, et sentit le capitaine lui prendre l'autre bras. Dougal, qui tentait de ranimer Delphinea, lui lança un regard inquiet. Mais elle ne parvenait toujours pas à ouvrir la bouche. Se pouvait-il qu'elle eût mal compris ?

— L'armée entière ? bégaya-t-elle.

C'était comme si l'obscurité s'était subitement faite autour d'elle ; elle n'arrivait plus à s'orienter, à réfléchir, à réagir.

— Pour être honnête, madame, nous n'en sommes pas certains. Nous n'avions que la lumière de nos torches... Demain, à l'aube, j'y repartirai avec mes hommes. Mais c'est ce dont j'ai eu l'impression. Il y avait des centaines de morts entassés là. On aurait dit qu'ils avaient été massacrés en quelques instants. Les chevaux, les chevaliers... tous.

— Finuviel..., dit Guinevère dans un souffle.

Son cœur se remit à battre, martelant sa frêle poitrine de coups si violents qu'elle crut presque qu'elle allait éclater.

— Et Finuviel ? dit-elle à voix haute.

— Nous ne l'avons pas vu, madame.

— Evidemment, parce qu'il fait nuit.

Guinevère prit une grande bouffée d'air, mais l'obscurité se refermait autour d'elle. Avec un petit cri, elle s'écroula et, dans sa chute, ses ailes rigides ployèrent et se déchirèrent. Comme elle s'évanouissait, elle les sentit tomber de son corps, et des ruisseaux de sang jaillirent de son dos pour couler sur ses épaules et se mêler à ses cheveux. Elle s'abîma dans un gouffre sans fond, à travers le puits obscur de sa mémoire, puis toute pensée cohérente se dissipa et il n'y eut plus que la paix.

Tandis que l'armée des morts pourchassait les gobelins jusqu'aux frontières de l'Outremonde, un silence macabre tomba sur le château de Gard. Cecily trouva Kian accoudé aux créneaux, le regard fixe et lugubre. Au regard désemparé qu'il lui jeta dès qu'il la sentit approcher, elle sut immédiatement que quelque chose n'allait pas.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle.

Enjambant des flaques de sang, des entrailles et des membres découpés d'humains et de gobelins, elle se pressa à son côté.

De la pointe de son épée, il désigna les champs de bataille en contrebas, où un cavalier solitaire se frayait lentement un chemin entre les cadavres de gobelins. A l'est, un mince filet de lumière brillait ; à mesure qu'il s'approchait du château, le cavalier semblait pâlir et s'estomper. Quand un faible son de cornemuse flotta dans la brise, la monture du cavalier dressa les oreilles et hennit, mais le cavalier continua à avancer. Le vent frais du matin souffla des montagnes et déploya l'étendard qu'il tenait à la main. Cecily poussa un petit cri, saisit le bras de Kian, puis s'écarta



vivement pour se pencher par-dessus les créneaux.

— Ce n'est pas... ça ne peut pas être Donnor !

Elle se retourna, éperdue, vers Kian ; le cavalier s'arrêta alors juste en dessous des remparts.

C'était Donnor, sans l'ombre d'un doute, mais son image faiblissait et disparaissait dans la lumière croissante de l'aube. Il leva les yeux vers eux et Cecily vit qu'une entaille rouge lui barrait la gorge.

Kian se pencha vers lui.

— Seigneur Donnor ! Parlez !

Mais les yeux du cavalier étaient rivés sur Cecily.

— Vite, Cecily ! Demandez-lui avant qu'il ne parte...

Alors qu'elle ouvrait la bouche pour parler, les premiers rayons du soleil tombèrent droit sur lui et, sous les yeux de Cecily, l'apparition s'estompa et disparut.

La duchesse resta un instant, bouche bée, à regarder fixement le vide devant elle. Puis elle se tourna vers Kian.

— Trop tard.

Kian détourna le regard.

— Ainsi, vous aviez raison, madame.

L'épuisement se lisait dans les cernes de ses yeux et dans l'affaissement de sa bouche.

— Donnor n'avait plus beaucoup de temps à vivre, comme vous le pensiez.

— Me croyez-vous, maintenant, à propos de Cadwyr ?

— Peu importe, madame, ce que nous croyons. Les faits sont là. Nous savons que Donnor marche parmi les morts. Apparemment, ce n'est pas le cas de Cadwyr.

— Les morts sont venus parce que c'était Samhain et qu'ils pouvaient nous aider.

Molly jeta une autre poignée d'herbes parfumées dans le feu, puis s'épousseta les mains et repositionna sous son nez la bande de lin qu'elle portait, comme tous les occupants du fort, pour se protéger de l'odeur nauséabonde exhalée par les cadavres de gobelins.

A travers les minces carreaux de corne, la lumière du matin entra à flots dans la chambre du gouverneur. On avait verrouillé les fenêtres et Molly ne cessait de faire brûler des herbes aromatiques, mais leur odeur subtile ne réussissait pas à couvrir la pestilence des gobelins morts. Aussi avait-on distribué des compresses imprégnées d'essence de menthe. Uwen remonta la sienne juste en dessous de ses narines et jeta un coup d'œil vers le grand lit. La tête calée sur ses oreillers, le sylphe dormait paisiblement : pour la première fois depuis qu'on l'avait repêché, il ne semblait plus être à l'article de la mort.

— Donc, il ne faut pas compter que cela se reproduise.

— Pas avant l'année prochaine, en tout cas. Evidemment, la question est de savoir si les gobelins, de leur côté, peuvent passer la frontière en si grand nombre en dehors de Samhain.

Elle s'interrompit et secoua la tête d'un air dubitatif.

— Tout cela relève du savoir des druides. Cela me dépasse complètement.

Uwen secoua la tête à son tour et chercha Nessa des yeux. Installée sur une chaise de l'autre côté de la cheminée, enveloppée dans un châle appartenant à Molly, elle serrait une compresse sous son nez et contemplait le sylphe endormi. Son visage était empreint d'une grande douceur, et elle semblait avoir oublié tout ce qui l'entourait ; soudain, Uwen comprit pourquoi Nessa passait tout son temps ici. Elle est amoureuse de lui ! pensa-t-il. Mais comment était-ce possible ? Une lueur sombre, dans le regard de Nessa, lui disait qu'il ne s'agissait pas d'un banal engouement pour un beau sylphe. Il n'était pas si beau que cela, d'ailleurs, décida Uwen.

Soudain, le sylphe ouvrit les yeux et regarda droit vers Nessa, laquelle se pencha aussitôt vers lui.

— Nessa..., murmura-t-il.

— Artimour...

Curieusement, les yeux de Nessa s'étaient remplis de larmes.

— Comment vous sentez-vous ?

Le sylphe prit une grande bouffée d'air et étira précautionneusement le bras gauche, le plus proche de sa blessure. Puis il hocha la tête et sourit. Uwen dut admettre, à contrecœur, que cet Artimour était loin d'être laid.

— Eh bien... Je crois que j'ai une chance de vivre.

Nessa sourit et plissa les lèvres, tandis qu'Uwen les dévisageait tous deux. Qui était ce sylphe et pourquoi faisait-il tant d'effet à Nessa ? Comment s'étaient-ils rencontrés ? Elle lui avait semblé trop intelligente et trop sensée pour se laisser envoûter par le fameux charme sylphe.

Molly se leva et s'approcha du lit.

— Avez-vous besoin de quelque chose, seigneur sylphe ?

— D'eau.

Bien qu'il chuchotât presque, sa voix était incontestablement mélodieuse, songea Uwen. Il s'étira nerveusement les jambes et manqua de renverser une cruche d'eau qu'on avait posée dans la cendre pour la tiédir.

— Faites donc attention, Uwen ! s'écria Nessa.

D'un coup, il souhaita ardemment se trouver loin de cette pièce chaude et fermée, dont l'atmosphère et la puanteur l'étouffaient. Il avait hâte de gagner la grande route entourée de prés et de ciel, même si des gobelins traînaient dans les parages. Plutôt affronter les monstres de nouveau, que de voir Nessa regarder ce sylphe avec un air de chien battu.

— Le problème, c'est qu'il nous faut des réponses. Gard lui-même doit être informé de tout ce qui s'est passé. Dans combien de temps seras-tu prête à voyager, Nessa ?

Molly, qui aidait Artimour à boire, jeta un coup d'œil à Uwen par-dessus son épaule.

— Elle peut partir à tout moment, maintenant.

Nessa lança un regard noir vers la sorcière.

— Je suis désolée, demoiselle, mais Kian, mon commandant, m'a donné l'ordre de vous conduire jusqu'à Gard. Il veut que vous racontiez au duc l'histoire de cette dague en argent que vous avez forgée pour Cadwyr et le sylphe...

Il s'interrompit, car Artimour avait avalé de travers et paraissait sur le point de s'étouffer. Molly lui tapota frénétiquement le dos tout en essayant d'éponger l'eau renversée sur les draps.

— Répétez ce que vous venez de dire.

Le sylphe fixait Uwen de son regard perçant et inhumain.

— Pardon ? dit Uwen.

— Vous avez parlé d'une dague d'argent ?

— C'est bien ce que vous nous aviez dit, Nessa, au chef et à moi ? C'est pour ça que Cadwyr vous a donné les pièces d'or, non ?

Son regard se déplaça d'Artimour à Nessa : les deux se dévisageaient, aussi horrifiés l'un que l'autre.

— C'est vous qui avez forgé cette dague ? demanda Artimour.

Il regardait Nessa comme s'il eût aimé bondir du lit et l'étrangler, tandis que Molly tentait vainement de le calmer.

Nessa se pencha vers le sylphe comme s'ils étaient seuls dans la chambre.

— Je ne savais pas, chuchota-t-elle, le visage blême et affligé. Je ne pouvais pas deviner que...

— Vous n'avez pas pensé à poser de questions ? lança Artimour d'une voix rageuse.

Nessa se leva d'un bond.

— Je ne savais pas ! s'écria-t-elle.

Puis elle s'élança vers le couloir, laissant Uwen dévisager Molly d'un air perplexe, tandis qu'Artimour s'effondrait sur le lit, les yeux fermés, la bouche crispée.

— C'est le dernier.

— Retourne-le pour que je vise bien le cou.

Les voix déchirèrent le brouillard qui avait envahi l'esprit de Griffin, tandis qu'un souffle d'air frais ébouriffait ses cheveux. Sans doute à cause des effets de cette maudite potion, ses jambes étaient aussi rigides que des bouts de bois, mais il parvint tout de même à relever la tête, juste à temps pour voir une hache s'abattre vers lui. Il esquiva le coup au dernier moment ; le soldat recula en chancelant.

— Grande Mère ! Qu'est-ce que nous avons là ?

— Moi, articula Griffin.

Il tenta de bouger et comprit alors que ses jambes étaient coincées sous un énorme gobelin. Ses bras et son torse étaient maculés de sang séché : petit à petit, les souvenirs lui revenaient. La veille au soir, il avait tué ce monstre d'un coup de lance. Il plissa les yeux, contempla un instant le ciel bleu qui s'étalait au-dessus de lui, et prit conscience qu'il avait miraculeusement survécu à une

deuxième attaque des gobelins. Il fouilla sous sa chemise et serra dans sa main l'amulette de Nessa.

« Tu m'as porté chance, Nessa, se dit-il en lui-même. Puissé-je en avoir fait de même pour toi ».

— Tu es un petit veinard, dit le soldat. Ne bouge pas, on va te tirer de là.

Il se retourna pour appeler ses compagnons à l'aide, tandis qu'un deuxième soldat s'accroupissait près de Griffin.

— Ne t'en fais pas. Ça va aller. Nous faisons partie de l'escorte du duc. Tu n'auras qu'à nous accompagner ; nous allons à Gard avec Cadwyr d'Allovale, pour réclamer son héritage. Ça vaudra le coup d'œil, à mon avis. Tu verras.

Griffin se passa la main sur les yeux, tourna la tête sur le côté et, devant le spectacle révélé par un soleil matinal éclatant, fut pris de nausée. Le carnage avait dû être plus terrible encore qu'à Killcairn ; à en juger par le gobelin qu'il avait réussi à tuer, les monstres d'hier étaient plus grands, plus forts, munis de dents et de griffes plus meurtrières. Mais il n'y avait pas beaucoup de cadavres. Juste quelques carcasses de gobelins. Du sang partout, mais pas de corps.

— Y a-t-il d'autres survivants ?

Le soldat baissa les yeux, et Griffin sut la réponse avant même que l'homme n'eût secoué la tête en silence.

Tel l'œil vitreux d'un poisson mort, un maigre quartier de lune pendait dans le ciel gris et menaçant. Entre les rochers qui affleuraient, comme des ruines, dans les marécages des Terres Brûlées, la surface de l'eau était calme. Mais Xerruw sentait l'hiver approcher dans la brise. Sa queue s'agita tandis qu'il humait l'air. Pour la première fois depuis des années, le roi se sentait pleinement vivant. Il passa sa langue sur sa gueule tannée pour en enlever les restes de graisse et de sang. Qu'on la mange crue ou cuite, il n'y avait rien de plus nourrissant que la viande d'homme. Elle décuplait la force et les sens. Appuyé sur les créneaux, il contempla la lueur verte à l'horizon qui marquait la frontière immatérielle des Terres de l'Ombre. Scintillante, irrésistible, elle semblait l'appeler à elle. A présent, Xerruw distinguait les étincelles de pouvoir tissées tout autour de la ligne verte comme un collier de perles, la toile magique qui maintenait la frontière fermée. Avant de se gorger de chair humaine, il n'avait jamais pu voir ces lueurs opalines.

De la grande salle en contrebas montaient les mugissements et les râles des gobelines, qui s'accouplaient voracement avec tous les mâles qu'elles pouvaient réquisitionner. Leur appétit sexuel étant aiguisé par la consommation de viande humaine, les femelles pondaient des œufs à un rythme jamais vu depuis des siècles. De ces œufs immenses, qui avaient à peine besoin d'incuber, sortaient des hordes de gobelins nouveau-nés dont la taille, la ruse et la force doubleraient de jour en jour. Dans les sous-sols de la forteresse, des montagnes d'œufs grisâtres s'entassaient autour de grands feux. A peine les gobelines avaient-elles pondu leur couvée qu'elles s'activaient frénétiquement pour qu'une nouvelle gonflât dans leur ventre. Il était déjà arrivé que des femelles en chaleur tuent des mâles incapables d'assouvir leurs pulsions ; Xerruw avait posté des gardes autour de la salle principale, afin d'éviter de tels incidents.

— Ô grand Xerruw !

La voix grinçante d'Iruk le ramena brusquement à la réalité.

— Nous avons capturé un intrus dans les niveaux inférieurs.

Xerruw se retourna vers son capitaine, certain d'avoir mal entendu.

— Un intrus ? Quel genre d'intrus ?

— Pas un mortel.

Cela allait de soi. Les mortels n'étaient pas des « intrus », mais de la viande.

— Un sylphe, alors ?

Iruk fit non de la tête, mais n'ajouta rien de plus. Xerruw fronça les sourcils. Cette hésitation ne ressemblait pas à Iruk.

— Parle ! Qu'est-ce donc ?

— Mieux vaut que vous le voyiez par vous-même, seigneur Xerruw.

— Est-il dangereux ?

Iruk secoua la tête de nouveau.

— Je ne sais ce que vous penserez de... de cette créature. Elle raconte une histoire des plus extraordinaires, et nous propose une offre tout aussi surprenante.

— Quel genre d'offre ?

— Vous l'entendrez vous-même.

— Où l'a-t-on trouvé ?

— Cette bête rampait dans les caves les plus profondes. Elle dit avoir creusé un tunnel depuis le palais de la sorcière sylphe.

Le deux gobelins échangèrent un regard. Les yeux d'Iruk avaient la même lueur éteinte que ceux du sylphe qu'il avait capturé et torturé jusqu'à la mort. Sa tête couronnait maintenant un piquet planté dans une fissure du trône de Xerruw.

— Amène-le-moi.

Xerruw tourna le dos à son capitaine et laissa vaguer son regard sur la plaine désolée. Ce fut à peine s'il entendit les pas d'Iruk décroître dans l'escalier. Une créature était entrée dans la forteresse... Qui pouvait bien vouloir rendre visite à la cour des gobelins ? Qui avait osé ? Aucun sylphe ni mortel n'avait jamais franchi vivant le seuil de cette demeure. Le roi scruta l'horizon, observant le scintillement intermittent des manifestations désormais visibles de la magie sylphe. Tous les jours, les lueurs faiblissaient un peu plus.

Il se retourna en entendant l'approche de pas lourds et griffus. L'instant d'après, Iruk faisait son apparition, flanqué seulement de deux gardes. Xerruw fronça les sourcils ; alors le capitaine s'écarta et le roi, stupéfait, découvrit une créature ressemblant fortement à un petit goblin d'un mois, mais exhalant une odeur entièrement différente. Xerruw émit un petit grognement ; avant qu'il ait pu dire un mot, la créature s'avança hardiment, comme si elle était de taille à faire face au roi des gobelins.

— Grand Xerruw !

La voix aiguë et hurlante lui donnait envie de se couvrir les oreilles avec ses mains, mais

Xerruw était tellement intrigué par l'apparence de la créature qu'il se pencha vers elle. Par réflexe, sa queue continua à fouetter l'air avec méfiance.

— Je suis venu vous proposer une alliance.

Xerruw dévisagea tour à tour les gardes, Iruk, puis de nouveau cet être devant lui, avec sa queue tronquée qui tremblait et ses petits poings serrés. Les torches vacillantes éclairaient son visage d'une teinte cuivrée ; Xerruw vit clairement, à présent, que cette chose n'était pas de la race des gobelins. Sa gueule était trop courte ; ses dents, de petites bosses insignifiantes. Ses oreilles étaient trop longues et ne possédaient pas ces morceaux de peau caractéristiques qui évoquaient les ailes des chauves-souris. Les pattes, enfin, étaient dépourvues de griffes.

— Quel genre d'être es-tu ? dit enfin Xerruw comme pour lui-même.

— Je suis de cette malheureuse race d'esprits qui hantait autrefois les bois et les combes du monde que vous appelez l'Ombre. Les humains nous ont trahis et livrés aux sylphes pour leur servir d'esclaves. Pendant de longues années, Grand Xerruw, nous avons œuvré dans le silence et la solitude pour creuser ce tunnel qui m'a mené jusqu'à vous. Aujourd'hui, nous pouvons vous conduire jusqu'à l'intérieur du palais de la reine de Faërie, sans que vous ayez besoin d'en franchir les murailles.

Stupéfait, Xerruw recula d'un pas.

— Ainsi, vous trahiriez vos maîtres ? Mais que nous demandez-vous en retour ?

— Nous voulons détruire la Résille qui nous emprisonne dans ces corps, pour retrouver notre demeure légitime, dans l'Ombre.

Xerruw haussa les épaules.

— Faites de cette maudite Résille ce qui vous plaira. Nous ne vous en empêcherons pas.

— La Résille a disparu.

— Quoi ? articula Xerruw.

Il leva les yeux vers Iruk. Voilà donc la réponse à l'énigme. Quelque chose était arrivé à la Résille.

— Qui l'a...

— Personne ne le sait. Ou plutôt, personne ne veut le dire.

Le petit être s'étira de toute sa taille.

— On m'appelle Khouri. Ce n'est pas mon véritable nom, mais c'est celui qu'on m'a donné, et je l'accepte. Je suis venu vous proposer un traité entre nos peuples, Grand Xerruw. En échange de l'accès aux tunnels que nous avons creusés sous les caves du palais royal, nous vous demandons de nous aider à retrouver la Résille. Car seule sa destruction pourra nous libérer des nos entraves.

— Ça pue la magie des sylphes à plein nez, Grand Xerruw ! grogna Iruk. Permettez-moi de le jeter par-dessus les remparts.

— Non ! siffla Xerruw.

Il s'accroupit pour jauger la petite créature, puis la flaira. Elle n'était décidément pas appétissante ; un relent de magie sylphe s'en dégageait.

— Comment mes guerriers pourraient-ils entrer dans tes tunnels ? Tu n’as pas la taille d’un demi-gobelin.

— N’y en a-t-il pas de plus petits ?

Xerruw lança un regard à son capitaine. Les petits tout juste éclos, ceux qui sortaient en ce moment même de leurs coquilles puantes, auraient à peu près la taille de cet être pour la Nuit la plus longue — celle qui marquait l’apogée du pouvoir des gobelins. Les sylphes se préparaient certainement à un assaut des gobelins à cette période. Mais ils ne s’attendraient jamais à ce qu’une attaque vienne de l’intérieur.

Xerruw se balançait sur ses hanches, les yeux rivés sur la petite créature. Iruk avait raison. Elle sentait le sylphe. De près, l’odeur qui émanait de ses vêtements était nauséabonde. Il n’était guère étonnant que cet être n’ait pas craint d’être dévoré en pénétrant dans la forteresse. Mais comment avait-il deviné qu’il ne serait pas appétissant ? Voilà une énigme à laquelle il réfléchirait plus tard. En se redressant lentement, le roi hocha la tête.

— Marché conclu, petit. A la Nuit la plus longue, tu conduiras mes guerriers jusqu’au palais de la sorcière sylphe. En échange, je me charge de retrouver la Résille d’Argent, même si pour cela je dois étripier de mes propres mains jusqu’au dernier de ces maudits sylphes.

# Épilogue

Il y avait le feu, puis il y avait les ténèbres. Comme chargé de milliers d'aiguilles incandescentes, l'air qu'il respirait mettait toute sa chair au supplice. C'était un incendie enragé qui s'engouffrait en lui et embrasait ses entrailles jusqu'à transformer son corps en un chaudron bouillonnant prêt à déborder ; puis, d'un coup, l'obscurité, l'oubli — la seule clémence offerte par les mines d'argent d'Allovale. Gisant seul, à même le sol, dans une couverture de fabrication mortelle qui protégeait sa peau du contact meurtrier de cette terre empoisonnée, Finuviel se jurait de survivre assez longtemps pour infliger pareils tourments à Cadwyr, et se rappelait un temps où il ne savait pas encore qu'il valait mieux s'abandonner entièrement à la douleur, car elle seule apportait la délivrance.



# DANS LA MÊME COLLECTION Par ordre de parution

DEBORAH HALE La légende du royaume oublié

MICHELE HAUF La malédiction de l'ange noir

CHRISTIE GOLDEN La légende du dragon

P.C. CAST La prophétie maudite

SUSAN KRINARD La malédiction du dieu de pierre

ANNE KELLEHER La dague d'argent

